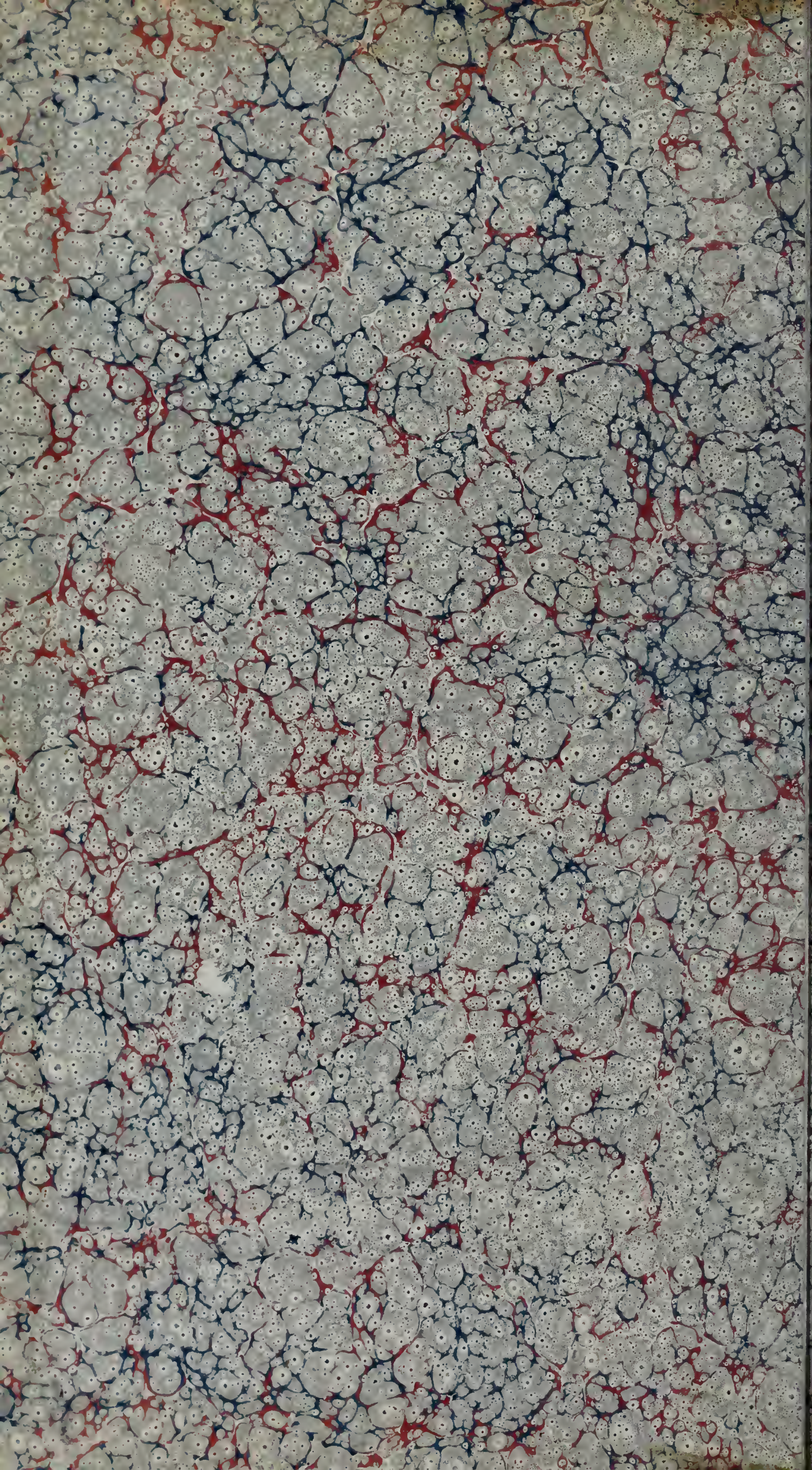
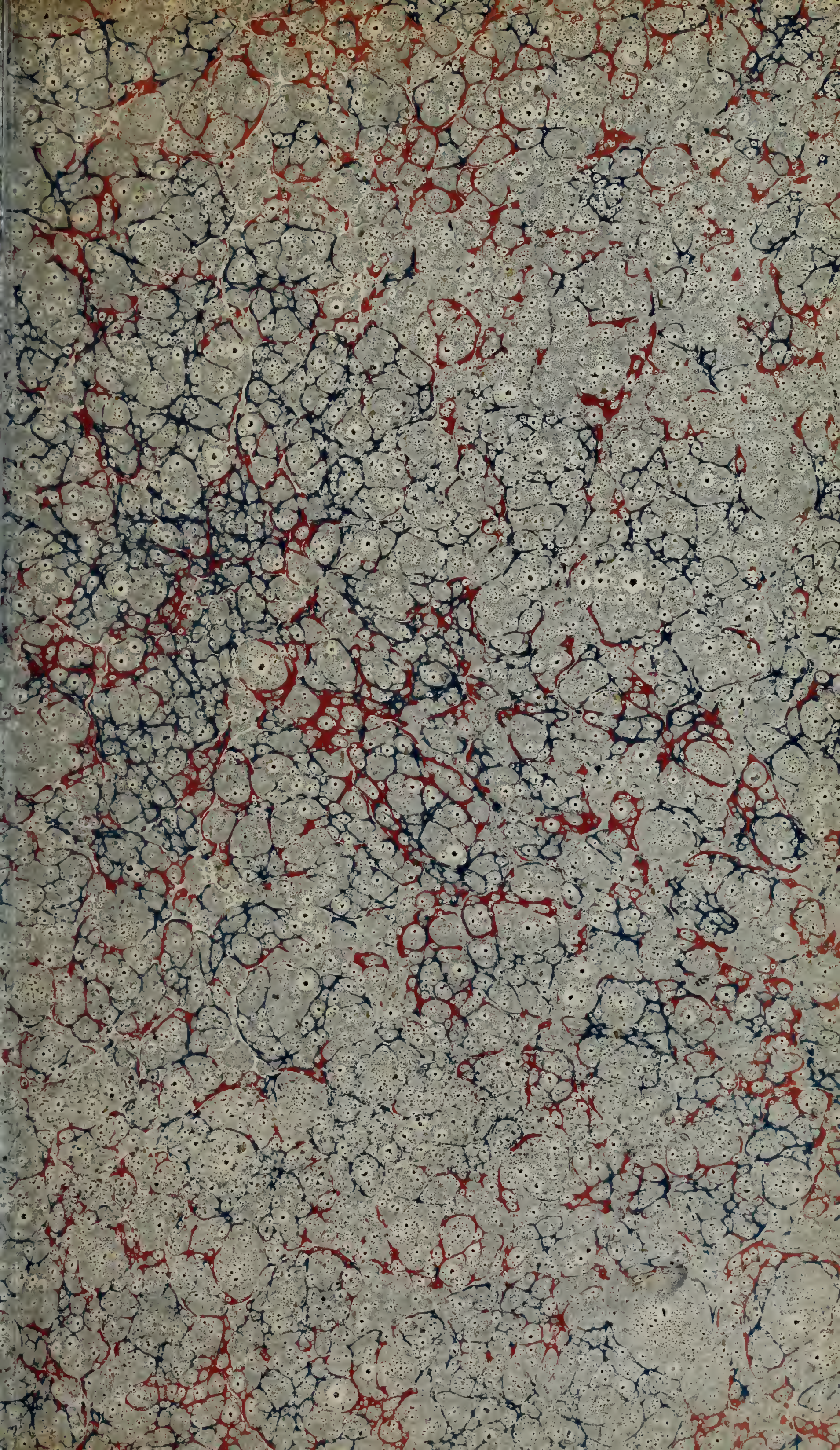






LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME QUATRIEME.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUCTION NOUVELLE AVEC LE TEXTE LATIN,

SUIVIE D'UNE ANALYSE DE L'EXPLICATION DES FABLES, DE NOTES GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES, MYTHOLOGIQUES, ET CRITIQUES,

PAR M. G. T. VILLENAVE;

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSSINS DE MM. LEBARBIER, MONSIAU, ET MOREAU.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, F. GAY, LIBRAIRE, RUE DE LA HARPE, AU BUREAU DE LA BIBLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCCVII.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LES MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE.
LIVRE XII.

ARGUMENT.

Un serpent qui dévore les oiseaux annonce la longueur de la guerre de Troie; il est changé en rocher. Une biche est immolée au lieu d'Iphigénie. Cycnus, tué par Achille, est changé en cygne. Métamorphoses de Cœnée et de Periclymene en oiseaux. Nestor dit le combat des Lapithes et des Centaures. Il raconte aussi les changements de forme de Periclymene. Mort d'Achille.

Priam (1) pleure la mort d'AEsaque. Il ignore que, sous la forme d'un oiseau, son fils vit encore, et vole dans les airs. Hector (2) et les princes ses freres lui élevent un tombeau, qui n'a pu recevoir sa cendre, où son nom seul est gravé (3). On ne voit point Pâris (4) à cette pompe

P. OVIDII

NASONIS

METAMORPHOSEON

LIBER XII.

ARGUMENTUM.

Draco volucres devorans belli Trojani diuturnitatem significat; in saxum mutatur. Cerva in locum Iphigeniæ mactatur. Cycnus ab Achille occisus in avem vertitur. Cœneus et Periclymenus in volucres transformantur. Nestor pugnam Lapitharum cum Centauris narrat. Periclymeni quoque transformationes adjungit. Achillis mors.

Nescius assumptis Priamus pater Æsacon alis
Vivere, lugebat: tumulo quoque nomen habenti
Inferias dederat cum fratribus Hector inanes.
Defuit officio Paridis præsentia tristi:

funebre. Il alloit bientôt ramener à Troie (5) l'épouse de Ménélas (6), par lui ravie, et avec elle une guerre longue et sanglante : mille vaisseaux (7), toutes les forces de la Grece conjurée suivoient le ravisseur ; et la vengeance eût été rapide, si le tumulte des vents n'eût rendu les flots ennemis, et retenu tous les Grecs dans l'Aulide. (8)

Suivant l'usage antique, les Grecs préparoient un sacrifice à Jupiter. A peine la flamme brilloit-elle sur l'autel, ils voient sur un platane voisin, ramper, monter un serpent tortueux. Au sommet de l'arbre est un nid, qui recele huit oiseaux qu'un léger duvet couvre à peine encore. Le serpent les saisit ; il saisit aussi la mere, qui, pour les défendre, voloit autour du nid éplorée et plaintive ; et il les engloutit dans son avide sein.

Témoins de ce prodige, tous les Grecs ont frémi. Mais le fils de Thestor (9), de l'avenir interprete fidele, Chalchas (10), s'écrie : « Nous « triompherons ! descendants des Pelasges (11), « réjouissez-vous ! Ilion tombera ; mais le terme « de nos travaux est encore éloigné. Neuf ans de « guerre nous sont prédits par ces neuf oiseaux « que le serpent a dévorés ». Il dit ; et soudain

Postmodo qui rapta longum cum conjuge bellum
Attulit in patriam: conjuratæque sequuntur
Mille rates, gentisque simul commune Pelasgæ.
Nec dilata foret vindicta; nisi æquora sævi
Invia fecissent venti; Bœotaque tellus
Aulide piscosâ puppes tenuisset ituras.

Hîc patrio de more Jovi cum sacra parassent;
Ut vetus accensis incanduit ignibus ara,
Serpere cæruleum Danaï vidêre draconem
In platanum: cœptis quæ stabat proxima sacris.
Nidus erat volucrum bis quatuor arbore summâ;
Quas simul, et matrem circùm sua damna volantem
Corripuit serpens; avidâque recondidit alvo

Obstupuêre omnes. At veri providus augur
Thestorides: vincemus, ait; gaudete, Pelasgi.
Troja cadet; sed erit nostri mora longa laboris.
Atque novem volucres in belli digerit annos.

le serpent qui rampe sur le tronc du platane, se durcit en marbre, et le marbre conserve la forme du serpent.

Cependant le violent Nérée (12) domine encore sur les mers d'Aonie. Il retient les Grecs impatients dans les ports de l'Aulide. On croit que Neptune protege Troie, et veut sauver les murs qu'il a bâtis; mais Calchas ne le croit pas. Il sait, il déclare que, par le sang d'Iphigénie (13), le courroux de Diane doit être appaisé. L'intérêt de tous triomphe enfin de la tendresse paternelle, et, dans Agamemnon (14), le roi l'emporte sur le pere. Prêts à verser son sang, les sacrificateurs pleurent et frémissent; la déesse est désarmée. Un nuage épais se répand autour de l'autel; au milieu du sacrifice, des chants, et des prieres, Iphigénie est enlevée; et à sa place, Diane substitue une biche.

Ainsi la déesse est appaisée par une victime plus digne d'elle. Sa colere et celle des flots cessent en même temps. Soudain mille voiles s'enflent sous des vents favorables (15), et les Grecs, après de longs travaux, touchent enfin aux rivages de Troie.

Entre le ciel et la terre, et le vaste océan, s'éleve un antique palais au milieu de l'univers, aux



Moreau inv.t D'Elvaux f.

Ainsi la Déesse est appaisée par une victime plus digne d'elle.



Ille, ut erat virides amplexus in arbore ramos,
Fit lapis; et servat serpentis imagine saxum.

Permanet Aöniis Nereus violentus in undis:
Velaque non transfert: et sunt, qui parcere Trojæ
Neptunum credant; quia mœnia fecerat urbi.
At non Thestorides; nec enim nescitve, tacetve
Sanguine virgineo placandam virginis iram
Esse deæ. Postquam pietatem publica caussa,
Rexque patrem vicit; castumque datura cruorem
Flentibus ante aram stetit Iphigenia ministris;
Victa dea est: nubemque oculis objecit; et inter
Officium, turbamque sacri, vocesque precantum,
Suppositâ fertur mutasse Mycenida cervâ.

Ergo ubi, quâ decuit, lenita est cæde Diana,
Et pariter Phœbes, pariter maris ira recessit:
Accipiunt ventos à tergo mille carinæ:
Multaque perpessæ Phrygiâ potiuntur arenâ.

Orbe locus medio est inter terrasque, fretumque,

confins des trois mondes. Là, dans les régions les plus lointaines, l'œil peut tout découvrir. Là, l'oreille peut entendre la voix de tous les humains: c'est le séjour de la Renommée; incessamment elle veille sur la plus haute tour de ce palais, dont nulle porte ne ferme l'entrée. On y voit mille portiques jour et nuit ouverts, et le toit qui le couvre par mille issues laisse passer le jour. Ses murs sont un airain sonore qui frémit au moindre son, le répete et le répete encore. Le repos est banni de ce palais; on n'y connoît point le silence. Ce ne sont point cependant des cris, mais les murmures confus de plusieurs voix légeres, pareils aux frémissements lointains de la mer mugissante; pareils au roulement sourd qui, dans les noires nuées de la tempête, lorsque Jupiter les agite et les presse, prolonge les derniers éclats de la foudre mourante. Une foule empressée sans cesse assiege ces portiques, sans cesse va, revient, semant mille rumeurs, amas confus de confuses paroles, mélange obscur du mensonge et de la vérité. Les uns prêtent une oreille oisive à ces récits frivoles; les autres les répandent ailleurs. Chacun ajoute à ce qu'il vient d'entendre, et le faux croît toujours. Là résident la Crédulité facile et l'Erreur téméraire, la vaine Joie, la Crainte au front consterné, la Sédition en ses fureurs soudaine, et les Bruits vagues qui naissent des

Cœlestesque plagas, triplicis confinia mundi;
Unde, quod est usquam, quamvis regionibus absit,
Inspicitur; penetratque cavas vox omnis ad aures.
Fama tenet, summâque domum sibi legit in arce:
Innumerosque aditus, ac mille foramina tectis
Addidit, et nullis inclusit limina portis.
Nocte dieque patent: tota est ex ære sonanti:
Tota fremit; vocesque refert; iteratque quod audit.
Nulla quies intus, nullâque silentia parte.
Nec tamen est clamor, sed parvæ murmura vocis:
Qualia de Pelagi, si quis procul audiat, undis
Esse solent; qualemve sonum, cùm Jupiter atras
Increpuit nubes, extrema tonitrua reddunt.
Atria turba tenent: veniunt leve vulgus, euntque;
Mixtaque cum veris passim commenta vagantur
Millia rumorum: confusaque verba volutant.
E quibus hi vacuas implent sermonibus aures;
Hi narrata ferunt aliò: mensuraque ficti
Crescit; et auditis aliquid novus adjicit auctor.
Illic Credulitas, illic temerarius Error,
Vanaque Lætitia est, consternatique Timores,

rapports incertains. De là, la Renommée voit tout ce qui se passe dans le ciel, sur la terre, et sur l'onde, et ses regards curieux embrassent l'univers. (16)

Elle avoit publié le départ de l'armée redoutable qui menaçoit les remparts d'Ilion. Les Troyens ne sont point surpris sans défense. Ils s'opposent à la descente des Grecs, ils défendent leurs rivages. Protésilas (17), tu tombes le premier sous la lance d'Hector. D'autres exploits, funestes aux guerriers de la Grece, signalent la valeur encore inconnue de ce héros. Les Troyens apprennent aussi à connoître, par les leurs qui succombent, le courage des guerriers qu'ils ont à combattre. Déja le promontoire de Sigée est rougi du sang des deux partis. Déja Cycnus (18), fils de Neptune, a terrassé mille ennemis. Debout sur son char, déja le fier Achille (19) combat et renverse avec sa lance (20) des bataillons entiers. Dans la mêlée, c'est Hector ou Cycnus qu'il cherche et qu'il appelle. Il rencontre Cycnus; le destin lui réservoit Hector pour la dixieme année. Il excite ses coursiers, il les anime par sa voix, pousse son char contre le Troyen, et dans ses mains terribles agitant ses redoutables traits : « Qui que tu sois, dit-il, jeune guerrier, emporte « dans la nuit du trépas la consolation de tomber



Lebarbier ainé inv. N. Courbe Sculp

Les Troyens ne sont point surpris sans défense, ils s'opposent à la descente des Grecs, il défendent leurs rivages



Seditioque repens, dubioque auctore Susurri.
Ipsa quid in cœlo rerum, pelagoque geratur,
Et tellure, videt, totumque inquirit in orbem.

Fecerat hæc notum, Grajas cum milite forti
Adventare rates; neque inexspectatus in armis
Hostis adest. Prohibent aditu, littusque tuentur
Troës : et Hectoreâ primus fataliter hastâ,
Protesilaë, cadis : commissaque prælia magno
Stant Danaïs : fortesque animæ, neque cognitus Hector.
Nec Phryges exiguo, quid Achaïa dextera posset,
Sanguine senserunt. Et jam Sigæa rubebant
Littora : jam leto, proles Neptunia, Cycnus
Mille viros dederat : jam curru instabat Achilles :
Troaque Peliacæ sternebat cuspidis ictu (rens,
Agmina : perque acies aut Cycnum, aut Hectora quæ-
Congreditur Cycno : decimum dilatus in annum
Hector erat. Tum colla jugo candentia pressos
Exhortatus equos, currum direxit in hostem :
Concutiensque suis vibrantia tela lacertis :
Quisquis es, o juvenis, solatia mortis habeto,

« sous les coups d'Achille (21) ». Soudain un pesant javelot a suivi sa parole ; mais, quoique avec force, avec adresse lancé, il atteint Cycnus sans le blesser, et le fer aigu s'émousse sur son sein.

Achille est étonné : « Fils d'une déesse (car ta « renommée te fait assez connoître), ne sois « plus surpris, s'écrie le héros troyen, si je suis « sans blessure. Ce casque aux crins flottants, et « ce bouclier dont mon bras est chargé, ne me « sont d'aucun secours. Ils servent à me parer, et « non à me défendre. Si je les quittois, je n'en « serois pas moins invulnérable. Fils d'une Né- « réide, tu peux vanter ta superbe origine : moi, « je dois le jour au dieu puissant qui commande « à Nérée, à ses filles, et qui regne sur le vaste « océan. »

Il dit, et lance contre Achille un javelot qui perce l'airain de son bouclier, pénetre jusqu'au neuvieme cuir et s'arrête au dixieme. Le héros, indigné, l'arrache, et d'un bras nerveux fait voler contre Cycnus un second trait plus fort et plus terrible ; mais en atteignant Cycnus, le trait s'émousse et tombe sans le blesser. Achille porte alors sa lance contre le Troyen ; mais sa lance est impuissante, quoique Cycnus en re-

Dixit, ab Hæmonio quod sis jugulatus Achille.
Hactenus Æacides; vocem gravis hasta secuta est.
Sed quanquam certâ nullus fuit error in hastâ,
Nil tamen emissi profecit acumine ferri:
Utque hebeti pectus tantummodo contudit ictu.

Nate dea (nam te famâ prænovimus), inquit
Ille, quid à nobis vulnus miraris abesse?
(Mirabatur enim:) non hæc, quam cernis, equinis
Fulva jubis cassis, neque onus cava parma sinistræ
Auxilio mihi sunt: decor est quæsitus ab istis (omne
Mars quoque ob hoc capere arma solet. Removebitur
Tegminis officium; tamen indestrictus abibo.
Est aliquid, non esse satum Nereïde, sed qui
Nereaque, et natas, et totum temperet æquor.

Dixit: et hæsurum clypei curvamine telum
Misit in Æaciden: quod et æs, et proxima rupit
Terga novem boum: decimo tamen orbe moratum
Excutit hoc heros: rursusque trementia forti
Tela manu torsit: rursus sine vulnere corpus,

çoive l'atteinte, en écartant à dessein son bouclier.

Achille est furieux. Tel, dans les jeux du cirque, s'irrite un taureau, lorsqu'il s'élance, plonge sa corne terrible dans la pourpre à ses yeux agitée (22), et reconnoît qu'il n'a porté que de vaines blessures. Le héros doute si sa lance dégarnie du fer a trompé l'effort de son bras; le fer tient à la lance : « C'est donc mon bras qui est « affoibli, s'écrie-t-il, puisqu'il ne peut contre un « ce qu'il a pu sur mille ! Certes, il eut plus de « vigueur lorsque le premier je renversai les rem-« parts de Lyrnesse (23); lorsque je remplis de « carnage Ténédos et Thebes (24), où régna Etion; « lorsque les flots du Caïque furent rougis du « sang des peuples qui demeuroient sur ses bords; « lorsqu'enfin Télephe (25) deux fois éprouva « cette lance ! Mais que dis-je ? tous ces Troyens « que je vois étendus sur le rivage sont tombés « sous mes coups; ils attestent ce qu'a pu cette « main, ce qu'elle peut encore. »

Il dit, et, comme s'il eût douté de ses premiers exploits, il dirige sa lance contre Mœnétès, soldat né dans la Lycie, et du même coup perce sa cuirasse et son cœur. Mœnétès tombe et roule mourant sur l'arene sanglante. Achille retire sa

Sincerumque fuit. Nec tertia cuspis apertum,
Et se præbentem valuit destringere Cycnum.

Haud secus exarsit, quam circo taurus aperto,
Cum sua terribili petit irritamina cornu
Phœniceas vestes, elusaque vulnera sentit.
Num tamen exciderit ferrum, considerat, hastæ:
Hærebat ligno. Manus est mea debilis ergo;
Quasque, ait, ante habuit vires effudit in uno.
Nam certè valuit, vel cum Lyrnesia primus
Mœnia disjeci; vel cum Tenedonque, suoque
Eëtionêas implevi sanguine Thebas:
Vel cum purpureus populari cæde Caycus
Fluxit; opusque meæ bis sensit Telephus hastæ.
Hîc quoque tot cæsis, quorum per littus acervos
Et feci, et video, valuit mea dextra, valetque.

Dixit: et, ante actis veluti male crederet, hastam
Misit in adversum Lyciâ de plebe Menœten:
Loricamque simul, subjectaque pectora rupit.
Quo plangente gravem moribundo vertice terram,

lance, et s'écrie : « Voilà la main, voilà le fer « avec lesquels je viens de vaincre. Employons-« les contre mon superbe ennemi ; et que les « dieux m'accordent le même succès ! »

Il dit, et tourne contre Cycnus sa lance inévitable ; il l'atteint à l'épaule gauche ; le fer y retentit repoussé comme par un mur d'airain, comme par un rocher. Cependant Achille voit sur la cuirasse du Troyen, quelques traces de sang ; il s'en réjouit en vain : Cycnus n'est point blessé. C'est le sang de Mœnétès qui rougit son armure.

Transporté de fureur, Achille s'élance de son char, et l'épée à la main, il vole au Troyen, qui l'attend avec une assurance tranquille. Il perce son bouclier, il fend son casque et sa cuirasse ; mais le fer retentit sur son corps et s'émousse sans l'entamer. Achille ne se possede plus. Trois et quatre fois de son bouclier pesant il le frappe au visage. Cycnus recule, Achille le suit, et le presse, et le trouble, et l'accable ; il l'étourdit et le frappe sans relâche. La terreur le saisit ; il voit devant ses yeux égarés des ténebres flottantes. Il portoit en arriere ses pas, son pied rencontre une

Extrahit illuc idem calido de vulnere telum;
Atque ait: Hæc manus est, hæc, qua modo vicimus hasta,
Utar in hunc ìsdem: sit in hoc precor exitus idem.

Sic fatus, Cycnumque petit, nec fraxinus errat;
Inque humero sonuit non evitata sinistro.
Inde, velut muro, solidave à caute, repulsa est.
Quà tamen ictus erat, signatum sanguine Cycnum
Viderat, et frustra fuerat gavisus Achilles.
Vulnus erat nullum: sanguis fuit ille Menetæ.

Tum verò præceps curru fremebundus ab alto
Desilit: et nitido securum cominus hostem
Ense petens, parmam gladio, galeamque cavari
Cernit, et in duro lædi quoque corpore ferrum.
Haud tulit ulterius: clypeoque adversa reducto
Ter quater ora viri, capulo cava tempora pulsat.
Cedentique sequens instat, turbatque, ruitque;
Attonitoque negat requiem. Pavor occupat illum,
Antè oculosque natant tenebræ, retroque ferenti
Aversos passus medio lapis obstitit arvo.

pierre ennemie, il chancele, il tombe avec violence. Achille fond sur lui. Il le presse de tout le poids de son vaste bouclier; de son genou nerveux il comprime son sein. Il arrache les courroies de son casque; il les enlace à sa gorge fortement étreinte, et Cycnus perd en même temps et l'haleine et la vie. Achille alloit enlever au vaincu son armure; mais il ne voit plus qu'elle. Le dieu des mers venoit de changer Cycnus en cet oiseau blanc qui conserve son nom. (26)

Ces premiers travaux et ces premiers combats amenent une treve de plusieurs jours. La guerre a suspendu ses fureurs; et tandis que les Troyens veillent sur leurs remparts, et les Grecs dans leurs retranchements, le vainqueur de Cycnus veut célébrer son triomphe, et sacrifie une génisse à Pallas. La flamme sacrée dévore les entrailles de la victime; la fumée du sacrifice, accepté par les dieux, s'éleve jusqu'aux astres: c'est la part des Immortels; le reste est servi sur la table d'Achille. (27)

Les rois grecs y prennent place. Ils se nourrissent des chairs rôties de la victime (28). Le vin étanche leur soif et chasse leurs soucis. Ni la lyre,



monsiau del. mariage Sculp

Achille allait enlever au vaincu son armure; mais il ne voit plus qu'elle, le Dieu des mers venait de changer Cycnus en cet oiseau blanc qui conserve son nom.



Quem super impulsum resupino pectore Cycnum
Vi multâ vertit, terræque afflixit Achilles.
Tum clypeo genibusque premens præcordia duris,
Vincla trahit galeæ; quæ presso subdita mento
Elidunt fauces; et respiramen iterque
Eripiunt animæ. Victum spoliare parabat:
Arma relicta videt: corpus deus æquoris albam
Contulit in volucrem; cujus modo nomen habebat.

Hic labor, hæc requiem multorum pugna dierum
Attulit: et positis pars utraque substitit armis.
Dumque vigil Phrygios servat custodia muros,
Et vigil argolicas servat custodia fossas:
Festa dies aderat, quâ Cycni victor Achilles
Pallada vittatæ placabat sanguine vaccæ.
Cujus ut imposuit prosecta calentibus aris;
Et dîs acceptus penetravit in æthera nidor:
Sacra tulêre suam: pars est data cætera mensis.

Discubuêre toris proceres; et corpora tostâ
Carne replent: vinoque levant curasque, sitimque.

ni les vers, ni la flûte, ne charment leurs loisirs (29); mais c'est en discourant qu'ils prolongent la nuit. Les combats sont le sujet de leurs entretiens. Ils racontent leurs exploits, ceux de leurs ennemis. Ils aiment à dire les dangers par eux cherchés et surmontés : car sur quel autre objet pourroit parler Achille ? et de quel autre objet pourroit-on entretenir Achille ?

Son combat avec Cycnus est le plus long sujet de leurs longs entretiens. Chacun s'étonne comment, impénétrable à tous les traits, le corps du Troyen pouvoit, repoussant les plus rudes atteintes, émousser le fer le plus tranchant. C'est ce que les Grecs admiroient, ce qu'Achille lui-même ne pouvoit concevoir. Mais Nestor (30) prenant la parole : « Cycnus, dit-il, est le seul « mortel de votre âge que vous ayiez vu braver « le fer, et le seul à tous les coups invulnérable. « Ce prodige n'est pas nouveau pour moi. Dans « mon printemps, j'ai vu Cénée (31) recevoir sur « son corps mille traits sans en être blessé. Per-« rhebe (32) le vit naître, il remplit l'Othrys (33) « de ses exploits ; mais ce qui dans Cénée étoit « plus étonnant encore, Cénée étoit né fille ». Surpris de la nouveauté de ce prodige, tous les convives demandent à Nestor qu'il en conte

Non illos citharæ, non illos carmina vocum,
Longave multifori delectat tibia buxi:
Sed noctem sermone trahunt; virtusque loquendi
Materia est. Pugnam referunt hostisque, suamque;
Inque vices adita atque exhausta pericula sæpe
Commemorare juvat; quid enim loqueretur Achilles?
Aut quid apud magnum potius loquerentur Achillem?

Proxima præcipue domito victoria Cycno
In sermone fuit: visum mirabile cunctis,
Quod juveni corpus nullo penetrabile telo,
Invictumque ad vulnera erat, ferrumque terebat.
Hoc ipsum Æacides, hoc mirabantur Achivi.
Cum sic Nestor ait: vestro fuit unicus ævo
Contemptor ferri, nulloque forabilis ictu
Cycnus. At ipse olim patientem vulnera mille,
Corpore non læso, Perrhæbum Cænea vidi:
Cænea Perrhæbum; qui factis inclytus Otryn
Incoluit: quoque id mirum magis esset in illo;
Fœmina natus erat. Monstri novitate moventur,
Quisquis adest: narretque rogant. Quos inter Achilles:

l'histoire : « Parlez, dit Achille, parlez, éloquent « vieillard, oracle de notre âge. Chacun de nous « a le même desir de vous entendre. Dites ce « qu'étoit Cénée ; comment son sexe fut changé, « dans quels combats, par quels exploits il se fit « connoître à vous, et quel fut son vainqueur, si « toutefois il put avoir un vainqueur. »

« Quoique, reprend Nestor, la vieillesse pesante ait émoussé mes sens, quoique j'aie oublié beaucoup de faits mémorables dont mon jeune âge fut témoin, j'en ai cependant retenu un plus grand nombre ; mais de tous ceux que j'ai vus, soit dans la guerre, soit dans la paix, aucun n'est plus présent à ma mémoire que celui dont vous allez entendre le récit. Ma longue vie m'a rendu spectateur de mille événements. J'ai vu deux cents hivers, et maintenant le troisieme âge commence pour moi. (34)

« Cénis, fille d'Elate (35), célebre par ses charmes, étoit la plus belle des vierges de Thessalie. Elle fut en vain recherchée par les princes les plus riches des villes voisines, et des villes de vos états, Achille, car elle y prit naissance. Pélée peut-être eût aussi desiré sa main ; mais Thétis votre mere étoit déja donnée ou promise à

Dic age (nam cunctis eadem est audire voluntas)
O facunde senex, ævi prudentia nostri,
Quis fuerit Cæneus, cur in contraria versus;
Quâ tibi militiâ, cujus certamine pugnæ
Cognitus, à quo sit victus: si victus ab ullo est.

Tum senior: Quamvis obstet mihi tarda vetustas;
Multaque me fugiant primis spectata sub annis;
Plura tamen memini: nec, quæ magis hæreat, ulla
Pectore res nostro est, inter bellique domique
Acta tot; ac si quem potuit spatiosa senectus
Spectatorem operum multorum reddere; vixi
Annos bis centum: nunc tertia vivitur ætas.

Clara decore fuit proles Elateïa Cœnis,
Thessalidum virgo pulcherrima; perque propinquas
Perque tuas urbes (tibi enim popularis, Achille)
Multorum frustrà votis optata procorum.
Tentasset Peleus thalamos quoque forsitan illos;
Sed jam aut contigerant illi connubia matris,
Aut fuerant promissa, tuæ; nec Cænis in ullos

ses vœux. Cénis fuyoit l'hymen. Un jour qu'elle erroit solitaire sur le rivage des mers, le dieu qui en tient l'empire triompha de sa pudeur. C'est du moins ce que publioit la Renommée. Pour prix de sa victoire : « Tu peux, dit Neptune, for« mer des souhaits ; ne crains point un refus, « parle, ils seront accomplis ». C'est aussi ce que la Renommée publioit.

« Mon affront, répond-elle, me fait former « cet unique vœu, de ne pouvoir plus désormais « en souffrir de pareils. Que je ne sois plus femme, « et tu m'auras tout accordé (36) »! Cénis a prononcé d'un ton plus mâle les derniers de ces mots. Sa voix pourroit passer pour celle d'un homme: elle est homme en effet. Déja le dieu des mers avoit exaucé sa priere, et, par un nouveau don, il veut que le corps de Cénis soit impénétrable et ne puisse succomber sous le fer. Heureux de son nouveau destin, Cénis parcourt les champs du Pénée, et ne se livre qu'à de nobles travaux.

« Le fils de l'audacieux Ixion venoit d'épouser Hippodamie (37). Les Centaures (38) cruels, enfants de la nue, invités au festin, avoient pris place, suivant leur rang, à la table dressée dans

Denupsit thalamos: secretaque littora carpens
Æquorei vim passa dei est; ita fama ſerebat.
Utque novæ veneris Neptunus gaudia cepit:
Sint tua vota licet, dixit, secura repulsæ;
Elige quid voveas. Eadem hoc quoque fama ſerebat.

Magnum, Cænis ait, facit hæc injuria votum,
Tale pati nil posse mihi; da fœmina ne sim:
Omnia præstiteris. Graviore novissima dixit
Verba sono: poteratque viri vox illa videri:
Sicut erat. Nam jam voto deus æquoris alti
Annuerat: dederatque super, ne saucius ullis
Vulneribus fieri, ferrove occumbere posset.
Munere lætus abit: studiisque virilibus ævum
Exigit Atracides, Peneiaque arva pererrat.

Duxerat Hippodamen audaci Ixione natus.
Nubigenasque feros, positis ex ordine mensis,
Arboribus tecto discumbere jusserat antro.

un antre spacieux, environné d'arbres touffus. Les rois de Thessalie étoient présents, et moi-même avec eux. L'air retentissoit au loin des cris confus inspirés par la joie. On chantoit l'Hyménée, et les feux sacrés brûloient dans le parvis.

« Hippodamie paroît, brillante de sa beauté et de l'éclat de ses atours. Un cortege nombreux de jeunes meres et de matrones la suit. Nous félicitons Pirithoüs, nous célébrons le bonheur qui l'attend; et ce doux présage semble au moment même démenti. Le plus sauvage des sauvages enfants de la nue, Euryte, échauffé par le vin, s'enflamme encore à la vue d'Hippodamie, et d'une double ivresse éprouve les transports.

Soudain les tables sont renversées, le désordre est extrême. Le violent Euryte saisit aux cheveux la belle Hippodamie. En même temps les Centaures enlevent les femmes que le choix ou le hasard fait tomber sous leurs mains. C'est le désordre d'une ville prise d'assaut. L'antre profond retentit de cris déchirants. Nous nous levons, et Thésée le premier s'écrie : « Euryte, quelle est « ta fureur insensée! Je vis, je suis présent, et « tu oses outrager Pirithoüs! Ne sais-tu pas que « l'offenser, c'est m'offenser moi-même! »

Æmonii proceres aderant; aderamus et ipsi:
Festaque confusâ resonabat regia turbâ.
Ecce canunt Hymenæon: et ignibus atria fumant.

Cinctaque adest virgo matrum nuruumque catervâ.
Præsignis facie. Felicem diximus illâ
Conjuge Pirithoum: quod pene fefellimus omen.
Nam tibi, sævorum sævissime Centaurorum
Euryte, quam vino pectus, tam virgine visâ
Ardet: et ebrietas geminata libidine regnat.

Protinus eversæ turbant convivia mensæ:
Raptaturque comis per vim nova nupta prehensis.
Eurytus Hippodamen, aliis, quam quisque probarant,
Aut poterant, rapiunt: captæque erat urbis imago.
Fœmineo clamore sonat domus. Ocius omnes
Surgimus: et primus, Quæ te vecordia, Theseus,
Euryte, pulsat, ait; qui me vivente lacessas
Pirithoum: violesque duos ignarus in uno?

« Le héros n'a point ainsi parlé en vain. Il s'élance, il écarte tout ce qui s'offre à son passage, il arrache Hippodamie aux ravisseurs furieux. Euryte se tait. Et comment pourroit-il par de vains discours justifier son crime? Mais il leve sa main audacieuse sur le vengeur de Pirithoüs; il le menace au visage, et le frappe à la poitrine.

« Près de là étoit un vase antique, énorme, dont diverses figures ornoient les contours (39). Malgré son poids, le puissant fils d'Égée le saisit et le lance à la tête de son ennemi. Euryte tombe, roule et se débat sur l'arene, vomissant à-la-fois par sa bouche, sa cervelle et des flots de sang et de vin. Irrités du meurtre de leur frere: Aux armes! s'écrient les Centaures, aux armes! Le vin échauffoit leur courage (40). Leurs premieres armes sont les coupes fragiles et les vases du festin, qui, destinés à de plus doux emplois (41), volent de toutes parts soudainement changés en instruments de guerre et de carnage.

« Le fils d'Ophion, Amycus, ose le premier dépouiller l'autel domestique de ses dons. Il saisit un candelabre où pendent plusieurs lampes allumées (42); il l'éleve en l'air, comme la hache des sacrifices prête à tomber entre les cornes d'un



Le Barbier l'aîné del... Hulk Sculp

Aux armes! s'écrient les Centaures, aux armes! le vin échauffait leur courage.



Neve ea magnanimus frustra memoraverit heros;
Submovet instantes: raptamque furentibus aufert.
Ille nihil contra: neque enim defendere verbis
Talia facta potest: sed vindicis ora protervis
Insequitur manibus, generosaque pectora pulsat.

Forte fuit juxta signis exstantibus asper
Antiquus crater, quem vastum vastior ipse
Sustulit Ægides; adversaque misit in ora.
Sanguinis ille globos pariter, cerebrumque, merumque,
Vulnere et ore vomens, madidâ resupinus arenâ
Calcitrat. Ardescunt germana cæde bimembres:
Certatimque omnes uno ore, Arma, arma loquuntur:
Vina dabant animos: et primâ pocula pugnâ
Missa volant, fragilesque cadi, curvique lebetes:
Res epulis quondam, nunc bello et cædibus, aptæ.

Primus Ophionides Amycus penetralia donis
Haud timuit spoliare suis; et primus ab æde
Lampadibus densum rapuit funale coruscis:
Elatumque altè, veluti qui candida tauri

taureau, et frappe au front le Lapithe (43) Céladon. Ses os brisés s'enfoncent dans sa tête. Ses yeux sortent sanglants de leur orbite; son nez repoussé descend dans son palais, et sa figure n'a plus rien qu'on puisse reconnoître. Belatès, qui naquit à Pella (44), arrache le support d'une table, en frappe encore Céladon, le terrasse, et plonge son menton dans son sein. Le Lapithe vomit ses dents mêlées dans des flots d'un sang noir (45), et, par une double blessure, descend dans les Enfers.

« Grynée, placé près de l'autel où l'encens fume encore, et tournant sur lui des regards furieux: « Pourquoi, s'écrie-t-il, craindrois-je « d'employer ces armes »! Et soudain il souleve dans ses bras l'autel où brûlent les feux sacrés, et le lance au milieu des Lapithes. Cette énorme masse tombe, écrase Brotéas et Orion, fils de la nymphe Mycale, dont les charmes puissants forçoient, disoit-on, la lune à descendre du ciel. « Qu'une arme s'offre à mes regards, crie Exa- « dius, et ton crime aura son châtiment ». Il dit, et des branches d'un pin, il arrache un bois de cerf voué à Diane (46). Il enfonce ce double dard

Rumpere sacrificâ molitur colla securi;
Illisit fronti Lapithæ Celadontis: et ossa
Non agnoscendo confusa reliquit in ore.
Exsiluêre oculi; disjectisque ossibus oris
Acta retro naris, medioque infixa palato est.
Hunc pede convulso mensæ Pellæus acernæ
Stravit humi Belates, disjecto in pectora mento:
Cumque atro mixtos sputantem sanguine dentes,
Vulnere Tartareas geminato mittit ad umbras.

Proximus ut steterat, spectans altaria vultu
Fumida terribili: cur non, ait, utimur istis?
Cumque suis Gryneus immanem sustulit aram
Ignibus, et medium Lapitharum jecit in agmen:
Depressitque duos, Brotean, et Orion. Orio
Mater erat Mycale: quam deduxisse canendo
Sæpe reluctanti constabat cornua lunæ.
Non impunè feres, teli modo copia detur,
Dixerat Exadius: telique habet instar, in altâ
Quæ fuerant pinu, votivi cornua cervi.
Figitur huic duplici Gryneus in lumina ramo:

dans les yeux du Centaure. L'un de ces yeux s'attache au trait qui l'a percé; l'autre roule sur le visage, et le sang figé le retient dans la barbe (47).

« Rhætus (48) enleve de l'autel le tison sacré (49) qui brûle encore, atteint Charaxe (50), et brise sa tempe droite, que protege en vain sa blonde chevelure. Sa chevelure s'enflamme, pareille aux chaumes embrasés. Le sang qui sort de sa blessure, pénétré par les feux dévorants, bouillonne avec un bruit terrible, tel que le fer étincelant, saisi dans les brasiers d'une forge, avec des tenailles recourbées, plongé dans l'eau, siffle et fait autour de lui frémir l'onde fumante. Cependant Charaxe éteint la flamme avide qui dévore ses cheveux épais ; il éleve de la terre, il charge sur ses épaules le seuil d'une porte qui eût fait gémir l'essieu d'un char sous son poids. Mais cette masse l'accable ; il ne peut la lancer sur son ennemi ; elle retombe et écrase Comete (51), son compagnon, placé trop près de lui.

« Rhætus fait éclater sa joie : « Puissent les « tiens, dit-il, contre nous déployer la même « force, et se signaler par de mêmes exploits » ! A

Eruiturque oculos; quorum pars cornibus hæret:
Pars fluit in barbam; concretaque sanguine pendet.

Ecce rapit mediis flagrantem Rhœtus ab aris
Primitium torrem: dextrâque a parte Charaxi
Tempora perfringit fulvo protecta capillo.
Correpti rapidâ, veluti seges arida, flammâ
Arserunt crines: et vulnere sanguis inustus
Terribilem stridore sonum dedit; ut dare ferrum
Igne rubens plerumque solet, quod forcipe curvâ
Cum faber eduxit, lacubus demittit: at illud
Stridet: et in trepidâ submersum sibilat undâ.
Saucius hirsutis avidum de crinibus ignem
Excutit: inque humeros limen tellure revulsum
Tollit, onus plaustri: quod ne permittat in hostem,
Ipsa facit gravitas; socium quoque saxea moles
Oppressit spatio stantem propiore Cometen.

Gaudia nec retinet Rhœtus: sic comprecor, inquit,
Cætera sit fortis castrorum turba tuorum;

ces mots, il lui fait avec le tison fumant une seconde blessure. Il le frappe, il le refrappe encore, et fracasse son crâne, dont les débris se fixent dans son cerveau.

« Vainqueur, il attaque Evagre, et Corythe, et Dryanthe. Corythe, dont un léger duvet ombrage à peine le menton, expire le premier sous ses coups. « Quelle gloire te revient de la mort « d'un enfant »? s'écrie Evagre. Il achevoit ces mots, Rhætus enfonce le tison brûlant dans sa bouche, et là flamme l'étouffe et consume son sein. Il te poursuit aussi, impétueux Dryanthe, et fait devant toi tournoyer ses homicides feux. Mais trop fier de ses premiers succès, son orgueil l'abuse. Tu le perces de ton épieu à l'endroit où la tête se joint à l'épaule. Il gémit, il arrache avec effort le bois de sa blessure, et fuit laissant sa trace teinte de son sang.

« On voit fuir en même temps Ornée et Lycabas, et Medon blessé à l'épaule droite, et Pisenor et Thaumas, et Mermeros, naguere vainqueur à la course de tous ses compagnons, mais qui, blessé dans le combat, s'éloigne d'un pas lent

Semicremoque novat repetitum stipite vulnus:
Terque quaterque gravi juncturas verticis ictu
Rupit: et in liquido sederunt ossa cerebro.

(transit.
Victor ad Evagrum, Corythumque, Dryanthaque
E quibus ut primà tectus lanugine malas
Procubuit Corythus; puero quæ gloria fuso
Parta tibi est? Evagros ait. Nec dicere Rhœtus
Plura sinit: rutilasque ferox in aperta loquentis
Condidit ora viri, perque os in pectora, flammas.
Te quoque, sæve Drya, circum caput igne rotato
Insequitur: sed non in te quoque constitit idem
Exitus, assiduæ successu cædis ovantem,
Qua juncta est humero cervix, sude figis obustâ.
Ingemuit, duroque sudem vix osse revellit
Rhœtus; et ipse suo madefactus sanguine fugit.

Fugit et Orneus, Lycabasque, et saucius armo
Dexteriore Medon, et cum Pisenore Thaumas:
Quique pedum nuper certamine vicerat omnes

et tardif. Avec eux fuyoient aussi Pholus (52), Mélanée, Abas, chasseur redoutable aux sangliers, et le devin Astyle, qui vainement avoit voulu détourner les Centaures de ce combat, dont d'avance il connoissoit l'issue. Nessus, effrayé, s'éloignoit des dangers : « Arrête, et ne fuis « point, lui dit Astyle; le Destin te réserve pour « les fleches d'Alcide ! » (53)

« Mais Eurynome, Lycidas, Aræos, Imbrée, n'évitent point la mort. Ils osent attendre Dryas, et tombent sous ses coups. Et toi, Crénée, tu fuyois, il t'atteint ; tu veux regarder en arriere, et le fer pénetre dans ton front, entre les yeux, et les couvre des ombres du trépas.

« Au milieu de ce tumulte affreux, plongé par le vin dans un sommeil léthargique, Aphidas est étendu sur la peau d'un ours que l'Ossa vit croître dans ses forêts ; il tient d'une main tremblante une coupe à demi répandue. Phorbas le voit agiter cette arme inutile, et secouant son javelot : « Va, dit-il, aux ondes du Styx mêler le vin que « tu as bu ». Il parle et lance son javelot. Le fer

Mermeros, accepto nunc vulnere tardius ibat:
Et Pholus, et Melaneus, et Abas prædator aprorum:
Quique suis frustra bellum dissuaserat augur
Astylos. Ille etiam metuenti vulnera Nesso:
Ne fuge, ad Herculeos, inquit, servaberis arcus.

At non Eurynomus Lycidasque, et Aræos et Imbreus
Effugêre necem: quos omnes dextra Dryantis
Perculit adversos. Adversum tu quoque, quamvis
Terga fugæ dederis, vulnus, Crenæe, tulisti.
Nam grave respiciens inter duo lumina ferrum,
Quà naris fronti committitur, accipis, imæ.

In tanto fremitu ductis sine fine jacebat
Sopitus vinis, et inexperrectus Aphidas:
Languentique manu carchesia mista tenebat,
Fusus in Ossææ villosis pellibus ursæ.
Quem procul ut vidit frustra nulla arma moventem,
Inserit amento digitos: Miscendaque, dixit,
Cum Styge vina bibas, Phorbas. Nec plura moratus,
In juvenem torsit jaculum: ferrataque collo

dont il est armé atteint à la gorge Aphidas sur le dos renversé. Il ne sent point le coup mortel qui le frappe (54). Son sang coule à grands flots sur sa couche, et rejaillit dans la coupe qu'il tient.

« Je vis Pétrée s'efforcer d'arracher de terre un chêne chargé de tous ses glands. Tandis qu'il l'embrasse, le secoue, et l'ébranle, la lance de Pirithoüs l'atteint dans les flancs, le perce d'outre en outre, et le cloue à l'arbre qu'il vouloit arracher. On dit aussi que Pirithoüs triompha de Lycus, que Chromis tomba sous ses coups. Mais leur trépas lui valut moins de gloire que la défaite de Dictys et d'Hélops. Hélops est atteint à la tempe droite d'un javelot qui pénetre à travers ses oreilles. Dictys fuyoit tremblant devant le fils d'Ixion qui le presse. Du haut d'un roc escarpé, il tombe, se précipite, brise du poids de son corps le tronc d'un orme, et laisse ses entrailles éparses sur ses vastes débris.

« Apharée accourt pour le venger. Il détache du rocher une masse énorme, et veut, avec effort, la lancer contre le héros. Thésée le prévient, fra-

Fraxinus, ut casu jacuit resupinus, adacta est.
Mors caruit sensu : plenoque è gutture fluxit
Inque toros, inque ipsa niger carchesia sanguis.

Vidi ego Petræum conantem evellere terrâ
Glandiferam quercum : quam dum complexibus ambit,
Et quatit huc illuc, labefactaque robora jactat,
Lancea Pirithoï costis immissa Petræi
Pectora cum duro luctantia robore fixit.
Pirithoi virtute Lycum cecidisse ferebant :
Pirithoï cecidisse Chromin : sed uterque minorem
Victorï titulum, quam Dictys Helopsque, dederunt.
Fixus Helops jaculo, quod pervia tempora fecit ;
Et missum à dextrâ lævam penetravit in aurem.
Dictys ab ancipiti delapsus acumine montis,
Dum fugit instantem trepidans Ixione natum,
Decidit in præceps ; et pondere corporis ornum
Ingentem fregit ; suaque induit ilia fractæ.

Ultor adest Aphareus : saxumque è monte revulsum
Mittere conatur. Conantem stipite querno

casse avec sa massue les os gigantesques de son bras, et n'a pas le temps, ou, le voyant hors de combat, dédaigne de lui donner la mort. Le héros saute sur la croupe du puissant Bianor, centaure qui jusque-là n'avoit porté que lui-même. D'un genou nerveux il presse ses flancs; de sa main gauche il saisit sa chevelure flottante; il le frappe à la tête des nœuds de sa massue et brise son front menaçant. Avec cette arme terrible il abat encore Nédymne, et Lycotas adroit à lancer un javelot, et Hippase dont la barbe épaisse descend sur son sein, et Riphée qui surpasse en hauteur les arbres des forêts, et Térée qui aimoit à prendre des ours sur les monts de Thessalie, qui les chargeoit sur ses épaules, et les portoit vivants et grondants dans l'antre qu'il habitoit.

« Démoléon, que ces exploits indignent, prétend en arrêter le cours. Il réunit tous ses efforts pour déraciner un pin altier qu'un siecle affermissoit sur sa base. Ne pouvant l'arracher, il le rompt et le lance à la tête du héros. Cette masse l'eût écrasé, mais il se détourne et l'évite, inspiré par Pallas : c'est du moins ce qu'il vouloit faire croire lui-même. Cependant le coup ne fut pas vain. Il atteint le superbe Crantor, et rompt son sein, son épaule, et ses flancs.

Occupat Ægides; cubitique ingentia frangit
Ossa: nec ulterius dare corpus inutile leto
Aut vacat, aut curat: tergoque Bianoris alti
Insilit, haud solito quemquam portare, nisi ipsum:
Opposuitque genu costis: prensamque sinistrâ
Cæsariem retinens, vultum minitantiaque ora
Robore nodoso, præduraque tempora, fregit.
Robore Nedymnum, jaculatoremque Lycotan
Sternit, et immissâ protectum pectora barbâ
Hippason, et summis exstantem Riphea silvis;
Tereaque, Hæmoniis qui prensos montibus ursos
Ferre domum vivos, indignantesque, solebat.

Haud tulit utentem pugnæ successibus ultra
Thesea Demoleon: solidoque revellere dumo
Annosam pinum magno molimine tentat.
Quod quia non potuit, præfractam misit in hostem.
Sed procul à telo Theseus veniente recessit,
Pallados admonitu; credi sic ipse volebat.
Non tamen arbor iners cecidit: nam Crantoris alti
Abscidit jugulo pectusque humerumque sinistrum.

« Achille, ce Crantor fut l'écuyer de votre illustre pere. Le roi des Dolopes (55), Amyntor (56), vaincu par Pélée, le lui donna pour gage de la paix et de la foi jurée. Pélée le voit étendu et déchiré d'une triple blessure. « Cher Crantor, s'é« crie-t-il, reçois la victime que je vais immoler « à tes mânes sanglants »! Il dit, et d'un bras nerveux que la vengeance anime, il lance à Démoléon un javelot qui s'enfonce dans ses os et frémit dans ses flancs. Le bois est arraché avec effort par le Centaure, mais le fer reste engagé dans son sein. La douleur accroît sa rage. Malgré sa blessure, il se cabre contre son ennemi, l'attaque, et le frappe de la corne de ses pieds. Sous ses coups redoublés le casque et le bouclier retentissent. Le héros se défend ; il se couvre de son bouclier. Il soutient les assauts du monstre, et du même dard perce le double sein de l'homme et du cheval.

« Déja Pélée avoit vaincu Phlægréon et Hylas. Iphinoüs et Clanis étoient tombés sous ses coups. Dorylas, qui, d'une peau de loup couvrant sa tête horrible, avoit armé ses mains de deux cornes de bœuf (57), double dard abreuvé du sang des Lapithes, expira aussi sous les traits du héros : « Vois, disois-je au Centaure, combien tes

Armiger ille tui fuerat genitoris, Achille:
Quem Dolopum rector, bello superatus, Amyntor
Æacidæ dederat, pacis pignusque, fidemque.
Hunc procul ut fœdo disjectum vulnere Peleus
Vidit: At inferias, juvenum gratissime Crantor,
Accipe, ait; validoque in Demoleonta lacerto
Fraxineam misit, mentis quoque viribus hastam,
Quæ laterum cratem perrumpit; et ossibus hærens
Intremuit. Trahit ille manu sine cuspide lignum:
Id quoque vix sequitur; cuspis pulmone retenta est.
Ipse dolor vires animo dabat; æger in hostem
Erigitur, pedibusque virum proculcat equinis.
Excipit ille ictus galeâ, clypeoque, sonantes;
Defensatque humeros: prætentaque sustinet arma:
Perque armos uno duo pectora perforat ictu.

Ante tamen leto dederat Phlegræon, et Hylen
Eminus: Iphinoum collato marte, Claninque.
Additur his Dorylas, qui tempora tecta gerebat
Pelle lupi, sævique vicem præstantia teli
Cornua vara boum multo rubefacta cruore.

« armes sont moins sûres que le fer »! et je lui lance mon javelot. Ne pouvant l'éviter, il veut couvrir son front, et sa main à son front est clouée. On s'écrie. Placé plus près que moi du monstre, Pélée, qui le voit à lui-même attaché, déja vaincu par sa blessure, plonge son glaive dans ses flancs. Le Centaure se cabre; lui-même arrache ses entrailles, les traîne à terre, les foule sous ses pieds, dans leurs nœuds engage ses jarrets, et tombe et roule expirant sur l'arene.

« Ta beauté, si toutefois ta forme peut mériter ce nom, ne te sauve point, jeune Cyllare, au milieu de ce tumulte affreux. Un blond duvet commence à briller sur ton menton. L'or de tes blonds cheveux sur ton cou se déroule flottant. La fraîcheur de ton teint montre un heureux mélange et de force et de grace. Ta tête, tes bras, tes mains, ton buste entier, semblent être l'ouvrage d'un habile artiste. Tout ce qui est homme en toi est parfait, tout ce qui tient du coursier n'est pas moins admirable. Si l'on te donne la tête et le cou du cheval, tu égaleras en

Huic ego, nam vires animus dabat: Aspice, dixi,
Quantum concedant nostro tua cornua ferro:
Et jaculum torsi; quod cum vitare nequiret,
Opposuit dextram passuræ vulnera fronti.
Affixa est cum ſronte manus. Fit clamor: at illum
Hærentem Peleus, et acerbo vulnere victum,
(Stabat enim propior) mediam ferit ense sub alvum.
Prosiluit, terrâque ſerox sua viscera traxit;
Tractaque calcavit; calcataque rupit; et illis
Crura quoque impediit; et inani concidit alvo.

Nec te pugnantem tua, Cyllare, forma redemit,
Si modo naturæ formam concedimus illi.
Barba erat incipiens: barbæ color aureus: aureaque
Ex humeris medios coma dependebat in armos.
Gratus in ore vigor: cervix, humerique, manusque,
Pectoraque artificum laudatis proxima signis;
Et qua parte viri est; nec equi mendosa sub illâ
Deteriorque viro facies. Da colla, caputque:
Castore dignus erit. Sic tergum sessile, sic stant

beauté le coursier de Castor. Ta croupe est élégante, ton poitrail noble et relevé; ton poil a le noir luisant du jais; ta queue et tes jambes sont d'une blancheur éclatante.

« Parmi les filles des Centaures, mille avoient voulu lui plaire. Mais la seule Hylonome obtint de lui un tendre retour. De toutes ses compagnes, hôtesses des forêts, elle est la plus aimable. Son amour, ses serments, ses caresses, ont subjugué Cyllare. Elle est aussi belle que lui. L'ivoire lisse ses cheveux légers; elle y place le romarin, ou la violette, ou les roses; quelquefois des lis blancs les couronnent. Chaque jour, dans l'onde pure d'une fontaine qui rafraîchit les bois de Pagasée (58), deux fois elle plonge sa tête, deux fois elle baigne son corps. Une riche fourrure s'attache avec grace sur son épaule, ou descend à gauche sur son sein. Une tendresse égale unit les deux amants; ils errent côte-à-côte sur les montagnes; la nuit, le même antre les réunit. Ils étoient venus ensemble au festin des Lapithes, et côte-à-côte ils combattoient tous deux.

« Un trait part à leur gauche; on ignore qui l'a lancé (59). Il s'enfonce au-dessous du sein de Cyllare; il effleure son cœur: à peine est-il retiré,

Pectora celsa toris : totus pice nigrior atrâ.
Candida cauda tamen; color est quoque cruribus albus.

Multæ illum petiêre suâ de gente; sed una
Abstulit Hylonome : quâ nulla decentior inter
Semiferos altis habitavit fœmina sylvis.
Hæc et blanditiis, et amando, et amare fatendo,
Cyllaron una tenet : cultus quoque quantus in illis
Esse potest membris; ut sit coma pectine levis :
Ut modo rore maris, modo se violâve, rosâve
Implicet; interdum candentia lilia gestet :
Bisque die lapsis Pagasææ vertice silvæ
Fontibus ora lavet; bis flumine corpora tingat;
Nec, nisi quæ deceant electarumque ferarum,
Aut humero, aut lateri prætendat vellera lævo.
Par amor est illis : errant in montibus unà :
Antra simul subeunt, et tum Lapitheïa tecta
Intrârant pariter; pariter fera bella gerebant.

Auctor in incerto est : jaculum de parte sinistrâ
Venit; et inferius quàm collo pectora subsunt,

son cœur et son corps sont glacés par le froid du trépas. Hylonome le reçoit mourant dans ses bras. Elle étend sa main sur sa blessure et cherche à la fermer ; elle joint sa bouche à sa bouche, et veut retenir son ame fugitive. Il expire : soudain elle remplit l'air de ses plaintes douloureuses, que les cris des combattants empêchent d'arriver jusqu'à moi. Elle incline son sein sur le fer qui vient de percer Cyllare, et tombe et meurt en embrassant son époux.

« Je crois voir encore devant mes yeux l'effroyable Phéocome, qui, de la dépouille de six lions, couvre en lui les flancs de l'homme et du cheval. Il lance un arbre que quatre bœufs attelés sous le joug auroient peine à mouvoir. Il atteint à la tête Pholénide. Sa tête est fracassée. Sa cervelle s'échappe par ses yeux, par son nez, par ses oreilles. Tel entre des joncs passe et sort un laitage pressé. Telle à travers les trous d'un crible, coule et s'exprime une épaisse liqueur.

« Tandis que le Centaure s'apprête à dépouiller de ses armes Pholénide, j'accours ; Pélée en fut

Cyllare, te fixit: parvo cor vulnere læsum
Corpore cum toto post tela educta refrixit.
Protinus Hylonome morientes excipit artus:
Impositâque manu vulnus fovet; oraque ad ora
Admovet; atque animæ fugienti obsistere tentat.
Ut videt exstinctum: Dictis, quæ clamor ad aures
Arcuit ire meas, telo, quod inhæserat illi,
Incubuit; moriensque suum complexa maritum est.

Ante oculos stat et ille meos: qui sena leonum
Vinxerat inter se connexis vellera nodis
Phæocomes, hominemque simul protectus equumque.
Codice qui misso, quem vix juga bina moverent
Juncta, Phonoleniden à summo vertice fregit.
Fracta volubilitas capitis latissima: perque os,
Perque cavas nares, oculosque, auresque, cerebrum
Molle fluit; veluti concretum vimine querno
Lac solet; utve liquor rari sub pondere cribri
Manat; et expremitur per densa foramina spissus.

Ast ego, dum parat hunc armis nudare jacentem

témoin, et je plonge mon épée dans ses flancs. Chthonius et Téléboas expirent aussi sous mes coups. Chthonius étoit armé d'un bois fourchu; Téléboas portoit un javelot dont il me blessa. Voyez : la cicatrice antique paroît encore. C'est alors qu'on eût dû m'envoyer au siege de Pergame. Alors j'aurois pu retarder les triomphes du grand Hector, et le vaincre peut-être. Mais, en ce temps, Hector n'étoit point encore ou n'étoit qu'un enfant; et maintenant la vieillesse ennemie trahit mon courage.

« Vous parlerai-je de Périphas, vainqueur de Pyrete à double forme ? Dirai-je Ampycus, qui, d'une lance sans fer, perce l'affreux visage de Péléthrone (60) et d'Oéclès; et Macarée, qui, brandissant un levier pesant, frappe et renverse le lapithe Erigdupe (61)? Je me souviens que Nessus enfonça son javelot dans les flancs de Cymele. Ne croyez pas que le fils d'Ampycus, Mopsus (62), ne se montre habile qu'à prédire l'avenir. Le Centaure Odités, atteint par ses fleches rapides, veut en vain s'écrier : un dard attache sa langue à son menton, et son menton à sa poitrine.

« Cénée seul avoit fait descendre aux Enfers cinq des enfants de la Nue, Styphele, Bromus,

(Scit tuus hoc genitor) gladium spoliantis in ima
Ilia dimisi. Chthonius quoque Teleboasque
Ense jacent nostro. Ramum prior ille bifurcum
Gesserat; hic jaculum. Jaculo mihi vulnera fecit.
Signa vides : apparet adhuc vetus ecce cicatrix.
Tunc ego debueram capienda ad Pergama mitti :
Tunc poteram magni, si non superare, morari
Hectoris arma meis. Illo sed tempore nullus,
Aut puer, Hector erat; nunc me mea deficit ætas.

Quid tibi victorem gemini Periphanta Pyreti;
Ampyca quid referam? qui quadrupedantis Oëcli
Fixit in adverso cornum sine cuspide vultu.
Vecte Pelethronium Macareus in pectus adacto
Stravit Erygdupum. Memini et venabula condi
Inguine, Nesseis manibus conjecta, Cymeli.
Nec tu credideris tantum cecinisse futura
Ampyciden Mopsum. Mopso jaculante biformis
Occubuit, frustraque loqui tentavit, Odites,
Ad mentum linguâ, mentoque ad guttura fixo.

(mumque,
Quinque neci Cæneus dederat, Styphelumque, Bro-

Antimaque, Hélime, et Piracmon, dont une hache armoit les mains. J'ai oublié quelles furent leurs blessures; il n'est resté dans ma mémoire que le nombre des vaincus et les noms qu'ils portoient.

« Le plus grand et le plus fort des Centaures, Latrée, accourt, fier de porter la dépouille du macédonien Halesus, qui tomba sous ses coups. Il n'est plus jeune, et n'est pas vieux encore. Ses cheveux commencent à blanchir. Il porte un bouclier, un casque, une longue pique (63), comme les guerriers macédoniens, et promenant ses regards sur l'une et l'autre troupe des combattants, il agite ses armes, décrit un vaste cercle en caracolant, et, fier, impétueux, prononce ces mots, qui se perdent dans le vague des airs:

« Eh quoi! Cénis (64), souffrirois-je que tu
« combattes encore! car à mes yeux, Cénis, tu
« seras toujours une femme. As-tu donc oublié
« ton origine! Ne te souvient-il plus comment
« tu reçus d'un autre sexe l'apparence trompeuse,
« et de quelle injure ce don fut le prix! Songe
« que tu naquis femme, songe à ton affront. Re-
« tourne à ta quenouille, reprends tes fuseaux,
« tords le fil entre tes doigts, et laisse aux hommes
« les combats et les dangers (65) ». A peine il

Antimachumque, Helimumque, securiferumque Pyracmon.
Vulnera non memini: numerum, nomenque notavi.

Provolat Emathii spoliis armatus Halesi,
Quem dederat leto, membris et corpore Latreus
Maximus. Huic ætas inter juvenemque, senemque;
Vis juvenilis erat. Variabant tempora cani.
Qui clypeo, galeâque, Macedoniâque sarissâ
Conspicuus, faciemque obversus in agmen utrumque,
Armaque concussit, certumque equitavit in orbem:
Verbaque tot fudit vacuas animosus in auras:

Et te, Cæni, feram? nam tu mihi fœmina semper,
Tu mihi Cænis eris. Nec te natalis origo
Comminuit? mentemque subit, quo præmia facto,
Quaque viri falsam speciem mercede paràris?
Vel quid nata vide, vel quid sis passa: columque,
I, cape cum calathis; et stamina pollice torque:
Bella relinque viris. Jactanti talia Cæneus
Extentum cursu missâ latus eruit hastâ,

achevoit ce superbe discours, Cénée lance son javelot, qui l'atteint à l'endroit où cessant d'être homme, il commence à devenir cheval. La douleur le rend furieux. De sa longue pique, il frappe et refrappe la tête nue de son jeune ennemi; mais la pique rejaillit comme la grêle qui bat le toit d'une maison, comme la pierre légere qui bondit sur un tambour. Le Centaure l'attaque de plus près. Il veut dans ses flancs enfoncer son épée, mais ses flancs sont impénétrables: « Et « néanmoins, s'écrie-t-il, tu n'échapperas pas. Si « la pointe du fer est émoussée, son tranchant va « t'immoler. ». Il dit, présente de côté le glaive, mesure de son large tranchant les flancs de Cénée, il frappe, et ses coups semblent retentir sur le marbre ou l'airain: son fer se brise et vole en éclats.

« Après avoir ainsi, pendant quelque temps, offert son corps invulnérable aux terribles armes du Centaure étonné: « Voyons, dit enfin Cénée, « si contre toi mon glaive aura plus de vertu ». Soudain il le plonge tout entier dans les flancs de Latrée; il le tourne, le retourne, et dans la blessure même il fait d'autres blessures.

« Les Centaures furieux, poussant d'horribles cris, se réunissent tous contre un seul ennemi.

Qua vir equo commissus erat. Furit ille dolore:
Nudaque Phyllêi juvenis ferit ora sarissâ.
Non secus hæc resilit, quam tecti à culmine grando,
Aut si quis parvo feriat cava tympana saxo.
Cominus aggreditur: laterique recondere duro
Luctatur gladium; gladio loca pervia non sunt.
Haud tamen effugies: medio jugulaberis ense,
Quandoquidem mucro est hebes, inquit; et in latus
Obliquat: longâque amplectitur ilia dextrâ. (ensem
Plaga facit gemitus, ceu corpore marmoris icti:
Fractaque dissiluit percusso lamina collo.

Ut satis illæsos miranti præbuit artus:
Nunc age, ait Cæneus, nostro tua corpora ferro
Tentemus: capuloque tenus dimisit in armos
Ensem fatiferum: cæcamque in viscera movit,
Versavitque, manum: vulnusque in vulnere fecit.

Ecce ruunt vasto rabidi clamore bimembres:

Ils lancent mille dards qui sifflent, frappent Cénée, s'émoussent, et retombent. Cénée n'est blessé d'aucun trait, aucun trait n'est rougi de son sang. Ce nouveau prodige étonne les Centaures : « O honte ! s'écrie Monychus (66), un « peuple entier est vaincu par un seul homme « qui mérite à peine ce nom. Que dis-je ? il est « homme par son courage, et ce qu'il fut au« trefois, nous le sommes maintenant. De quoi « nous servent nos vastes corps et notre double « force ! de quoi nous sert que la nature ait réuni « dans nous les deux êtres les plus puissants ! Fau« dra-t-il nous croire encore nés d'une déesse, « et fils d'Ixion, qui jusqu'à Junon même osa « porter ses téméraires vœux ! Nous sommes vain« cus par un ennemi moitié homme et moitié « femme ! Faites rouler sur lui des rochers, des « arbres, des montagnes ! Ensevelissez-le vivant « sous l'immense dépouille des forêts ! Que cette « masse le presse, l'étouffe, et lui tienne lieu des « blessures qu'il ne peut recevoir ! »

« Il dit, et soulevant avec violence un arbre que l'impétueux Auster avoit déraciné, il le lance à son ennemi. Son exemple est suivi. En peu de temps l'Othrys est dépouillé de sa forêt ; le Pélion n'a plus d'ombre. Cénée enseveli, haletant sous ces vastes débris, souleve sur ses épaules le faix

Telaque in hunc omnes unum mittuntque, feruntque.
Tela retusa cadunt. Manet imperfossus ab omni,
Inque cruentatus Cæneus Elateïus ictu.
Fecerat attonitos nova res. Heu dedecus ingens!
Monychus exclamat: populus superamur ab uno,
Vixque viro! quanquam ille vir est: nos segnibus actis,
Quod fuit ille, sumus. Quid membra immania prosunt?
Quid geminæ vires? Quid, quod fortissima rerum
In nobis natura duplex animalia junxit?
Nec nos matre Deâ, nec nos Ixione natos
Esse reor; qui tantus erat, Junonis ut altæ
Spem caperet. Nos semimari superamur ab hoste.
Saxa, trabesque super, totosque involvite montes:
Vivacemque animam missis elidite silvis.
Silva premat fauces: et erit pro vulnere pondus.

Dixit: et insani dejectam viribus Austri
Forte trabem nactus, validum conjecit in hostem.
Exemplumque fuit: parvoque in tempore nudus
Arboris Othrys erat; nec habebat Pelion umbras.

qui l'accable. Mais les arbres s'amoncelant au-dessus de sa bouche, au-dessus de sa tête, l'air qu'il respiroit cesse de soutenir ses forces. Il est près de succomber. Il fait encore de vains efforts pour se dégager, pour renverser la forêt sous laquelle il gémit, et parfois il l'agite, il la souleve encore : tel on voit l'Ida s'ébranler par de sourds tremblements.

« Le doute environne le destin de Cénée. On croit qu'étouffé sous les dépouilles de l'Othrys et du Pélion, il est descendu dans le sombre Tartare. Mais le fils d'Ampycus, le devin Mopsus, est d'un avis contraire. Il a vu sortir du milieu des troncs entassés sur le héros, un oiseau revêtu d'un plumage fauve et qui s'est élevé dans les airs. Moi-même aussi j'ai vu cet oiseau merveilleux pour la premiere et la derniere fois. Mopsus, qui suit des yeux, du cœur, et de la voix, son vol léger autour de notre troupe, et qui l'entend jeter de grands cris : « Je te salue, dit-il, ô toi, honneur « du nom lapithe, Cénée, homme unique entre « tous les hommes, et maintenant unique entre « tous les oiseaux (67) » ! Ce prodige est cru sur la foi de Mopsus. Cependant la douleur de sa perte irrite encore notre colere. Nous nous indignons d'avoir vu contre un seul s'armer tant d'ennemis; et nos glaives ne cessent de s'abreuver de

Obrutus immani cumulo, sub pondere Cæneus
Æstuat arboreo: congestaque robora duris
Fert humeris. Sed enim postquam super ora, caputque
Crevit onus; neque habet, quas ducat, spiritus auras;
Deficit interdum: modo se super aëra frustra
Tollere conatur, jactasque evolvere silvas
Interdumque movet: veluti, quam cernimus ecce,
Ardua si terræ quatiatur motibus Ide.

Exitus in dubio est. Alii sub inania corpus
Tartara detrusum silvarum mole ferebant.
Abnuit Ampycides: medioque ex aggere fulvis
Vidit avem pennis liquidas exire sub auras:
Quæ mihi tunc primum, tunc est conspecta supremum.
Hanc ubi lustrantem leni sua castra volatu
Mopsus, et ingenti circum clangore sonantem
Adspexit, pariterque oculis animoque secutus:
O salve, dixit, Lapithææ gloria gentis,
Maxime vir quondam, sed nunc avis unica, Cæneu.
Credita res auctore suo est. Dolor addidit iram:
Oppressumque ægrè tulimus tot ab hostibus unum.

sang et de carnage, qu'après que la plupart des Centaures sont tombés sous nos coups, ou que la fuite et la nuit ont dérobé le reste à la mort. » (68)

Tlépoleme (69) a écouté le récit de ce combat, où le vieux roi de Pyle n'a oublié que les exploits du grand Alcide. Il ne peut taire le chagrin qu'il éprouve : « Sage vieillard, dit-il, je m'étonne « que vous n'ayiez rien dit d'Hercule, qui m'a « donné le jour, et de la gloire qu'il acquit dans « ce combat mémorable. Il m'a souvent conté que « la défaite des Centaures fut due à son courage. »

Nestor soupirant à ces mots : « Pourquoi, dit-il, me contraindre à retrouver le souvenir de mes malheurs (70), à réveiller dans mon cœur des chagrins assoupis par les ans ; à déclarer ma haine pour votre pere, et les outrages qu'il m'a faits ? Il est trop vrai, grands dieux ! que ses exploits s'élevent au-dessus de la foi des mortels, qu'il a rempli l'univers de son nom. Mais je voudrois me taire sur sa gloire : car enfin, nous ne louons ni Déiphobe (71), ni Polydamas (72), ni même le grand Hector : et qui peut vouloir louer son ennemi !

« Hercule renversa jadis les remparts de Messene (73). Il détruisit Elis (74) et Pylos (75), qui

Nec prius abstitimus ferrum exercere cruore,
Quam data pars leto, partem fuga noxque diremit.

Hæc inter Lapithas, et semihomines Centauros
Prælia Tlepolemus Pylio referente, dolorem
Præteriti Alcidæ tacito non pertulit ore:
Atque ait: Herculeæ mirum est oblivia laudis
Acta tibi, senior: certè mihi sæpe referre
Nubigenas domitos à se pater ipse solebat.

Tristis ad hæc Pylius: Quid me meminisse malorum
Cogis; et obductos annis rescindere luctus?
Inque tuum genitorem odium, offensasque fateri?
Ille quidem majora fide (Dî!) gessit; et orbem
Implevit meritis; quod mallem posse negari:
Sed neque Deïphobum, nec Polydamanta, nec ipsum
Hectora laudamus. Quis enim laudaverit hostem?

Ille tuus genitor Messenia mœnia quondam

n'avoient point mérité sa vengeance. Il porta le fer et la flamme au palais de mon pere ; et sans parler de toutes les victimes qu'il immola dans ce funeste jour, nous étions douze enfants de Nélée (76), déja l'espoir et l'orgueil de la Grece ; les douze enfants, moi seul excepté, tomberent sous ses coups. On peut concevoir qu'ils aient succombé sous l'effort de son bras. Mais la mort de Périclimene (77) peut être un sujet d'étonnement. Neptune, auteur de notre race, avoit donné à Périclymene le pouvoir de prendre, de quitter, de reprendre à volonté les formes qu'il vouloit choisir.

« Il avoit déja, sous vingt aspects divers, combattu sans succès contre Alcide. Il revêt enfin la forme de l'oiseau que chérit Jupiter, et dont les serres sont armées de la foudre. Avec la force de l'aigle, de son bec aigu, de ses ailes, de sa tranchante serre, il déchire le visage de son ennemi, et, vainqueur, s'éleve dans les airs. Hercule tend son arc trop sûr de ses coups. Il l'atteint à l'endroit où l'aile au corps est attachée. La blessure est légere ; mais les nerfs rompus se détendent ; le mouvement se ralentit ; la force au vol néces-



Hercule tend son arc trop sûr de ses coups: il l'atteint. (Péryclimene.) &c.a



Stravit; et immeritas urbes Elinque, Pylonque
Diruit: inque meos ferrum flammamque penates
Impulit; utque alios taceam, quos ille peremit,
Bis sex Nelidæ fuimus conspecta juventus:
Bis sex Herculeis ceciderunt, me minus uno,
Viribus. Atque alios vinci potuisse ferendum est.
Mira Periclymeni mors est: cui posse figuras
Sumere quas vellet, rursusque reponere sumptas,
Neptunus dederat, Nelei sanguinis auctor.

Hic, ubi nequicquam est formas variatus in omnes,
Vertitur in faciem volucris, quæ fulmina curvis
Ferre solet pedibus, divûm gratissima Regi.
Viribus usus avis, pennis, rostroque redunco,
Hamatisque viri laniaverat unguibus ora.
Tendit in hunc nimium certos Tirynthius arcus:
Atque inter nubes sublimia membra ferentem,
Pendentemque ferit, lateri quâ jungitur ala.
Nec grave vulnus erat: sed rupti vulnere nervi
Deficiunt, motumque negant, viresque volandi.
Decidit in terram, non concipientibus auras

saire manque ; les ailes appesanties ne peuvent plus s'étendre sur l'air, ni l'embrasser : il tombe ; et le trait, à peine rougi de sang, pressé par le poids de son corps, s'enfonce dans ses flancs, et ressort par son gosier.

« Maintenant, illustre chef de la flotte des Rhodiens, jugez si je dois vanter les hauts faits de votre pere ! Mais ce n'est qu'en les taisant que je veux venger mes freres ; et votre amitié, Tlépoleme, sera toujours chere à Nestor. »

Ainsi parle le sage vieillard. Sa douce éloquence charme les héros. Le vin remplit encore les coupes du festin, et le reste de la nuit est donné au sommeil.

Cependant le dieu qui de son trident souleve ou modere les flots, gémit sur le sort de Cycnus, son fils, changé en oiseau. Il conserve contre le fier Achille une haine implacable. Déja, depuis le siege de Troie, un second lustre alloit s'accomplir, lorsque Neptune adresse ce discours au dieu qu'on adore à Sminthie (78) :

« O toi qui, de tous les fils de mon frere, m'es « le plus cher, toi qui élevas avec moi les murs

Infirmis pennis: et qua levis hæserat alæ,
Corporis affixi pressa est gravitate sagitta:
Perque latus summum jugulo est exacta sinistro.

Num videor debere tui præconia rebus
Herculis, ô Rhodiæ ductor pulcherrime classis?
Ne tamen ulterius, quam fortia facta silendo,
Ulciscar fratres; solida est mihi gratia tecum.

Hæc postquam dulci Neleïus edidit ore,
A sermone senis repetito munere Bacchi,
Surrexêre toris. Nox est data cætera somno.

At deus, æquoreas qui cuspide temperat undas,
In volucrem corpus nati Stheneleïda versum
Mente dolet patriâ: sævumque perosus Achillen
Exercet memores, plus quàm civiliter, iras.
Jamque fere tracto duo per quinquennia bello,
Talibus intonsum compellat Smynthea dictis:

O mihi de fratris longè gratissime natis,

« d'Ilion, désormais impuissants, ne gémis-tu « pas de voir ces tours prêtes à s'écrouler! ne « plains-tu pas tant de héros expirés qui n'ont pu « les défendre! et, pour ne pas te les rappeler « tous, ne crois-tu pas voir l'ombre gémissante « d'Hector traîné sous ces remparts? Et cepen- « dant, plus cruel que la guerre même, l'impi- « toyable Achille, qui détruit notre ouvrage (79), « Achille vit encore! Qu'il s'offre à moi, et je lui « ferai connoître ce que peut mon trident! Mais « puisqu'il ne nous est pas donné de combattre « notre ennemi de près, prends ton arc, atteins- « le d'un trait caché qu'il n'aura pas prévu. »

Apollon va remplir le vœu de Neptune. Il partage sa haine; et, caché dans un nuage, il descend au milieu des bataillons troyens. Il voit Pâris lancer quelques foibles dards, dans l'homicide plaine, contre des Grecs inconnus et sans nom. A ses regards le dieu se fait connoître: « Pourquoi, dit-il, « perdre tes fleches sur des guerriers vulgaires! « S'il te reste quelque amour pour ta patrie, tour- « ne-les contre Achille, et venge ainsi tes freres « égorgés! »

Il dit, et lui montre le fils de Pélée, dont la lance renverse et moissonne les Troyens. Il tourne

Irrita qui mecum posuisti mœnia Trojæ;
Ecquid, ut has jam jam casuras aspicis arces,
Ingemis? aut ecquid tot defendentia muros
Millia cæsa doles? ecquid (ne persequar omnes)
Hectoris umbra subit circum sua Pergama tracti?
Cum tamen ille ferox, belloque cruentior ipso,
Vivit adhuc operis nostri populator Achilles.
Det mihi se: faxo, triplici quid cuspide possim,
Sentiat. At quoniam concurrere cominus hosti
Non datur; occultâ nec opinum perde sagittâ.

Annuit: atque animo pariter patruique, suoque
Delius indulgens, nebula velatus in agmen
Pervenit Iliacum; mediâque in cæde virorum
Rara per ignotos spargentem cernit Achivos
Tela Parin; fassusque Deum: Quid spicula perdis
Sanguine plebis? ait. Si qua est tibi cura tuorum,
Vertere in Æaciden, cæsosque ulciscere fratres.

Dixit: et ostendens sternentem Troïa ferro

lui-même l'arc du Phrygien contre le héros, et sa main trop sûre dirige le trait inévitable. Ce fut la seule joie que goûta le vieux Priam depuis la mort d'Hector. Ainsi, vainqueur de tant de héros, Achille, tu péris par la main du lâche ravisseur d'Hélene. Si le destin avoit réservé ta vie aux armes d'une femme, tu eusses mieux aimé tomber sous la hache d'une Amazone.

Déja le héros invincible dans les combats, qui fut la terreur des Phrygiens, la gloire et le bouclier des Grecs, a été placé sur le bûcher funebre. Le même dieu qui forgea son armure la consume (80). Il n'est plus qu'un peu de cendre, et du grand Achille il reste je ne sais quoi qui ne peut remplir une urne légere (81). Mais que dis-je! Achille vit toujours. L'univers tout entier est plein de sa gloire (82). C'est l'espace qui convient à la renommée de ses actions immortelles, et cette partie de lui-même n'est point descendue dans les Enfers. (83)

Le bouclier d'Achille excitant dans le camp des Grecs une noble querelle, fait assez connoître quel étoit ce héros. Les armes sont disputées par les armes. Ni Diomede fils de Tydée (84), ni Ajax fils d'Oïlée (85), ni l'Atride Ménélas, ni Agamemnon lui-même qui commande à tous les Grecs,



Ainsi, vainqueur de tant de Héros, Achille, tu péris par la main du lâche ravisseur d'hélène.



Corpora Peliden, arcus obvertit in illum:
Certaque letiferâ direxit spicula dextrâ.
Quo Priamus gaudere senex post Hectora posset,
Hoc fuit. Ille igitur tantorum victor, Achille,
Vinceris à timido Graiæ raptore maritæ?
At, si fœmineo fuerat tibi marte cadendum,
Thermodontiacâ malles cecidisse bipenni.

Jam timor ille Phrygum, decus et tutela Pelasgi
Nominis Æacides, caput insuperabile bello,
Arserat; armârat Deus idem, idemque cremârat.
Jam cinis est; et de tam magno restat Achille
Nescio quid, parvam quod non bene compleat urnam!
At vivit totum quæ gloria compleat orbem.
Hæc illi mensura viro respondet: et hac est
Par sibi Pelides, nec inania Tartara sentit.

Ipse etiam, ut cujus fuerit cognoscere possis,
Bella movet clypeus: deque armis arma feruntur.
Non ea Tydides, non audet Oïleos Ajax,
Non minor Atrides, non bello major et ævo,

ni tant d'autres illustres capitaines, n'osent prétendre à ces nobles dépouilles. Les fils de Télamon et de Laërte (86), Ajax et Ulysse, se présentent seuls pour les disputer.

Agamemnon, qui craint le ressentiment du vaincu, ne veut point prononcer entre les deux rivaux. Il convoque les chefs de l'armée, qui prennent place au milieu du camp, et sont établis juges de ce grand différend.

Poscere, non alii: soli Telamone creato,
Laërtaque, fuit tantæ fiducia laudis.

A se Tantalides onus invidiamque removit:
Argolicosque duces mediis considere castris
Jussit: et arbitrium litis trajecit in omnes.

EXPLICATION DES FABLES, ET NOTES DU LIVRE XII.

(1) Priam, fils de Laomédon, petit-fils d'Ilus et arriere-petit-fils de Tros, fut le dernier roi de Troie. Il eut pour mere Strymo, fille de Scamandre, ou, selon plusieurs auteurs, Placia, fille d'Atrée ou de Leucippe. Il épousa Arisbe, fille de Nérops, qu'il rendit mere d'Esaque, et qu'il répudia pour épouser Hécube, fille de Dimas, roi d'un canton de Phrygie, sur les rives du Sangar, ou, selon d'autres, fille de Cissée, roi de Thrace. Il en eut dix-sept enfants, suivant Cicéron; mais Homere fait mention de dix-neuf, dont les plus connus sont Hector, l'aîné de tous; Pâris, surnommé Alexandre; Déiphobe, Hélénus, le seul des fils de Priam qui survécut à la destruction de Troie; Pammon, Politès, Antiphus, Hipponoüs, Troïle, et Polydore, qu'Homere fait naître d'une autre femme; et parmi les filles, Créuse, Laodice, Polixene, et Cassandre. Priam eut encore de plusieurs concubines, quatre filles, et trente-six enfants mâles, dont Apollodore a conservé les noms.

En prenant possession du trône de son pere, Priam rétablit et fortifia les murailles de Troie. Il y fit pratiquer six portes, dont les anciens ont conservé les noms: (Anténorienne, Scéenne, Dardanienne, Ilienne, Thymbrienne, et Troyenne); il y ajouta, de

distance en distance, des bastions qu'on appeloit des Pergames, *Pergama*. Il fit ensuite construire un superbe palais, où il éleva un autel et une statue à Jupiter. Il agrandit ses états, et il étoit le plus puissant et le plus heureux des princes de l'Asie-Mineure, lorsque l'enlèvement d'Hélene par Pâris amena cette guerre si mémorable, si longue, et si cruelle, qui perdit Troie, Priam, son peuple, et ses enfants. (Voyez l'Histoire de la guerre de Troie écrite par Darès, prêtre phrygien, et par Dictys de Crete; l'Iliade d'Homere, le quatrieme livre de l'Enéide, les Paralipomenes d'Homere, par Quintus Calaber; la Troade d'Euripide, etc.)

(2) Hector fut le plus vaillant des guerriers de Troie. Le nom d'Hector, qui signifie *ancre*, lui fut donné, parcequ'on le regardoit comme le soutien et l'ancre des Troyens; selon l'oracle, l'empire de Priam ne pouvoit être détruit, tant qu'Hector vivroit. Ce prince avoit épousé Andromaque, fille d'Aëtion, et l'avoit rendue mere de Francus et d'Astyanax, lorsque les Grecs allerent assiéger Troie. Hygin compte trente et un capitaines grecs qui tomberent sous ses coups. Les plus connus sont Menesthès, Anchiale, Eïonée, et Patrocle. Il se battit et se signala contre Ajax, fils de Télamon; contre Diomede, fils de Tydée; et contre Achille lui-même. Darès de Phrygie rapporte qu'Hector étoit bien fait, fort blanc, mais un peu louche et begue; il ajoute qu'il avoit les cheveux crépus, une grande barbe qui lui donnoit un air vénérable; que son ame étoit grande et belliqueuse. Philostrate dit que ce prince, pour se rendre

fort et vigoureux, s'étoit long-temps exercé à combattre contre des taureaux ; le seul genre de lutte, ajoute-t-il, connu des Troyens et des autres Asiatiques. (*In Heroic.*, *c.* 13.)

Les Thébains de Béotie, au rapport de Pausanias, se vantoient d'avoir les cendres d'Hector. (*L. IX*, *c.* 18.)

(3) Tunc egomet tumulum Rhæteo in littore inanem
Constitui.

(*AEneid.*, lib. VI.)

On donnoit à ces tombeaux vides les noms de *cénotaphes.*

(4) Paris fut surnommé *Alexandre*, d'un mot grec qui signifie *défendre*, *secourir*. Hécube, sa mere, avoit eu un songe dans lequel il lui sembloit qu'elle alloit accoucher d'un flambeau prêt à incendier le palais qu'elle habitoit; et les devins avoient annoncé que l'enfant dont elle étoit enceinte causeroit un jour la perte de sa famille et la ruine de Troie. Ce rêve et cette prédiction épouvanterent Priam, et Pâris fut exposé, après sa naissance, sur le mont Ida, où des bergers prirent soin de l'élever. On lit dans Ælien et dans Apollodore, que Pâris fut nourri par une ourse. Il défendoit avec courage les troupeaux qu'il gardoit sur l'Ida. Sa prudence et son équité l'avoient rendu l'arbitre que les bergers choisissoient dans leurs différends. Sa beauté lui fit obtenir la main de la nymphe Œnone, fille du fleuve Cébrene; il vécut avec elle dans une parfaite union jusqu'à l'époque des noces de Thétis et de Pélée.

Il devint alors célebre par la pomme d'or qu'il adjugea à Vénus. Junon lui promettoit la royauté, Minerve lui offroit la gloire des armes, Vénus s'engageoit de le rendre possesseur de la belle Hélene, femme de Ménélas :

Unaque cum regnum, belli daret altera laudem;
Tyndaridis conjux, tertia dixit, eris.
(Ovid., *Her.*, *ep.* 17.)

Ce jugement, qu'ont chanté tant de poëtes anciens et modernes, exposa Pâris à la haine de Minerve et de Junon :

Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ.
(Virgil.)

Pâris, juge entre trois déesses, n'étoit encore qu'un pâtre de Phrygie. Vers le même temps, Priam ayant voulu donner des jeux publics, pour faire éclater la magnificence de sa cour, envoya chercher sur le mont Ida le plus beau taureau qu'on pourroit y trouver, et qui devoit être le prix d'un des combats qu'il avoit proposés. Les émissaires du roi choisirent dans les troupeaux de Pâris un superbe taureau qu'il ne put voir partir sans regret. Il forma le dessein d'aller se mettre au nombre des combattants pour tâcher de le gagner. Il triompha de ses rivaux, de Nestor, fils de Nélée; de Cycnus, fils de Neptune; de Politès, d'Hélénus, de Déiphobe, fils de Priam. Il vainquit même le redoutable Hector, qui, pénétré d'un dépit amer de se voir surpasser par un inconnu, le poursuivit l'épée à la main, et l'eût immolé à sa fureur, si le berger phry-

gien n'eût embrassé l'autel de Jupiter. Alors Cassandre trouvant dans sa figure plusieurs traits de ressemblance avec ses freres, l'interroge sur sa naissance et sur son âge; elle le reconnoît pour son frere, elle le fait reconnoître à Priam, qui le reçoit avec joie dans sa famille, et la jalousie de ses freres se change en bienveillance et en amitié.

Peu accoutumé à l'oisiveté des cours, Pâris équipa une flotte pour aller en Grece redemander Hésione, sœur de son pere, qu'Hercule avoit enlevée sous le regne de Laomédon, et que ce héros avoit donnée pour épouse à Télamon; mais on croit que le but secret de cette expédition fut l'enlèvement d'Hélene. (*Voyez* Ménélas, *note* 6.)

Pâris se signala, dans plusieurs combats, pendant le siege de Troie, si l'on en croit Dictys de Crete (*l. IV, c.* 14), Quintus de Smyrne (*l. VI*), et Homere lui-même (*Iliad., l. XI et l. XIII*). Il blessa Machaon, Euryphile, et le vaillant Diomede. Il tua Eucherone, un des Grecs les plus courageux; mais il prit la fuite devant Ménélas, qu'il avoit osé défier. Excité par les reproches d'Hector, il se présenta de nouveau pour combattre le frere d'Agamemnon : il étoit prêt à succomber, lorsque Vénus le secourut et le transporta dans la ville auprès d'Hélene. (*Iliad., l. III; Dares Phryg., de Excid. Troj.*)

On raconte, mais ce n'est pas Homere qui le dit, qu'il tua le grand Achille d'un coup de fleche. (*Voyez* Achille, *note* 19.)

Il y a plusieurs opinions sur la mort de Pâris. La plus généralement reçue, est qu'avant la prise de

Troie, il fut blessé dans un combat, par Philoctete, qui le perça d'une de ces fleches empoisonnées qu'Hercule lui avoit données en mourant. OEnone, sa premiere femme, qui n'avoit pas cessé de l'aimer, malgré son infidélité, fut si sensible à sa perte, qu'elle se tua sur son corps, après l'avoir arrosé de ses larmes.

(5) Troie, capitale de la Troade et du royaume de Priam, dans la petite Phrygie, contrée de l'Asie-Mineure, au pied du mont Ida, reçut son nom d'un de ses rois nommé Tros. Dardanus en jeta les premiers fondements; Tros l'agrandit considérablement; Ilus y construisit une citadelle, qui reçut le nom d'Ilion; Laomédon l'environna de murailles, par le secours de Neptune et d'Apollon. Hercule la prit et la saccagea sous le regne de Laomédon. Priam l'embellit et la fortifia (*voyez la note* 1re). Sous ce prince, les Grecs, après un siege de dix ans, la prirent et la ruinerent de fond en comble; il n'en reste plus aucune trace. Le royaume de Troie avoit commencé à Scamander, 1552 ans avant J. C. Il finit sous Priam, 1209 ans avant l'ere chrétienne.

Alexandre le grand fonda sur la côte de la Troade, à cinq lieues de l'ancienne Troie, une ville du même nom. Elle a été aussi ruinée, et la place qu'elle occupoit est aujourd'hui appelée *Eski Stamboul*. (Voyez le *Voyage dans la Troade*, par M. Lechevalier.)

(6) Ménélas, frere d'Agamemnon, et roi de Sparte, eut pour pere Plisthene, fils d'Atrée, et pour mere Ærope, princesse de Crete.

Tyndare, roi de Sparte, avoit une fille appelée Hélene, dont la beauté étoit célebre dans toute la Grece. Le nombre des prétendants devint si considérable, et le choix si difficile, que Tyndare, par le conseil d'Ulysse, fit jurer à tous les princes qui demandoient la main d'Hélene, l'engagement de s'en rapporter au choix qu'elle feroit entre eux, et de se joindre tous à l'époux qu'elle auroit nommé pour le défendre contre ceux qui voudroient lui disputer sa femme, ou le troubler dans sa possession. Hélene donna la préférence à Ménélas. Les commencements de cet hymen furent tranquilles et heureux. Mais Hélene étoit la plus belle femme du monde, et Vénus l'avoit promise à Pâris. Ménélas ayant fait un voyage en Crete, le prince phrygien se fit aimer d'Hélene et l'enleva. Outré de cet affront, Ménélas en instruisit les princes grecs, en leur rappelant le serment qu'ils avoient fait de secourir l'époux d'Hélene, s'il étoit outragé. De là la guerre de Troie.

Ménélas se signala dans cette guerre par son courage. Il vainquit Pâris, et l'auroit tué, si Vénus ne l'eût dérobé à ses coups. Il blessa et mit en fuite Hélénus, autre fils de Priam. Il immola Pisandre et le vaillant Euphorbe. Il vouloit attaquer le redoutable Hector; mais Agamemnon, qui craignoit pour sa vie, le détourna de ce dessein.

On dit que, sur la fin du siege, Hélene, qui, après la mort de Pâris, avoit épousé Déiphobe, voulant se réconcilier avec Ménélas, entretint des intelligences secretes avec lui, et que la nuit de la prise de Troie, elle l'introduisit avec Ulysse dans l'apparte-

ment de Déiphobe, à qui ils ôterent la vie, après lui avoir fait subir les plus indignes traitements.

On montroit encore à Sparte, du temps de Pausanias, la maison que Ménélas avoit occupée, et le temple que les Spartiates lui éleverent après sa mort.

(7) Ovide emploie un nombre rond pour désigner la force de la flotte des Grecs. Le nombre de leurs vaisseaux étoit, suivant Homere, de 1186; suivant Dictys de Crete, de 1225; et d'après Darès de Phrygie, de 1140.

(8) Aulide, (*Aulis*), ville et port de la Béotie, sur le détroit de l'Eubée, aujourd'hui *Négrepont.*

(9) Thestor, fils d'Idmon, et selon Tzetzès, d'Apollon et de la nymphe Aglaia, accompagna Idmon dans l'expédition de la Colchide. Il fut pere du fameux devin Calchas, et de Théonoé, qui fut enlevée par des pirates, et vendue à Icare, roi de Carie.

(10) Calchas reçut d'Apollon lui-même le talent de la divination. Aucun mortel, dit Homere, ne connoissoit mieux que lui le vol des oiseaux et leur langage. Son œil voyoit tout-à-la-fois le passé, le présent, et l'avenir.

Agamemnon le fit grand-prêtre de son armée; c'est en cette qualité qu'il offroit les sacrifices et qu'il faisoit parler les dieux. C'est lui qui annonça que Troie ne pourroit être prise, si Achille n'étoit du nombre des assiégeants; que la flotte des Grecs ne pourroit partir

de l'Aulide, si l'on ne sacrifioit Iphigénie à Diane irritée; que la peste qui affligeoit le camp des Grecs ne discontinueroit ses ravages que lorsqu'Agamemnon auroit rendu à Chrysès, prêtre d'Apollon, Chryseis, sa fille, qu'il retenoit dans sa tente. Il avoit aussi prédit que le siege de Troie dureroit dix ans.

Calchas avoit lu, dans le livre des Destins, qu'il mourroit lorsqu'il auroit trouvé un devin plus habile que lui. Quelque temps après la destruction de Troie, il rencontra près de Colophon, dans l'Ionie, Mopsus, fils d'Apollon et de Manto, fille de Tirésias. Ce Mopsus, qui avoit pour pere un dieu si célebre par ses oracles; pour mere une fameuse devineresse; et pour grand-pere maternel Tirésias, que l'antiquité représente si habile dans la science de l'avenir, devoit en effet l'emporter sur Calchas. Calchas se vit vaincu dans l'art qui faisoit sa gloire et son crédit. Il ne put deviner les énigmes de Mopsus, et, selon Conon (*Narr.* 6), il se tua de désespoir. (*Voyez* Mopsus, *note* 62.)

(11) Pelasges (*Pelasgi, Pelasgiotæ*), peuple très ancien, originaire d'Arcadie, qui ayant été obligé de quitter son pays, alla dans la Thessalie, nommée alors l'Hémonie. Cinq générations s'étant succédées, les Pelasges furent chassés de l'Hémonie par les Curetes et les Léleges, c'est-à-dire par les Etoliens et les Locres. Ils se répandirent alors en Macédoine, dans la Crete et l'Eubée, et passerent en Italie, dont ils furent, dit-on, les premiers habitants sous le nom de Tyrrhéniens, ou Toscans, ou Etrusques. On peut voir ce qu'Hérodote, Plutarque, Pausanias, et Pline, rapportent des

Pelasges, dont les Grecs se croyoient descendus. Les anciens, et les poëtes sur-tout, désignent sous le nom de Pelasgie, l'Arcadie, la Thessalie, et quelquefois toute la Grece.

(12) Les poëtes désignent quelquefois la mer sous le nom de Nérée; Ovide dit que Nérée embrasse la terre:

> Quâ latam Nereus cærulus ambit humum.
>
> (*Heroïd.*, *ep.* 9, *v.* 14.)

Nérée étoit un des premiers dieux marins, fils de la Terre et de Pontus ou l'Océan. Il épousa Doris, fille de l'Océan et de Thétis, et il en eut cinquante nymphes ou divinités marines, connues sous le nom patronimique de Néréides. Hésiode loue beaucoup Nérée, qu'il fait plus ancien que Neptune. C'étoit, dit-il, un bon vieillard doué de la connoissance de l'avenir, toujours véridique, bienfaisant, et ami de la justice. Le poëte grec qui a pris le nom d'Orphée en donne la même idée. Horace (*l. I*, *od.* 15) fait prédire à Pâris, par Nérée, tous les malheurs que l'enlèvement d'Hélene attirera sur lui et sur sa patrie:

> Pastor cum traheret per freta navibus
> Idæis Helenem perfidus hospitam;
> Ingrato celeres obruit otio
>   Ventos, ut caneret fera
> Nereus fata, etc.

Nérée apprit à Hercule où étoient les pommes d'or

qu'Eurysthée lui avoit ordonné d'aller cueillir. Ce vieillard avoit la chevelure et la barbe vertes ou bleuâtres; il faisoit son séjour ordinaire dans la mer Egée, où il étoit environné des Néréides, qui l'égayoient par leurs chants et par leurs danses à la surface des mers.

(13) Iphigénie étoit fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sœur d'Hélene. La tradition du sacrifice d'Iphigénie est postérieure à Homere, qui n'en parle dans aucun de ses poëmes. Eschyle, dans son *Agamemnon*, et Euripide, dans son *Iphigénie*, sont les premiers poëtes grecs dont il nous est parvenu quelques ouvrages qui en aient fait mention. On peut les consulter.

Plusieurs auteurs, entre autres Stésichore, l'un des plus fameux et des plus anciens poëtes lyriques, ont écrit qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit fille d'Hélene et de Thésée. C'est à cette tradition, rapportée par Pausanias, que Racine doit l'heureux personnage d'*Eriphile*, qui l'a empêché de dénouer sa tragédie d'*Iphigénie* par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose qui eût été trop absurde et trop incroyable parmi nous. Le même sujet d'Iphigénie avoit été traité, avant Racine, par Dolce et par Rotrou.

Quelques mythologues modernes ont prétendu qu'il ne falloit attribuer la fiction du sacrifice d'Iphigénie, qu'à l'histoire de Jephté, arrivée à-peu-près dans le même temps, ou au sacrifice d'Abraham. La biche qui

remplace Iphigénie leur paroît imitée du bouc qui fut immolé à la place d'Isaac.

(14) Agamemnon, roi d'Argos et de Mycenes. Dictys de Crete, le plus ancien des auteurs qui ont écrit sur la guerre de Troie, lui donne pour pere Plisthene, fils d'Atrée et petit-fils de Pélops, contre l'opinion commune, qui, d'après le témoignage d'Homere, le fait fils d'Atrée. Il fut, ainsi que Ménélas, gendre de Tyndare; les deux freres épouserent, l'un Clytemnestre, et l'autre Hélene, filles du roi de Sparte. Agamemnon devint, par ses conquêtes et par la mort de Thyeste, qui lui avoit cédé ses droits, le plus puissant des princes de la Grece. Il régnoit sur la plus grande partie du Péloponnese. Mycenes étoit la capitale de son empire. Il eut plusieurs enfants, entre autres deux filles, Iphigénie et Electre, et un fils unique, Oreste. Homere lui donne deux autres filles, Laodice et Iphianasse, qui paroît la même qu'Iphigénie.

Ce fut en considération de son grand pouvoir qu'Agamemnon fut choisi tout d'une voix pour commander l'armée des Grecs devant Troie. Il fournit pour sa part cent vaisseaux, et en prêta soixante aux Arcadiens, qui, trop éloignés de la mer, n'avoient point de marine. Son mérite personnel dut aussi influer sur le choix qui fut fait de lui pour le commandement général de l'armée des rois ligués contre les Troyens. Homere donne l'idée la plus avantageuse du courage et de l'habileté de ce prince. Il loue sur-tout sa sagesse dans l'art du gouvernement.

Les actions d'Agamemnon pendant le siege de Troie sont décrites dans l'Iliade, et par conséquent suffisamment connues. Isus et Antiphe, fils de Priam; Pisandre et Hippoloque, fils d'Antimaque; Bianor et Oïlée, expirerent sous ses coups. A la prise de Troie, il arracha Cassandre, fille de Priam, des bras d'Ajax, fils d'Oïlée, qui venoit de faire le dernier outrage à sa pudeur au pied de la statue de Minerve; il en fit sa captive, devint épris de ses charmes, et l'emmena à Mycenes, où elle fut assassinée avec lui.

Egyste, fils de Thyeste et cousin-germain d'Agamemnon, chargé par ce prince du gouvernement de ses états pendant son absence, avoit su plaire à Clytemnestre; et l'épouse perfide et son indigne amant craignant le ressentiment d'Agamemnon, formerent le complot de se défaire de lui. Il arrive à Mycenes: Clytemnestre avoit préparé une tunique dont le col et le bout des manches étoient cousus; elle la donne à son époux, comme il sortoit du bain. Il n'eut pas plutôt passé sa tête dans cette espece de sac, que Clytemnestre le renversa à terre d'un coup de hache. Alors Egyste se jette sur lui et acheve cette grande victime, l'an 1183 avant J. C.

La mort d'Agamemnon fait le sujet d'une tragédie d'Eschyle, la plus obscure, la moins intéressante de celles qui nous restent de ce poëte, et d'une tragédie de Séneque, pleine de déclamations et de sentences, quelquefois sublimes, mais déplacées.

Le sceptre d'Agamemnon étoit ce sceptre fameux que Vulcain avoit donné à Jupiter, Jupiter à Mercure,

Mercure à Pélops, Pélops à Atrée, Atrée à Thyeste, et Thyeste à Agamemnon. Voilà les titres qu'il avoit pour commander à vingt rois.

Pausanias rapporte qu'on voyoit encore de son temps à Mycenes les débris des tombeaux d'Agamemnon et des enfants qu'il avoit eus de Cassandre, et qu'Egyste massacra sans pitié pour leur âge.

(15) Virgile dit dans le V[e] livre de l'Enéide :

> Prosequitur surgens à puppi ventus euntes.

(16) On peut comparer cette riche description du palais de la Renommée au beau portrait de cette déesse dans le IV[e] livre de l'Enéide :

> Extemplo Libyæ magnas it fama per urbes, etc.

Plaute peint ingénieusement ces insipides bavards qui recueillent et sement les bruits souvent mensongers de la Renommée : *Sciunt id, quod in aurem Rex Reginæ dixerit. Sciunt quod Juno fabulata est cum Jove : sciunt quod neque futura, neqüe facta sunt : tamen illi sciunt, etc.*

On retrouve la même plaisanterie dans la VI[e] satire de Juvénal :

> Hæc eadem novit, quid toto fiat in orbe;
> Quid Seres, quid Thraces agant, etc.

(17) Protésilas, roi d'un canton de Thessalie, étoit fils d'Iphiclus, célebre à la course, et frere d'Alcimede, mere de Jason. Il épousa Laodamie, fille d'A-

caste, fils de Pélias, roi de Thessalie. Il amena quarante vaisseaux avec lui au siege de Troie. Un oracle avoit déclaré que celui qui descendroit le premier sur le rivage troyen perdroit la vie. Il se sacrifia pour le salut de ses compagnons, qui hésitoient à descendre; à peine il touchoit le rivage, qu'il fut tué par un Dardanien, dont Homere ne dit pas le nom. Ovide le fait périr par la lance d'Hector. D'autres poëtes le font tomber sous les traits d'Enée, ou d'Achate.

(18) Cycnus. Les poëtes parlent de trois personnages qui ont porté ce nom: Cycnus, fils de Neptune, qui fut tué par Achille; Cycnus, fils de Sténélus, roi de Ligurie (*voyez le second liv. des Métamorphoses*); et Cycnus, fils de Mars, qu'Hercule combattit, vainquit, et tua sur les bords du Pénée. (*Voyez note* 26.)

(19) Achille étoit fils de Pélée et de Thétis, une des Néréides, différente de Téthys, grande déesse des eaux; petit-fils d'Eaque, et arriere-petit-fils de Jupiter. Il porta d'abord le nom de *Pyrisoüs*, mot qui veut dire *sauvé du feu*. Pélée l'avoit effectivement arraché des mains de Thétis, lorsqu'elle alloit le poser sur des charbons ardents pour juger s'il étoit immortel comme elle, ou, selon d'autres auteurs, pour lui faire perdre ce qu'il avoit de mortel du côté de son pere.

Peu de temps après, sa mere le porta dans les Enfers, et le plongea dans les ondes du Styx pour le rendre invulnérable; mais les ondes ne purent baigner le talon par lequel la déesse tenoit le héros.

Pélée confia son éducation au centaure Chiron, qui,

pour le rendre fort et vigoureux, le nourrit de moëlles de lions et de sangliers. Il le rendit habile à tous les exercices du corps, et il lui enseigna la médecine et la musique. Achille eut pour second instituteur, dans son adolescence, Phœnix, fils d'Amyntor, roi d'Argos, qui le forma à l'éloquence, et l'accompagna dans ses premieres campagnes. Achille conserva toujours pour Phœnix une grande estime, une tendre amitié.

Thétis avoit appris de l'oracle qu'Achille devoit périr à la guerre de Troie. Elle le conduisit dans l'isle de Scyros, à la cour de Lycomede, où, déguisé en fille, sous le nom de Pyrrha, il aima Déidamie, fille du roi, et en eut Pyrrhus, connu aussi sous le nom de Néoptoleme. On sait par quel stratageme Ulysse reconnut Achille à la cour de Scyros. Il lui fit présenter des bijoux parmi lesquels étoient un bouclier, un casque, une épée. Achille se jeta sur les armes, et se découvrit ainsi lui-même. Thétis, désolée de le voir s'embarquer pour les rives de Troie, crut pouvoir éluder la prédiction de l'oracle, en priant Vulcain de lui forger des armes à l'épreuve de tous les coups.

Revêtu de cette armure divine, Achille fit des prodiges de valeur. En allant à Troie, il combattit, blessa, et vainquit Télephe, roi de Mysie. Il s'étoit déja signalé par d'autres exploits.

Il n'y avoit dans l'armée des Grecs au-dessus d'Achille qu'Agamemnon et Ménélas, mais ni l'un ni l'autre de ces rois ne l'égaloient en valeur. Le seul courroux d'Achille remplit *une Iliade entiere*. Ce poëme immortel est trop connu, pour que nous retracions ici les exploits du grand Achille. Dans un discours

qu'Homere lui fait tenir, ce héros nous apprend lui-même qu'il avoit forcé douze villes, au nombre desquelles étoient Thebes, Lyrnesse, et Pedase.

Homere ne dit point la maniere dont Achille mourut. Il fait seulement entendre assez clairement qu'il périt les armes à la main dans un combat contre les Troyens. Ovide paroît avoir pris son récit de la mort d'Achille dans une tradition qui est aussi adoptée par Virgile dans le VI[e] livre de l'Enéide. Hygin ajoute (*fab. CX*) que la fleche lancée par Pâris porta sur le talon, la seule partie du corps d'Achille qui ne fût point invulnérable. Dictys de Crete, Hygin, et Darès de Phrygie, prétendent qu'Achille ne fut point tué dans un combat, mais dans le temple d'Apollon, près des murs de Troie, où Pâris l'avoit attiré, sous prétexte de conclure son mariage avec sa sœur Polixene, dont ce héros étoit devenu épris pendant une treve.

Achille fut honoré après sa mort comme un demi-dieu. Pausanias et Pline parlent d'une isle du Pont-Euxin, nommée Leucé, et qui prit le nom d'*Achillea* en mémoire de ce héros. Strabon rapporte qu'Achille avoit un temple près du promontoire de Sigée. L'oracle de Dodone lui avoit décerné les honneurs divins.

On a observé que la fable qui suppose Achille invulnérable est postérieure à Homere. Ce poëte n'auroit point adopté une fiction qui eût déshonoré son héros.

On compte plus de vingt personnages qui ont porté, dans l'antiquité, le nom d'Achille. Les plus connus sont, après le fils de Thétis et de Pélée, celui qui reçut chez lui Junon lorsqu'elle fuyoit les poursuites de Jupiter, qui vouloit l'épouser; celui qui naquit de Jupiter

et de Lamia; celui qui le premier établit à Athenes la loi de l'ostracisme, etc., etc.

(20) La lance d'Achille avoit été donnée par Pallas à Pélée, le jour de ses noces, et s'appeloit Pélias.

Ipse suas quamvis vires inhiberet Achilles
Missa graves ictus Pelias hasta dabat.
(Ovid., *de Ponto, l. I, eleg.* 8.)

(21) Enée tient le même langage à Lausus dans le Xe livre de l'Enéide, v. 829:

Hoc tamen infelix miseram solabere mortem,
AEneæ magni dextra cadis.

Camille, dans le livre suivant (v. 688), console Ornyte mourant, par l'honneur qu'il a d'être tombé sous ses coups:

Nomen tamen haud leve partum
Manibus hoc referes, telo cecidisse Camillæ.

(22) Séneque dit, dans son Traité de la colere : *Effigies hominum, rubris indutas vestibus, quas stramento aut fœno farciebant, tauris in arena objectare soliti sunt, quo eos ad pugnam irritare voluerunt.*

(23) Lyrnesse, ville de Phrygie, dans la Troade. Achille la détruisit après en avoir enlevé la belle Briseïs. (*Strabon, l. XIII; Homer., Iliad., l. II.*)

(24) Thebes, ville de Cilicie, qui fut la patrie d'Andromaque, femme d'Hector, et fille d'Etion.

Plusieurs villes de l'antiquité ont porté le nom de Thebes. Les plus connues sont : *Thebes*, capitale de la Thébaïde, dans la contrée la plus méridionale de l'Egypte; elle est appelée par Homere Hécatompyle ou la ville aux cent portes. — *Thebes*, ville de Grece, capitale de la Béotie, fondée par Cadmus, et patrie de Pindare et d'Epaminondas. — *Thebes*, dans l'Afrique, qui fut fondée, dit-on, par Bacchus. — *Thebes*, dans la Thessalie, etc. Eustathe et Etienne de Byzance font mention de neuf villes qui ont porté le nom de Thebes.

(25) Télephe, roi de Mysie, étoit fils d'Hercule, et d'Augé, fille d'Aleus, roi des Tégéates, dans l'Arcadie. Il fut exposé le jour de sa naissance sur le mont Parthénien, et nourri par une biche; ce qui lui fit donner le nom de *Télephe*, de *thêlê* (mamelle), et *elaphos* (biche). Il fut élevé par les bergers de Corythus. Etant devenu grand, et voulant connoître ses parents, il alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui ordonna de passer en Asie chez le roi Teuthras. Ce prince étoit alors en guerre avec Idas, fils d'Apharée, qui vouloit le détrôner. Il promit à Télephe sa couronne et Augé, s'il le délivroit de son ennemi. Télephe se mit à la tête des Mysiens, livra bataille à Idas, le vainquit, et le tua. Teuthras, fidele à sa promesse, lui céda le trône, et lui fit épouser Augé. Un gros serpent parut aussitôt au milieu d'eux, pour les séparer. Augé effrayée implore le secours d'Hercule; elle apprend que Télephe est son fils. Le mariage fut rompu. Télephe épousa dans la suite une fille de Priam. La tempête

ayant jeté les Grecs sur les côtes de Mysie, Télephe les combattit avec courage. Il alloit achever leur défaite, lorsqu'Achille courut à lui, et le blessa d'un coup de lance si terrible, que le roi de Mysie fut obligé de se retirer avec ses troupes. Sa blessure résistoit à tous les remedes. L'oracle, consulté, répondit que Télephe ne pouvoit être guéri que par celui qui l'avoit blessé. Agamemnon et d'autres princes sollicitoient en vain Achille d'opérer sa guérison, lorsqu'Ulysse, qui vouloit attirer Télephe dans le parti des Grecs, instruit d'ailleurs qu'un oracle avoit annoncé que Troie ne pouvoit être prise par les Grecs, s'ils n'avoient dans leur armée un fils du grand Alcide, déclara que le vrai sens de l'oracle interrogé par Télephe, étoit celui-ci: la même lance qui a fait le mal doit le guérir. Alors Achille imagina de détacher un peu de rouille de sa lance, Télephe l'appliqua sur sa plaie, et fut bientôt guéri. Reconnoissant de ce service, il fit alliance avec les Grecs et les accompagna au siege de Troie.

Il est bon de rappeler ici qu'Achille avoit étudié la médecine sous le centaure Chiron. Paracelse, Peras, Crollius, Goclenius, Robert *Flud* ou *de Fluctibus*, et plusieurs autres auteurs, attribuent à Achille l'invention de l'onguent appelé *armarium* ou *magneticum*.

(26) Banier explique ainsi la fable de Cycnus: « On publia que ce Cycnus, qu'il faut bien distinguer du parent de Phaëton, et d'un autre prince de ce nom, qui fut vaincu par Hercule, étoit fils de Neptune, parcequ'il étoit apparemment puissant sur la mer, ou roi de quelque isle de l'Archipel. On dit aussi qu'il étoit

invulnérable, parceque ses armes étoient à l'épreuve du trait. On ajouta enfin qu'il avoit été changé en cygne; circonstance qui n'a sans doute d'autre fondement que la ressemblance des noms. Une origine qui annonçoit des dieux pour ancêtres étoit la chimere de ces temps-là, et la métamorphose étoit la ressource ordinaire des flatteurs. »

(27) Les chairs des victimes étoient partagées entre les dieux, les prêtres, et ceux qui offroient les sacrifices. (*Turneb., l. XV, c.* 7.)

(28) Dans les temps héroïques, on n'avoit point coutume de manger des viandes bouillies. (*Voyez Athénée, l. I, c.* 8, *et Servius dans son commentaire sur le Ier liv. de l'Enéide.*)

(29) Plutarque vante les festins où ne paroissent point les joueurs de flûte. Aulu-Gelle (*l. XIII, c.* 11) et Macrobe (*Saturn., l.* 7) traitent des sujets sur lesquels il convient de discourir à table.

(30) Nestor, roi de Pyle ou de Pylos, dans l'Elide, étoit fils de Nélée et de Chloris, fille d'Amphion; il étoit neveu de Pélias et petit-fils de Neptune. Il épousa Eurydice, fille de Clymenus, dont il eut sept fils, Perseus, Straticus, Arétus, Echephron, Pisistrate, Antiloque, Trasimede; et deux filles, Pisidice et Polycaste.

Nélée et ses fils avoient pris les armes en faveur d'Augias, roi d'Elide, qui s'attira le courroux d'Her-

cule pour avoir refusé de lui donner la récompense promise, lorsqu'il nettoya ses étables. Tous les freres de Nestor et Nélée lui-même furent tués par Hercule dans cette guerre. Nestor ne s'y trouva point, parcequ'il étoit encore enfant.

Il commandoit les Messéniens au siege de Troie. Il est le plus sage, le plus éloquent, et le plus âgé de tous les héros de l'Iliade. Nestor est le personnage favori d'Homere. Il ne se lasse point de le mettre en scene. Dans le conseil, avant le combat, durant l'action, dans les festins, dans les jeux des guerriers, c'est toujours Nestor qui se fait admirer par quelque nouveau trait de sagesse ou de courage. Agamemnon s'écrie: « Ah! que les dieux ne m'ont-ils donné dix hommes « tels que celui-là ! bientôt nous verrions s'écrouler les « murs d'Ilion, et ses richesses devenir le prix de notre « courage ». Cicéron observe à ce sujet que le chef de l'armée des Grecs ne souhaite pas dix braves tels qu'Ajax, mais dix sages tels que Nestor. C'est Nestor qui range les soldats de maniere qu'ils ne puissent pas reculer, qui les anime lorsqu'il faut combattre, qui ordonne la retraite quand Jupiter se déclare pour les ennemis, qui emmene les blessés et qui prend soin de les faire panser. Ses armes sont la pique, le casque, et le bouclier, parceque les armes défensives sont celles qui conviennent le mieux aux vieux guerriers.

Nestor survécut à la guerre de Troie. On le voit dans l'Odyssée de retour à Pylos, menant une vie douce et tranquille, environné de ses enfants qui l'aiment, occupé des devoirs de la vie civile, honorant les dieux, exerçant l'hospitalité, et consulté comme

un oracle. Les anciens ne disent rien de la mort de Nestor. Ils s'accordent seulement à dire qu'il vécut trois générations, qu'Hérodote, Hygin, Ovide, et Aulu-Gelle, qualifient de trois siecles. (*Voyez la note* 34). De là vient que lorsque les Grecs et les Latins vouloient souhaiter à quelqu'un une vie longue et heureuse, ils lui souhaitoient les années de Nestor.

(31) Cénis ou Cénée, d'abord fille, puis homme, puis oiseau, dut le jour à Elatus, un des Lapithes. Virgile parle de Cénée dans le VI[e] livre de l'Enéide. (*Voyez aussi Pausanias, l. V, c.* 10.)

(32) Perrhebe, ville de Thessalie; c'étoit aussi le nom d'une contrée et d'une montagne dans le même pays. Les Perrhébiens, vaincus par les Lapithes, se réfugierent, dit Homere, sur le mont Olympe et dans la vallée de Tempé. (*Voyez Strabon, l. IX.*)

Aut cur Perrhæbi tremuere cacumina Pindi.
(Propert., *l. III, el.* 5.)

(33) Othrys, montagne de Thessalie, que Strabon place auprès de la Phtiotide. Virgile et Stace disent qu'elle étoit presque toujours couverte de neige. Selon Lucain, elle étoit couverte de forêts; selon Avitus, ces forêts abondoient en pins. Les Centaures faisoient leur demeure sur l'Otrys. Suivant Strabon, c'est là que prend sa source l'Enipée, que grossit l'Apidan, riviere qui vient de Pharsale.

(34) Le premier de ces trois âges se rapporte à la

prise de Pylos par Hercule, pendant la jeunesse de Nestor. Le second âge comprend le temps qui s'étoit écoulé depuis cette expédition jusqu'à la guerre de Troie, où commence le troisieme âge ; ce qui ne fournit que soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il est à remarquer qu'Eustathe et Servius ne donnent à Nestor que quatre-vingt-dix ans. Eusebe, dans sa Préparation évangélique (*l. IX, c.* 13), parle aussi de l'âge de ce vieillard célebre, que les poëtes ne font vivre si longtemps qu'en ajoutant à ses années, suivant l'opinion de quelques auteurs, les années de tous ses freres qui furent tués par Hercule.

(35) Elate étoit, suivant Farnabe, un roi des Lapithes. Le nom d'Elate est commun à plusieurs personnages de l'antiquité. Apollodore et Pausanias parlent d'Elatus qui bâtit dans la Phocide, la ville d'Elatée. Apollodore fait mention d'un autre Elatus contemporain du centaure Chiron, et centaure lui-même. On trouve dans l'Iliade un Elatus, qui régnoit dans Péduse, et qui périt à la guerre de Troie. Elatus est aussi le nom d'un des poursuivants de Pénélope, qui fut tué par Eumée.

(36) On peut consulter sur les femmes changées en hommes, Pline (*l. VII, c.* 4), Aulu-Gelle (*l. IX, c.* 4.)

(37) Hippodamie étoit fille d'Adraste, roi d'Argos et

de Sicyone. Elle est appelée Ischomaque par Properce (*l. II, él.* 2), et Déidamie par Plutarque (*vie de Thésée.*)

(38) Centaures, peuples de Thessalie, demi-hommes et demi-chevaux. Ils naquirent, selon Pindare, de l'union de Centaurus, fils d'Ixion, avec les jumens de Magnésie. Selon Diodore de Sicile, Hygin, Ovide, Tzetzès, et aussi selon l'opinion la plus généralement reçue, ils naquirent d'Ixion même et de la Nue que Jupiter avoit substituée à Junon.

Hésiode a décrit le combat des Centaures et des Lapithes. Homere, Isocrate, Apollodore, Pausanias, Paléphate, tous les mythologues, et la plupart des poëtes grecs et latins, font mention de cette guerre, sur laquelle Mélisandre, de la ville de Milet en Ionie, avoit composé un long poëme, au rapport d'Elien.

Les Centaures habitoient le mont Pélion et ses environs, les Lapithes les bords du fleuve Pénée.

Paléphate, Strabon, Pline, et Servius, qui ont souvent cherché dans l'histoire l'origine des fables, disent que les Centaures furent les premiers hommes qui domterent les chevaux; et comme, vus de loin ou dans l'obscurité, il paroissoient ne faire qu'un même corps avec le cheval, on les prit pour une nouvelle espece d'animaux, composés d'un corps humain porté sur quatre pieds de cheval; et c'est ainsi qu'on les représente. On les nomma Centaures ou *pique-taureaux*, du grec *kentein*, piquer, *tauros*, taureau,

parcequ'ils se servirent d'abord de leurs chevaux, pour poursuivre des taureaux qui s'étoient enfuis de leurs pâturages.

Lucrece, dans le Ve livre de son poëme, regarde les Centaures ou Hippocentaures comme des êtres fabuleux. Cependant de graves auteurs prétendent qu'il en a réellement existé. (*Voyez* Plutarque, dans le *Banquet des sept sages ;* saint Jerôme, dans la *Vie de saint Paul ermite ;* Phlégon, dans son *Traité des choses merveilleuses ;* et Pline, *l. VII*, *c.* 3). Ce dernier auteur assure avoir vu lui-même un Centaure enduit de miel, qui avoit été envoyé d'Egypte à Rome, sous l'empereur Claude; et parle d'un second Centaure, né en Thessalie et mort le même jour : *Claudius Cæsar scribit Hippocentaurum in Thessaliâ natum, eodem die interiisse ; et nos principatu ejus allatum illi ex Ægypto in melle vidimus.*

On trouve dans le *Pitture antiche* d'Ercolano, des figures de Centaures des deux sexes. Plusieurs de ces Centaures sont lutinés par des Bacchantes. Les Centauresses jouent de divers instruments avec des adolescents qu'elles semblent instruire. On voit dans les mêmes peintures le Centaure Chiron, enseignant au jeune Achille à jouer de la lyre. Une statue antique représente un vieux Centaure, les mains liées derriere le dos, et lutiné par un Amour. Lucien donne la description de toute une famille de Centaures peinte par le célebre Zeuxis. Plusieurs pierres et bas-reliefs antiques représentent aussi des Centaures.

(39) Virgile dit dans le second livre des Géorgiques :

Et magno Hyllæum Lapithis cratere minantem.

Martial dit aussi (*l. VIII, épigr.* 6) :

Hoc cratere ferox commisit prælia Rhætus
Cum Lapithis.

(40) Bacchus et ad culpam causas dedit ; ille furentes
Centauros Letho domuit, Rhætumque, Pholumque, etc.
(*Georg. l. II, v.* 455.)

(41) Natis in usum Lætitiæ Scyphis
Pugnare, Thracum est.
(Horat. *l. I, od.* 27.)

(42) Les anciens avoient des candélabres à plusieurs branches, où pendoient des lampes allumées. (*Voyez* les peintures antiques d'Herculanum, et les *Origines* ou Etymologies d'Isidore, *l. XX, ch.* 10.)

(43) Lapithes. Ils descendoient de Lapithus, fils d'Apollon, et frere de Centaurus. Lapithus épousa Orsinome ; il en eut Phorbas et Périphas, qui eurent beaucoup d'enfants et formerent bientôt un petit peuple de Thessalie, connu sous le nom de Lapithes. Ils habitoient sur les bords du Pénée, d'où ils avoient chassé les Perrhebes. Ils n'étoient pas moins habiles que les Centaures à manier les chevaux. On leur attribue l'invention des mors. (*Voyez note* 60). Hésiode

nomme parmi ceux qui assisterent aux noces d'Hippodamie, Thésée, Pirithoüs, le roi Œnée, Dryas, Hopléus, Exadius, Phalere, Proloque, Mopsus, et Titarésius, descendant du dieu Mars. Parmi les Centaures, il nomme le devin Asbole, Arctus, Hurius, Mimas, les deux Peucides, Périmede, et Dryalus. La liste des Centaures et des Lapithes est bien plus considérable dans Ovide, et cependant on n'y voit guere que la moitié des noms cités par Hésiode.

La plupart des Lapithes que fait connoître Ovide s'étoient trouvés aux noces de Persée et d'Andromede. Ce sont du moins les mêmes noms : Brotéas, Orion, Mélanée, Chromès, Dorylas, Oditès, etc. On retrouve aussi Médon et Lycabas parmi les matelots Tirrhéniens qui furent changés en dauphins.

(44) Pella, ville de Macédoine, dont elle devint la capitale après la destruction d'Edesse. Elle étoit située sur le fleuve Ludias, aux confins de l'Eméthie. Elle est célebre pour avoir vu naître Philippe et Alexandre le grand. Les poëtes désignent souvent ces deux princes par l'épithete de Pelléens : en parlant d'Alexandre, Juvénal dit *Juvenis Pellæus;* et Lucain, *Pellæus ductor.*

(45) Virgile, dans le Ve livre de l'Enéide, représente Darès rejetant par sa bouche un sang épais, et ses dents mêlées avec son sang :

> Crassumque cruorem
> Ore rejectantem mistosque in sanguine dentes.

(46) On lit dans le scholiaste d'Aristophane, que les

Grecs, à la fin de leurs chasses, ne manquoient jamais d'attacher à un arbre, en l'honneur de Diane, la tête, le pied, ou quelque autre partie de la bête qu'ils avoient prise ou tuée. C'est à cet usage pieux que fait allusion Virgile dans sa septieme églogue :

> Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
> Et ramosa mycon vivacis cornua cervi.

Le même usage s'étoit introduit dans les Gaules, en l'honneur du dieu Cernunnos, ou cornu. Diodore de Sicile rapporte (*l. V*) que les Gaulois faisoient parade des dépouilles des animaux qu'ils avoient pris ou tués à la chasse, en les attachant à la porte de leurs maisons. Cet usage existe encore aujourd'hui.

(47) Cette image est dégoûtante ; la plupart des traducteurs ont négligé de la rendre : mais traduire un auteur classique, c'est s'imposer l'obligation de le faire connoître tout entier. Pourquoi faut-il que ses défauts soient plus faciles à reproduire que ses beautés? On retrouve la même image, mais moins chargée, dans le poëte le plus délicat du siecle d'Auguste. Virgile dit :

> Ossaque dispergit cerebro permista cruento.

(48) Rhætus ou mieux Rhæcus. Apollodore le fait expirer sous les fleches d'Atalante, qu'il poursuivoit, dans d'odieux desseins, avec son compagnon Hylæus. Virgile, dans le second livre des Géorgiques, fait tuer par Bacchus, ces deux Centaures, aux noces de Pirithoüs. Ovide le fait périr sous les coups de Dryas. Tel

est le désordre, telle est la confusion qui regne dans les traditions historiques et cosmogoniques des premiers âges du monde.

(49) Ovide imite encore ici ces vers du XII[e] livre de l'Enéide:

Obvius ambustum torrem Corynæus ab ara
Corripit, et venienti Ebuso plagamque ferenti
Occupat os flammis: olli ingens barba reluxit
Nidoremque ambusta dedit.

(50) Charax ou *Charanus*, est aussi le nom du frere de Sapho. (*Ovid. Héroid. ép. XV, v.* 117.)

(51) Comete ou Cometès, nom qui appartient encore au pere d'Asterius, un des Argonautes; à un fils de Thestius, qui fut tué à la chasse du sanglier de Calydon; et à un mage, ami de Cambyse, roi des Perses, et successeur de Cyrus.

(52) Pholus étoit fils de Silene et de la nymphe Mélia, selon Apollodore, ou d'Ixion et de la Nue, selon Diodore de Sicile. Il habitoit sur une montagne d'Erymanthe, en Arcadie, lorsqu'Hercule, qui alloit combattre le sanglier d'Erymante, s'arrêta dans son habitation. Pholus le reçut de son mieux, mais il n'osoit lui servir du vin vieux et excellent qu'il avoit chez lui, et qui appartenoit en commun aux autres Centaures. Hercule leva ses scrupules, et lui-même

perça le tonneau. L'odeur du vin s'étant répandue jusqu'aux prochaines demeures des Centaures, ils s'assemblerent en grand nombre et voulurent forcer la porte de l'habitation de Pholus. Hercule les attendit sans s'émouvoir. Il renversa morts les plus téméraires avec ses fleches et des tisons ardents, et mit en fuite tous les autres. Pholus, qui s'étoit caché pendant le combat, voulut enterrer ses compagnons. Mais s'étant blessé en arrachant d'un de leurs corps une fleche imbibée du poison de l'hydre, il ne leur survécut que de peu d'instants. Hercule prit lui-même le soin de l'enterrer, et du tombeau de ce Centaure la montagne reçut le nom de Pholoé. C'est ce que rapportent Apollodore, Diodore de Sicile, et Pausanias; mais Ovide a suivi une autre tradition.

(53) *Voyez* le VIIIe livre des Métamorphoses.

(54) Ovide dit dans la IXe élégie du Ier livre des Amours :

> Sæpè soporatos invadere profuit hostes,
> Cedere et armata vulgus inerme manu, etc.

Virgile avoit dit plus énergiquement, en parlant des compagnons de Rhésus, *Vino domiti, somnoque sepulti.* (*Æn. lib. VIII.*)

(55) Dolopes, peuples qui ont successivement habité différentes contrées de la Grece; du temps du dernier siege de Troie, ils habitoient à l'extrémité de la Phthio-

tide, et étoient sous la domination de Pélée, qui les envoya à ce siege sous le commandement de Phœnix.

(56) Amyntor étoit roi des Dolopes, et pere de Phœnix.

(57) On lit dans Plutarque, que Pyrrhus, roi d'Epire, portoit sur son casque deux cornes de bouc. Mais les centaures Exadius et Dorylas combattoient l'un avec un bois de cerf, l'autre avec des cornes de bœuf.

(58) Pagase ou Pagasée, ville maritime dans la Thessalie; elle étoit voisine du mont Pélion. C'est dans le port de Pagasée que fut construit le fameux vaisseau des Argonautes. Aussi les poëtes désignent-ils ce vaisseau sous le nom de *Pagasœa puppis*. Jason reçoit pareillement le nom de *héros Pagasien*, et les Argonautes sont désignés par celui de *Pagasœi juvenes*.

(59) Ovide imite encore ici ces deux vers du XII[e] livre de l'Enéide:

Ecce viro stridens alis allapsa sagitta est
Incertum quâ pulsa manu, quo turbine adacta.

(60) Péléthrone ou Péléthronion, ville de Thessalie, voisine du Pélion; elle fut occupée par les Lapithes; ce qui leur fait donner par Virgile le nom de Péléthroniens:

Fræna Pelethronii Lapithæ, girosque dedere
Impositi dorso.

(*Géorgiq., l. III, v.* 115.)

(61) Erigdupe. Ce mot signifie *tonnant, retentissant.* Homere emploie souvent cette épithete. *Erigdupos* est un surnom de Jupiter.

(62) Mopsus, célebre devin, qui fut mis, après sa mort, au rang des dieux. Il avoit un temple et un oracle célebre à Malle, ville de Cilicie dans l'Asie mineure. Il étoit fils d'Apollon, et de la prophétesse Manto, fille du devin Tirésias. Après la mort de sa mere, il se mêla de prédire l'avenir; et on vint le consulter de toutes parts. Conon raconte qu'au retour de l'expédition de Troie, Calchas ayant été jeté sur les côtes d'Italie, fut consulté concurremment avec Mopsus, par Amphimaque, roi de Colophon, qui vouloit savoir s'il devoit entreprendre une guerre qu'il méditoit. Le grand-prêtre des Grecs promit au prince un heureux succès; Mopsus ne lui annonça que des malheurs. Le roi de Colophon tenta néanmoins l'entreprise; mais l'évènement justifia la prédiction de Mopsus; ce qui humilia tellement son rival, qu'il en mourut de chagrin.

Tzetzès attribue la mort de Calchas à un affront plus piquant, plus singulier encore. Il montra un figuier à Mopsus, et lui demanda combien il avoit de figues. *Dix mille*, répondit le fils de Manto; *et, à l'exception d'une seule, toutes tiendront dans une telle mesure*; ce qui se trouva véritable. Mopsus à son tour fit cette demande à Calchas, en lui montrant une truie prête à mettre bas: *Combien porte-t-elle de petits?* Trahi par son art, Calchas ne sut que répondre. Alors Mopsus annonça, devant le peuple assemblé, que la truie mettroit bas le lendemain, qu'elle feroit dix petits,

parmi lesquels il n'y auroit qu'un seul mâle, qui seroit tout noir, tandis que les autres seroient tachetés de blanc; ce qui arriva comme il l'avoit prédit; et Calchas, vaincu, humilié, ne put survivre à cet affront.

(63) Quinte-Curce (*l. IX*) représente les Macédoniens armés d'un bouclier d'airain, d'une pique appelée *sarisse*, qu'ils portent dans leur main gauche, et d'une longue lance qu'ils tiennent de la droite.

(64) C'est par mépris que le Centaure affecte de ne donner à Cénée que le nom de Cénis, qu'il portoit avant d'avoir changé de sexe.

(65) La même ironie se trouve dans le V[e] livre de l'Enéide:

> Cura tibi Divum effigies et templa tueri;
> Bella viri pacemque gerant, queis bella gerenda.

(66) Monychus, nom formé des mots grecs *monos*, seul, et *onuchos*, ongle, pour indiquer que le Centaure étoit *solipede* ainsi que ses compagnons; et non *fissipede*, comme les hommes.

(67) Ovide fait entendre que Cénée fut métamorphosé en aigle.

Virgile feint qu'Enée vit dans sa descente aux En-

fers Cénée, qui, par l'ordre des Destins, avoit repris son premier sexe (*Ænéid., l. VI*):

Juvenis quondam, nunc femina Cæneus,
Rursus et in veterem fato revoluta figuram.

(68) Le combat des Centaures et des Lapithes a beaucoup de ressemblance avec celui des Céphéniens contre Persée. L'un et l'autre sont longuement racontés. Ovide s'y répete souvent lui-même. C'est ainsi qu'ayant dit dans le combat des Céphéniens:

Altis
Extantem signis, multæque in pondere massæ,
Ingentem manibus tollit cratera duabus,
Infligitque viro: rutilum vomit ille cruorem,
Et resupinus humum moribundo vertice pulsat:

il répete le même trait dans le récit du combat des Centaures contre les Lapithes:

Fortè fuit juxta, signis extantibus asper,
Antiquus crater, quem vastum, vastior ipse
Sustulit AEgides, adversaque misit in ora.
Sanguinis ille globos pariter, cerebrumque, merumque
Vulnere et ore vomens, madida resupinus arenâ
Calcitrat.

On peut comparer encore ces vers du Ve livre

Tum quoque lenta manu flectentem cornua Perseus
Stipite, qui mediâ positus fumabat in arâ,
Perculit, etc.,

avec ceux-ci, tirés du combat des Centaures et des Lapithes :

> Ecce rapit mediis flagrantem Rhætus ab aris
> Primitium torrem, dextraque a parte Charaxi
> Tempora perfringit, etc.

(69) Tlépoleme, roi de l'isle de Rhodes, étoit fils d'Hercule et d'Astyoché. Il naquit à Argos, d'où il fut obligé de s'exiler pour le meurtre involontaire de Licymnius, fils d'Electrion et frere d'Alcmene, sa grand' mere. Il se retira dans l'isle de Rhodes, où, par ordre de l'oracle, il fut élu roi. Il partit avec neuf vaisseaux pour le siege de Troie. Homere dit qu'il y fut tué par Sarpedon, fils de Jupiter et de Laodamie.

(70) Autre imitation de ces vers de l'Enéide (*l. X*) :

> Quid me alta silentia cogis
> Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?

(71) Déiphobe, fils de Priam et d'Hécube. Il se distingua par sa valeur pendant le siege de Troie. Il se battit deux fois contre Mérion, et vainquit Ascalaphe, fils de Mars (*Iliad., l. XIII*). Après la mort de Pâris, il épousa Hélene, qui, pour rentrer en grace avec Ménélas, l'introduisit, ainsi qu'Ulysse, dans l'appartement de son époux. Déiphobe y fut horriblement mutilé et mis à mort. Enée, qui le vit dans cet état dans les Enfers, lui éleva un monument à son retour sur la terre.

(72) Polydamas, fils de Panthoüs, né la même nuit

qu'Hector, fut, après ce prince, le plus vaillant défenseur de Troie. Homere loue son éloquence et sa sagesse. A la fourberie près, c'étoit l'Ulysse des Troyens. Il n'étoit pas moins habile à la tête des troupes que dans le conseil. Otus, chef des Epéens, et Protænor, fils d'Arelycus, tomberent sous ses coups. Il savoit modérer, par ses sages avis, l'ardeur quelquefois trop vive d'Hector. Il lui tint un jour ce discours: « O fils de « Priam! parceque les dieux te firent le plus brave des « mortels, prétendrois-tu encore être le plus sage? « Non, le ciel ne prodigue point à un seul toutes ses « faveurs. A l'un il donne le courage, à l'autre les talents « et les graces; un autre a reçu de Jupiter une portion « de cette intelligence supérieure qui l'anime: rare « bienfait qui sauve les cités et assure le destin des « états ». Homere ne parle point de la mort de Polydamas; mais, selon Dictys de Crete, il fut tué par Ajax.

(73) Messene, capitale de la Messénie, dans le Péloponnese, fut, dit-on, fondée, ou plutôt rétablie par Epaminondas, qui lui donna le nom de la femme du premier roi connu de Messénie. C'étoit la ville de la Grece la plus forte pour ses murailles. Elle fut détruite par les Lacédémoniens; et par suite de l'exil volontaire du plus grand nombre de ses habitants en Sicile, s'éleva une autre ville qui porte encore le nom de Messine. L'ancienne Messene est aujourd'hui le titre d'un évêque *in partibus*.

(74) Elis, ville capitale de l'Elide, province du Pélo-

ponnese, située entre l'Achaïe, la Messénie, l'Arcadie, et la mer. Elis fut formée de la réunion de plusieurs villages, et n'existoit pas encore du temps d'Homere. Elle étoit arrosée par le Pénée. Démosthene, dans sa troisieme Philippique, en parle comme d'une ville très importante. L'Elide a eu des rois particuliers, entre autres Augias, dont Hercule nettoya les étables, et qu'il punit ensuite de son ingratitude.

(75) Pyle ou Pylos, ville d'Elide, bâtie par Nélée. Elle étoit arrosée par l'Alphée, et éloignée de la mer d'environ trente stades. Il y avoit deux autres villes du même nom dans le Péloponnese, mais elles étoient sur les bords de la mer, et fort éloignées de l'Alphée. Les auteurs postérieurs à Homere ont assez souvent confondu ces trois villes, mais Strabon, le plus savant des géographes, appuyé de l'autorité d'Homere, les a très bien distinguées dans son huitieme livre. *Aliarco* est le nom moderne de la ville où régna Nestor. Homere l'appeloit par excellence *ville de Nélée*.

(76) Nélée, roi de Pylos, fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, étoit frere jumeau de Pélias. Il épousa Chloris, fille d'Amphion, et en eut une fille et douze fils, dont nous avons déja fait connoître la fin tragique. (*Voyez* Nestor, *note* 30.) Nélée, lui-même, périt avec ses fils, en combattant contre le grand Alcide.

(77) Périclymene, un des fils de Nestor. Il avoit été un des Argonautes. Apollodore, Apollonius de Rhodes, et Séneque, disent qu'il avoit reçu de Neptune, son

grand-pere, le don de se métamorphoser; et que, pour éviter les coups de son redoutable ennemi, il prit successivement la forme d'une mouche, d'une abeille, d'un serpent, d'une fourmi, et celle d'un aigle. Périclymene fut de tous les Néléides celui qu'Hercule vainquit avec le plus de peine. Apollonius raconte que Périclymene fut tué pendant qu'il s'étoit métamorphosé en mouche.

(78) Sminthie ou Sminthée; étymologie *sminaï*, rats. Apollon reçut le surnom de Sminthien ou Sminthée. Polémon, cité par Clément d'Alexandrie, dit que les Phrygiens éleverent un temple à Apollon Sminthien, en reconnoissance de ce que les rats avoient rongé et dévoré les cordes des arcs de leurs ennemis. Selon le scholiaste d'Homere, ce temple étoit dans la ville de Chryse, et fut consacré par Crinès, en mémoire de ce qu'Apollon, dont il étoit le prêtre, l'avoit délivré d'une multitude de rats qui mangeoient les fruits de ses jardins. Strabon, Servius, et Tzetzès, adoptent une autre tradition. Ils prétendent que Teucer, conduisant une colonie de Crétois, consulta l'oracle, qui lui dit de s'arrêter dans l'endroit où les naturels du pays viendroient lui faire la guerre; qu'il débarqua dans la Phrygie, et que, pendant la nuit, une multitude de rats ayant mangé les ceintures et les boucliers des Crétois, on crut que c'étoit là l'accomplissement de l'oracle; qu'en conséquence, Teucer et ses compagnons s'arrêterent en cet endroit, où ils bâtirent une ville et un temple à Apollon Sminthien. Lilio Giraldi a voulu donner l'explication de toutes ces fables.

(79) Et ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Graiis.
(HORAT. *l. II, od.* 4.)

(80) Vulcain, dieu du feu, avoit forgé les armes d'Achille, à la priere de Thétis. (*Voyez* ACHILLE, *note* 19.)

(81) Dans le cinquieme acte d'Hercule sur l'Œta, Séneque dit : *Tam parvus cinis Herculeus est! ô quanta, Titan, in nihil moles abit!... Ecce vix totam Hercules complevit urnam. Quod digitis quinque levatur onus.*— Lucain dit de Pompée : *Lentum Magnus distillat in ignem.*

(82) Sapho, dans la lettre qu'elle écrit à Phaon (*Héroïd. XV*), parle ainsi d'elle-même :

Sum brevis; at nomen quod terras impleat omnes
Est mihi : mensuram nominis ipsa fero.

(83) Séneque commence ainsi le chœur du cinquieme acte d'Hercule sur l'Œta :

Nunquam Stygias fertur ad umbras
Inclita virtus. Vivite fortes;
Vos Lethæos sæva per amnes
Nec fata trahent.

(84) Tydée, célebre capitaine grec, fils d'Œnée, roi de Calydon, ville d'Etolie, et de Péribée, fille

d'Hipponoüs, épousa Deïphyle, fille d'Adraste, roi d'Argos, et fut pere du fameux Diomede. Il se signala dans la guerre devant Thebes; il étoit un des sept capitaines qui marcherent contre cette ville. Il périt à ce siege célebre. Blessé à mort par Ménalippe, Capanée lui apporte sur ses épaules son ennemi. A cette vue, Tydée sent renaître ses forces. Sa joie égale sa fureur: il ordonne qu'on tranche la tête de son ennemi; il la saisit, la regarde d'un air farouche, et, la rongeant, lui ouvre le crâne avec ses dents. Minerve, qui venoit apporter à Tydée le don de l'immortalité, révoltée à cet horrible spectacle, l'abandonne, et le laisse mourir. Euripide, dans sa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, dit que ce guerrier savoit moins manier la parole que les armes, et que ses exploits faisoient son éloquence. Le premier de ses exploits fut le meurtre de son frere Olenius, selon Phérécide et Stace, ou de son oncle Alcathoüs, suivant Apollodore. Homere, Pausanias, Eschyle, et plusieurs autres auteurs, louent son adresse et sa valeur. Chargé d'aller annoncer la guerre à Étéocle s'il refusoit la couronne à Polynice, il fut mal accueilli à la cour de Thebes par Étéocle et par ses officiers. Il les défie tous au combat, et seul, dit Homere, mais alors protégé par Minerve, il triomphe de tous. Cinquante de ces guerriers vaincus, respirant la vengeance, vont l'attendre dans un défilé par où il doit passer en retournant à Argos: ils fondent sur lui à l'improviste, mais il se défend avec tant de force et de courage qu'il les tue tous, à l'exception de Méon, qu'il épargne pour qu'il aille annoncer à Thebes la nouvelle de la mort de ses com-

pagnons. (Voy. l'*Iliade*, liv. IV; la *Thébaïde* de Stace, liv. II, etc.)

(85) OïLÉE, fils d'*Odoedocus* et d'*Agrianone* ou *Laonome*, fut un des poursuivants de la belle Hélene et un des compagnons de Jason, dans l'expédition de Colchos. Il épousa *Eriope*, et fut pere d'Ajax, surnommé *Oïléen*, pour être distingué d'Ajax, fils de Télamon. (Voy. *Homere*, *Apollodore*, *Valérius Flaccus*, *Hygin*, etc.)

(86) LAERTE, roi d'Ithaque, époux d'Anticlée, et pere d'Ulysse, étoit fils d'Arcésius et de Chalcomeduse, et petit-fils de Jupiter, ou, selon quelques auteurs, de Mercure. Anticlée, fille d'Autolycus, un des hommes les plus rusés de son temps, fut livrée, dit-on, par son pere même, avant qu'elle épousât Laërte, aux embrassements de Sisyphe, qui régnoit dans son voisinage, et qui dut cette faveur singuliere à un tour d'adresse sans doute merveilleux, puisque Autolycus voulut ainsi le récompenser de s'être montré plus fin que lui. Sisyphe seroit le véritable pere d'Ulysse, suivant cette tradition, adoptée par plusieurs poëtes grecs, qui disent que ce héros étoit du sang sisyphien. Ajax lui reproche cette ignoble origine, dans la dispute des armes d'Achille. (*Voy. le XIII*e *liv. des Métamorphoses.*) Mais, quoique Antyclée, avant de mettre au jour Ulysse, n'eût parcouru que le huitieme mois de sa grossesse, le bon Laërte se crut pere suivant la nature comme suivant la loi. Il descendit du trône pour couronner son fils, et se

retira dans une maison des champs, où il cultivoit lui-même un vaste jardin. Après vingt ans d'absence, Ulysse rentrant dans son isle, trouva Laërte occupé à arracher de mauvaises herbes, et ne put retenir ses pleurs, en le voyant mal vêtu, courbé sous le poids des ans et des chagrins. D'abord il délibéra s'il iroit l'embrasser et lui apprendre son retour, ou s'il l'aborderoit pour s'entretenir avec lui avant de se faire connoître. Il prend ce dernier parti; mais voyant Laërte pleurer, en lui parlant d'un fils qu'on croyoit mort, Ulysse ne peut soutenir cette vue : il se jette au cou de son pere, et s'écrie : « Je « suis celui que vous pleurez ». Il raconte alors ses aventures : Laërte l'instruit à son tour de ce qui se passe dans son palais; ils s'y rendent ensemble, et chassent les poursuivants ou amants de Pénélope. (*Odyssée*, l. XI et XXIV; *Apollodore*, l. I et l. III, etc.)

FIN DES NOTES DU LIVRE XII.

LES MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE.

LES MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE.

LIVRE XIII.

ARGUMENT.

Dispute des armes d'Achille entre Ajax et Ulysse; Ajax changé en fleur. Ruine de Troie. Polydore égorgé par le roi des Thraces. Polyxene immolée sur le tombeau d'Achille. Hécube changée en chienne. Oiseaux nés des cendres de Memnon. Énée cherche le Latium. Les filles d'Anius changées en colombes. Diverses métamorphoses. Acis et Galatée; Acis devient fleuve. Glaucus est mis au nombre des dieux de la mer.

Tous les chefs ont pris place. Les Grecs sont rangés en cercle autour d'eux. Ajax (1) se leve, fier d'un immense bouclier (2) : impatient et fougueux, il jette un regard farouche sur le rivage de Sigée, sur la flotte renfermée dans le port; et, les bras levés vers les cieux : « O Jupiter, s'écrie-t-il,

P. OVIDII

NASONIS

METAMORPHOSEON

LIBER XIII.

ARGUMENTUM.

Arma Achilli contendunt Ajax et Ulysses. Sanguis Ajacis in Hyacinthum convertitur. Excidium Trojæ. Polydorus à Polymestore interfectus. Polyxenes manibus Achillis mactata. Hecuba in canis figuram vertitur. Memnonis favillæ in volucres mutatæ. Æneas petit Latium. In columbarum speciem Anii filiæ transferuntur. Variæ transformationes. Acis et Galatea; Acidis cruor in flumen versus est. Glaucus inter deos maris receptus.

Consedere duces: et, vulgi stante coronâ,
Surgit ad hos Clypei dominus septemplicis Ajax.
Utque erat impatiens iræ, Sigeïa torvo
Littora respexit, classemque in littore vultu;

c'est devant nos vaisseaux que je défends ma cause, et c'est Ulysse (3) qui ose disputer avec moi! Ulysse, que ces mêmes vaisseaux ont vu fuir, lorsque, prêt à les embraser, le terrible Hector ne fut repoussé que par moi! Vaudroit-il donc mieux savoir discourir que combattre! Il m'est aussi difficile de bien parler, qu'il l'est à Ulysse de bien agir; et, autant je l'emporte sur lui par les armes, autant par la parole il l'emporte sur moi.

« Cependant, ô Grecs, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous retracer mes exploits, vous les avez vus. Qu'Ulysse fasse donc connoître les siens, qui n'ont eu de témoins que lui seul et la nuit. Le prix que je demande est grand, je l'avoue : mais un tel concurrent en abaisse l'honneur; il y en a peu à l'obtenir dès qu'Ulysse a osé y prétendre. Déja même sa gloire est assez grande, puisque, quoique vaincu, l'on dira qu'il me fut comparé.

« Mais moi, si ma valeur étoit moins connue, je pourrois me prévaloir des droits de ma naissance. Je suis fils de Télamon, compagnon d'Alcide ravageant les murs d'Ilion; compagnon de Jason au

Intendensque manus: Agimus, prò Jupiter, inquit,
Ante rates caussam; et mecum confertur Ulysses!
At non Hectoreis dubitavit cedere flammis:
Quas ego sustinui; quas hac à classe fugavi.
Tutiùs est fictis igitur contendere verbis,
Quàm pugnare manu! sed nec mihi dicere promptum;
Nec facere est isti; Quantùmque ego Marte feroci,
Quantùm acie valeo, Tantùm valet iste loquendo.

Nec memoranda tamen vobis mea facta, Pelasgi,
Esse reor: vidistis enim. Sua narret Ulysses;
Quæ sine teste gerit, quorum nox conscia sola est.
Præmia magna peti fateor: sed demit honorem
Æmulus Ajaci; non est tenuisse superbum,
Sit licet hoc ingens, quidquid speravit Ulysses.
Iste tulit pretium jam nunc certaminis hujus;
Quod, cum victus erit, mecum certasse feretur.

Atque ego, si virtus in me dubitabilis esset,
Nobilitate potens essem, Telamone creatus,
Mœnia qui forti Trojana sub Hercule cepit:

rivage de Colchos. Ulysse eut pour pere Éaque, qui donne des lois aux ombres silencieuses dans le noir royaume où Sisyphe roule sans cesse un énorme rocher. Le souverain des dieux reconnoît Éaque, et l'avoue pour son fils. Mais Ajax voit aussi dans Jupiter le second de ses aïeux. Que cependant ici soit estimé peu l'honneur de cette illustre origine, si je ne le partage point avec le grand Achille. Achille étoit fils du frere de mon pere (4): c'est donc l'héritage d'un frere que je réclame. Mais toi, né du sang de Sisyphe (5), et qui lui ressembles par tes artifices et par tes larcins, à quel titre veux-tu mêler des noms étrangers aux noms des Éacides?

« Est-ce pour avoir embrassé le premier la querelle des Grecs, qu'on me refuseroit ces armes? et en jugeroit-on plus digne celui qui se présenta le dernier; celui qui, couvrant sa lâcheté d'une feinte folie (6), se tint éloigné des périls jusqu'à ce que le fils de Nauplius (7), Palamede, plus rusé qu'Ulysse, mais trop imprudent, découvrit son infâme artifice, et l'entraîna dans les combats qu'il vouloit éviter? Celui qui refusa de s'armer obtiendroit le plus noble prix de la valeur! Et j'en serois honteusement privé, quand je peux le regarder déja comme mon héritage, moi qui accourus aux premiers dangers!

Littoraque intravit Pagasœâ Colcha carinâ.
Æacus huic pater est: qui jura silentibus illic
Reddit, ubi Æoliden saxum grave Sisyphon urget.
Æacon agnoscit summus, prolemque fatetur
Jupiter esse suam. Sic ab Jove tertius Ajax.
Nec tamen hæc series in caussâ prosit, Achivi;
Si mihi cum magno non est communis Achille.
Frater erat: fraterna peto. Quid sanguine cretus
Sisyphio, furtisque, et fraude simillimus illi,
Inseris Æacidis alienæ nomina gentis?

An quod in arma prior, nulloque sub indice veni,
Arma neganda mihi? potiorque videbitur ille
Ultima qui cepit; detrectavitque furore
Militiam ficto: donec sollertior isto,
Sed sibi inutilior, timidi commenta retexit
Naupliades animi: vitataque traxit in arma?
Optima nunc sumat, qui sumere noluit ulla.
Nos inhonorati, et donis patruelibus orbi,
Obtulimus qui nos ad prima pericula, simus.

« Et plût aux dieux que la démence d'Ulysse eût été véritable, ou du moins que la Grece n'en eût pas soupçonné l'imposture, et que ce conseiller du crime n'eût point vu les remparts d'Ilion! Malheureux fils de Péan (8), nous ne t'aurions pas perfidement abandonné dans Lemnos. Là (9), comme on le raconte, caché dans des antres sauvages, tu attendris les rochers par tes gémissements. Tu demandes aux dieux que le fils de Laërte reçoive le châtiment mérité : fassent les dieux que tes prieres ne soient pas vaines! Hélas! ce héros, un des chefs de la Grece, lié avec nous par les mêmes serments, seul héritier des flêches d'Hercule, tourmenté par un mal cruel, dévoré par la faim, n'ayant pour nourriture que la chair des oiseaux (10), pour vêtement que leur plumage, exerce contre les habitants de l'air ces mêmes traits réservés pour les destins de Troie. Cependant Philoctete (11) vit encore, parcequ'il n'a point suivi Ulysse sur ces bords.

« L'infortuné Palamede (12) eût pu préférer d'être ainsi abandonné dans une isle déserte : il vivroit, ou du moins la perfidie n'eût point hâté son trépas. Se souvenant trop de l'affront que lui fit Palamede, Ulysse l'accusa de trahir la cause des Grecs. Il supposa le crime, et le prouva en montrant à nos yeux l'or que lui-même il avoit en-

Atque utinam aut verus furor ille, aut creditus, esset,
Nec comes hic Phrygias unquàm venisset ad arces
Hortator scelerum! Non te, Pæantia proles,
Expositum Lemnos nostro cum crimine haberet.
Qui nunc (ut memorant) silvestribus abditus antris
Saxa moves gemitu: Laertiadæque precaris,
Quæ meruit: quæ Dî, Dî dent non vana preceris.
Et nunc ille eadem nobis juratus in arma,
(Heu!) pars una ducum, quo successore sagittæ
Herculis utuntur, fractus morboque, fameque,
Velaturque, aliturque avibus; volucresque petendo
Debita trojano exercent spicula fatis.
Ille tamen vivit, quia non comitavit Ulyssen.

Mallet et infelix Palamedes esse relictus:
Viveret; aut certè letum sine crimine haberet.
Quem, male convicti nimium memor iste furoris,
Prodere rem Danaam finxit: fictumque probavit
Crimen; et ostendit, quod jam præfoderat, aurum.

foui dans la tente de ce guerrier. C'est ainsi que, par l'exil, ou par la mort, Ulysse affoiblit notre armée; c'est ainsi qu'Ulysse combat, et c'est ainsi qu'il se rend redoutable.

« Fût-il plus éloquent que Nestor, il n'effaceroit point à mes yeux la honte d'avoir abandonné ce vieillard dans le combat. Prêt à succomber, son coursier blessé, et le poids des ans trompant son courage, Nestor appeloit Ulysse à son secours (13). Nestor fut trahi par son compagnon; et ce n'est point ici un crime supposé; le fils de Tydée sait si j'en impose : plusieurs fois lui-même il appela Ulysse par son nom, et reprocha vainement à cet ami pusillanime sa fuite et son abandon.

« Mais les dieux tiennent toujours ouvert l'œil de leur justice sur les actions des mortels. Bientôt Ulysse eut besoin pour lui-même du secours qu'il avoit refusé à Nestor. Il méritoit d'être abandonné; il avoit donné l'exemple et fait la loi. Il appelle ses compagnons, j'accours : je le vois pâle et tremblant devant la mort présente à ses regards. J'oppose aux ennemis mon vaste bouclier, il couvre son corps renversé sur l'arene, et je sauve un lâche, action sans gloire pour Ajax.

« Si tu persistes à prétendre aux armes d'Achille,

Ergo aut exilio vires subduxit Achivis,
Aut nece; sic pugnat, sic est metuendus Ulysses.

Qui licet eloquio fidum quoque Nestora vincat;
Haud tamen efficiet, desertum ut Nestora crimen
Esse rear nullum; qui, cum imploraret Ulyssem
Vulnere tardus equi, fessusque senilibus annis,
Proditus à socio est. Non hæc mihi crimina fingi
Scit bene Tydides, qui nomine sæpè vocatum
Corripuit; trepidoque fugam exprobavit amico.

Aspiciunt oculis Superi mortalia justis.
En eget auxilio, qui non tulit; utque reliquit,
Sic linquendus erat: Legem sibi dixerat ipse.
Conclamat socios: adsum; videoque trementem,
Pallentemque metu, et trepidantem morte futurâ.
Opposui molem clypei, texique jacentem;
Servavique animam (minimum est hîc laudis) inertem.

Si perstas certare, locum redeamus in illum:

viens encore aux mêmes lieux où je sauvai tes jours. Que je t'y retrouve, au milieu des mêmes ennemis, avec tes blessures et ta frayeur accoutumée : cache-toi derriere mon bouclier, et là, dispute ensuite contre moi (14)!

» Lorsque je l'eus délivré, trop blessé pour combattre et pour se soutenir, il sut trouver des forces pour la fuite, et aucune blessure ne retarda ses pieds légers. Hector paroît, et entraîne avec lui les dieux dans la mêlée. Par-tout où il se montre, Ulysse, tu n'es pas seul épouvanté ; les plus braves pâlissent, tant Hector apporte avec lui de terreur ! Je saisis une roche pesante et le renverse au milieu de son vaste carnage.

« Lorsqu'il vint défier ici le plus vaillant, seul je le combattis. Vos vœux pour que le sort tombât sur moi furent exaucés (15). Et si vous demandez encore quelle fut la fortune du combat, je répondrai : « Ajax ne fut point vaincu par Hector. »

« Bientôt les Troyens, que favorise Jupiter, portent sur notre flotte et le fer et la flamme. Où étois-tu alors, Ulysse, avec ton éloquence ? Grecs, c'est moi qui fis de mon corps un rempart à vos mille vaisseaux, seul espoir de votre retour. Donnez les armes d'Achille pour tant de vaisseaux

Redde hostem, vulnusque tuum, solitumque timorem;
Post clypeumque late, et mecum contende sub illo

At postquam eripui, cui standi vulnera vires
Non dederant, nullo tardatus vulnere fugit
Hector adest: secumque Deos in prælia ducit.
Quaque ruit, non tu tantùm terreris, Ulysse;
Sed fortes etiam: tantum trahit ille timoris!
Hunc ego sanguineæ successu cædis ovantem
Cominus ingenti resupinum pondere fudi.

Hunc ego poscentem, cum quo concurreret, unus
Sustinui; sortemque meam vovistis, Achivi:
Et vestræ valuêre preces; si quæritis hujus
Fortunam pugnæ, non sum superatus ab illo.

Ecce ferunt Troës ferrumque, ignemque, Jovemque
In Danaas classes; ubi nunc facundus Ulysses?
Nempe ego mille meo protexi pectore puppes,
Spem vestri reditûs: Date tot pro navibus arma.

conservés. Et s'il m'est permis de parler sans détour, je ferai plus d'honneur à ces armes qu'elles ne m'en apporteront. Notre gloire est unie : les armes d'Achille ont plus besoin d'Ajax, qu'Ajax n'a besoin d'elles.

« Que le roi d'Ithaque oppose à mes exploits l'assassinat de Rhésus (16) et la mort du lâche Dolon (17) et le Palladium (18) enlevé avec le prêtre Hélénus (19) : il n'a rien entrepris au grand jour ; il doit tout à la nuit, et n'a rien fait sans le secours de Diomede. Si vous accordez les armes d'Achille pour prix de ces travaux obscurs, partagez-les du moins, et que Diomede ait la meilleure part. Mais pourquoi les donner à Ulysse, qui agit sans combat, dans les ténebres, et ne sait que tromper par ses artifices un ennemi peu prévoyant ! L'or dont ce casque étincelle trahiroit sa marche et ses stratagêmes au milieu des ombres de la nuit. Sa tête fléchiroit d'ailleurs sous ce casque pesant. Son bras débile ne pourroit soutenir cette forte lance ; et ce bouclier, où Vulcain grava l'image entiere du monde (20), ne convient point à une main timide qui ne semble faite que pour le larcin.

« Insensé, pourquoi demandes-tu des armes qui doivent t'accabler ? Si les Grecs trompés te les

Quod si vera licet mihi dicere; quæritur istis,
Quàm mihi, major honos: conjunctaque gloria nostra est;
Atque Ajax armis, non Ajaci arma petuntur.

Conferat his Ithacus Rhesum, imbellemque Dolona,
Priamidenque Helenum raptâ cum Pallade captum.
Luce nihil gestum; nihil est Diomede remoto.
Si semel ista datis meritis tam vilibus arma;
Dividite: et major pars sit Diomedis in illis.
Quo tamen hæc Ithaco? qui clam, qui semper inermis
Rem gerit; et furtis incautum decipit hostem?
Ipse nitor galeæ claro radiantis ab auro
Insidias prodet, manifestabitque latentem.
Sed neque Dulichius sub Achillis casside vertex
Pondera tanta feret; nec non onerosa gravisque
Pelias esse potest imbellibus hasta lacertis.
Nec clypeus vasti cælatus imagine mundi
Conveniet timidæ, natæque ad furta sinistræ.

Debilitaturum quid te petis, improbe, munus?

accordent, elles ne te rendront pas plus redoutable à l'ennemi, mais elles offriront l'enlèvement facile d'un riche butin. Le poids de ces armes ralentira ta fuite (car c'est à fuir que tu excelles, ô le plus lâche des mortels!). Ajoute que ton bouclier, qui a vu si peu de combats, est encore entier, tandis que le mien, ouvèrt par mille traits, demande un successeur.

« Enfin qu'est-il besoin de vains discours? Que les faits seuls décident. Jetez ces armes au milieu des ennemis : ordonnez ensuite qu'on aille les reprendre, et qu'elles soient la conquête de celui qui les rapportera (21). »

Le fils de Télamon avoit cessé de parler. Son dernier défi excite, parmi les Grecs, un murmure favorable. Le fils de Laërte se leve : il tient d'abord les yeux baissés vers la terre; il regarde ensuite les chefs impatients de l'entendre. Il parle, et, dans son discours, la grace ne manque point à l'éloquence (22) :

« Si les dieux avoient écouté vos vœux et les miens, l'héritier de ces riches dépouilles ne seroit pas incertain. Achille, tu jouirois de tes armes, et nous jouirions de toi-même. Mais puisque les destins cruels nous ont envié ce bonheur (et à ces

Quod tibi si populi donaverit error Achivi;
Cur spolieris, erit; non, cur metuaris ab hoste.
Et fuga (quâ solâ cunctos, timidissime, vincis)
Tarda futura tibi est gestamina tanta trahenti.
Adde quod iste tuus, tam raró prælia passus,
Integer est clypeus; nostro, qui tela ferendo
Mille patet plagis, novus est successor habendus.

Denique, quid verbis opus est? Spectemur agendo:
Arma viri fortis medios mittantur in hostes:
Inde jubete peti: et referentem ornate relatis.

Finierat Telamone satus; vulgique secutum
Ultima murmur erat: dônec Laërtius heros
Adstitit: atque oculos paulum tellure moratos
Sustulit ad proceres, exspectatoque resolvit
Ora sono: neque abest facundis gratia dictis.

Si mea cum vestris valuissent vota, Pelasgi,
Non foret ambiguus tanti certaminis hæres:
Tuque tuis armis, nos te poteremur, Achille.

mots, il parut essuyer quelques larmes), qui peut plus justement prétendre à l'armure d'Achille que celui qui donna Achille à la Grece (23)? Que l'esprit dur et grossier d'Ajax, qu'il vante lui-même, ne soit pas un titre en sa faveur; et que mon génie, qui vous fut toujours utile, ne me nuise point aujourd'hui. Que mon éloquence, si j'ai de l'éloquence, n'irrite point l'envie, lorsqu'après l'avoir employée si souvent pour l'intérêt commun, je m'en sers une fois pour moi seul. On ne doit point refuser de faire usage de ses propres biens, car je regarde comme étant à peine à nous la naissance, les aïeux, et ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes. Mais puisque Ajax se glorifie d'être l'arrière-petit-fils de Jupiter, à Jupiter aussi se rattache mon origine. Nos degrés sont égaux. Je suis fils de Laërte, et Laërte eut pour pere Arcésie (24), né de Jupiter. Mais, parmi les miens, on ne trouve ni coupable, ni banni (25). Mercure, qui reconnoît ma mere pour sa fille, m'a transmis une seconde noblesse, et, des deux côtés, j'ai des dieux pour ancêtres.

« Mais ce n'est ni parceque ma mere rend ma naissance plus illustre que celle d'Ajax, ni parceque l'auteur de mes jours ne s'est point souillé du meurtre de son frere, que je demande les armes d'Achille. Ne nous jugez que sur nos actions. Que

Quem quoniam non æqua mihi vobisque negarunt
Fata, (manuque simul veluti lacrymantia tersit
Lumina) quis magno melius succedat Achilli;
Quam per quem magnus Danaïs successit Achilles?
Huic modo ne prosit, quod, ut est, hebes esse videtur.
Neve mihi noceat, quod vobis semper, Achivi,
Profuit ingenium: meaque hæc facundia, si qua est,
Quæ nunc pro domino, pro vobis sæpè locuta est,
Invidià careat: bona nec sua quisque recuset.
Nam genus, et proavos, et quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco; sed enim, quia rettulit Ajax
Esse Jovis pronepos, nostri quoque sanguinis auctor
Jupiter est: totidemque gradus distamus ab illo.
Nam mihi Laërtes pater est, Arcesius illi,
Jupiter huic: neque in his quisquam damnatus et exsul.
Est quoque per matrem Cyllenius addita nobis
Altera nobilitas. Deus est in utroque parente.

Sed neque materno quod sum generosior ortu;
Nec mihi quod pater est fraterni sanguinis insons,
Proposita arma peto: meritis expendite caussam.

ce ne soit pas un avantage pour Ajax que Télamon soit frere de Pélée. Les degrés du sang ne doivent point fonder nos droits : c'est au mérite seul à les établir. Si cependant on vouloit rechercher dans l'ordre du sang le premier héritier d'Achille, le pere de ce héros, Pélée, vit encore, et Pyrrhus (26) est fils d'Achille. Qu'on porte donc ces armes à Phthie (27) ou à Scyros. Teucer (28) n'est pas moins qu'Ajax le cousin d'Achille. Mais demande-t-il ces armes? et s'il les demandoit, les obtiendroit-il? C'est par les faits qu'il faut y prétendre. Il me sera difficile de rappeler tous les miens: je suivrai cependant l'ordre des temps.

« Thétis, mere d'Achille, prévoyant la mort prématurée de son fils, cacha son sexe sous l'habit d'une vierge, et ce déguisement trompa les Grecs, et Ajax avec eux. C'est moi qui, parmi de frivoles atours, mêlai des armes dont la vue devoit émouvoir le courage d'un héros. Ses vêtements étoient encore ceux d'une compagne de Déidamie, quand il saisit le bouclier et l'épée : « Fils d'une Déesse, « m'écriai-je alors, les destins réservent à ton bras « la chute de Pergame. Que tardes-tu à venir ren- « verser ses tours et ses remparts? » Et, saisissant sa main, je l'entraîne, et conduis un grand courage à de grandes actions. Ainsi, tout ce qu'a fait Achille, c'est à moi que vous le devez. Ainsi, croyez



J. M. Moreau, del.   U. Ponce, Sculp. 1820.

Saisissant sa main, je l'entraîne, et conduis un grand courage à de grandes actions.

Dummodo quod fratres Telamon Peleusque fuerunt,
Ajacis meritum non sit: nec sanguinis ordo,
Sed virtutis honos spoliis quæratur in istis.
Aut si proximitas primusque requiritur hæres;
Est genitor Peleus, est Pyrrhus filius illi.
Quis locus Ajaci? Phthiam Scyronve ferantur
Nec minus est isto Teucer patruelis Achilli.
Num petit ille tamen, num sperat ut auferat arma?
Ergo operum quoniam nudum certamen habetur,
Plura quidem feci, quam quæ comprendere dictis
In promptu mihi sit. Rerum tamen ordine ducar.

Præscia venturi genitrix Nereïa leti
Dissimulat cultu natum: Deceperat omnes,
In quibus Ajacem, sumptæ fallacia vestis.
Arma ego fœmineis animum motura virilem
Mercibus inserui; neque adhuc projecerat heros
Virgineos habitus, cum parmam, hastamque tenenti:
Nate Deâ, dixi, tibi si peritura reservant
Pergama; quid dubitas ingentem evertere Trojam?
Injecique manum, fortemque ad fortia misi.

que c'est par ma lance que Télephe fut abattu; que Télephe vaincu et suppliant conserva la vie. Croyez que la ruine de Thebes fut mon ouvrage; que Lesbos, Ténédos (29), Chryse (30) et Cylla (31), villes consacrées à Apollon, devinrent ma conquête; que j'ai pris Scyros, que j'ai fait tomber les murailles de Lyrnesse. Et, passant sous silence tant d'autres exploits, c'est moi qui ai donné à la Grece celui qui pouvoit seul vaincre Hector: c'est donc par moi que l'illustre Hector a péri. Je demande ces armes pour prix de celles qui me firent reconnoître Achille: je lui donnai des armes pendant sa vie; je réclame les siennes après sa mort (32).

« Lorsque l'injure d'un seul eut armé toute la Grece, et que nos mille vaisseaux étoient retenus dans l'Aulide par le silence des vents, un oracle inhumain ordonnoit qu'Agamemnon immolât sa fille innocente au courroux de Diane (33): Agamemnon refusoit d'obéir. Il accusoit les Dieux, et le pere l'emportoit sur le roi. C'est moi qui fis céder sa tendresse à l'intérêt commun. Maintenant, je l'avoue, et qu'Atride (34) ne s'offense pas de cet aveu, le succès étoit difficile devant un juge séduit par l'amour paternel. Mais l'intérêt des peuples de la Grece, l'affront de son frere, et la dignité du sceptre remis dans ses mains, l'em-

Ergo opera illius mea sunt: ego Telephon hastâ
Pugnantem domui; victum, orantemque refeci.
Quod Thebæ cecidêre meum est. Me credite Lesbon,
Me Tenedon, Chrysenque, et Cyllan Apollinis urbes,
Et Scyron cepisse. Meâ concussa putate
Procubuisse solo Lyrnesia mœnia dextrâ.
Utque alias taceam, qui sævum perdere posset
Hectora, nempe dedi: per me jacet inclitus Hector.
Illis hæc armis, quibus est inventus Achilles,
Arma peto: vivo dederam, post fata reposco.

Ut dolor unius Danaos pervenit ad omnes,
Aulidaque Euboïcam complerunt mille carinæ;
Exspectata diu, nulla aut contraria classi
Flamina sunt: duræque jubent Agamemnona sortes
Immeritam sævæ natam mactare Dianæ.
Denegat hoc genitor, Divisque irascitur ipsis:
Atque in rege tamen pater est: ego mite parentis
Ingenium verbis ad publica commoda verti.
Nunc equidem fateor, fassoque ignoscat Atrides;
Difficilem tenui sub iniquo judice caussam.

portent enfin, et il consent qu'un peu de sang achete tant de gloire (35). Je suis envoyé au-devant de Clytemnestre (36). Il ne s'agissoit plus d'exhorter, de persuader une mere: il falloit la tromper. Si Ajax eût pris ma place, nos voiles dans l'Aulide attendroient encore les vents.

« Député par les Grecs, j'entre avec audace dans les remparts de Troie. Je vois la cour superbe de Priam : elle étoit alors pleine de guerriers. Je parle, avec assurance, au nom de toute la Grece, qui m'a rendu son interprête. J'accuse Pâris, je redemande Hélene (37) et les trésors enlevés avec elle. Priam est ému, Antenor (38) est persuadé. Mais Pâris et ses freres, et les complices de l'enlèvement d'Hélene peuvent à peine contenir leur fureur. Ménélas, tu t'en souviens; et ce jour te vit partager ce premier péril avec moi.

« Il seroit trop long de rappeler ici tout ce qu'ont fait d'utile, depuis le commencement de cette longue guerre, et ma prudence et ma valeur.

« Après les premiers combats, les Troyens se tinrent long-temps renfermés derriere leurs murailles. La carriere de Mars ne s'ouvrit plus au

Hunc tamen utilitas populi, fraterque, datique
Summa movet sceptri; laudem ut cum sanguine penset.
Mittor et ad matrem; quæ non hortanda, sed astu
Decipienda fuit; quo si Telamonius isset,
Orba suis essent etiamnum lintea ventis.

Mittor et Iliacas audax orator ad arces:
Visata et intrata est altæ mihi curia Trojæ;
Plenaque adhuc erat illa viris. Interritus egi,
Quam mihi mandarat communis Græcia, caussam.
Accusoque Parin: prædamque, Helenamque reposco:
Et moveo Priamum, Priamoque Antenora junctum.
At Paris, et fratres, et qui rapuêre sub illo,
Vix tenuêre manus (scis hoc, Menelaë) nefandas:
Primaque lux nostri tecum fuit illa pericli.

Longa referre mora est, quæ consilioque manuque
Utiliter feci spatiosi tempore belli.

Post acies primas, urbis se mœnibus hostes
Continuêre diu; nec aperti copia Martis

courage : enfin, à la dixieme année, nous avons combattu. Que faisois-tu cependant, toi qui ne connois que la lance et l'épée? Quels étoient les services alors par toi rendus? Si tu cherches les miens : Je dressois des piéges à l'ennemi ; je fortifiois notre camp (39); je consolois le soldat, je l'exhortois à supporter patiemment les ennuis d'une si longue guerre; j'indiquois les moyens de trouver des vivres ; j'enseignois l'art de combattre, et j'étois envoyé par-tout où les besoins de l'armée appeloient ma présence.

« Cependant, trompé par un songe (40) qu'il croit envoyé par Jupiter, Agamemnon ordonne de lever le siége. L'autorité de Jupiter peut lui servir d'excuse. Mais Ajax s'oppose-t-il au départ des Grecs? Exige-t-il que Pergame (41) succombe? Demande-t-il à combattre, seule gloire à laquelle il puisse prétendre? Pourquoi n'arrête-t-il pas les soldats qui déja regagnent les vaisseaux? Pourquoi ne prend-il pas les armes? Pourquoi ne donne-t-il pas l'exemple à l'armée? Ce n'étoit pas trop pour celui qui ne sait que vanter ses exploits. Mais, que dis-je? toi-même, Ajax, je t'ai vu fuir, et j'ai rougi, lorsque, tournant le dos à Troie, tu préparois les voiles pour un honteux départ.

« Soudain, élevant la voix : « Compagnons,

Ulla fuit; decimo demum pugnavimus anno.
Quid facis interea, qui nil nisi prælia nosti?
Quis tuus usus erat? nam si mea facta requiris;
Hostibus insidior; fossas munimine cingo;
Consolor socios; ut longi tædia belli
Mente ferant placidâ; doceo quo simus alendi
Armandique modo; mittor quo postulat usus.

Ecce Jovis monitu, deceptus imagine somni,
Rex jubet incepti curam dimittere belli.
Ille potest auctore suam defendere caussam.
Non sinat hoc Ajax; delendaque Pergama poscat:
Quodque potest, pugnet. Cur non remoratur ituros?
Cur non arma capit? dat, quod vaga turba sequatur?
Non erat hoc nimium, nunquam nisi magna loquenti.
Quid, quod et ipse fugis? vidi, puduitque videre,
Cur tu terga dares, inhonestaque vela parares.

Nec mora: Quid facitis? quæ vos dementia, dixi,

« m'écriai-je, où fuyez-vous? Quelle démence vous « entraîne, et vous fait abandonner Troie prête à « succomber ! Qu'allez-vous remporter dans la « Grece, si ce n'est la honte, après dix ans de tra- « vaux (42)! » Par ce discours et par d'autres encore que l'indignation rend éloquents, je ramene les Grecs, déja montés sur les vaisseaux, et se préparant pour le retour.

« Agamemnon convoque les chefs, que la terreur agite. Ajax n'ose pas même élever sa voix dans le conseil, tandis que Thersite (43) insulte les rois, et que je le punis de sa lâche insolence. Je me leve, j'excite contre les Troyens les chefs indécis et troublés; et, à ma voix, les Grecs retrouvent leur vertu. Dès ce moment, tout ce qu'Ajax a pu faire de grand devient mon ouvrage, puisque je l'ai rappelé de la fuite aux combats.

« Enfin, quel est celui des Grecs qui te vante et s'associe avec toi! Mais Diomede me communique tous ses projets; il écoute mes conseils, et toujours se croit sûr du succès, ayant Ulysse pour compagnon. C'est un honneur sans doute d'être seul choisi par Diomede entre tant de guerriers. Le sort ne m'avoit point désigné pour le suivre, lorsque, méprisant les dangers de la nuit et du nombre des ennemis, nous marchons, et j'immole

Concitat, ô socii, captam dimittere Trojam?
Quidve domum fertis decimo, nisi dedecus, anno?
Talibus atque aliis, in quæ dolor ipse disertum
Fecerat; aversos profugâ de classe reduxi.

Convocat Atrides socios terrore paventes:
Nec Telamoniades etiam nunc hiscere quicquam
Ausit; at ausus erat reges incessere dictis
Thersites, etiam per me haud impune, protervis.
Erigor: et trepidos cives exhortor in hostem:
Amissamque meâ virtutem voce reposco.
Tempore ab hoc quodcumque potest fecisse videri
Fortiter iste, meum est: quem dantem terga retraxi.

Denique de Danaïs quis te laudatve petitve?
At sua Tydides mecum communicat acta:
Me probat: et socio semper confidit Ulysse.
Est aliquid, de tot Grajorum millibus, unum
A Diomede legi. Nec me sors ire jubebat:
Sic tamen et spreto noctisque hostisque periclo,
Ausum eadem, quæ nos, Phrygiâ de gente Dolona

Dolon, qu'un projet pareil au nôtre avoit conduit vers les tentes des Grecs; mais je ne lui donnai la mort qu'après l'avoir contraint de révéler tout ce qu'il savoit, et je connus les desseins secrets de la perfide Troie.

« J'avois tout appris, il ne me restoit plus rien à découvrir, et je pouvois retourner sur mes pas avec la gloire que je m'étois promise. Mais c'étoit peu pour moi : je marche aux tentes de Rhésus (44), et, au milieu de son camp, je le plonge avec ses compagnons dans les ombres éternelles. Alors, satisfait et triomphant, je reviens, monté sur le char du vaincu et chargé de ses dépouilles. Maintenant, refusez-moi les armes d'Achille, d'Achille, dont le traître Dolon demandoit les chevaux pour prix des périls d'une nuit (45), et qu'Ajax vous paroisse plus digne de les obtenir!

« Vous rappellerai-je le lycien Sarpédon (46), et sa troupe que ravagea mon épée, lorsque je renversai dans des flots de sang Céranon, Iphitide, Alastor et Chromis, Alcandre et Halius, Noëmon et Prytanis? Citerai-je Chersidamas et Thoon, et Charope, et Ennomon conduit par des destins cruels, et tant d'autres guerriers, moins célebres, que mon bras a fait tomber sous les remparts de Troie (47)! Mes blessures attestent ma valeur, et



Queverdo aq fort.

Je marche aux tentes de Rhésus.... satisfait et triomphant, je reviens &c.



Interimo: non ante tamen, quam cuncta coëgi
Prodere; et edidici quid perfida Troja pararet.

Omnia cognoram: nec, quod specularer, habebam:
Et jam præmissa poteram cum laude reverti.
Haud contentus eâ, petii tentoria Rhesi:
Inque suis ipsum castris comitesque peremi.
Atque ita, captivo victor votisque potitus,
Ingredior curru lætos imitante triumphos.
Cujus equos pretium pro nocte poposcerat hostis,
Arma negate mihi: fueritque benignior Ajax.

Quid Lycii referam Sarpedonis agmina ferro
Devastata meo? cum multo sanguine fudi
Cæranon, Iphitiden, et Alastoraque, Chromiumque
Alcandrumque, Haliumque, Noëmonaque, Prytaninque,
Exitioque dedi cum Chersidamante Thoona,
Et Charopen, fatisque immitibus Ennomen actum:
Quique minus celebres nostra sub mœnibus urbis
Procubuêre manu. Sunt et mihi vulnera, cives,

leur place est honorable. O Grecs, ne croyez pas à de vains discours, voyez vous-mêmes (et en même temps il découvre son sein), voyez ce cœur toujours dévoué à vos intérêts. Mais, en dix ans de guerre, quel sang le fils de Télamon a-t-il versé pour vous? Son corps est sans blessures. Qu'importe cependant, s'il assure avoir pris les armes pour défendre nos vaisseaux contre les Troyens et Jupiter lui-même? Il l'a fait, je l'avoue: ce n'est point mon usage de ternir méchamment les grandes actions. Mais qu'Ajax ne prétende pas s'attribuer à lui seul une gloire qui est commune à tous, et qu'il daigne au moins vous en laisser une part. Patrocle (48), couvert des armes d'Achille, et pris pour ce héros lui-même, repoussa mieux qu'Ajax, les Troyens dont les flammes menaçoient nos vaisseaux.

« Ajax se vante d'avoir osé seul accepter le défi d'Hector. Mais il oublie Agamemnon, et d'autres, et moi-même. Il ne se présenta que le neuvième (49), et ne fut choisi que par le sort. Mais enfin, quel fut, vaillant Ajax, l'événement de ce combat? Hector se retira sans aucune blessure.

« O douleur ineffaçable! pourquoi suis-je obligé de rappeler ce jour où, avec Achille, tomba le

Ipso pulchra loco: nec vanis credite verbis;
Aspicite en (vestemque manu deducit), et, hæc sunt
Pectora semper, ait, vestris exercita rebus.
At nihil impendit per tot Telamonius annos
Sanguinis in socios: et habet sine vulnere corpus.
Quid tamen hoc refert; si se pro classe Pelasgâ
Arma tulisse refert contra Troasque Jovemque?
Confiteorque, tulit: neque enim benefacta malignè
Detrectare meum est; sed nec communia solus
Occupet, atque aliquem vobis quoque reddat honorem.
Reppulit Actolides sub imagine tutus Achillis
Troas ab arsuris cum defensore carinis.

Ausum etiam Hectoreo solum concurrere Marti
Se putat, oblitus regisque, ducumque, meique;
Nonus in officio, et prælatus munere sortis:
Sed tamen eventus vestræ, fortissime, pugnæ
Quis fuit? Hector abit violatus vulnere nullo.

Me miserum, quanto cogor meminisse dolore

rempart de la Grece! Ni mes larmes, ni mon accablement, ni mes périls, ne m'empêcherent de relever son corps couché dans la poussiere. Ce fut sur ces épaules que je portai le grand Achille, sur ces épaules que je portai les armes du héros, ces mêmes armes que je demande à porter encore. Mes forces suffisent donc pour un si noble poids; et si vous me jugez digne de cet honneur, je puis du moins en sentir, en reconnoître le prix.

« Thétis, dans sa tendre ambition pour son fils, n'auroit-elle fait fabriquer ces armes immortelles où Vulcain déploya tout son art, que pour qu'elles devinssent la parure d'un soldat ignorant et grossier! Connoîtroit-il seulement ce que le ciseau grava sur ce bouclier, l'Océan et la Terre, les Astres et les Cieux; les Pleïades (50), les Hyades (51), l'Ourse (52), qui ne descend jamais dans l'onde, tant de cités diverses, et la brillante épée d'Orion? Il demande des armes qui seroient une énigme pour lui.

« Il m'accuse d'avoir fui les travaux de Mars, et de n'y avoir pris part que lorsqu'ils étoient commencés. Mais il ne s'aperçoit pas qu'il insulte au magnanime Achille! S'il appelle crime une feinte, Achille et moi avons feint tous les deux. Si c'est une faute d'être venu tard devant Troie, j'y suis

Temporis illius, quo Graiûm munus Achilles
Procubuit! nec me lacrymæ, luctusve, timorve
Tardarunt, quin corpus humo sublime referrem.
His humeris, his, inquam, humeris ego corpus Achillis
Et simul arma tuli: quæ nunc quoque ferre laboro.
Sunt mihi, quæ valeant in talia pondera, vires:
Est animus vestros certè sensurus honores.

Scilicet idcirco pro nato cærula mater
Ambitiosa suo fuit, ut cœlestia dona,
Artis opus tantæ, rudis et sine pectore miles
Indueret? neque enim clypei cælamina norit,
Oceanum, et terras, cumque alto sidera cœlo,
Pleïadasque, Hyadasque, immunemque æquoris Arcton,
Diversasque urbes, nitidumque Orionis ensem.
Postulat ut capiat, quæ non intelligit arma.

Quid? quod me duri, fugientem munera belli
Arguit incepto serum accessisse labori?
Nec se magnanimo maledicere sentit Achilli!
Si simulasse vocat crimen, simulavimus ambo.

venu avant Achille. Je fus retenu par la tendresse d'une épouse, Achille l'étoit par celle d'une mere. Les premiers moments leur furent donnés: le reste vous appartint. Et, si je ne pouvois l'excuser, je ne craindrois pas un crime qui m'est commun avec le grand Achille. Cependant, cet Achille fut découvert par l'adresse d'Ulysse, mais Ulysse l'a-t-il été par l'adresse d'Ajax!

« Je ne m'étonne point qu'il ait lancé sur moi les traits de sa langue grossiere. Grecs, il ne vous a pas épargnés vous-mêmes. S'il est honteux pour moi d'avoir accusé Palamede d'un crime imaginaire, est-il glorieux pour vous de l'avoir condamné? Mais le fils de Nauplius ne put justifier son crime : il étoit évident. On ne se borna point à vous parler de sa trahison, vous la vîtes; et le prix qu'il en avoit reçu fut mis devant vos yeux.

« Quant à l'abandon de Philoctete dans Lemnos, ce n'est pas moi qu'il faut en accuser: Grecs, défendez votre cause. Je l'avoue, j'ai donné le conseil: vous avez ordonné. Je voulois, sauvant au fils de Péan les fatigues du voyage, les travaux de la guerre, laisser à ses maux cruels un calme né-

Si mora pro culpa est, ego sum maturior illo.
Me pia detinuit conjux: pia mater Achillem:
Primaque sunt illis data tempora, cætera vobis.
Haud timeo, si jam nequeo defendere crimen
Cum tanto commune viro. Deprensus Ulyssis
Ingenio tamen ille; at non Ajacis, Ulysses.

Neve in me stolidæ convicia fundere linguæ
Admiremur eum: vobis quoque digna pudore
Objicit. An falso Palameden crimine turpe
Accusasse mihi, vobis damnasse decorum est?
Sed neque Naupliades facinus defendere tantum,
Tamque patens, valuit: nec vos audistis in illo
Crimina; vidistis: pretioque objecta patebant.

Nec Pæantiaden quod habet Vulcania Lemnos.
Esse reus merui: factum defendite vestrum:
Consensistis enim; nec me suasisse negabo;
Ut se subtraheret bellique viæque labori,
Tentaretque feros requie lenire dolores.

cessaire. Il consentit lui-même à ne pas vous suivre, et il vit encore. Mon avis ne fut pas seulement sincere, il fut heureux : il suffisoit qu'il fût sincere.

« Mais puisqu'un oracle le demande pour renverser les murs de Troie, ne m'envoyez point à Lemnos : c'est Ajax qu'il faut charger de cette mission. Son éloquence saura calmer un furieux qu'aigrissent la colere et de longues douleurs ; ou bien l'adroit Ajax réussira par quelque autre artifice. Mais on verra le Simoïs (53) remonter vers sa source, l'Ida dépouillé de son feuillage, et les Grecs s'armer pour les Troyens, avant que l'industrie d'Ajax soit utile à vos intérêts, si je les abandonne.

« Farouche Philoctete, quelque irrité que tu sois contre les Grecs, contre Agamemnon et moi-même, malgré les imprécations et la haine dont tu me poursuis ; quoique tu ne cesses de dévouer ma tête, de demander que le ciel m'offre à ta colere, et que tu aspires à te rassasier de mon sang, en devenant maître de mon sort comme je le fus du tien, j'irai cependant te chercher : je te persuaderai de me suivre ; ou du moins, secondé par la fortune, je saurai m'emparer de tes fleches, comme je m'emparai du devin Hélénus ; comme par lui je

Paruit, et vivit; non hæc sententia tantùm
Fida, sed et felix; cum sit satis esse fidelem.

Quem quoniam vates delenda ad Pergama poscunt,
Ne mandate mihi: melius Telamonius ibit:
Eloquioque virum morbis irâque furentem
Molliet: aut aliquâ producet callidus arte.
Ante retro Simoïs fluet, et sine frondibus Ide
Stabit, et auxilium promittet Achaïa Trojæ;
Quàm, cessante meo pro vestris pectore rebus,
Ajacis stolidi Danaïs sollertia prosit.

Sis licet infestus sociis, regique, mihique,
Dure Philoctete; licet exsecrere, meumque
Devoveas sine fine caput; cupiasque dolenti
Me tibi forte dari, nostrumque haurire cruorem:
Utque tui mihi, sic fiat tibi copia nostri:
Te tamen aggrediar, mecumque reducere nitar.
Tamque tuis potiar (faveat Fortuna) sagittis,
Quam sum Dardanio, quem cepi, vate potitus;

connus les réponses des Immortels et les destins d'Ilion ; comme j'enlevai le Palladium dans le temple de Minerve, au milieu des Troyens. Et Ajax ose se comparer à Ulysse! Les oracles l'annonçoient, Troie étoit imprenable si elle conservoit l'image de Pallas. Où est le superbe Ajax? Que servent les discours si fiers de ce grand capitaine? Pourquoi craint-il, lorsque Ulysse ose marcher dans les ténebres, se confier à la nuit, traverser les gardes ennemies, pénétrer non seulement dans Ilion, mais dans sa haute citadelle, enlever la statue de la Déesse, et l'emporter à la vue des Troyens. Sans cette heureuse audace, vainement Ajax auroit couvert de sept cuirs son vaste bouclier. Dans cette nuit, je triomphai de Troie; je vainquis Troie, en la réduisant à n'être plus invincible.

« Cesse, Ajax, de me rappeler, en ce moment, Diomede par ton geste et par tes murmures (54). Sans doute Diomede a sa part de gloire dans mes exploits. Mais, toi-même, étois-tu seul lorsque, couvert de ton bouclier, tu défendis nos vaisseaux! Une foule de guerriers t'accompagnoient, et je n'en avois qu'un avec moi. Si Diomede ne savoit que la valeur cede à la prudence, et qu'être invincible n'est pas un titre pour prétendre aux armes

Quam responsa Deûm, Trojanaque fata retexi;
Quam rapui Phrygiæ signum penetrale Minervæ
Hostibus è mediis; et se mihi comparat Ajax?
Nempe capi Trojam prohibebant fata sine illo.
Fortis ubi est Ajax? ubi sunt ingentia magni
Verba viri? cur hic metuit? cur audet Ulysses
Ire per excubias, et se committere nocti?
Perque feros enses, non tantùm mœnia Troüm,
Verum etiam summas arces intrare: suâque
Eripere æde Deam, raptamque efferre per hostes?
Quæ nisi fecissem, frustra Telamone creatus
Gestasset læva taurorum tergora septem.
Illâ nocte mihi Trojæ victoria parta est:
Pergama tum vici, cum vinci posse coëgi.

Desine, Tydiden, vultuque, et murmure nobis
Ostentare meum: pars est sua laudis in illis.
Nec tu, cum sociâ clypeum pro classe tenebas,
Solus eras: tibi turba comes, mihi contigit unus.
Qui nisi pugnacem sciret sapiente minorem
Esse, nec indomitæ deberi præmia dextræ,

d'Achille, il les eût demandées. Et le fils d'Oïlée, plus modeste que toi, le terrible Eurypile, le généreux fils d'Andrémon (55), Idoménée (56), et Mérion (57), nés dans la même patrie, prétendroient à cette récompense; le frere du puissant Atride auroit les mêmes droits. Tous ces braves, qui ne te cedent point en valeur, ont cédé à ma prudence. Ton bras peut servir dans les combats, mais il a besoin que mes conseils le dirigent. Tu n'as qu'une force aveugle, je prévois l'avenir. Tu peux combattre, mais le fils d'Atrée (58) choisit avec moi le temps du combat. Le corps seul agit en toi, dans Ulysse c'est la sagesse; et autant le pilote qui gouverne le vaisseau est au-dessus du rameur, et le chef d'armée au-dessus du soldat, autant je l'emporte sur toi. Cependant mon génie n'est pas supérieur à mon courage, et l'un et l'autre ont la même vigueur.

« Illustres chefs de la Grece, donnez donc ces armes à qui veilla toujours pour le salut de l'armée. Que cet honneur soit la récompense de tout ce qu'il a fait d'utile dans cette longue guerre. Déja nous touchons au terme de nos travaux. J'ai détruit l'obstacle qu'opposoient les destins. J'ai pris Pergame, en rendant sa conquête possible. Je vous conjure donc par l'espérance commune, et par ces remparts qui vont s'écrouler. Je vous conjure

Ipse quoque hæc peteret: peteret moderatior Ajax,
Eurypilusque ferox, claroque Andremone natus:
Nec minus Idomeneus, patriâque creatus eâdem
Meriones: peteret majoris frater Atridæ.
Quippe manu fortes (nec sunt tibi Marte secundi)
Consiliis cessêre meis: tibi dextera bello
Utilis; ingenium est, quod eget moderamine nostri.
Tu vires sine mente geris: mihi cura futuri est.
Tu pugnare potes: pugnandi tempora mecum
Eligit Atrides. Tu tantum corpore prodes;
Nos animo: quantoque ratem qui temperat, anteit
Remigis officium; quanto dux milite major;
Tanto ego te supero: nec non in corpore nostro
Pectora sunt potiora manu: vigor omnis in illis.

At vos, ô proceres, vigili date præmia vestro;
Proque tot annorum curâ, quos anxius egi,
Hunc titulum meritis pensandum reddite nostris.
Jam labor in fine est: obstantia fata removi;
Altaque, posse capi faciendo, Pergama cepi.
Per spes nunc socias, casuraque mœnia Troûm,

par les dieux que j'ai ravis aux Troyens, par le génie et la prudence qu'il faudra consulter s'il reste encore à tenter quelque entreprise difficile et hardie pour achever les destins de Troie : souvenez-vous d'Ulysse ; ou si vous me refusez les armes d'Achille, donnez-les à cette Déesse. » Et à ces mots, il montra la statue fatale de Minerve (59).

Les chefs de l'armée applaudirent. On vit alors ce que peut l'art savant du langage, et l'éloquent Ulysse emporta les armes du vaillant Achille. Ajax, qui soutint seul tant de fois et le fer et la flamme, Hector et Jupiter, ne peut soutenir l'affront qu'il a reçu (60). Ce guerrier invincible est vaincu par la douleur. Il saisit son épée : « Du moins, dit-il, ce fer m'appartient. Mais Ulysse « le demanderoit-il encore ! Je n'ai plus qu'à m'en « servir contre moi : il fut souvent rougi du sang « phrygien ; qu'il le soit enfin de celui de son maî- « tre (61) ; et qu'Ajax ne puisse être vaincu que par « Ajax ! » Il dit, et enfonce le glaive dans son sein jusque-là sans blessure (62). On fit de vains efforts pour arracher le fer ; le sang, jaillissant avec violence, put seul le repousser. La terre que ce sang rougit, fit éclore, sur une tige verte, une fleur de pourpre pareille à celle qui naquit du sang d'Hyacinthe. Les mêmes lettres tracées sur les feuilles,



B. Duvivier inv. J. Adam sculp.

« Qu'Ajax ne puisse être vaincu que par Ajax ! » il dit, et enfonce le glaive dans son sein jusque-là sans blessure.

Perque Deos oro, quos hosti nuper ademi;
Per, si quid superest, quod sit sapienter agendum;
Si quid adhuc audax, ex præcipitique petendum;
Si Trojæ fatis aliquid restare putatis,
Este mei memores: aut si mihi non datis arma,
Huic date: et ostendit signum fatale Minervæ.

Mota manus procerum est: et, quid facundia posset,
Re patuit; fortisque viri tulit arma disertus.
Hectora qui solus, qui ferrum, ignemque, Jovemque,
Sustinuit toties; unam non sustinet iram:
Invictumque virum vincit dolor. Arripit ensem:
Et, meus hic certè est: an et hunc sibi poscet Ulysses?
Hoc, ait, utendum est in me mihi: quique cruore
Sæpè Phrygum maduit, Domini nunc cæde madebit:
Ne quisquam Ajacem possit superare, nisi Ajax.
Dixit: et in pectus tum denique vulnera passum,
Qua patuit ferro, letalem condidit ensem:
Nec valuêre manus infixum educere telum.
Expulit ipse cruor: rubefactaque sanguine tellus
Purpureum viridi genuit de cespite florem,

dans l'une expriment un nom, et dans l'autre une plainte (63).

Ulysse, après sa victoire, s'embarque pour Lemnos, terre infâme où jadis les hommes qui l'habitoient furent tous égorgés par ordre d'Hypsipyle (64), fille de Thoas (65). Maître des fleches d'Hercule, et suivi de Philoctete, Ulysse revient sous les remparts de Troie.

Enfin les derniers travaux de cette longue guerre s'achevent. Troie et Priam tombent en même temps (66). Hécube (67), épouse infortunée, après avoir tout perdu, perdit encore la forme humaine, et, par des aboiements nouveaux, épouvanta les airs sur des rives étrangeres.

Ilion brûloit aux bords où l'Hellespont (68) s'allonge, se resserre et s'enferme entre deux mers. L'autel de Jupiter avoit bu le vieux sang de Priam (69). Traînée par les cheveux, la prêtresse d'Apollon, Cassandre (70), tendoit vers le ciel de suppliantes mains (71). Prix injurieux de la victoire, les meres Troyennes, embrassant, tandis qu'elles le peuvent encore, les autels des dieux de leur patrie, et réfugiées dans les temples embrasés, en sont arrachées par le vainqueur. Le



Duvivier inv. N. Courbe sculp.

Suivi de Philoctète, Ulysse revient sous les remparts de Troie.



Qui prius Œbalio fuerat de vulnere natus.
Littera communis mediis pueroque viroque
Inscripta est foliis: hæc nominis, illa querelæ.

Victor ad Hypsipyles patriam, clarique Thoantis,
Et veterum terras infames cæde virorum,
Vela dat, ut referat, Tyrinthia tela, sagittas.
Quæ postquam ad Grajos, domino comitante, revexit.

Imposita est fero tandem manus ultima bello.
Troja simul Priamusque cadunt. Priameïa conjux
Perdidit infelix hominis, post omnia, formam;
Externasque novo latratu terruit auras.

Longus in angustum qua clauditur Hellespontus
Ilion ardebat; neque adhuc consederat ignis:
Exiguumque senis Priami Jovis ara cruorem
Combiberat: tractata comis antistita Phœbi
Non profecturas tendebat ad æthera palmas.
Dardanidas matres patriorum signa Deorum,
Dum licet, amplexas, succensaque templa tenentes,
Invidiosa trahunt victores præmia Graji.

jeune Astyanax (72) est précipité du haut de ces tours d'où sa mere lui montroit si souvent Hector combattant pour lui et pour le trône de ses aïeux.

Déja le souffle heureux de Borée invite les Grecs à partir. Les voiles s'enflent et frémissent. Le pilote veut qu'on profite de la faveur des vents: « Adieu, « Troie! on nous arrache de ton sein! » s'écrient les Troyennes captives. Elles embrassent la terre qui les vit naître, et quittent les toits fumants de leur patrie. Hécube, quel spectacle! Hécube arrive la derniere. Ulysse l'entraîne: il l'a trouvée errante au milieu des tombeaux de ses fils, et baisant leurs froids ossements. Elle a pu du moins avaler (73) les cendres de son Hector; elle les emporte dans son sein, et n'a laissé, sur le monument, que ses cheveux blancs et ses larmes, seules offrandes aux mânes de son fils (74).

Sur la rive opposée aux lieux où fut Troie, est le pays habité par les Thraces (75). C'est là que régnoit le riche Polymestor (76). Priam lui avoit confié secrètement Polydore (77) pour éloigner cet enfant des périls de la guerre: sage précaution, s'il n'eût pas envoyé, avec son fils, de riches tré-



B. Duvivier del. Migueret sculp.

Le jeune Astyanax est précipité ....

Mittitur Astyanax illis de turribus, unde
Pugnantem pro se, proavitaque regna tuentem,
Sæpe videre patrem, monstratum à matre, solebat.

Jamque viam suadet Boreas; flatuque secundo
Carbasa mota sonant: jubet uti navita ventis.
Troja, vale: rapimur, clamant: dantque oscula terræ
Troades: et patriæ fumantia tecta relinquunt.
Ultima conscendit classem (miserabile visu)
In mediis Hecube natorum inventa sepulcris.
Prensantem tumulos, atque ossibus oscula dantem
Dulichiæ traxere manus; tamen unius hausit,
Inque sinu cineres secum tulit Hectoris haustos.
Hectoris in tumulo canum de vertice crinem,
Inferias inopes, crinem lacrymasque relinquit.

Est, ubi Troja fuit, Phrygiæ contraria tellus,
Bistoniis habitata viris. Polymestoris illic
Regia dives erat, cui te commisit alendum
Clam, Polydore, pater, Phrygiisque removit ab armis.
Consilium sapiens: sceleris nisi præmia magnas

sors qui devoient tenter l'avarice et l'inviter au crime. Lorsque les destins de Troie furent accomplis, le roi des Thraces, s'armant d'un glaive impie, égorgea le jeune prince commis à ses soins; et comme s'il eût pu cacher le forfait avec le corps de la victime, il précipita, du haut d'un rocher, Polydore dans la mer.

Surpris par la tempête, les Grecs arrêtent leurs vaisseaux dans les ports de la Thrace; et, tandis qu'ils attendent une mer plus tranquille et des vents favorables, soudain la terre s'ouvre, et l'ombre du grand Achille apparoît, terrible et menaçante (78), tel que le héros étoit pendant sa vie, lorsqu'il osa, dans sa violence, tirer l'épée contre le fier Atride (79). « Grecs, dit-il, vous partez, et « vous oubliez Achille! La mémoire de mes actions « est ensevelie avec moi! Qu'il n'en soit pas ainsi; « et, afin que mon tombeau ne reste pas sans « honneur, je demande, pour apaiser mes mâ- « nes, le sacrifice de Polyxene (80) ».

Il dit, et les Grecs, obéissant à l'ombre impi-



Duvivier del. N. Courbe sculp.

Le roi des Thraces, s'armant d'un glaive impie, égorgea le jeune prince commis à ses soins.





Chasselat inv. N. Courbe sculp

Grecs, dit-il, vous partez et vous oubliez Achille !.. je demande, pour apaiser mes mânes, le sacrifice de Polixène !

Adjecisset opes, animi irritamen avari.
Ut cecidit fortuna Phrygum, capit impius ensem
Rex Thracum, juguloque sui defigit alumni:
Et, tanquam tolli cum corpore crimina possent,
Exanimem è scopulo subjectas misit in undas.

Littore Threïcio classem religârat Atrides,
Dum mare pacatum, dum ventus amicior esset.
Hîc subito, quantus, cum viveret, esse solebat,
Exit humo late ruptâ; similisque minaci,
Temporis illius vultum referebat Achilles;
Quo ferus injusto petiit Agamemnona ferro:
Immemoresque mei disceditis, inquit, Achivi?
Obrutaque est mecum virtutis gratia nostræ?
Ne facite; utque meum non sit sine honore sepulcrum,
Placet Achilleos mactata Polyxena manes.

Dixit: et, immiti sociis parentibus umbræ,
Rapta sinu matris, quam jam prope sola fovebat,

toyable, arrachent des bras de sa mere Polyxene, derniere consolation qui restoit à sa douleur. Cette princesse, que son courage éleve au-dessus de son sexe et de son malheur, est conduite en victime sur la tombe d'Achille (81). Digne fille des rois, elle arrive à cet autel barbare, et, voyant les funestes apprêts du sacrifice, Néoptoleme debout, qui tient le couteau sacré, et attache sur elle ses regards : « Répands, dit-elle, ce sang illustre et « pur : que rien ne t'arrête ; plonge le fer dans ma « gorge ou dans mon sein (et, en même temps, « elle lui présente l'une et l'autre). Polyxene craint « moins la mort que l'esclavage. Mais aucune di- « vinité ne peut être apaisée par ce sacrifice inhu- « main. Je voudrois seulement que ma mere trom- « pée pût ignorer ma mort. Ma mere trouble seule « la joie que m'offre le trépas ; et cependant, ce « n'est pas ma mort qui doit l'affliger, c'est sa vie. « Vous, ô Grecs, éloignez-vous : laissez-moi des- « cendre libre chez les morts (82). Si ma priere est « juste, ne portez point sur moi vos mains, et res- « pectez mon sexe. Quels que soient les mânes que « vous cherchiez à apaiser, mon sacrifice leur « sera plus agréable, devenu volontaire. Si mes « derniers vœux peuvent vous toucher, écoutez la « fille de Priam, et non votre captive. Rendez à « ma mere mon corps sans rançon. Que l'or ne ra- « chete point le triste droit du tombeau, accor-

Fortis et infelix, et plusquam fœmina, virgo
Ducitur ad tumulum; diroque fit hostia busto.
Quæ memor ipsa sui, postquam crudelibus aris
Admota est; sensitque sibi fera sacra parari;
Utque Neoptolemum stantem, ferrumque tenentem,
Inque suo vidit figentem lumina vultu:
Utere jamdudum generoso sanguine, dixit.
Nulla mora est; at tu jugulo vel pectore telum
Conde meo: Jugulumque simul pectusque retexit.
Scilicet aut ulli servire Polyxena ferrem,
Aut per tale sacrum numen placabitur ullum.
Mors tantum vellem matrem mea fallere posset.
Mater obest; minuitque necis mihi gaudia; quamvis
Non mea mors illi, verùm sua vita gemenda est.
Vos modo, ne Stygios adeam non libera manes;
Este procul, si justa peto; tactuque viriles
Virgineo removete manus; acceptior illi,
Quisquis is est, quem cæde meâ placare paratis,
Liber erit sanguis; si quos tamen ultima nostri
Vota movent oris, Priami vos filia regis,
Non captiva rogat; genitrici corpus inemptum

« dez-le à ses pleurs. Autrefois elle avoit des « trésors, et s'en servoit pour racheter ses en-« fants. »

Polyxene se tait : le peuple ne peut retenir ses pleurs, elle retient les siens. Le sacrificateur lui-même est attendri, et plonge à regret le couteau dans le sein qui s'offre à ses coups (83). La victime chancelle et tombe; et son front conserve encore une noble fierté. En tombant, elle songeoit à ranger ses vêtements, et ce dernier soin est le triomphe de la pudeur (84).

Les captives Troyennes reçoivent son corps : elles se rappellent avec douleur tous les fils de Priam égorgés, tout le sang qu'une seule famille a versé. Elles pleurent sur toi, jeune Polyxene, sur vous aussi, naguere épouse et reine, mere de tant de princes, gloire et image de la féconde Asie (85); maintenant mise à si bas prix dans le butin de Troie, qu'Ulysse vous dédaigneroit pour son esclave, si vous n'étiez la mere d'Hector. Le nom d'Hector suffit à peine pour donner un maître à sa mere (86). Hécube presse dans ses bras ce corps sanglant où fut une ame et si pure et si grande. Elle pleure sur ces restes inanimés, comme elle avoit pleuré sur sa patrie, sur ses enfants, sur son



J. M. Moreau del.t N. Ponce, sculp.t 1821.

Le Sacrificateur lui-même est attendri.



Reddite: neve auro redimat jus triste sepulcri,
Sed lacrymis: tunc, cum poterat, redimebat et auro.

Dixerat; at populus lacrymas, quam illa tenebat,
Non tenet; ipse etiam flens, invitusque sacerdos
Præbita conjecto rupit præcordia ferro.
Illa, super terram, defecto poplite, labens,
Pertulit intrepidos ad fata novissima vultus.
Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas,
Cum caderet; castique decus servare pudoris.

Troades excipiunt; deploratosque recensent
Priamidas; et quid dederit domus una cruoris.
Teque gemunt, virgo; teque ô modo regia conjux,
Regia dicta parens, Asiæ florentis imago;
Nunc etiam prædæ mala sors: quam victor Ulysses
Esse suam nollet, nisi quod tamen Hectora partu
Edideras: Dominum matri vix repperit Hector.
Quæ corpus complexa animæ tam fortis inane,
Quas toties patriæ dederat, natisque, viroque,

époux. Elle arrose de ses larmes l'endroit qu'a percé le fer. Ses levres pressent les levres de Polyxene ; elle frappe son sein qu'elle a si souvent meurtri dans ses longues douleurs; et, traînant ses cheveux blancs dans le sang glacé de sa fille, le cœur oppressé, elle éclate en longs regrets, et sur-tout en ces mots :

« O ma fille, cher et dernier objet de la douleur « de ta mere! il ne me reste plus rien à perdre, ô « ma fille! tu n'es plus. Je vois dans ton sein ta « blessure et la mienne. Le glaive a donc moissonné tous mes enfants! Il a aussi tranché ta vie. « Je croyois du moins que ton sexe te préserveroit « du fer ennemi, mais ton sexe même n'a pu te « défendre. Le destin qui a fait périr tous tes freres « ne t'a point épargnée! Ce destructeur de tous les « miens, l'impitoyable Achille, te donne aussi la « mort. Quand il tomba sous les traits de Pâris et « d'Apollon : « Enfin, m'écriai-je, Achille n'est « plus à craindre! » Je me trompois : il étoit encore « redoutable pour moi. Sa cendre même dévore « ma race, et je trouve un ennemi dans son tombeau (87). Mon sein n'a donc été fécond que pour « assouvir la fureur du petit-fils d'Éaque! Le superbe Ilion est tombé: sa chûte acheve le malheur de l'Asie, sans achever le mien. Ilion « existe encore pour moi seule, et le cours de mes

Huic quoque dat lacrymas; lacrymas in vulnera fundit,
Osculaque ore legit; consuetaque pectora plangit;
Canitiemque suam concreto in sanguine verrens,
Plura quidem, sed et hæc, laniato pectore, dixit:

Nata tuæ (quid enim superest?) dolor ultime matri,
Nata, jaces: videoque tuum, mea vulnera, vulnus!
En, ne perdiderim quemquam sine cæde meorum,
Tu quoque vulnus habes! At te, quia fœmina, rebar
A ferro tutam: cecidisti et fœmina ferro!
Totque tuos idem fratres, te perdidit idem,
Exitium Trojæ, nostrique orbator, Achilles.
At postquam cecidit Paridis Phœbique sagittis:
Nunc certè, dixi, non est metuendus Achilles.
Nunc quoque mî metuendus erat; cinis ipse sepulti
In genus hoc sævit: tumulo quoque sensimus hostem:
Æacidæ fecunda fui. Jacet Ilion ingens;
Eventuque gravi finita est publica clades:
Si finita tamen; soli mihi Pergama restant;
In cursuque meus dolor est. Modo maxima rerum,

« infortunes n'est pas terminé. Autrefois, reine « puissante par mes richesses, par mes enfants, « par mes gendres, par mon époux : maintenant, « arrachée aux tombeaux de mes fils, pauvre es- « clave, traînée en exil, on me conduit à Péné- « lope (88), qui, me chargeant de vils travaux, et « me montrant aux meres d'Ithaque, dira : « Voilà « l'illustre mere d'Hector! voilà l'épouse de Priam! »

« Après tant de pertes cruelles, toi qui seule « consolois les douleurs de ta mere, on te sacrifie « aux mânes de l'implacable Achille. Je t'ai donné « le jour pour être immolée en victime à notre en- « nemi. Pourquoi ne puis-je mourir! et qu'attends- « je encore? Que me réserves-tu, vieillesse odieuse? « Que me réservez-vous, Dieux cruels? Ne prolon- « gez-vous les tristes jours de ma vie que pour me « faire voir de nouvelles funérailles! Qui l'eût dit, « qu'après la chûte de Pergame, Priam eût pu se « croire heureux (89)! Il le fut par sa mort. O ma « fille, il n'a point vu ton funeste trépas, et il per- « dit en même temps et le trône et la vie.

« Mais, ô fille des rois, ta pompe funebre sera- « t-elle digne de ta naissance, et ton corps repo- « sera-t-il dans le tombeau de tes aïeux! Non, telle « n'est point la fortune de la maison de Priam. Les « pleurs de ta mere, un peu de sable sur des bords

Tot generis, natisque potens, nuribusque, viroque,
Nunc trahor exsul, inops, tumulis avulsa meorum,
Penelopæ munus; quæ me data pensa trahentem
Matribus ostendens Ithacis: Hæc Hectoris illa est
Clara parens; hæc est, dicet, Priameïa conjux.

Postque tot amissos tu nunc, quæ sola levabas
Maternos luctus, hostilia busta piasti.
Inferias hosti peperi. Quo ferrea resto?
Quidve moror? Quo me servas, damnosa senectus?
Quid, Dî crudeles, nisi uti nova funera cernam,
Vivacem differtis anum? Quis posse putaret
Felicem Priamum, post diruta Pergama, dici?
Felix morte suâ: nec te, mea nata, peremptam
Aspicit: et vitam pariter, regnumque reliquit.

At, puto, funeribus dotabere, regia virgo;
Condeturque tuum monumentis corpus avitis.
Non hæc est fortuna domûs; tibi munera matris
Contingent fletus, peregrinæque haustus arenæ.

« étrangers, c'est tout ce qui te reste. Nous avons « tout perdu. Et si je puis encore supporter le « peu de jours réservés à ma vie, c'est pour Poly-« dore, confié au roi de Thrace, qui regne en ces « contrées; Polydore, si cher à sa mere, et main-« tenant le seul de mes enfants! Mais, que tardé-« je à laver dans l'onde le corps de Polyxene, et le « sang qui souille son visage! » (90)

Elle dit, et, arrachant ses cheveux blancs, marche vers le rivage d'un pas mal assuré: « Troyen-« nes, s'écrie-t-elle, donnez, donnez une urne! » L'infortunée s'apprêtoit à puiser une eau limpide: elle aperçoit étendu sur le sable le corps de Polydore; elle voit son sein déchiré par le fer du tyran. Les Troyennes jettent un cri d'horreur: Hécube est muette; la douleur dévore et ses pleurs et sa voix (91). Immobile, et telle qu'un rocher insensible, tantôt elle attache ses yeux égarés vers la terre, tantôt elle les leve menaçants vers les cieux. Souvent elle regarde le visage de Polydore, souvent ses blessures, ses blessures sur-tout. Sa fureur s'irrite et s'enflamme; et, comme si elle étoit reine encore, elle arrête sa vengeance, et ne songe plus qu'à punir le tyran.

Omnia perdidimus: superest, cur vivere tempus
In breve sustineam, proles gratissima matri,
Nunc solus, quondam minimus de stirpe virili,
Has datus Ismario regi Polydorus in oras.
Quid moror interea crudelia vulnera lymphis
Abluere, et sparsos immiti sanguine vultus?

Dixit: et ad littus passu processit anili,
Albentes laniata comas: Date, Troades, urnam,
Dixerat infelix, liquidas hauriret ut undas:
Aspicit ejectum Polydori in littore corpus,
Factaque Threïciis ingentia vulnera telis.
Troades exclamant: obmutuit illa dolore;
Et pariter vocem, lacrymasque introrsus obortas
Devorat ipse dolor; duroque simillima saxo
Torpet: et adversâ figit modo lumina terrâ;
Interdum torvos sustollit ad æthera vultus:
Nunc positi spectat vultum, nunc vulnera, nati;
Vulnera præcipuè: seque armat et instruit irâ.
Qua simul exarsit, tanquam regina maneret,
Ulcisci statuit; pœnæque in imagine tota est.

Telle qu'une lionne à qui l'on vient d'enlever le lionceau qu'elle allaitoit encore, suit sur le sable, sans apercevoir le ravisseur, la trace de ses pas : telle Hécube, emportée par la rage et par la douleur, oubliant ses années, et non son courage, va trouver le détestable artisan du meurtre de son fils. Elle demande à lui parler, et feint d'avoir à lui confier un nouveau trésor pour Polydore.

Le barbare la croit (92). Trompé par l'espoir d'une nouvelle proie, il la suit dans un lieu écarté; et, avec une douceur hypocrite, composant son visage : « Hécube, dit-il, hâtez-vous de remettre « de nouveaux trésors pour votre fils. Tout l'or que « Priam m'a déja confié, tout celui que je vais recevoir, lui seront fidèlement remis : j'en jure par « les Dieux ». A ce discours perfide, à ce serment sacrilége, Hécube le regarde d'un œil farouche, et, armée de toute sa fureur, se jette sur lui, appelle ses compagnes, enfonce ses doigts dans les yeux du tyran, et les arrache de son front. La rage fait sa force; elle plonge ses mains dans les sanglants orbites (93), et déchire encore non les yeux qui n'y sont plus, mais la place où ils étoient.

Irrités du malheur de leur maître, les Thraces poursuivent les Troyennes, et lancent contre elles les pierres et les traits. Hécube arrête un des cail-



B. Duvivier del. Manceau sculp.

Hécube, emportée par la rage et par la douleur,
va trouver le détestable artisan du meurtre de son fils.



Utque furit catulo lactente orbata leæna;
Signaque nacta pedum sequitur, quem non videt, hostem:
Sic Hecube, postquam cum luctu miscuit iram,
Non oblita animorum, annorum oblita suorum,
Vadit ad artificem diræ Polymestora cædis:
Colloquiumque petit: nam se monstrare relictum
Velle latens illi, quod nato redderet, aurum.

Credidit Odrysius: prædæque assuetus amore,
In secreta venit; cum blando callidus ore:
Tolle moras, Hecube, dixit: da munera nato.
Omne fore illius quod das, quod et ante dedisti,
Per Superos juro. Spectat truculenta loquentem,
Falsaque jurantem: tumidâque exæstuat irâ.
Atque ita correptum captivarum agmine matrum
Involat, et digitos in perfida lumina condit,
Exspoliatque genas oculis (facit ira valentem)
Immergitque manus: fœdataque sanguine sonti
Non lumen, neque enim superest, loca luminis haurit.

Clade sui Thracum gens irritata tyranni,

loux roulants, le mord avec un rauque murmure, et, voulant parler, elle aboie. Le lieu qui vit ce changement existe encore : il en a pris son nom (94). Hécube, sous sa nouvelle forme, conserve le souvenir de ses malheurs, et remplit les champs de Sithonie (95) de ses tristes hurlements. Son infortune émut de compassion les Grecs ses ennemis, comme les Troyens dont elle fut la reine. Tous les Dieux en eurent pitié, et la sœur et l'épouse de Jupiter avoua même que la mere de Pâris méritoit une autre destinée (96).

Quoique l'Aurore (97) ait favorisé les armes des Troyens, elle ne peut cependant s'affliger ni de la chûte d'Ilion, ni des malheurs d'Hécube. Un soin plus pressant l'agite; elle déplore ses propres infortunes. Elle a vu son fils Memnon (98) tomber aux champs phrygiens, sous les traits d'Achille. Elle l'a vu, et cette vive couleur dont elle brille à l'Orient en ouvrant les portes du jour, s'est effacée, et de sombres nuages ont voilé les cieux. Mere désolée, elle ne peut soutenir la vue du bûcher préparé pour son fils. Les cheveux épars, elle court en

Troada telorum lapidumque incessere jactu
Cœpit; at hæc missum rauco cum murmure saxum
Morsibus insequitur: rictuque in verba parato
Latravit, conata loqui. Locus exstat, et ex re
Nomen habet: veterumque diu memor illa malorum,
Tum quoque Sithonios ululavit mœsta per agros.
Illius Troasque suos, hostesque Pelasgos,
Illius Fortuna Deos quoque moverat omnes:
Sic omnes, ut et ipsa Jovis conjuxque, sororque,
Eventus Hecubam meruisse negaverit illos.

Non vacat Auroræ, quamquam îsdem faverat armis,
Cladibus et casu Trojæque Hecubæque moveri.
Cura Deam propior, luctusque domesticus angit
Memnonis amissi, Phrygiis quem lutea campis
Vidit Achilleâ pereuntem cuspide mater.
Vidit; et ille color, quo matutina rubescunt
Tempora, palluerat: latuitque in nubibus æther.
At non impositos supremis ignibus artus
Sustinuit spectare parens: sed, crine soluto,

désordre embrasser les genoux de Jupiter, et lui adresse ce discours, qu'interrompent ses sanglots et ses larmes :

« Déesse inférieure à toutes les Divinités qui ha-
« bitent l'Olympe (puisque les mortels m'ont élevé
« si peu de temples dans l'univers), je viens néan-
« moins, comme Déesse, non pour te demander
« des autels, des fêtes, de l'encens, des sacrifices;
« et pourtant tu jugeras que j'ai droit d'y préten-
« dre, si tu consideres combien je te suis utile, en
« veillant aux bornes de la nuit, et l'empêchant,
« par les premiers rayons du matin, d'étendre son
« empire. Mais ce n'est pas ici le soin dont je suis
« occupée ; et l'état actuel de l'Aurore ne lui per-
« met pas de rechercher ces honneurs mérités.
« Memnon mon fils n'est plus. Il s'arma vainement
« pour la défense de Priam, son beau-pere ; et, à
« la fleur de ses ans (ainsi, Dieux, vous l'avez
« voulu !), sa valeur a succombé sous celle d'A-
« chille. Maître des Immortels, honore ses funé-
« railles de quelque prodige qui console son om-
« bre, et soulage ainsi la douleur d'une mere ».

Jupiter exauce sa priere, et lorsque le bûcher de Memnon s'écroule dans les flammes, de noirs tourbillons de fumée obscurcissent les airs, pareils à ces brouillards, nés du sein des fleuves, que

Sicut erat, magni genibus procumbere non est
Dedignata Jovis, lacrymisque has addere voces:

Omnibus inferior, quas sustinet aureus æther.
(Nam mihi sunt totum rarissima templa per orbem)
Diva tamen venio: non ut delubra, diesque
Des mihi sacrificos, caliturasque ignibus aras.
Si tamen aspicias, quantum tibi fœmina præstem,
Tum cum luce novâ noctis confinia servo;
Præmia danda putes: sed non ea cura; neque hic est
Nunc status Auroræ, meritos ut poscat honores.
Memnonis orba mei venio: qui fortia frustra
Pro patruo tulit arma suo, primisque sub annis
Occidit à forti (sic vos voluistis) Achille.
Da, precor, huic aliquem, solatia mortis, honorem,
Summe Deûm rector: maternaque vulnera leni.

Jupiter annuerat; cum Memnonis arduos alto
Corruit igne rogus; nigrique volumina fumi
Infecêre diem; veluti cum flumina natas

les rayons du soleil ne peuvent pénétrer. La cendre vole, se réunit, se condense, et forme un corps qui reçoit du feu la chaleur et la vie. Sa légèreté lui donne des ailes : d'abord masse informe, pareille à un oiseau, bientôt oiseau véritable, le bruit de son vol agite l'air ; et, en même temps, naît de la même cendre un peuple ailé de freres. Trois fois ils volent en cercle autour du bûcher, et trois fois ils frappent lugubrement l'air des mêmes cris. Au quatrieme vol, ils se séparent en deux troupes ennemies, se font une guerre cruelle, exercent avec fureur leurs becs et leurs ongles aigus. Ils se heurtent les uns contre les autres, se déchirent, fatiguent leurs ailes, et, comme des victimes guerrieres, tombent et s'ensevelissent dans la cendre qui les fit naître, attestant ainsi par leur courage qu'ils tirent leur origine d'un héros. Ce héros leur donne aussi son nom : on les appelle Memnonides ; et lorsque le soleil a parcouru ses douze signes, ils reviennent, tous les ans, honorer par un semblable combat le tombeau de Memnon.

Ainsi, quand l'univers plaint la malheureuse Hécube, l'Aurore est occupée de ses propres douleurs. Aujourd'hui même, elle pleure encore son fils, et ses larmes tombent en rosée sur la terre.

Exhalant nebulas, nec Sol admittitur infra.
Atra favilla volat; glomerataque corpus in unum
Densatur; faciemque capit; sumitque calorem
Atque animam ex igni; levitas sua præbuit alas.
Et primo similis volucri, mox vera volucris
Insonuit pennis; pariter sonuêre sorores
Innumeræ: quibus est eadem natalis origo.
Terque rogum lustrant: et consonus exit in auras
Ter clangor; quarto seducunt castra volatu.
Tum duo diversâ populi de parte feroces
Bella gerunt; rostrisque et aduncis unguibus iras
Exercent; alasque, adversaque pectora lassant;
Inferiæque cadunt cineri cognata sepulto
Corpora; seque viro forti meminêre creatas.
Præpetibus subitis nomen facit auctor; ab illo
Memnonides dictæ. Cum Sol duodena peregit
Signa, parentali perituræ Marte rebellant.

Ergo aliis latrasse Dymantida flebile visum:
Luctibus est Aurora suis intenta; piasque
Nunc quoque dat lacrymas: et toto rorat in orbe.

Cependant les destins ne permettent pas que tout l'espoir de Troie périsse avec ses remparts. Le fils de Vénus emporte sur ses épaules les dieux de sa patrie, et son pere, aussi sacré pour lui que les dieux. Parmi tant de richesses, le pieux Énée (99) n'a choisi que cette religieuse proie et son fils Ascagne (100). Il part des rives d'Antandre (101); sa flotte fugitive est emportée sur les mers. Il fuit les affreux rivages de la Thrace, où fume encore le sang de Polydore; ses voiles sont livrées à des vents propices, et il entre, avec ses compagnons, dans le port de Délos.

Anius, prêtre d'Apollon, et roi de cette isle (102), le reçoit dans le temple et dans son palais. Il lui montre la ville, les autels du Dieu dont il est le pontife, et les deux arbres que Latone embrassoit quand elle devint mere.

Après avoir offert l'encens, fait des libations de vin dans la flamme sacrée, et brûlé, suivant l'usage, les entrailles des bœufs égorgés, ils entrent dans le palais, et, assis à table sur des tapis de pourpre, ils joignent aux présents de Cérès les dons de Bacchus.

Alors le pieux Anchise (103), adressant la parole à Anius: « O pontife, choisi par Apollon, me



Moreau J.^e inv. N. Courbe sculp.

Le fils de Vénus emporte sur ses épaules les Dieux de sa patrie, et son père, aussi sacré pour lui que les Dieux ?

Nec tamen eversam Trojæ cum mœnibus esse
Spem quoque fata sinunt. Sacra, et, sacra altera, patrem,
Fert humeris, venerabile onus, Cythereïus heros.
De tantis opibus prædam pius eligit illam,
Ascaniumque suum; profugâque per æquora classe
Fertur ab Antandro: scelerataque limina Thracum
Et Polydoreo manantem sanguine terram
Linquit: et utilibus ventis, æstuque secundo
Intrat Apollineam, sociis comitantibus, urbem.

Hunc Anius, quo rege homines, antistite Phœbus,
Rite colebantur, temploque domoque recepit;
Urbemque ostendit, delubraque vota, duasque
Latonâ quondam stirpes pariente retentas.

Thure dato flammis, vinoque in thura profuso,
Cæsorumque boum fibris de more crematis,
Regia tecta petunt: positique tapetibus altis
Munera cum liquido capiunt cerealia Baccho.

Tum pius Anchises: O Phœbi lecte sacerdos,

trompé-je? lorsque pour la premiere fois je vis ces lieux, vous aviez, autant qu'il m'en souvient, un fils et quatre filles». Anius, laissant tomber tristement sa tête ornée de bandelettes de lin, répond: «Vous ne vous trompez pas, magnanime héros! Vous m'avez vu pere de cinq enfants; et aujourd'hui, telle est l'inconstance des choses humaines! je puis presque dire qu'il ne m'en reste aucun: car, de quel appui pour ma vieillesse peut être un fils absent? Il regne pour moi dans l'isle d'Andros, qui a pris son nom. Apollon lui a donné la science de l'avenir. Mes filles avoient reçu de Bacchus des dons au-dessus de leurs vœux et de toute croyance. Sous leurs mains, à leur gré, tout se changeoit en épis, en grappes, en olives: elles étoient une source féconde de biens (104).

«Dès qu'Agamemnon, le destructeur de Troie, est instruit de ce prodige (et croyez que les malheurs d'Ilion ont aussi rejailli sur moi.), il vient, à main armée, arracher mes filles de mes bras. Il leur ordonne de nourrir la flotte des Grecs avec le don qu'elles reçurent des Dieux: elles prennent la fuite: deux se retirent vers l'Eubée; deux cher-

Fallor? an et natum, cum primùm hæc mœnia vidi,
Bisque duas natas, quantum reminiscor, habebas?
Huic Anius, niveis circumdata tempora vittis
Concutiens, et tristis, ait: Non falleris, heros
Maxime: natorum vidisti quinque parentem.
Quem nunc (tanta homines rerum inconstantia versat)
Pene vides orbum: quid enim mihi filius absens
Auxilii? quem dicta suo de nomine tellus
Andros habet, pro patre locumque et regna tenentem.
Delius augurium dedit huic: dedit altera Liber
Fœmineæ sorti voto majora fideque
Munera: nam tactu natarum cuncta mearum
In segetem, laticemque meri, baccamque Minervæ
Transformabantur: Divesque erat usus in illis

Hoc ubi cognovit, Trojæ populator, Atrides,
(Ne non ex aliquâ vestram sensisse procellam
Nos quoque parte putes) armorum viribus usus,
Abstrahit invitas gremio genitoris: alantque
Imperat Argolicam cœlesti munere classem.
Effugiunt quo quæque potest; Eubæa duabus,

chent un asile dans Andros, auprès de leur frere. Des soldats paroissent, et mon fils est menacé d'une guerre cruelle s'il ne les remet entre leurs mains. La tendresse fraternelle cede à la crainte, Andros livre ses sœurs; mais sa foiblesse est excusable: il n'avoit pour défendre ses États, ni Énée, ni Hector, qui, pendant dix ans, ont retardé votre ruine.

« Déja les Grecs préparoient des liens pour les bras de leurs captives: elles levent leurs bras libres encore vers les Dieux: « Puissant Bacchus, s'é- « crient-elles, prête-nous ton appui! » Et le Dieu qui fut leur bienfaiteur leur accorda son secours: si cependant c'étoit les secourir que de me les enlever par un prodige! Je n'ai pu savoir alors, et maintenant je ne puis dire comment elles changerent de forme: leur changement et mon malheur me sont seulement connus. Elles prirent des ailes, et volerent dans les airs, pareilles aux blanches colombes consacrées à Vénus, dont vous fûtes l'époux. »

Après que le temps du repas a été rempli par ce discours et par d'autres encore, les Troyens quittent la table et se livrent au sommeil. Le lendemain, ils se levent avec le jour, et vont consulter l'oracle, qui leur ordonne d'aller chercher leur

Et totidem natis Andros fraterna petita est.
Miles adest: et, ni dedantur, bella minatur.
Victa metu pietas consortia pectora pœnæ
Dedit: Et ut timido possis ignoscere fratri,
Non hîc Æneas, non, qui defenderet Andron,
Hector erat; per quos decimum durastis in annum.

Jamque parabantur captivis vincla lacertis.
Illæ tollentes etiamnum libera cœlo
Bracchia: Bacche pater, fer opem, dixêre: tulitque
Muneris auctor opem (si miro perdere more
Ferre vocatur opem). Nec qua ratione figuram
Perdiderint, potui scire, aut nunc dicere possim.
Summa mali nota est: pennas sumpsêre; tuæque
Conjugis in volucres niveas abiêre columbas.

Talibus atque aliis postquam convivia dictis
Implerunt; mensâ, somnum petiêre, remotâ.

antique mere (105) et les rivages habités par leurs premiers aïeux. Anius les accompagne jusqu'au port, et leur fait de riches présents. Il donne un sceptre au vieil Anchise, une chlamyde (106) et un carquois à son petit-fils Ascagne; à Énée, un vase que Thersès (107) lui envoya jadis des rives de l'Ismene (108), comme gage de l'hospitalité qu'il en avoit reçue. C'est l'ouvrage d'Alcon (109) de Mylée (110). Le ciseau de cet artiste y a gravé de grands événements. On y voit une ville: les sept portes qu'on peut distinguer sont mises à la place de son nom, et le font assez connoître. Devant ses remparts, une pompe funebre, des tombeaux, des feux, des bûchers, et des femmes, le sein nu, les cheveux épars, annoncent un deuil public. Les Naïades paroissent pleurer et regretter leurs fontaines taries. Les arbres desséchés sont dépouillés de leur feuillage. Les chevres rongent une herbe pauvre sur des rochers arides. On aperçoit, au milieu de Thebes, les généreuses filles d'Orion (111): l'une tend sa gorge au fer qui va l'immoler; l'autre elle-même plonge un poignard dans son sein. Elles se dévouent pour le salut du peuple. On voit leurs corps sanglants portés en pompe dans la ville. La flamme les consume sur le bûcher élevé dans la place publique; et, afin que la race des deux vierges soit immortelle, on voit s'élever de leur cendre deux jeunes héros. La renommée

Cumque die surgunt, adeuntque oracula Phœbi,
Qui petere antiquam matrem, cognataque jussit
Littora. Prosequitur rex, et dat munus ituris;
Anchisæ sceptrum, chlamydem pharetramque nepoti,
Cratera Æneæ; quem quondam miserat illi
Hospes ab Aoniis Therses Ismenius oris.
Miserat hunc illi Therses, fabricaverat Alcon
Myleus; et longo cælaverat argumento.
Urbs erat: et septem posses ostendere portas.
Hæ pro nomine erant, et, quæ foret illa, docebant.
Ante urbem exequiæ, tumulique, ignesque, rogique,
Effusæque comas et apertæ pectora matres
Significant luctum. Nymphæ quoque flere videntur,
Siccatosque queri fontes; sine frondibus arbos
Nuda riget: rodunt arentia saxa capellæ.
Ecce facit mediis natas Orione Thebis,
Hanc non fœmineum jugulo dare pectus aperto;
Illam demisso per fortia vulnera telo
Pro populo cecidisse suo; pulchrisque per urbem
Funeribus ferri, celebrique in parte cremari:
Tum de virgineâ geminos exire favillâ,

leur a conservé le nom de Couronnes (112), et ils conduisent la pompe funebre de leur mere.

Tous ces tableaux sont gravés sur le vase antique, et l'acanthe (113) en festons dorés releve ses bords. Les Troyens offrent à leur hôte des présents égaux à ceux qu'il a faits. Comme prêtre et comme roi, il reçoit un vase où se conserve l'encens, une patere (114) et une couronne d'or.

Les Phrygiens, se souvenant qu'ils tirent leur origine de Teucer, font voile pour la Crete; mais la contagion les écarte bientôt de cette isle, et ils abandonnent les cent villes qui l'ont rendue célebre. Ils desirent les rivages de l'Ausonie (115): mais l'hiver et ses tempêtes dispersent leurs vaisseaux. Forcés de relâcher aux isles Strophades (116) qu'habitent les Harpies, ils en sont repoussés par l'effroi qu'inspire l'obscene Aëllo (117). Déja ils ont laissé derriere eux les rivages de Dulichium (118), Samos (119), Ithaque (120) et le rocher de Nérite (121), où regne le perfide Ulysse. Ils découvrent les murs d'Ambracie (122), que jadis se disputerent les dieux. Ils voient le juge de ce grand différend transformé en rocher. Ils aperçoivent le temple d'Apollon qui s'éleve sur le promontoire

Ne genus intereat, juvenes, (quos fama Coronas
Nominat), et cineri materno ducere pompam.

Hactenus antiquo signis fulgentibus ære
Summus inaurato crater erat asper acantho.
Nec leviora datis Trojani dona remittunt:
Dantque sacerdoti custodem thuris acerram;
Dant pateram, claramque auro gemmisque coronam.

Inde recordati Teucros à sanguine Teucri
Ducere principium, Creten tenuêre; locique
Ferre diu nequiêre Jovem; centumque relictis
Urbibus, Ausonios optant contingere portus.
Sævit hyems, jactatque viros: Strophadumque receptos
Portubus infidis exterruit ales Aëllo.
Et jam Dulichios portus, Ithacamque, Samenque,
Neritiasque domos, regnum fallacis Ulyssei,
Præter erant vecti: certatam lite Deorum
Ambraciam, versique vident sub imagine saxum
Judicis, Actiaco quæ nunc ab Apolline nota est,

d'Actium (123); les chênes parlants de Dodone, et les champs de Chaonie (124), où, changés en oiseaux, les fils du roi Molossus (125) échapperent aux flammes en volant dans les airs.

Ils côtoient les campagnes voisines des Phéaciens (126), qui abondent en fruits délicieux, et abordent en Épire, aux remparts de Buthrote (127), où regne l'augure Hélénus, et qui, nouvellement bâtie, offre l'image de Troie. Le fils de Priam, ayant dévoilé aux Troyens leur avenir, ils abordent dans la Sicile, qui, par trois promontoires, s'avance dans la mer. Pachyne (128) regarde au midi l'Auster au front nébuleux. Lilybée (129) reçoit au couchant la douce haleine des Zéphyrs; et Pélore (130) voit l'empire de Borée, et l'Ourse qui jamais ne descend dans les mers.

C'est là qu'arrivent les Troyens. Conduits par la rame et par un vent propice, leurs vaisseaux entrent dans le port de Zancle (131) pendant la nuit.

A droite, Scylla (132); à gauche, Charybde qui jamais ne repose, rendent cette mer redoutable aux nautoniers. Charybde dévore et revomit les vaisseaux qu'elle vient d'engloutir. Scylla éleve la

Vocalemque suâ terram Dodonida quercu,
Chaoniosque sinus, ubi nati rege Molosso
Irrita subjectis fugêre incendia pennis.

Proxima Phæacum, felicibus obsita pomis,
Rura petunt; Epiros ab his, regnataque vati
Buthrotos Phrygio, simulataque Troja tenentur.
Inde futurorum certi, quæ cuncta fideli
Priamides Helenus monitu prædixerat, intrant
Sicaniam; tribus hæc excurrit in æquora linguis;
E quibus imbriferos obversa Pachynos ad Austros;
Mollibus expositum Zephyris Lilybæon; at Arcton
Æquoris expertem spectat Boreanque Peloros.

Hac subeunt Teucri: remisque, æstuque secundo
Sub noctem potitur Zanclæâ classis arenâ.

Sylla latus dextrum, lævum irrequieta Charybdis
Infestant: vorat hæc raptas, revomitque carinas;
Illa feris atram canibus succingitur alvum;

tête d'une vierge sur un corps que ceint une meute aboyante : et si les poëtes n'ont pas toujours écrit de vaines fables, c'étoit une vierge autrefois. Plusieurs jeunes gens rechercherent sa main ; mais, insensible à leur amour, compagne chérie des filles de l'onde, elle alloit leur conter les feux trahis de ses amants. Un jour qu'elle tressoit les cheveux de Galatée (133), cette Nymphe lui dit en soupirant :

« Du moins, Scylla, vous êtes recherchée par des hommes qui ne sont pas indignes d'être aimés, et vous pouvez impunément mépriser et rejeter leurs vœux. Mais, moi, fille de Nérée, et que Doris (134) a portée dans son sein, ayant pour appui le cortége innombrable de mes sœurs, je n'ai pu me soustraire à la poursuite ardente du Cyclope (135) qu'en me précipitant dans les flots. » Elle dit, et sa voix expire dans les larmes. Scylla les essuie avec sa main d'albâtre ; elle console la déesse, et lui dit : « Achevez, Galatée. Vous savez combien vous m'êtes chere. Ne me cachez pas plus long-temps la cause secrete de vos douleurs » ; et la Néréïde (136) poursuit ainsi son discours :

« Acis (137) étoit fils de Faune (138) et de la nymphe Syméthis (139). Il étoit cher à son pere,

Virginis ora gerens: et (si non omnia vates
Ficta reliquerunt) aliquo quoque tempore virgo.
Hanc multi petiêre proci: quibus illa repulsis
Ad Pelagi Nymphas, Pelagi gratissima Nymphis;
Ibat; et elusos juvenum narrabat amores.
Quam, dum pectendos præbet Galatea capillos,
Talibus alloquitur repetens suspiria dictis:

Te tamen, ô virgo, genus haud immite virorum
Expetit: utque facis, potes his impune negare.
At mihi, cui pater est Nereus, quam cærula Doris
Enixa est; quæ sum turbâ quoque tuta sororum,
Non, nisi per fluctus, licuit Cyclopis amorem
Effugere: et lacrymæ vocem impediêre loquentis.
Quas ubi marmoreo detersit pollice virgo,
Et solata Deam est: Refer, ô carissima, dixit;
Neve tui caussam tege (sum tibi fida) doloris.
Nereïs his contra resecuta Cratæide natam.

Acis erat Fauno Nymphâque Symæthide cretus,

à sa mere : il m'étoit plus cher encore. Le bel Acis n'aimoit que moi. A peine il avoit seize ans, un duvet léger commençoit à se montrer sur ses joues colorées. Je l'aimois, et Polypheme (140) me poursuivoit sans cesse de son amour. Si vous demandez ce qui l'emportoit de ma haine contre le Cyclope, ou de ma tendresse pour Acis · mon cœur étoit également rempli de ces deux sentiments. O Vénus, que ton pouvoir est grand, et ton empire absolu ! Ce monstre farouche, l'horreur des forêts mêmes, que nul mortel n'aborda jamais impunément, qui méprise et l'Olympe (141) et ses dieux, est soumis à ta puissance. Épris de mes charmes, il brûle de tes feux. Il oublie ses troupeaux et les antres qu'il habite. Déja, Polypheme, tu prends soin de te parer. Tu cherches à me plaire. Tu peignes avec un râteau ta rude chevelure. Ta barbe hérissée tombe sous une faux (142). Tu te mires dans l'onde, tu cherches à adoucir les traits affreux de ton visage. Tu perds ton ardeur pour le meurtre, ta cruauté, ta soif immense du carnage, et les vaisseaux abordent en sûreté vers ton rivage et s'en éloignent sans danger.

« Cependant le fils d'Euryme, Téleme (143), cet augure qui tire du vol des oiseaux d'infaillibles

Magna quidem patrisque sui, matrisque voluptas,
Nostra tamen major; nam me sibi junxerat uni
Pulcher; et, octonis iterum natalibus actis,
Signarat dubiâ teneras lanugine malas.
Hunc ego, me Cyclops, nullo cum fine petebat.
Nec, si quæsieris, odium Cyclopis, amorne
Acidis in nobis fuerit præstantior, edam:
Par utrumque fuit. Prô quanta potentia regni
Est, Venus alma, tui! Nempe ille immitis, et ipsis
Horrendus silvis, et visus ab hospite nullo
Impune, et magni cum Dîs contemptor Olympi,
Quid sit amor sentit: nostrique cupidine captus
Uritur; oblitus pecorum antrorumque suorum.
Jamque tibi formæ, jamque est tibi cura placendi:
Jam rigidos pectis rastris, Polypheme, capillos:
Jam libet hirsutam tibi falce recidere barbam,
Et spectare feros in aquâ, et componere vultus;
Cædis amor, feritasque, sitisque immensa cruoris
Cessant: et tutæ veniunt, abeuntque carinæ.

Telemus interea Siculam delatus ad Ætnen,

présages, descend en Sicile, et voit sur l'Etna (144) le terrible Polypheme : « Prends garde, lui dit-il, « à l'œil unique que tu portes à ton front ; il te « sera arraché par Ulysse (145) ». Le Cyclope rit de cette prédiction : « O le plus insensé des augu-« res, s'écrie-t-il, tu te trompes : cet œil, un autre « déja me l'a ravi ». C'est ainsi qu'il méprise une prédiction pour lui trop véritable. Tantôt, pour me voir, il précipite sa marche, et le rivage gémit sous ses pas pesants ; tantôt, vaincu par la fatigue, il va chercher le repos dans ses antres profonds.

« Il est un rocher dont la cime alongée s'éleve sur la mer, et que les vagues frappent à sa base des deux côtés. C'est là que l'amoureux Cyclope monte et qu'il vient s'asseoir. Ses troupeaux, qui ne l'ont plus pour conducteur, le suivent encore (146). Il pose à ses pieds le pin qui lui sert de houlette, et dont on eût pu faire le mât d'un vaisseau ; il prend une flûte énorme, composée de cent roseaux (147) : il souffle dans l'instrument champêtre, et l'onde frémit, et les monts retentissent. J'étois cachée dans une grotte, où, penchée sur le sein d'Acis, j'entendis de loin les chansons du Cyclope ; je les ai retenues ; il disoit :

« Galatée, tu es plus blanche que la feuille du

Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales,
Terribilem Polyphemon adit: Lumenque quod unum
Fronte geris mediâ, rapiet tibi, dixit, Ulysses.
Risit, et, O vatum stolidissime, falleris, inquit:
Altera jam rapuit. Sic frustra vera monentem
Spernit: et aut gradiens ingenti littora passu
Degravat, aut fessus sub opaca revertitur antra.

Prominet in pontum, cuneatus acumine longo,
Collis: utrumque latus circumfluit æquoris unda.
Huc ferus ascendit Cyclops; mediusque resedit:
Lanigeræ pecudes, nullo ducente, secutæ.
Cui postquam pinus, baculi quæ præbuit usum,
Ante pedes posita est, antennis apta ferendis;
Sumptaque arundinibus compacta est fistula centum;
Senserunt toti pastoria sibila montes:
Senserunt undæ; latitans ego rupe, meique
Acidis in gremio residens, procul auribus hausi
Talia dicta meis, auditaque mente notavi.

Candidior nivei folio, Galatea, ligustri;

« troëne (148), plus fleurie que les prés émaillés.
« Ta taille est plus élancée que l'aulne; ton sein a
« plus d'éclat que le crystal. Tu es plus vive qu'un
« jeune chevreau; plus polie que le coquillage lavé
« par les flots; plus agréable que le soleil dans
« l'hiver, que la fraîcheur de l'ombre dans l'été;
« plus vermeille que la pomme, plus majes-
« tueuse que le haut platane, plus brillante que la
« glace, plus douce que le raisin dans sa maturité,
« plus moëlleuse que le duvet du cygne, et que le
« lait caillé; et, si tu ne me fuyois point, plus belle
« pour moi que le plus beau jardin.

« Mais aussi cette même Galatée est plus farou-
« che que les taureaux indomtés, plus dure qu'un
« chêne antique, plus trompeuse que l'onde, plus
« souple que les branches du saule et de la vigne
« sauvage, plus insensible que ces rochers, plus
« impétueuse que le torrent, plus fiere qu'un paon
« superbe, plus cuisante que la flamme, plus pi-
« quante que les chardons, plus cruelle que l'ourse
« quand elle devient mere, plus sourde que les
« mers agitées, plus impitoyable qu'un serpent
« foulé par l'imprudent voyageur; et, ce que je
« voudrois bien pouvoir t'enlever, non seulement
« tu es plus agile que le cerf effrayé par les chiens
« aboyants, mais encore plus rapide dans ta fuite
« que le vent et l'oiseau dans les airs.

Floridior pratis; longa procerior alno;
Splendidior vitro; tenero lascivior hædo;
Lævior assiduo detritis æquore conchis;
Solibus hibernis, æstivâ gratior umbrâ;
Nobilior pomis: platano conspectior altâ;
Lucidior glacie; maturâ dulcior uvâ;
Mollior et cygni plumis, et lacte coacto;
Et si non fugias, riguo formosior horto.

Sævior indomitis eadem Galatea juvencis,
Durior annosâ quercu; fallacior undis;
Lentior et salicis virgis, et vitibus albis;
His immobilior scopulis; violentior amne;
Laudato pavone superbior; acrior igni;
Asperior tribulis; fœtâ truculentior ursâ;
Surdior æquoribus; calcato immitior hydro;
Et, quod præcipue vellem tibi demere possem,
Non tantum cervo, claris latratibus acto,
Verum etiam ventis volucrique fugacior aurâ.

« Cependant, si tu me connoissois bien, tu te « repentirois de m'avoir fui (149); tu condamne- « rois tes refus; tu chercherois à me retenir près « de toi. Cette partie de la montagne et ces antres « ouverts dans la roche vive sont à moi. On n'y « sent point les châleurs brûlantes de l'été, ni « l'âpre froidure de l'hiver. J'ai des arbres dont « les rameaux plient sous le poids de leurs « fruits. J'ai des vignes chargées de raisins que « l'or jaunit, et j'en ai que la pourpre colore. « C'est pour toi que je les garde. Tu cueilleras « toi-même, de tes doigts légers, la fraise née « à l'ombre des bois, les cormes qui mûrissent « dans l'automne, et la prune au suc noir, et d'au- « tres diversement colorées, pareilles à celles que « l'art imite avec la cire (150).

« Si je suis ton époux, les châtaignes ne te man- « queront point; tu auras des fruits en abondance; « et mes arbres s'empresseront de te les offrir. « Tous ces troupeaux m'appartiennent: beaucoup « d'autres errent dans les vallons, ou cherchent « l'ombre des bois, ou reposent dans les antres « qui leur servent de bercail. Si tu m'en demandes « le nombre, je l'ignore: c'est le berger pauvre qui « compte ses troupeaux. Mais ne m'en crois pas « lorsque je parle de la beauté de mes brebis: « viens, et vois toi-même. A peine peuvent-elles

At, bene si noris, pigeat fugisse: morasque
Ipsa tua damnes: et me retinere labores.
Sunt mihi, pars montis, vivo pendentia saxo
Antra; quibus nec Sol medio sentitur in æstu,
Nec sentitur hyems: sunt poma gravantia ramos;
Sunt auro similes longis in vitibus uvæ;
Sunt et purpureæ: tibi et has servamus, et illas.
Ipsa tuis manibus, silvestri nata sub umbrâ,
Mollia fraga leges: ipsa autumnalia corna,
Prunaque, non solùm nigro liventia succo,
Verum etiam generosa, novasque imitantia ceras.

Nec tibi castaneæ, me conjuge, nec tibi deerunt
Arbutei fœtus: omnis tibi serviet arbos.
Hoc pecus omne meum est: multæ quoque vallibus errant:
Multas silva tegit: multæ stabulantur in antris.
Nec, si forte roges, possim tibi dicere, quot sint:
Pauperis est numerare pecus. De laudibus harum
Nil mihi credideris: præsens potes ipsa videre,
Ut vix sustineant distentum cruribus uber.

« soutenir leurs mamelles que gonfle un lait « pur (151). Mille tendres agneaux, mille che- « vreaux bondissants remplissent mes bergeries. « J'ai toujours du lait en abondance : j'en con- « serve une partie liquide ; l'autre s'épaissit en fro- « mages.

« Tu ne te borneras pas à jouir de ces plaisirs « innocents, et de dons vulgaires, tels que de « jeunes daims, des lievres, des chevres, des co- « lombes, des nids d'oiseaux enlevés sur la cime « des arbres. J'ai trouvé, sur les hautes montagnes, « deux petits ours qui pourront jouer avec toi. Ils « sont si ressemblants, qu'à peine on peut les dis- « tinguer ; je les ai trouvés, et, en les prenant, j'ai « dit : « Ils sont pour celle qui m'a charmé (152). »

« Leve donc au-dessus des flots azurés ta tête « brillante, ô Galatée ! Viens, ne dédaigne pas mes « présents. Je me connois : je me suis vu naguere « dans l'onde transparente, et, en me voyant, ma « beauté m'a plu (153). Regarde la hauteur de ma « taille : Jupiter n'est point plus élevé dans les « cieux (car vous avez coutume de parler du regne « de je ne sais quel Jupiter). Une chevelure épaisse « couvre mon front altier, et, comme une forêt, « ombrage mes épaules. Que si mon corps est cou-

Sunt, fœtura minor, tepidis in ovilibus agni:
Sunt quoque, par ætas, aliis in ovilibus hædi.
Lac mihi semper adest niveum; pars inde bibenda
Servatur: partem liquefacta coagula durant.

Nec tibi deliciæ faciles, vulgataque tantùm
Munera contingent, damæ, leporesque, capræque,
Parve columbarum, demptusve cacumine nidus:
Inveni geminos, qui tecum ludere possint,
Inter se similes, vix ut dignoscere possis,
Villosæ catulos in summis montibus ursæ;
Inveni, et dixi: Dominæ servabimus istos.

Jam modo cæruleo nitidum caput exsere ponto:
Jam, Galatea, veni; nec munera despisce nostra.
Certè ego me novi, liquidæque in imagine vidi
Nuper aquæ: placuitque mihi mea forma videnti.
Aspice, sim quantus: non est hoc corpore major
Jupiter in cœlo: nam vos narrare soletis
Nescio quem regnare Jovem; coma plurima torvos
Prominet in vultus: humerosque, ut lucus, obumbrat.

« vert de poils hérissés, ne pense pas que ce soit « une difformité. L'arbre est sans beauté, s'il est « sans feuillage. Le coursier ne plaît qu'autant « qu'une longue criniere flotte sur son col. L'oiseau « est embelli par son plumage, la brebis par sa « toison. Ainsi la barbe sied à l'homme, et un « poil épais est pour son corps un ornement.

« Je n'ai qu'un œil au milieu du front; mais il « égale un bouclier en grandeur. Eh quoi! le soleil « ne voit-il pas, du haut des cieux, ce vaste uni- « vers; et cependant il n'a qu'un œil comme moi. « Ajoute que Neptune, à qui je dois le jour, regne « dans l'empire que tu habites : je te donne Nep- « tune pour beau-pere. Sois sensible à mes maux, « exauce les vœux de celui qui t'implore. Toi seule « as domté Polypheme. Et moi, qui méprise Ju- « piter, et le ciel, et la foudre brûlante, ô fille de « Nérée, je tremble en ta présence; et ta colere est « pour moi plus terrible que la foudre.

« Je souffrirois plus patiemment tes mépris, si « tu rejetois les vœux de tous tes amants. Mais « pourquoi, méprisant ma flamme, es-tu sensible « à celle d'Acis? Pourquoi, aux baisers de Poly- « pheme, préferes-tu les baisers d'Acis? Qu'il soit, « je le veux, fier de sa beauté, et, ce que je ne « voudrois pas, qu'il te plaise aussi, Galatée,

Nec mihi quod rigidis horrent densissima setis
Corpora, turpe puta: turpis sine frondibus arbos.
Turpis equus, nisi colla jubæ flaventia velent.
Pluma tegit volucres: ovibus sua lana decori est:
Barba viros, hirtæque decent in corpore setæ.

Unum est in mediâ lumen mihi fronte, sed instar
Ingentis clypei; quid? non hæc omnia magno
Sol videt è cœlo? Soli tamen unicus orbis.
Adde, quod in vestro genitor meus æquore regnat.
Hunc tibi do socerum; tantùm miserere, precesque
Supplicis exaudi: tibi enim succumbimus uni.
Quique Jovem, et cœlum sperno, et penetrabile fulmen,
Nerei, te vereor: tua fulmine sævior ira est.

Atque ego contemtûs essem patientior hujus,
Si fugeres omnes. Sed cur, Cyclope repulso,
Acin amas, præfersque meis amplexibus Acin?
Ille tamen placeatque sibi, placeatque licebit,
Quod nollem, Galatea, tibi, modo copia detur,

« pourvu qu'il tombe entre mes mains : il sentira « quelle force enferme un si grand corps. J'arra- « cherai ses entrailles, je disperserai dans les « champs ses membres palpitants, je les jetterai « dans les flots où tu fais ton séjour, et qu'il « puisse ainsi s'unir à toi ! Car enfin, je brûle, et « mes feux, toujours méprisés, deviennent plus ar- « dents. Tous ceux de l'Etna me semblent trans- « portés dans mon sein avec leur violence (154) ; « et toi, Galatée, tu n'es pas touchée de ma dou- « leur! »

« Après ces inutiles plaintes, il se leve : je l'ob- servois; et tel qu'un taureau furieux à qui on en- leve sa génisse, il ne peut plus rester sur son ro- cher; il erre dans les forêts, et sur la montagne dont il connoît tous les détours. Enfin, il m'aper- çoit avec Acis. Trop imprudents, nous étions loin de craindre ce malheur : « Je vous vois, s'écria- « t-il, mais c'est pour la derniere fois que l'amour « vous rassemble! » Sa voix, aussi effroyable que peut l'être celle d'un Cyclope en fureur, fait reten- tir l'Etna. Saisie d'épouvante, je me plonge dans la mer. Le fils de Symethe avoit pris la fuite; il s'écrioit : « Viens à mon secours, ô Galatée! ô mon « pere ! ô ma mere, secourez-moi, et recevez dans « vos ondes votre fils qui va périr! »



Chasselat inv. N. Courbe sculp.

„Je vous vois s'écria-t-il, mais c'est pour la dernière fois que l'amour vous rassemble!„



Sentiet esse mihi tanto pro corpore vires.
Viscera viva traham : divulsaque membra per agros,
Perque tuas spargam (sic se tibi misceat) undas.
Uror enim ; læsusque exæstuat acriùs ignis :
Cumque suis videor translatam viribus Ætnam
Pectore ferre meo : nec tu, Galatea, moveris !

Talia nequicquam questus (nam cuncta videbam)
Surgit : et ut taurus vaccâ furibundus ademtâ,
Stare nequit, silvâque et notis saltibus errat;
Cum ferus ignaros, nec quicquam tale timentes,
Me videt atque Acin : Videoque, exclamat; et ista
Ultima sit, faciam, Veneri concordia vestræ.
Tantaque vox, quantum Cyclops iratus habere
Debuit, illa fuit. Clamore perhorruit Ætna.
Ast ego vicino pavefacta sub æquore mergor.
Terra fugæ dederat conversa Symæthius heros :
Et, Fer opem, Galatea, precor, mihi; ferte parentes,
Dixerat, et vestris periturum admittite regnis.

« Le Cyclope le poursuit : il détache de la montagne un énorme rocher, il le lance : et, quoiqu'une des extrémités de cette masse atteigne seule Acis, elle l'écrase et le couvre tout entier. Hélas! je fis pour lui tout ce que les destins permirent, et je le ramenai à sa premiere origine. Sous le roc, le sang d'Acis couloit en flots de pourpre : sa couleur s'efface par degrés ; c'est bientôt l'eau d'un fleuve qu'ont troublée la pluie et les orages ; c'est enfin l'eau d'une source limpide. La pierre s'entr'ouvre, et de ses fissures sortent des roseaux à la tige élancée. Dans le creux du rocher l'onde bouillonne et murmure; elle jaillit de ses flancs. Mais, ô prodige! du sein de la source un jeune homme s'éleve : son front est paré de cornes naissantes (155), et des joncs le couronnent : c'étoit Acis, mais devenu plus grand. L'azur des flots coloroit son visage : c'étoit Acis, changé en fleuve ; et ce fleuve a conservé son nom. »

Galatée cesse de parler. Les Nymphes qui l'ont écoutée se dispersent et nagent dans de paisibles mers. Scylla revient ; elle n'ose se confier à l'élé-

Insequitur Cyclops; partemque è monte revulsam
Mittit; et extremus quamvis pervênit ad illum
Angulus è saxo, totum tamen obruit Acin.
At nos, quod fieri solùm per fata licebat,
Fecimus; ut vires adsumeret Acis avitas.
Puniceus de mole cruor manabat; et intra
Temporis exiguum rubor evanescere cœpit.
Fitque color primò turbati fluminis imbre:
Purgaturque morâ. Tum moles jacta dehiscit:
Vivaque per rimas, proceraque surgit arundo:
Osque cavum saxi sonat exsultantibus undis.
Miraque res! subito mediâ tenus exstitit alvo
Incinctus juvenis flexis nova cornua cannis.
Qui, nisi quod major, quod toto cærulus ore est,
Acis erat; sed sic quoque erat tamen Acis in amnem
Versus: et antiquum tenuerunt flumina nomen.

Desierat Galatea loqui; cætuque soluto
Discedunt, placidisque natant Nereïdes undis.
Scylla redit (neque enim medio se credere ponto
Audet): et aut bibulâ sine vestibus errat arenâ;

ment liquide. Tantôt elle se promene sans vêtement sur le rivage; tantôt elle rafraîchit son corps fatigué dans des antres secrets où la mer porte une onde tranquille.

Glaucus (156) paroît, fendant les flots azurés. Nouvel habitant de l'empire de Neptune, il vient de changer de forme à Anthédon, près de l'Eubée. Il voit Scylla, l'aime et la suit. Il lui tient tous les discours qui peuvent l'arrêter dans sa fuite : elle fuit cependant; et la crainte rendant ses pieds plus légers, elle court: elle arrive au sommet d'un rocher immense qui domine le rivage, et dont la cime, dépouillée d'ombrage, est penchée sur la mer. C'est là qu'elle s'arrête et cesse de craindre. Ignorant si c'est un monstre ou si c'est un dieu qu'elle voit, elle observe sa couleur bleuâtre, les longs cheveux flottants sur son dos, et la partie inférieure de son corps, recourbée en replis tortueux. Glaucus, qui s'aperçoit de sa frayeur, s'appuie au rocher sur lequel elle est assise.

« Je ne suis, dit-il, ô jeune vierge, ni un monstre, ni une bête cruelle : je suis un Dieu des eaux. Mon pouvoir ne le cede point à celui de Protée (157). Triton (158) et Polémon (159), fils d'Athamas (160) n'ont pas des droits plus grands que les miens. Autrefois cependant je n'étois qu'un sim-



B. Duvivier inv. Villerey sculp.

Ignorant si c'est un monstre ou si c'est un Dieu qu'elle voit, elle observe sa couleur bleuâtre, les longs cheveux, &c.

Aut ubi lassata est, seductos nacta recessus
Gurgitis, inclusâ sua membra refrigerat undâ.

Ecce fretum scindens alti novus incola ponti,
Nuper in Euboïca versis Anthedone membris,
Glaucus adest: visæque cupidine virginis hæret:
Et, quæcunque putat fugientem posse morari,
Verba refert; fugit illa tamen: veloxque timore
Pervenit in summum positi prope littora montis.
Ante fretum est ingens, apicem collectus in unum,
Longa sine arboribus convexus ad æquora, vertex.
Constitit hîc; et tuta loco, monstrumne, Deusne
Ille sit ignorans, admiraturque colorem,
Cæsariemque humeros, subjectaque terga tegentem,
Ultimaque excipiat quod tortilis inguina piscis.
Sentit: et innitens, quæ stabat proxima, moli:

Non ego prodigium, non sum fera bellua, virgo:
Sum Deus, inquit, aquæ: nec majus in æquora Proteus
Jus habet, et Triton, Athamantiadesque Palæmon.
Ante tamen mortalis eram: sed scilicet altis

ple mortel. Mais, accoutumé à l'empire de Neptune, je m'exerçois depuis long-temps sur ses bords. Tantôt je tirois sur le sable mes filets chargés de poissons; tantôt, armé d'un long roseau, et assis sur un rocher, je dirigeois l'hameçon sur les flots.

« Il est un rivage que d'un côté borne l'onde amere, et de l'autre une riante prairie. Ni la génisse, ni la brebis, ni la chevre au long poil n'offenserent jamais de leurs dents son herbe verdoyante. Jamais la diligente abeille n'y vint chercher le suc de ses fleurs. Jamais les Nymphes ne les cueillirent pour en former des guirlandes, et jamais elles ne tomberent sous la faux de l'agriculteur. Le premier de tous les mortels, je m'assis sur ce gazon. Tandis que je fais sécher mes filets, et que je m'occupe à ranger, à compter sur l'herbe les poissons que le hasard a conduits dans mes rêts, et ceux que leur crédulité a fait mordre à l'appât trompeur, ô prodige inoui, qu'on prendroit pour une fable! Mais que me serviroit de l'inventer! A peine mes poissons ont touché l'herbe de la prairie, ils commencent à se mouvoir, à sauter sur le gazon comme s'ils nageoient dans l'élément liquide; et tandis que je regarde et que j'admire, ils abandonnent tous le rivage et leur nouveau maître, et s'élancent dans la mer.

Deditus æquoribus, jam tum exercebar in illis.
Nam modo ducebam ducentia retia pisces:
Nunc, in mole sedens, moderabar arundine linum.

Sunt viridi prato confinia littora, quorum
Altera pars undis, pars altera cingitur herbis:
Quas neque cornigeræ morsu læsêre juvencæ;
Nec placidæ carpsistis, oves, hirtæve capellæ.
Non apis inde tulit collectos sedula flores:
Non data sunt capiti genialia serta, nec unquam
Falciferæ secuêre manus. Ego primus in illo
Cespite consedi, dum lina madentia sicco.
Utque recenserem captivos ordine pisces,
Insuper exposui, quos aut in retia casus,
Aut sua credulitas in aduncos egerat hamos.
Res similis fictæ (sed quid mihi fingere prodest?):
Gramine contacto cœpit mea præda moveri,
Et mutare latus; terrâque, ut in æquore, niti.
Dumque moror, mirorque simul, fugit omnis in undas
Turba suas: dominumque novum, littusque relinquunt

« Ma surprise est extrême, et je cherche long-temps à expliquer ce prodige. Quel en est l'auteur? est-ce un Dieu, ou le suc de cette herbe? « Mais cependant, disois-je, quelle herbe eut ja-« mais une telle vertu? » et ma main cueille quelques plantes de la prairie. Mais à peine en ai-je exprimé sous ma dent les sucs inconnus, je sens dans mon sein une agitation extraordinaire. Entraîné par le desir et l'instinct d'une forme nouvelle, je ne puis rester plus long-temps sur le gazon : « Adieu, m'écriai-je, terre que j'aban-« donne pour toujours! » Et je m'élance dans la profonde mer.

« Les Dieux qui l'habitent me reçoivent et m'associent à leurs honneurs. Ils prient le vieil Océan (161) et Téthys de me dépouiller de tout ce que j'ai de mortel. Je suis purifié par ces deux Divinités. Neuf fois (162) elles prononcent des mots sacrés, pour effacer en moi toute souillure humaine. Elles ordonnent que mon corps soit lavé par les eaux de cent fleuves; et soudain cent fleuves roulent leurs flots sur ma tête.

« Voilà ce que je puis te raconter de cet évènement, ce dont je me souviens encore : tout ce qui suivit m'est inconnu. Dès que j'eus repris mes sens, je me vis revêtu d'une forme qui n'étoit plus

Obstupui: dubiusque diu, quæ caussa, requiro:
Num Deus hoc aliquis, num succus fecerit herbæ.
Quæ tamen has, inquam, vires habet herba? manuque
Pabula decerpsi, decerptaque dente momordi.
Vix bene combiberant ignotos guttura succos:
Cum subitò trepidare intus præcordia sensi;
Alteriusque rapi naturæ pectus amore.
Nec potui restare loco: repetendaque nunquam
Terra, vale, dixi: corpusque sub æquora mersi.

Dî maris exceptum socio dignantur honore:
Utque mihi, quæcunque feram, mortalia demant,
Oceanum, Tethynque rogant. Ego lustror ab illis:
Et purgante nefas novies mihi carmine dicto,
Pectora fluminibus jubeor supponere centum.
Nec mora: Diversis lapsi de fontibus amnes
Totaque vertuntur supra caput æquora nostrum.

Hactenus acta tibi possum memoranda referre:
Hactenus et memini: nec mens mea cætera sensit.
Quæ postquam rediit, alium me corpore toto,

la mienne: mon esprit même étoit changé. Alors, pour la premiere fois, j'aperçus cette barbe azurée, cette longue chevelure qui balaye les mers, ces larges épaules, ces bras de la couleur des eaux, et ces cuisses réunies, courbées en queue de poisson. Mais que me sert ce changement! Que me sert d'avoir su plaire aux Dieux de la mer, et d'être un de ces Dieux moi-même, si tu n'es point touchée de mon amour! »

Tandis qu'il parloit encore, et qu'il s'apprêtoit à poursuivre, Scylla s'échappe et fuit. Glaucus s'indigne ; irrité de ses mépris, il fend l'humide plaine, et se rend au palais merveilleux de Circé.

Ac fueram nuper, nec eundem mente recepi.
Hanc ego tum primùm viridem ferrugine barbam,
Cæsariemque meam, quam longa per æquora verro,
Ingentesque humeros, et cærula brachia vidi,
Cruraque pinnigero curvata novissima pisce.
Quid tamen hæc species, quid Dîs placuisse marinis,
Quid juvat esse Deum, si tu non tangeris istis?

Talia dicentem, dicturum plura, reliquit
Scylla Deum. Furit ille, irritatusque repulsâ,
Prodigiosa petit Titanidos atria Circes.

EXPLICATION DES FABLES
ET NOTES DU LIVRE XIII.

(1) Ajax. Deux Ajax sont célebres dans les chants d'Homere, et dans l'histoire des temps héroïques: Ajax, fils d'Oïlée, surnommé le Locrien, et Ajax, fils de Télamon.

Le premier, un des poursuivants de la belle Hélene, fut obligé par son serment, comme tous ses rivaux, de venger l'affront fait à Ménélas. Il conduisit au siége de Troie les peuples de la Locride et des régions voisines de l'Eubée, montés sur quarante vaisseaux. Aucun des Grecs n'étoit plus agile à lancer le javelot. Homere et Apollodore le montrent combattant presque toujours aux côtés de l'autre Ajax, et partageant tous ses dangers. Il remporta le prix de la course aux jeux funebres célébrés, dans le camp des Grecs, en l'honneur de Patrocle. Sa vigueur et son agilité étoient si extraordinaires, que Quintus de Smyrne, Hygin et Servius, ont avancé qu'il avoit trois mains. Son humeur étoit fiere et brutale : il se croyoit l'égal d'Agamemnon, et méprisoit les Dieux. Il avoit, suivant Darès de Phrygie, et Philostrate, la taille carrée, le dos voûté, les membres gros, et les cheveux hérissés. Si l'on en croit Philostrate, un serpent, long de quinze pieds, apprivoisé par Ajax, mangeoit à sa table, et le suivoit comme un chien. Dans la nuit de la prise de Troie, il viola Cassandre, fille de Priam, dans le temple de Minerve. Ulysse vouloit qu'on

le lapidât, comme on avoit lapidé Palamede quelque temps auparavant. Ajax prit la fuite avec ses vaisseaux. Minerve, pour venger la profanation de son temple, obtint de Jupiter la disposition de ses foudres, et de Neptune celle de ses orages. La déesse irritée poursuivit la flotte d'Ajax, lançant sur elle tous les tonnerres dont elle arma ses mains. Le vaisseau qui portoit Ajax fut bientôt embrasé. Ce guerrier se sauva nageant au milieu des foudres et des flots soulevés; il escalada les roches Gyréennes, d'où il insultoit au pouvoir des dieux, vaincus par ses seules forces, lorsque Neptune, qui l'entendit, frappa de son trident la roche sur laquelle il étoit assis, et Ajax fut précipité avec elle dans la mer. Sa mort répandit le deuil dans le camp des Grecs; les soldats retirerent son corps du sein des eaux; il fut consumé dans un bûcher sur lequel plusieurs victimes noires furent immolées. Les Locriens lui rendirent de nouveaux honneurs; et leurs chefs avoient coutume de laisser dans leur ordre de bataille, une place vuide, comme si Ajax devoit la remplir. (Voy. *Iliad.*, liv. II; *Odyssée*, liv. IV; APOLLODORE, liv. III, c. 21; QUINTUS DE SMYRNE, liv. IV et liv. XI; *Énéide*, liv. I; PAUSANIAS, liv. X, c. 31; PHILOSTRATE, *Iconol.*, liv. II, c. 13; HORACE, *Epod. od.* 10. CONON, *Narrat.* 18. HYGIN, *Fab.* 273.)

AJAX, fils de Télamon, roi de Salamine et de Mégare, et de Péribée; petit-fils d'Éaque par son pere, et de Pélops par sa mere, étoit, après Achille, réputé le plus vaillant des Grecs. Les anciens lui donnent une haute stature, des membres puissants et nerveux, des cheveux noirs et crépus, une voix claire et élevée. Philostrate prétend qu'il avoit onze coudées ou dix-sept

pieds de hauteur. Télamon obtint de Jupiter que la peau de son fils seroit aussi impénétrable que celle du lion de Némée, et son courage égal à celui de ce monstre domté par Hercule; et, comme Jupiter avoit apparu à Télamon sous la forme d'un aigle, son fils reçut le nom d'Ajax (1). Hercule l'enveloppa de la peau du lion qui rendit invulnérables toutes les parties du corps qu'elle toucha. Mais cette peau ayant un trou dans lequel Hercule plaçoit son carquois, le dessous du bras droit, selon Suidas, ou le derriere du cou, suivant Quintus Calaber, ne put être préservé. Homere adopte ce dernier sentiment, lorsque, décrivant le combat d'Ajax et de Diomede aux jeux des funérailles de Patrocle, il représente Diomede dirigeant son glaive vers le cou d'Ajax, et les Grecs, qui craignent pour ce guerrier, s'empressant de séparer les deux combattants. Cependant le scholiaste de Sophocle soutient qu'Ajax n'étoit vulnérable que dans les reins, parceque c'est par les reins que le tragique grec le fait tuer. Mais Tzetzès est du sentiment d'Ovide, qui dit qu'Ajax s'enfonça l'épée dans le sein. Télamon vivoit encore lorsqu'Ajax partit avec les Mégariens, sur douze vaisseaux, pour le siége de Troie. Il se distingua dans cette guerre par une foule d'exploits. Il remporta trois prix aux jeux qu'Achille fit célébrer aux funérailles de Patrocle. Ajax étoit un prince impie, suivant Sophocle, qui lui fait répondre à son pere, lorsqu'il lui disoit d'attendre la victoire des dieux:

---

(1) L'aigle est appelé en grec αἰετὸς, d'où le nom d'Αἴας ne paroît pourtant pas dériver.

« Les lâches même sont victorieux avec un pareil secours, « et je saurai vaincre sans leur protection. » Il rejeta les conseils de Minerve, refusa l'offre qu'elle faisoit de guider son char, et fit enlever de son bouclier le hibou consacré à cette déesse. Homere dit cependant que si Ajax ne prioit pas Jupiter pour lui-même, il consentoit qu'on le priât, mais à voix basse, de peur que les Troyens n'entendissent ces prieres, et ne le crussent accessible à la peur : *car*, disoit-il, *je ne crains personne au monde.* Il tua, de sa main, Acamas, le plus vaillant des Thraces, et combattit deux fois contre Hector, en présence des deux armées. Dans un de ces combats, qui dura un jour entier, les deux héros, charmés l'un de l'autre, se firent des présents funestes : car le baudrier qu'Ajax donna au prince troyen servit à l'attacher au char d'Achille, et ce fut avec l'épée reçue d'Hector qu'Ajax se donna la mort. Les poëtes et les mythographes ne s'accordent ni sur les causes, ni sur les circonstances de la mort d'Ajax. Dictys de Crete et Suidas racontent qu'il vouloit se faire délivrer le *Palladium* enlevé par Ulysse dans la citadelle de Troie; que les chefs de l'armée l'adjugerent à Ulysse; qu'Ajax, dans sa colere, menaça de tuer les juges de ce différend; que le lendemain il fut trouvé dans sa tente, percé d'un coup d'épée; et qu'Ulysse, accusé de ce meurtre, prit la fuite, laissant le *Palladium* au pouvoir de Diomede. Darès de Phrygie et l'ancien scholiaste de Sophocle, rapportent que ce fut en combattant et tuant Pâris, qu'Ajax reçut une blessure, dont il mourut bientôt après. Mais Homere, Quintus de Calabre, Horace, Pausanias, et Philostrate, s'accordent avec Ovide pour attribuer la

mort du fils de Télamon aux suites de la dispute des armes d'Achille. Plusieurs ajoutent que, devenu furieux, il se jeta, pendant la nuit, sur les troupeaux du camp des Grecs; qu'il en fit un grand carnage, croyant tuer Ulysse, Agamemnon, Ménélas, et les autres chefs qui l'avoient condamné; et que lorsqu'il eut retrouvé sa raison, il se tua lui-même. Les Grecs lui firent d'illustres funérailles; Ménesthée, qui commandoit les Athéniens, prononça son éloge funebre. On lui rendit les mêmes honneurs qu'aux demi-dieux; mais on lui refusa le bûcher funebre, le grand-prêtre Calchas ayant déclaré que la religion défendoit de brûler les corps de ceux qui s'étoient volontairement donné la mort. Lorsqu'Ajax alloit être enseveli, Ulysse, selon Philostrate, s'approcha du cercueil du héros, et y déposa l'armure d'Achille, en s'écriant: « Illustre guerrier, voilà les armes « que tu as tant desirées: puisse le sacrifice que je t'en « fais apaiser tes mânes irrités contre nous! » Mais Teucer, frere d'Ajax, s'opposa à ce que ces armes fussent placées dans le tombeau, et obligea Ulysse de les reprendre. Quelques poëtes ont feint que l'ame d'Ajax, ayant la liberté de choisir un corps pour revenir habiter la terre, préféra le corps d'un lion à celui de l'homme.

Selon Pline et Pausanias, le tombeau d'Ajax s'élevoit près du Sigée, à trente stades de la mer; mais Dictys de Crete, Quintus de Calabre, et Servius, placent le même tombeau sur le mont Rhétée: « J'ai ouï dire, dit Pausanias, à des Éoliens dont les ancêtres s'étoient établis dans la Troade, après la destruction de Troie, que la tempête qui causa le naufrage d'Ulysse, porta les armes d'Achille dans le tombeau d'Ajax, qui, continuellement

battu des vagues, avoit été entr'ouvert par elles du côté de la mer.» Ptolémée Éphestion prétend que les flots n'y porterent que le bouclier. Un Mysien, qui disoit être entré dans le tombeau d'Ajax, racontoit, suivant Pausanias, pour donner une idée de la grandeur colossale du héros, que la rotule de ses genoux étoit comme un de ces disques dont les athletes se servoient aux jeux Olympiques. Parmi les tombeaux de la Troade, celui d'Ajax fut visité et honoré par Alexandre. Horace s'est donc trompé dans une de ses satires, en faisant reprocher à Agamemnon, par le philosophe Sertinius, d'avoir abandonné aux bêtes, et laissé sans sépulture, un héros tel qu'Ajax, qui avoit sauvé tant de Grecs et fait périr tant de Troyens. Mais sans doute le satirique latin faisoit allusion à ce passage de la tragédie d'*Ajax porte-fouet* (1), où Sophocle feint qu'Agamemnon refusant la sépulture à Ajax, ne consentit à ce qu'elle lui fût accordée qu'en cédant aux prieres de Teucer. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, fleur déja consacrée par la métamorphose du jeune Hyacinthe, tué par Apollon. Quelques auteurs croient que, par cette fleur, il faut entendre le pied d'alouette, ou plutôt une espece de glaïeul, *gladiolus italicus purpureo violaceus*, où l'on croit voir les deux lettres AI qui commencent le mot AJAX, et en même temps forment l'interjection qui sert à exprimer la douleur. Cette opinion peut servir à expliquer ce que dit Ovide de la métamorphose d'Ajax.

---

(1) Ajax est ainsi surnommé, parcequ'il est représenté un fouet à la main, occupé à flageller un bélier, qu'il prend pour Ulysse.

Les Athéniens célébroient en l'honneur d'Ajax des fêtes appelées *Ajaxities*. Ils avoient donné le nom de ce héros à une de leurs tribus, appelée *Ajantide*. Tous les Grecs invoquerent Ajax avant la bataille de Salamine, et lui vouerent, comme prémices du butin, un des vaisseaux qu'ils venoient de prendre sur les Perses.

Auguste avoit composé une tragédie intitulée *Ajax*; mais on ignore si c'est le fils d'Oïlée, ou le fils de Télamon qui en faisoit le sujet.

La Chapelle fit représenter à Paris, en 1684, une tragédie d'*Ajax*. Poinsinet de Sivry est auteur d'une tragédie d'*Ajax*, imprimée en 1762, et qui a eu trois éditions. Menesson a fait du même héros le titre et le sujet d'un grand opéra, qui fut représenté en 1716, repris en 1726 et 1742, et dont il parut une parodie sous le titre de l'*Amant brutal*.

Voy. *Homere*, Iliad., liv. II, VI, XIII, XIV, XXI, et XXIII; Odyssée, liv. II; *Pindare*, od. 6, Isthm.; le scholiaste de Sophocle, *in Ajace*; Darès, *de Bello Trojano*; *Quintus de Smyrne*, liv. IV et V; *Dictys de Crete*, liv. V; *Quintus de Calabre*, liv. XIV et XV; *Pausanias*, liv. I, c. 35; *Suidas*, au mot *Palladion*; Philostrate, *in Heroïcis*, ch. 12; *Apollodore*, liv, III, c.; Tzetzès, *in Lycophr.*; Ptolémée Éphestion, liv. V; *Anthol.*, liv. I, c. 22; *Pline*, liv. V, c. 30; Servius, *in lib.* II *Æneid.*; *Horace*, serm. liv. II, sat. 3, v. 193.

(2) Banier, Fontanelle, Barrett, et plusieurs autres traducteurs, en supposant qu'Ajax se présente *armé* de son vaste bouclier pour disputer, par la parole, les armes d'Achille, ont fait un contre-sens ridicule qu'ils eussent

évité en rendant le vrai sens de *dominus* par celui de *maître* ou *possesseur*.

(3) Ulysse, en grec *Odysseus*, roi d'Ithaque et de Dulichie, isles de la mer Ionienne (1), étoit fils de Laërte et d'Anticlée, petit-fils d'Arcésius, et arriere-petit-fils de Jupiter. Sa mere étoit fille d'Autolycus, et petite-fille de Mercure. Il fut nourri et élevé par Euryclée, que Laërte avoit achetée pour le prix de vingt bœufs. Le commerce ne consistoit alors qu'en un échange réciproque de choses nécessaires à la vie : des moutons, des bœufs, des esclaves, des morceaux bruts de métal, remplaçoient la monnoie d'or, d'argent ou de cuivre, qui étoit encore inconnue.

Ulysse porta d'abord le nom d'*Outis*, qu'il reprit en Sicile, lorsque Polypheme lui demanda comment il se nommoit. Une ancienne tradition, conservée par Hygin, et citée par Plutarque, Lactance, et Servius, ne faisoit de Laërte que le pere putatif d'Ulysse, et vouloit que Sisyphe eût abusé d'Anticlée peu de jours avant qu'elle ne se mariât. C'est en suivant cette tradition qu'Ovide fait reprocher à Ulysse, par Ajax, la honte de sa naissance.

Ulysse s'étoit rendu à la cour de Sparte pour y voir Hélene, et pour la demander en mariage. Mais, désespérant de l'emporter sur ses nombreux rivaux, il obtint la main de Pénélope, fille d'Icarius; ce dernier l'avoit

---

(1) Ces isles sont appelées par les modernes, la premiere *Céphalonie*, *Thiaci* et *Phiaci*; la seconde, *Dolichio*.

proposée pour prix au prince qui surpasseroit les autres à la course, et, suivant Pausanias, Ulysse remporta cet honneur. Quoiqu'à peine âgé de vingt ans, il étoit déja renommé pour son esprit et sa sagesse. Tyndare voulut le consulter dans l'embarras où le jetoient les nombreux poursuivants de sa fille. Ce fut Ulysse qui lui conseilla de les assembler, et de les obliger, par serment, à consentir qu'Hélene choisît elle-même son époux. Ils jurerent aussi d'approuver son choix, et de se réunir contre celui qui voudroit rompre cet accord.

Laërte ne tarda point à céder la couronne à son fils. Télémaque venoit de naître, lorsque la Grece s'arma pour la guerre de Troie. Ulysse fut appelé. Mais ne pouvant consentir à se séparer de sa femme et de son fils, il imagina de contrefaire l'insensé. Un jour qu'il avoit attelé à sa charrue (car les rois labouroient alors) un bœuf et un âne, et qu'il traçoit, sur le sable, aux bords de la mer, des sillons où il semoit du sel au lieu de blé, Palamede, fils de Nauplius, découvrit la feinte, en plaçant le jeune Télémaque sur la ligne où la charrue devoit passer. Ulysse détourna le soc. La simulation de sa folie étant ainsi prouvée, il fut obligé de se rendre à l'armée des Grecs confédérés; mais à son tour il fit partir Achille, en découvrant qu'il étoit déguisé en jeune vierge à la cour de Scyros.

Homere raconte, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, ce que fit Ulysse avant et après la chûte de Troie. Il représente le roi d'Ithaque comme égalant tous les chefs de la Grece en courage, et les surpassant en éloquence, en prudence, en patience, en sagacité. Les poëmes d'Ho-

mere étant entre les mains de tout le monde, il suffira de citer sommairement les traits les plus connus.

Le déguisement d'Achille découvert; l'enlèvement des fleches de Philoctete, et ce guerrier conduit sous les remparts d'Ilion; l'enlèvement du *Palladium* dans la citadelle de Troie; l'enlèvement des chevaux de Rhésus (pour que les Troyens pussent être vaincus, il falloit empêcher que ces chevaux ne bussent de l'eau du Xanthe); le meurtre de Rhésus, qui venoit au secours des Troyens; Énée et Antenor séduits, et facilitant aux Grecs la prise de Troie: tels sont, avec les divers combats d'Ulysse, avec son éloquence et sa sagesse dans le conseil du roi des rois, les services qu'il rendit dans cette guerre mémorable.

Après la chûte de Troie, Ulysse retourne à Ithaque; mais sa flotte, battue par la tempête, est jetée sur les côtes des Ciconiens ou de Barbarie; il aborde ensuite au pays des Lotophages, et de là en Sicile, alors appelée l'isle des Cyclopes. Polypheme le surprend avec douze de ses compagnons, qu'il enleve et enferme dans un antre profond. Il en dévore six en trois jours. Ulysse, qui alloit avoir son tour, enivre le monstre, et s'armant d'un gros pieu d'olivier, pointu et rougi au feu, il l'enfonce dans l'œil unique du Géant endormi. Polypheme ébranle la montagne de ses cris affreux. Privé de la vue, il se place à la porte de l'antre, pour saisir au passage ses captifs. Mais Ulysse attache chacun de ses compagnons sous le ventre d'une brebis; et cette ruse, employée aussi pour lui-même, trompe la fureur d'un stupide ennemi.

Ulysse poursuit sa route, et passe dans les isles d'Éo-

lie (aujourd'hui *Lipari*), où régnoit Éole, dieu des vents. Charmé de l'éloquence du héros, Éole veut lui procurer une navigation heureuse, et lui livre tous les vents, enfermés dans une outre. Ulysse se rembarque, et bientôt, pendant qu'il se livre au sommeil, ses compagnons, curieux de voir ce que l'outre renferme, l'ouvrent : aussitôt les vents s'en échappent avec furie, soulevent les flots, forment les tempêtes, rejettent la flotte sur les côtes d'Éolie, et de là chez les Lestrigons, où périssent tous les vaisseaux, un seul excepté : c'est celui qui porte Ulysse, et qui aborde près du promontoire d'Æea, où Circé a fixé son séjour (1). Le héros envoie la moitié de ses compagnons reconnoître le pays. Tous, à l'exception de leur chef Euryloque, sont changés en pourceaux par la fameuse magicienne qui regne sur ces bords. Mais ses enchantements ne sont point à l'épreuve d'une plante appelée *moly ;* Ulysse la reçoit des mains de Mercure ; il se rend au palais de Circé, et la force, l'épée à la main, de rendre à ses soldats leur premiere forme. Le bon Plutarque, en racontant cette histoire fabuleuse, l'orne d'un trait d'épigramme. Il prétend qu'un des compagnons d'Ulysse, appelé Gryllus, se trouva si bien de sa métamorphose, qu'il refusa de reprendre sa

---

(1) Homere fait de ce promontoire une isle, parceque, suivant Strabon, la mer et des marais l'environnent de toutes parts. Il est situé dans le Latium. C'étoit autrefois le *Circeus Mons ;* on l'appelle encore aujourd'hui *Monte Circello.* (*Strab.*, *liv. V. Pomponius Mela, liv. II, ch.* 7.) Le nom d'*Æea* est donné par Homere et Virgile à Circé ; par Properce à Calipso et à Télégone, fils d'Ulysse et de Circé. Médée est aussi appelée du même nom par Apollonius de Rhodes. *Æea* étoit encore, suivant Strabon et Pline, le nom de la capitale de la Colchide, où Jason enleva la toison d'or.

premiere nature, et que toute l'éloquence du roi d'Ithaque échoua dans cette occasion. Cependant le héros, qui avoit résisté aux charmes magiques de Circé, resta sans défense contre ceux de sa beauté. Une année entiere s'écoule dans les voluptés, et il devient pere d'un fils appelé Télégone. Enfin, revenu de son ivresse, il descend aux Enfers pour consulter l'ombre de Tirésias, qui lui prédit tout son avenir. Il reparoît un moment à la cour de Circé; l'enchanteresse lui enseigne les moyens de se garantir des charmes des Sirenes. Il part; et lorsqu'il approche de l'isle des trois filles d'Acheloüs et de Calliope, il bouche, avec de la cire, les oreilles de ses compagnons, et se fait attacher, par les pieds et par les mains, au mât de son navire, en ordonnant de le lier plus fortement encore, s'il demandoit à être délié. Ces précautions n'étoient pas inutiles: le héros, charmé par le chant des Sirenes, fait signe à ses compagnons de le détacher; mais son premier ordre n'est point oublié, le second seul est méconnu, le navire passe sans danger, et, dans leur désespoir, les Sirenes se précipitent dans la mer.

Néanmoins Neptune, pere de Polypheme, poursuit de sa colere le héros qui a privé son fils de la lumiere. Ulysse avoit franchi le double écueil de Scylla et de Carybde. Il aborde, pour la seconde fois, en Sicile, sur la côte où les filles du Soleil gardoient les bœufs et les moutons de leur pere. Tirésias avoit prédit à Ulysse que s'il touchoit à ces troupeaux consacrés au Soleil, qui voit tout, il périroit avec ses compagnons. Mais ces derniers, malgré la sévere défense de leur chef, ayant enlevé et tué quelques bœufs du Soleil, Ulysse ne tarda

pas à perdre, dans un naufrage, son navire et tout son équipage. Lui seul est épargné, comme n'ayant point eu part au sacrilége. Les dieux lui ménagent une planche sur laquelle il se sauve dans l'isle d'Ogygie (1), où régnoit Calypso, fille de l'Océan et de Téthys.

Cette Nymphe voit Ulysse, l'aime, et lui offre l'immortalité, s'il consent à l'épouser. Elle le retient sept ans à sa cour, et le rend pere de deux enfants. Mais enfin, cédant à l'ordre de Jupiter, que Mercure lui signifie, Calypso laisse à regret partir son amant. Il étoit près d'arriver à Corcyre (2), habitée par les Phéaciens, lorsque dans une tempête, suscitée par Neptune, le vaisseau est submergé; mais le héros nage au milieu des flots irrités, et gagne enfin le rivage de Corcyre. C'est là qu'il rencontre Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. Cette princesse, qu'Homere dit avoir été, par sa beauté et son esprit, parfaitement semblable aux déesses de l'Olympe, étoit alors modestement occupée à laver les habits de son pere et les robes qui devoient servir à la pompe de ses nôces. Ulysse, nu et défiguré par l'é-

---

(1) Pline parle, après Homere, de cette isle. Le poëte Callimaque la place dans la Méditerranée, et Pomponius Mela dans le voisinage de la Sicile. Ce dernier croit qu'*Ogygie* étoit la même isle que les anciens nommoient *Eée* ou *Æea*. Mais Philostrate distingue ces deux isles : dans l'une régnoit Circé ; dans l'autre, Calypso.

(2) Corcyre, aujourd'hui *Corfou*, isle de la mer Ionienne, célebre dans l'antiquité par les jardins d'Alcinoüs et par le naufrage d'Ulysse. Homere l'appelle l'*isle des Phéaciens ;* elle a porté aussi le nom de *Scherée*. (Voy. *Pomponius Mela, liv. II, ch.* 7 ; *Ptolémée, liv. III, ch.* 14*; Odyssée, liv. V et VI.*)

cume de la mer, adresse de loin la parole à la jeune vierge, et la prie de lui donner des habits pour se couvrir. Après qu'il les a reçus, il aborde Nausicaa, lui raconte son naufrage, et la princesse émue l'invite à se rendre au palais de son pere : « Je consens que vous veniez avec nous, lui dit-elle; mais quand nous serons près de la ville, nous nous séparerons, de peur que les Phéaciens ne murmurent et ne disent : « Quel est donc cet « étranger si bien fait et si beau qui suit la fille de notre « roi? » (*Odyssée*, liv. VI) (1). Ulysse raconte ses aventures à Alcinoüs, qui fait équiper un vaisseau pour le conduire à Ithaque.

Le héros est enfin de retour dans sa patrie, après vingt ans d'absence. Les Phéaciens l'ont déposé sur le rivage pendant son sommeil, et sont partis sans le réveiller. Lorsqu'il ouvre les yeux, il réfléchit sur sa position. Comment se fera-t-il reconnoître? Comment rentrera-t-il dans son palais, où les poursuivants de Pénélope sont en quelque sorte les maîtres? Minerve lui conseille de se déguiser en mendiant, et lui enseigne les moyens de se débarrasser de tous les amants de sa femme. Il se fait tour-à-tour reconnoître de son pere (Voyez *Laërte*, note 86 du livre XII), de Télémaque et du fidele Eumée, intendant de ses troupeaux. Il arrive déguisé dans son palais. Il est reconnu à la porte par son chien, qui meurt de joie d'avoir revu son maître. Eumée le présente aux poursuivants, qui le raillent

---

(1) Dictys de Crete et Aristote disent que Nausicaa épousa Télémaque, fils d'Ulysse.

sur sa mauvaise mine, et ne souffrent qu'avec peine qu'on lui donne l'hospitalité. Dans un entretien secret, Pénélope lui raconte tout ce qu'elle a souffert pendant sa longue absence. Il est reconnu de sa vieille nourrice Euryclée, qui prit soin de son enfance. Le lendemain, Pénélope doit être le prix de celui qui pourra tendre l'arc d'Ulysse. Tous les poursuivants l'essaient en vain; Ulysse prend cet arc redoutable, et, suivi de Télémaque, d'Eumée et de deux autres serviteurs, il tue tous les poursuivants, et redevient possesseur paisible de sa femme, de son palais et de ses États. Il fait bientôt après le voyage d'Epire pour consulter l'Oracle d'Apollon. Le roi Tyrinna le reçoit à sa cour et le comble d'honneurs. Parthenius raconte, qu'au mépris des droits de l'hospitalité, Ulysse séduisit Erippe ou Evippe, fille du roi, et qu'il en eut un fils qui fut nommé *Euryale* : il ajoute que, lorsque cet enfant eut atteint l'âge de puberté, sa mere l'envoya à Ithaque ; qu'Ulysse étoit absent lorsqu'il y arriva; que Pénélope le reçut, l'interrogea, et qu'ayant appris le mystere de sa naissance, elle résolut de le faire périr, ce qui s'accorde peu avec l'idée qu'Homere donne de sa vertu; que lorsque Ulysse fut de retour, Pénélope lui persuada que ce jeune étranger avoit voulu l'outrager, et que, transporté de fureur, Ulysse le tua sur-le-champ. Quoi qu'il en soit de cette aventure, elle avoit fourni à Sophocle le sujet d'une tragédie intitulée *Euryale*.

Le devin Tirésias ayant prédit à Ulysse que du sein de la mer partiroit le trait qui devoit lui donner la mort, le héros évitoit avec soin les rivages de son isle. Mais comment s'opposer à ce qui a été résolu par le destin?

Ulysse avoit tué un de ses fils; un de ses fils devoit lui arracher la vie. Telegone, qu'il avoit eu de Circé, voulut connoître son pere. Il étoit déja descendu sur les côtes d'Ithaque. Des dégâts commis par lui venoient d'exciter une rixe sanglante entre les hommes de sa suite et quelques insulaires. Ulysse accourt, et Telegone lui lance un trait mortel. Appien, trop ami du merveilleux, comme la plupart des anciens, prétend que le trait étoit armé de l'os d'un poisson marin, appelé *trigon* par les Grecs, et *pastinaca* ou *turtur marina* par les latins; et que cet os, placé à la queue du poisson, est si venimeux, que même un arbre meurt s'il en est atteint: Dictys de Crete place ailleurs la scene du parricide. Il raconte que Telegone, impatient de voir son pere, se présenta à la porte de son palais, dont on lui refusa l'entrée, et que, voulant se venger de cet affront, il enfonça son javelot dans le corps d'Ulysse qui étoit accouru au bruit.

Selon Sophocle et Parthenius, il s'étoit écoulé quinze ou seize ans depuis le retour d'Ulysse dans ses États. Il obtint après sa mort les honneurs héroïques, et eut, dit-on, un oracle en Etolie. La mémoire d'Ulysse est consacrée sur un grand nombre de monuments, tels que bas-reliefs, pierres gravées, etc.

Ulysse et Pénélope ont fourni le sujet de plusieurs pieces de théâtre. Champ-Repus donna, en 1600, une tragédie d'*Ulysse.* En 1648, Boyer fit jouer, sur le théâtre des Machines du Marais, une tragi-comédie intitulée *Ulysse dans l'isle de Circé*, ou *Euryloche foudroyé.* Dutens a fait représenter à Orléans une tragédie sous le même titre, vers le milieu du dix-septieme siecle. Rochefort, qui a traduit en vers l'Iliade et l'Odyssée,

fit imprimer, en 1781, une tragédie d'*Ulysse*. La *Pénélope* de l'abbé Genest fut jouée avec succès en 1684. *Ulysse* et *Pénélope* sont le titre et le sujet du cinquante-huitieme opéra représenté à Paris, en 1703. Les paroles sont de Guichard, et la musique de Rebel.

(4) Le mot *frater*, employé par Ovide, dit un peu trop. Ajax n'étoit que cousin d'Achille, dont le pere, Pélée, étoit frere de Télamon, pere d'Ajax. Mais chez les Romains les fils de deux freres se donnoient eux-mêmes le nom de freres, *fratres patrueles*.

(5) Voyez liv. 4, note 77; et *Laërte*, liv, XII, note 86. Une tradition injurieuse supposoit que Sisyphe, un des plus fameux brigands de l'antiquité, avoit enlevé Anticlée peu de jours avant son mariage, et qu'il étoit pere 'Ulysse.

(6) Ovide paroît avoir imité ces vers de Pacuvius, cités par Cicéron, dans le troisieme livre des *Offices*.

Cujus ipse princeps juris jurandi fuit,
Quod omnes scitis, solus neglexit fidem:
Furere assimulavit: ne coiret, institit:
Quod ni Palamedis perspicax prudentia
Istius percepset malitiosam audaciam,
Fides sacratæ jus perpetuo falleret.

(7) Palamede, fils de Nauplius, roi d'*Eubée*, et petit-fils de Neptune, fut envoyé par les princes grecs vers le roi d'Ithaque, pour l'obliger à se réunir à leur armée

qui partoit pour la guerre de Troie. Le moyen qu'il employa pour découvrir la feinte démence d'Ulysse, ne lui fut point pardonné. Après avoir long-temps cherché l'occasion de le perdre, le roi d'Ithaque cacha dans la tente de ce prince une grosse somme d'argent, et fit en même temps composer, en caracteres phrygiens, une lettre sous le nom de Priam, adressée à Palamede, et dans laquelle ce capitaine étoit sollicité de livrer l'armée des Grecs aux Troyens, selon la promesse qu'il en avoit donnée en recevant l'argent qu'on lui avoit remis. Cette lettre supposée fut portée à Agamemnon, et communiquée à tous les chefs de l'armée. Palamede protesta vainement de son innocence. Il fut condamné à mort, et lapidé sur-le-champ. Homere ne parle point de la fin malheureuse de Palamede. Pausanias s'écarte de la tradition généralement reçue, en disant : « J'ai lu dans les *Cypriaques*, que Palamede étant allé un jour pêcher sur le bord de la mer, Ulysse et Diomede, qui le détestoient, le précipiterent dans les flots, où il fut noyé. (Liv. X, chap. 31.) Mais la tradition que suit Ovide est celle qu'ont adoptée Dictys de Crete, Hygin, Philostrate, le scholiaste d'Euripide, Tzetzès, etc. On lit dans Hygin, Apollodore, Diodore de Sicile, Servius et Lactance, que Nauplius chercha tous les moyens de nuire aux Grecs, afin de venger la mort de son fils ; qu'il voyagea dans toutes les villes de la Grece pour séduire et corrompre les femmes dont les maris étoient absents ; qu'il encouragea Clytemnestre à vivre publiquement avec Egyste ; qu'après la prise de Troie, une partie de la flotte des Grecs, battue et dispersée par la tempête, ayant été jetée sur les côtes d'Eubée, il fit allumer pen-

dant la nuit des feux sur les rochers dont son isle étoit environnée, afin d'attirer les Grecs contre ces écueils; que plusieurs de leurs vaisseaux y périrent, et que le roi fit assommer ceux qui, échappés du naufrage, avoient en nageant gagné les rivages de son isle.

Les anciens attribuent à Palamede l'invention des dés à jouer, celle du jeu des astragales ou des osselets, et celle du trictrac et des échecs. On prétend qu'il apprit aux Grecs à ranger les troupes en bataille, à placer des sentinelles, et à leur donner ce que les modernes appellent *consigne* et *mot d'ordre*. (Voyez *Philostrate*, *Pausanias*, *Pline*, *Martial*, *Servius*, *Manilius*, *Polydore-Vergile*, etc.)

(8) PÉAN ou POEAN, roi de Mélibée, ville de Thessalie, étoit pere de Philoctete, que les poetes désignent sous le nom de *Pœantiades* ou de *Pœantia proles*.

(9) LEMNOS. (Voyez liv. II, note 152.)

(10) Au lieu de *velatur, aliturque avibus*, on trouve dans plusieurs manuscrits et éditions des Métamorphoses : *Venatur, aliturque avibus.* Mais nous avons préféré, avec Burman, la leçon de plusieurs manuscrits des bibliotheques de St.-Marc, du Vatican, de Florence, etc., qui porte *velatur*, et qui est conforme à ce que dit Cicéron dans son Traité *de Finibus*, liv. V : *Philoctetem pennarum contextu corpori tegumenta fecisse :* « Ce sens, dit Bannier, copié par Saint-Ange, qui néglige de le citer, est plus beau, et Ajax réussit mieux à rendre Ulysse odieux : ce qui est tout le but de sa harangue. »

(11) Philoctete. Hygin et Valerius Flaccus le mettent au nombre des Argonautes, ce qui lui donneroit l'âge de Nestor à l'époque du siége de Troie. Mais ni Orphée, ni Apollonius de Rhodes, ni Apollodore, qui ont aussi donné la liste des Argonautes, n'y ont compris Philoctete. Il fut l'ami, le compagnon d'Hercule, qui lui fit présent à sa mort de son arc et des fleches redoutables trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Philoctete avoit dressé lui-même, sur le mont OEta, le bûcher du héros, qui lui fit promettre, par serment, de ne jamais découvrir le lieu où il enterreroit ses cendres. Philoctete fut, suivant Apollodore, un des poursuivants d'Hélene. Engagé comme ses rivaux dans la vengeance de l'injure faite à Ménélas, il partit de Mélibée avec sept vaisseaux qui portoient les guerriers de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée et d'Olizon, pour joindre dans l'Aulide la flotte des Grecs. Mais il avoit à l'un de ses pieds un ulcere si hideux, que, d'après le conseil d'Ulysse et les ordres d'Agamemnon, il fut déposé dans l'isle de Lemnos : les Grecs lui laisserent ses fleches, et lui donnerent, pour le servir, Phimacus, fils de Dolophion, ancien intendant des troupeaux du roi Actor. Les anciens ne s'accordent pas sur la cause de l'ulcere du héros. Homere, Dictys de Crete, Sophocle, Philostrate, Pausanias, Ovide et Hygin, prétendent que cette plaie, qui ne pouvoit se fermer, étoit l'effet de la morsure d'un serpent envoyé par Junon, qui voulut punir Philoctete d'avoir rendu à Hercule les derniers devoirs. Mais l'opinion suivie par l'immortel auteur de Télémaque, et qui est adoptée par les modernes, quoiqu'elle ne soit fondée que sur l'autorité de Servius, est

que les princes grecs voulurent forcer Philoctete de leur faire connoître où étoit le tombeau d'Hercule; que le fils de Pean, craignant à-la-fois de se parjurer et de mécontenter les Grecs, frappa du pied l'endroit où il avoit déposé les cendres du héros, mais que, peu de temps après, une des fleches trempées dans le sang de l'hydre sortit de son carquois et perça le pied révélateur.

La mission d'Ulysse et de Pyrrhus auprès de Philoctete, abandonné depuis dix ans dans Lemnos, fait le sujet d'une des plus belles tragédies de Sophocle, que La Harpe a reproduite avec succès sur la scene française (1). Philoctete se laissa conduire sous les murs de Troie. Il y fut guéri par Esculape ou par Machaon, ou par Podalire, perça le traître Pâris d'un trait mortel, et se signala par des prodiges de valeur. Après la prise de Troie, Philoctete ne voulut point retourner dans la Grece; d'après une tradition suivie par Virgile et Servius, il débarqua en Italie avec quelques Thessaliens, et fonda dans la Calabre la ville de *Pétilie*, aujourd'hui *Strongoli* (2). On lui attribue aussi la fondation de *Thurium*, dans la Lucanie, auprès de l'ancienne Sybaris. Homere dit que Philoctete étoit de tous les Grecs le plus habile à tirer de l'arc.

(12) Plusieurs mythographes rapportent qu'Ulysse cor-

(1) Châteaubrun fit jouer, en 1755, une tragédie de *Philoctete*, qui fut parodiée au théâtre italien, sous le titre de *la Rancune*.

(2) Tite Live et Valere Maxime l'appellent *Petellia;* Strabon, *Petelia;* Virgile, Plutarque, et Pomponius Mela, *Petilia*.

rompit les esclaves de Palamede, et qu'il les engagea à creuser dans la terre un trou où fut enfoui l'or qui servit de preuve contre le héros.

(13) Nestor, déja blessé, seroit tombé sous les coups d'Hector, s'il n'eût reçu de Diomede le secours qu'il demandoit vainement à Ulysse. (*Iliade, liv.* VIII.)

(14) Ici l'éloquence d'Ajax semble confondre Ulysse. Ovide est sublime comme Homere ou comme Démosthene.

(15) Dans le septieme livre de l'*Iliade*, Nestor met dans un casque les noms des chefs qui se présentent pour répondre au défi d'Hector; mais toute l'armée implore Jupiter et fait des vœux pour que le choix tombe sur Ajax ou sur Diomede.

(16) Rhésus, roi de Thrace, eut pour mere, selon les uns, la muse Euterpe; selon d'autres, la muse Terpsichore. On lui donne pour pere, soit Eioneus, soit le fleuve Strymon. Après avoir subjugué plusieurs peuples voisins, il marcha au secours de Troie la dixieme année du siege de cette ville. Un oracle avoit déclaré que Troie ne seroit jamais prise, si les chevaux de Rhésus pouvoient boire de l'eau du Xanthe et paître sur ses bords; ce qui vouloit dire sans doute, si ce prince pouvoit entrer dans la Troade. Les Grecs, instruits par Dolon de sa marche et de la prédiction de l'oracle, envoyerent des troupes, sous le commandement de Diomede et d'Ulysse, qui, pénétrant dans le camp des Thraces pen-

dant la nuit, y firent un grand carnage, égorgerent le roi dans sa tente et s'emparerent de ses chevaux. (Voyez Homere, Apollodore, Eusthate, Tzetzès, Servius, etc.) Ovide parle encore de Rhésus dans ses *Héroïdes*, ép. 1, vers. 39; et dans la neuvieme de ses *élégies*, vers. 23.

(17) Dolon, capitaine troyen, fils du héraut Eumede, et le plus agile des Troyens à la course, s'introduisit, comme espion, dans le camp des Grecs; il s'étoit couvert d'une peau de loup, et imitoit la marche de cet animal. Il devoit reconnoître les positions des assiégeants et sonder leurs desseins. Il avoit demandé pour récompense, et Hector lui avoit promis, le char et les chevaux immortels d'Achille. Mais il fut découvert, atteint à la course par Ulysse et par Diomede, qui lui promirent la vie, à la condition de dévoiler les secrets des Troyens. Il les fit tous connoître, et fut ensuite égorgé par Ulysse. (*Iliade*, liv. X.)

(18) Palladium ou Palladion. Petite statue représentant Pallas ou Minerve assise, selon les uns; debout et dans l'attitude de marcher, selon les autres; tenant une lance de la main droite, et de l'autre une quenouille ou un fuseau, selon Apollodore; ou un bouclier, si l'on en croit Virgile. C'étoit, suivant Apollodore, une espece d'automate qui se mouvoit de lui-même. Arnobe, Clément d'Alexandrie et Julius Firmicus, qui ont écrit contre le paganisme, prétendent que cette statue étoit faite des os de Pélops. Ovide, dans le sixieme livre des Fastes, Apollodore et Tzetzès, croient que le *Palladium* tomba du Ciel près de la tente d'Ilus, lorsqu'il bâtissoit

la citadelle d'Ilion. Hérodien le fait tomber à Pessinunte en Phrygie. D'autres auteurs assurent que Dardanus, fondateur de Troie, le reçut de sa mere Electre ou de Chryse, qui passoit pour être fille de Pallas, comme un talisman à la possession duquel étoit attachée la durée de la ville qu'il venoit de bâtir. Suivant une autre version, Tros obtint ce présent de l'astrologue Astus. Quoi qu'il en soit, Darès de Phrygie, Dictys de Crete, Apollodore, Denys d'Halicarnasse, Conon, Lucain et beaucoup d'autres, s'accordent sur le soin religieux avec lequel les Troyens veilloient à la conservation du *Palladium.* Voyez, sur son enlevement exécuté par Ulysse et Diomede, le dixieme livre de l'Iliade, le deuxieme de l'Énéide et le sixieme des Fastes d'Ovide.

Un conte fait par un ancien mythologue a donné lieu au proverbe grec *la loi de Diomede*, appliqué à ceux que l'on oblige à faire quelque chose malgré eux. Voici le conte. Lorsqu'Ulysse et Diomede furent arrivés sous les murs de la citadelle, Diomede monta sur les épaules d'Ulysse, pénétra seul dans la citadelle, enleva le *Palladium*, et vint rejoindre son compagnon. Ulysse, piqué d'avoir si peu de part à l'honneur de cette expédition, affecta de marcher derriere Diomede, tira son épée, et alloit le percer, lorsque, frappé de la lueur du glaive, Diomede se retourne vivement, arrête le coup, et force Ulysse de marcher devant lui.

Plusieurs auteurs racontent que les princes grecs n'enleverent qu'une copie du *Palladium*, qui avoit été placée par Dardanus dans le milieu de la basse ville, afin de tromper ceux qui auroient dessein d'enlever l'original; que cet original, resté entre les mains des

Troyens, fut emporté par Enée en Italie, déposé depuis par Ascagne dans la ville d'Albe, et enfin, transporté à Rome dans le temple de Vesta, où les Romains le vénéroient avec toute la superstition des Troyens, croyant la prospérité de l'empire attachée à sa conservation. Lorsque le feu prit au temple de Vesta, Cecilius-Metellus se jeta au milieu des flammes et sauva le *Palladium*, ce qui lui mérita une statue dans le Capitole. (Voyez le sixieme livre des *Fastes*, le premier livre des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, *Pline*, liv. VII, ch. 44; la troisieme satire de *Juvénal*, *Plutarque*, etc.)

Plusieurs villes contestoient à Rome l'honneur de conserver le véritable *Palladium*. De ce nombre étoient Lavinium, Argos et Sparte. Les Iliens eux-mêmes prétendoient n'avoir jamais perdu le *Palladium*, qui auroit été trouvé sain et entier dans les cendres du temple de Minerve.

(19) Hélénus, fils de Priam et d'Hécube, eut le malheur de rendre d'importants services aux Grecs armés contre sa patrie. On voit dans l'Iliade qu'Hector, son frère aîné, avoit pour lui beaucoup de respect. Il passoit pour être chez les Troyens ce qu'Ulysse étoit dans l'armée des Grecs, le plus sage des capitaines. Il étoit aussi le plus fameux devin de son temps, et avoit été formé, par sa sœur Cassandre, à l'art de prédire l'avenir, par le trépied, par le laurier jeté dans le feu, par la connoissance des astres, l'inspection du vol des oiseaux et l'intelligence de leur langage. Après la mort de Pâris, Hélénus voulut épouser Hélene, mais son frere Déiphobe fut préféré, et, dans son dépit, Hélénus abandonna

Troie et se retira sur le mont Ida. Ulysse lui tendit des piéges, le surprit et l'emmena lié au camp des Grecs. Là, prié, caressé, menacé, intimidé ou séduit, peut-être aussi poussé par son ressentiment, il déclara que Troie ne pouvoit être prise, si le *Palladium* ne lui étoit enlevé, et si Philoctete restoit éloigné de ses murs avec les fleches d'Hercule. Ces deux fatalités de Troie, révélées par Hélénus, perdirent le royaume de Priam. Dans la suite, le devin détourna, par ses prédictions, Pyrrhus ou Néoptoleme, fils d'Achille, d'une navigation où périrent tous ceux qui s'y étoient engagés. Pyrrhus reconnut ce service, en cédant à Hélénus, Andromaque, sa captive. Mais quelques auteurs croient qu'Hélénus n'épousa la veuve d'Hector qu'après la mort de Pyrrhus. Alors Hélénus devint roi d'une partie de l'Épire, qu'il appela Chaonie, du nom de son frere Chaon, qu'il avoit tué par mégarde. Molossus, fils de Pyrrhus, ne régna qu'après Hélénus, en partageant ses États avec Cestrinus, fils d'Andromaque et d'Hélénus. Ce dernier donna le nom de Pergame et d'Ilium à une ville et à une citadelle qu'il bâtit dans la Chaonie. Il y reçut Énée, le combla de présents, et lui prédit la plupart des aventures qui devoient lui arriver avant de pouvoir aborder en Italie. Hélénus fut le seul des enfants de Priam qui survécut à la ruine de sa patrie. (Voyez *Apollodore*, liv. III, ch. 23; *Hygin*, fable 128; *Pausanias*, liv. I, ch. 11; *Justin*, liv. XVII, ch. 3; *Dictys de Crete*, liv. IV et V; l'*Enéide*, liv. III et IX; *Servius*, etc.)

(20) Voyez la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade*, liv. XVIII, et dans *Quintus de Smyrne*, liv. V. On

peut la comparer avec celle du bouclier d'Hercule dans le poëme d'Hésiode, qui porte ce nom, et avec celle du bouclier d'Énée dans le huitieme livre de l'Énéide.

(21) Il paroissoit difficile qu'Ajax soutînt son discours sur le ton de l'exorde; mais son discours s'éleve toujours : le dernier trait est le plus fort et le plus éclatant :

Denique quod verbis opus est? Spectemur agendo.

Racine a imité Ovide, en faisant dire à Achille dans *Iphigénie* :

Je perds trop de moments en des discours frivoles,
Il faut des actions, et non pas des paroles.

L'exorde d'Ajax est brusque et comme sans art; il est tiré de la violence du caractere d'un soldat plus guerrier que politique, et de son mépris pour un adversaire plus politique que soldat. « Je me souviens, dit Séneque, au premier livre des Controverses, d'avoir vu Ovide déclamer chez le rhéteur Arellius Fuscus, dont il étoit un des auditeurs les plus assidus. Il haranguoit en prose poétique ; il profita si bien des leçons de ce grand maître, qu'il a embelli ses vers de plusieurs de ses pensées. Dans la dispute des armes d'Achille, Arellius avoit dit : *Mittamus arma in hostes, et petamus*. Ovide a dit :

Arma viri fortis, etc. (1)

(1) Hanc controversiam, memini me videre Nasonem declamare apud Rhetorem Arellium Fuscum, cujus auditor fuit. Nam Latro-

(22) Ulysse commence par tenir les yeux baissés, et semble se recueillir avant de parler, suivant le précepte de Cicéron et de Quintilien. C'est ainsi qu'Homere représente le roi d'Ithaque, lorsqu'il s'apprête à parler dans le conseil des rois. (*Iliade*, liv. III.)

(23) Cette figure, *Succedit Achilli, successit Achilles*, est difficile à rendre. Malfilâtre, ou celui qui a pris son nom, ne voit, dans cette répétition, qu'*un pur jeu de mots aussi froid que puérile;* mais l'idée du poëte est dans la répétition et dans l'opposition des mots, qui, pris dans une signification différente, deviennent un ornement du discours. C'est ainsi que Cicéron a dit: *Amari jucundum est, si curetur quid insit amari.*

(24) ARCÉSIE ou ARCÉSIUS, fils de Jupiter selon les uns, ou de Mercure selon les autres, épousa Chalcoméduse, dont il eut Laërte, pere d'Ulysse. (Voy. LAERTE, liv. XII, note 86.)

(25) Allusion injurieuse à l'exil auquel Pélée fut condamné comme meurtrier de son frere Phocus; Ulysse insinue que Télamon, pere d'Ajax, fut complice de ce

---

nis admirator erat, etc. Oratio ejus jam tum nihil aliud poterat videri, quam solutum carmen. Adeo autem studiose Latronem audivit, ut multas ejus sententias in versus suos transtulerit. In armorum judicio dixerat Latro, *mittamus arma in hostes, et petamus;* Naso dixit:

Arma viri fortis medios mittantur in hostes
Inde jubete peti. (SENEC. *lib. I, controvers.* 10.)

crime, parcequ'Éaque, pere de Télamon, le soupçonna lui-même, et le bannit de sa présence.

(26) Pyrrhus ou Néoptoleme, roi d'Épire, étoit fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomede, roi de Scyros. Il reçut le nom de *Pyrrhus*, soit à cause de ses blonds cheveux, soit parcequ'Achille, caché sous des habits de femme, à la cour de Scyros, avoit pris le nom de *Pyrrha*. Déidamie se chargea elle-même de l'éducation de son fils, et bientôt il se montra digne du héros auquel il devoit le jour. Après la mort d'Achille, le grand-prêtre Calchas annonça que Troie ne pouvoit être renversée sans le secours de Pyrrhus. Homere dit, comme Ovide, qu'Ulysse alla chercher ce héros; Sophocle ajoute que Phénix, le précepteur d'Achille, accompagnoit Ulysse. Dès que Pyrrhus, alors âgé de dix-huit ans, fut arrivé au camp des Grecs, il reçut le surnom de Néoptoleme, mot grec qui signifie *novus miles*, nouveau soldat. Son premier soin fut de visiter le tombeau de son pere et de l'arroser de ses larmes. Peu de jours après, il partit avec Ulysse pour l'isle de Lemnos; les deux rois étoient chargés de fléchir Philoctete et de le conduire sous les remparts de Troie. Hygin prétend qu'Ulysse n'eut d'autre compagnon que Diomede; et Pausanias croit que Diomede seul reçut cette mission difficile.

Homere représente Pyrrhus comme le plus sage et le plus éloquent des Grecs, après Ulysse et Nestor. Aucun guerrier ne le surpassoit en courage. Il défit Eurypile, fils de Telephe, et mit en fuite les soldats de Mysie venus au secours de Troie. Un grand nombre de Troyens tomberent sous ses coups, sans qu'il reçût lui-même au-

cune blessure. Il osa le premier entrer dans le cheval de bois, et cette funeste machine fut aussitôt remplie de combattants. Mais, guerrier féroce et barbare, Pyrrhus enfonce avec la hache les portes du palais de Priam, et se baigne dans le sang de la famille de ce prince qui avoit cherché un asile aux pieds de l'autel consacré à Jupiter. Là, il égorge Polyte, frere d'Hector, sous les yeux de son pere; il se jette ensuite sur Priam lui-même, saisit d'une main ses cheveux blancs, le traîne et l'immole sur le tombeau d'Achille. La tête du vieillard, placée sur le fer d'une pique, est promenée dans les rues embrasées de sa capitale. Bientôt Pyrrhus arrache des mains d'Andromaque son fils Astyanax, et le précipite du haut d'une tour. Polyxene, une des plus belles filles de Priam, qui fut aimée d'Achille, et que ce héros devoit épouser, est égorgée par Pyrrhus sur le tombeau de son pere : tels furent les tristes exploits du fils d'Achille dans le sac de Troie.

Andromaque et Hélénus échurent à Pyrrhus dans le partage des captifs. Hélénus le détourna de s'embarquer avec les autres Grecs, en lui prédisant qu'une horrible tempête feroit périr presque tous leurs vaisseaux. Ce qui fut confirmé par l'événement. Pyrrhus prit par la Thrace le chemin du retour. Après avoir vaincu la vaillante Harpalice, il se rendit, suivant Euripide et Dictys de Crete, dans la Thessalie, où Pélée, son grand-pere, régnoit encore; et, selon Pindare, Trogue-Pompée, Pausanias et Servius, en Épire, où il s'établit et fonda un nouveau royaume.

On ignore si Andromaque fut l'épouse ou la concubine de Pyrrhus; mais on sait qu'il en eut un fils nommé Mo-

lossus, et Pausanias lui donne deux autres enfants, Pielus et Pergamus. Ce qui a fait croire à plusieurs auteurs qu'Andromaque ne fut que la concubine de Pyrrhus, c'est le mariage de ce prince avec Hermione, fille d'Hélene et de Ménélas, tandis que la veuve d'Hector vivoit encore. Plutarque et Justin disent que Pyrrhus eut plusieurs enfants d'une troisieme femme nommée Lanasse, fille de Cleodeus, un des descendants d'Hercule.

Les récits contradictoires des anciens auteurs répandent sur les premiers temps historiques beaucoup d'obscurité. On est souvent réduit à citer les versions diverses sans pouvoir les expliquer. Ces versions sont loin de s'accorder sur les causes et les circonstances du dernier voyage et de la mort de Pyrrhus, qui fut assassiné dans le temple de Delphes. Alloit-il consacrer, dans ce temple, les dépouilles troyennes, pour apaiser Apollon qu'il avoit osé braver comme auteur de la mort de son pere? ou vouloit-il soumettre le Péloponnese, et commencer son expédition par le pillage du temple de Delphes? ou ne s'agissoit-il enfin que de consulter l'oracle sur les moyens d'avoir des enfants d'Hermione? Mais tandis que les auteurs varient sur les motifs du voyage de Delphes, Euripide, Hygin, Paterculus et Ovide, sont loin de s'accorder sur les causes et sur les auteurs de la mort de Pyrrhus. Hermione, qui avoit été d'abord promise à Oreste, fut envoyée au fils d'Achille qui l'épousa. Hermione, n'ayant point d'enfants, devint jalouse d'Andromaque; elle alloit exécuter le projet de s'en défaire en l'absence de Pyrrhus, lorsqu'elle en fut empêchée, suivant les uns, par le peuple; suivant les autres,

par Pélée. Redoutant le courroux de son mari, elle alloit se donner la mort, lorsque Oreste arriva et lui offrit le secours de son bras. Hermione engagea Oreste à l'enlever, et se fit conduire à Sparte. Pyrrhus étoit occupé à offrir un sacrifice à Apollon, lorsqu'il fut égorgé au pied de l'autel, soit par un prêtre nommé Machareus, soit par les Delphiens qu'Oreste avoit gagnés, soit enfin par Oreste lui-même, et cette derniere opinion est celle d'Hygin, de Virgile et de Paterculus.

On lit dans Pausanias, que lorsque Brennus vint avec les Gaulois pour piller le temple de Delphes, Pyrrhus fut vu dans les airs au milieu d'une violente tempête, animant le courage des Grecs et combattant pour eux. L'histoire ajoute que, depuis ce temps, les Delphiens honoroient tous les ans la mémoire de ce héros qu'ils avoient jusqu'alors regardé comme leur ennemi.

Il ne faut pas confondre Pyrrhus, fils d'Achille, avec un autre Pyrrhus, aussi roi d'Epire, et dont Plutarque a écrit la vie.

(27) Phtie, ville de Thessalie, capitale de la Phtiotide, et patrie d'Achille. C'est dans cette ville qu'habitoit Pélée. Pyrrhus étoit encore dans l'île de Scyros, auprès de sa mere Déidamie. Les poëtes désignent quelquefois Achille par le nom de *Phtius*.

(28) Teucer, fils de Télamon, roi de Salamine et d'Hésiode, fille de Laomedon, fut un des poursuivants d'Hélene, et celui des capitaines grecs, au siége de Troie, qu'Homere nous représente comme le plus habile à lancer des fleches. Quoiqu'il se fût signalé dans cette

guerre, Télamon refusa de le recevoir à son retour, parcequ'il revenoit sans Ajax, son frere d'un autre lit, ou du moins parcequ'il n'avoit pas vengé la mort de ce héros. Teucer, suivi de quelques amis, passa dans l'isle de Cypre, et y bâtit une ville, à laquelle il donna le nom de *Salamine*, sa patrie. Après la mort de Télamon, il fit de vaines tentatives pour lui succéder dans ses États. Vaincu par Eurysace, fils d'Ajax, il se rendit, selon Justin, en Espagne, s'empara du terrain où fut depuis bâtie la ville de Carthagène, passa de là en Galice, et s'y établit; mais, suivant une tradition plus généralement reçue, et rapportée par Pausanias, Teucer n'ayant pu rentrer dans l'ancienne Salamine, retourna dans celle qu'il avoit fondée; il y régna tranquille, et sa postérité se maintint sur le trône des Cypriens jusqu'à Évagoras. Lactance dit, dans son livre *de Falsâ religione*, chap. 21, que Teucer éleva, dans l'isle de Cypre, un temple à Jupiter; qu'il ordonna d'y sacrifier tous les ans un homme, et que ce sacrifice impie fut aboli par l'empereur Hadrien.

(29) TENÉDOS, isle de la mer Egée, dans le voisinage de Troie, entre Mitylene et l'Hellespont, reçut son nom de *Ténès* ou *Tennès*, fils de Cycnus; elle portoit auparavant celui de *Leucophrys*. Ce qui a rendu célebre Tenédos, c'est que les Grecs cacherent leur flotte derriere cette isle, quand ils feignirent de lever le siége de Troie, tandis que les Troyens abusés faisoient entrer le cheval de bois dans leurs remparts. Les vases d'argile de Tenédos étoient fort estimés des anciens. Apollon Smintheus étoit particulièrement honoré dans cette isle. On

trouve sur plusieurs médailles de Tenédos, Cérès, des épis, des raisins, qui sont autant d'emblêmes de sa fertilité.

(30) Chryse, aujourd'hui *Gaïdéroguissa*, l'une des petites isles qui sont auprès de celle de Crete (Candie), du côté du Péloponnese, et qu'on appelle *isles aux ânes.*

(31) Cylla, ville de la Troade, consacrée à Apollon.

(32) Ulysse a l'art de persuader que tout ce qu'a fait Achille est l'ouvrage de celui qui a donné Achille à la Grece. Le talent de l'orateur brille ici autant que celui du poëte.

(33) Racine a su conserver à Ulysse toute l'éloquence que lui prête l'antiquité, lorsqu'il presse Agamemnon de consentir au sacrifice de sa fille. (Voyez *Iphigénie*, act. 1, sc. 3.)

(34) Atride, nom donné par Homere et par les poëtes à Agamemnon et à Ménélas, comme fils d'Atrée, quoiqu'ils ne fussent que ses petits-fils, selon Hésiode, Dictys de Crete, Servius, Lactance, et l'ancien scholiaste d'Homere, qui disent que ces princes étoient fils de Plisthene ; mais comme Plisthene étoit mort jeune et presque inconnu, Homere, qui vouloit honorer la mémoire du chef des Grecs et celle de son frere, affecta de les dire enfants d'Atrée, prince beaucoup plus fameux, et de les nommer par-tout les *Atrides.*

(35) Racine imite heureusement Ovide en faisant dire à Ulysse, dans Iphigénie :

Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire.

(36) Clytemnestre, fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Leda, fille de Thestius, roi de Pleuron, épousa Agamemnon, roi d'Argos. Pausanias, Diodore de Sicile et Euripide, prétendent qu'elle avoit eu d'abord pour mari Tantale, fils de Thyeste; mais Homere ne parle pas de ce premier mariage, et Eusthate le rejette comme une fable. Agamemnon avoit à peine pris le commandement des rois confédérés pour la guerre de Troie, qu'Egisthe, son cousin, réussit trop facilement à séduire Clytemnestre, et vécut publiquement avec elle. Le honteux éclat de cet adultere fut enfin connu d'Agamemnon, et sa vengeance résolue; mais le jour même de son retour à Argos, Clytemnestre le prévint en le poignardant, soit au sortir du bain, soit dès qu'il eut pris place au banquet qu'elle avoit préparé pour célébrer son heureux retour. Après avoir assassiné son mari, Clytemnestre épousa Egisthe et mit sur sa tête la couronne d'Argos. Elle avoit eu d'Agamemnon trois enfants, Iphigénie, Electre et Oreste. Oreste eût péri en même temps que son pere, si sa sœur Electre ne l'eût fait retirer secretement chez son oncle Strophius, roi de Phocide, qui avoit épousé la sœur d'Agamemnon. Pylade, fils de Strophius, devint le compagnon inséparable d'Oreste. Après sept ans d'absence, ces deux amis, suivis de quelques soldats affidés, arriverent à Mycenes sans se faire con-

noître, et se cacherent chez Electre, qu'Egisthe avoit mariée à un homme obscur pour n'avoir rien à craindre de son ressentiment. Quelques jours après, tandis qu'Egisthe et Clytemnestre offroient un sacrifice dans le temple d'Apollon, Oreste s'y rendit, suivi des siens, tua de sa main sa mere et son amant, et les fit enterrer hors de la ville, comme indignes, suivant Pausanias, d'avoir leur tombeau près de celui d'Agamemnon.

Pierre Mathieu, historiographe de France, fit représenter en 1580, et imprimer à Lyon, en 1589, une tragédie de *Clytemnestre.* M. le duc de Brancas, Pair de France, alors comte de Lauraguais, est auteur d'une tragédie sous le même titre, et qui fut imprimée en 1761. Une autre tragédie intitulée *Egiste*, composée par Brulard et Seguineau, fut représentée sans beaucoup de succès en 1721, sur le Théâtre-Français; elle n'eut que cinq représentations. De toutes les familles de rois, il n'en est aucune qui ait fourni aux tragiques anciens et modernes, un aussi grand nombre de sujets que celle des *Atrides ;* c'est ce qui a fait dire plaisamment à un de nos poëtes :

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais.

(37) Hélene, fille de Jupiter et de Léda, étoit la plus belle des femmes de la Grece, et la Grece s'arma tout entiere pour elle. Sa mere, femme de Tyndare, roi de Sparte, en se baignant dans l'Eurotas, fut aimée de Jupiter, changé en cygne. La Fable ajoute que Léda conçut deux œufs, renfermant l'un Pollux et Hélene, l'autre Castor et Clytemnestre; que le premier œuf fut attribué à Ju-

piter, et le second à Tyndare, afin de sauver un peu l'honneur de ce dernier. Quelques auteurs font naître Hélene d'un œuf tombé de la Lune. Selon Ératosthene et Pausanias, quelques peuples de la Grece étoient persuadés qu'Hélene étoit fille de Némésis, et que Léda ne fut que sa nourrice. Phidias adopta cette tradition, en représentant sur la base d'une statue de Némésis, qu'on voyoit dans un bourg de l'Attique, Léda, sous la figure d'une nourrice, conduisant Hélene auprès de la déesse. Plusieurs auteurs ont voulu concilier ces deux opinions contraires sur la mere d'Hélene, en prétendant que Némésis et Léda étoient la même personne sous deux noms différents.

Hélene n'avoit que dix ans, et déja le bruit de sa beauté remplissoit toute la Grece. Thésée, aidé de Pirithoüs, l'enleva dans le temple de Diane, la mena dans l'Attique et la confia aux soins de sa mere *Æthra*, tandis que, par reconnoissance, il alloit aider Pirithoüs à enlever la femme de Pluton. Mais pendant qu'il poursuivoit cette périlleuse aventure, Castor et Pollux, freres d'Hélene, l'enleverent au ravisseur et la ramenerent à Sparte. Pausanias rapporte, sur l'autorité de Stésichore, d'Euphorion et d'Alexandre, poëtes grecs, que Thésée avoit eu d'Hélene une fille, qui fut appelée Iphigénie. Mais, suivant une ancienne tradition, Stésichore, qui vivoit dans la quarante-deuxieme olympiade, c'est-à-dire, près de six siecles avant celui d'Auguste, avoit perdu la vue pour avoir dit du mal d'Hélene, et ne l'avoit recouvrée qu'après s'être rétracté. Ainsi la tradition citée par Pausanias pourroit bien n'avoir d'autre fondement que la mauvaise humeur du poëte lyrique.

Dans le nombre si considérable des princes grecs qui se rendirent à Sparte pour disputer la main d'Hélene, se trouvoient Ulysse, Diomede, Antiloque, fils de Nestor; Ajax, fils d'Oïlée; Ajax et Teucer, fils de Télamon; Philoctete, Ménélas, frere d'Agamemnon; Patrocle, Idoménée, Sthénélus, fils de Capanée; Amphiloque, Mnesthée, Ascalaphe, fils du dieu Mars; Podalyre et Machaon, fils d'Esculape; Eurypile, Protésilas, Mérion et beaucoup d'autres, dont les noms sont moins connus. Pendant que Tyndare hésitoit, n'osant faire un choix parmi tant de concurrents redoutables qui pouvoient devenir ses ennemis, Ulysse, se retirant du concours, obtint la main de Pénélope, niece du roi de Sparte, en conseillant à ce prince de faire jurer à tous les poursuivants de respecter le choix qu'Hélene feroit parmi eux, et de se réunir pour défendre l'époux qu'elle auroit adopté. Ménélas, frere d'Agamemnon, obtint la préférence, et succéda bientôt au trône de Tyndare.

Depuis trois ans, il vivoit heureux possesseur d'Hélene, dont il avoit eu Hermione, lorsque Pâris arriva à Sparte, vit la reine, fut vaincu par sa beauté, réussit à plaire lui-même, et, profitant de l'absence de Ménélas, que des affaires avoient appelé dans l'isle de Crete, détermina sa femme à s'enfuir avec lui dans la Troade. Le vieux Priam eut la foiblesse de les recevoir avec tous les trésors enlevés du palais de Ménélas. Quelques commentateurs d'Homere prétendent que Pâris ne put triompher des froideurs d'Hélene, jusqu'à ce que Vénus, pour le favoriser, lui eût donné les traits de Ménélas; que, trompée par cette ressemblance, Hélene

n'hésita point à suivre le ravisseur, et que celui-ci ne se fit connoître qu'après avoir enlevé sa proie.

Ménélas fit retentir la Grece de ses plaintes. Tous les poursuivants d'Hélene furent invités à se souvenir de leur serment. Agamemnon envoya des ambassadeurs à Troie pour redemander Hélene et les trésors enlevés avec elle; mais Pâris et ses amis l'emporterent dans le conseil de Priam, et les ambassadeurs échouerent dans leur double mission. Dès-lors la guerre fut résolue, et l'on sait qu'elle dura dix ans. Les mythographes, les poëtes et les historiens, ne s'accordent point sur la conduite d'Hélene pendant le siége de Troie. Homere la représente tourmentée par le desir de retourner dans sa patrie, et fait entendre qu'elle ne fut point complice du ravisseur; quelques auteurs ajoutent qu'elle regrettoit toujours Ménélas, et que dans plusieurs circonstances, elle trahit les intérêts des Troyens. Mais d'autres prétendent qu'elle ne cessa point de vivre en grande intelligence avec Pâris; qu'après la mort de ce prince, tué la neuvieme année du siége, elle épousa volontairement et de son choix, Déiphobe, un des fils de Priam. Lorsque le dernier jour de Troie fut arrivé, Hélene crut se réconcilier avec Ménélas, en lui livrant elle-même son troisieme époux. Ménélas, suivant les uns, pardonna d'abord, parcequ'il aimoit encore; suivant d'autres, il voulut tuer l'infidele, et se laissa fléchir à ses larmes, qui ajoutoient à sa beauté. Mais presque tous les auteurs s'accordent à dire qu'il la ramena à Sparte, et que les deux époux, enfin réconciliés, y vécurent plusieurs années parfaitement unis.

Après la mort de Ménélas, Mégapenthe et Nicostrate, fils naturels de ce prince, chasserent Hélene de la Laconie. Suivant une ancienne tradition, elle se retira dans l'isle de Rhodes où régnoit sa parente Polyxo, femme de Tlépolême, qui périt dans la guerre de Troie. Polyxo, voyant dans Hélene la cause de cette guerre et de son veuvage, résolut de se venger. Un jour que la fille de Jupiter étoit allée laver à la riviere, des femmes, déguisées en furies et envoyées par la reine des Rhodiens, fondirent sur elle, l'attacherent à un arbre et l'étranglerent. Ce fait est si vrai, dit Pausanias, que, pour expier le crime de Polyxo, les Rhodiens bâtirent dans la suite un temple à *Hélene Dendritis*, mot qui signifie *attachée à un arbre*. Les Spartiates lui en avoient élevé un autre à Térapné, dans la Laconie. Ce temple avoit, dit-on, la vertu d'embellir les jeunes filles laides; mais si cette propriété eût été reconnue, quel temple de la Grece eût été plus célebre et plus fréquenté? (Voyez *Hérodote*, liv. II, VI et IX; *Pausanias*, liv. III, ch. 19.)

C'étoit chez les Crotoniates une tradition, qu'Hélene obtint des dieux après sa mort, d'aller habiter l'isle de Leucé, connue sous le nom d'Achillée, et que les Grecs regardoient comme de nouveaux Champs-Elysées. C'est là qu'Hélene auroit épousé Achille, qui l'avoit aimée pendant sa vie. D'après la même tradition, sensible encore, dans cette isle fortunée, au mal que le poëte grec avoit dit d'elle dans ses vers, Hélene lui envoya dire que s'il vouloit recouvrer la vue que Castor et Pollux lui avoient fait perdre, pour venger leur sœur de ses injures, il n'avoit qu'à chanter la palinodie et la louer. Stésichore

suivit ce conseil, et soudain ses yeux se rouvrirent à la lumiere.

Suivant une autre tradition, adoptée par Hérodote, (liv. II), et par Philostrate, dans ses Héroïques (ch. 2), Pâris et Hélene, fuyant de Sparte, furent jetés par la tempête sur la côte d'Egypte, à l'embouchure du Nil appelée Canope, et conduits à Memphis devant le roi Protée; ce prince, après avoir reproché à Pâris sa lâche perfidie, le chassa de ses États, et retint Hélene et les trésors enlevés avec elle pour les rendre à Ménélas. Lorsque les Grecs, arrivés dans la Troade, redemanderent Hélene et ses richesses, les Troyens répondirent aux ambassadeurs, que cette princesse ni ses biens n'étoient point dans leur ville, et raconterent l'aventure de Pâris en Egypte. Hérodote dit qu'il avoit appris lui-même cette tradition de la bouche des prêtres égyptiens, et il ajoute : quelle apparence qu'un vieillard aussi sage que Priam eût mieux aimé courir le risque de voir périr ses enfants et sa patrie, que de donner aux Grecs une satisfaction si juste et si facile! Mais les Troyens eurent beau jurer que le ravisseur d'Hélene et des trésors de Ménélas étoit revenu sans cette double proie, les Grecs prirent cette réponse pour une moquerie, et la guerre commença. Lorsqu'après dix ans de siége, ils se furent rendus maîtres de Troie, et qu'ils n'y trouverent point Hélene, ils ne douterent plus que cette princesse n'eût été retenue à Memphis. Alors Ménélas fit voile vers l'Égypte, où Protée lui rendit et sa femme et ses biens. Hérodote cite quelques passages de l'Iliade et de l'Odyssée, pour prouver qu'Homere n'ignoroit pas le voyage

d'Hélene en Égypte; mais le poëte, dit-il, avoit ajusté la fable de son poëme au desir qu'il avoit de plaire aux Grecs.

Euripide adopte le voyage d'Hélene en Égypte, mais il suit une autre tradition, déja répandue du temps de Stésichore, et d'après laquelle Pâris n'auroit point enlevé Hélene, mais un fantôme semblable à cette princesse, et créé par Junon, qui auroit voulu ainsi se venger du jugement de Pâris. Mais cette fable étoit assez mal imaginée; comment la véritable Hélene se seroit-elle trouvée en Égypte à l'insçu des Grecs et des Troyens? Elle y avoit été transportée, dit Euripide, par Mercure, qui, d'après les ordres de Junon, l'enleva de Sparte, tandis qu'elle cueilloit des roses, et la déposa dans l'isle de Pharos, où Ménélas alla la reprendre après le sac de Troie. Platon semble adopter cette tradition, lorsque, dans le neuvieme livre de sa République, parlant des hommes qui courent après de vains plaisirs, il les compare aux Troyens qui combattoient pour le fantôme d'Hélene, croyant avoir la véritable Hélene dans leurs murs, et il cite comme autorité le poëte Stésichore.

Suivant Homere, Hélene excelloit dans l'art de la broderie; elle contrefaisoit la voix des autres femmes avec une vérité si parfaite, qu'on lui donna le surnom d'*Écho*. Enfin elle possédoit une poudre qu'une Egyptienne lui avoit donnée, et qui, mêlée dans le vin, avoit la vertu de charmer toutes les douleurs et de faire oublier tous les chagrins. (*Iliad.*, liv. III; *Odyss.*, liv. IV et XV.)

C'est à tort que plusieurs mythologues modernes ont confondu la femme de Ménélas avec une jeune vierge

de Sparte, nommée aussi Hélene, et dont la naissance étoit moins illustre. Les Lacédémoniens, dit Plutarque, croyant obéir à un oracle d'Apollon, immoloient tous les ans une jeune vierge. Le sort étant tombé sur cette fille, un aigle enleva le couteau sacré, au moment où le prêtre alloit s'en saisir, et le déposa sur la tête d'une génisse qui fut immolée à la place d'Hélene : depuis cet événement, le sacrifice des jeunes filles fut aboli dans Lacédémone.

(38) Antenor, prince troyen, ami d'Ulysse et de Ménélas avant le siége de Troie, épousa Théano, fille de Cisséus, roi de Thrace, dont il eut dix-neuf enfants. Ce prince trahit lâchement la cause de sa patrie. On voit, par la harangue qu'Homere lui fait débiter dans le conseil de Priam, qu'il étoit d'avis de rendre Hélene et de faire la paix à tout prix (1). Ce fut par ses conseils que le *Palladium* fut enlevé, et que les Troyens ouvrirent eux-mêmes à leurs remparts une large breche, pour introduire le cheval de bois. Quelques auteurs prétendent que le pieux héros de Virgile étoit complice des trahisons d'Antenor. Les historiens grecs s'accordent sur ce point que les maisons d'Enée et d'Antenor furent garanties du pillage dans le sac de Troie, et que l'un et l'autre eurent la liberté d'emporter leurs biens et de se retirer où bon leur sembleroit. Virgile et Tite-Live, Pline et Tacite, font débarquer Antenor dans

---

(1) Antenor censet belli præcidere causam.
Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus,
Cogi posse negat. (Horat. epist. 2, lib. I.)

cette partie de l'Italie, qui compose l'état de Venise, où il bâtit la ville de Padoue. Pline cite à ce sujet l'autorité de Caton dans ses Origines (1). Tite-Live, qui étoit de Padoue, adopte la même tradition. Tacite (*liv.* XVI, *chap.* 21.) dit qu'on croyoit encore de son temps, que l'institution des jeux célébrés alors à Padoue, étoit due à un Troyen. Enfin quelques érudits soutiennent que le bonnet des anciens doges de Venise est fait sur le modele des bonnets phrygiens. Antenor eut, selon Homere, trois enfants, Polybe, Agenor et Acamas, qui se signalerent par divers exploits dans la guerre de Troie.

(39) Ovide fait ici allusion aux fossés, fortifiés de murs, qui défendoient l'approche des vaisseaux grecs, et qui furent détruits par l'irruption des fleuves de Phrygie, dont Neptune avoit soulevé les flots.

(40) Les Anciens étoient persuadés que les dieux manifestoient leur volonté aux hommes par des songes. Dans le quinzieme livre de l'Odyssée, Télémaque reçoit dans un songe les conseils de Minerve. Pétrone dit, parlant des dieux : *Et quid fecissent admonuerunt pari somniorum consensu.* On lit dans le troisieme livre du poëme de Claudien, *de Raptu Proserpinæ :*

Somnia quin etiam variis infausta figuris
Sæpè monent.

---

(1) Venetos Trojanâ stirpe ortos autor est Cato. (*Lib. III, cap.* 13.)

(Voyez *Valere-Maxime*, liv. I, chap. 7; *Odyss.*, liv. XIX; *Eneid.*, liv. VI.)

(41) PERGAME, nom que les poëtes donnent quelquefois à la citadelle de Troie, et à Troie elle-même. Une ville du même nom, bâtie sur le fleuve Caïque, dans la Teuthranie, contrée voisine de la Troade, a été puissante sous les Attales, dont le dernier institua le peuple romain son héritier. Cette ville, fondée par Pergame, fils de Pyrrhus, a été la patrie d'Apollodore et de Galien. Esculape y étoit particulierement honoré. On attribue aux habitants de Pergame l'invention du parchemin, appelé en latin *pergamenus*.

(42) Ovide imite ici Homere, et ne paroît pas lui être inférieur; il est du moins plus énergique dans sa concision.

(43) THERSITE, le plus difforme, le plus lâche, et le plus insolent des capitaines grecs qui se trouverent au siége de Troie. Il étoit louche, boiteux, chauve et voûté. Homere dit qu'il prodiguoit aux rois l'injure et l'outrage: Agamemnon, Ulysse, Achille, étoient sans cesse poursuivis de ses invectives. Mais il excitoit la risée des Grecs, et il n'ouvroit la bouche qu'au milieu des huées. Il osa reprendre Agamemnon sur le mauvais succès du siége de Troie. Ulysse le menaça, s'il continuoit, de le déchirer à coups de verges comme un vil esclave; en même temps, il le frappa de son sceptre sur les épaules, et la douleur fit faire à Thersite des contorsions si bizarres, que les Grecs, alors dans la tristesse, ne purent

s'empêcher de rire. Ce misérable bouffon fut moins heureux encore, lorsqu'il s'avisa d'invectiver contre Achille, parcequ'il pleuroit la mort de Penthésilée, reine des Amazones, qui avoit osé combattre contre lui. Tzetzès prétend que Thersite eut l'impudence de reprocher à ce héros, devant les Grecs assemblés, d'avoir souillé de ses caresses le cadavre de l'amazone. Achille furieux le tua d'un coup de lance; d'autres disent d'un coup de poing. Lycophron prétend que Thersite s'attira la colere d'Achille, en arrachant les yeux à Penthésilée qui vivoit encore. Ce vil personnage étoit parent de Diomede, qui pour venger sa mort, saisit le corps de l'amazone par les pieds, et le traîna dans le Scamandre. (*Dictys de Crete*, liv IV.) Depuis le siecle d'Homere le nom de *Thersite* est devenu une injure.

(44) Omnia namque tuo senior, te quærere misso,
Rettulerat nato Nestor; at ille mihi.
Rettulit et ferro Rhesumque Dolonaque cæsos;
Utque sit hic somno proditus, ille dolo.
Ausus es, ô nimiùm nimiùmque oblite tuorum,
Thracia nocturno tangere castra dolo,
Totque simul mactare viros, adjutus ab uno.
At bene cautus eras, et memor antè mei.
Usque metu micuere sinus, dum victor amicum
Dictus es Ismariis isse per agmen equis.

(Ovid. Heroïd. ep. 1.)

(45) Hector avoit promis à Dolon, pour récompense, par lui demandée, les chevaux et le char d'Achille (Voyez l'*Iliade*, liv. X.)

Qui quondam, castra ut Danaûm speculator adiret,
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.

(Virg. Æneid. lib. XII.)

(46) *Sarpedon*, roi de Lycie, étoit fils de Jupiter et de Laodamie; il alla au siége de Troie avec Glaucus, son ami et son compagnon. Eusthate rapporte, d'après plusieurs anciens auteurs, qu'Isandre et Hippoloque, fils de Bellérophon, roi de Lycie, s'étant disputé le trône de leur pere, sans pouvoir s'accorder, convinrent qu'il appartiendroit à celui des deux qui feroit passer une fleche, tirée d'une certaine distance, dans un anneau posé sur le sein d'un jeune homme couché par terre, et sans blesser ce dernier; que ne trouvant personne qui voulût se prêter à ce jeu périlleux, Laodamie, leur sœur, offrit son fils unique encore fort jeune; mais que les Lyciens, touchés du dévouement de la princesse, et révoltés de l'extravagance des deux freres, déférerent la couronne à Sarpedon, fils de Laodamie. Il se distingua au siége de Troie où il avoit conduit les Lyciens, et fut tué par Patrocle. Jupiter fit tomber une pluie de sang pour honorer sa mort. (*Iliade*, liv. XVI.) Glaucus la vengea par celle de plusieurs Grecs. Apollon, par l'ordre de Jupiter, enleva, sur le champ de bataille, le corps de Sarpedon. Il le lava lui-même dans les eaux du Xanthe, le parfuma d'ambroisie, le revêtit d'habits immortels, et le confia au Sommeil et à la Mort qui le transporterent dans la Lycie, afin que ses amis et ses sujets prissent soin de l'ensevelir et de lui élever un tombeau. On lit dans Pline que le consul Mutianus, étant gouverneur de Lycie, trouva dans un temple un papier conte-

nant une lettre écrite de Troie sous le nom de Sarpedon. Mais Pline croit, avec raison, ce fait apocryphe, parceque, dans les temps homériques, l'usage du papier étoit inconnu.

Plusieurs anciens mythographes, et presque tous les modernes, ont confondu Sarpedon le Lycien avec Sarpedon, fils de Jupiter et d'Europe, frere de Minos et de Rhadamante. Celui-ci vivoit un siecle avant la guerre de Troie; il bâtit dans la Carie la ville de Milet, et se fixa enfin au pays des Myliades, qui prit, peu de temps après, le nom de Lycie, d'un prince nommé Lycus, fils de Pandion II, roi d'Athenes.

(47) La difficulté de traduire en vers a fait omettre à M. de Saint-Ange une partie des noms rappelés par Ulysse: en abrégeant l'énumération, il la termine en ces termes:

> . . . et tous ceux que je ne nomme pas:
> Tous sont de ma valeur des preuves assez sûres.

La traduction en prose, attribuée à Malfilâtre, est encore plus infidele; la liste des douze guerriers troyens, tués par Ulysse, est remplacée par ces mots: « Parlerai-je de « tous les guerriers que j'ai fait tomber sous mes coups, « tels qu'Alastor, Alcandre et *mille autres* moins céle- « bres? »

(48) Patrocle, fameux capitaine grec, du sang des Éolides, étoit fils de Menetius, roi d'Opunte ou Opus, ville de Locres; petit-fils d'Actor, et arriere-petit-fils de Mirmidon, roi d'Égine. Il eut pour mere, selon Apollo-

dore, Sthénélée, fille d'Acaste, et, selon d'autres auteurs, Philomele ou Polymele. Il étoit encore fort jeune, lorsque, jouant aux osselets, il eut le malheur de tuer un fils d'Amphidamas, nommé Clesonyme ou Lysander, ou Æanes. Ce meurtre, quoique involontaire, l'obligea de s'exiler d'Opunte. Ovide dit, dans sa quatrieme élégie *ex Ponto* :

> Cæde puer facta Patroclus Opunta reliquit,
> Thessalicamque adiit hospes Achillis humum.

Il se retira chez Pélée, roi de Phthie, son parent, qui le reçut avec bonté, et le fit élever avec son fils Achille ; c'est alors que se forma cette amitié si constante et si tendre entre les deux héros. Réunis devant Troie, ils logeoient dans la même tente. Lorsque Achille refusa de combattre pour se venger d'Agamemnon qui lui avoit enlevé Briséis, Patrocle imita l'exemple de son ami. Homere rapporte tous les exploits de ce guerrier, son combat contre Hector, sa mort, ses funérailles, et les jeux funebres qu'Achille fit célébrer en son honneur. (*Iliade*, liv. IX, XI, XV, XVI, XVII, XVIII et XXIII.) On peut aussi consulter Hygin, Dictys de Crete, Quintus-Calaber, Apollodore, Philostrate, Valerius Flaccus, etc. Patrocle est surnommé *Actoride* par les poëtes, parce-qu'il étoit du sang d'Actor, roi des Myrmidons.

(49) Ovide s'éloigne ici d'Homere, en disant qu'Ajax étoit *nonus in officio*, c'est-à-dire, le dernier de ceux qui se présenterent pour se battre contre Hector. C'est Ulysse qui, dans l'Iliade, se présente le neuvieme ; mais Ovide

a voulu que, dans sa harangue, Ulysse conservât toujours l'avantage sur Ajax.

(50) Pléiades, voyez liv. I, note 110.

(51) Hiades, *ibid.*

(52) Ourse, *ibid*, notes 112 et 115.

(53) Simoïs, fleuve de Phrygie dans la Troade. Il prenoit sa source au mont Ida, arrosoit les campagnes de Troie, et se jetoit dans le Xanthe. Ce fleuve, qu'Homere a rendu si célebre, n'est plus aujourd'hui qu'un foible ruisseau. Plusieurs voyageurs prétendent même qu'il n'existe pas. (Voyez Xanthe, note 67, liv. II; *Strabon*, liv. XIII; Pline, liv. V, ch. 30.)

(54) L'art trouve ici une image naturelle et vraie. On croit voir les gestes d'Ajax, on croit entendre ses murmures.

(55) Andrémon, ayant épousé Horgé, ou Gorgé, fille d'Œnée, roi de Calydon, ville d'Étolie, succéda à son beau-pere, et mourut à Amphisse, ville de la Phocide Locrienne, où l'on voyoit encore son tombeau du temps des Antonins. On ne sait pourquoi Du Ryer et l'abbé de Bellegarde ont mis Euriphon au lieu de Thoas.

Thoas, fils d'Andremon et roi de Calydon, conduisit les Étoliens au siége de Troie sur quarante vaisseaux, selon Homere et Dictys de Crete, ou sur quinze seule-

ment, selon Hygin. Piros, chef des Thraces, tomba sous ses coups. Il étoit si renommé pour son courage, que Neptune emprunta sa figure pour animer les Grecs au combat. Virgile met Thoas au nombre des guerriers enfermés dans les flancs du cheval de Troie.

(56) IDOMÉNÉE, roi de Crete, fils et successeur de Deucalion, qui eut pour pere Minos II, fut un des plus vaillants capitaines de son temps. Il conduisit, au siége de Troie, les Crétois sur une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux. Il combattit Enée qui ne put le terrasser, tua Othryonée qui devoit épouser Cassandre, fille de Priam; Alcathoüs, gendre d'Anchise; et se signala par d'autres exploits. Après le sac de Troie, il se rembarqua pour revenir dans sa patrie. Il alloit périr dans une affreuse tempête, lorsque invoquant Neptune, il fit vœu de lui sacrifier la premiere tête qui s'offriroit à ses regards sur le rivage de Crete. Il aborde; et son fils, impatient de le revoir, accourt pour l'embrasser. Le malheureux pere frémit, n'ose d'abord lever les yeux, recule de désespoir; mais enfin, se croyant lié par un vœu téméraire, il plonge son épée dans le sein de son fils. Les Crétois, révoltés de ce sacrifice barbare, refusent de recevoir le roi dans ses États. Il se remet en mer avec quelques uns de ses fideles serviteurs, et vient aborder en Italie sur la côte de Calabre. Il y bâtit la ville de Salente, qu'il gouverna par les sages lois de Minos, et mourut dans un âge avancé. Ses nouveaux sujets lui décernerent les honneurs héroïques. Diodore ne fait point mention du vœu d'Idoménée. Il dit au contraire que ce prince revint heureusement dans la Crete, où ses sujets lui éleverent un tom-

beau et lui rendirent même les honneurs divins : ce qu'ils n'eussent point fait sans doute, si Idoménée eût été chassé par eux comme un furieux et un impie.

L'histoire du sacrifice d'Idoménée et de son établissement en Italie, forme un bel épisode dans l'immortel ouvrage de *Télémaque*. La premiere tragédie de Crébillon a pour titre et pour sujet *Idoménée*, elle fut représentée en 1705. La description de la tempête est un des morceaux classiques de notre littérature. Danchet et Campra firent représenter, en 1712, un opéra d'*Idoménée*, qui fut repris en 1731.

(57) Merion, fils de Molus, prince crétois, fut un des poursuivants d'Hélene. Il étoit écuyer d'Idoménée, conduisoit son char, et commandoit sous lui les soldats de Crete au siége de Troie. Homere le dit semblable au dieu Mars. Il blessa dans un combat Déiphobe, fils de Priam; tua Harpalion et plusieurs autres Troyens; fit présent à Ulysse d'une armure complete, et remporta, aux jeux qui accompagnerent les funérailles de Patrocle, le premier prix de l'arc, qui consistoit en dix haches d'un acier excellent.

(58) Atrée, roi de Mycenes, fils de Pélops, petit-fils de Tantale et arriere-petit-fils de Jupiter, frere de Thyeste, de Pithée, de Trezen et de Chrysippe, eut pour mere Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de Pise. Chrysippe, né d'une concubine nommée Axioche ou Astioche, étoit de tous les fils de Pélops celui que ce prince aimoit le plus tendrement. Indignée de cette préférence,

Hippodamie engagea Thyeste et Atrée à le faire mourir; et, si l'on en croit Hygin, Tzetzès et le scholiaste d'Euripide, Atrée et Thyeste précipiterent leur frere dans un puits; mais Plutarque raconte qu'ils refuserent de commettre ce meurtre, et que leur mere l'exécuta de ses mains. Quoi qu'il en soit, Pélops soupçonna Atrée et Thyeste d'en être les auteurs, et les chassa de ses États. Atrée se réfugia à la cour d'Eurysthée, roi d'Argos, son neveu, qui l'associa bientôt à son gouvernement, et lui laissa en mourant sa couronne. Atrée fut pere de Plisthene, et, selon plusieurs mythographes, de Ménélas et d'Agamemnon; mais d'autres auteurs en plus grand nombre, font naître ces deux princes de Plisthene et d'Aërope; et comme Plisthene mourut fort jeune, et qu'Agamemnon et Ménélas furent élevés par Atrée leur grand-pere, ils passerent pour être ses enfants.

Thyeste, qui avoit suivi son frère dans l'Argolide, se fit aimer de sa belle-sœur, et la rendit mere, suivant Hygin, de deux enfants nommés Tantale et Plisthene, et selon Tzetzès et le scholiaste d'Euripide, de trois enfants qu'ils appellent Orchomenus, Aglaüs et Calaüs. Atrée ayant enfin découvert cette intrigue incestueuse, bannit son frere de sa cour, mais bientôt il ne se crut pas assez vengé, et feignit de vouloir se réconcilier avec lui; il le rappela, ordonna un grand repas, massacra les enfants que son frere avoit eus de la reine, en fit servir les membres sur la table, et présenter ensuite à Thyeste les têtes et les bras. On dit que le soleil recula d'horreur à ce barbare festin. Thyeste épouvanté s'enfuit à Sicyone, où, ayant rencontré dans un bois consacré à Minerve sa fille Pélopée, il la rendit mere d'Egisthe. Il

commit ce nouvel inceste, suivant Servius et Lactance, parcequ'un oracle lui avoit prédit qu'il seroit vengé de son frere par un fils qu'il auroit de sa propre fille. Atrée, devenu veuf, épousa Pélopée sa niece, déja enceinte par le crime de son frere. Pélopée étant accouchée, fit exposer son enfant, qui fut nourri par une chevre, d'où lui vint le nom d'Egisthe. Mais Atrée le fit chercher et élever comme son propre fils, avec Agamemnon et Ménélas. Ceux-ci, ayant rencontré à Delphes Thyeste, l'arrêterent et le conduisirent à Atrée, qui le fit mettre en prison, et envoya Egisthe pour le tuer. Mais Thyeste se fit reconnoître pour son pere. Alors Egisthe rentra dans l'appartement d'Atrée, et le poignarda pour sauver l'auteur de ses jours.

Séneque a fait une tragédie d'Atrée. L'*Atrée et Thyeste* de Crébillon, joué en 1707, offre d'horribles beautés.

(59) Le discours d'Ulysse est regardé comme un chef-d'œuvre. La réfutation et la preuve y sont mêlées avec un art qui semble n'en faire qu'une seule et même chose. En associant sa cause à celle d'Achille, et des autres chefs de la Grece, Ulysse se met, derriere eux, à l'abri des reproches de son adversaire. En accusant Ajax de s'attribuer à lui seul une gloire qui lui est commune avec les autres chefs de l'armée, il se concilie la bienveillance de ses juges, et appelle leur défaveur sur la présomption d'Ajax. On ne voit dans la harangue d'Ulysse qu'insinuations adroites, modestie, modération et désintéressement; que piété envers les dieux, regrets sur la perte d'Achille, devouement à la cause commune, respect pour ses juges; tout est propre à concilier à l'orateur

les suffrages des Grecs. Ovide a bien caractérisé les deux concurrents. Leurs discours offrent un contraste et un modele dans deux genres d'éloquence différents. Le jugement qui est rendu, décide la grande question de savoir si la prudence doit l'emporter sur la valeur, et si les armes doivent céder aux lettres. Cicéron traite le même sujet dans le premier livre des Devoirs; mais quoiqu'il fasse briller en cette occasion toute la force et toute l'habileté de son art, l'orateur paroît dans cet art même inférieur au poëte.

(60) Sophocle, dans sa tragédie d'*Ajax furieux*, fait parler ce guerrier en ces termes : « L'instrument de ma mort est préparé. » (Il avoit enfoncé la garde de son épée dans la terre pour se précipiter sur la pointe.) « Que me reste-t-il à faire, sinon d'invoquer les dieux? » (Il commence par Jupiter. Il implore ensuite Mercure, pour obtenir une mort prompte et semblable à un doux sommeil. Il adresse ses vœux aux Furies, et leur demande de venger sa mort sur les Atrides.) « Déesses, s'écrie-t-il, portez sur eux des coups terribles; et comme ils me voient mourir par mes mains, puissent-ils expirer par celles de ce qu'ils ont de plus cher! Allez, Euménides, volez, frappez, n'épargnez aucun des Grecs; faites périr toute l'armée. Et toi, Soleil, quand du haut de ton char tu verras ma terre natale, arrête tes coursiers, et annonce ma mort à un pere accablé d'années, et à mon infortunée mere. Hélas! quand elle l'apprendra, de quels cris fera-t-elle retentir toute la ville! Mais il n'est point ici question de pleurs : mourons. O mort! daigne jeter sur moi des regards favorables : nous habiterons ensem-

ble chez les dieux infernaux. O lumière du jour! ô Soleil! je vous vois pour la derniere fois. Salamine, palais de mes peres, Athenes, chers amis, fleuves, fontaines, prairies, qui m'avez vu naître, recevez les adieux d'Ajax : je réserve aux Mânes le reste.... » et il se tue. (BRUMOY, *Théâtre des Grecs.*)

La Harpe a traduit en vers, ou plutôt imité, dans son Cours de Littérature, ce beau monologue; en voici le début :

Oui, le glaive est tout prêt; il va finir ma vie:
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans les rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuîra mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grece déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui, seul remede aux horreurs de mon sort,
Rend un dernier service à qui cherche la mort.

(61) Théophile dit, en parlant du poignard rougi du sang de Pyrame :

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

Pensée, suivant la remarque de Boileau, plus froide que toutes les glaces du Nord.

(62) Hercule étant chez Télamon, enveloppa Ajax, alors enfant, de la peau du lion de Némée, en priant les Dieux que toute la partie du corps ainsi couverte fût invulnérable. Le nombril resta seul à nu, parceque la

peau du lion avoit été percée par les fleches d'Hercule, et c'est dans le nombril qu'Ajax enfonça son épée.

(63) Voyez, dans le dixieme livre, la métamorphose d'Hyacinthe en fleur. Les deux lettres *Ai*, qu'on croit remarquer sur le *glaudiolus italicus purpureo violaceus*, sont les deux premieres lettres du nom d'Ajax. Elles forment aussi dans presque toutes les langues le cri de la douleur.

(64) HYPSYPILE, reine de Lemnos, fille de Thoas et de Myrine, petite-fille de Bacchus et d'Ariane. Vénus, pour venger ses autels délaissés, rendit l'haleine des Lemniennes si fétide, que leurs maris les abandonnerent pour des esclaves qu'ils avoient prises dans une guerre contre les Thraces. Les Lemniennes, irritées de cette préférence, conspirerent contre les hommes de l'île, et les massacrerent tous dans une nuit; Hypsypile seule épargna son pere, et le fit embarquer secretement. Quelque temps après cette singuliere catastrophe, le vaisseau des Argonautes, allant dans la Colchide, fut assailli par une tempête, et relâcha dans l'île de Lemnos. Toutes les femmes que la vengeance avoit rendues veuves, accueillirent si bien les héros de la Toison d'or, qu'ils repeuplerent l'île. Jason aima Hypsypile, qui sans doute avoit été exceptée de la vengeance de Vénus, et la laissa enceinte de deux jumeaux, Euneus et Thoas. Il lui avoit juré de l'épouser au retour de Colchos; Médée lui fit oublier ses serments. Ce parjure a donné lieu à l'Héroïde d'Ovide, qui a pour titre Hypsypile à Jason. Cette reine, instruite que les Lemniennes avoient conjuré sa

mort, parcequ'elle avoit épargné la vie de son pere, s'enfuit de Lemnos, et, prise par des pirates, fut vendue comme esclave à Lycurgue, roi de Némée, qui lui confia la garde de son fils Opheltes. Un jour qu'elle se promenoit avec cet enfant sur les bras, les sept chefs qui alloient assiéger Thebes, s'arrêterent dans les États de Lycurgue, et rencontrant Hypsypile, la prierent de leur indiquer une source pour étancher leur soif ardente. Hypsypile, pour les conduire plus promptement, déposa Opheltes sur le gazon, et quand elle revint, elle le trouva étouffé par un serpent. Lycurgue voulut la faire périr dans son désespoir, mais les héros qu'elle avoit servis la défendirent, et, pour consoler Lycurgue, ils instituerent les jeux Néméens en l'honneur de son fils. (Voyez *Apollonius*, *Apollodore*, *Valerius Flaccus*, *Stace*, *Hygin*, *Diodore de Sicile*, *Lactance*, etc.,

(65) THOAS. Ce nom, commun à plusieurs personnages des temps héroïques, les a fait souvent confondre ensemble, même par quelques mythographes anciens. Il faut distinguer Thoas, roi de la Tauride; Thoas, roi de Calydon, et plusieurs autres, de Thoas, roi de Lemnos, et fils de Bacchus et d'Ariane. Il épousa Myrine, et fut pere d'Hysypile. Il s'étoit démis, en sa faveur, de la couronne qu'il devoit à Rhadamante, lorsque, sauvé par sa fille du massacre général des hommes de Lemnos, il se retira, suivant Stace, dans l'île de Chio, où il mourut.

(66) On trouve, dans le troisieme livre de l'Enéide, à-peu-près toutes les aventures qu'Ovide décrit dans le treizieme et le quatorzieme livre des Métamorphoses.

On peut comparer les deux poëtes qui ont voulu illustrer le berceau de Rome.

(67) HÉCUBE, seconde femme de Priam, la plus féconde des reines et la plus malheureuse des meres, étoit, suivant Homere, Ovide et plusieurs autres, fille de Dymas, roi d'un canton de Phrygie, sur les rives de Sangar; et, suivant Euripide, Virgile, Hygin et Servius, de Cisseis, roi de Thrace. On compte parmi les enfants d'Hécube, Hector, Pâris, Deiphobe, Hélénus, Pammon, Politès, Antiphon, Hipponoüs, Polydore, Troïle, Créuse, qui fut mariée à Énée; Ilione, qui épousa Polymestor, roi de Thrace; Laodice, femme de Telephe; Polyxene et Cassandre.

Hécube étoit grosse de Pâris, lorsqu'un songe vint l'effrayer : il lui sembla qu'elle portoit dans son sein un flambeau prêt à embraser le palais de Priam et la ville de Troie. Ce songe, expliqué par les devins, détermina la reine à faire exposer son fils sur le mont Ida, ce qui n'empêcha pas la prédiction de s'accomplir.

Presque tous les enfants d'Hécube périrent pendant le siége, ou immédiatement après la ruine de Troie. Elle-même n'évita la mort que pour être emmenée en esclavage. On raconte, qu'avant de quitter les toits embrasés de son palais, elle avala les cendres d'Hector, pour les soustraire à la fureur des Grecs. Dans les *Troyennes* d'Euripide, lorsque Talthibius, officier d'Agamemnon, vient annoncer aux Troyennes captives qu'il est temps de partir et de suivre leurs maîtres, Hécube s'écrie : « Malheureuse! voici donc le comble de mes maux, et le dernier coup qui m'étoit réservé! Je quitte

ma patrie, et je la vois en cendres. Allons, disons-lui au moins les derniers adieux. Chere cité, jadis la merveille des nations, voilà donc ta gloire évanouie! Tu deviens la proie des flammes, et nous devenons esclaves! Ah Dieux! Mais que sert de les implorer? Tant de fois invoqués, ils se sont rendus sourds à ma voix. C'en est fait; ma gloire le veut, je m'en vais me précipiter dans cet incendie; Troie me servira de bûcher. » (BRUMOY, *Théâtre des Grecs.*) Ovide a retracé d'une maniere touchante les derniers malheurs d'Hécube. Hygin raconte que, changée en chienne, elle se précipita dans la mer, et qu'on donna le nom de *Cyneum* au promontoire d'où elle s'élança dans les flots. Servius prétend que les Grecs publierent cette métamorphose, parcequ'Hécube, qui préféroit la mort à l'esclavage, ne cessoit de les poursuivre de ses injures. Dictys de Crete (liv. V, chap. 14) dit qu'Ulysse, obligé de partir précipitamment des plaines de Troie, parcequ'on l'accusoit de la mort d'Ajax, laissa cette reine infortunée dans le camp des Grecs, qui, fatigués de ses imprécations, la lapiderent. Quelques auteurs racontent que, conduite à Mycenes, elle y fut chargée de la garde du palais, et que les esclaves à qui l'on confioit ce soin étoient enchaînés à la porte comme des chiens. Mais Strabon (liv. XIII) et Pomponius Mela (liv. II, chap. 2), rapportent qu'on voyoit dans la Chersonese de Thrace, le tombeau d'Hécube, appelé par les habitants le *Tombeau du chien.* Les traditions des temps héroïques sont si nombreuses et si diverses sur les mêmes faits, que, ne pouvant ni les expliquer, ni les accorder, on doit se borner à faire connoître les principales, pour faciliter l'intelligence des auteurs anciens.

Hécube est le titre et le sujet de deux anciennes pieces, l'une de Lazare Baïf, imprimée en 1537; l'autre de Boucherel, en 1550.

(68) HELLESPONT, détroit célebre qui commence à la mer Égée et se termine à la Propontide. C'est aujourd'hui le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, entre la Romélie en Europe, et la Natolie en Asie, et par lequel la mer de Marmara se joint à l'Archipel. L'Hellespont fut ainsi nommé d'*Hellé*, fille d'Athamas, roi de Thebes en Béotie. Elle se noya dans ce détroit, en fuyant dans la Colchide avec son frere Phryxus. (Voy. *Strab.*, liv. XIII; *Ptolem.*, liv. V, ch. 2; *Pomponius Méla*, liv. I, ch. 1 et liv. II, c. 2.)

(69) PRIAM, fils de Laomédon, petit-fils d'Ilus, et arriere-petit-fils de Tros, eut pour mere Strymo, fille de Scamandre, ou, selon quelques auteurs, Placia, fille d'Atrée et de Leucippe. Il portoit le nom de Podarce, lorsque Hercule s'empara de Troie et le fit prisonnier après avoir tué Laomédon. Hésione, sa sœur, obtint sa liberté, en donnant au vainqueur une riche aigrette qui ornoit ses cheveux. Alors Podarce reçut le nom de *Priam*, qui veut dire *racheté*. Mis en possession par Hercule du trône de Laomédon, ses premiers soins furent de rétablir et de fortifier les murailles de Troie; il y fit construire six portes, dont les anciens ont conservé les noms (*Anténorienne*, *Scéenne*, *Dardanienne*, *Ilienne*, *Thymbrienne* et *Troyenne*); les murs furent flanqués de bastions, qu'on appeloit Pergames, *Pergama;* un su-

perbe palais s'éleva et reçut l'autel de Jupiter. Priam répudia sa premiere femme (Arisbe, fille de Nérops), que Laomédon lui avoit donnée, et épousa Hécube, dont il eut dix-sept enfants, suivant Cicéron, et dix-neuf, suivant Homere. Apollodore cite les noms de quarante autres enfants, dont quatre filles et trente-six garçons, que Priam eut de plusieurs concubines.

Priam étoit le plus riche, le plus puissant et le plus heureux des princes de l'Asie, lorsque l'enlevement d'Hélene excita cette longue guerre qui fait le sujet de l'Iliade, et qui, en perdant Priam, sa famille et son royaume, a rendu leurs noms immortels. Il seroit inutile de répéter ici ce qu'Homere et Virgile rapportent de Priam. Lorsqu'il eut été égorgé par Pyrrhus, les Grecs lui couperent la tête; et son corps, étendu sur le rivage, resta confondu dans la foule des morts. (Voyez, après *Homere* et *Virgile*, *Darès* de Phrygie, *Dictys* de Crete, *Quintus-Calaber*, *Hygin*, *Pausanias* (liv. X, chapitre 27, etc.)

Un nommé François Bertrand fit représenter, en 1600, une tragédie de *Priam*, avec des chœurs; elle contient toute l'histoire de la guerre de Troie, et fut imprimée la même année; elle le fut encore en 1611.

(70) Cassandre, fille de Priam et d'Hécube, célebre par son talent de prédire l'avenir, et par la fatalité qui empêchoit les Troyens de croire à ses prédictions, quoiqu'elles fussent toujours justifiées par l'événement. Les Troyens, à qui elle annonçoit les plus grands revers, la crurent tombée en démence, et l'enfermerent dans une

tour, où elle ne cessa de chanter les malheurs de sa patrie.

Les anciens mythographes rapportent diversement l'origine et les causes de son talent prophétique. Eustathe, Tzetzès et le scholiaste d'Euripide, disent qu'Hélénus et Cassandre, qui étoient jumeaux, furent portés, quelque temps après leur naissance, dans le temple d'Apollon; qu'on les y laissa une nuit entiere, soit par oubli, soit que ce fût l'usage, et que le lendemain, on trouva leurs corps entortillés de serpents, qui leur léchoient les oreilles, ce qui conféra au frere et à la sœur le don de prophétie. Si l'on en croit Hygin, Apollodore et Servius, Cassandre, aimée d'Apollon, lui demanda de pouvoir connoître et prédire l'avenir; ce qui lui fut accordé sur-le-champ. Mais le dieu, trouvant Cassandre rebelle à ses desirs, voulut rendre ce don inutile; jugeant qu'il n'étoit pas de la dignité d'un dieu de le retirer, il demanda que Cassandre lui accordât au moins un baiser, ce que la princesse n'osa refuser : Apollon mouilla les levres de la vierge de sa salive, ou, suivant quelques auteurs, cracha dans sa bouche, ce qui fit que personne n'ajouta foi à ses prédictions, quoiqu'elles fussent toujours vraies. Ces deux traditions différentes ont un assez grand rapport avec ce qu'Apollodore raconte des devins Mélampe et Polyide.

La beauté de Cassandre la fit rechercher en mariage par Corœbus, qui périt pour n'avoir pas ajouté foi à ses prédictions, et par Othryonée, roi d'un canton de la Thrace, et qui fut tué par Idoménée. (*Énéide*, liv. II, *Iliade*, liv. XIII; *Pausanias*, liv. X, ch. 27.)

Au milieu du sac de Troie, Cassandre fut insultée dans le temple de Minerve, au pied de la statue de la déesse, par Ajax, fils d'Oïlée. Agamemnon l'arracha des mains d'Ajax et en fit sa concubine et sa captive. Cassandre lui prédit en vain le sort funeste qui les attendoit l'un et l'autre. Le roi des rois l'emmena dans ses États, où, le jour même de leur arrivée, ils furent égorgés. Mycenes et Amyclée se disputerent les cendres de Cassandre; elle eut un temple à Leuctres, sous le nom d'*Alexandra ;* un autre chez les Dardaniens, et, suivant Plutarque, un oracle à Thalamie, sous le nom de *Pasiphaé*. (Voy. *Homere*, *Eschyle*, *Euripide*, *Quintus-Calaber*, *Hygin* et *Servius*.)

La Grange-Chancel a composé les paroles d'un opéra de Cassandre, en cinq actes et en vers, qui fut représenté en 1706.

(71) Virgile dit (*Énéide*, liv. II), que Cassandre avoit les mains liées derriere le dos, et qu'elle levoit les yeux seulement vers le ciel :

Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

Ovide et Virgile font allusion à l'outrage que lui avoit fait Ajax, fils d'Oïlée.

(72) Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque, petit-fils de Priam, et, par sa mere, d'Éétion, roi de Thebes en Cilicie, reçut de son pere le nom de Scamandrius; mais les Troyens, pour consacrer les services d'Hector et leur reconnoissance, l'avoient surnommé *Astyanax*, ou le rempart de la ville. Dans la nuit fatale qui perdit

Troie, Andromaque avoit sauvé son fils des flammes et de la fureur des Grecs, lorsque Ulysse, craignant que cet enfant n'héritât du courage de son pere, et ne vengeât un jour sur les Grecs sa mort et la ruine de sa patrie, le fit précipiter du haut d'une tour. Séneque dit, dans sa Troade, que cet indigne exploit appartient à Pyrrhus. Euripide, dans sa tragédie des *Troyennes*, fait périr le fils d'Hector de la main de Ménélas.

Une tragédie d'*Astyanax*, composée par un anonyme, fut représentée à Paris en 1659, et ne fut pas imprimée. De Châteaubrun fit jouer, en 1756, au Théâtre-François, un *Astyanax*, qu'il retira après la premiere représentation, et qui n'a pas non plus été imprimé. Godart de Beauchamps cite, dans ses *Recherches sur les Théâtres*, une tragédie d'*Astyanax*, imprimée en 1696, in-4°.

(73) *Hausit*, expression forte, qui signifie peut-être qu'Hécube saisit rapidement et emporta les cendres de son Hector. On remarquera avec quel art Ovide a su renfermer dans trente vers, et peindre des couleurs les plus touchantes, les principales circonstances de la destruction de Troie.

(74) La veuve de Priam n'avoit pas de plus riche offrande à faire aux mânes de son fils; le tableau des malheurs de Troie ne pouvoit être terminé par un trait plus pathétique.

(75) Virgile, dans le troisieme livre de l'Énéide, rapporte les circonstances de la mort de Polydore. Le début

des deux poëtes a d'assez grands rapports; voici celui de Virgile:

Terra procul vastis colitur Mavortia campis,
Thraces arant, acri quondam regnata Lycurgo.

Le poëte suppose que Polymestor, au lieu d'égorger Polydore, l'a fait tuer à coups de fleches, et que ces fleches, depuis converties en arbrisseaux, croissent sur le corps du jeune prince. Énée, ayant abordé sur les côtes de Thrace, et voulant faire un sacrifice, arrache de légers arbustes. Il voit leur racine dégoûtante de sang; une voix plaintive sort du sein de la terre; c'étoit celle de Polydore:

Quid miserum, Ænea, laceras? jam parce sepulto...
Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum;
Nam Polydorus ego: hìc confixum ferrea texit
Telorum seges, et jaculis increvit acutis...
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames?

On pourroit s'étonner qu'Ovide eût négligé cette métamorphose, si on ne remarquoit qu'il a mieux aimé laisser le cadavre de Polydore sur le rivage, afin que sa mere le vit plus aisément: ce qui produit une situation forte et dramatique.

(76) Polymestor ou Polymnestor, roi de la Chersonnese, ou presqu'isle de Thrace, avoit épousé Ilione, la plus âgée des filles de Priam. Les mythographes et les poëtes représentent les dames troyennes se jetant sur

ce prince barbare, et l'aveuglant avec des fuseaux et des aiguilles, tandis qu'Hécube égorge ses deux enfants. Homere ne dit pas que Polydore, qu'il fait fils de Priam et de Laothoé, ait jamais été envoyé dans la Thrace. Il le fait combattre pour la défense de sa patrie, et mourir de la main d'Achille. Mais Homere est le seul des anciens qui ait suivi cette tradition. Hygyn (*Fab.* 109), raconte d'une autre maniere l'histoire de Polymestor et de Polydore. Il suppose qu'Ilione, femme du roi de Thrace, avoit substitué Polydore à son fils *Déiphile;* que ce dernier tomba seul sous le glaive du tyran, et que ce fut Polydore qui, dans la suite, arracha les yeux à Polymestor.

Euripide, dans sa tragédie d'*Hécube*, fait parler en ces termes Polymestor, défendant son crime devant Agamemnon qui va le juger: « Il s'agit de Polydore, le dernier gage de l'hymen d'Hécube. Priam, qui commençoit à craindre pour Troie, me le confia, et je conviens que je l'ai fait mourir. Mais jugez de mes raisons: sa mort étoit un coup d'état pour les Grecs et pour moi; j'appréhendai, je l'avoue, que cet enfant ne recueillît un jour les débris de Troie; qu'il ne tirât de ses cendres ce royaume dangereux; que les Grecs ne fissent une seconde expédition fatale à la Thrace, et qu'ils ne revinssent envelopper mes États dans les ruines d'une seconde Troie que j'aurois ressuscitée. Hécube a su la mort de son fils; elle m'a conduit dans le piege, sous le prétexte de m'indiquer je ne sais quels trésors imaginaires; elle m'attire seul avec mes enfants dans le fond de ce palais; à peine étois-je assis, que je me vois environné de femmes, qui feignent d'admirer l'éclat de mes vête-

ments et mon javelot, me désarment et me dépouillent. Les autres prennent mes enfants, les caressent et se les donnent de main en main pour les écarter loin de moi. Tout-à-coup les inhumaines, passant des caresses à la fureur, font briller des poignards cachés sous leurs robes, et immolent mes enfants à mes yeux. Celles qui m'amusoient me saisissent les pieds et les mains, et m'arrêtent par les cheveux malgré mes efforts pour secourir mes fils. Contraint de céder au nombre, je deviens moi-même l'objet de leur barbarie; elles me percent les yeux à coups d'aiguilles, et s'enfuient incontinent. Livré à moi-même et à mon désespoir, je les poursuis à mon tour; je brise, je renverse tout ce qui s'oppose à moi, mais en vain. Voilà ce que votre intérêt et le meurtre de votre ennemi m'attire de honte et d'horreur. »

Hécube plaide à son tour contre le meurtrier de son fils, et termine son long discours en ces termes: « Pour vous, Agamemnon, j'ose le déclarer; si vous soutenez Polymnestor, vous serez l'appui d'un coupable qui a violé la foi publique et foulé aux pieds les lois les plus sacrées; vous passerez pour le défenseur des attentats et des forfaits. Je me tais, pour ne paroître pas faire la loi à mes maîtres. »

On ne sait quelle eût été l'issue de ce débat, si Agamemnon n'avoit cherché alors à rendre Cassandre, sœur de Polydore, favorable à ses desirs. Quoi qu'il en soit, Euripide le fait parler avec beaucoup de dignité. Il prononce la sentence suprême, et Polymestor est relégué dans une isle déserte.

L'abbé Genest a composé une tragédie de *Polymnestor*, qui fut représentée, en 1696, et qui n'a pas été imprimée.

(77) Polydore, ou *Polydoras*, le plus jeune des fils de Priam, avoit pour mere, suivant le prince des poëtes, Laothoé, fille d'Altès, roi de Pédase, ville située sur les bords du Sarnion. L'auteur de l'Iliade le représente surpassant tous les Grecs à la course. Comme il couroit dans les premiers rangs, défiant les plus hardis, Achille, dont les pieds n'étoient pas moins légers, l'atteignit, le perça, par derriere, de sa lance, et le renversa mort sur la poussiere. (Voy. le vingtieme et le vingt-unieme livres de l'*Iliade*.) Mais Dyctis de Crete, Euripide, Hygin, Virgile et les Scholiastes, suivent la tradition adoptée par Ovide.

Sous le titre de *Polydore*, l'abbé Pellegrin a composé une tragédie, qui fut représentée avec succès en 1705; et La Serre a fait un opéra qui fut joué en 1720, et remis en 1739; la musique étoit de Batistin.

(78) Le sacrifice d'Iphigénie avoit été demandé par Calchas, pour que la flotte des Grecs pût sortir de l'Aulide; et c'est ainsi que le sacrifice de Polyxene est demandé, pour que la flotte des Grecs puisse rentrer dans l'Aulide. Le discours de l'ombre d'Achille, dans les Métamorphoses, ressemble à celui que (dans l'Énéide, liv. II) Sinon met dans la bouche de Calchas:

Sanguine placastis ventos et virgine cæsâ,

Cùm primum Iliacas, Danai, venistis ad oras.
Sanguine quærendi reditus, animâque litandum
Argolicâ.

Superstition barbare que le poëte Lucrece déteste, en disant:

Sæpius olim
Relligio peperit scelerata atque impia facta.

(79) Voyez, dans le premier livre de l'Iliade, Achille, furieux contre Agamemnon qui vient de lui enlever Briséis, et tirant l'épée contre le fier Atride.

(80) Polyxene, fille de Priam et d'Hécube, égaloit en beauté Hélene, sa belle-sœur. Darès de Phrygie, auteur d'un petit ouvrage sur la destruction de Troie, dont il n'existe plus que la traduction latine faite par Cornélius-Népos, dit que Polyxene avoit la taille haute et bien prise, le teint d'une blancheur éblouissante, le visage beau, le cou long, les yeux tendres, les cheveux blonds, la main belle, la jambe déliée, le pied délicat; et cette beauté parfaite qui, dans le corps humain, résulte de l'ensemble et de l'accord de toutes les parties. (*De Excidio Troj.*, c. 10.)

Achille, pendant une treve, vit Polyxene dans le temple d'Apollon; il l'aima, et l'auroit épousée, si Hector ne s'y fût opposé, en mettant à cet hymen des conditions trop dures. Quelques auteurs prétendent que, pour fléchir plus aisément Achille, Priam amena Polyxene avec lui dans la tente du héros, lorsqu'il alla le supplier de lui rendre le corps d'Hector, que l'implacable ami de Patrocle avoit traîné autour des remparts de Troie, et

qu'il vouloit livrer aux chiens et aux vautours. Quelque temps après, les Troyens feignirent de promettre la main de Polyxene à Achille, et l'attirerent dans le temple d'Apollon, où il fut tué par Pâris. Ces mêmes auteurs ajoutent, qu'innocente de cette perfidie, Polyxene, qui aimoit Achille, pleura long-temps sa perte, et se tua de désespoir sur le tombeau de son amant. Mais la tradition suivie par Ovide, est celle qui est adoptée par Dictys de Crete, Euripide, Virgile, Properce, Catulle et Pausanias.

On connoît cinq tragédies françoises, sous le titre de *Polyxene:* la *Polyxene* en cinq actes et en vers, avec des chœurs, par Behourt, jouée à Rouen en 1597; la *Polyxene* de Billard de Courgenay, représentée à Paris en 1607 et imprimée en 1610; la *Polyxene* de Moliere, surnommé le *tragique*, pour le distinguer de l'auteur du *Misanthrope*, cette piece fut donnée vers 1620; la *Polyxene* de Lafosse, auteur de *Manlius :* elle fut représentée avec succès en 1696, et reprise en 1718; la *Polyxene* de d'Aigueberre, dans le recueil des *Trois spectacles.* *Polyxene* est aussi le titre et le sujet d'une tragédie lyrique en cinq actes, paroles de Joliveau, musique de Dauvergne, exécutée en 1763.

(81) Nous citerons, d'après la traduction du P. Brumoy, le discours qu'Euripide a mis dans la bouche de Polyxene : « Je le vois, Ulysse, vous cachez votre main, vous détournez le visage (c'étoit pour empêcher qu'on ne lui touchât la main et le menton, suivant la coutume des suppliants), vous redoutez mes prieres. Ne craignez rien; vous n'entendrez de moi ni vœux, ni soupirs : je

vous suis. On veut que je meure, et je brûle de mourir. Non, je ne flétrirai point ma gloire par une lâche crainte de la mort. Eh! pourquoi chérirois-je la vie? Fille de roi, destinée à des rois, dans l'espérance d'un hymen aussi doux qu'illustre, reine au milieu d'une cour de Troyennes, semblable enfin aux déesses, hors l'immortalité, je me vois aujourd'hui esclave. Ce nom seul me fait aimer le trépas. Réduite d'ailleurs à devenir peut-être le prix d'un maître cruel, qui daignera m'acheter, verrai-je la sœur d'un Hector réservée aux derniers emplois des plus vils esclaves? » Après avoir fait le détail de ces emplois, cuire le pain, balayer, faire de la toile, etc., Polyxene ajoute : « Jugée digne d'avoir des rois pour époux, je deviendrois l'épouse d'un misérable, acheté à prix d'argent! Non, non : je mourrai libre, et j'emporterai ma gloire aux enfers. Allons, Ulysse, conduisez-moi, immolez-moi; je ne vois pas d'autre bonheur ici-bas pour Polyxene. Et vous, Madame, n'employez ni paroles ni efforts pour rompre ce dessein : laissez-moi mourir plutôt que de m'exposer à des outrages indignes de mon rang. Un cœur qui n'est pas fait aux calamités peut bien les supporter; mais il lui en coûte trop pour s'y faire, et la mort lui est plus avantageuse qu'une vie qu'il traîneroit dans le déshonneur. » Enfin, après qu'Hécube a exhalé sa douleur, et vainement essayé de fléchir Ulysse, Polyxene s'adresse à ce héros, et dit : « Enlevez-moi, et me voilez la tête (comme aux victimes), car je sens que les pleurs d'une mere m'attendrissent, et que ma vue la consume de douleur. O lumiere ! (je puis du moins prononcer ce nom, car je ne jouis plus de la chose, sinon dans l'intervalle où je me

trouve entre le glaive et le tombeau d'Achille), adieu. »
(Brumoy , *Théâtre des Grecs.*)

On peut comparer les deux discours de Polyxene dans les *Métamorphoses* d'Ovide, et dans l'Hécube d'Euripide, sans que le poëte latin paroisse inférieur pour la beauté des pensées, pour l'effet dramatique, et sur-tout pour le sentiment.

(82) Racine, dans son *Iphigénie* (acte V, scene 6), fait dire à la fiere Eriphile qui veut s'immoler elle-même :

Déja pour la saisir Calchas leve le bras :
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.

(83) Pausanias dit qu'Homere a passé le sacrifice de Polyxene sous silence, parcequ'il étoit déshonorant pour les Grecs. Virgile assure que cette princesse fut immolée dans la Troade, sur le tombeau d'Achille, ainsi qu'Achille l'avoit exigé en mourant.

Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altæ.

(84) Euripide, dans sa tragédie *d'Hécube*, avoit dit avant Ovide :

Elle tombe expirante, et par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste,
Pour n'offrir aux regards qu'une chûte modeste
(Traduction de La Harpe.)

Ovide, dans le second livre des *Fastes*, représente Lucrece mourante occupée du même soin.

Tunc quoque jam moriens, ne non procumbat honestè
Respicit. Hæc etiam cura cadentis erat.

La Fontaine a parfaitement rendu la pensée du poëte latin :

Elle tombe, et sa main range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur à ses derniers moments.

Saint-Ange, désespérant de pouvoir mieux faire, s'est emparé des deux vers de La Fontaine, et les a fait entrer dans sa traduction des Métamorphoses.

(85) Quinquaginta illi thalami, spes tanta Nepotum !
(Æneid. l. II, v. 503.)

Dans la tragédie d'Euripide, Hécube s'arrête aussi sur le tableau de ses malheurs : « Epouse de Priam, mere de tant de princes, reine d'un grand État, il ne lui reste de tout cela qu'une triste vie qu'elle va traîner dans la captivité. » Talthibius vient trouver cette reine enveloppée dans sa vaste douleur, et s'écrie en la voyant : « O Jupiter! que penser des dieux? s'intéressent-ils en effet aux mortels? Est-on mal fondé à croire que, satisfaits d'être heureux, ils abandonnent le reste au hasard? Quoi! c'est là cette reine des riches Phrygiens, cette épouse de l'heureux Priam? et son royaume est renversé! et je la vois elle-même réduite à l'esclavage, ac-

cablée d'ennuis et d'années, privée d'enfants et couchée dans la poussiere ! »

(86) Le contraste des mots *Hector* et *Dominum* rend cette image sublime; les deux extrêmes y sont rapprochés, le faîte de la gloire, et le dernier degré de l'abaissement.

(87) Banier, qui a traduit Ovide avec la pâleur et la sécheresse d'un érudit, n'ayant pu sentir les beautés du poëte, s'avise quelquefois de le critiquer. « Ovide, dit-il, peu content d'avoir exposé son idée, et de l'avoir mise dans un beau jour, la remanie encore, et la retourne en cent façons différentes. Hécube ne se contente pas de dire : *Nunc quoque mî metuendus erat;* elle ajoute : *Cinis ipse sepulti in genus hoc sævit;* et puis encore, *tumulo quoque sensimus hostem.* Si Virgile avoit mis dans la bouche d'Hécube, *nostrique orbatór Achilles*, il s'en seroit tenu là. Ovide lui fait ajouter : *Æacidæ fœcunda fui ;* et encore après, *inferias hosti peperi*; comme si une pensée devenoit nouvelle parcequ'elle est présentée avec des expressions différentes. » Quoique Ovide ne soit pas toujours exempt du défaut que lui reproche Banier, ce défaut n'existe pas dans les plaintes d'Hécube. Tel est son malheur, qu'elle ne peut trouver assez de termes pour exprimer ce qu'elle souffre. Quand les grandes douleurs ne sont pas muettes dans une mere, elles parlent avec confusion, avec redondance, et c'est ainsi que le fait Hécube dans Euripide comme dans Ovide. Alors ce désordre même est une beauté, et le re-

prendre comme un défaut, n'est-ce pas manquer de talent et de goût?

(88) PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse, et mere de Télémaque, étoit fille d'Icarius, prince spartiate, et arriere-petite-fille de Cynortas, roi de Sparte, qui étoit petit-fils de Lacédémon et de Sparte, fille d'Eurotas, suivant Eustathe, Tzetzès, et l'ancien scholiaste de Pindare. Pénélope porta d'abord le nom d'Arnea ou d'Amirace, et reçut ensuite celui de Pénélope, parcequ'ayant été jetée, encore enfant dans la mer, elle fut sauvée par des oiseaux qu'Aristote et Pline appellent *Pénélopes*.

La femme d'Ulysse est représentée, par Homere, comme le modele de la fidélité conjugale. Lorsque après le siége de Troie, on ne vit point arriver Ulysse dans ses États, Pénélope fut assiégée d'une foule d'amants ou de poursuivants, que l'auteur de l'Odyssée fait monter à plus de cent. Après s'être rendus maîtres du palais de Pénélope et de ses biens, ils exigerent qu'elle fît un choix parmi eux. Forcée de feindre, la reine promit de se déclarer, quand elle auroit achevé la piece de toile à laquelle elle travailloit; mais, pour gagner du temps, elle défaisoit la nuit l'ouvrage du jour; ce qui a donné lieu de dire proverbialement : *C'est la toile de Pénélope*, quand on parle d'ouvrages qui ne finissent point. Dix ans s'étoient écoulés, et la piece de Pénélope n'étoit pas encore terminée, quand Ulysse arriva; grace à ce stratageme, il retrouva sa femme et ses petits États.

Quelques anciens auteurs, tels qu'Hérodote, Lucien, Tzetzès et Servius, démentent l'éloge que fait Homere de la vertu de Pénélope; ils prétendent qu'elle s'étoit

abandonnée à tous ses poursuivants. De ce commerce, suivant Servius, naquit le dieu Pan; suivant Hérodote et Lucien, Pénélope, surprise dans un bois par Mercure, métamorphosé en bouc, devint mere du dieu des bergers.

Hygin et Eustathe disent, qu'après la mort d'Ulysse, Pénélope épousa, par ordre de Minerve, Télégone, fils de son mari et de Circé.

L'abbé Genest fit représenter, en 1684, une tragédie de *Pénélope*, qui fut reprise avec succès en 1722, et imprimée en 1723. *Pénélope* est aussi le sujet d'une tragédie lyrique de Marmontel, musique de Piccini, jouée en 1785, et reprise, avec des changements, en 1787.

(89) Séneque, dans sa tragédie intitulée *Troades*, imite Ovide, et fait dire à Hécube :

Non est Priami miseranda mei
Mors, Iliades. Felix Priamus
Dicite cunctæ. Liber Manes
Vadit ad imos...

Le chœur répond :

Felix Priamus
Dicimus omnes. Secum excedens,
Sua regna tulit.
(Act. I, vers 143 et seqq.)

(90) « La douleur, dit Marmontel, est, de toutes les passions, la plus éloquente, ou plutôt c'est elle qui rend éloquentes toutes les autres passions, qui attendrit et rend pathétique toute espece de caractere. Douce et

tendre, sombre et terrible, plaintive et déchirante, furieuse et atroce, elle prend toutes les couleurs. Du théâtre où elle domine, elle trouble tous les esprits, elle transperce tous les cœurs. Celui qui sait la mettre en scene et faire entendre ses accents, n'a pas besoin d'autre langage. Cette éloquence de la douleur est celle que Sophocle et Euripide ont possédée à un si haut point. Ovide est souvent aussi naturel et aussi pénétrant que ces deux poëtes tragiques. Voyez avec quelles gradations il exprime ces trois grands caracteres de la douleur dans la fable de Polyxene, immolée aux mânes d'Achille. » Après avoir cité les dernieres paroles de Polyxene, Marmontel ajoute : « Tel est le langage de la douleur noble et tranquille, d'autant plus touchante qu'elle est plus douce. » Il rapporte ensuite les plaintes d'Hécube se précipitant sur le corps sanglant de sa fille, et dit : « Il est impossible de réunir dans la douleur plus de traits déchirants; et cette image du malheur le plus accablant, n'est rien encore en comparaison de ce qui va suivre. » Il parle enfin du désespoir furieux d'Hécube, après avoir reconnu le corps de Polydore égorgé par le roi de Thrace; de la vengeance qu'une mere désespérée exerce sur le meurtrier de son fils : « L'antiquité n'a rien, à mon avis, de plus éloquent que ces trois scenes de douleur, et j'ai cru devoir les donner pour des modeles de l'éloquence poétique. » (*Eléments de Littér.*)

(91) Un ancien a dit : *Leves dolores loquuntur, ingentes stupent ;* Corneille a rendu ainsi cette pensée :

Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint aime à se consoler.

(92) Polymestor est ici nommé *Odrysius*, du nom des Odryses, peuples de la Thrace, et de celui d'Odryssa, ville qu'ils habitoient.

(93) Ce vers *immergitque manus, etc.*, semble intraduisible, parceque sa terrible énergie est inhérente à la langue d'Ovide. Marmontel a désespéré de la rendre en traduisant en prose ce passage dans ses *Eléments de littérature.*

(94) Ce lieu, voisin d'Abydos, dans la Chersonnese de Thrace, suivant Strabon, étoit appelé le *tombeau du chien.* Plaute, dit dans les *Ménechmes*, qu'Hécube fut lapidée par les Thraces, parcequ'elle les accabloit d'injures, ce qui a donné lieu à la fable qui la suppose changée en chienne.

(95) Sithonie, contrée de la Thrace septentrionale, sur les bords du Pont-Euxin, entre le mont Æmus et le Danube. La Sithonie est quelquefois prise, par Virgile, Horace et Lucain, pour toute la Thrace. (Voyez Pline, liv. IV, chap. 2.) Hérodote (liv. VII, chap. 122.) donne le nom de Sithonie aux côtes de Macédoine, dans la Paranie et la Calcidique, entre le golfe Singitique et le golfe Toronaïque. (Voyez liv. VII, *note* 63.)

(96) La Fontaine propose Hécube aux malheureux, comme un objet capable de les consoler:

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considere Hécube, il rendra grace aux dieux (1).
(Fable 13, l. X.)

(97) Aurore, nommée par les Grecs *Eos*, d'où est dérivé *Eous*, qui veut dire *Oriental*, et par les latins *Aurora*, c'est-à-dire *quasi aurea* ou couleur d'or, étoit, selon quelques auteurs, fille de Titan et de la Terre; selon d'autres, fille de Pallas (ce qui lui fait donner par Ovide le nom de *Pallantias* dans le neuvieme et le quinzieme livres des Métamorphoses), et selon Hésiode, Apollodore et la plupart des mythographes, fille d'Hypérion, et de *Thia* ou *Thea* (la Terre). L'Aurore épousa *Astréus*, qui, suivant Hésiode et Apollodore, la rendit mere des vents Argestès, Zéphire, Borée et Notus. Elle eut plusieurs amants qu'elle enleva successivement. Le premier fut Titon ou Tithon, frère de Priam, et pere de Memnon; le second Céphale (Voyez le septieme livre des Métamorphoses) qu'elle enleva dans le ciel, où elle eut de lui Phaëton; le troisieme Orion, qu'elle transporta dans l'ile de Délos, où elle eut la douleur de le voir tuer d'une fleche lancée par Diane.

Homere peint l'Aurore ouvrant de ses doigts de rose les portes de l'Orient, versant la rosée et faisant naître les fleurs. Théocrite, Virgile, Ovide, et les autres poë-

---

(1) Voltaire a imité La Fontaine dans son quatrain sur les Barmécides, terminé par ce vers:

Contemple Barmécide, et tremble d'être heureux.

tes, n'ont fait que répéter cette gracieuse image, quelquefois en la développant. Avant-courriere du jour, l'Aurore est représentée, par les artistes, vêtue d'une robe de safran ou d'un jaune pâle; tenant une verge ou une torche à la main; sortant d'un palais de vermeil, et montée sur un char attelé de deux chevaux blancs selon Théocrite, et couleur de rose selon Virgile et Ovide. Homere appelle les deux chevaux de l'Aurore *Lampus* et *Phaëton.* On ne sait pourquoi Théocrite donne à la déesse, image du printemps de la vie, des cheveux blancs. Lycophron fait tirer le char de l'Aurore par Pégase; allégorie qui indique qu'elle est amie des poëtes. Dans une peinture antique, elle est représentée chassant la nuit et le sommeil de sa présence. Le plus célebre tableau de l'Aurore est celui que le Guide a peint sur un plafond du palais Rospigliosi.

(98) MEMNON, roi d'Ethiopie, fils de Tithon et de l'Aurore, et neveu de Priam, conduisit, au secours de Troie, dix mille Ethiopiens selon les uns, ou dix mille Perses selon les autres. Il étoit alors à la fleur de l'âge, et il signala son courage en combattant et tuant Phéron, Erenthus et Antiloque, fils de Nestor. Nestor se présenta pour venger la mort de son fils; mais respectant ce vieux guerrier, Memnon refusa de se battre contre lui, et accepta le défi d'Achille, ami d'Antiloque; après un combat long et terrible, il succomba avec gloire, en présence des deux armées.

La fable des oiseaux, appelés Memnonides, nés des cendres de Memnon, et l'opinion générale des anciens sur leur rendez-vous annuel et leur combat dans la

Troade, sont cités par plusieurs poëtes, et même par Élien, qui dit que ces oiseaux étoient noirs et semblables à des éperviers (liv. V, ch. 1); par Pausanias (liv. X, ch. 29), qui rapporte que tous les ans les Memnonides venoient balayer de leurs ailes un certain espace du tombeau de Memnon, et qu'ils l'arrosoient ensuite avec ces mêmes ailes trempées dans les eaux de l'Ésépus; par Pline (liv. II, ch. 26), et par Solin (ch. 43).

Les Éthiopiens ou Egyptiens (car, dans l'Antiquité, l'Éthiopie n'étoit pas distinguée de la Haute-Égypte), érigerent en l'honneur de Memnon une statue devenue célebre par le prodige qu'on y rattachoit. Strabon, qui avoit vu cette statue à Thebes, Pausanias, Philostrate, Pline et Tacite, rapportent que, frappée des premiers rayons du soleil, elle rendoit un son mélodieux, tandis que le soir, dans l'ombre, il en sortoit un son lugubre et plaintif. Le pere Kircher a prétendu expliquer le phénomene du matin, en disant qu'il étoit l'effet d'un ressort, dont les cordes, relâchées par l'humidité de la nuit, se tendoient quand le soleil échauffoit les airs, et qu'alors elles se brisoient avec éclat, et produisoient un bruit semblable à celui d'une corde de violon quand elle se rompt sous l'archet. Cambyse, voulant pénétrer ce mystere, fit briser la statue; mais la partie renversée continua de rendre le même son. Le savant Huet a voulu ramener tout ce merveilleux à la simplicité historique, mais il n'a pu donner que des conjectures.

On croyoit que Memnon rendoit un oracle tous les sept ans. Virgile suppose qu'Énée vit les combats de Memnon représentés sur les murs du temple de Carthage.

(99) Énée, fils de Vénus et d'Anchise, descendoit de Dardanus, fils de Jupiter et fondateur de la ville de Troie. Sa généalogie est ainsi établie dans les auteurs anciens : de Dardanus, naquit Érichthon ; d'Érichthon, Tros ; de Tros, Ilus et Assaracus ; d'Ilus, Laomédon ; de Laomédon, Priam ; d'Assaracus, Capis ; de Capis, Anchise ; et d'Anchise, Énée.

C'est au poëme de Virgile qu'Énée doit sa plus grande célébrité. Voici ce qu'ont écrit de ce héros les auteurs grecs dont les ouvrages sont moins répandus que l'Énéide.

Énée eut pour premier gouverneur, Alcathoüs, ami d'Anchise. Suivant Xénophon, il fut envoyé dans la Thessalie au fameux centaure Chiron, qui fut successivement précepteur d'Esculape, de Pélée, de Jason, d'Hercule et d'Achille. De retour à Troie, il venoit d'épouser Créuse, une des filles de Priam, lorsque les Grecs vinrent assiéger cette ville. Énée se signala par divers exploits ; il combattit Apharée et le terrassa ; il fut blessé par Diomede ; il osa se mesurer contre Achille, et fut, dans ce combat terrible, secouru par les dieux. Suivant une tradition antérieure à Homere, Énée, de concert avec Anténor, trahit sa patrie et la livra aux ennemis. Il haïssoit Priam et en étoit haï. Homere lui-même l'avoue dans le treizieme livre de l'Iliade. Dictys de Crete et Darès de Phrygie, contemporains, dit-on, de la guerre de Troie, et qui par conséquent vivoient avant l'auteur de l'Iliade, le disent positivement. Ils ajoutent, et la table Iliaque en fait foi, que les Grecs mirent des sentinelles au palais d'Énée et à celui d'Anténor, pour les soustraire au pillage général. Quoique Denys d'Halicarnasse écrivît sous les yeux d'Auguste, qui se glorifioit de descendre d'Énée, il rap-

porte néanmoins cette tradition admise par les historiens grecs, Ménécrate, Hégésippe et Céphalon. Strabon (liv. XIII) parle aussi de la trahison d'Énée. On lit dans Servius (*in lib. I, Æneid.*, *v.* 246), « qu'Anténor et Énée trahirent leur patrie, si l'on en croit Tite-Live » : *Antenor et Æneas, teste Livio, patriam prodidisse dicuntur*. Mais le passage cité par Servius ne se trouve point dans ce qui nous reste de l'historien romain. Celui-ci dit seulement que les Grecs traiterent Énée et Anténor avec douceur, parcequ'ils avoient eu le courage de se déclarer contre le ravisseur d'Hélene et d'opiner pour la paix (1). Si les poëtes et les historiens grecs attribuent la faveur des Grecs à la trahison d'Énée, les poëtes et les historiens latins en font honneur à sa piété. Virgile, Ovide, Properce, Stace, Aurelius Victor et Séneque, disent que tandis que les Troyens cherchoient à fuir, chargés de leurs plus riches effets, Énée sortit de son palais, portant son pere et les images des Dieux, et que, surpris d'une piété ri rare, le vainqueur le laissa s'éloigner avec sa femme et son fils, et son pere et ses Dieux.

Les auteurs grecs et latins, si opposés dans leurs récits sur la maniere dont Énée se sauva de l'embrasement de Troie, s'accordent moins encore sur le lieu de sa retraite. Aristhus, cité par Denys d'Halicarnasse, dit qu'il se retira en Arcadie, où il fonda la ville de Capys, du nom de son grand-pere. Suivant Céphalon, Hégé-

---

(1) Jam primum omnium satis constat, Trojâ captâ, in cæteros sævitum esse Trojanos; duobus Ænea Antenoreque, et vetusti jure hospitii, et quià pacis, reddendæque Helenæ semper auctores fuerant, omne jus belli Achivos abstinuisse. (*Lib.* I, c. 1.)

sippe et Étienne de Bysance, il alla dans la Thrace, où il bâtit la ville d'*Ænea*, appelée par d'autres *Æniade*, *Ænos* ou *Ænus*. Étienne de Bysance ajoute qu'il y ensevelit Anchise. D'autres assurent qu'Énée ne sortit point de la Phrygie; qu'il releva les murs de Troie, où il régna plusieurs années dans une paix profonde, et qu'il laissa sa couronne à ses descendants. Cette derniere opinion est appuyée sur un passage du vingtieme livre de l'Iliade, où, en parlant du combat d'Énée contre Achille, Homere dit que le prince troyen y auroit infailliblement perdu la vie, si les Dieux, à la priere de Neptune qui le protégeoit, ne l'eussent secouru pour accomplir l'ordre du Destin: le Destin avoit décidé que la race de Dardanus ne seroit pas entierement éteinte, et qu'après la destruction de la famille de Priam, Énée et ses descendants régneroient sur les Troyens jusqu'à la fin des siecles.

Ce passage paroît décisif. Homere, qui écrivoit environ deux cent cinquante ans après la guerre de Troie, et qui devoit avoir voyagé dans la Troade, n'a sans doute employé cette prédiction que parcequ'il avoit vu la postérité d'Énée sur le trône des Troyens. Plusieurs historiens latins, sentant toute la force de ce passage d'Homere, et voulant plaire aux Romains, dont la folie étoit de vouloir descendre d'Énée, ont dit que ce héros, après son expédition d'Italie, où il avoit laissé son fils Ascagne ou Iule, étoit retourné en Phrygie, où il avoit eu d'autres enfants, qui lui succéderent dans l'empire troyen. Mais Denys d'Halicarnasse, qui, tout Grec qu'il étoit, vouloit faire sa cour à Auguste, sous les yeux duquel il écrivit son livre des Antiquités romaines, peu content de cette solution, et voulant conserver aux Romains la

gloire d'être descendus d'Énée, prétend que, par ces mots, *Il régnera sur les Troyens*, Homere a voulu parler des Troyens qui avoient suivi le héros en Italie. Strabon s'est montré plus impartial. Quoique écrivant sous Tibere, prince non moins entêté qu'Auguste de la prétention de descendre du fils de Vénus, le savant géographe a osé soutenir (liv. XIII) qu'Homere a dit et voulu faire entendre qu'Énée resta dans la Troade; qu'il y régna, et qu'il laissa la couronne de Troie à ses descendants.

On peut donc mettre au rang des fables historiques le voyage d'Énée en Italie, et, à plus forte raison encore, son séjour à Carthage, ville qui ne fut bâtie par Élise, fille de Bélus, plus connue sous le nom de Didon, que plus d'un siecle après la destruction de Troie. Les prétendues aventures d'Énée, qui font le sujet de l'Énéide, et qu'Ovide raconte dans le treizieme et le quatorzieme livres des Métamorphoses, étant dans la mémoire de tous les lecteurs, nous nous bornerons à ajouter au roman de la vie du héros troyen, qu'après un regne de peu de durée, Énée perdit la vie dans un combat contre les Étruriens, et que son corps n'ayant point été trouvé, on dit que Vénus, sa mere, l'avoit transporté dans le ciel. On lui éleva un tombeau sur les bords du fleuve Numicus, et on ne tarda pas à lui rendre les honneurs divins.

Le personnage d'Énée n'a jamais réussi au théâtre. Il est froid et peu intéressant dans la tragédie de *Didon*, par Le Franc de Pompignan, jouée en 1734, comme il l'est aussi dans sept autres tragédies de *Didon*, composées par Jodelle (1552), Hardy (1603), Scudéry (1636),

Boisrobert (1642), etc.; comme il l'est encore dans les opéras de *Didon*, par madame de Saintonge (1693), et Marmontel (1683); comme il l'est enfin dans la tragédie lyrique d'*Énée et Lavinie*, paroles de Fontenelle et musique de Colasse, jouée en 1690.

(100) Ascagne, appelé aussi Iule, fils d'Énée et de Créuse, étoit encore enfant, lorsqu'on prétend qu'il suivit son pere en Italie. Il continua la guerre contre les Étruriens, bâtit la ville d'Albe, et en fit la capitale de ses États. Il mourut dans la trente-huitieme année de son âge. Énée Sylvius, fils d'Énée et de Lavinie, lui succéda. Rémus et Romulus, fondateurs de Rome, se firent passer pour ses descendants. (Voyez *Denys* d'*Halicarnasse*, liv. I, ch. 15; et *Tite-Live*, liv. I, ch. 1 et 3.)

(101) Antandre, ou Antandros, ville de Mysie, sur la mer Égée, successivement appelée *Adonis*, *Cimmeris*, *Assos* et *Appollonia*. (Voyez *Pomponius-Mela*, *Virgile* et *Servius*.) Cette ville est aujourd'hui appelée *San-Dimitri*.

(102) Anius, pontife et roi de l'isle de Délos, consacrée à Apollon, descendoit de Cadmus par sa mere Rhéa. Il épousa Doripe, et en eut trois filles, dont Ovide raconte la Métamorphose. (Voyez l'*Énéide*, liv. III; *Diodore de Sicile*, liv. V; *Denys* d'*Halicarnasse*, liv. I, etc. Virgile dit, comme Ovide :

> Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos.

(103) Anchise (voyez sa généalogie, note 99) étoit si

beau, que Vénus ne put se défendre de l'aimer. Elle prit les traits d'une nymphe mortelle, se fit pourtant connoître du prince troyen, mais lui défendit, sous peine d'être frappé de la foudre, de se vanter de l'honneur qu'il avoit eu de partager son lit divin. Devenue mere d'Énée, Vénus le fit élever, pendant cinq ans, par les nymphes des bois; ensuite, elle le présenta à son pere, qui le porta sur le mont Pélion au centaure Chiron. Anchise étoit si vieux lors du sac de Troie, qu'Énée fut obligé de l'emporter sur ses épaules. Eustathe ne lui donne que quatre-vingts ans. Il mourut, selon Virgile, dans la Sicile, sur le mont Érix, et, selon Pausanias, sur une montagne de l'Arcadie, qui fut dès-lors appelée *Anchisia*. Sophocle, Denys d'Halicarnasse, Hygin, Virgile et Servius, prétendent qu'Anchise fut frappé de la foudre, pour s'être vanté dans un repas d'avoir été aimé de Vénus; et plusieurs auteurs attribuent à l'effet du tonnerre l'ulcere qu'il avoit au visage et ses autres infirmités.

(104) Bochard fonde la fable des filles d'Anius, qui changeoient tout ce qu'elles touchoient, en vin, en blé, en huile, sur leurs propres noms, *Œno, Elais, Spermo*, qui, dans l'ancienne langue des Phéniciens, signifioient du blé, de l'huile et du vin. Quelques mythographes donnent une autre explication de cette fable. Les filles d'Anius étoient, disent-ils, très économes; elles avoient formé de grands magasins avec les offrandes présentées par le peuple au temple d'Apollon. Les Grecs, partant pour le siége de Troie, envoyerent Palamede pour demander des vivres au grand-prêtre, et Palamede exigea

même qu'il donnât ses filles en otage. Elles réussirent à s'échapper, et l'on suppose que Bacchus les avoit transformées en colombes.

(105) Virgile dit, dans le troisieme livre de l'Énéide, vers 94 :

Dardanidæ duri, quæ vos à stirpe parentum
Prima tulit tellus, eadem vos ubere læto
Accipiet reduces; antiquam exquirite matrem:
Hic domus Æneæ cunctis dominabitur armis,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

(106) CHLAMYDE, manteau court, que les soldats grecs mettoient sur la tunique, ce qui les faisoit appeler *chlamidati*. On croit que la chlamyde fut inventée dans la Macédoine, d'où elle passa dans la Grece et en Italie; elle étoit faite d'une laine épaisse et grossiere pour les soldats, et d'une laine plus fine pour les chefs; les empereurs romains portoient la chlamyde de soie, couleur de pourpre. Celle de Caligula, lorsqu'il marchoit en triomphe de Bayes jusqu'à Pouzzolle, étoit ornée d'or et de pierreries. On l'attachoit avec une agrafe sur l'épaule droite, afin que le mouvement du bras fût libre. Quoique la chlamyde ne convînt qu'aux hommes, Virgile la donne à Didon, et Tacite à Agrippine, assistant avec Claude à la représentation d'une naumachie : *Ipse insigni paludamento* (1), *neque procul Agrippina, curata chlamyde.*

---

(1) *Paludamentum est vestis quæ nunc chlamys dicitur.* (NONNIUS.) Quelques auteurs disent que le *Paludamentum* étoit plus long et plus large que la chlamyde.

(107) *Crater Æneæ datus, ab Alcone Lydio cœlatus Anius autem à Therse Bœotio acceperat.* (LACTANT.)

(108) ISMENE, fleuve de Béotie, connu aussi sous le nom de LADON, moins célebre par ses eaux que pour avoir donné naissance à Daphné, dont l'aventure avec Apollon se passa sur ses bords. (Voyez *Strabon*, *Pomponius Mela*, *Pausanias*, et les *Métamorphoses* (liv. I, *note* 64.)

(109) ALCON, graveur habile, natif de Lydie, suivant Lactance, de Mylet suivant Ovide, et qui n'est guère connu que par l'éloge qu'en fait ce dernier.

(110) MYLÉE, aujourd'hui *Milazzo*, ville de Sicile dans la vallée de Demona, sur la côte septentrionale de l'isle. Virgile, dans sa cinquieme églogue, cite une autre ville du même nom qui étoit dans l'isle de Crete.

(111) ORION. (Voyez liv. VII, *note* 17.) Les filles d'Orion, nommées *Ménippé* et *Metioché*, avoient été élevées par Diane, et douées par Vénus et Minerve. Nicandre et Corinne rapportent, comme Ovide, que la Béotie étant ravagée par la peste, l'oracle, consulté, répondit que les Thébains ne seroient délivrés de ce fléau qu'après que deux princesses du sang des Dieux se seroient volontairement dévouées à la mort pour le salut de la patrie. Les filles d'Orion se sacrifierent avec un courage au-dessus de leur sexe, et s'enfoncerent elles-mêmes un poignard dans le sein. Touchés du sort

de ces héroïnes, Pluton et Proserpine enleverent leurs corps, et de la terre abreuvée de leur sang, sortirent deux étoiles qui s'éleverent vers le Ciel en forme de couronnes. Ovide rapporte, avec de légeres différences, cette métamorphose. Les Thébains, suivant lui, brûlerent le corps des filles d'Orion, et on vit sortir de leurs cendres deux jeunes gens couronnés qui furent changés en astres.

(112) Les Grecs les nommoient *Stephani:* Banier explique la fable des filles d'Orion, en disant : « Cet exemple donna tant d'émulation aux jeunes Thébains, que de lâches et efféminés qu'ils étoient, ils devinrent des hommes braves et pleins de courage; c'est ce qui fit dire dans la suite que les cendres de ces généreuses filles avoient véritablement formé des hommes. »

(113) Acanthe, jeune nymphe, qui, après avoir été aimée d'Apollon, fut changée en la plante qui porte son nom, et qui est appelée vulgairement *branche ursine* ou *plante oursine* pour sa prétendue ressemblance avec la patte d'un ours; et *branche hirsine*, par allusion à ses feuilles qui semblent se couronner comme les cornes d'un bouc, appelé *hircus* en latin. Les feuilles larges et hautes de l'acanthe se recourbent naturellement, et de leur sein naissent de petites tiges qui se plient en divers enroulements. Ces feuilles servent d'ornement aux corniches des colonnes d'ordre corinthien. L'invention de cet ornement est attribuée au sculpteur Callimaque, à

qui le hasard offrit un vase autour duquel l'acanthe avoit négligemment élevé ses tiges et son feuillage. (Voyez *Dioscoride*, liv. III, chap. 12 et 13; *Pline*, liv. XXIV, chap. 12, etc.)

(114) PATERE, vase ouvert et plat dont les anciens se servoient dans les sacrifices. Macrobe définit ainsi ce vase sacré: *Patera, ut et ipsum nomen indicio est, poculum planum ac patens est.* La patere est un attribut commun à presque tous les Dieux, et signifie qu'ils se laissent fléchir par les offrandes des mortels. C'est en effet dans les pateres que les prêtres mettoient les viandes ou les liqueurs destinées aux sacrifices et aux libations. La patere servoit aussi pour recevoir le sang des victimes égorgées, et pour verser le vin entre les cornes de ces mêmes victimes.

(115) AUSONIE, *Ausonia*, contrée de l'Italie dans le royaume de Naples, qui s'étendoit depuis Bénévent jusqu'aux environs de Capoue. Les Ausones furent subjugués par les Romains, sous le consulat de M. Poetilius et de C. Sulpicius, l'an de Rome 440. Les poëtes prennent souvent l'*Ausonie* pour l'Italie entiere.

(116) STROPHADES, nom de deux petites isles de la mer Ionienne, sur la côte occidentale du Péloponnese: « C'est là, dit Virgile, que la cruelle Céléno et les autres Harpies ont établi leur séjour, depuis qu'elles furent chassées de la table et du palais de Phinée. Jamais les Dieux, dans leur courroux, ne firent sortir des enfers des

monstres plus terribles, ni un fléau plus redoutable (1). » Les Strophades porterent d'abord le nom de *Plotæ*, et ne le perdirent que lorsque les fils de Borée, Zéthès et Calaïs, qui avoient poursuivi les Harpies, les laisserent dans ces isles. Elles portent aujourd'hui le nom de *Strivali*, et sont encore infestées par les corsaires de Barbarie.

(117) Aelle (tempête), l'une des trois Harpies : les deux autres étoient *Celeno* (obscurité) et *Ocypete* (qui vole vite). Ces monstres ailés et malfaisans, engendrés par Thaumas, fils de Pontus et de la Terre, et par Electra, fille de l'Océan, et de Téthys, naquirent avec une longue criniere, un visage de jeune fille ou de vieille femme, toujours pâle par la faim, un corps de vautour, de grandes ailes, des mamelles pendantes, et des doigts crochus. (Voyez *Hésiode*, *Apollodore*, *Valerius Flaccus*, etc.) Vossius, Leclerc et Pluche, prennent les Harpies pour des sauterelles ; Banier voit dans ces monstres des corsaires. Une Harpie, sur des sacs d'argent, désigne l'avarice et la rapacité. Quelques poëtes font des Harpies les chiens de Jupiter et de Junon, et les ministres de leurs vengeances.

(118) Dulichium, l'une des isles Échinades, à l'em-

---

(1) Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla
Pestis et ira Deûm Stygiis sese extulit undis.
(*Æneid.* l. III.)

bouchure du fleuve Achéloüs, dans la mer Ionienne: elle faisoit partie des États d'Ulysse, et ses habitants partirent avec ceux d'Ithaque pour la guerre de Troie. *Dulichium* portoit le nom de *Dolicha* du temps de Strabon. (Voy. liv. VIII; *Pausanias*, l. V, c. 3; *Pomponius-Méla*, l. II, c. 7; *Iliad.* l. II.)

(119) Samos, aujourd'hui *Samo,* isle de la mer Ionienne, où étoit la ville d'Éphese; elle porta successivement les noms d'*Anthemusa* pour le grand nombre de fleurs qu'elle produisoit, de *Parthenia* ou la Vierge, et de *Stéphané*, par allusion à sa figure, qui ressembloit à une couronne. Elle reçut le nom de Samos, de Samus, un de ses rois, et fut d'abord habitée par les Leléges, et ensuite par les Ioniens. Les Samiens soutinrent plusieurs guerres, vainquirent les Milésiens; et, après avoir résisté long-temps aux Athéniens, subirent enfin la loi que Périclès leur imposa. Les Samiens honoroient d'un culte particulier Junon, qu'ils disoient être née dans leur isle, sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un saule qu'ils montroient encore du temps des Antonins. Ils cultivoient les arts et les sciences. Pythagore, le poëte Asius, et l'historien Duris, étoient nés à Samos. La fertilité de l'isle étoit renommée chez les Anciens. Athénée dit que le pommier, le figuier, et la vigne, y portoient deux fois des fruits dans une année. La pierre *samienne* servoit à polir l'or, et étoit employée comme médicament. On attribue aux Samiens l'invention des vases d'argile. (Voy. *Strabon*, *Eusebe*, *Cicéron*, *Pausanias*, *Callimaque*, *Virgile*, *Lucain*, *etc.*

(120) Ithaque ou *Nericia*, aujourd'hui la *petite Céphalonie* ou *Jataco*, petite isle d'environ huit milles de circuit, représentée, par Homere et Plutarque, comme couverte de montagnes escarpées et arides. Elle étoit située entre l'Acarnanie et Dulichium. (Voy. *Strabon*, l. I et VIII; *Pomponius Méla*, l. II, c. 7; *Virgile*, *Homere*, *etc.*)

(121) Nérite ou Néritos, montagne de l'isle d'Ithaque; Ovide désigne Ulysse par les mots *Dux Neritius*, *Roi Néritien.* (Trist. l. I, eleg. 4.) Dans le quatrieme livre des Métamorphoses, le vaisseau d'Ulysse est appelé *Neritia ratis.* Silius-Italicus appelle les Sagontins, qui tiroient leur origine d'Ithaque, *Neritia proles.*

(122) Ambracie, ville de l'Épire, bâtie par une colonie de Corinthiens. Antonius-Liberalis rapporte, d'après Nicandre, qu'Apollon, Hercule, et Diane, s'étant disputé cette ville, choisirent pour arbitre de leur différend, Cragaleus, qui décida en faveur d'Hercule, et il ajoute qu'Apollon furieux changea ce Cragaleus en rocher. Banier, en voulant expliquer toutes les fables, tombe souvent dans l'embarras des étymologistes. Cette métamorphose d'un juge en rocher signifie, dit-il, soit la stupidité du personnage, soit son naufrage et sa mort dans les flots près du promontoire d'Actium, sur lequel s'élevoit un temple à Apollon. Ambracie n'est plus aujourd'hui qu'un chétif village de l'Albanie inférieure ou méridionale, sur le golfe de *Larta.*

(123) Actium, aujourd'hui *Capo-Figalo*, promontoire à l'entrée du golfe Larta, célebre par le combat naval où Auguste défit Marc-Antoine et Cléopâtre, 31 ans avant l'ere chrétienne. Il y avoit sur ce promontoire un temple d'Apollon Actien, bâti par les Argonautes. Près de ce promontoire, et pour éterniser le souvenir de son triomphe, Auguste fit bâtir la ville de *Nicopolis*, sur les ruines de laquelle s'est élevée Prevezza.

(124) Chaonie, province de l'Épire, bornée au nord par les monts Acrocérauniens, et ainsi nommée par Hélénus, pour honorer la mémoire de son frere Chaon, qu'il avoit tué par mégarde. C'est aujourd'hui la province de *Canina*.

(125) Molossus, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, donna son nom aux Épirotes, sur lesquels il régna après la mort d'Hélénus. Antonius-Liberalis nomme trois fils de Molossus, Alcandre, Mégalétor, Philæus, et une fille, Hypérique. Il ajoute que des voleurs ayant mis le feu au palais de leur pere, Jupiter les changea en oiseaux. Voici comment Banier explique cette métamorphose : « Ce qui veut dire, *sans doute*, que ces trois princes se sauverent, contre toute sorte d'apparence, des flammes qui consumerent la maison royale. »

(126) Phéacie, isle de la mer Ionienne, sur les côtes de l'Épire, dont elle n'est séparée que par un petit espace de mer. Cette isle, nommée d'abord Schérie, prit le nom de Phéacie, de Phœax, un de ses rois, fils de Neptune et de la nymphe Corcyre. Quelque temps après,

elle reçut le nom de *Corcyre*. C'est aujourd'hui l'isle de *Corfou*.

(127) BUTHROTE, *Buthrotum*, ville de l'Épire, vis-à-vis Corfou.

(128) PACHIN ou PACHINE, en grec *Pachinos*, cap ou promontoire de Sicile, ainsi appelé de la densité de l'air, du grec *pachi*, qui signifie *épais*. C'est aujourd'hui *Capo-Passaro* ou *Passalo*. (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Pomponius-Méla*, liv. VI, ch. 7; *Pausanias*, liv. V, ch. 25; *Ovide*, *Virgile*, *etc.*)

(129) LILYBÉE, promontoire de Sicile, à l'occident, dont le nom moderne est *Capo-Bœo*, ou *Lilibeo*.

(130) PÉLORE, le troisieme grand promontoire de Sicile, qui, suivant Valere Maxime, reçut son nom du pilote d'Annibal. Servius croit que les Sirenes ont habité le cap Pélore. Le phare de Messine est sur le sommet de ce promontoire, qui porte maintenant le nom de *Capo de la Torre di Faro*.

(131) ZANCLE, aujourd'hui *Messine*, capitale de la Sicile, et voisine du cap Pélore; elle est située sur la côte de Charybde, ce qui fait donner par Ovide à ce gouffre l'épithete de Zancléen: *Vel me Zanclæa Charybdis devoret*. Le nom de *Zancle* signifie *faux*. On prétendoit que la faux dont Saturne se servit pour mutiler son pere, tomba du Ciel près de Pélore. Silius-Italicus rapporte l'origine de Zancle aux Osques; Diodore de Sicile dit qu'elle fut bâtie par un de ses rois, nommé *Zanclus*, qui fut aidé par Orion. Elle prit le nom de *Messana* ou *Messena*, lorsque

les Messéniens, vaincus par les Lacédémoniens, sortirent du Péloponnese, et se réfugièrent en Sicile. Les auteurs grecs désignent les habitants de cette ville par le nom de *Messenii*, et les Latins par celui de *Mamertini*, Mamertins, peuples de la Campanie, qui s'y établirent depuis l'arrivée des Messéniens. (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Ptolem.* liv. III, ch. 4; *Pomponius-Mela*, liv. II, ch. 7; *Pausanias*, liv. IV, ch. 23; *Diodore de Sicile*, liv. IV, etc.)

(132) Scylla, fille de Typhon, ou de Phorcis. Sa fable tout entiere se trouve dans le treizieme et dans le quatorzieme livres des Métamorphoses. On peut aussi voir l'*Odyssée*, liv. XII; *Pausanias*, liv. II, ch. 34; et *Servius*, sur le troisieme livre de l'*Énéide*. Homere dit que les cris affreux de Scylla ressemblent au rugissement des lions. Ce monstre a six longs cous et six têtes énormes, qui ont chacune trois rangs de dents. Virgile fait de Scylla une beauté séduisante depuis la tête jusqu'à la ceinture: c'est un poisson énorme dans le reste du corps, avec une queue de dauphin et un ventre de loup. Ceux qui ont voulu tout expliquer dans les fables disent que Scylla étoit un corsaire tyrrhénien, ayant sur sa proue la figure d'une femme, environnée de chiens hurlants, et qui infestoit les côtes de Sicile. Les écueils de Scylla et de Charybde n'effraient point aujourd'hui les nautonniers; et des voyageurs modernes assurent que la mer est souvent calme et tranquille dans ce détroit, quoique les poëtes anciens le représentent toujours terrible et toujours agité.

(133) Galatée, fille de Nérée et de Doris. Ovide pa-

roît avoir pris le fond de cette fable dans un poëme de Philoxene, de l'isle de Cythere, qui vivoit à la cour de Denis, tyran de Syracuse. Ce prince aimoit une femme qui lui préféroit Philoxene : le poëte fut envoyé aux carrieres, et, pour se venger du tyran, il y composa un poëme, où, sous le nom d'Ulysse, de Polypheme, et de Galatée, il peignit ses malheurs, la cruauté de Denis, et les regrets de son amante. (Voy. ATHÉNÉE, *Dipnosoph.*, liv. I, ch. 3.)

Banier prétend que la Galatée d'Ovide étoit une jeune fille qui se noya de chagrin d'avoir perdu celui qu'elle aimoit. Mais cette explication est peu satisfaisante; elle ressemble à une fable, et celle des Métamorphoses vaut mieux.

(134) DORIS, fille de l'Océan et de Téthys, la grande déesse des eaux, qu'il ne faut pas confondre avec Thétis, mere d'Achille, qui n'étoit qu'une Nymphe des mers, épousa Nérée, son frere, et en eut cinquante nymphes appelées *Néréides*. Les poëtes désignent quelquefois la mer par le nom de Doris. (Voy. *Hésiode*, *Apollodore*, *Hygin*, *etc.*)

(135) CYCLOPES (rac. *Cuclos*, cercle, et *ops*, œil), Géants, fils d'Uranus ou le Ciel, et de Tellus ou la Terre; on les nomma Cyclopes, c'est-à-dire *œil rond ou en forme de cercle*, parcequ'ils n'avoient qu'un œil immense au milieu du front. Hésiode, le plus ancien des mythologues, dit que les trois Cyclopes, Argès, Brontès, et Steropès (l'éclair, le tonnerre, et la foudre), fournirent à Jupiter les armes avec lesquelles il détrôna Saturne et vainquit les Titans. Les poëtes postérieurs à

Hésiode, tels que Callimaque, Ovide, Virgile, représentent les Cyclopes travaillant aux forges de Vulcain, dans les isles de Lipari et de Lemnos. Le Vulcain d'Homere a sa forge dans le ciel, et y travaille seul, servi par des statues d'or. Les poëtes ont dit que les Cyclopes avoient donné la foudre à Jupiter, le casque à Pluton, le trident à Neptune. Apollon les tua tous à coups de fleches, pour venger la mort de son fils Esculape, frappé de la foudre. Suivant Homere et Théocrite, les Cyclopes étoient des Géants anthropophages établis dans la Sicile, et qui, du temps d'Ulysse, reconnoissoient Polypheme pour roi. Suivant Strabon et Pausanias, les Cyclopes avoient bâti, dans l'Argolide, les forteresses de Tirynthe et de Nauplia. Stace leur attribue la construction d'Argos; Virgile celle des portes et de l'enceinte des Champs-Élysées. Aristote prétend qu'ils éleverent les premieres tours. Les trépieds qui marchoient d'eux-mêmes, suivant le bon Homere, étoient aussi l'ouvrage des Cyclopes. Ces Géants avoient à Corinthe un autel et des sacrifices. Si l'on en croit Homere, les Cyclopes ne suivoient aucune loi; ils ne semoient, ni ne plantoient, et se nourrissoient des fruits sauvages que la terre leur fournissoit. Ils vivoient éloignés des villes, habitoient les antres et les montagnes, et étoient indépendants les uns des autres: chacun d'eux gouvernoit sa famille et régnoit sur sa femme et sur ses enfants. Leur férocité fit dire qu'ils étoient anthropophages. Comme ils habitoient l'Etna, on les fit passer pour les forgerons de Vulcain. L'abbé Banier croit qu'ils vinrent par mer s'établir en Sicile, environ un siecle après Phaleg, ce qui fit supposer qu'ils étoient enfants de Neptune.

(136) Néréide. (Voy. liv. I, note 62.)

(137) Acis, berger de Sicile, fils du dieu Faune et de la nymphe Syméthis. (Voy. *Servius* sur la neuvieme églogue de Virgile.) Le fleuve *Acis* est une petite riviere appelée aujourd'hui *Jaci* ou *Chiaci;* elle prend sa source au mont Etna, et se jette dans la mer de Sicile.

(138) Faune, roi des Laurentins, et dont les Romains ont fait un dieu, étoit fils de Mars, suivant Ovide, et, selon d'autres poëtes, fils de Picus et petit-fils de Saturne. Il eut de Marica, appelée depuis *Fauna* et *Fatua*, un fils nommé *Latinus*, qui lui succéda; et c'est de lui que les Laurentins prirent le nom de Latins. Ce fut sous le regne de Faune qu'Évandre passa dans le Latium avec une colonie d'Arcadiens. Faune leur assigna des terres, et leur donna le mont Palatin; il éleva lui-même au pied de cette montagne un temple au dieu appelé Pan (voy. liv. I, note 118) par les Grecs, et *Lupercus* par les Romains. Les poëtes ont souvent confondu Faune et le dieu Pan. Faune, qui avoit protégé l'agriculture, fut mis après sa mort au rang des divinités champêtres appelées *Satyres* par les Grecs (voyez liv. I, note 117), *Faunes* ou *Sylvains* par les Latins, et qu'on représente avec des pieds, des jambes, et des oreilles de bouc. On leur immoloit, dans les champs, un agneau ou une chevre. Ovide, dans le premier livre des Métamorphoses, regarde les Faunes comme des demi-dieux :

Sunt mihi semi-dei, sunt rustica Numina Fauni.

(139) Syméthis étoit fille du fleuve Symethe, qui reçut son nom de Symethe, roi de Sicile. C'est sur ses

bords que naquirent et furent honorés les dieux Palices. Le Symethe servoit de limites aux Léontins et aux habitants de Catane. (Voy. *Strabon*, liv. VI, *Virgile*, *Servius*, *Silius Italicus*, et les Fastes d'*Ovide*, liv. IV, v. 472.)

(140) Polypheme, roi des Cyclopes, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, fille de *Phorcys*, un des dieux marins, avoit une taille si extraordinaire, qu'il ressembloit moins à un homme qu'à une montagne. Tout ce que les poëtes ont dit de Polypheme se trouve dans le premier et le troisieme livre de l'*Odyssée;* dans le Cyclope d'*Euripide*, la premiere idylle de *Théocrite*, les dialogues de *Lucien*; dans le treizieme et le quatorzieme livres des *Métamorphoses*, le troisieme de l'*Énéide;* le premier et le quatrieme du poëme de *Valérius-Flaccus*. On peut aussi consulter *Hygin*, fab. 14 et 125; *Apollodore*, liv. I, ch. 27, etc. Servius rapporte que si la plupart des auteurs ne donnent qu'un œil à Polypheme, d'autres lui en donnent deux, quelques uns même trois. C'est avec trois yeux que ce roi des Cyclopes est représenté dans les peintures antiques d'Herculanum.

(141) Voy. liv. I, note 28.

(142) *Pulchra emphasis*, dit Farnabe, *quâ capillorum Polyphemi et magnitudo et densitas innuitur, ut qui non pectinibus, sed rastris pecterentur.*

(143) Teleme, fils d'Émede, selon Homere, et d'Eu-

ryme, selon Hygin, fut un devin fameux parmi les Cyclopes, et prédit à Polypheme tout le mal que lui feroit Ulysse. (Voy. l'*Odyssée*, liv. IX; la sixieme idylle de *Théocrite; Hygin*, fab. 128.)

(144) Etna (Voy. note 40 du liv. II.)

(145) Lucien a composé sur cette aventure un dialogue plaisant, qui a été traduit par Le Franc de Pompignan.

(146) Ce trait d'une simplicité pastorale peint bien la passion sombre et violente du Cyclope, qui lui fait oublier ses occupations les plus cheres.

(147) Ces mots de Virgile, *de collo fistula pendet*, qui pourroient s'appliquer à un berger d'Arcadie, n'offrent point, comme le vers d'Ovide,

Sumptaque, arundinibus compacta, est fistula centum,

l'image de la taille gigantesque de Polypheme.

(148) Les fleurs du troëne sont d'un blanc pâle : ainsi le compliment n'étoit point outré. C'est des fleurs de cet arbuste que Virgile dit dans ses églogues, *Alba lygustra cadunt*. Quelques traducteurs des Métamorphoses ont fait dire au Cyclope que sa Galatée étoit plus blanche que le lis, sans faire attention qu'Ovide a voulu rendre ridicule l'amant de Galatée; on le voit assez par ces mots. *Pinus baculi quæ præbuit usum.... Falce recidere*

barbam.... Pectis rastris capillos, *etc.* On le voit sur-tout dans le soin que Polypheme prend de se louer de sa beauté.

(149) On peut comparer ce que dit ici le Cyclope à ces vers de la seconde églogue de Virgile ; Corydon s'adresse en ces termes à Alexis :

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi,
Quàm dives pecoris, nivei quàm lactis abundans :
Mille mei Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æstate novum, non frigore, desit.
Nec sum adeò informis; nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis staret mare. Non ego Daphnin,
Judice te, metuam, si nunquam fallit imago.

(150) Cire. L'art de faire des figures avec la cire étoit connu chez les anciens. On se servoit de la cire dans la peinture, et on l'employoit de diverses couleurs. Les vestibules des palais de Rome étoient ornés de représentations en cire :

Tota licet veteres exornent undique Ceræ
Atria. (Juvenal.)

Cicéron dit, *fingere in ceris*, faire des statues de cire. Les anciens connoissoient l'art de fondre la cire sur un tableau ; c'est ce qu'ils appeloient *peinture encaustique.* On sait qu'ils écrivoient avec un stylet sur des tablettes enduites de cire. La premiere tablette étoit appelée *cera prima*, la seconde *cera secunda*, et ainsi de suite. La derniere page d'un livre est appelée par Cicéron, *codicis extrema cera.* Horace désigne ainsi ce qui est dit à

la seconde ligne de la premiere page, *Quid prima secundo cera velit versu.* Suétone indique la fin d'un testament en ces termes: *In imâ cerâ testamenti;* et Plaute exprime l'action d'écrire sur des tablettes par ces mots: *Ceræ aliquid credere.* Vitruve appelle *cera punica*, la cire punique ou la cire la plus blanche. On la fondoit plusieurs fois dans l'eau marine, et on la tenoit longtemps exposée au soleil sur l'herbe, où elle recevoit la rosée du printemps.

(151) Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera. (Virg. *Eclog.* IV, *v.* 21.)

(152) Ce trait, qui caractérise si bien la rudesse du Cyclope, est imité de Théocrite: mais la simplicité du poëte grec est plus naïve, et celle du poëte latin plus ingénieuse. Quintilien remarque avec raison que, pour la naïveté, les Grecs l'emportent sur les Latins: *Non possumus esse tàm graciles, subtilitate vincimur. Tenuiora hæc ac pressiora Græci meliùs.*

(153) Polypheme a la simplicité de faire son portrait, et de le faire ressemblant. Il représente sa difformité comme une beauté mâle. Son illusion est naturelle, et

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.

(154) La comparaison des feux de l'amour avec ceux d'un volcan seroit ailleurs une hyperbole plus froide encore que celle de Pyrrhus disant dans Andromaque:

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai;

mais cette comparaison gigantesque convient à Poly-

pheme, et a pu se présenter naturellement à un Cyclope habitant de l'Etna.

(155) Les détours sinueux des fleuves étoient appelés *cornua* par les Latins. Un des travaux d'Hercule fut d'arracher une corne à Acheloüs, c'est-à-dire, suivant Strabon (liv. X), de contenir, par des digues et des murailles, deux bras de ce fleuve, qui ravageoit, par ses fréquentes inondations, les terres de l'Étolie et de l'Acarnanie. Ce travail du héros, le plus utile de tous ceux qu'il avoit entrepris, rendit fertiles des terres incultes, et donna lieu à la fable de la corne d'Abondance. (Voy. liv. III, note 62, et liv. VIII, note 41.)

(156) Glaucus. (Voy. liv. VII, note 21.) « La maniere dont Ovide raconte son apothéose est très singuliere, dit Banier, et je ne me souviens pas d'avoir jamais rien lu de semblable dans les Anciens. » Si l'on en croit Nicandre, c'étoit de Glaucus qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Euripide, dans son Oreste, et Pausanias, *Bœotic.* (liv. II), font de Glaucus un devin et l'interprete de Nérée. Strabon et Philostrate disent que Glaucus fut métamorphosé en Triton.

(157) Protée. (Voy. liv. VIII, note 41.)

(158) Triton. (Voy. liv. I, note 69.)

(159) Palémon. (Voy. liv. IV, note 87.) Il étoit fils d'Athamas, roi de Thebes, et d'Ino, fille de Cadmus. Il portoit le nom de Mélicerte lorsque sa mere le précipita avec elle dans la mer. (Voy. liv. IV, note 84.)

(160) Athamas. (Voy. liv. III, note 59.)

(161) Océan. (Voy. liv. II, note 116.)

(162) Le nombre neuf étoit un nombre mystérieux dans l'antiquité païenne, comme il l'est encore dans le Christianisme. On compte neuf Muses et neuf ordres d'Esprits célestes (1), que le prophete Ézéchiel figure par neuf pierres précieuses; l'*Eleison*, à la Messe, est répété neuf fois. Il y a neuf leçons à l'office des Matines; les livres Sibyllins étoient au nombre de neuf; l'hydre de Lerne avoit neuf têtes; le Styx faisoit neuf fois le tour des Enfers:

> Alligat et novies Styx interfusa coercet.

Ovide, dans le dixieme livre des Métamorphoses, dit:

> Festa die Cereris celebrabant annua matres....
> Perque novem noctes Venerem tactusque viriles
> In vetitis numerant.

Circé répete neuf fois ses enchantements dans la grotte de Scylla. Apollon est privé pendant neuf ans de la divinité. Horace veut qu'un auteur corrige ses ouvrages pendant neuf ans, avant de les publier, *Nonumque prematur in annum.* Ici, le nombre *neuf* n'a rien d'obscur, ni de mystérieux: Horace donne très clairement un conseil salutaire, mais très peu suivi dans tous les temps, et sur-tout de nos jours.

FIN DES NOTES DU LIVRE XIII.

---

(1) Les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Puissances, etc.

LES MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE.

LES MÉTAMORPHOSES

D'OVIDE.

LIVRE XIV.

ARGUMENT.

Scylla changée en rocher. Les Cercopes métamorphosés en singes. Descente d'Énée aux Enfers. Fable de la Sibylle. Achéménide. Macarée. Enchantements de Circé. Picus et Canente. Compagnons de Diomede changés en oiseaux. Pâtre d'Apulie changé en olivier sauvage. Vaisseaux d'Énée métamorphosés en Nymphes. Oiseau né des cendres de la ville d'Ardée. Apothéose d'Énée. Vertumne et Pomone. Iphis et Anaxarete. Eaux froides changées en eaux bouillantes. Apothéose de Romulus et d'Hersilie.

Déja le dieu qui habite les ondes de l'Eubée (1) a laissé derriere lui l'Etna assis sur le corps des Géants (2), et la terre des Cyclopes où le soc et des bœufs attelés n'ouvrent point de sillons (3). Déja Glaucus s'est éloigné de Zancle et de Rhége (4) qui s'éleve sur le bord opposé, et de ce dé-

P. OVIDII

NASONIS

METAMORPHOSEON

LIBER XIV.

ARGUMENTUM.

Scylla in rupem. Cercopes in Simias mutati. Æneæ descensus ad Inferos. Sibyllæ fabula. Achemenides. Macareus. Circes incantamenta. Picus et Canens. Diomedes socii in aves mutantur. Pastor Apuliæ in oleastrum. Æneæ naves Nymphæ fiunt. Urbs Ardea in avem conversa. Æneas, Deus Indigetes. Vertumnus et Pomona. Iphis et Anaxaretes. Frigidæ in ebullientes aquæ vertuntur. Romulus Deus Quirinus. Hersilia dea Ora.

Jamque Giganteis injectam faucibus Ætnen,
Arvaque Cyclopum, quid rastra, quid usus aratri
Nescia, nec quicquam junctis debentia bubus,
Liquerat Euboïcus tumidarum cultor aquarum:

troit (5) fameux en naufrages, resserré entre les confins de l'Ausonie (6) et ceux de la Sicile: il fend, de sa main puissante, les flots de la mer de Tyrrhene (7), aborde les collines couvertes de plantes où regne Circé (8), et arrive à son palais rempli d'animaux immondes ou sauvages. Dès qu'il aperçoit la fille du Soleil, qu'il l'a saluée, et en a été salué à son tour :

« Déesse, dit-il, prends pitié d'un Dieu qui t'im-
« plore. Car toi seule, si je t'en parois digne,
« peux me rendre plus légeres les peines de l'a-
« mour. Qui mieux que moi reconnoît le pouvoir
« des plantes, puisque c'est par elles que j'ai
« changé de nature. Apprends la cause du mal
« qui me possede. Sur le rivage d'Italie qui regarde
« Messine, j'ai vu, j'ai aimé Scylla; et, je rougis de
« le dire, promesses et prieres, caresses, amour,
« elle a tout méprisé. O toi, s'il est quelque vertu
« dans les paroles magiques, que ta bouche sacrée
« les prononce; ou si la force des plantes l'em-
« porte, emploie celles dont tu as éprouvé les
« charmes les plus puissants. Je ne te demande ni
« d'affoiblir mon amour, ni de guérir ma bles-
« sure : il ne s'agit point d'éteindre mes feux ; il
« faut qu'elle les partage. »

Liquerat et Zanclen, adversaque mœnia Rhegi,
Navifragumque fretum, gemino quod littore pressum
Ausoniæ Siculæque tenet confinia terræ.
Indè, manu magnâ Tyrrhena per æquora lapsus,
Herbiferos adiit colles, atque atria Glaucus
Sole satæ Circes, variarum plena ferarum.
Quam simul aspexit; dictâ, acceptâque salute:

Diva, Dei miserere, precor: nam sola levare
Tu potes hunc, dixit (videar modò dignus), amorem.
Quanta sit herbarum, Titani, potentia nulli,
Quàm mihi, cognitius, qui sum mutatus ab illis.
Neve mei non nota tibi sit caussa furoris,
Littore in Italico, Messenia mœnia contra,
Scylla mihi visa est. Pudor est promissa, precesque,
Blanditiasque meas, contemtaque verba referre.
At tu, sive aliquid regni est in carmine, carmen
Ore move sacro; sive expugnatior herba est,
Utere tentatis operosæ viribus herbæ.
Nec medeare mihi, sanesque hæc vulnera mando;
Fineque nil opus est: partem ferat illa caloris.

Il dit, et Circé (car aucune mortelle ne fut plus prompte à s'enflammer à de tels discours, soit que la source de ce penchant soit en elle, soit que Vénus ait voulu se venger du Soleil (9) en livrant sa fille aux fureurs de l'Amour) répond en ces termes : « Tu ferois mieux de suivre la femme qui ne « te fuiroit pas, qui desireroit ce que tu desires, « et brûleroit avec toi des mêmes feux. Certes, tu « méritois d'être aimé. Tu pouvois toi-même pré- « tendre à te voir recherché ; et, si tu promettois « du retour, crois-moi, tu serois recherché en- « core. N'en doute point, et que ta confiance « naisse de ta beauté. Moi, Déesse et la fille bril- « lante du Soleil, moi à qui les enchantements de « la voix et des herbes donnent tant de pouvoir, « je desire d'être à toi. Méprise donc qui te mé- « prise, aime celle qui t'aime, et venge d'un même « coup, toi d'une ingrate, et moi d'une ri- « vale (10). »

« Ah ! reprit Glaucus, on verra les forêts verdir « au sein des mers, et l'algue marine croître sur « les montagnes, avant que mon amour pour « Scylla soit changé (11) ! »

La fille du Soleil est indignée, et ne pouvant, ni ne voulant perdre le Dieu qu'elle aime, sa haine s'enflamme contre celle qu'il lui préfere.

At Circe (neque enim flammis habet aptius ulla
Talibus ingenium; seu caussa est hujus in ipsâ;
Seu Venus indicio facit hoc offensa paterno),
Talia verba refert: Melius sequerere volentem,
Optantemque eadem, parilique cupidine captam.
Dignus eras: ultro poteras certèque rogari;
Et, si spem dederis, mihi crede, rogaberis ultro.
Neu dubites, adsitque tuæ fiducia formæ.
En ego, cùm Dea sim, nitidi cùm filia Solis,
Carmine cùm tantum, tantum cùm gramine possim,
Ut tua sim, voveo. Spernentem sperne: sequenti
Redde vices: unoque duos ulciscere facto.

Talia tentanti, Priùs, inquit, in æquore frondes,
Glaucus, et in summis nascentur montibus algæ;
Sospite quàm Scyllâ nostri mutentur amores.

Indignata Dea est: et lædere quatenus ipsum
Non poterat, nec vellet amans; irascitur illi,

Soudain, dans la fureur de ses feux méprisés, elle choisit d'exécrables herbes, en exprime les sucs horribles, et prononce, en les broyant, des paroles infernales. Elle prend sa robe d'azur, traverse la foule des bêtes immondes qui la flattent sur son passage, s'éloigne de sa cour, et, se dirigeant vers Rhége, s'élance sur les vagues agitées que séparent les deux rives, marche comme sur un rivage solide, et court à pieds secs sur le sommet des flots.

Il étoit une grotte arrondie, aux détours sinueux, où, loin des feux du jour et du courroux des vagues, lorsqu'au milieu de sa carriere, le Soleil raccourcissoit les ombres (12), Scylla venoit chercher, dans une onde tranquille, la fraîcheur et le repos. Circé infecte l'antre, et le souille de ses poisons les plus puissants; elle y répand les sucs qu'elle a tirés de ses racines funestes, murmure, à trois reprises, des mots mystérieux et nouveaux, et neuf fois répete ses noirs enchantements.

Scylla vient, et déja elle étoit à moitié descendue dans l'onde, lorsqu'elle se voit entourée de monstres hurlants. D'abord elle ne croit pas qu'ils fassent partie de son corps : elle s'éloigne, fuit et

Quæ sibi prælata est: Venerisque offensa repulsâ,
Protinus horrendis infamia pabula succis
Conterit: et tritis Hecateïa carmina miscet:
Cærulaque induitur velamina: perque ferarum
Agmen adulantum mediâ procedit ab aulâ;
Oppositumque petens contra Zancleïa saxa
Rhegion, ingreditur ferventes æstibus undas:
In quibus, ut solidâ, ponit vestigia, ripâ;
Summaque decurrit pedibus super æquora siccis.

Parvus erat gurges curvos sinuatus in arcus,
Grata quies Scyllæ: quò se referebat ab æstu
Et maris et cœli, medio cùm plurimus orbe
Sol erat, et minimas à vertice fecerat umbras.
Hunc Dea prævitiat; portentiferisque venenis
Inquinat: Huic fusos latices radice nocenti
Spargit: Et, obscurum verborum ambage novorum,
Ter novies carmen magico demurmurat ore.

Scylla venit; mediâque tenus descenderat alvo,
Cùm sua fædari latrantibus inguina monstris

craint leur rage écumante; mais, en fuyant, elle entraîne les monstres : elle cherche ses flancs, ses jambes, et ses pieds : par-tout, à leur place, elle ne trouve que des gueules de Cerbere, qu'une horrible ceinture de chiens aboyants, sans parties inférieures, attachés par le dos autour de son corps (13).

Glaucus pleura celle qu'il aimoit; il détesta l'amour de Circé et l'usage qu'elle avoit fait de son art si funeste. Scylla ne quitta point le lieu témoin de son malheur; et bientôt elle se vengea de sa rivale en faisant périr les compagnons d'Ulysse (14). Elle alloit aussi submerger les vaisseaux des Troyens, lorsqu'elle fut changée en rocher, écueil redoutable qu'on voit encore dans cette mer, et que le nautonier évite d'approcher.

Les Troyens, à force de rames, s'étoient éloignés de Scylla et de l'avide Charybde (15). Déja ils voyoient les rivages de l'Ausonie (16), lorsque la tempête les jette sur les syrtes africains : Didon (17) y reçoit Énée dans son palais : elle l'aime; et lorsque cet époux trop cher l'abandonne, elle ne peut plus supporter la vie. L'infortunée, feignant

Aspicit: ac primò non credens corporis illas
Esse sui partes, refugitque, abigitque, timetque
Ora proterva canum: sed quos fugit, attrahit unà.
Et corpus quærens femorum, crurumque, pedumque,
Cerbereos rictus pro partibus invenit illis;
Statque canum rabies; subjectaque terga ferarum
Inguinibus truncis, uteroque exstante, cohærent.

Flevit amans Glaucus: nimiumque hostiliter usæ
Viribus herbarum fugit connubia Circes.
Scylla loco mansit: cùmque est data copia primùm;
In Circes odium sociis spoliavit Ulyssen.
Mox eadem Teucras fuerat mersura carinas,
Ni priùs in scopulum, qui nunc quoque saxeus exstat,
Transformata foret: scopulum quoque navita vitat.

Hanc ubi Trojanæ remis avidamque Charybdin
Evicêre rates; cùm jam prope littus adessent
Ausonium, Libycas vento referuntur ad oras.
Excipit Ænean illic animoque domoque,
Non bene discidium Phrygii latura mariti,

un sacrifice aux Dieux, fait élever un bûcher, s'étend sur ce lit funebre, s'y perce le sein, et, trompée par Énée, trompe elle-même toute sa cour (18).

Après avoir quitté les nouveaux murs qui s'élevent au milieu des sables de la Libye (19), Énée est reporté vers le mont Éryx (20), où le reçoit Aceste (21), son ami. Il offre un sacrifice sur le tombeau de son pere, et se rembarque sur les vaisseaux, où, par ordre de Junon, Iris (22) avoit porté la flamme. Il laisse bientôt derriere lui le royaume d'Éole (23), et les isles (24) où le soufre enflammé s'élance dans les airs, et les écueils des perfides Sirenes. Privé de son pilote, Palinure (25), il côtoie les isles d'Inarime (26), de Prochyte (27), et de Pythécuse (28) aux stériles rochers, qui a conservé le nom de ses habitants.

Le souverain des Dieux, irrité de la mauvaise foi et des parjures des Cercopes (29), fit prendre à ce peuple trompeur la figure d'un animal difforme, et, sous de nouveaux traits, les Cercopes parurent différer de l'homme et lui ressembler. Leurs membres se contracterent, leur nez s'aplatit presque effacé de leur front; Jupiter sillonna leur visage de vieilles rides, couvrit leur corps d'un poil fauve, et les relégua dans cette isle. Déja

Sidonis: inque pyrâ, sacri sub imagine, factâ,
Incubuit ferro: deceptaque decipit omnes.

Rursus arenosæ fugiens nova mœnia terræ,
Ad sedemque Erycis, fidumque relatus Acestem,
Sacrificat; tumulumque sui genitoris honorat.
Quasque rates Iris Junonia pæne cremârat,
Solvit: et Hippotadæ regnum, terrasque calenti
Sulfure fumantes, Acheloïdumque relinquit
Sirenum scopulos, orbataque præside pinus
Inarimen, Prochytenque legit, sterilique locatas
Colle Pithecusas, habitantûm nomine dictas.

Quippe Deûm genitor fraudem, et perjuria quondam
Cercopûm exosus, gentisque admissa dolosæ,
In deforme viros animal mutavit; ut îdem
Dissimiles homini possent, similesque videri.
Membraque contraxit: naresque à fronte remissas
Contudit, et rugis peraravit anilibus ora.
Totaque velatos flaventi corpora villo
Misit in has sedes: nec non priùs abstulit usum

il leur avoit ôté l'usage de la parole, dont ils ne se servoient que pour le parjure, et il ne leur laissa, pour pouvoir se plaindre, qu'un rauque murmure.

Après avoir franchi ces isles, et laissé à droite les murs de Parthénope (30), à gauche le tombeau du trompette Mysene (31), Énée aborde aux rivages de Cumes (32), qu'infecte l'algue marécageux. Il pénetre dans l'antre de la Sibylle antique (33), et la prie de le conduire, par l'Averne (34), auprès des mânes de son pere. La Sibylle leve enfin les yeux qu'elle a long-temps tenus baissés vers la terre, et, pleine du Dieu qui l'agite et l'inspire:

« Tu demandes, dit-elle, de grandes choses, « héros célebre dont le bras s'est signalé par l'épée, « dont la piété a été éprouvée dans les flammes. « Mais rassure-toi, ta priere est accordée. Je vais « te conduire: tu verras les demeures de l'Élysée (35), et les derniers royaumes du monde (36), « et l'ombre de ton pere (37). Il n'est point de chemin inaccessible à la vertu (38). » Elle dit, et, montrant le rameau d'or (39) dans la forêt de la déesse (40) de l'Averne, elle commande au héros de le détacher du tronc: il obéit, et vit les richesses du formidable Pluton, les mânes de ses



Duvivier inv. N. Courbe sculp.

Il pénètre dans l'antre de la Sibylle antique, et la prie de le conduire, par l'Averne, auprès des mânes de son père.



Verborum, et natæ dira in perjuria linguæ.
Posse queri tantùm rauco stridore relinquit.

Has ubi præteriit, et Parthenopeïa dextrâ
Mœnia deseruit; lævâ de parte canori
Æolidæ tumulum, et loca fœta palustribus ulvis
Littora Cumarum, vivacisque antra Sibyllæ
Intrat: et, ut manes adeat per Averna paternos,
Orat. At illa diu vultus tellure moratos
Erexit, tandemque Deo furibunda recepto:

Magna petis, dixit, vir factis maxime, cujus
Dextera per ferrum, pietas spectata per ignes.
Pone tamen, Trojane, metum: potiere petitis;
Elysiasque domos, et regna novissima Mundi,
Me duce, cognosces, simulacraque cara parentis.
Invia virtuti nulla est via. Dixit; et auro
Fulgentem ramum silvâ Junonis Avernæ
Monstravit; jussitque suo devellere trunco.
Paruit Æneas: et formidabilis Orci
Vidit opes, atavosque suos, umbramque senilem

aïeux, et la vieille ombre du magnanime Anchise. Il connut les lois de l'Empire des morts, et les dangers qui l'attendoient dans de nouvelles guerres (41).

Revenant sur ses pas, toujours guidé par la Sibylle, Énée trompe, en s'entretenant avec elle, la fatigue du retour.

Tandis qu'à travers d'épais crépuscules, il poursuit cet horrible chemin : « Que tu sois, dit-il, « une Déesse favorable aux mortels, ou que tu « sois seulement une mortelle agréable aux Dieux, « je t'honorerai toujours comme une divinité, et « je reconnoîtrai que, par toi, j'ai pu descendre « aux sombres lieux où regne la Mort, et m'échap- « per vivant de son empire. Pour des bienfaits si « grands, dès que j'aurai revu la lumiere des « Cieux, j'éleverai des temples en ton honneur, et « l'encens fumera sur tes autels » (42).

La Sibylle le regarde, soupire, et dit : « Je ne « suis point Déesse : ne juge point digne de l'hon- « neur de l'encens une foible mortelle. Et, afin « qu'ignorant mon destin, tu ne t'égares, apprends « qui je suis. L'immortalité m'étoit promise par « Apollon, des jours sans fin m'étoient offerts pour « prix de ma virginité. Mais, tandis qu'il espere,

Magnanimi Anchisæ: didicit quoque jura locorum,
Quæque novis essent adeunda pericula bellis.

Inde ferens lassos averso tramite passus,
Cum duce Cumæâ fallit sermone laborem.
Dumque iter horrendum per opaca crepuscula carpit:

Seu Dea tu præsens, seu Dîs gratissima, dixit;
Numinis instar eris semper mihi: meque fatebor
Muneris esse tui: quæ me loca mortis adire,
Quæ loca me visæ voluisti evadere mortis.
Pro quibus aërias meritis evectus ad auras
Templa tibi statuam; tribuam tibi thuris honorem.

Respicit hunc vates, et, suspiratibus haustis:
Nec Dea sum, dixit; nec sacri thuris honore
Humanum dignare caput. Neu nescius erres,
Lux æterna mihi, carituraque fine dabatur,
Si mea virginitas Phœbo patuisset amanti.
Dum tamen hanc sperat, dum præcorrumpere donis

« et que, par ses dons, il cherche à me séduire : « Choisis, dit-il, vierge de Cumes, forme des « vœux, et tes vœux seront accomplis. » Je lui « montre du sable amassé dans ma main, et je le « prie, insensée que j'étois, de m'accorder des an- « nées égales en nombre à ces grains de pous- « siere.

« J'oubliai de demander, en même temps, le « don de ne point vieillir ; cependant il me l'of- « froit, il me promettoit une jeunesse éternelle, si « je voulois répondre à ses desirs. Je rejetai les « dons d'Apollon, et je suis vierge encore. Mais « l'âge le plus heureux a fui ; la pesante vieillesse « est venue d'un pas chancelant, et je dois la sup- « porter long-temps : car, quoique deja sept siecles « se soient écoulés devant moi, il me reste à voir « encore trois cents moissons et trois cents ven- « danges, avant que mes années égalent en nom- « bre les grains de sable qui mesurent ma vie. Le « temps viendra où un plus long âge raccourcira « mon corps ; où, consumés par la vieillesse, mes « membres seront réduits à la plus légere étendue. « Alors je ne paroîtrai avoir pu ni charmer un « Dieu, ni mériter de lui plaire. Peut-être Apollon « lui-même ne me reconnoîtra plus, ou il niera de « m'avoir aimée. Et tel sera mon changement,

Me cupit: Elige, ait, virgo Cumæa, quid optes:
Optatis potiere tuis. Ego pulveris hausti
Ostendens cumulum, quot haberet corpora pulvis,
Tot mihi natales contingere vana rogavi.

Excidit optarem juvenes quoque protinus annos;
Hos tamen ille mihi dabat, æternamque juventam,
Si Venerem paterer. Contemto munere Phœbi,
Innuba permaneo. Sed jam felicior ætas
Terga dedit: tremuloque gradu venit ægra senectus;
Quæ patienda diù est. Nam jam mihi sæcula septem
Acta vides: superest, numeros ut pulveris æquem,
Tercentum messes, tercentum musta videre.
Tempus erit, cùm me de tanto corpore parvam
Longa dies faciat: consumtaque membra senectâ
Ad minimum redigantur onus: nec amata videbor,
Nec placuisse Deo. Phœbus quoque forsitan ipse
Vel non agnoscet, vel dilexisse negabit.

« qu'invisible à tous les yeux, je ne serai connue « que par la voix : les destins me laisseront la « voix (43). »

Tandis que la Sibylle parloit ainsi, le héros troyen, traversant les chemins profonds de l'Averne, sort enfin du royaume des morts, et rentre dans la ville de Cumes. Il fait aux Dieux les sacrifices accoutumés, et aborde au rivage qui ne portoit pas encore le nom de sa nourrice (44).

Là, dégoûté de ses longs voyages, s'étoit arrêté Macarée (45), né à Ithaque, et l'un des compagnons du sage Ulysse. Il venoit de reconnoître Achéménide (46), qui fut abandonné sur les rochers de l'Etna. Surpris de le retrouver et de le revoir vivant : « Quel hasard, ou quel Dieu, dit-il, a conservé Achéménide? Comment un Grec se trouve-t-il sur une flotte barbare? et quelle terre cherches-tu avec les Troyens? »

Achéménide, que ne couvrent plus de vils lambeaux attachés avec des épines, Achéménide, redevenu lui-même, répond : « Que je revoie encore l'horrible Polypheme et le sang humain découlant de ses levres, si les vaisseaux d'Ithaque et si ma patrie me sont désormais plus chers que les Troyens, si je respecte moins Énée que mon pere!

Usque adeò mutata ferar! nullique videnda;
Voce tamen noscar: vocem mihi fata relinquent.

Talia, convexum per iter, memorante Sibyllâ,
Sedibus Euboïcam Stygiis emergit in urbem
Troïus Æneas: sacrisque è more litatis,
Littora adit nondum nutricis habentia nomen.

Hîc quoque substiterat, post tædia longa laborum,
Neritius Macareus, comes experientis Ulyssei:
Desertum quondam mediis in rupibus Ætnæ
Noscit Achæmeniden; improvisòque repertum
Vivere miratus: Qui te casusve, Deusve
Servat Achæmenide? cur, inquit, barbara Grajum
Prora vehit? petitur vestræ quæ terra carinæ?

Talia quærenti jam non hirsutus amictu,
Jam suus, et spinis conserto tegmine nullis,
Fatur Achæmenides: Iterum Polyphemon, et illos
Aspiciam fluidos humano sanguine rictus;
Hac mihi si potior domus est Ithaceque carinâ,

Jamais, quoi que je puisse faire, je ne reconnoîtrai assez les bienfaits de ce héros. Si je te parle et si je respire, si je vois le Ciel et sa vive lumiere, puis-je être ingrat et oublier que c'est à lui que je le dois! C'est par lui que ma vie ne s'est point éteinte dans la bouche du Cyclope; et maintenant je puis mourir : mon corps sera reçu dans un tombeau, et non dans les entrailles de ce monstre.

« Juge, à moins que la frayeur ne m'eût ôté tout sentiment, quel fut mon désespoir, lorsque, abandonné sur le rivage, je vous vis gagner la haute mer! Je voulus crier, mais je craignis de me livrer à l'ennemi : la voix d'Ulysse avoit été presque fatale à votre vaisseau. Je vis le Cyclope déraciner et pousser dans les ondes un immense rocher. Je le vis jeter, de son bras gigantesque, des rocs énormes, qu'on eût dit lancés par des machines de guerre; et je frissonnai, craignant que les flots soulevés par ces masses, n'engloutissent, ou que ces masses elles-mêmes ne brisassent votre navire, oubliant, en ce moment, qu'il ne me portoit pas.

« A peine la fuite vous avoit dérobés à une mort horrible, le Cyclope furieux parcourt tout l'Etna et le remplit de ses gémissements. Privé de son œil, il écarte de la main les arbres pour s'ouvrir

Si minus Ænean veneror genitore: nec unquam
Esse satis potero, præstem licet omnia, gratus.
Quod loquor, et spiro, Cœlumque, et sidera Solis
Respicio, (possimne ingratus, et immemor esse?)
Ille dedit: quod non anima hæc Cyclopis in ora
Venit: et, ut lumen jam nunc vitale relinquam,
Aut tumulo, aut certè non illâ condar in alvo.

Quid mihi tunc animi (nisi si timor abstulit omnem
Sensum animumque), fuit; cùm vos petere alta relictus
Æquora prospexi? volui inclamare; sed hosti
Prodere me timui: vester quoque clamor Ulyssis
Pæne rati nocuit. Vidi, cùm, monte revulso,
Immanem scopulum medias permisit in undas.
Vidi iterum, veluti tormenti viribus acta,
Vasta Gigantêo jaculantem saxa lacerto:
Et, ne deprimeret fluctusve lapisve carinam,
Pertimui; jam me non esse oblitus in illâ.

Ut verò fuga vos ab acerbâ morte removit,
Ille quidem totam fremebundus obambulat Ætnam,

un passage, heurte les rochers, et, tendant ses bras ensanglantés sur l'onde, s'emporte en exécrations contre les Grecs :

« O, s'écrioit-il, si quelque hasard me ramenoit « Ulysse ou quelqu'un de ses compagnons, sur qui « s'exerçât ma colere, dont je pusse dévorer les en- « trailles, et de ma main déchirer les membres « palpitants ; dont le sang inondât ma gorge alté- « rée, et dont les ossements brisés criassent sous « mes dents (47), combien la perte de mon œil me « deviendroit insensible ou légere ! »

« Ainsi parla le Cyclope en ajoutant d'autres imprécations. Je pâlissois d'horreur voyant son visage souillé de carnages récents, ses mains cruelles, le vaste orbite où fut son œil, ses membres effroyables, et sa barbe épaissie dans le sang humain. La mort étoit devant mes yeux, mais la mort étoit le moindre de mes maux. Déja je me voyois, surpris par le monstre, descendre vivant dans ses entrailles. J'avois toujours présente l'horrible image du temps où je l'avois vu saisir deux de mes compagnons, meurtrir trois ou quatre fois leurs corps sur la terre, se jeter sur eux comme un lion affamé, dévorer leurs membres déchirés,

Prætentatque manu silvas; et luminis orbus
Rupibus incursat: fœdataque brachia tabo
In mare protendens, gentem exsecratur Achivam.

Atque ait: O si quis referat mihi casus Ulyssen,
Aut aliquem è sociis, in quem mea sæviat ira!
Viscera cujus edam, cujus viventia dextrâ
Membra meâ laniem, cujus mihi sanguis inundet
Guttur, et elisi trepident sub dentibus artus;
Quàm nullum, aut leve sit damnum mihi lucis ademtæ!

Hæc, et plura ferox. Me luridus occupat horror,
Spectantem vultus etiamnum cæde madentes,
Crudelesque manus, et inanem luminis orbem,
Membraque, et humano concretam sanguine barbam.
Mors erat ante oculos; minimum tamen illa malorum.
Et jam prensurum, jam jam mea viscera rebar
In sua mersurum: mentique hærebat imago
Temporis illius, quo vidi bina meorum
Ter quater affligi sociorum corpora terræ.
Quæ super ipse jacens, hirsuti more leonis,

leurs intestins, leurs chairs encore vivantes, la moelle de leurs os brisés, et les engloutir dans son avide sein. La terreur m'avoit envahi, et le sang s'étoit arrêté dans mes veines, en voyant le monstre mâcher ces mets funestes, les rejeter de sa bouche, et les vomir entassés dans des flots de vin (48).

« Je ne voyois dans ma misere que l'attente d'un sort pareil. De longs jours s'écoulerent, tandis que, caché, tremblant au moindre bruit; craignant la mort et desirant de mourir; n'ayant pour assouvir ma faim que le gland, l'herbe, et les feuilles des forêts; je vivois seul, privé de tout, sans espoir, réservé aux souffrances et à la mort. Enfin, j'aperçus au loin un navire; je courus au rivage; mes gestes suppliants exciterent la pitié: et un Grec fut reçu sur un vaisseau troyen.

« Mais toi-même, ô le plus cher de mes compagnons, apprends-moi tes aventures, celles d'Ulysse et de tous ceux qui se sont confiés à la mer avec toi. »

Alors Macarée raconte que le fils d'Hippotas (49), Éole (50), qui regne dans la profonde mer de Toscane (51), et tient les vents enchaînés dans de vastes cavernes, les avoit enfermés



Duvivier inv. P. Adam sculp.

Mes gestes suppliants excitèrent la pitié, et un Grec fut reçu sur un vaisseau Troyen.

Visceraque, et carnes, oblisisque ossa medullis,
Semanimesque artus avidam condebat in alvum.
Me tremor invasit: stabam sine sanguine mœstus:
Mandentemque videns, ejectantemque cruentas
Ore dapes, et frusta mero glomerata vomentem.

Talia fingebam misero mihi fata parari.
Perque dies multos latitans, omnemque tremiscens
Ad strepitum, mortemque timens, cupidusque moriri,
Glande famem pellens, et mistâ frondibus herbâ,
Solus, inops, exspes: letho pœnæque relictus,
Haud procul adspexi, longo post tempore, navim:
Oravique fugam gestu, ad littusque cucurri;
Et movi: Graiumque ratis Trojana recepit.

Tu quoque pande tuos, comitum gratissime, casus,
Et ducis, et turbæ, quæ tecum credita ponto est.

Æolon ille refert Tusco regnare profundo;
Æolon Hippotaden, cohibentem carcere ventos:
Quos bovis inclusos tergo, memorabile munus,

dans des peaux de bœuf, et remis au roi d'Ithaque; qu'ayant reçu ce don merveilleux, le vaisseau vogua neuf jours sous un ciel favorable; qu'on apercevoit déja la terre desirée, quand, à la dixieme aurore, les compagnons d'Ulysse, se laissant vaincre à leur cupidité, et croyant trouver les outres pleines d'or, les avoient déliées; que les vents s'en étoient échappés en fureur, et qu'entraînant le vaisseau en arriere, ils l'avoient fait rentrer avec eux dans le port d'Éolie (52).

« Nous arrivons, dit Macarée, dans la ville des Lestrygons (53), qu'avoit fondée Lamus (54); Antiphate (55), y régnoit. Je suis député vers lui avec deux de mes compagnons: mais à peine puis-je me sauver par une prompte fuite. Un autre s'échappe avec moi: le troisieme a déja teint de son sang la bouche impie du Lestrygon. Il nous poursuit, il excite les siens: ils courent au rivage, et, lançant des poutres et des rochers, submergent les hommes et les vaisseaux. Un seul de ces derniers, celui qui me portoit avec Ulysse, est préservé du naufrage (56). Après avoir long-temps déploré la perte de nos compagnons, nous abordons cette terre que tu vois d'ici dans le lointain. Ne vois jamais que dans le lointain cette terre funeste, où je suis descendu. Et toi, fils d'une

Dulichium sumsisse ducem: flatuque secundo
Lucibus îsse novem, et terram aspexisse petitam:
Proxima post nonam cùm sese Aurora moveret;
Invidiâ socios, prædæque cupidine ductos,
Esse ratos aurum, demsisse ligamina ventis:
Cum quibus îsse retro, per, quas modò venerat, undas,
Æoliique ratem portus repetisse tyranni.

Inde Lami veterem Læstrygonis, inquit, in urbem
Venimus. Antiphates terrâ regnabat in illâ.
Missus ad hunc ego sum; numero comitante duorum:
Vixque fugâ quæsita salus comitique mihique.
Tertius è nobis Læstrygonis impia tinxit
Ora cruore suo: fugientibus instat, et agmen
Concitat Antiphates. Coëunt, et saxa trabesque
Continuant: merguntque viros, merguntque carinas.
Una tamen, quæ nos, ipsumque vehebat Ulyssen,
Effugit. Amissâ sociorum parte, dolentes,
Multaque conquesti terris allabimur illis,
Quas procul hinc cernis. Procul hinc tibi, cerne, videnda
Insula, visa mihi: tuque, ô justissime Trôum,

déesse, et le plus juste des Troyens (car les travaux de Mars ayant cessé, tu ne dois plus être appelé notre ennemi), Énée, crois-moi, fuis aussi la terre de Circé.

Après avoir attaché notre navire au rivage, ne pouvant oublier Antiphate et le farouche Cyclope, nous refusions d'aller en avant et d'entrer sous des toits inconnus. Le sort fixa le choix de ceux qui seroient envoyés. Le sort me désigna avec le fidele Polyte, Euriloque, et Elpenor, qui aimoit trop le vin. Dix-huit autres compagnons partent avec nous. Arrivés aux portes du palais de Circé, mille loups, et avec eux des ours et des lions, accourent, s'avancent, et d'abord la terreur nous saisit; mais nous n'avions rien à craindre; leurs dents ne menaçoient nos corps d'aucune blessure: ils agitoient l'air de leurs queues caressantes, et, en nous flattant, accompagnoient nos pas. Les femmes de Circé nous reçoivent, et, à travers des portiques de marbre, nous conduisent à leur souveraine: elle est assise, dans une magnifique salle, sur un trône éclatant, vêtue d'une robe blanche que couvre un riche tissu d'or.

« Les Néréides et les Nymphes forment sa cour. On ne voit point la laine s'étendre sur leurs fu-

Nate Deâ (neque enim, finito Marte, vocandus
Hostis es, Ænea), moneo, fuge littora Circes.

Nos quoque, Circæo religatâ in littore pinu,
Antiphatæ memores, immansuetique Cyclopis,
Ire negabamus, et tecta ignota subire.
Sorte sumus lecti. Sors me, fidumque Polyten,
Eurylochumque simul, nimiique Elpenora vini,
Bisque novem socios Circæa ad mœnia misit.
Quæ simul attigimus, stetimusque in limine tecti;
Mille lupi, mistæque lupis ursæque leæque
Occursu fecêre metum: sed nulla timenda,
Nullaque erat nostro factura in corpore vulnus.
Quin etiam blandas movêre per aëra caudas,
Nostraque adulantes comitant vestigia; donec
Excipiunt famulæ, perque atria marmore tecta,
Ad dominam ducunt. Pulchro sedet illa recessu,
Solenni solio; pallamque induta nitentem,
Insuper aurato circumvelatur amictu.

Nereïdes Nymphæque simul, quæ vellera motis

seaux ; elles ne conduisent point de longs fils sous leurs doigts agiles : elles arrangent des plantes, rassemblent et séparent, dans des corbeilles, des fleurs éparses sans ordre, et des herbes de diverses couleurs : c'est là l'ouvrage que leur reine exige d'elles. Circé connoît l'usage de chaque plante, et les effets qu'on obtient de leur mélange : elle les retourne, les pese (57), et les examine attentivement.

« Dès qu'elle nous aperçoit, après le salut reçu et rendu, un doux sourire nous accueille, et comble nos vœux. Soudain, elle ordonne qu'on prépare une boisson où se mêlent à l'orge brûlé, le miel, le vin, et le lait caillé. Elle y ajoute furtivement des sucs inconnus et que nous cache la douceur du breuvage (58). Nous recevons les coupes que présente sa main, et, tandis que, dévorés par une soif ardente, nous buvons tous ensemble, la Déesse cruelle touche légèrement nos fronts de sa baguette. Soudain, j'ai honte de le dire, mon corps commence à se hérisser d'un poil rude ; déja je ne puis plus parler : au lieu de mots, je ne forme qu'un rauque murmure. Mon front se courbe vers la terre. Je sens ma bouche se fendre et se durcir en long museau (59) ; mon cou s'enfle sous les plis de mes chairs, et de la même main qui venoit de saisir la coupe, je forme des pas.

Nulla trahunt digitis, nec fila sequentia ducunt:
Gramina disponunt, sparsoque sine ordine flores
Secernunt calathis, variasque coloribus herbas.
Ipsa, quod hæ faciunt, opus exigit: ipsa quid usûs
Quoque sit in folio, quæ sit concordia mistis
Novit: et advertens pensas examinat herbas.

Hæc ubi nos vidit, dictâ acceptâque salute,
Diffudit vultus, et reddidit omnia votis.
Nec mora: misceri tosti jubet hordea grani,
Mellaque, vimque meri, cum lacte coagula passo:
Quique sub hac lateant furtim dulcedine, succos
Adjicit. Accipimus sacrâ data pocula dextrâ.
Quæ simul arenti sitientes hausimus ore,
Et tetigit summos virgâ Dea dira capillos;
(Et pudet, et referam) setis horrescere cœpi;
Nec jam posse loqui: pro verbis edere raucum
Murmur; et in terram toto procumbere vultu;
Osque meum sensi pando occallescere rostro;
Colla tumere toris: et, quâ modò pocula parte
Sumta mihi fuerant, illâ vestigia feci.

Telle étoit la force de ce breuvage ! On m'enferme dans une étable avec mes compagnons. Nous voyons Euryloque qui seul a conservé sa figure : seul, il avoit refusé la coupe fatale qui lui fut présentée ; et, s'il l'eût acceptée, il seroit encore comme nous changé en vil pourceau : Ulysse n'eût point appris par lui notre infortune, et il ne seroit pas venu, prêt à nous venger.

« Le héros avoit reçu du Dieu qui porte le Caducée une fleur dont la feuille est blanche, la racine noire, et que les Dieux appellent *moly* (60). Fort du pouvoir de cette plante, et muni d'avertissements célestes, il entre dans le palais de Circé. Invité au breuvage trompeur, il tire l'épée, repousse la coupe, et épouvante la Déesse, dont la baguette cherche en vain à effleurer ses cheveux (61). Bientôt Circé donne au héros et sa main et sa foi. Ulysse est reçu dans son lit, et demande, pour dot, à sa femme, qu'elle lui rende ses compagnons.

« Circé répand sur nous les sucs puissants d'une herbe qui ne peut nuire, tourne sur notre tête sa baguette en sens contraire, et fait entendre des mots opposés à ceux qu'elle avoit prononcés. Tandis qu'elle poursuit son chant magique, nos corps, soulevés par degrés de la terre, se redressent ; nos

Cumque eadem passis (tantùm medicamina possunt!)
Claudor harâ: solumque suis caruisse figurâ
Vidimus Eurylochum: solus data pocula fugit.
Quæ nisi vitasset, pecoris pars una maneret
Nunc quoque setigeri: nec, tantæ cladis ab illo
Certior, ad Circen ultor venisset, Ulysses.

Pacifer huic dederat florem Cyllenius album;
Moly vocant Superi: nigrâ radice tenetur.
Tutus eo, monitisque simul cœlestibus intrat
Ille domum Circes: et ad insidiosa vocatus
Pocula, conantem virgâ mulcere capillos
Reppulit; et stricto pavidam deterruit ense.
Inde fides, dextræque datæ: thalamoque receptus,
Conjugii dotem, sociorum corpora, poscit.

Spargimur innocuæ succis melioribus herbæ,
Percutimurque caput conversæ verbere virgæ;
Verbaque dicuntur dictis contraria verbis.
Quo magis illa canit, magis hoc tellure levati
Erigimur: setæque cadunt, bifidosque relinquit

soies tombent, nos pieds cessent d'être fendus en deux cornes, nos épaules renaissent, et nous avons retrouvé nos coudes et nos bras (62). Nous embrassons en pleurant Ulysse, qui pleure avec nous. Long-temps, nous nous attachons à son cou, et nos premieres paroles expriment notre reconnoissance (63).

« Circé nous retint un an entier dans son isle. Pendant ce long séjour, je fus témoin de beaucoup de prodiges, et beaucoup d'autres me furent racontés. Voici, parmi ces derniers, ce que j'ai appris d'une des quatre femmes (64) que la Déesse emploie à ses horribles mysteres. Cette suivante, pendant que sa maîtresse étoit retenue auprès d'Ulysse, me fit voir la statue d'un jeune homme, en marbre blanc, portant sur sa tête un pivert, placée dans un asile sacré, et parée d'un grand nombre de couronnes. Je voulus savoir et je demandai quel étoit ce jeune homme, pourquoi il étoit honoré comme dans un temple, et ce que signifioit l'oiseau qui surmonte sa tête : « Écoute, Macarée, dit cette femme, connois, par ce que je vais te dire, jusqu'où s'étend le pouvoir de Circé, et prête-moi une oreille attentive (65).

« Picus (66), fils de Saturne, régna dans l'Ausonie. Il aimoit les coursiers et leur ardeur belli-

Rima pedes. Redeunt humeri: subjecta lacertis
Brachia sunt. Flentem flentes amplectimur illum:
Hæremusque ducis collo: nec verba locuti
Ulla priora sumus, quàm nos testantia gratos.

Annua nos illic tenuit mora: multaque præsens
Tempore tam longo vidi: multa auribus hausi;
Hoc quoque cum multis, quod clam mihi rettulit una
Quatuor è famulis, ad talia sacra paratis.
Cum duce namque meo Circe dum sola moratur,
Illa mihi niveo factum de marmore signum
Ostendit juvenile, gerens in vertice Picum,
Æde sacrâ positum, multisque insigne coronis.
Quis foret, et quare sacrâ coleretur in æde,
Cur hanc ferret avem, quærenti, et scire volenti:
Accipe, ait, Macareu: dominæque potentia quæ sit
Hinc quoque disce meæ: tu dictis adjice mentem.

Picus in Ausoniis, proles Saturnia, terris

queuse. Sa beauté étoit celle que tu vois dans cette image, et que l'art a su rendre fidele. Son esprit égaloit sa beauté. Il n'avoit pu, depuis sa naissance, voir quatre fois les jeux qu'on célébroit dans l'Élide (67), et déja il avoit attiré les regards des Dryades nées sur les montagnes du Latium. Déja il avoit enflammé les Naïades des fontaines, et celles de l'Albule (68) et du Numique (69), et celles qui se jouent dans les ondes de l'Anis (70), de l'Alme (71), qui acheve si vite son cours; du Nar (72), si rapide dans le sien; du Farfare (73), qui coule sous d'épais ombrages; celles enfin qui habitent l'étang placé dans le bois consacré à Diane (74) et les lacs d'alentour. Il dédaigna toutes ces Nymphes; une seule avoit su lui plaire: fille de Janus au double front (75), et de Vénilie (76), on la disoit née sur le mont Palatin (77).

« Quand l'âge eut mûri sa beauté nubile, elle préféra Picus à tous les Latins, et devint sa compagne. Elle avoit une beauté rare, mais sa voix étoit plus rare encore, et le charme de ses chants la fit appeler Canente (78). Sa voix agitoit les arbres, attendrissoit les rochers, rendoit les tigres caressants, arrêtoit le cours des fleuves, et le vol des oiseaux dans les airs.

Rex fuit, utilium bello studiosus equorum.
Forma viro, quam cernis, erat: licet ipse decorem
Aspicias, fictâque probes ab imagine veram.
Par animus formæ: nec adhuc spectasse per annos
Quinquennem poterat Graiâ quater Elide pugnam.
Ille suos Dryadas, Latiis in montibus ortas,
Verterat in vultus: illum fontana petebant
Numina, Naïades; quas Albula, quasque Numici,
Quasque Anienis aquæ, cursuque brevissimus Almo,
Narque tulit præceps, et amœnæ Farfarus umbræ;
Quæque colunt Scythicæ regnum nemorale Dianæ,
Finitimosque lacus. Spretis tamen omnibus, unam
Ille fovet Nymphen, quam quondam in colle Palati
Dicitur ancipiti peperisse Venilia Jano.

Hæc, ubi nubilibus primùm maturuit annis,
Præposito cunctis Laurenti tradita Pico est:
Rara quidem facie, sed rarior arte canendi;
Unde Canens dicta est. Silvas et saxa movere,
Et mulcere feras, et flumina longa morari
Ore suo, volucresque vagas retinere solebat.

« Un jour qu'elle moduloit des sons ravissants, Picus étoit sorti de son palais; il poursuivoit le sanglier dans les bois, pressoit les flancs d'un coursier rapide, tenoit en main deux javelots, et portoit une chlamyde de pourpre attachée par une agrafe d'or. La fille du Soleil étoit venue dans les mêmes forêts: voulant cueillir des herbes nouvelles sur les fertiles collines des Laurentins, elle avoit quitté les campagnes qui portent son nom.

« Cachée dans un taillis, elle voit le jeune prince et demeure interdite: les herbes qu'elle avoit cueillies s'échappent de son sein (79). Un feu violent s'allume dans ses veines. Dès qu'elle a pu se reconnoître dans les soudains transports qui l'agitent, elle se décide à faire éclater ses desirs. Mais la vitesse du coursier de Picus et la garde qui l'environne l'empêchent d'approcher : « Et cependant, « s'écrie-t-elle, quand tu serois emporté par les « vents, tu ne m'échapperas pas, si je me connois « bien moi-même, si toute la vertu des plantes « n'est pas évanouie, et si je ne suis trompée par « mes enchantements. »

« Elle dit, et formant l'image sans corps (80) d'un sanglier fantastique, elle lui commande de courir devant le roi, de paroître se retirer dans

Quæ dum fœmineâ modulatur carmina voce,
Exierat tecto Laurentes Picus in agros,
Indigenas fixurus apros: tergumque premebat
Acris equi, lævâque hastilia bina ferebat,
Pœniceam fulvo chlamydem contractus ab auro.
Venerat in silvas et filia Solis easdem:
Utque novas legeret fœcundis collibus herbas,
Nomine dicta suo Circæa, reliquerat arva.

Quæ simul ac juvenem, virgultis abdita, vidit;
Obstupuit: cecidêre sinu, quas legerat, herbæ;
Flammaque per totas visa est errare medullas.
Ut primùm valido mentem collegit ab æstu,
Quid cuperet, fassura fuit. Ne possit adire,
Cursus equi fecit, circumfususque satelles:
Non tamen effugies, vento rapiare licebit,
Si modo me novi, si non evanuit omnis
Herbarum virtus: nec me mea carmina fallunt.

Dixit: et effigiem, nullo cum corpore, falsi
Finxit apri: præterque oculos transcurrere regis

l'épaisse forêt où les arbres trop rapprochés n'offrent au cavalier aucun passage. Soudain, Picus trompé court après l'ombre d'une proie. Il s'élance du dos fumant de son coursier, et poursuivant une espérance vaine, erre d'un pied rapide dans la haute forêt. Alors la fille du Soleil commence ses charmes magiques. Elle dit des mots funestes, elle invoque des dieux inconnus dans des chants plus inconnus encore, avec lesquels elle a coutume de troubler le visage argenté de la lune, et d'envelopper d'épais nuages la tête de son pere. A ses accents formidables, le ciel se couvre de ténebres, et de noires vapeurs s'exhalent de la terre (81). Les compagnons de Picus errent au hasard dans cette nuit soudaine, et les gardes sont dispersés (82).

« Saisissant l'occasion et le moment : « O le plus « beau des mortels! s'écrie l'enchanteresse, je te « conjure par ces yeux qui ont captivé les miens (83), « par cette beauté qui force une Déesse à te sup- « plier, réponds à mes feux : reçois pour beau-pere « le Soleil, qui voit tout; et, trop insensible, ne « méprise pas la Titanide Circé. »

« Elle dit, et Picus repousse froidement la Déesse et ses vœux : « Qui que tu sois, répond-il, je ne puis « être à toi. Une autre me possede, et je desire



P. Bucour (?) del. A. Delvaux sc.

Réponds à mes feux : reçois pour beau-père le Soleil.

Jussit, et in densum trabibus nemus ire videri,
Plurima quà silva est, et equo loca pervia non sunt.
Haud mora : continuo prædæ petit inscius umbram
Picus; equique celer fumantia terga relinquit :
Spemque sequens vanam, silvâ pedes errat in altâ.
Concipit illa preces, et verba venefica dicit :
Ignotosque Deos ignoto carmine adorat,
Quo solet et niveæ vultum confundere Lunæ,
Et patrio capiti bibulas subtexere nubes.
Tum quoque cantato densatur carmine cœlum,
Et nebulas exhalat humus; cæcisque vagantur
Limitibus comites : et abest custodia regi.

Nacta locum tempusque : Per ô tua lumina, dixit,
Quæ mea ceperunt, perque hanc, pulcherrime, formam,
Quæ facit ut supplex tibi sim Dea, consule nostris
Ignibus; et socerum, qui pervidet omnia, Solem
Accipe; ncc durus Titanida despice Circen.

Dixerat : ille ferox ipsamque precesque repellit;
Et, Quæcumque es, ait, non sum tuus : altera captum

« qu'elle me possede toujours. Je n'offenserai point « les droits sacrés de l'hymen par des amours étran-« geres (84), tant que les Destins me conserveront « la fille de Janus! »

« Ayant long-temps encore, mais en vain, essayé la priere, Circé s'écrie enfin : « Tes dédains « ne resteront pas impunis : tu ne reverras plus « Canente. Tu connoîtras ce que peut une femme, « une amante outragée, quand cette amante, « quand cette femme est Circé » (85).

« Alors, elle se tourne deux fois vers l'Orient, deux fois vers l'Occident. Elle touche trois fois (86) Picus de sa baguette, et fait entendre des mots magiques trois fois repétés. Picus fuit : il s'étonnoit de la rapidité de sa course; il voit que son corps a des ailes. Nouvel oiseau, il s'élance indigné dans les forêts du Latium, perce d'un bec dur les chênes noueux, et, dans sa rage, blesse leurs rameaux (87). Ses ailes ont conservé la pourpre de la chlamyde qu'il portoit, et dont l'agrafe nuance d'or son col et son plumage. Picus, dans sa nouvelle forme, n'a conservé de l'ancienne que son nom.

Me tenet; et teneat per longum, comprecor, ævum.
Nec Venere externâ socialia fœdera lædam,
Dum mihi Janigenam servabunt fata Canentem.

Sæpè retentatis precibus Titania frustra:
Non impunè feres, neque enim reddêre Canenti;
Læsaque quid faciat, quid amans, quid fœmina, disces
Rebus, ait: sed amans, et læsa, et fœmina Circe.

Tum bis ad occasum, bis se convertit ad ortus:
Ter juvenem baculo tetigit: tria carmina dixit.
Ille fugit: sese solito velocius ipse
Currere miratus, pennas in corpore vidit:
Seque novam subitò Latiis accedere silvis
Indignatus avem, duro fera robora rostro
Figit; et iratus longis dat vulnera ramis.
Purpureum chlamydis pennæ traxêre colorem.
Fibula quod fuerat, vestemque momorderat aurum,
Pluma fit: et fulvo cervix præcingitur auro.
Nec quicquam antiqui Pico, nisi nomina, restat.

« Cependant, ses compagnons, qui l'appeloient à grands cris et le cherchoient en vain, rencontrent Circé (car déja la Déesse avoit éclairci les airs, et permis aux vents et au soleil de dissiper les nuages). Ils l'accusent du crime dont elle n'est que trop coupable, redemandent leur roi, se disposent à la violence, et présentent leurs dards. En même temps, Circé répand des poisons devant elle, évoque la Nuit et les dieux de la Nuit, l'Érebe et le Chaos, et adresse à Hécate de magiques hurlements. O prodige! la forêt change de place, la terre gémit, les arbres pâlissent, l'herbe des pâturages distille des gouttes de sang; on entend mugir les collines; les chiens aboient; d'horribles serpents rampent sur la terre, et l'on voit des mânes légers voltigeant dans les airs (88). Les soldats épouvantés frémissent. Circé, de sa baguette trempée dans le suc des poisons, touche leurs fronts étonnés : tous prennent aussitôt la forme de divers animaux des forêts : et nul d'entre eux n'a conservé sa premiere figure.

« Déja le char du Soleil presse à l'Occident les rivages de Tartesse (89), et l'époux de Canente est

Interea comites, clamato sæpè per agros
Nequicquam Pico, nullâque in parte reperto,
Inveniunt Circen (nam jam tenuaverat auras;
Passaque erat nebulas ventis ac Sole resolvi),
Criminibusque premunt veris, regemque reposcunt.
Vimque ferunt, sævisque parant incessere telis.
Illa nocens spargit virus, succosque veneni;
Et Noctem, Noctisque Deos Ereboque Chaoque
Convocat: et magicis Hecaten ululatibus orat.
Exsiluêre loco (dictu mirabile!) silvæ;
Ingemuitque solum, vicinaque palluit arbos;
Sparsaque sanguineis maduerunt pabula guttis;
Et lapides visi mugitus edere raucos;
Et latrare canes; et humus serpentibus atris
Squallere, et tenues animæ volitare silentum.
Attonitum monstris vulgus pavet. Illa paventûm
Ora venenatâ tetigit mirantia virgâ.
Cujus ab attactu variarum monstra ferarum
In juvenes veniunt: nulli sua mansit imago.

Presserat occiduus Tartessia littora Phœbus:

en vain attendu par elle. En vain Canente l'appelle et le cherche des yeux. Ses esclaves et le peuple parcourent la forêt, portant d'inutiles flambeaux. Ce n'étoit pas assez pour la Nymphe de verser des pleurs, d'arracher ses cheveux, de faire entendre de longs gémissements. Elle donne cependant tous ces témoignages de la douleur. Mais bientôt elle se précipite hors du palais, et, privée de sa raison, s'égare au hasard dans les campagnes du Latium.

« La nuit couvrit six fois la terre, et six fois le soleil ramena la lumiere, tandis que l'infortunée, sans sommeil et sans aliments, erre à l'aventure sur les collines et dans les vallons. Enfin, le Tibre la vit, vaincue par la lassitude et par le malheur, assise sur ses bords. Triste et plaintive, d'une voix affoiblie dans les larmes, elle moduloit sa douleur. Tel autrefois le cygne mourant chantoit ses funérailles (90). Enfin, consumée par sa peine, desséchée jusque dans les sources de la vie, elle se dissout insensiblement et s'évanouit dans les airs. Mais la Renommée a rendu célebre le lieu témoin de cette aventure, et les Muses anciennes (91) de l'Ausonie, lui conservant le nom de la Nymphe, l'appelerent Canente.

« De semblables merveilles ont été apprises ou

Et frustra conjux oculis animoque Canentis
Exspectatus erat. Famuli populusque per omnes
Discurrunt silvas: atque obvia lumina portant.
Nec satis est Nymphæ flere, et lacerare capillos,
Et dare plangorem; facit hæc tamen omnia: sese
Proripit; ac Latios errat vesana per agros.

Sex illam noctes, totidemque redeuntia Solis
Lumina viderunt, inopem somnique cibique,
Per juga, per valles, quà fors ducebat, euntem.
Ultimus aspexit fessam luctuque viâque
Tibris, et in gelidâ ponentem corpora ripâ.
Illic cum lacrymis, ipsos modulata dolores,
Verba, sono tenui mœrens, fundebat; ut olim
Carmina jam moriens canit exsequalia cygnus.
Luctibus extremum tenues liquefacta medullas
Tabuit; inque leves paulatim evanuit auras.
Fama tamen signata loco est; quem rite Canentem,
Nomine de Nymphæ, veteres dixêre Camœnæ.

Talia multa mihi longum narrata per annum,

vues par moi dans le cours d'une année. Amollis dans le repos, nous avions oublié les fatigues de Neptune. Le départ est ordonné, le vent enfle les voiles. La Titanide nous avoit prédit des routes incertaines, de vastes travaux, et les longs périls d'un élément perfide. Je craignis, je l'avoue, et, descendu sur ce rivage, je m'y suis attaché. »

Macarée avoit terminé son récit. Énée enferme les cendres de sa nourrice dans une urne, et fait graver cette épitaphe sur le marbre de son tombeau : « Ici, le héros pieux que j'ai nourri a brûlé « dans les flammes du bûcher qu'il lui devoit, le « corps de Cajette, après l'avoir sauvé des flammes « de Troie. » (92)

Le héros coupe ensuite les câbles qui retiennent le vaisseau au rivage. Il évite et la vue et les artifices de Circé. Il arrive vers le bois épais où le Tibre porte à la mer ses ondes que le sable a jaunies ; et, reçu sous le toit de Latinus, fils de Faune, il devient l'époux de sa fille : mais cet hymen s'achete par la guerre ; il faut combattre un peuple belliqueux (93). Turnus (94), en fureur, redemande Lavinie, qui lui fut promise par son pere.

Toute la Toscane arme contre le Latium. La victoire est long-temps disputée. Chaque parti accroît sa force des forces de l'étranger. Plusieurs



Enée enferme les cendres de sa nourrice dans une urne, et fait graver cette épitaphe &c.

Visaque sunt. Resides, et desuetudine tardi,
Rursus inire fretum, rursus dare vela, jubemur:
Ancipitesque vias, et iter Titania vastum
Dixerat, et sævi restare pericula ponti.
Pertimui, fateor; nactusque hoc littus, adhæsi.

Finierat Macareus: urnâque Æneïa nutrix
Condita marmoreâ, tumulo breve carmen habebat:
Hîc me Caieten, notæ pietatis alumnus
Argolico ereptam, quo debuit igne, cremavit.

Solvitur herboso religatus ab aggere funis;
Et procul insidias, infamatæque relinquunt
Tecta Deæ, lucosque petunt, ubi, nubilus umbrâ
In mare cum flavâ prorumpit Tibris arenâ.
Faunigenæque domo potitur, natâque Latini;
Non sine Marte tamen: bellum cum gente feroci
Suscipitur; pactâque furit pro conjuge Turnus.

Concurrit Latio Tyrrhenia tota: diùque
Ardua sollicitis victoria quæritur armis.

peuples combattent pour les Rutules, plusieurs pour les Troyens. Énée n'a pas inutilement appelé le secours d'Évandre (95). Mais Vénulus (96), que Turnus envoie, s'est en vain rendu dans la nouvelle ville qu'a bâtie Diomede. Ce prince s'étoit établi dans la Japygie (97), où il avoit épousé la fille de Daunus, et élevé de superbes remparts.

Lorsque Vénulus, exécutant les ordres de son maître, invoque l'appui du héros d'Étolie, ce dernier le refuse (98); il ne veut point exposer au hasard des combats les peuples de son beau-pere, et les Grecs qui l'ont suivi sont en trop petit nombre pour les armer : « Mais, afin, dit-il, que vous ne puissiez voir, dans mon refus, une vaine excuse, je vais retracer ici le cours de mes malheurs, quoique des pleurs amers doivent suivre encore ces tristes souvenirs. Ilion et ses superbes tours avoient péri dans les flammes; le héros de Naryce, en outrageant une vierge, venoit d'attirer sur tous les Grecs le châtiment que lui seul méritoit: nos vaisseaux sont emportés par les vents sur des mers ennemies; nous souffrons et la foudre et la nuit et la pluie, le courroux du ciel et celui des flots, et Capharée (99) comble enfin nos revers. Mais, sans rappeler dans leur ordre successif nos funestes aventures, il vous suffira de savoir qu'a-

Auget uterque suas externo robore vires:
Et multi Rutulos, multi Trojana tuentur
Castra. Neque Æneas Evandri ad limina frustra;
At Venulus magnam profugi Diomedis ad urbem
Venerat. Ille quidem sub Iapyge maxima Dauno
Mœnia condiderat, dotaliaque arva tenebat.

Sed Venulus Turni postquàm mandata peregit,
Auxiliumque petit; vires Ætolius heros
Excusat: nec se soceri committere pugnæ
Velle sui populos: nec quos è gente suorum
Armet, habere viros: Neve hæc commenta putetis;
(Admonitu quanquàm luctus renovantur amaro)
Perpetiar memorare tamen. Postquàm alta cremata est
Ilion, et Danaas paverunt Pergama flammas;
Naryciusque heros, à virgine, virgine raptâ,
Quam meruit solus pœnam, digessit in omnes,
Spargimur: et ventis inimica per æquora rapti,
Fulmina, noctem, imbres, iram cœlique marisque
Perpetimur Danaï, cumulumque Capharea cladis.
Neve morer referens tristes ex ordine casus;

lors Priam lui-même eût pu croire la Grece digne de pitié. Cependant le secours de Pallas me sauve du naufrage; mais bientôt je suis chassé de ma patrie. Vénus a cruellement vengé son ancienne blessure (100), et j'ai soutenu tant de pénibles travaux sur les mers et dans les champs de la guerre, que j'ai souvent appelé heureux mes compagnons engloutis par la tempête et les écueils de Capharée, et que j'ai regretté de n'avoir pas péri avec eux.

« Enfin mes compagnons, vaincus par les longs périls de Mars et de Neptune, demandent un terme à leurs travaux. Mais le violent Agmon, que tant de malheurs irritent encore, s'écrie : « Amis, « que reste-t-il maintenant qui puisse étonner « votre courage! De quels maux plus grands, quand « elle le voudroit, pourroit encore nous frapper « Cythérée! On peut faire des vœux quand un sort « plus funeste est à craindre. Mais lorsque les « maux sont extrêmes, la crainte n'a plus de place, « et la sécurité naît de l'excès même du malheur. « Que Vénus m'entende, peu m'importe! Que sa « haine atteigne, comme elle l'a fait, tous les « compagnons de Diomede! nous méprisons tous « la haine de Vénus : une grande force est pour « nous dans notre désespoir (101). »

Græcia tùm potuit Priamo quoque flenda videri.
Me tamen armiferæ servatum cura Minervæ
Fluctibus eripuit: patriis sed rursus ab Argis
Pellor: et antiquo memores de vulnere pœnas
Exigit alma Venus: tantosque per alta labores
Æquora sustinui, tantos terrestribus armis,
Ut mihi felices sint illi sæpè vocati,
Quos communis hyems, importunisque Caphareus
Mersit aquis: vellemque horum pars una fuissem.

Ultima jam passi, comites, belloque fretoque,
Deficiunt; finemque rogant erroris. At Agmon
Fervidus ingenio, tum verò et cladibus asper:
Quid superest, quod jam patientia vestra recuset
Ferre, viri? dixit. Quid habet Cytherea, quod ultra
(Velle puta) faciat? Nam dum pejora timentur,
Est in vota locus: sors autem pessima rerum;
Sub pedibus timor est, securaque summa malorum.
Audiat ipsa, licet; licet, ut facit, oderit omnes
Sub Diomede viros; odium tamen illius omnes
Spernimus, et magno stat magna potentia nobis.

« C'est par de tels discours qu'Agmon irrite encore la Déesse, et réveille son ancienne colere. Quelques Grecs seuls ont applaudi; Agmon est blâmé par le plus grand nombre. Il alloit poursuivre: sa voix et le passage de sa voix ont moins d'étendue. Ses cheveux se changent en duvet qui couvre son col, et son dos, et son sein. Ses bras sont emplumés, ses coudes se replient en ailes légeres; de longs doigts remplacent ses pieds, et sa bouche se durcit en bec aigu et prolongé.

« Lycus, Idas, Rhéténor, Nyctée, Abas, regardent et s'étonnent; mais tandis qu'ils s'étonnent, ils subissent, et d'autres avec eux, le même changement. La plupart de mes compagnons s'élevent dans les airs, et volent autour du vaisseau, en battant des ailes. Si vous demandez quelle est la forme de ces oiseaux douteux, ce ne sont pas des cygnes, mais ils ressemblent aux cygnes par leur blancheur (102).

« Enfin j'arrivai sur ces bords, et gendre de Daunus, j'ai reçu de lui les campagnes arides de la Japygie, que j'habite avec le foible reste de mes compagnons. »

Talibus invitam Venerem Pleuronius Agmon
Instimulat verbis, veteremque resuscitat iram.
Dicta placent paucis. Numeri majoris amici
Agmona corripimus: cui respondere paranti
Vox pariter, vocisque via est tenuata: comæque
In plumas abeunt: plumis nova colla teguntur,
Pectoraque, et tergum: majores brachia pennas
Accipiunt: cubitique leves sinuantur in alas.
Magna pedum digitos pars occupat: oraque cornu
Indurata rigent, finemque in acumine ponunt.

Hunc Lycus, hunc Idas, et cum Rhetenore Nycteus,
Hunc mirantur Abas: et dum mirantur, eandem
Accipiunt faciem: numerusque ex agmine major
Subvolat, et remos plausis circumsonat alis.
Si volucrum quæ sit subitarum forma requiris;
Ut non cygnorum, sic albis proxima cygnis.

Vix equidem has sedes, et Iapygis arida Dauni
Arva gener teneo minimâ cum parte meorum.

Ainsi parle Diomede. Vénulus s'éloigne de ses États. Il traverse le pays des Peucétiens (103), et entre dans les campagnes de Messapie. Il y voit des antres ombragés par des arbres touffus : une eau pure distille des rochers, et de foibles roseaux croissent dans cette onde. C'est la demeure du Dieu Pan : jadis c'étoit celle des Nymphes.

Un berger d'Apulie, les ayant épouvantées par sa présence soudaine, elles fuirent ; mais bientôt, cessant de craindre, elles revinrent et mépriserent le pâtre grossier qui les suivoit encore. Elles formoient en chœur des pas cadencés ; il insulte à leur danse, veut l'imiter par des sauts rustiques, et mêle à des propos obscenes d'abjectes injures : il ne se tut que lorsque, enveloppant son corps par degrés, l'écorce d'un olivier sauvage eut pressé son gosier. Cet arbre fait encore connoître l'âpre caractere du berger, et, dans ses fruits amers, exprime la rudesse de son langage.

Vénulus, de retour, apporte le refus de Diomede. Privés de son appui, les Rutules continuent la guerre avec fureur : elle coûte beaucoup de sang aux deux partis. Turnus porte la torche avide sur la flotte des Troyens : le feu menace ce que l'onde a épargné. La poix, la cire, et les au-



Il ne se tut que lorsque, enveloppant son corps par dégrés, l'écorse d'un olivier sauvage eut pressé son gosier.



Hactenus Oenides. Venulus Calydonia regna,
Peucetiosque sinus, Messapiaque arva relinquit.
In quibus antra videt: quæ multâ nubila silvâ,
Et levibus stagnis manantia, semicaper Pan
Nunc tenet; at quodam tenuerunt tempore Nymphæ.

Appulus has illâ pastor regione fugatas
Terruit; et primò subitâ formidine movit:
Mox, ubi mens rediit, et contemsêre sequentem,
Ad numerum motis pedibus duxêre choreas.
Improbat has pastor: saltuque imitatus agresti
Addidit obscænis convitia rustica dictis.
Nec priùs obticuit, quàm guttura condidit arbor:
Arbore enim succoque licet cognoscere mores.
Quippe notam linguæ baccis oleaster amaris
Exhibet. Asperitas verborum cessit in illas.

Hinc ubi legati rediêre, negata ferentes
Arma Ætola sibi, Rutuli sine viribus illis
Bella instructa gerunt: multumque ab utrâque cruoris
Parte datur. Fert ecce avidas in pinea Turnus

tres aliments de l'incendie, étendent leur ravage. Déja les flammes montoient des mâts jusqu'aux voiles, et la fumée s'élevoit du banc des rameurs en épais tourbillons (104), quand la mere des Dieux se souvient que les vaisseaux d'Énée sont construits avec les pins du sommet de l'Ida. Soudain le bruit des clairons, les sons de la trompette, remplissent les airs, annoncent sa présence; et, portée sur un char traîné par des lions soumis : « Turnus, s'é-
« crie la Déesse, ta main sacrilége allume de vaines
« flammes; je ne souffrirai point qu'elles consu-
« ment des arbres nés dans les forêts qui me sont
« consacrées. »

Elle dit, le tonnerre gronde, et du sein d'épais nuages tombent des torrents de pluie et de grêle. Les vents, fils du Géant Astré (105), se livrent une affreuse guerre, et, dans leurs chocs rapides, troublent les cieux et soulevent les mers. L'un d'eux, dans sa furie qu'excite la Déesse, rompt les câbles qui retiennent au rivage la flotte des Troyens. Cybele entraîne les vaisseaux et les plonge au sein de l'onde. Le bois s'amollit, et prend les formes d'un corps humain. Les poupes recourbées sont des visages riants; les rames, des jambes et des



Cybèle entraîne les vaisseaux, et les plonge au sein de l'onde.
le bois s'amollit, et prend les formes d'un corps humain [1].

Texta faces: ignesque timent quibus unda pepercit.
Jamque picem, et ceras, alimentaque cætera flammæ
Mulciber urebat, perque altum ad carbasa malum
Ibat: et incurvæ fumabant transtra carinæ:
Cùm memor has pinus Idæo vertice cæsas
Sancta Deûm genitrix, tinnitibus aëra pulsi
Æris, et inflati complevit murmure buxi.
Perque leves, domitis invecta leonibus, auras:
Irrita sacrilegâ jactas incendia dextrâ
Turne, ait: Eripiam; nec, me patiente, cremabit
Ignis edax nemorum partes et membra meorum.

Intonuit dicente deâ; tonitrumque secuti
Cum saliente graves ceciderunt grandine nimbi:
Aëraque, et subitis tumidum concursibus æquor,
Astræi turbant, et eunt in prælia, fratres.
E quibus alma parens, unius viribus usa,
Stuppea prærumpit Phrygiæ retinacula classis:
Fertque rates pronas, imoque sub æquore mergit.
Robore mollito, lignoque in corpora verso,
In capitum faciem puppes mutantur aduncæ.

pieds qui sillonnent les flots; les flancs, un sein arrondi; les carenes, l'épine du dos; les antennes, des bras; les cordages, de longues chevelures (106). Ces nouvelles Naïades conservent la couleur bleuâtre des navires, et jouent paisibles dans les flots qu'elles ont cessé de craindre. Nées sur les monts, elles nagent mollement dans la mer. Elles ne se souviennent plus de leur origine, mais elles n'ont point oublié leurs longs périls sur l'élément perfide, et souvent elles se plaisent à soutenir, de leurs mains, les vaisseaux battus de la tempête, pourvu qu'ils ne soient pas montés par des Grecs : le souvenir de la chute de Troie leur rend les Grecs odieux. Elles virent avec joie les débris du vaisseau d'Ulysse; elles virent avec joie le vaisseau qu'il avoit reçu d'Alcinoüs (107), se durcir en rocher, et son bois grossir le nombre des écueils. (108)

Après que les vaisseaux troyens eurent été changés en Nymphes, on crut que la terreur de ce prodige porteroit Turnus à terminer la guerre. Mais il persiste. Chaque parti a ses Dieux, et, ce qui vaut les Dieux, de grands courages. Et déja, belle Lavinie, ce n'est plus ni toi, ni le royaume que tu apportes en dot, ni le sceptre de leur beau-

In digitos abeunt, et crura natantia, remi:
Quodque priùs fuerat, latus est: mediisque carinâ
Subdita navigiis, spinæ mutatur in usum.
Lina comæ molles, antennæ brachia fiunt.
Cærulus, ut fuerat, color est: quasque ante timebant,
Illas virgineis exercent lusibus undas
Naïdes æquoreæ: durisque in montibus ortæ
Molle fretum celebrant: nec eas sua tangit origo.
Non tamen oblitæ, quàm multa pericula sævo
Pertulerint pelago, jactatis sæpe carinis
Supposûere manus: nisi si qua vehebat Achivos.
Cladis adhuc Phrygiæ memores, odêre Pelasgos:
Neritiæque ratis viderunt fragmina lætis
Vultibus: et lætæ vidêre rigescere puppim
Cautibus Alcinoi, saxumque increscere ligno.

Spes erat, in Nymphas animatâ classe marinas,
Posse, metu monstri, Rutulum desistere bello:
Perstat, habetque Deos pars utraque: quique Deorum
Instar, habent animos. Nec jam dotalia regna,
Nec sceptrum soceri, nec te, Lavinia virgo,

pere que desirent les deux rivaux : ils n'aspirent qu'à vaincre, et la honte de céder prolonge les combats. Enfin Vénus voit triompher les armes de son fils ; Turnus tombe, et la ville d'Ardée, puissante sous Turnus, tombe avec lui. Lorsqu'un feu barbare l'a dévorée, et que ses toits sont ensevelis sous des cendres brûlantes, de ses débris s'éleve un oiseau qu'on vit alors pour la premiere fois. Son aile éployée frappe et fait voler la cendre des murailles ; son cri lugubre, sa maigreur, sa couleur pâle, tout offre en lui l'emblême d'une ville détruite. Il conserve le nom d'Ardée (109), et, volant autour de ses ruines, il déplore son destin.

Déja la vertu d'Énée avoit désarmé les Dieux et les vieilles haines de Junon elle-même. Il étoit temps que le fils de Cythérée, après avoir fondé le riche empire d'Iule, allât prendre sa place dans le Ciel. Vénus, qui a brigué déja le suffrage des Immortels, enlace ses bras au cou de Jupiter : « O « mon pere, dit-elle, dans aucun temps je ne t'ai « vu insensible à ma priere. Daigne m'être encore « plus favorable aujourd'hui : accorde à Énée, qui, « étant né de mon sang, te reconnoît pour son « aïeul, un rang parmi les Immortels : fût-ce le



Duvivier inv. Villerey sc.

Ô mon père, ... accorde à Énée ... un rang parmi les Immortels ?!



Sed vicisse, petunt: deponendique pudore
Bella gerunt. Tandemque Venus victricia nati
Arma videt: Turnusque cadit; cadit Ardea, Turno
Sospite, dicta potens: quam postquàm barbarus ignis
Abstulit, et tepidâ latuerunt tecta favillâ;
Congerie è mediâ, tum primùm cognita, præpes
Subvolat: et cineres plausis everberat alis.
Et sonus, et macies, et pallor, et omnia, captam
Quæ deceant urbem, nomen quoque mansit in illâ
Urbis: et ipsa suis deplangitur Ardea pennis.

Jamque Deos omnes, ipsamque Æneïa virtus
Junonem veteres finire coëgerat iras:
Cùm, bene fundatis opibus crescentis Iüli,
Tempestivus erat cœlo Cythereïus heros;
Ambieratque Venus Superos; colloque parentis
Circumfusa sui: Nunquam mihi, dixerat, ullo
Tempore dure pater, nunc sis mitissimus, oro;
Æneæque meo, qui te de sanguine nostro
Fecit avum, quamvis parvum, des, optime, numen;

« dernier, je m'en contenterai, pourvu qu'il l'ob-
« tienne. C'est assez pour lui d'avoir vu une fois
« le royaume des Mânes (110) et traversé les fleuves
« des Enfers. »

Les Dieux applaudissent. Junon ne montre plus la fierté d'un visage immobile, et donne son aveu avec un doux sourire. Jupiter répond : « Tu mé-
« rites, ma fille, d'obtenir l'honneur que tu de-
« mandes, et celui pour qui tu l'implores en est
« digne : il t'est accordé. » Il dit, et Vénus, dans sa joie, rend grace à son pere. Aussitôt, sur un char que traînent des colombes, elle fend les airs légers, et descend sur le rivage des Laurentins, aux bords où, couronné de roseaux, le Numique roule ses paisibles eaux dans les mers voisines. La Déesse lui commande d'enlever tout ce qu'Énée a de mortel, et d'entraîner, dans son cours silencieux, cette dépouille sous ses flots (111).

Le fleuve obéit : il sépare tout ce que le héros tenoit de la terre ; l'essence divine reste. Vénus répand, sur le corps ainsi purifié, un baume céleste ; parfume le visage d'ambrosie et de nectar (112), et fait d'Énée un Dieu que les Romains honorent sous le nom d'Indigete (113), et qui a chez eux un temple et des autels.

Dum modo des aliquod. Satis est inamabile regnum
Aspexisse semel, Stygias semel îsse per amnes.

Assensêre Dei : nec conjux regia vultus
Immotos tenuit ; placatoque annuit ore.
Tum pater : Estis, ait, cœlesti munere digni,
Quæque petis, pro quoque petis, cape, gnata, quod optas.
Fatus erat. Gaudet ; gratesque agit illa parenti :
Perque leves auras, junctis invecta columbis,
Littus adit Laurens ; ubi, tectus arundine, serpit
In freta flumineis vicina Numicius undis.
Hunc jubet Æneæ, quæcunque obnoxia morti,
Abluere ; et tacito deferre sub æquora cursu.

Corniger exsequitur Veneris mandata : suisque,
Quicquid in Æneâ fuerat mortale, repurgat,
Et respergit, aquis : pars optima restitit illi.
Lustratum genitrix divino corpus odore
Unxit, et ambrosiâ cum dulci nectare mistâ
Contigit os ; fecitque Deum : quem turba Quirini
Nuncupat Indigetem ; temploque arisque recepit.

Après Énée, Ascagne, qui porte aussi le nom d'Iule (114), réunit sous ses lois Albe (115) et le pays latin. Il eut pour successeur Sylvius (116), dont le fils hérita du nom et du sceptre antique de Latinus (117). Ce sceptre passa successivement aux mains d'Alba (118) et de son fils Épitus (119). Capetus (120) et Capys (121) régnerent ensuite, mais Capys régna le premier. Tiberinus (122) reçut d'eux l'Empire, et s'étant noyé dans l'Albule, il lui donna son nom. Ses enfants furent Remulus (123) et le fier Acrotas (124). Remulus, qui étoit l'aîné, voulut imiter la foudre, et fut consumé par elle; Acrotas, plus sage que son frere, laissa le trône au vaillant Aventin (125). Celui-ci fut enseveli sur la montagne qui avoit été le siége de son empire, et qui conserve son nom. (126)

Déja Procas (127) tenoit le sceptre sur le mont Palatin. Sous son regne vivoit Pomone (128). Parmi les Hamadryades du Latium, aucune ne fut plus habile dans la culture des jardins; aucune ne connut mieux celle des vergers; et de son art vient le nom qu'elle porte. Elle n'aime ni la chasse dans les forêts, ni la pêche au bord des rivieres: seuls les champs et les arbres, chargés de fruits, peuvent lui plaire. Sa main n'est point armée du javelot; elle porte une faucille recourbée, et tan-

Inde sub Ascanii ditione binominis Alba,
Resque Latina fuit: succedit Silvius illi;
Quo satus, antiquo tenuit repetita Latinus
Nomina cum sceptro. Clarum subit Alba Latinum:
Epitos ex illo est. Post hunc Capetusque, Capysque:
Sed Capys ante fuit. Regnum Tiberinus ab illis
Cepit, et in Tusci demersus fluminis undis
Nomina fecit aquæ: de quo Remulusque feroxque
Acrota sunt geniti: Remulus, maturior annis,
Fulmineo periit, imitator fulminis, ictu.
Fratre suo sceptrum moderatior Acrota forti
Tradit Aventino: qui quo regnârat, eodem
Monte jacet positus; tribuitque vocabula monti.

Jamque Palatinæ summam Proca gentis habebat.
Rege sub hoc Pomona fuit: quâ nulla Latinas
Inter Hamadryadas coluit solertius hortos,
Nec fuit arborei studiosior altera fœtûs:
Unde tenet nomen. Non silvas illa, nec amnes;
Rus amat, et ramos felicia poma ferentes.
Nec jaculo gravis est, sed aduncâ dextera falce:

tôt elle élague des branches inutiles, tantôt émonde des rameaux qui s'étendent trop loin; tantôt insere, dans l'écorce entr'ouverte, une tige étrangere, et fait porter à un arbre des fruits qui croissent sur un autre (129). Elle prévient la soif des plantes, et arrose les filaments recourbés d'une racine amie de l'onde: ce sont là ses plaisirs et ses soins. Elle ignore l'amour, mais craignant la rudesse de l'habitant des champs, elle entoure ses jardins de remparts de verdure, et en défend l'entrée aux hommes qu'elle fuit.

Que ne tenterent point, pour conquérir ses charmes, les Satyres, jeunesse folâtre et dansante; les Pans, dont le pin couronne la tête; Sylvain (130), toujours jeune dans ses vieilles années; et le Dieu difforme des jardins (131), qui de sa faux écarte les voleurs! Vertumne (132), avec plus d'amour, n'étoit pas plus heureux. Combien de fois, pour chercher les regards de Pomone, il prit l'habit du rude moissonneur et courba sa tête sous le poids des gerbes! Combien de fois, couronné de guirlandes de foin, il offrit l'image du faucheur sortant de la prairie! Souvent, armé d'un aiguillon, il sembloit ramener de la charrue des bœufs

Quâ modò luxuriem premit, et spatiantia passim
Brachia compescit: fissâ modò cortice virgum
Inserit; et succos alieno præstat alumno.
Nec patitur sentire sitim; bibulæque recurvas
Radicis fibras labentibus irrigat undis.
Hic amor, hoc studium: Veneris quoque nulla cupido.
Vim tamen agrestûm metuens, pomaria claudit
Intus: et accessus prohibet refugitque viriles.

Quid non et Satyri, saltatibus apta juventus,
Fecêre; et pinu præcincti cornua Panes;
Silvanusque, suis semper juvenilior annis;
Quique Deus fures vel falce, vel inguine, terret,
Ut potirentur eâ? Sed enim superabat amando
Hos quoque Vertumnus: neque erat felicior illis.
O! quoties habitu duri messoris aristas
Corbe tulit; verique fuit messoris imago!
Tempora sæpe gerens fœno religata recenti,
Desectum poterat gramen versasse videri.
Sæpe manu stimulos rigidâ portabat; ut illum
Jurares fessos modò disjunxisse juvencos.

au pas tardif ; souvent, la serpe en main, on eût dit qu'il venoit d'émonder un arbre ou de façonner la vigne. Parfois, chargé d'une échelle, il paroissoit aller cueillir des fruits. Tantôt, avec l'épée, c'étoit un soldat ; tantôt, avec la ligne, c'étoit un pêcheur. C'est ainsi que, cent fois changeant de forme, il parvenoit à voir Pomone, et à contempler les trésors de sa beauté.

Uu jour, ayant couvert sa tête d'une coiffe peinte, et entouré ses tempes de cheveux gris, il s'appuie courbé sur un bâton, et, sous les traits flétris d'une vieille, pénetre dans les jardins de Pomone. D'abord, il admire la beauté des fruits, et plus encore celle de la Nymphe qui les cultive. A la louange succedent quelques baisers, mais des baisers tels qu'une vieille n'en donna jamais. Il s'assied ensuite sur un tertre que couvre un gazon frais, et regarde les arbres, dont les rameaux, chargés de fruits, plient inclinés vers la terre. Non loin, un ormeau spacieux soutient une vigne où les grappes abondent : il loue l'union de la vigne et de l'ormeau (133) ;

« Si cet arbre, dit-il, fût resté sans compagne, il ne porteroit qu'un feuillage stérile ; et que pourroit-on lui demander de plus ? Si la vigne ne se reposoit point attachée à ses bras, elle rampe-

Falce datâ, frondator erat, vitisque putator.
Induerat scalas, lecturum poma putares.
Miles erat, gladio; piscator, arundine sumtâ.
Denique per multas aditum sibi sæpe figuras
Repperit, ut caperet spectatæ gaudia formæ.

Ille etiam, pictâ redimitus tempora mitrâ,
Innitens baculo, positis ad tempora canis,
Assimilavit anum: cultosque intravit in hortos;
Pomaque mirata est: Tantoque potentior, inquit.
Paucaque laudatæ dedit oscula; qualia nunquam
Vera dedisset anus: glebâque incurva resedit,
Suspiciens pandos autumni pondere ramos.
Ulmus erat contra, spatiosa tumentibus uvis:
Quam sociâ postquàm pariter cum vite probavit:

At si staret, ait, cœlebs sine palmite truncus,
Nil præter frondes, quare peteretur, haberet.
Hæc quoque, quæ juncta vitis requiescit in ulmo,

roit sur la terre. Et cependant, peu touchée de cet exemple, vous fuyez l'hymen et ne songez à vous unir à aucun mortel. Et plût au Ciel que vous le voulussiez! Ni la fameuse Hélene, ni cette Hippodamie qui causa la guerre des Lapithes, ni l'épouse d'Ulysse, audacieux avec les timides (134), n'eussent vu un plus grand nombre de poursuivants. Maintenant même que vous dédaignez, en les fuyant, ceux qui recherchent votre main, mille encore aspirent à vous plaire, et dans ce nombre sont des Dieux et des Demi-Dieux, tous ceux qui ont fixé leur séjour sur les montagnes d'Albe.

« Mais, si vous êtes sage, et si vous voulez un hymen heureux, écoutez les conseils d'une vieille qui vous aime plus que tous vos amants, et plus que vous ne pensez : rejetez des flammes vulgaires, et choisissez Vertumne pour époux (135). Je réponds de sa foi; car il ne se connoît pas mieux que je ne le connois moi-même. Ce n'est point un volage qui promene ses feux de climat en climat. Il ne se plaît qu'aux lieux où vous êtes. On ne le voit point, tel que l'inconstante foule des amants, s'attacher à la derniere femme qu'il a vue : vous serez son premier et son dernier amour. A vous seule il a consacré son cœur et sa vie. Ajoutez qu'il est jeune, qu'il a reçu le don de

Si non nupta foret, terræ acclinata jaceret.
Tu tamen exemplo non tangeris arboris hujus;
Concubitusque fugis; nec te conjungere curas.
Atque utinam velles! Helene non pluribus esset
Sollicitata procis: nec quæ Lapitheïa movit
Prælia, nec conjux timidis audacis Ulyssei.
Nunc quoque, cùm fugias averserisque petentes,
Mille proci cupiunt; et Semideique, Deique,
Et quæcumque tenent Albanos numina montes.

Sed tu, si sapies, si te bene jungere, anumque
Hanc audire voles (quæ te plus omnibus illis,
Plus quàm credis, amo), vulgares rejice tædas:
Vertumnumque tori socium tibi selige: pro quo
Me quoque pignus habe. Neque enim sibi notior ille est,
Quàm mihi: nec toto passim vagus errat in orbe.
Hæc loca sola colit: nec uti pars magna procorum,
Quam modò vidit, amat; tu primus et ultimus illi
Ardor eris; solique suos tibi devovet annos.
Adde, quod est juvenis; quod naturale decoris

la beauté, et celui de prendre toutes les formes qu'il desire. Ce que vous ordonnerez qu'il soit, et vous pouvez tout ordonner, il le sera.

« D'ailleurs, n'aime-t-il pas ce que vous aimez? Si vous cultivez des fruits, il en a les prémices; et ils lui sont plus doux, offerts de votre main. Mais ce ne sont plus aujourd'hui les fruits cueillis dans vos vergers, ni les plantes que vous cultivez, ni toute autre chose, que Vertumne desire: c'est vous-même. Prenez pitié de son amour, et croyez que, présent en ces lieux, c'est lui qui vous implore par ma bouche. Craignez les Dieux vengeurs, et la reine d'Idalie, qui punit les cœurs insensibles, et Némésis (136), qu'on n'offensa jamais impunément. Et, pour vous inspirer plus de crainte, je veux vous raconter, car un long âge m'a beaucoup appris, une histoire connue dans toute la Chypre: elle pourra facilement vous toucher, et vous rendre moins fiere.

« Iphis (137), né d'une famille obscure, avoit vu jadis Anaxarete, sortie du sang illustre de Teucer: il l'avoit vue, et les feux de l'amour avoient pénétré tous ses sens. Après avoir lutté contre leur violence, il reconnut que la raison ne pouvoit triompher (138). Il courut, en suppliant,

Munus habet: formasque aptè fingetur in omnes:
Et, quod erit jussus (jubeas licet omnia), fiet.

Quid, quod amatis idem? quod, quæ tibi poma coluntur,
Primus habet; lætâque tenet tua munera dextrâ?
Sed neque jam fœtus desiderat arbore demtos,
Nec, quas hortus alit, cum succis mitibus herbas;
Nec quicquam, nisi te. Miserere ardentis: et ipsum,
Qui petit, ore meo præsentem crede precari.
Ultoresque Deos, et pectora dura perosam
Idalien, memoremque time Rhamnusidis iram.
Quoque magis timeas (etenim mihi multa vetustas
Scire dedit) referam totâ notissima Cypro
Facta; quibus flecti facilè et mitescere possis.

Viderat à veteris generosam sanguine Teucri
Iphis Anaxareten, humili de stirpe creatus.
Viderat: et totis perceperat ossibus æstum.
Luctatusque diu, postquàm ratione furorem

au palais d'Anaxarete, confia son amour malheureux à la nourrice, et la conjura, par les soins qu'elle avoit pris des premiers ans de sa maîtresse, de la rendre favorable à ses vœux. Il flatta de mots caressants toutes les esclaves (139), et, d'une voix inquiete, implora leur appui. Souvent il confia sa pensée à des tablettes chargées de les transmettre; souvent il attacha aux portes du palais des couronnes arrosées de ses larmes (140); souvent, couché sur le seuil, il rendit la nuit confidente de sa tristesse, et des peines de son amour.

« Mais, plus sourde que les flots de la mer qui s'élevent quand l'astre des chevreaux est à son couchant (141); plus dure que le fer sorti des forges du Noricien (142), et que le marbre au sein de la carriere (143), Anaxarete méprise Iphis; elle rit de son amour, ajoute au dédain l'injure et l'outrage, et défend même l'espoir à son amant.

« L'impatient Iphis ne peut soutenir les tourments d'une longue douleur, et, devant la porte d'Anaxarete, il lui adresse, en ces mots, une plainte derniere :

« Tu l'emportes, Anaxarete! Enfin tu ne seras
« plus importunée de mes plaintes et de mes en-

Vincere non potuit, supplex ad limina venit.
Et modò nutrici miserum confessus amorem,
Ne sibi dura foret, per spes oravit alumnæ.
Et modò de multis blanditus cuique ministris,
Sollicitâ petiit propensum voce favorem.
Sæpe ferenda dedit blandis sua verba tabellis:
Interdum madidas lacrymarum rore coronas
Postibus intendit; posuitque in limine duro
Molle latus: tristique seræ convicia fecit.

Surdior illa freto surgente cadentibus Hœdis,
Durior et ferro, quod Noricus excoquit ignis,
Et saxo, quod adhuc vivâ radice tenetur,
Spernit, et irridet; factisque immitibus addit
Verba superba ferox: et spe quoque fraudat amantem.

Non tulit impatiens longi tormenta doloris
Iphis; et ante fores hæc verba novissima dixit:

Vincis, Anaxarete: neque erunt tibi tædia tandem

« nuis. Prépare de joyeux triomphes! Fais entendre le cri de *Pœan* (144)! Couronne ta tête de « lauriers! Tu l'emportes, et je meurs. Réjouis-« toi, barbare! Tu seras du moins contrainte de me « louer en quelque chose, et d'avouer que je mé-« ritois d'être aimé. Souviens-toi que mon amour « n'a point fini avec ma vie, et que je vais perdre « en même temps cette double lumiere (145). Ce « n'est pas la Renommée qui viendra t'apprendre « ma mort. Moi-même, n'en doute pas, je serai « présent devant toi : tu verras mon corps ina-« nimé, et tes yeux jouiront de ce spectacle. Et « vous, Dieux puissants! si vous prenez quelque « intérêt au destin des mortels (146), souvenez-« vous de moi! Je n'ai plus à vous adresser d'au-« tre priere. Faites que je vive dans un long ave-« nir, et donnez à ma mémoire ce que vous avez « retranché de mes jours. »

« Il dit, et levant ses yeux chargés de pleurs et ses bras que la douleur a pâlis, vers les portes que si souvent il orna de guirlandes, il attache à leur sommet un cordeau, et s'écrie : « Voilà donc, voilà « les liens qui te plaisent, barbare! » A ces mots, passant la tête dans le nœud, et le visage encore tourné vers elle, il s'élance: le corps, par son poids, serre le nœud fatal, et reste suspendu.



Duvivier del. N. Courbe sculp.

Voilà donc, voilà les liens qui te plaisent barbare !



Ulla ferenda mei. Lætos molire triumphos,
Et Pœana voca, nitidâque incingere lauro.
Vincis enim, moriorque libens: age, ferrea, gaude.
Certè aliquid laudare mei cogêris, eritque
Quo tibi sim gratus: meritumque fatebere nostrum.
Non tamen ante tui curam cessisse memento,
Quàm vitam; geminâque simul mihi luce carendum.
Nec tibi fama mei ventura est nuntia lethi;
Ipse ego, ne dubites, adero; præsensque videbor,
Corpore ut exanimi crudelia lumina pascas.
Si tamen, ô Superi, mortalia fata videtis,
Este mei memores: nihil ultra lingua precari
Sustinet; et longo facite ut memoremur in ævo:
Et, quæ demsistis vitæ, date tempora famæ.

Dixit: et ad postes, ornatos sæpe coronis,
Humentes oculos et pallida brachia tendens,
Cùm foribus laquei religaret vincula summi:
Hæc tibi serta placent, crudelis et impia? dixit.
Inseruitque caput, sed tùm quoque versus ad illam;
Atque onus infelix, elisâ fauce, pependit.

« Agitée par le mouvement convulsif de ses pieds, la porte semble rendre des sons plaintifs et gémissants : elle s'ouvre, et laisse voir Iphis expirant. Les esclaves s'écrient et le détachent, il n'est plus temps. Ils le portent à la maison de sa mere, car son pere ne vivoit plus. Elle le reçoit dans son sein, elle embrasse ses membres glacés, et, après avoir donné un long cours aux larmes et aux paroles des meres malheureuses; après avoir fait tout ce qu'elles font dans les douleurs extrêmes, elle conduit dans la ville, et les yeux en pleurs, les funérailles de son fils, qu'attend le bûcher, prêt à le consumer.

« La maison de l'insensible Anaxarete se trouvoit par hasard sur la voie de la pompe funebre. Le bruit du deuil et des sanglots parvient à ses oreilles. Mais déja un Dieu vengeur l'agite, elle se trouble : « Voyons, dit-elle, cet appareil lugu-« bre. » Elle monte au lieu le plus élevé de son palais, et se place à une fenêtre ouverte. Mais à peine elle a vu le malheureux Iphis sur sa couche funebre, ses yeux se durcissent, le sang de ses veines a disparu, la pâleur la couvre ; elle s'efforce de porter ses pieds en arriere, et reste immobile ; elle veut détourner la tête, et ne peut la mouvoir; la dureté du marbre, qui fut dans son cœur, envahit, par degrés, tout son corps.

Icta pedum motu trepidantûm, ut multa gementem
Visa dedisse sonum est, adapertaque janua factum
Prodidit. Exclamant famuli : frustraque levatum,
(Nam pater occiderat) referunt ad limina matris.
Accipit illa sinu, complexaque frigida nati
Membra sui, postquàm miserarum verba parentûm
Edidit; et matrum miserarum facta peregit;
Funera ducebat mediam lacrymosa per urbem;
Luridaque arsuro portabat membra ferêtro.

Forte viæ vicina domus, quâ flebilis ibat
Pompa, fuit : duræque sonus plangoris ad aures
Venit Anaxaretes, quam jam Deus ultor agebat.
Mota tamen : Videamus, ait, miserabile funus ;
Et patulis iniit tectum sublime fenestris.
Vixque bene impositum lecto prospexerat Iphin,
Diriguêre oculi : calidusque è corpore sanguis,
Inducto pallore, fugit; conataque retrò
Ferre pedes, hæsit : conata avertere vultus,
Hoc quoque non potuit; paulatimque occupat artus,
Quod fuit in duro jampridem pectore, saxum.

« Ne pensez pas que ce soit une fable. Salamine (147) conserve encore la statue qui cache Anaxarete, et dans cette ville est un temple consacré à Vénus *Spéculatrice* (148). N'oubliez donc pas, aimable Nymphe, cette aventure. Déposez votre fierté, je vous en conjure, et unissez-vous à votre amant. Ainsi, puissent les gelées du printemps respecter les boutons des arbres de Pomone, et les vents rapides ne pas en emporter les fruits ! »

Alors, le Dieu qui sait prendre toutes les formes, et qui venoit de parler en vain, se dépouille de sa fausse vieillesse, reprend les graces du jeune âge, et se montre à la Nymphe tel que brille le Soleil sortant du sein des nuages qui obscurcissoient son éclat. Il se préparoit à employer la force, mais la force n'est plus nécessaire. La beauté du Dieu vient de charmer Pomone, et son cœur partage enfin les transports qu'elle inspire.

Après la mort de Procas, le violent Amulius (149) usurpe l'empire, et Numitor, son frere, qu'il en avoit chassé, est rétabli sur le trône, dans sa vieillesse, par la valeur de ses petits-enfants. Romulus (150) jette les fondements de Rome pendant qu'on célébroit les fêtes de Palès (151). Tatius et les Sabins lui déclarent la guerre. Tarpéia (152) leur ouvre le chemin du Capitole. Mais

Neve ea ficta putes: Dominæ sub imagine signum
Servat adhuc Salamis. Veneris quoque nomine templum
Prospicientis habet. Quorum memor, ô mea, lentos
Pone, precor, fastus, et amanti jungere, Nymphæ.
Sic tibi nec vernum nascentia frigus adurat
Poma; nec excutiant rapidi florentia venti.

Hæc ubi, nequicquam formas Deus aptus in omnes,
Edidit; in juvenem rediit: et anilia demit
Instrumenta sibi: talisque apparuit illi,
Qualis ubi oppositas nitidissima Solis imago
Evicit nubes, nullâque obstante, reluxit.
Vimque parat: sed vi non est opus; inque figurâ
Capta Dei Nymphe est: et mutua vulnera sentit.

Proximus Ausonias injusti miles Amulî
Rexit opes: Numitorque senex, amissa, nepotum
Munere, regna capit: festisque Palilibus Urbis
Mœnia conduntur. Tatiusque, patresque Sabini
Bella gerunt: arcisque viâ, Tarpeia, reclusâ,
Dignâ animam pœnâ congestis exuit armis.

le châtiment suit le crime, elle périt étouffée sous les boucliers entassés sur son corps. Les Sabins s'approchent en silence, tels que des loups cruels et ravissants. Ils viennent surprendre les Romains livrés au sommeil, et se présentent aux portes que Romulus avoit fermées d'un bras puissant. Une de ces portes est ouverte par Junon, et tourne sans bruit sur ses gonds : Vénus seule l'entend, et l'auroit refermée, s'il étoit permis à un Dieu de détruire l'ouvrage d'un autre Dieu (153). Les Naïades de l'Ausonie habitoient alors une fontaine limpide auprès du temple de Janus. La Déesse réclame leur secours : elles accueillent sa juste priere, ouvrent toutes les sources dont les eaux s'étendent et forment un liquide rempart. Cependant le temple de Janus n'est pas encore inaccessible, et les flots n'en ferment pas tous les chemins. Les Naïades chargent de soufre la fontaine, et allument le bitume dans ses canaux souterrains (154). Une vapeur brûlante s'éleve à la surface; cette onde, qui naguere le disputoit en fraîcheur à celles qui descendent des Alpes, ne le cede pas en violence au feu même, et les doubles portes du temple fument, atteintes de ses flots bouillants. Ainsi Rome est en vain ouverte aux Sabins; un nouveau fleuve les arrête, et donne aux Romains le temps de se reconnoître et de s'armer. Romulus marche à leur tête; le combat s'engage; la terre

Inde sati Curibus, tacitorum more luporum,
Ore premunt voces; et corpora victa sopore
Invadunt: portasque petunt, quas objice firmâ
Clauserat Iliades. Unam tamen ipsa recludit,
Nec strepitum verso, Saturnia, cardine fecit.
Sola Venus portæ cecidisse repagula sensit:
Et clausura fuit; nisi quod rescindere nunquam
Dîs licet acta Deûm. Jano loca juncta tenebant
Naïdes Ausoniæ, gelido rorantia fonte:
Has rogat auxilium. Nec Nymphæ justa petentem
Sustinuêre Deam: venasque et flumina fontis
Elicuêre sui. Nondum tamen invia Jani
Ora patentis erant, neque iter præcluserat unda.
Lurida supponunt fœcundo sulfura fonti,
Incenduntque cavas, fumante bitumine, venas.
Viribus his aliisque vapor penetravit ad ima
Fontis: et Alpino modò quæ certare rigori
Audebatis, aquæ, non ceditis ignibus ipsis.
Flammiferâ gemini fumant aspergine postes;
Portaque, nequicquam rigidis permissa Sabinis,
Fonte fuit præstructa novo; dum Martius arma

est bientôt couverte de morts des deux partis, et le glaive impie mêle le sang du gendre à celui du beau-pere. Enfin, on cesse de combattre, la paix termine la guerre, et Tatius (155) partage le trône de Romulus.

Tatius n'étoit plus, et Romulus donnoit aux deux peuples d'égales lois, lorsque, déposant son casque, Mars s'adresse, en ces termes, au puissant souverain des Dieux et des hommes :

« Il est temps, ô mon pere, puisque l'Empire « romain est affermi sur ses grands fondements, et « qu'un seul maître y donne des lois; il est temps, « en m'accordant la récompense que tu m'as pro- « mise et dont mon fils est digne, de l'enlever de « la terre, et de le placer dans le ciel (156). Un « jour, en présence des Dieux assemblés, tu dis : « Romulus viendra s'asseoir parmi les Immortels. » « Je m'en souviens, et cette promesse solennelle « est gravée dans mon cœur par la reconnoissance. « Qu'elle reçoive enfin son accomplissement! »

Jupiter consent : il enveloppe les airs de nuées obscures, et, par le tonnerre et la foudre, effraie

Indueret miles. Quæ postquàm Romulus ultro
Obtulit, et strata est tellus Romana Sabinis
Corporibus, strataque suis; generique cruorem
Sanguine cum soceri permiscuit impius ensis:
Pace tamen sisti bellum, nec in ultima ferro
Decertare, placet; Tatiumque accedere regno.

Occiderat Tatius, populisque æquata duobus,
Romule, jura dabas: positâ cùm casside Mavors
Talibus affatur Divûmque hominumque parentem:

Tempus adest, genitor (quoniam fundamine magno
Res Romana valet, nec præside pendet ab uno),
Præmia, quæ promissa mihi dignoque nepoti,
Solvere, et ablatum terris imponere cœlo.
Tu mihi, concilio quondam præsente Deorum,
(Nam memoro, memorique animo pia verba notavi),
Unus erit, quem tu tolles in cærula cœli;
Dixisti: Rata sit verborum summa tuorum.

Annuit Omnipotens: et nubibus aëra cæcis

l'univers (157). A ce signal, Mars connoît que sa demande est accordée. Appuyé sur sa lance formidable, le Dieu qui ne connoît point la crainte, s'élance sur son char sanglant, hâte du fouet ses coursiers rapides, précipite obliquement leur route dans les airs, descend et s'arrête sur le sommet du mont Palatin, qu'ombrage un bois épais. C'est là qu'en ce moment Romulus rendoit au peuple les oracles de sa justice. Le Dieu l'enleve, et ce que son corps eut de mortel s'évanouit dans les airs, comme la balle de plomb lancée par la fronde, s'embrase et se perd dans la nue. Le front du héros a pris l'éclat de la majesté des Dieux, et, plus digne de l'encens de la terre, il est tel qu'on le voit dans son temple, sur le mont Quirinus (158).

Cependant Hersilie (159) pleuroit la mort de son époux. Junon commande à Iris de descendre par le chemin éclatant et courbé qui marque son passage, et de consoler, par le discours suivant, cette veuve affligée:

« O le premier ornement du Latium et du peu-
« ple latin, vous qui fûtes digne d'être la femme
« du grand Romulus, et qui l'êtes maintenant du
« nouveau Dieu des Romains, cessez vos pleurs,



B. Duvivier del. Mariage sculp.

Le Dieu l'enlève .... il est tel qu'on le voit, dans son temple, sur le mont Quirinal.

Occuluit, tonitruque et fulgure terruit orbem.
Quæ sibi promissæ sensit data signa rapinæ,
Innixusque hastæ, pressos temone cruento
Impavidus conscendit equos Gradivus, et ictu
Verberis increpuit: pronumque per aëra lapsus
Constitit in summo nemorosi colle Palatî;
Reddentemque suo jam regia jura Quiriti
Abstulit Iliaden. Corpus mortale per auras
Dilapsum tenues: ceu latâ plumbea fundâ
Missa solet medio glans intabescere cœlo.
Pulchra subit facies, et pulvinaribus altis
Dignior, et qualis trabeati forma Quirini.

Flebat ut amissum conjux, cùm regia Juno
Irin ad Hersiliam descendere limite curvo
Imperat; et vacuæ sua sic mandata referre:

O et de Latiâ, ô et de gente Sabinâ
Præcipuum matrona decus; dignissima tanti
Ante fuisse viri conjux, nunc esse Quirini!
Siste tuos fletus: et, si tibi cura videndi

« et, si vous desirez revoir votre époux, suivez-moi « dans ce bois sacré qui couvre de sa verdure le « mont Quirinus, et de son ombre le temple du « roi de Rome. »

Iris obéit, et, glissant sur la terre par l'arc où se nuancent toutes les couleurs, elle adresse à Hersilie le discours prescrit par Junon. La reine, levant à peine un œil modeste : « O Déesse, dit-« elle, car quoiqu'il me soit difficile de dire qui « vous êtes, je dois penser que vous n'êtes point « une simple mortelle; conduisez, ô conduisez-« moi, montrez-moi mon époux; et si les destins « permettent que je le voie encore une fois, je « croirai avoir vu le ciel même. »

Aussitôt elle marche avec la Déesse vers la colline sacrée. Une étoile descendue des régions de l'Éther, s'arrête devant Hersilie, et, entourant ses cheveux d'une vive lumiere, l'éleve, remonte, et disparoît avec elle dans les airs. Le fondateur de Rome (160) la reçoit dans ses bras, change en même temps sa nature et son nom; il l'appelle *Ora*, et c'est aujourd'hui la Désse que les Romains honorent réunie à Quirinus (161).

Conjugis est, duce me lucum pete, colle Quirino
Qui viret, et templum Romani regis obumbrat.

Paret: et in terram pictos delapsa per arcus,
Hersiliam jussis compellat vocibus Iris.
Illa verecundo vix tollens lumina vultu:
O Dea (namque mihi, nec quæ sis dicere promptum est;
Et liquet esse Deam), duc, ô duc, inquit: et offer
Conjugis ora mihi. Quæ si modò posse videre
Fata sėmel dederint, cœlum aspectasse fatebor.

Nec mora: Romuleos cum virgine Thaumanteâ
Ingreditur colles. Ibi sidus ab æthere lapsum
Decidit in terras: à cujus lumine flagrans
Hersiliæ crinis cum sidere cessit in auras.
Hanc manibus notis Romanæ conditor urbis
Excipit: et priscum pariter cum corpore nomen
Mutat, Oramque vocat: quæ nunc Dea juncta Quirino est.

EXPLICATION DES FABLES
ET NOTES DU LIVRE XIV.

(1) Voy. liv. IX, note 33. Glaucus est appelé par Ovide *Œuboïcus*, parceque la ville d'Anthédon, près de laquelle il subit sa métamorphose, étoit vis-à-vis l'isle d'Eubée.

(2) Les poëtes ont feint qu'Encelade, Typhée, et les autres Géants, foudroyés par Jupiter, étoient étendus vivants sous le poids de l'Etna, et qu'ils continuoient de lancer contre le ciel des pierres et des flammes. Valérius-Flaccus dit, en parlant de Typhée, dans le onzieme livre de son poëme :

omnis anhelat
Trinacria, injectam fesso dum pectore molem
Commovet experiens.

(3) Les champs incultes, mais fertiles des Cyclopes, sont aujourd'hui appelés *Li Fariglioni*.

Insula Cyclopum fortunatissima fertur.
Non illîc curvus glebas effingit arator.

(Voy. *Strabon*, liv. XIII; *Odyssée*, liv. IX).

(4) Rhége ou Rhegium, aujourd'hui *Reggio*, ville du pays des Bruttiens (Calabre), bâtie par Jocaste, fils d'Éole, et séparée de Zancle (Messine) par le détroit.

Rhége tire son nom, suivant Pline, d'un mot grec qui signifie *séparer*, parceque, suivant une tradition adoptée par tous les poëtes, c'est en ce lieu que la Sicile fut séparée autrefois du continent par un tremblement de terre. (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Pomponius Mela*, l. II, ch. 4; *Justin*, l. IV, ch. 1. *Macrobe*, *Saturn.* l. II, ch. 11, etc.)

(5) Le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile est connu aujourd'hui sous le nom de *Phare de Messine*. La partie qui confine à la Sicile étoit appelée, par les anciens, le détroit de Charybde. La partie qui est près de l'Italie, étoit le détroit de Scylla.

> Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
> Obsidet. (Virg. Æneid. lib. III.)

L'abréviateur de Trogue-Pompée donne une explication naturelle de la fable de Charybde et de Scylla : « *Hinc fabulæ Scyllam et Charybdim peperere; hinc latratus auditus, hinc monstri credita simulachra, dum navigantes magnis vorticibus pelagi decidentis exterriti, latrare putant undas, quas sorbentis æstus vorago condidit. Ea est procul inspicientibus natura loci ut sinum maris non transitum putes; quò cum accesseris, discedere ac sejungi promontoria, quæ anteà juncta fuerant, arbitrere*. (Justin, lib. IV.)

Suivant les étymologies grecques, le nom de Scylla signifie *dépouiller*, et celui de Charybde, *engloutir*. Mais Samuel Bochart, pour se rapprocher de Justin, tire ces deux étymologies de la langue phénicienne; et prétend

que le nom de Scylla signifie *ruine*, et celui de Charybde, *gouffre*.

(6) Ausonie, contrée de l'Italie, qui s'étendoit depuis Bénévent jusqu'aux environs de Capoue, et que les poëtes prennent souvent pour l'Italie entière. Les Ausones tiroient leur nom d'Ausone, fils d'Ulysse et de Calypso, qui alla s'établir dans cette contrée.

(7) Tyrrhene. Nom que les anciens donnoient à la mer de Toscane. Virgile dit dans l'Énéide, liv. I :

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor.

Les Tyrrhéniens, *Tyrrheni*, sont les mêmes que les Tusces, *Tusci* ou Toscans, que les Étrusques ou Étruriens. Quelques auteurs anciens les font venir de Lydie, sous la conduite de Tyrrhénus, fils du roi Atys et frère de Lydus. Mais Denys d'Halicarnasse prétend qu'ils étoient autocthones, c'est-à-dire originaires ou naturels du pays, et qu'ils s'étoient appliqués à la navigation avant l'arrivée de Tyrrhénus. La fable des matelots tyrrhéniens, changés par Bacchus en monstres marins, suppose l'ancienneté de leur marine. On attribue aux Tyrrhéniens l'invention de l'art des augures et des aruspices; celles des portiques, des licteurs, de la chaise curule, de la robe de pourpre, et de la trompette d'airain (Voy. *Hérodote*, *Apollodore*, *Strabon*, *Diodore de Sicile*, *Pomponius Mela*, *Pline*, *Pausanias*, etc.)

(8) Circé, fille du Soleil et de l'Océanide Perseïs ou Persa, et, suivant quelques auteurs, du Jour et de la

Nuit, est aussi célebre que Médée par ses enchantements. Le P. Hertling dérive le mot Circé de *Kirkos*, cercle magique. C'est en décrivant des cercles avec sa baguette que Circé, suivant les poëtes, faisoit descendre les étoiles du ciel. Elle étoit sœur d'Aétès, roi de Colchide, et de Pasiphaé, femme de Minos. Elle épousa un prince sarmate, qui l'emmena dans son royaume, et qu'elle fit mourir par le poison, afin de régner seule. Mais bientôt, révoltés de sa cruauté, ses sujets lui ôterent la couronne, et son pere la transporta à l'extrémité du Latium, sur des collines bordées d'un côté par la mer, de l'autre par des marais. Homere appelle cette contrée l'isle d'Éée; depuis elle prit le nom de *Circeï*, et on la nomme aujourd'hui *Monte Circello*.

Les crimes de Circé n'empêcherent pas de la mettre au rang des dieux. Du temps de Cicéron, elle étoit encore adorée dans l'isle d'Éée : elle avoit un autel dans une des isles appelées Pharmacuses, près de Salamine.

Bocace, dans sa *Généalogie des Dieux*, compte deux magiciennes du nom de Circé ; celle qui retint Ulysse à sa cour devoit le jour à la fille du Soleil.

Il est probable, dit l'abbé Banier, que jamais Circé n'a connu ni la Colchide, ni la Thrace ; qu'elle n'a passé pour être la sœur de Médée, qu'à cause de la ressemblance de leurs caractères ; qu'on ne leur a donné à l'une et à l'autre le Soleil pour pere que parcequ'elles avoient cultivé la même science, et qu'enfin on ne les a nommées magiciennes que d'après l'abus qu'elles ont fait des secrets qu'elles avoient appris ; ainsi leurs prétendus enchantements n'étoient pas un effet de leurs

connoissances, mais celui de leur beauté, qui attiroit plusieurs amants à leur cour, et les y faisoit périr dans les charmes de la volupté... Instruit des fables que l'on avoit répandues sur Médée, Homere a trouvé dans Circé les mêmes goûts, le même caractère, la même conduite; et d'après cette ressemblance, il a dit que ces deux femmes étoient sœurs, quoiqu'elles soient nées et qu'elles aient vécu dans des pays fort éloignés l'un de l'autre, puisque Médée demeuroit à l'extrémité du Pont-Euxin, et Circé, sur les côtes de l'Italie, vers la Sicile, à-peu-près dans le temps de la guerre de Troie.

Quelques écrivains ont confondu Circé avec l'Isis égyptienne, dont le fils Orus qui l'accompagne sur les monuments, prenoit tous les mois une forme différente, ce qui lui fit donner, par les Égyptiens, le nom de Circé, ou énigme.

Ææa étoit l'épithete donnée également à Circé, à Médée, à Calypso. Les grammairiens dérivent ce mot de l'interjection *Aï*, qui signifie *hélas*. Servius dit sur le troisieme livre de l'Énéide : *Ææa sic dicta ab asperantium* (ou *suspirantium*) *voce propter commutationes corporum illic celebratas*. Le même commentateur ajoute sur le septieme livre : *Dicebatur Ææus ab horrore transeuntium, quod homines mutabantur in feras.*

Circé a fourni le titre et le sujet de deux opéras, l'un de Th. Corneille et de Visé, mis en musique par Charpentier; il fut joué en 1676, et repris en 1705 avec un nouveau prologue et de nouveaux divertissements composés par Dancourt; l'autre de madame Saintonge, musique de Desmarets, fut représenté en 1694.

(9) Apollon avoit révélé à Vulcain l'adultere de Vénus avec le dieu Mars.

Stirpem perosa Solis invisi Venus,
Per nos catenas vindicat Martis sui.
(SENEC. Hippolyt.)

(10) On lit dans la plupart des éditions des Métamorphoses: *unoque duas ulciscere facto.* Mais ce mot *duas* ne présente aucun sens, puisqu'en vengeant Circé, Glaucus ne peut venger Scylla. En conservant le mot *duos* qui se trouve dans les meilleurs manuscrits, le sens est très beau, comme le remarque Banier.

(11) On trouve une semblable comparaison dans Virgile :

Ante leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces.

(12) Saint-Ange dit dans ses notes qu'il n'a pas traduit cette image poétique :

medio cum plurimus orbe
Sol erat, et minimas à vertice fecerat umbras,

parceque cette *circonlocution, dans notre langue, n'auroit pu se mêler à la description sans embarrasser la phrase;* et Saint-Ange se contente de dire : *loin des feux du jour !*

(13) Virgile dit : *Multis circum latrantibus undis.*

(14) Homere raconte, dans l'Odyssée, qu'Ulysse perdit

un grand nombre de ses compagnons dans le détroit de Scylla.

(15) Charybde (Voy. liv. VII, note 9).

(16) Ovide esquisse rapidement le sujet de l'Énéide, pour y amalgamer diverses métamorphoses, et ne s'arrête que rarement sur les traces de Virgile.

(17) Didon, reine et fondatrice de Carthage, étoit fille de Bélus, roi des Tyriens, petite-fille de Phénix, roi de Phénicie, et arrière-petite-fille d'Agénor, pere de Cadmus et d'Europe qui fut enlevée par Jupiter. Didon avoit été mariée à Sicharbas, prêtre d'Hercule, que Virgile appelle Sichée, et qui possédoit d'immenses trésors. Pygmalion, frere de Didon, assassina Sicharbas pour s'emparer de ses richesses. La veuve désolée dissimula son ressentiment, prépara sa fuite, se concerta avec les ennemis de Pygmalion, et s'embarqua avec une suite nombreuse, avec les trésors de Sicharbas et de Pygmalion, enlevés secretement et déposés sur les vaisseaux qui étoient dans le port. Elle aborda dans l'isle de Chypre, et y fit enlever cinquante filles qu'elle donna à ses compagnons de voyage. Jetée par la tempête sur les côtes d'Afrique, Didon acheta des habitants autant d'espace de terre que pouvoit en enfermer la peau d'un bœuf coupée en lanieres. Elle bâtit, dans cette enceinte, une citadelle, qui fut appelée *Byrsa*, mot grec qui veut dire cuir de bœuf. Le commerce rendit bientôt cette colonie florissante; la ville de Carthage s'éleva. Iarbas, roi de Mauritanie, demanda la main de la reine, fut refusé

et déclara la guerre. Les sujets de Didon la pressèrent d'épouser Iarbas; elle demanda quelque temps pour se déterminer. Mais, peu de jours après, prétextant un sacrifice aux mânes de Sicharbas, elle fit dresser un bûcher, y monta et s'y poignarda. Cette action courageuse lui fit donner le nom de *Didon*, mot phénicien qui signifie femme forte. Cette princesse n'étoit connue auparavant que sous le nom d'Élise (1). Voy. *Justin*, liv. XVIII, ch. 5; *Velleius Paterculus*, liv. II; *Herodien*, liv. V; *Paul Orose*, liv. IV, ch. 6).

C'est pour rattacher au temps même d'Énée le fondement de la haine des Carthaginois contre les Romains, que Virgile et Ovide ont représenté Didon abandonnée par le héros troyen, et se tuant de désespoir. C'est ainsi que l'auteur de l'Énéide a fait d'une femme fidele à la mémoire de son époux, une amante foible et sans vertu, et qu'il a supposé contemporains deux personnages dont près de trois siecles séparoient l'existence; mais Virgile a suivi la seconde partie du précepte d'Horace :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

Les anciens historiens varient sur l'époque de la fondation de Carthage. Justin et Paul Orose la placent soixante-douze ans avant celle de Rome; Velleius Paterculus ne compte que soixante-cinq ans; Eutrope en trouve quatre-vingt-quinze.

---

(1) Dido vero nomine Elisa ante dicta est. Sed post interitum, à Pœnis Dido appellata, id est virago punicâ linguâ. (Servius in lib. I, Æneid.)

Newton a voulu justifier Virgile du reproche d'anachronisme, dont on peut chercher les preuves dans l'ouvrage de Scaliger *de Emendatione Temporum :* la fondation de Carthage y est établie deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans après la prise de Troie ; dans le *Rationarium Temporum* du P. Pétau ; dans la savante dissertation de Bochart, sur le voyage d'Énée; et dans le commentaire de Bachet de Méziriac, sur l'épître de Didon à Énée.

On connoît l'épitaphe de Didon par Ausone :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito :
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Cette épitaphe a été ainsi traduite en vers françois :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort !
L'un, en mourant, cause ta fuite;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Didon a fourni aux poëtes françois le sujet de huit tragédies. Etienne Jodelle fit jouer en 1552, *Didon se sacrifiant.* Lagrange, Hardy, et Scudery traiterent le même sujet en 1576, 1603 et 1636. Bois-Robert publia, en 1642 , *Didon la chaste, ou les Amours d'Hiarbas.* Montfleury a fait aussi une *Didon;* celle de Lefranc de Pompignan, jouée en 1734, est la seule qui soit restée au théâtre. Elle a été parodiée sous le titre de *La Ramée et Dondon.* On connoît aussi deux opéras de *Didon*, celui de madame Saintonge, mis en musique par Desmarets, joué en 1693, remis en 1704; et celui de Marmontel, musique de Piccini, représenté en 1783.

(18) Ovide retrace ainsi la mort de Didon dans le troisieme livre des Fastes :

Arserat Æneæ Dido miserabilis igne,
Arserat exstructis in sua fata rogis.
Compositusque cinis, tumulique in marmore carmen
Hoc breve, quod moriens ipsa reliquit, erat:
Præbuit Æneas et caussam mortis et ensem;
Ipsa sua Dido concidit usa manu.

Ovide avoit déja placé les deux derniers vers dans son épître de Didon à Énée.

(19) LIBYE (Voy. liv. II, note 54).

(20) ÉRYX (Voy. liv. II, note 41).

(21) ACESTE, originaire de Troie par sa mere, et fils du fleuve Crinisius, étoit roi de Sicile, où il bâtit plusieurs villes. Ami d'Énée, il le reçut honorablement dans ses États (Voy. le cinquieme livre de l'Énéide).

(22) IRIS (Voy. liv. I, note 59).

(23) ÉOLE (Voy. liv. I, note 56).

(24) Les isles Vulcaniennes ou Éoliennes, connues aujourd'hui sous le nom d'isles de *Lipari*.

(25) PALINURE, pilote d'Énée et son ami, se laissa tomber dans la mer, tandis qu'il observoit les astres du haut de la poupe, dans le trajet d'Afrique en Italie.

Après avoir lutté trois jours entiers contre les flots et les vents, il nagea vers les rivages du Latium, où il fut massacré par les habitants. Le corps de Palinure étoit resté sans sépulture, lorsque Énée rencontra son ombre dans les Enfers. Pour la consoler, la Sibylle lui annonça qu'un tombeau seroit élevé au lieu même où il avoit péri, et que ce lieu porteroit le nom de Palinure. Ovide parle encore de Palinure dans ses poëmes *de Remedio Amoris*, et *in Ibin*, et dans les *Tristes*, liv. V, Élég. 6 (Voy. le cinquieme et le sixieme livres de l'*Énéide; Strabon*, liv. VI; *Pomponius Mela*, liv. II, ch. 4).

(26) Inarime ou Ænaria, aujourd'hui *Ischia*, petite isle volcanique, dans le golfe de Naples.

(27) Prochyte, ou Procida, aujourd'hui *Prochita* ou *Procita*, qu'on croit avoir été détachée d'Inarime par un tremblement de terre. Denys d'Halicarnasse (liv. I), dit qu'elle reçut son nom de la nourrice d'Énée (Voy. *Strabon*, *Pomponius Mela*, etc.)

(28) Pithécuse, petite isle de la mer Tyrrhénienne, près du promontoire de Misene, et que la plupart des auteurs croient être la même qu'Inarime ou Ænaria. Au sommet de l'isle étoit la ville de Pithécuse, fondée par Pithécus, et qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Julien. Suivant Strabon (liv. I), les éruptions du volcan Épopée, situé au milieu de l'isle, ont donné lieu à la fable d'imaginer que Tiphon est renversé sous cette isle. Plusieurs auteurs rapportent que le grand nombre

de singes qu'on y voyoit lui fit donner le nom de Pithécuse. Pline croit que le mot *pithos*, signifiant en grec *dolium*, grand vaisseau de terre, espece de tonneau dont les anciens se servoient pour conserver le vin, l'isle fut appelée *Pithécuse*, parceque la plupart de ses habitants étoient des potiers de terre. Diodore de Sicile compte en Afrique trois villes du nom de Pithécuse, et dit qu'on y rendoit aux singes un culte divin.

(29) CERCOPES. Le mot *cercops* signifie en grec comme en latin, un animal remarquable par sa queue, tel que le singe et le renard. On adoroit en Égypte une espece de singe appelé *cercopithéque*. L'étymologie de ce mot est *kerkos*, queue, et *pithekos*, singe. On lit dans Suidas, que les habitants d'Inarime étoient impies, méchants, trompeurs, et que Jupiter les changea tous en singes. Ils descendoient de Candale et d'Atlas, deux freres qui oserent violer leur parole donnée à Jupiter, et s'appliquerent à tromper, pour les perdre, tous les étrangers qu'ils attiroient dans leur isle. « Je hais, dit « Achille, comme les portes de l'Enfer, celui qui « pense d'une maniere et qui parle d'une autre. » Le sage Salomon dit dans le livre des Proverbes : *Os bilingue detestor*, je déteste la langue double. La fable des *Cercopes* prouve que les anciens avoient à se plaindre, comme les modernes, du parjure et de la dissimulation.

Diodore donne le nom de *Cercopes* à des brigands qui ravageoient la Lydie. Les Latins employoient aussi ce mot pour désigner les fripons : de là le proverbe cité par Festus. *Cercopum cœtus*, assemblée de fripons.

(30) Parthénope, premier nom de la ville de Naples, (étymologie *parthenos*, vierge, et *opé*, voix). Ce nom lui fut donné, dit Servius, d'une Sirene ainsi appelée, qui n'ayant pu réussir à charmer Ulysse et ses compagnons, s'étoit tuée de désespoir, et fut enterrée sur le rivage où s'éleverent les murs de Parthénope. Cette ville reçut le nom de *Neapolis* (ville nouvelle) depuis qu'elle eut été considérablement augmentée par les Calchidiens et les Pithécuséens qui vinrent s'y établir (Voy. *Strabon*, liv. I et V; *Velleius Paterculus*, liv. I, ch. 4, etc.)

(31) Misene, fameux trompette troyen, compagnon d'Hector et ensuite d'Énée qu'il suivit en Italie. On le disoit fils d'Eole, dieu des vents, sans doute parcequ'il souffloit dans un tube bruyant. Virgile dit dans le sixieme livre de l'Énéïde :

quo non præstantior alter
Ære ciere viros, Martemque accendere cantu.

Misene se noya sur les côtes de la Campanie, et les poëtes ont feint que, jaloux de son talent, Triton, trompette de Neptune, le précipita dans les flots. Les magnifiques funérailles que lui fit Énée, donnent lieu de croire que les trompettes de l'antiquité étoient des personnages plus importants que les trompettes modernes (Voy. l'*Énéide*, livre III et VI).

Le promontoire de Misene, aujourd'hui *Capo di Miseno*, dans le voisinage de Cumes, reçut son nom du tombeau qu'Énée y fit élever à son compagnon. On y remarque les ruines d'une ancienne ville. (Voy. *Strabon*, liv. V; *Pomponius Mela*, liv. II, ch. 4; *Tite-Live*, liv.

XXIV, ch. 13; *Florus*, liv. I, ch. 16; *Pline* le jeune, liv. VI, épîtres 16 et 20, etc.)

(32) Cumes, ville de la Campanie, entre les lacs Lucrin et Averne, qui fut fondée par une colonie de Grecs partie de Cumes, ville maritime de l'Asie Mineure, dans l'Éolide, et de Chalcis, ville d'Eubée. Servius croit que Cumes tire son nom des flots appelés *cumata* par les Grecs. Quand Dédale s'enfuit de Crete, il s'arrêta, dit-on, sur les rochers de Cumes, où il éleva un temple à Apollon. Auprès des ruines de cette ville, détruite depuis long-temps, est une grotte que la tradition dit avoir été l'Antre de la Sibylle qui, suivant Ovide et Virgile, conduisit Énée aux Enfers. Les eaux de Cumes ont été vantées pour leur salubrité.

(33) Sibylle (en grec et en latin *Sibylla*). Suivant Servius, ce mot est formé de Σιȣ̀ βȣλὴ, *Dei sententia*, voix de Dieu; car les Doriens et les Éoliens disoient Σιὸς pour Διὸς ou Θιὸς, Dieux.

Les auteurs anciens s'accordent sur l'existence, mais non sur le nombre des Sibylles. Platon semble n'en admettre qu'une, lorsqu'après avoir parlé de la Pythie et de la prêtresse de Dodone, il dit qu'il ne parlera point de la Sibylle. Martianus Capella, poëte latin qui vivoit dans le cinquieme siecle de l'Ere vulgaire, admet deux Sibylles, *l'Érythréenne* et la *Phrygienne*. Pline et Solin en comptent trois, l'*Érythréenne*, la *Sardienne* et la *Cuméenne*. Ausone dit qu'il y a trois Gorgones, trois Harpies, trois Furies, et trois Sibylles:

Et tres fatidicæ nomen commune Sibyllæ.

Élien en admet quatre, l'*Érythréenne*, la *Samienne*, la *Sardienne*, l'*Égyptienne*. Pausanias en reconnoît également quatre. Enfin, Varron, dont le sentiment est le plus suivi (1), en compte dix, et les nomme avec les auteurs qui en ont parlé avant lui : « La premiere, dit-il, étoit de Perse, ainsi que Nicanor, l'historien d'Alexandre-le-Grand, nous l'apprend : *primam fuisse de Persis*. La seconde étoit Libyenne ou de Libye, *Libycam* ou *Libyssam;* et Euripide en parle dans le prologue de sa tragédie, intitulée *Lamia*. Chrysippe, dans son traité de la Divination, fait mention de la troisieme, connue sous le nom de Delphienne, *Delphicam*. La quatrieme est la Cuméenne, ou celle de Cumes, ville d'Italie, *Cumæam in Italia;* Nevius en parle dans son livre de la guerre punique, et Pison dans ses Annales. L'Érythréenne est la cinquieme, *quintam Erythræam*; Apollodore dit qu'elle étoit de son pays : c'est celle-ci qui prédit aux Grecs partant pour Troie, qu'ils détruiroient cette ville, et qu'Homere débiteroit un jour bien des fables à ce sujet. La sixieme étoit de Samos, *Samiam;* et son histoire, selon Érathostene, se trouvoit dans les anciennes Annales des Samiens. La septieme étoit de Cumes, ville d'Éolide, *Cumanam*; on la nomme *Amalthée;* d'autres l'appellent *Démophile* ou *Hérophile*. Ce fut celle-là qui apporta un recueil de vers en neuf livres à Tarquin l'Ancien, et qui offrit de les lui céder pour

---

(1) Lactance regarde Varron comme le premier des savants de l'antiquité : *quo nemo doctior, ne apud Græcos quidem, nedum apud Latinos* (*de falsâ Religione*, l. I, c. 6.)

trois cents pieces d'or... La huitieme étoit l'Hellespontine, *Hellesponticam*, née au bourg de Marpesse, près de la ville de Gergythos, dans la Troade; Héraclide de Pont prétend qu'elle vivoit du temps de Solon et de Cyrus. La neuvieme, née dans la Phrygie, *Phrygiam*, faisoit son séjour à Ancyre. La dixieme, nommée Albunée, étoit de Tivoli, *Tiburtem;* les habitants des bords du fleuve Anienus l'honoroient comme une déesse. Sa statue, qui fut trouvée dans un gouffre, la représentoit avec un livre à la main. »

On voyoit, dit Pausanias, au-dessus du portique du temple de Delphes, une roche sur laquelle la Sibylle Hérophile avoit coutume de s'asseoir pour rendre ses oracles. Le même historien cite une autre Sibylle du même nom, mais beaucoup plus ancienne, qu'il croit avoir été la première femme qui ait eu le don de prophétie, et qu'il dit avoir été nommée Sibylle par les Africains. Les Grecs la faisoient naître de Jupiter et de Lamia, fille de Neptune. Les habitants de Délos lui attribuoient les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur d'Apollon. Cette Sibylle se prétend, dans ses vers, tantôt sœur, tantôt fille d'Apollon, et ailleurs fille d'une nymphe d'Ida et d'un pere mortel. « Les habitants d'Alexandrie, ajoute Pausanias, disent qu'Hérophile étoit sacristine du temple d'Apollon Sminthéen, et qu'elle expliqua le songe d'Hécube comme l'événement a prouvé qu'il devoit s'entendre. » Après avoir long-temps vécu à Samos, elle vint à Claros, puis à Délos, de là à Delphes, et elle finit ses jours dans la Troade, ou, du temps de Pausanias, qui vivoit sous les Antonins, on voyoit encore son tombeau, dans le bois sacré d'Apollon Smin-

théen, avec une épitaphe en vers élégiaques, gravée sur une colonne, et dont voici le sens : « Je suis cette « fameuse Sibylle qu'Apollon voulut avoir pour inter-« prete de ses oracles ; autrefois vierge éloquente, main-« tenant muette sous ce marbre, et condamnée à un « silence éternel. Cependant, par la faveur du Dieu, « toute morte que je suis, je jouis encore de la douce « société de Mercure et des Nymphes mes compagnes. » En effet, on voyoit près du tombeau de la Sibylle un Mercure de forme quadrangulaire, et des statues de nymphes près d'une source d'eau tombant dans un bassin.

Suivant Pausanias, Hypérochus comptoit une Sibylle de Cumes, ville d'Opique, contrée dont l'existence est inconnue, et il la nommoit *Démo ;* mais on ne connoissoit à Cumes aucun de ses oracles. On montroit seulement, dans le temple d'Apollon Delphien, une petite urne de marbre que l'on disoit contenir les cendres de cette Sibylle.

« Après *Démo*, continue Pausanias, les Hébreux qui habitent au-dessus de la Palestine, ont mis au nombre des prophétesses une certaine *Sabba*, qu'ils font fille de Bérose et d'Érymanthe. C'est elle-même que les uns appellent la Sibylle de Babylone, et les autres la Sibylle d'Égypte. »

Solin et Suidas donnent le nom d'Hérophile à la Sibylle d'Érythrée ; Eusebe le donne à celle de Samos, et la fait vivre du temps de Numa Pompilius. Diodore de Sicile désigne sous le nom de *Daphné*, et Tibulle sous le nom d'*Hériphile*, la Sibylle de Delphes, que Pausanias nomme *Hérophile*. Cælius Rhodiginus dit que la Sibylle de Phry-

gie étoit fille de Dardanus, et de Néso, fille de Teucer; qu'on l'honoroit particulièrement dans l'Asie Mineure, et qu'elle prophétisoit dans la ville d'Ancyre, entre la Galatie et la Paphlagonie.

La plus célebre de toutes les Sibylles est celle de Cumes, dont Virgile dit au sixieme livre de l'Énéïde :

> magnam cui mentem, animumque
> Delius inspirat vates.

Les uns la nomment *Daphné*, les autres *Manto;* plusieurs *Amalthée;* quelques uns *Phémonoé* ou *Déiphobe.* Ovide la dit fille de Glaucus; Servius, d'Hercule; mais la plupart des anciens lui donnent pour pere Tirésias. Virgile raconte qu'elle écrivoit ses oracles en vers sur des feuilles seches de palmier, qu'elle arrangeoit à l'entrée de sa caverne. Il falloit être assez adroit pour prendre ces feuilles dans le même ordre qu'elle les avoit présentées; car si le vent venoit à les déranger, elle dédaignoit de les rétablir dans leur ordre naturel : de sorte que ceux qui alloient pour la consulter, s'en retournoient quelquefois sans réponse.

Les Livres Sibyllins, nom donné au recueil de vers attribués aux Sibylles, sont célebres dans l'histoire Romaine. Denys d'Halicarnasse, Pline, Aulu-Gelle, Lactance, Solin, et Servius, racontent qu'une femme inconnue se présenta un jour soit à Tarquin l'Ancien, soit à Tarquin le Superbe, et qu'elle lui offrit neuf volumes de vers pour lesquels elle demanda trois cents pieces d'or. Le roi, ayant rejeté son offre avec mépris, cette femme jeta dans les flammes trois de ces livres, et demanda, sans s'émouvoir, le même prix des six autres.

Un second refus lui fit brûler tranquillement trois autres livres, et elle demanda la même somme pour ceux qui restoient, en menaçant de les détruire par le feu. Tarquin, trouvant sans doute alors un air d'inspiration à cette femme, ordonna qu'on lui payât les trois cents pieces d'or. Dès que la Sibylle eut reçu cette somme, elle recommanda au prince de garder soigneusement ces trois livres, et elle disparut pour toujours. Si cette histoire a tout l'air d'une fable, il est du moins certain qu'on conservoit à Rome un recueil de vers Sibyllins, et qu'on les croyoit dépositaires des destins de Rome. Il y avoit dans cette ville un collége de prêtres, appelés d'abord Duumvirs, puis Decemvirs, et ensuite Quindecemvirs, parcequ'ils furent successivement au nombre de deux, de dix et de quinze, pour veiller à la conservation des livres Sibyllins, et pour les consulter dans les calamités publiques. Les ambitieux employerent souvent ces prétendus oracles. P. Lentulus Sura, un des chefs de la conjuration de Catilina; Pompée et Jules César, les firent servir de voie à leurs desseins, et les augures surent tirer parti de leur obscurité mystérieuse.

Ces livres étoient conservés au temple de Jupiter Capitolin, où ils furent consumés par un incendie du temps de Sylla. Les Romains s'empresserent d'envoyer des députés en différents endroits de l'Asie et de l'Afrique, pour se procurer de nouveaux livres Sibyllins. P. Gabinus, M. Octavius et L. Valerius en rapporterent un grand nombre; le sénat et le collége sacerdotal en choisirent plusieurs. Dans la suite, Auguste les fit renfermer dans deux cassettes que l'on déposa sous une statue d'Apollon : on en retira plusieurs sous Tibere, et, l'an

de J.-C. 399, l'empereur Honorius les fit brûler. Il paroît que le reste de cette seconde collection est perdu; car les huit livres de vers Sibyllins qui sont venus jusqu'à nous, sont évidemment apocryphes, quoiqu'ils contiennent peut-être quelques unes des anciennes prédictions, et que plusieurs peres de l'Église les aient cités en témoignage contre les païens. Les prophéties qu'on y trouve sur les mysteres du Christianisme sont beaucoup plus claires que celles d'Isaïe et des autres prophetes. Il y est parlé du Paradis terrestre, de l'Arche de Noé et de la longue vie des Patriarches. On est étonné d'y trouver les miracles de J.-C., sa passion, sa mort et sa résurrection, comme si Dieu s'étoit révélé d'une maniere plus sensible et plus détaillée aux prêtresses des païens qu'aux prophetes de son peuple. D'ailleurs ces livres ne portent aucun caractere de la Grece antique; il est aisé de reconnoître en les lisant, ou qu'ils ont été fabriqués dans le second siecle de l'Église, ou que, s'ils sont plus anciens, ils ont été altérés par de pieuses fraudes en faveur du Christianisme, comme ils l'avoient été en faveur du paganisme sous le regne d'Auguste, et, suivant Tacite (Ann. liv. VI, ch. 12), dès le temps même de Sylla. Quoi qu'il en soit, Justin, Lactance, saint Clément d'Alexandrie, saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, et plusieurs autres peres de l'Église ont été dupes de cette supercherie. Dans la prose des morts, on invoque encore aujourd'hui le témoignage de la Sibylle conjointement avec celui du prophete David : *Teste David cum Sibyllâ.*

Les huit livres des vers Sibyllins ont été imprimés sous le titre de *Sibyllina oracula*, avec la version latine

de Sébastien Castalion, dans le dernier volume de la *Magna Bibliotheca veterum Patrum*, imprimée à Paris en 1654, 14 vol. in-fol. Jean Opsopæus avoit publié les mêmes livres Sibyllins avec des notes, et le livre d'Onuphre Panvini de *Sibyllis et carminibus sibyllinis*. Paris, 1599, quatre parties en un vol. in-8°. Il y a une autre édition de Paris, également bonne, donnée en 1607. Servais Galle fit imprimer les mêmes Oracles sibyllins à Amsterdam en 1689, in-4°, *cum notis Variorum;* et l'année précédente il avoit publié, dans la même ville, deux volumes in-4° intitulés : *Dissertationes de Sibyllis earumque oraculis*. Galle combat Socin, qui nioit l'existence des Sibylles; mais il prétend qu'elles étoient inspirées par le démon, et il ne croit pas à leur virginité. Saint Jérôme n'a pas fait attention à ce que dit l'une de ces prophétesses :

Mille mihi lecti, connubia nulla fuerunt.

Parmi les auteurs qui ont parlé des Sibylles, nous citerons Platon dans le Phædon, Aristote, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Pausanias, Strabon, Suidas, Diodore de Sicile; Ovide, Virgile, Properce, Tibulle, Lucain, Juvénal, Servius, Ausone, Ælien, Pline, Solin, Varron, Cicéron, Tite-Live, Florus, Tacite, Suétone, Valere-Maxime, Ammien-Marcellin, Macrobe, Aulu-Gelle, Justin, saint Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, Lactance, Eusebe, Nicétas, Zonare, etc.

Les jésuites Possevin et Crasset (1) ont défendu l'au-

---

(1) *Dissertation sur les Sibylles*, Paris, 1678.

thenticité des huit livres Sibyllins; elle a été attaquée par Galle, Blondel (1), et plusieurs autres écrivains protestants. Pierre Petit, dans un savant ouvrage (2), a voulu prouver, contre le sentiment de Varron, qu'il n'y avoit eu qu'une Sibylle.

(34) Averne (Voy. liv. V, note 58, et liv. X, note 8).

(35) Élysée ou Champs-Élysées. Nom donné par les anciens à la région des Enfers, où ils plaçoient les ombres des bienheureux. Pindare, cité par Plutarque, appelle ces tranquilles demeures: « L'auguste palais de « Saturne, une isle fortunée sur laquelle jamais la nuit « n'étend ses sombres voiles. Là d'agréables zéphirs « s'élevent de la mer, et promenent dans les airs le « parfum délicieux qu'exhalent les fleurs qui couvrent « cette heureuse contrée, et dont l'éclat le dispute à « celui de l'or. Les unes sortent de la terre, les autres « naissent dans des ruisseaux limpides; on en voit sur « les arbres à côté des fruits dont ils sont couronnés. »

Homere, dans le troisieme livre de l'Odyssée, dit des Champs-Élysées : « Les ombres y menent une vie douce « et tranquille; les neiges, les pluies, les frimas n'y dé- « solent jamais les campagnes : en tout temps on y res- « pire un air tempéré; d'agréables zéphirs qui s'élevent « de l'Océan rafraîchissent continuellement cette heu- « reuse contrée. »

---

(1) *Discours sur les Sibylles.*

(2) Imprimé à Leipsig, 1686, in-8°.

Virgile et Claudien, en faisant aussi la description de ces demeures fortunées disent qu'elles ont un Ciel, un Soleil et des astres particuliers. L'Élysée est placé, par Platon, sous terre, ou sous nos antipodes; par Homere et Hésiode, à l'extrémité de la Terre, et sur les bords de l'Océan; par Plutarque, au centre de la Terre; par Macrobe, dans une sphere particuliere; par Lucain, près de la Lune; par Isacius, près des Colonnes d'Hercule, dans l'isle de Gades; par Denys le géographe, dans les isles Blanches du Pont-Euxin. D'autres supposent les Champs-Élysées dans les isles Canaries, ou dans les isles de Schetland, ou dans l'Islande, qui étoit la Thulé des Anciens, etc.

(36) Les Anciens divisoient le Monde en trois parties, le Ciel, la Terre et les Enfers, qui sont appelés par Ovide, *regna novissima Mundi.*

(37) Suivant une antique opinion, l'homme étoit composé de trois parties, l'ame, le corps et l'ombre; l'ame tendoit vers le Ciel; le corps étoit rendu à la Terre, et l'ombre descendoit aux Enfers.

(38) Cette belle maxime, *Invia virtuti nulla est via*, est exprimée avec force et précision: « Ce seroit, dit Rollin, se priver d'un des plus grands fruits que l'on doive retirer de la lecture des poëtes, que de n'y pas remarquer avec soin les excellentes maximes qui y sont répandues, et qui peuvent servir de principes pour former les mœurs et pour régler la conduite de la vie. »

(39) Rameau d'or. Servius raconte l'origine de la fable

du Rameau d'or. Il étoit consacré à Proserpine, et croissoit sur un arbre touffu, dans une forêt voisine de l'antre où la Sibylle de Cumes rendoit ses oracles; à peine l'avoit-on arraché qu'il en renaissoit un autre de même métal. Il falloit être muni de ce précieux rameau, pour pouvoir descendre dans les Enfers, afin d'en faire hommage à l'épouse de Pluton. Dans le sixieme livre de l'Énéïde, ce sont deux colombes envoyées par Vénus qui font trouver à Énée le Rameau d'or. On croit que, par cette fable, les poëtes ont voulu faire entendre que l'or ouvre toutes les portes, même les plus inaccessibles.

(40) Le mot *Junonis* signifie ici *reginæ.* Le nom propre est employé pour le nom commun. Proserpine avoit un bois qui lui étoit consacré près de l'Averne.

(41) Ovide se contente ici d'indiquer ce qui fait le sujet du sixieme livre de l'Énéïde.

(42) Énée dit à la Sibylle, dans l'Énéïde :

> Tum Phœbo et Triviæ solido de marmore templum
> Instituam, festosque dies de nomine Phœbi.
> Te quoque magna manent regnis penetralia nostris:
> Hîc ego namque tuas sortes, arcanaque fata
> Dicta meæ genti ponam, lectosque sacrabo,
> Alma, viros.

(43) Par ce mot *voix*, il ne faut pas entendre seulement un vain son qui frappe l'air, mais une voix prophétique : *neque patiar* (dit Varron, liv. I, ch. 1) *Sibyl-*

lam non solum cecinisse, quæ, dum viveret, prodesset hominibus, sed etiam quæ cum perisset ipsa, etc.

(44) Caiette, ville maritime d'Italie, voisine de la Campanie, reçut son nom de *Caieta*, nourrice d'Énée, qui y fut enterrée (Voy. l'*Énéïde*, liv. VII).

(45) Macarée, l'un des compagnons d'Ulysse, né sur le mont Nérite, dans l'isle d'Ithaque, n'est connu que par ce qu'en dit Ovide dans le quatorzieme livre des Métamorphoses.

(46) Achéménide, fils d'Adamaste, natif d'Ithaque, et l'un des compagnons d'Ulysse. Ovide en parle encore dans la seconde des élégies *ex Ponto*, liv. II, et dans le poëme *in Ibin*.

Le récit d'Achéménide est un des plus beaux morceaux du poëme des Métamorphoses. Ovide a voulu lutter avec Virgile, et ne lui est pas resté inférieur. Nous nous bornerons à citer du récit qu'Achéménide fait dans le troisieme livre de l'Énéide, le portrait de ce malheureux Grec :

> Cùm subitò è sylvis, macie confecta supremâ,
> Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
> Procedit, supplexque manus ad littora tendit.
> Respicimus : dira illuvies, immissaque barba,
> Consertum tegmen spinis ; at cætera Graius.

(47) Saint-Ange traduit ainsi ce passage : *Elisi trepident sub dentibus artus* :

sous mes dents écrasés,
Et la chair et les os *craquetants* et brisés.

«C'est, dit-il, la première fois que le verbe *craqueter* se trouve employé dans des vers d'une poésie soutenue. La remarque est juste; mais l'auteur trouve de l'*élégance* dans ce mot, qui, dit-il, fait *onomatopée*, et il se trompe. Scarron eût pu l'employer dans son *Virgile travesti*, où il dit :

Je l'ai vu, cet épouvantable,
Prendre un mien ami par le rable
Et le *croquer* comme un lardon ;
Et puis, Dieu me fasse pardon,
Prendre un autre sien camarade,
Et, lui donnant une froissade
Contre le roc de sang enduit,
Comme l'autre, sans être cuit,
Le *gober* en huître à l'écaille,
Os, chair, tripes, boudins, entraille.

(48) Ovide et Virgile ont décrit, avec toutes les ressources de l'imagination et du style, l'aventure d'Achéménide. C'est le même fond, ce sont les mêmes détails : jamais deux épisodes si semblables n'ont été plus dignes d'être mis en parallele. Ovide représente Polypheme *ejectantemque cruentas ore dapes;* Virgile peint ce monstre,

saniem eructans ac frusta cruento
Per somnum commista mero.

Cet horrible tableau est difficile à rendre avec toute son

énergie, dans une langue orgueilleuse et pauvre, et qu'un goût délicat rend encore plus rebelle.

(49) Hippotas, nom du pere d'Éole, qui a fait donner au dieu des vents le surnom d'Hippotadès (Voy. le dixieme livre de l'*Odyssée*).

(50) Il ne faut pas croire, dit Plutarque dans sa *Maniere de lire les poëtes*, que tout soit allégorique dans leurs ouvrages, ni que rien ne le soit. Ce qu'Homere dit d'Éole dans l'Odyssée, est une ingénieuse allégorie que les poëtes grecs et latins ont répétée. Ceux qui ont voulu expliquer les fables, croient qu'Éole étoit un prince sage, accordant l'hospitalité à ceux que le hasard ou la tempête jetoit dans une des isles Éolides soumises à ses lois; donnant aux voyageurs d'utiles avis sur les écueils des mers voisines; habile à connoître les vents par l'inspection de la fumée des volcans, et souvent consulté dans un temps où la navigation étoit encore très imparfaite. Homere lui donne douze enfants, et désigne sans doute par là les douze vents principaux qu'il avoit observés avec quelque exactitude. La fable d'Éole est encore en crédit chez les Lapons. On dit que ces peuples ignorants et grossiers vendent les vents à ceux qui s'embarquent, et leur promettent, moyennant une certaine récompense, de tenir prisonniers ceux qui pourroient rendre leur navigation difficile et périlleuse.

(51) Toscane ou Tuscie, ou Étrurie, connue plus anciennement sous le nom de Tyrrhénie (Voy. note 7).

(52) Éolie, nom donné par les Anciens aux sept isles Vulcanies ou de Lipari, qui sont entre la Sicile et l'Italie, du côté du promontoire de Pélore (Voy. *Diodore* de Sicile, liv. V, *Strabon*, liv. VIII; *Pline*, liv. III). Homere ne parle que d'une de ces isles qu'il nomme Éolie, quoiqu'il n'y en ait aucune en particulier qui ait porté ce nom. C'est dans une de ces isles que les poëtes ont placé les forges de Vulcain. Bochart voulant expliquer cette fable, dit que les Phéniciens ayant remarqué les volcans de Lipari, avoient nommé cette isle *Nibaras* ou *Nibras*, c'est-à-dire le *flambeau*, et que du mot *Nibaras* a été formé, par corruption, celui de Lipari (*Chanaan*, lib. I). Dolomieu a publié, en 1783, in-8°, un *Voyage aux isles de Lipari, ou notices sur les isles Æoliennes, pour servir à l'histoire des volcans.*

(53) Lestrygons, peuples antropophages, originaires de Sicile, qu'on dit être les mêmes que les Léontins, voisins des Cyclopes, ou habitants du mont Étna. Homere avoit peint, avant Ovide, les Lestrygons non seulement comme des antropophages, mais comme des géants. La Lestrygonie n'étant indiquée dans l'Odyssée que par le nom de *Lamus*, ville bâtie par un prince Lestrygon venu de Sicile, on croit qu'Homere a voulu désigner la ville de Formies dans la Campanie. Pline dit (liv. III, ch. 5 et 8) que Formies fut autrefois habitée par les Lestrygons. Horace, dans la seizieme ode du troisieme livre, prend le mot *Læstrygonia* pour *Formiana.*

(54) Lamus, ancien roi des Lestrygons, donna son

nom à la ville que ces peuples féroces habitoient dans la terre de Labour. Le mot *Lamus* signifie *dévorateur*. On donne le nom de *Lamie* ou *Lamia*, à une reine de Lybie qui fendoit le sein des femmes grosses pour dévorer leurs enfants.

(55) Antiphate. (Voy. la fable de ce géant antropophage dans le dixieme livre de l'Odyssée. Ovide parle encore d'Antiphate dans le quatrieme livre des Fastes, dans la dixieme épître du quatrieme livre *ex Ponto*, et dans le poëme *in Ibin*).

(56) Ce vers d'Ovide :

Una tamen, quæ nos ipsumque vehebat Ulyssem,

rappelle le 113e vers du livre 1er de l'Énéide :

Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem.

(57) Circé pesoit les plantes; on lit dans une note de l'édition dite *Variorum* : *Neque enim pharmaca nisi ponderentur rectè componi possunt.*

(58) Érasme explique ainsi cette fable : *Quin aliud innuit Circes fabula, veneficiis homines vertentis in feras, nisi quod homines rationis clavo destituti in pecudum degenerant naturam, libidine scilicet in ursos, rapacitate in lupos, ebrietate in sues, ferociâ in leones*, etc.? *Quid Ulysses, non mutatus, nisi constantem sapientis habitum, qui nec affectuum illiciis, nec discriminum terroribus ab honesto abduci potest ?*

(59) Dans la traduction attribuée à Malfilâtre, on lit : « Aussitôt (j'ai honte de vous le raconter) tout notre corps se couvre de soies rudes, et nous sommes changés en pourceaux. « Ce n'est pas là *traduire*, mais *détruire*, comme le remarque Saint-Ange ; mais pour être moins infidele, le poëte n'est pas toujours plus heureux, et ces mots *cætis horrescere cæpi, nec jam posse loqui*, sont rendus avec peu d'élégance dans ces vers :

Je sens des crins d'un porc mon corps se hérisser ;
Je me plains d'un cri rauque et perds la voix humaine.

(60) MOLY. Homere parle de cette plante merveilleuse dans le dixieme livre de l'Odyssée. Meursius et plusieurs autres croient que c'est la rue sauvage. Madame Dacier a vu dans la racine noire et dans la fleur blanche de la plante donnée à Ulysse, la sagesse dont les racines sont ameres, les fleurs suaves et les fruits nourrissants.

(61) La Fontaine a composé une belle fable sur cette métamorphose ; mais il suppose que les compagnons d'Ulysse, changés en lions, en ours, en loups, en éléphants, refuserent tous de reprendre leur premiere forme.

Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit :
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoient leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au los des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

(62) La parabole de l'Enfant prodigue, que l'Évangile dit avoir été réduit à garder les pourceaux, offre le même emblême et la même moralité que la métamorphose des compagnons d'Ulysse en ces animaux immondes.

(63) On ne pouvoit employer un tour plus délicat pour dire que les compagnons d'Ulysse venoient de recouvrer l'usage de la parole. De tous les poëtes latins, Ovide est celui qui sait le mieux allier le sentiment avec l'esprit, et il réussit à émouvoir même au milieu des fictions mythologiques les plus extravagantes.

(64) Par ces quatre femmes initiées aux mysteres de Circé, les uns entendent les quatre saisons de l'année, les autres les quatre éléments; et dans Circé elle-même, plusieurs sectateurs des sciences occultes ne voient que la mixtion et la décomposition de la matiere d'où vient la génération de toutes choses, par l'influence du Soleil, dont Circé est la fille.

(65) Après avoir rapporté jusqu'ici les fables des Égyptiens, des Phéniciens et des Grecs, Ovide entre dans les fables qui devoient leur origine à l'Italie; il commence par celles qui furent inventées au sujet d'Énée, et continue les autres jusqu'à la mort de Jules-César.

Banier fait quelques observations judicieuses sur l'origine des fables antiques, et sur les moyens de la reconnoître : « Lorsque, dit-il, on trouve des fables dont les noms sont tirés des anciennes langues de l'Orient,

comme celles d'*Adonis*, de *Dagon*, d'*Arachné*, d'*Aréthuse*, d'*Osiris*, et plusieurs autres, on peut assurer qu'elles étoient originaires d'Égypte et de Phénicie, et qu'elles n'étoient passées dans la Grece qu'avec les colonies qui étoient venues s'y établir. Lorsque ces mêmes noms sont conformes à la langue grecque, comme ceux de *Daphné*, des *Myrmidons*, d'*Alopis*, de *Galantis*, de *Cygnus*, et tant d'autres, on doit penser qu'ils avoient été inventés par les Grecs. Enfin, lorsqu'ils sont d'origine latine comme ceux de *Canente*, de *Picus*, d'*Anna Perenna*, de *Flore*, de *Quirinus*, et plusieurs autres, on peut croire que c'est dans le pays latin qu'ils ont pris naissance. Et ce qui sert à confirmer cette regle, c'est qu'on ne trouve point ces dernieres fictions hors de l'Italie, ni les précédentes hors de la Grece, si on excepte les auteurs latins qui ont visiblement en cela copié les auteurs grecs; au lieu qu'en suivant la trace des premieres, si on les voit établies en Italie on les trouve aussi dans la Grece, et en remontant à leur origine, dans l'Égypte et dans la Phénicie. Cette regle qui est assez sûre, demande cependant quelque exception; car les Grecs et les Latins ont souvent changé ces fables et se les sont appropriées en changeant les noms qui les composoient. Ainsi on se tromperoit si on vouloit assurer que la fable de *Matuta* et de *Portumnus* est d'origine italique, sur ce que ces deux noms sont latins, puisque nous trouvons la même fable dans la Grece sous le nom de *Leucothoé* et de *Palémon*; et si nous voulons aller à la source, on la découvre aussi dans la Phénicie, d'où Cadmus l'avoit apportée sous ceux d'*Ino* et de *Mé-*

licerte. C'est ainsi qu'on peut quelquefois suivre les fables jusque dans leur origine. »

(66) Picus, roi des Aborigenes (1), fils de Saturne, et pere de Faune ou Faunus, épousa Vénilie, fille de Janus, connue aussi sous le nom de Canente. Virgile dit, comme Ovide, que ce prince aimoit beaucoup les chevaux, ce qui étoit une belle qualité chez les anciens.

Picus equum domitor, quem capta cupidine conjux
Aureâ perculsum virgâ, versumque venenis
Fecit avem Circe, sparsitque coloribus alas.

Servius, qui fait Picus fils de Pilumnus, prétend qu'il se mêloit de prédire l'avenir, et qu'il se servoit dans ses augures d'un pivert qu'il avoit élevé dans cette intention (2), ce qui a donné lieu à la fable de sa méta-

---

(1) On appeloit ainsi ceux qui étoient d'une origine étrangere, pour les distinguer des *autochthones*, qui étoient ceux qu'on croyoit nés dans le pays qu'ils habitoient. Suivant Denys d'Halicarnasse, les Aborigenes du Latium étoient une colonie d'Arcadiens, qui, sous la conduite d'Ænotrius, vint s'établir en Italie plusieurs siecles avant la guerre de Troie. Théodore Ryckius, qui a fait sur ce sujet une savante dissertation, suit l'opinion de Caton le censeur et de Sempronius, qui font venir les Aborigenes de l'Achaïe, et les distinguent de la colonie des Ænotriens, qui ne vint que long-temps après en Italie. Le premier roi Aborigene qui régna dans le Latium est connu sous le nom de Stercès; le second fut Janus; et le troisieme Picus, qui vivoit cinquante ou soixante ans avant la prise de Troie.

(2) Augur fuit Picus, et domui habuit picum per quem futura noscebat.

morphose. Picus fut mis, après sa mort, au nombre des dieux *indigetes* (1). Gérard Vossius (2) pense qu'il n'y a jamais eu de roi de ce nom en Italie, et que toute cette fable est fondée sur ce qu'il y avoit chez les Sabins un temple consacré à Mars, où un pivert rendoit les oracles. Bochard (3) croit que la fable de Picus vient du mot phénicien, *picece*, qui veut dire un devin. Enfin, quelques savants prétendent que Picus est Jupiter lui-même, honoré en Italie sous le nom de cet oiseau qui étoit d'un grand usage dans les augures.

(67) Les jeux Olympiques se célébroient tous les cinq ans dans l'Élide. La périphrase employée par Ovide, pour dire que Picus n'avoit pas encore vingt ans, est non seulement un ornement poétique, mais elle convient à la circonstance, et semble tirée de la passion de Picus pour les chevaux. Banier se contente de dire dans sa traduction : « Il n'avoit pas encore vingt ans. » Barett dit dans la sienne : « Il ne comptoit pas encore cinq lustres. » Saint-Ange, gêné par la mesure du vers, et trouvant que le mot cinq avoit une syllabe de moins que le mot quatre (*quater* est le mot employé par Ovide), vieillit Picus de cinq ans, en disant :

Ce prince, à peine âgé de cinq lustres entiers,
De l'Élide cinq fois n'a pu voir les coursiers.

Fontanelle semble faire un contre-sens plus singulier :

---

(1) L'étymologie la plus naturelle est celle qui explique ce mot par *un Dieu du pays*.

(2) *De origine et progressu Idolatriæ*, lib. I, c. 12.

(3) *Chanaan*, lib. I.

« La Grece, dit-il, ne pouvoit pas encore avoir vu quatre fois, depuis sa naissance, ces jeux Olympiques qu'elle célebre tous les cinq ans. »

(68) Albule, premier nom du Tibre, suivant Virgile (Æneid. liv. VII). Festus dit que ce nom lui vint de la couleur blanchâtre de ses eaux (Voy. le deuxieme livre des Métamorphoses, note 96). Les Romains écrivoient diversement le nom latin du Tibre. Servius dit à ce sujet : *in sacris* Tyberinus, *in cœnolexia* Tyberis, *in poëmate* Tybris *vocatur.* On l'appeloit aussi *Rumon*, du mot latin *ruminare*, parcequ'il ronge ses bords; *Serra*, scie, parcequ'il coupoit la terre, et *Tarentum*, parcequ'il use ses rivages, *quod ripas terat.* Les Toscans le nommoient *Coluber*, serpent, à cause de l'obliquité de son cours. Varron nous apprend qu'il s'appeloit d'abord *Dehebris*, du nom d'un petit roi des Veiens.

(69) Numique (*Numicus* ou *Numicius*, aujourd'hui *Nemi* ou *Numico*), petite rivière du Latium, célebre par la fable d'Anna Perenna, sœur de Didon, et par celle d'Énée, noyés dans ses flots et mis au rang des immortels (Voy. *Fastes*, liv. III; *Énéide*, liv. VII).

(70) Anis, petite rivière qui a sa source dans les montagnes de Tibur ou Tivoli, et se jette dans le Tibre, audessus de Rome. C'est aujourd'hui l'*Anio* ou le *Teverone.*

(71) Alme, aujourd'hui l'*Almo*, petite rivière qui se jette dans le Tibre, auprès de Rome, et à peu de distance de sa source.

(72) Nar, aujourd'hui la *Nera*, petite riviere de l'Ombrie, dont les eaux sont sulfureuses; elle traverse le lac Velino, d'où elle sort avec grand bruit, et va se jeter dans le Tibre (Voy. *Cicéron*, Lettres à Atticus; *Tacite*, Annales, etc.)

(73) Farfare, petite riviere du pays des Sabins. Horace et Virgile ont, comme Ovide, célébré les frais ombrages de ses bords. Plaute dit : *Dissipabo te tanquam folia Farfari.*

(74) Aricie, ville, lac et forêt du Latium. La fable attribue la fondation de la ville à Hippolyte, fils de Thésée, rendu à la vie par Esculape, et transporté par Diane en Italie. Hippolyte éleva un temple à cette déesse et y introduisit le même culte qu'on lui rendoit dans la Tauride. On croyoit y conserver la statue de Diane qu'Oreste avoit enlevée dans la Scythie. Le prêtre de ce temple étoit un fugitif qui devoit avoir tué son prédécesseur; il étoit continuellement armé d'un poignard pour prévenir celui qui auroit voulu lui succéder. La forêt d'Aricie étoit très respectée. Ovide et Virgile disent qu'aucun cheval ne pouvoit y entrer, parceque Hippolyte avoit les chevaux en horreur depuis qu'ils avoient causé sa mort. Ovide parle de la forêt et du lac d'Aricie dans le troisieme livre des Fastes :

Vallis Aricinæ silvâ præcinctus opacâ
Et lacus antiquâ relligione sacer.

(Voy. aussi *Métamorph.*, liv. XV; *Énéide*, liv. VII; *Hygin*, fab. 49). Le lac d'Aricie est aujourd'hui appelé

il laco di Jensano. Ciofani, commentateur d'Ovide, visita ce lac en 1576. Il le trouva entouré de bois et de collines, n'ayant qu'environ huit stades de circonférence; il vit sur ses bords une petite ville appelée *Nemo*, et il parle d'un platane immense en grandeur qui avoit été apporté de Scythie; mais il ne dit pas l'avoir vu.

(75) JANUS, le plus ancien roi du Latium, fait dieu après sa mort, et ayant des temples qu'on tenoit ouverts pendant la guerre, et fermés pendant la paix. Arnobe dit qu'il étoit fils de Fontus, et qu'il épousa Juturne, fille de Vulturnus. Quelques mythologiens prétendent qu'il étoit fils d'Uranus ou le Ciel, et d'Hécate. Aurélius dit qu'il naquit à Athenes; qu'il vint en Italie, y fit des conquêtes, y bâtit une ville qu'il appela de son nom *Janicule;* que, de son temps, Saturne, chassé du Ciel, se réfugia en Italie; que Janus se l'associa sur le trône, et que Saturne, reconnoissant, le doua d'une rare prudence qui lui rendoit présents le passé et l'avenir, ce qu'on a exprimé par le double visage qu'on lui attribue. Lorsque la guerre étoit résolue on entroit dans le temple de Janus où les boucliers sacrés (*ancilia*) étoient suspendus. On les frappoit en disant : *Mars, vigila;* Mars, réveille-toi. Les portes du temple étoient fermées par cent verrous, sans doute pour indiquer que la guerre ne devoit pas s'entreprendre légèrement.

Macrobe dit, d'après Xénon, que Janus étoit invoqué dans les sacrifices, parcequ'il fut le premier qui bâtit des temples et qui institua les rites sacrés : « On le représente, ajoute le même auteur, avec un double front, parcequ'il connoissoit le passé et qu'il prévoyoit

l'avenir... Le seul nom de *Janus* marque qu'il préside aux portes, *Januæ.* » Il tenoit une clef de la main droite, et, de la gauche, une verge ou un bâton de la longueur d'un sceptre. On le peint aussi tenant d'une main le nombre de 300, et de l'autre celui de 65, pour marquer qu'il préside à l'année dont le premier mois porte son nom. Quelques auteurs croient que Janus est le même qu'Apollon ou le Soleil, et que son double visage exprime qu'il ouvre et ferme le jour; d'autres entendent par Janus le Monde, c'est-à-dire le Ciel, et l'appellent *Eanus*, du mot *eundo*, parceque le Ciel va toujours en tournant: de là vient que les Phéniciens figurent ce dieu par un serpent qui mord sa queue. Varron dit qu'on avoit érigé douze autels à ce dieu comme un symbole des douze mois de l'année.

Ovide fait, dans le cinquieme livre des Fastes, l'histoire de Janus : mais cette histoire n'est pas toujours facile à expliquer. « Les Anciens, dit le poëte, l'appeloient le Chaos, et ce n'est qu'au moment de la séparation des éléments qu'il a pris la forme d'un Dieu... Il a un double visage, parcequ'il exerce son empire sur le Ciel, sur la Mer, comme sur la Terre: tout s'ouvre et se ferme à sa volonté; lui seul gouverne la vaste étendue de l'Univers; lui seul a le pouvoir de faire tourner le Monde sur ses deux pôles; il préside aux portes du Ciel et les garde de concert avec les Heures. Le Jour et Jupiter ne reviennent que par son moyen...; il observe en même temps l'Orient et l'Occident, etc. » Les anciens donnoient à Janus le nom de *Chaos*. Le premier jour de l'année on brûloit de l'encens et des plantes aromatiques sur ses autels. Les Romains se rendoient ce jour-

là au Capitole en robes neuves, et on sacrifioit de jeunes taureaux engraissés dans les campagnes des Falisques. Il y avoit à Rome plusieurs temples de *Janus bifrons*, ou à double front, et de *Janus quadrifrons*, ou à quatre visages. Ceux-ci avoient quatre côtés égaux, dont quatre portes et douze fenêtres représentant les quatre saisons et les douze mois de l'année. Janus étoit aussi appelé *Quadriceps*, *claviger*, *Consivius*, *Patulcius*, *Clusius et Quirinus*.

Suivant Plutarque, on donna deux visages à Janus « pour nous apprendre que ce prince et son peuple étoient passés, par les conseils de Saturne, de la vie sauvage à la civilisation. »

Un ancien a dit plaisamment, s'adressant à Janus :

Solus de Superis qui tua terga vides.

(76) Vénilie est le nom d'une *nymphe*, sœur d'Amate et mere de Turnus. Varron, Servius, et saint Augustin rapportent qu'on donnoit aussi le nom de Vénilie à la femme de Neptune, appelée par les uns Amphitrite et par d'autres Salacie.

(77) Palatin, nom d'une des sept collines de Rome. Le mont Palatin fut d'abord habité par Évandre; il y bâtit une citadelle qui fut appelée Pallantée, soit du nom d'une ville d'Arcadie où ce prince étoit né, soit du nom de la déesse Palès, soit enfin du nom de *Palatia*, femme de Latinus. Romulus fit élever sur cette colline plusieurs cabanes qu'il entoura de murailles. Auguste y habitoit une maison magnifique, ce qui a fait

donner depuis le nom de *palais* aux maisons royales et à d'autres édifices publics (Voy. *Varron*, *Dion Cassius* *Cœlius Rhodiginus*, etc.)

(78) Canente, surnom donnée à Vénilie, fille de Janus. Cette Nymphe n'est guere connue que par ce qu'en rapporte l'auteur des Métamorphoses.

La Motte a composé un opéra de *Canente*, mis en musique par Colasse, et représenté en 1700. Il reparut, en 1760, avec une nouvelle musique de Dauvergne, et retouché par Curi.

(79) Ovide dit aussi dans les Fastes :

Collecti flores tunicis cecidere remissis.

(80) Le poëte imite ici Homere qui, dans le cinquieme livre de l'Iliade, fait composer par Apollon un fantôme semblable à Énée, et qui, dans le vingt-unieme livre, fait prendre au même Apollon la figure d'Antenor poursuivi par Achille. Virgile, dans le dixieme livre de l'Énéide, fait composer aussi par Junon le fantôme d'Énée :

Nube cava tenuem sine viribus umbram
In faciem Æneæ finxit.

Le jésuite Delrio agite sérieusement dans le troisieme livre de ses *Disquisitiones magicæ*, plusieurs fois réimprimées, si les enchanteurs peuvent composer ces sortes de simulacres.

(81) Cet orage ressemble à celui que Junon excite,

dans le quatrieme livre de l'Énéide, pendant qu'Énée est à la chasse avec Didon :

Diffugient comites, et nocte tegentur opacâ.

(82) Voltaire imite heureusement Ovide dans le neuvieme chant de la *Henriade*. L'Amour forme un orage tandis que Henri s'amuse à chasser dans les plaines d'Ivri :

Dans les sillons fangeux de la campagne humide
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide.
L'Amour, en ce moment, allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres, etc.

(83) Virgile dit dans le quatrieme livre de l'Énéide :

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Fœmina.

(84) Ovide emploie ici le mot *Venere externa* pour un amour étranger. Virgile désigne le froment par Cérès, *dona laboratæ Cereris*. C'est un trope qui consiste à substituer la cause à l'effet.

(85) Ce passage d'Ovide rappelle ce vers du cinquieme livre de l'Énéide :

. . . . Notumque furens quid fœmina possit.

(86) Les Anciens croyoient les nombres impairs heu-

reux : Virgile a dit dans sa huitieme églogue : *numero Deus impare gaudet.* Le nombre *trois* est celui auquel Pythagore attribue le plus de vertu. Il est consacré dans toutes les religions.

(87) Le pivert se sert de son bec pour briser l'écorce des arbres, et creuser profondément dans le tronc même.

(88) Le poëte Rousseau a emprunté d'Ovide les plus beaux traits de sa fameuse cantate de Circé :

> Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare...
> Les mânes effrayés quittent leurs monuments, etc.

(89) TARTESSE, *Tartessia* (dans divers manuscrits des Métamorphoses dits de saint Marc, du Vatican, de Médicis, etc., on lit *Traphesia*, *Thephesia*, *Testesia*, *Cephesia*, *Cepheia*, *Carthesia*, *Carchesia*, *Carteïa*), ville de la Bétique, près des colonnes d'Hercule, qui peut être aujourd'hui Cadix ou Algesiras, ou Rocadillo.

(90) Voy. liv. II, note 86. Platon, dans le Phædon; Cicéron, dans les Tusculanes, Callimaque, Philostrate, Appien, Lucrece, et beaucoup d'autres auteurs, parlent du chant mélodieux du cygne à l'approche de sa mort :

> Sic ubi fata vocant, udis abjectus in herbis,
> Ad vada Mœandri concinit albus olor.

Ovide dit aussi dans le cinquieme livre des *Tristes* :

> Utque jacens ripâ deflere Caystrius ales
> Dicitur ore suam deficiente necem.

Athénée et Élien, parmi les Anciens; Pierius, Scaliger, et en général tous les naturalistes modernes traitent ce chant de fabuleux. Voyez le *Mémoire* de M. Mongez *sur les Cygnes qui chantent*. Paris, 1783, in-8°.

(91) Dans plusieurs éditions des Métamorphoses, on lit *veteres dixere coloni*, mais les meilleurs manuscrits portent *veteres dixere Camenæ*, et cette leçon est préférable.

(92) Cette épitaphe rappelle ce que dit Séneque le tragique du vieux Priam, qui ne put trouver un bûcher au milieu de Troie ardente; et cette pensée d'un autre poëte :

Priamumque in littore truncum,
Cui non Troja rogus.

(93) Rutules, peuples du Latium, dans la campagne de Rome; ils obéissoient à Turnus, et leur capitale étoit la ville d'Ardée. Virgile leur donne la même origine qu'aux Latins. Ce vers de l'Énéide est devenu proverbe :

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Voyez *Pline*, liv. III, ch. 5; les *Fastes*, liv. IV, et Servius sur le quatrieme livre de l'*Énéide*.

(94) Turnus, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, étoit neveu d'Amate, femme de Latinus, et avoit été élevé dans le palais de ce dernier. Toute son histoire est dans l'Énéide. Ovide parle encore de ce héros dans le quatrieme livre des Fastes.

En 1614, Jean Prévost composa une tragédie intitulée *Turne*, avec des chœurs. En 1646, Brosse l'aîné publia une tragédie de *Turnus*. On peut s'étonner que depuis les premiers beaux jours de la scene françoise, aucun de nos auteurs tragiques n'ait traité ce sujet: M. Pichard aura le premier l'honneur de l'avoir entrepris.

(95) Évandre. Pausanias le fait fils de Mercure et d'une nymphe du fleuve Ladon. Suivant Denys d'Halicarnasse, il étoit fils d'une nymphe d'Arcadie, que les Grecs nommoient *Thémis*, et les Latins *Carmenta*. Servius dit qu'il étoit fils d'Échemus, Arcadien, et de Timandra, sœur de la belle Hélene. Il étoit neveu de Pallas, roi de Pallantium, ville d'Arcadie, et il eut un fils nommé aussi Pallas. Tous les Anciens s'accordent à dire qu'il vint en Italie avec une colonie d'Arcadiens, et qu'il s'établit sur les bords du Tibre, où il bâtit la ville de Pallantée, qui depuis a fait partie de celle de Rome (Voy. *Pausanias*, liv. VIII, ch. 43; *Tite-Live*, liv. I, ch. 7; *Ovide*, *Fast.* liv. I et liv. V; *Tacite*, liv. XI, ch. 14).

Évandre apporta en Italie l'agriculture, le culte des Dieux de la Grece et l'usage des lettres; il fut honoré de son vivant, par les Aborigénes, comme un homme ami des Dieux; et, après sa mort, ils lui éleverent un autel sur le mont Aventin. Quelques auteurs prétendent qu'Évandre est le Saturne du Latium, et que son regne fut celui de l'âge d'or. Silius Italicus (liv. VII) désigne en effet cet heureux âge par l'expression de *regne d'Évandre*.

Virgile suppose qu'Évandre vivoit encore du temps d'Énée (Voy. *Énéide*, liv. VIII).

(96) Virgile, dans le onzieme livre de l'Enéide, fait envoyer le même ambassadeur à Diomede :

Mittitur et magni Venulus Diomedis in urbem.

la ville bâtie par Diomede étoit appelée Argyripe, aujourd'hui Bénévent, ou *Monte Santo-Angelo*.

(97) Japygie. On confondoit sous le même nom l'Apulie, la Calabre, la Japygie, la Daunie, la Messapie, et la Peucétie (Voy. *Strabon*, liv. V et VI; *Pline*, liv. III, ch. 11; Solin, ch. 8; Cluvier, Italie, liv. IV, ch. 10.

(98) On peut comparer le discours de Dioméde à Vénulus, dans le onzieme livre de l'Énéide, avec celui qu'Ovide fait adresser au même envoyé par le même héros. Dans l'Énéide, Diomede s'étend sur les belles actions d'Énée, autant que sur ses malheurs à lui-même; ainsi Virgile a l'art de relever la gloire de son héros en mettant l'éloge de sa valeur dans la bouche d'un ennemi. Mais Ovide, qui n'a point à parler d'Énée, s'étend davantage sur les malheurs de Diomede, et sur la métamorphose de ses compagnons, parceque cela est plus conforme au dessein général de son ouvrage. Diomede raconte aussi ses malheurs, dans le vingt-unieme livre de *Télémaque*, aux rois d'Hespérie, assemblés après la mort d'Adraste.

(99) Capharée, promontoire fameux de l'isle d'Eubée, près de l'Hellespont. On le nomme aujourd'hui *Capo dell'oro*, ou *il Capo Figera*. Virgile dit dans le onzieme livre de l'Énéide : *ultorque Caphareus*.

(100) Diomede combattant Énée sous les murs de Troie, vit que son ennemi lui échappoit, secouru par Vénus. Alors il dirigea contre la déesse un trait qui fut rougi de son sang. Vénus n'oublia point cette injure; elle aliéna l'esprit d'Égialée, femme de Diomede, qui refusa de le recevoir à son retour de Troie, et épousa Cyllabarus.

(101) C'est ainsi que Milton fait dire à Satan, en parlant de Dieu : « Il nous a rendus si malheureux que nous « n'avons plus à le craindre » ; c'est ainsi qu'Oreste dit dans Andromaque :

Grace aux Dieux, mon malheur passe mon espérance!
Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.

Dans la deuxieme élégie du second livre *ex Ponto*, Ovide dit encore : *Fortuna miserrima tuta est.*

(102) Frédéric Lachmon a composé une savante dissertation *de ave Diomedea*; il a pris la peine de recueillir tout ce qu'ont dit les Anciens et les Modernes, pour éclaircir la grave question de savoir si les compagnons de Diomede furent changés en cygnes ou en hérons, en cigognes ou en vautours.

(103) Peucétie, appelé depuis Messapie ou Messapia, et Calabre. Cette contrée qui formoit une espece de péninsule, et qui avoit au midi le golfe de Tarente, au levant l'Apennin, et au couchant la Lucanie, reçut son

nom de Peucétus, un des fils de Lycaon, roi d'Arcadie. (Voy. *Apollodore*, liv. III, ch. 16; *Strabon*, liv. VI; *Pausanias*, liv. X, ch. 13; *Pline*, liv. III, ch. 11 et 21; *Quinte-Curce*, liv. I, ch. 11.).

(104) Ceci est imité du cinquieme livre de l'Énéide.

Frondem ac virgulta facesque
Conjiciunt: furit immissis Vulcanus habenis
Transtra per et remos, et pictas abiete puppes . . . .
. . . . udo sub robore vivit
Stuppa, vomens tardum fumum; lentusque carinas
Est vapor, et toto descendit corpore pestis.

(105) Astré ou Astréus, un des Titans, fils de Crius et d'Euribée, épousa l'Aurore, et en eut les Vents connus sous le nom d'Argestès, de Zéphire, de Borée, et de Notus (Voy. *Hésiode*, et *Apollodore*, liv. I, ch. 5.).

(106) L'art du poëte brille dans cette métamorphose: *etiam incredibile solertia efficit sæpe credibile* (Scaliger). Virgile dit dans le neuvieme livre de l'Énéïde :

Vos ite solutæ,
Ite, Deæ pelagi; genitrix jubet. Et, sua quæque
Continuò puppes abrumpunt vincula ripis,
Delphinûmque modo, demersis æquora rostris
Ima petunt. Hinc virgineæ (mirabile monstrum),
Quot priùs æratæ steterant ad littora proræ,
Reddunt se totidem facies, pontoque feruntur.

(107) Homere, dans son Odyssée, liv. XIII, est le pre-

mier auteur de la métamorphose du vaisseau d'Alcinoüs en rocher.

(108) Banier, qui veut tout expliquer dans les fables d'Ovide, dit que le vaisseau d'Alcinoüs « avoit fait naufrage près de quelques écueils. » C'est vouloir ne rien laisser à expliquer au lecteur le moins intelligent.

(109) Ardée ou Ardéa, ville du Latium, beaucoup plus ancienne que Rome, et capitale des Rutules, fut, dit-on, bâtie par Danaé, mere de Persée, ou par un fils d'Ulysse et de Circé. Cette ville ayant été consummée par les flammes, on publia qu'elle fut changée par les Dieux en cet oiseau qui porte le nom d'*Ardea* en latin, et qu'on appelle héron en françois. Peut-être la ville étoit-elle ainsi appelée du grand nombre de hérons qu'on voyoit dans ses environs. Servius et plusieurs autres auteurs rapportent, sans fondement, l'incendie d'Ardée à Annibal. Elle fut rebâtie, devint une des plus florissantes villes d'Italie, et résista long-temps à la puissance des Romains. Tarquin le Superbe faisoit le siége d'Ardée, lorsque son fils partit du camp pour aller outrager la chaste Lucrece (Voy. *Strabon*, liv. V; *Pline*, liv. III et XXXV; *Tite-Live*, liv. I, III, IV et V; etc.).

(110) Il seroit difficile de rendre en françois l'*inamabile regnum*, expression que les Anciens employoient pour désigner les Enfers.

(111) Banier croit que Ovide a renfermé un sens mystérieux dans ces mots, *et tacito deferre sub æquora cursu*:

elle a quelque *rapport*, dit-il, avec ce que Dieu dit dans l'Écriture, pour marquer qu'il oublieroit les péchés de ceux qui se repentent : *projiciam in profundum maris.* » Mais ce *rapport* paroît bien éloigné.

(112) Le nectar et l'ambrosie dont se nourrissoient les Dieux, sont ici l'emblême de l'immortalité.

(113) INDIGETES, noms que les anciens donnoient aux dieux locaux, *Dii locales*, ou *Topiques*, c'est-à-dire adorés en certains lieux particuliers : tels étoient Athénée ou Pallas, ou Minerve dans Athenes; Hercule à Thébes en Béotie; Didon à Carthage; Énée, qui étoit adoré sous le nom de Jupiter Indigete; Romulus ou Quirinus, Faune et Vesta chez les Romains (Voy. *Festus*, *Macrobe*, *Aulu-Gelle*, *Servius*, *Meursius*, (*Græcia feriata*); *Lilio Gyraldi*, *La Cerda*, sur le douzieme livre de l'Énéïde, etc.). On fait venir le mot Indigete de *in diis ago*, je suis parmi les dieux, ou de *indè genitus*, né dans le pays, ou de *in loco degens*, qui demeure dans le pays. De là est venu le mot *Indigene*. (Voy. le Trésor de la langue latine de Robert Estienne au mot *Indiges*. Servius explique ainsi ce mot dans son Commentaire sur le premier livre des Géorgiques : *Indigetes propriè sunt Dii ex hominibus facti, quasi in Diis agentes. Abusivè autem omnes Dii possunt dici indigetes, tanquam nullius rei egentes.*

(114) Non seulement les hommes portoient quelquefois deux noms chez les Anciens, comme Iule ou As-

cagne, Posthume ou Silvius, Numerius ou Quintius; mais quelques fleuves avoient aussi deux noms, tels que le Po ou l'Éridan, l'Ister ou le Danube, etc.

(115) ALBE, ville du Latium, bâtie par Ascagne. Strabon (liv. V) dit qu'elle fut appelée *la Longue*, parcequ'elle étoit bâtie sur la croupe d'une montagne longue et étroite. Son origine remonte à la vingt-cinquieme année du regne d'Ascagne, la trentieme après la fondation de Lavinium, la trente-deuxieme après le sac de Troie, et quatre cents ans avant Rome. Albe fut long-temps la rivale de cette derniere qui finit par la subjuguer. Les habitants d'Albe étoient appelés *Albani;* ceux d'une autre ville d'Albe qui s'élevoit près du lac Fucin, portoient le nom d'*Albenses*. Les Anciens ne s'accordent ni sur les noms, ni sur la succession des rois d'Albe. En voici la liste, selon les différents systemes :

OVIDE, *Mét.* l. XIV, et *Fast.* l. IV.	TITE-LIVE, liv. I.	DENYS D'HALICARN., liv. I.	EUSEBE, *Chron.*
1. Énée.	1. Énée.	1. Énée.	1. Énée.
2. Ascagne.	2. Ascagne.	2. Ascagne.	2. Ascagne.
3. Sylvius.	3. Sylvius.	3. Sylvius.	3. Sylvius, fils d'Énée.
4. Latinus.	4. Énée Sylvius.	4. Énée Sylvius.	4. Latinus Sylvius.
5. Alba.	5. Latinus Sylvius.	5. Latinus Sylvius.	5. Alba Sylvius.
6. Épytus.	6. Atys Sylvius.	6. Alba Sylvius.	6. Sylvius Atys ou Égyptus.
7. Capys.	7. Capys Sylvius.	7. Capétus Sylvius.	7. Capys Sylvius.
8. Capétus.	8. Capétus Sylvius.	8. Capys Sylvius.	8. Calpétus Sylvius.
9. Tibérinus.	9. Tibérinus Sylvius.	9. Capétus Sylvius.	9. Tybérinus Sylvius.
10. Rémulus.	10. Agrippa Sylvius.	10. Tibérinus Sylvius.	10. Agrippa Sylvius.
11. Acrotas.	11. Aventinus Sylvius.	11. Agrippa Sylvius.	11. Rémulus Sylvius.
12. Aventinus.	12. Procas Sylvius.	12. Alladius Sylvius.	12. Aventinus Sylvius.
13. Palatinus.	13. Amulius Sylvius.	13. Aventinus Sylvius.	13. Procus Sylvius.
14. Amulius.		14. Procus Sylvius.	14. Amulius Sylvius.
		15. Amulius Sylvius.	

Tzetzès sur Lycrophron, et Appien d'Alexandrie, dans des fragments rapportés par Photius, donnent aussi la liste des rois d'Albe.

(116) Sylvius, fils d'Énée et de Lavinie, selon Virgile, et d'Ascagne, selon Tite-Live. La tradition reçue est celle que le poëte a suivie. Après la mort d'Énée, Lavinie, qui étoit enceinte, donna le jour à un fils qu'elle nomma Sylvius, parcequ'il étoit né dans les bois.

Posthumus hinc, qui, quod sylvis est natus in altis,
Sylvius in Latiâ gente vocatus erat. (*Fast.* l. IV.)

Ascagne laissa un fils pour lui succéder; mais à sa mort, Sylvius monta sur le trône, le peuple s'étant prononcé en sa faveur, parceque Lavinie sa mere avoit apporté le royaume d'Albe pour dot (Voy. *Tite-Live*, liv. I, ch. 3; *Denys d'Halicarnasse*, liv. I; *Ovide*, *Fast.*, liv. IV; *Virgile*, *Énéide*, liv. VI et VII).

(117) Latinus, fils de Faune et de la nymphe Marica, et petit-fils de Picus, un des descendants de Saturne, épousa Amate, et en eut Lavinie, qu'il donna avec son royaume à Énée (Voy. *Tite-Live*, liv. I, ch. 1 et 2; *Justin*, liv. XLIII, ch. 1; *Denys d'Halicarn.*, liv. I, ch. 13; *Énéide*, liv. IX, XI et XII; *Fastes*, liv. II).

(118) Alba, fils et successeur de Sylvius, régna trente-neuf ans sur les Latins (*Tite-Live*, liv. I, ch. 3; *Denys d'Halicarnasse*, liv. I, ch. 15).

(119) Epitus. Ovide dit dans le quatrieme livre des Fastes :

Proximus est titulis Epitus, Alba, tuis.

Tite-Live appelle ce prince Atys Sylvius.

(120) Capetus, pere de Capys, fut le huitieme roi d'Albe, suivant Ovide, Tite-Live, et Eusebe.

(121) Capys, septieme roi d'Albe, suivant Ovide, Tite-Live, et Eusebe, et huitieme roi, suivant Denys d'Halicarnasse. Il fut pere de Capetus Sylvius qui lui succéda (Voy. *Ovide*, *Fast.* liv. IV).

(122) Tiberinus, neuvieme roi d'Albe et dieu du Tibre, se noya dans ce fleuve qu'on appeloit l'Albule, et lui donna son nom :

Cùmque patris regnum post hunc Tiberinus haberet,
Dicitur in Tuscæ gùrgite mersus aquæ.

(Voy. *Cicéron, de Naturâ Deorum*, liv. II, ch. 20; *Varron, de ling. Lat.*, liv. IV, ch. 5 et 10; *Ovide*, *Fast.*, liv. IV; *Minucius Félix*, ch. 25.).

(123) Remulus Sylvius, appelé Agrippa Sylvius par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, et Eusebe, fut foudroyé par Jupiter à cause de ses impiétés : *in Remulum fulmina missa ferunt* (Fast. liv. IV).

(124) Acrotas. Ovide est le seul qui donne ce nom à

un frere de Remulus ou d'Agrippa Sylvius, qui lui auroit succédé avant que le trône passât à Aventinus.

(125) AVENTINUS, onzieme roi d'Albe, selon Tite-Live, et le douzieme, suivant Ovide, fut tué et enterré sur l'Aventin, une des sept collines, qui furent depuis enfermées dans les murailles de Rome :

Venit Aventinus post hos; locus unde vocatur,
Mons quoque; post illum tradita regna Procæ.

(*Fast.* liv. IV). Varron dit que le mont Aventin fut ainsi appelé d'un fleuve de ce nom. Virgile et Servius prétendent que le grand nombre d'oiseaux (*aves*), qu'on y voyoit, lui fit donner le nom d'Aventin.

(126) Cette généalogie des rois d'Albe est une nomenclature assez aride dans un poëme, et ressemble un peu aux vers artificiels du jésuite Buffier; mais, dans le siecle d'Ovide, elle flattoit l'orgueil du peuple romain.

(127) PROCAS, fils et successeur d'Aventin, fut pere de Numitor et d'Amulius (Voy. *Tite-Live*, liv. I, ch. 3; *Aurélius-Victor*, ch. 1; *Fast.*, liv. IV; *Énéide*, liv. V et VI).

(128) POMONE, divinité romaine, inconnue aux Grecs, et particulierement révérée chez les Étrusques, eut à Rome un temple et un prêtre appelé *Flamen Pomonalis.* On lui offroit des sacrifices pour la conservation des fruits. Elle étoit représentée assise sur une corbeille

pleine de fleurs et de fruits, tenant un rameau d'une main et des pommes de l'autre. On la voit aussi dans quelques monuments, debout, vêtue d'une robe longue qu'elle replie par devant pour soutenir des pommes, et des branches de pommier. Les poëtes la représentent couronnée de pampres et de grappes de raisins, tenant dans ses mains une corne d'abondance ou une corbeille remplie de fruits. Elle portoit, chez les Étrusques, une couronne de myrte, mais sans bandelettes. Pomone étoit quelquefois confondue avec la déesse *Nortia*, honorée chez les Volsiniens, les Falisques et les Volaterrins. (Voy. *Festus, de Verb. signif.*; et *Servius* sur le septieme livre de l'*Énéide*. Dans Properce (liv. IV), la déesse des fruits se félicite ainsi d'avoir quitté l'Étrurie pour aller à Rome :

Tuscus ego, Tuscis orior : nec pœnitet inter
Prælia Volscinos deseruisse focos.
Nec me turba juvat, nec templo lætor eburno,
Romanum satis est posse videre Forum.

On trouve quelques statues de Pomone dans le premier volume des Antiquités de Montfaucon.

Pomone est le titre du premier opéra françois : il fut composé par l'abbé Perrin, qui avoit obtenu, en 1669, de Louis XIV, des lettres-patentes pour l'établissement des opéras en France. La musique de *Pomone* fut faite par Cambert. Les danses étoient de la composition de Beauchamps, surintendant des ballets du roi; les machines, du marquis de Sourdéac. La premiere représentation eut lieu le 19 mars 1671, sur le théâtre dressé

dans un jeu de paume, rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud. Cet opéra pastoral fut joué pendant treize mois de suite.

(129) Lalane, dans un poëme sur le jardin potager, dit, en parlant de la greffe :

La tige s'enoblit, dépouille sa roture;
Et c'est ici que l'art fait mieux que la nature.

(130) SILVAIN ou SYLVAIN, en grec *Ægypan* (Panchevre), dieu champêtre dont le nom est formé de *Sylva*, forêt, étoit, suivant Élien et Probus, fils d'un berger du Latium, nommé Crathis, et d'une chevre. Les deux auteurs racontent l'histoire de ce Crathis qui fut tué par un bouc, son très digne rival, et jeté par lui dans un fleuve qui couloit près de celui de Sybaris, dans la Lucanie, et qui prit le nom de Crathis. Plutarque fait naître Silvain de Valeria Tusculanaria, et de Valérius son pere. Virgile dit que Silvain étoit fils de Picus et petit-fils de Saturne. Denys d'Halicarnasse le fait descendre du dieu Mars, et ajoute qu'il régnoit en Italie lorsque l'Arcadien Evandre y arriva. Il résulte de ces diverses traditions que Silvain étoit un dieu particulier à l'Italie. Suivant Servius (sur le sixieme livre de l'*Énéide*), le Silvain des Latins seroit le même que le Pan des Grecs. Les Latins, dit-il, nomment *Inuus* et *Incubus* celui que les Grecs appellent *Pan* et *Ephialte;* c'est, ajoute-t-il, le même que *Faune*, *Fatuus* et *Fatuellus*... *Dicitur inuus ab ineundo passim cum omnibus ani-*

malibus, unde et incubus dicitur. Cependant Virgile semble distinguer Silvain du dieu Pan, lorsqu'il dit :

> Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes,
> Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

Horace appelle Silvain le protecteur ou gardien des limites. *Pater Sylvane, tutor finium.* Virgile le représente tenant un jeune cyprès à la main :

> Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.

parceque, suivant une ancienne tradition que saint Augustin paroît avoir adoptée (*de Civitate Dei*, liv. VI, ch. 9 et liv. XV, c. 23), Silvain avoit aimé un jeune homme nommé Cyparisse, que les dieux changerent en cyprès. Ovide, dans le dixieme livre des Métamorphoses, a mis cette aventure sur le compte d'Apollon.

Les Romains donnoient le nom de Faunes et de Silvains aux demi-dieux champêtres que les Grecs appeloient Satyres et Silenes. Probus dit, sur le premier livre des Géorgiques : *Eundem Pana, eundem Inuum, eundem Faunum quidam interpretantur.*

Silvain avoit plusieurs temples à Rome, un dans les jardins du mont Aventin, un autre dans la vallée du mont Viminal, un troisieme sur le bord de la mer, d'où il étoit appelé *Littoralis.* Ses prêtres formoient un des principaux colléges du sacerdoce romain. On paroit ses autels de branches de cyprès ou de pin, ce qui le fit appeler *Dendrophore.* On lui immoloit des pourceaux. Il étoit la terreur des femmes en couches qui imploroient contre ce dieu, regardé comme incube, les divi-

nités *Intercido, Pilumnus*, et *Deverra*. On faisoit peur aux enfants de Silvain comme du loup. Souvent il étoit représenté sous la forme d'un Terme, où l'on ne voit que la tête et la moitié du corps, sans bras, le reste se terminant en pilier dont la grosseur diminue toujours jusqu'à la base.

(131) Priape, dieu des jardins, fils de Mercure, selon Hygin; d'Adonis et de Vénus, selon Tzetzès; de Vénus et de Bacchus, selon Diodore de Sicile, Pausanias, Servius et Suidas, naquit à Lampsaque, ville de l'Asie-Mineure, où il étoit particulièrement honoré, ce qui lui a fait donner le surnom de *Lampsacenus* ou *Lampsacus*.

Suidas et le scholiaste d'Apollonius racontent que Vénus ayant eu un caprice pour le Dieu du vin, alla au-devant de lui comme il revenoit des Indes; qu'elle s'arrêta ensuite à Lampsaque où elle accoucha d'un enfant que la haine de Junon rendit extrêmement difforme. La mere des amours, n'osant l'avouer pour fils, le fit exposer sur une montagne voisine de Lampsaque, où il fut élevé par des bergers. Il devint bientôt la terreur des maris de Lampsaque, et fut chassé de cette ville; mais ses habitants ayant été soudain affligés d'une maladie violente et honteuse, en attribuerent la cause au mauvais traitement qu'ils avoient fait au fils de Vénus; ils le rappelerent, et leur maladie disparut dès qu'il fut rentré dans la ville. Dès-lors il obtint un temple, des autels, des sacrifices. On lui immoloit un âne, soit parceque cet animal sert à la culture des jardins, soit, comme le veut Ovide (*Fast.* liv. I), en mémoire de

l'aventure de la nymphe Lotis, que les cris de l'âne de Silene éveillerent lorsque Priape étoit prêt à la surprendre dans les ombres de la nuit.

Cet infame dieu passa des Grecs chez les Romains, qui lui éleverent un temple sur le mont Esquilin, et en firent le dieu des jardins. Les poëtes le traitent avec peu de respect. Horace parle d'un ouvrier qui hésite s'il fera un banc ou un Priape. Martial, en lui rappelant qu'il est de bois, le menace de le jeter au feu, s'il laisse enlever quelques arbres confiés à sa garde.

Strabon croit que Priape doit être un dieu peu ancien, puisque Hésiode n'en fait pas mention dans sa Théogonie; mais Orphée, ou le poëte qui a pris son nom, et qui est plus ancien qu'Hésiode, en a parlé dans l'hymne *Protogoni*, c'est-à-dire *Primigenii.*

Les Latins donnent à Priape l'épithete de *rubicundus*, *ruber;* ils le désignent quelquefois par les seuls noms de *Phallus*, d'*Ityphallus*, de *bonus Dæmon*, ou bon génie, de *Fascinus*, d'*Orneates* de la ville d'Ornea, voisine de Corinthe, où il étoit particulièrement honoré; d'*Hellesponticus*, parceque Lampsaque est sur les côtes de l'Hellespont.

On plaçoit la statue de Priape, en forme de terme, dans les jardins et les vergers. On lui donnoit une tête d'homme, des oreilles de chevre ou des cornes de bouc, avec des couronnes de laurier, de pampre ou de roquette. Priape étoit armé d'une verge pour écarter les oiseaux, parcequ'il étoit, dit Virgile, *custos avium atque ferarum;* d'une massue pour chasser les voleurs; d'une faucille pour émonder les arbres ou moissonner les bleds. On voit sur quelques monuments de Priape

des têtes d'âne. On le représente aussi crêté comme un coq sur la tête et sous le menton, tenant une bourse de la main droite, et une clochette de la gauche : la clochette pouvoit désigner les orgies ; la bourse, le pouvoir de l'or ; la crête de coq, l'extrême lasciveté du dieu. Les anciens barbouilloient ses statues de cinabre.

Priape est souvent pris, comme Pan, pour l'emblême de la fécondité. On appeloit *Priapées*, les fêtes célébrées en l'honneur de Priape. On donnoit le surnom de *Priapeus* à Apollon qui avoit un temple et un oracle à *Priapos* ou *Priapis*, ville de l'Asie-Mineure, dans la Troade. (Voyez *Diodore de Sicile*, *Pausanias*, *Hygin*, *Suidas*, *Pline*, *Columelle* (*de Hortorum cultu*); *saint Augustin* (*de Civitate Dei*); *Lactance* (*de falsa Religione*); *Strabon*, *Pomponius-Méla*; *Orphée*, *Virgile*, *Tibulle*, *Ovide*, *Horace*, *Catulle*, *Martial*, *Servius*, *Cœlius Rhodiginus*, *Phurnutus* (*de Naturâ Deorum*); *Lilio Gyraldi*, etc.)

(132) Vertumne ou Vortumne, dieu du printemps et des vergers, symbole de l'année, de ses variations et des changements de toutes choses. Son nom signifie *vertere*, *tourner*, *changer* : de là les différentes formes qu'Ovide lui fait prendre pour plaire à Pomone, c'est-à-dire, pour amener les fruits à leur maturité. On voit par ce vers d'Horace,

. . . . Vertumnis, quot quot sunt natus iniquis,

que Vertumne étoit pris pour l'année. Les Étrusques l'honoroient sous le nom de Vulturne, et croyoient qu'il présidoit au commerce. C'est comme dieu des marchands qu'il avoit un temple à Rome, dans la rue appelée *Vicus-Tuscus*, et qui conduisoit au grand

cirque. Les commentateurs des Fastes d'Ovide font de Vertumne un ancien roi d'Étrurie, habile dans la culture des jardins, et déifié après sa mort. On croit qu'en lui faisant prendre successivement la figure d'un laboureur, d'un moissonneur, d'un vigneron, et d'une vieille femme, Ovide a voulu désigner les quatre saisons de l'année. Les Anciens représentoient souvent ce dieu sous la figure d'un jeune homme couronné d'herbes de différente espece; demi-nu, demi-vêtu, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance. Comme Vertumne étoit honoré sous diverses formes, Horace a dit : *Dii Vertumni* et *Vertumnis natus iniquis* (sat. 7, liv. II). Varron nous apprend que les fêtes célébrées en l'honneur de ce dieu étoient appelées *Vertumnalia*. Properce a consacré à ce dieu la seconde élégie de son quatrieme livre :

Prima mihi variat liventibus uva racemis,
Et coma lactenti spicea fruge tumet.

(133) Pline (liv. XIV, ch. 1) dit : *Jam in Campano agro populis nubunt vites, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis, geniculato cursu scandentes, cacumina æquant.* Horace (od. 5, liv. V) parle aussi du mariage de la vigne avec l'ormeau :

Fæcunda vitis conjuges ulmos ama.

Juvénal dit dans sa septieme satire :

Stratus humi palmes viduas desiderat ulmos.

On a retenu ces vers du poëte Roi, dans l'opéra-ballet des Éléments :

Voyez dans ce verger la source qui serpente :
Elle embrasse cent fois ces jeunes arbrisseaux.
Unie avec l'ormeau, cette vigne abondante
S'éleve et croît sur ses rameaux.
Cette autre sans appui demeure languissante.
Ces palmiers amoureux s'unissent en berceaux.
C'est le plaisir d'aimer que le rossignol chante.
Ces antres et ces bois, ces fruits et ces oiseaux,
Tout vous est de l'amour une leçon vivante.

(134) Dans plusieurs éditions des Métamorphoses on lit *timidi aut audacis Ulyssis*. Mais Burman a suivi la leçon du manuscrit Barberin, qui porte *timidis audacis Ulyssei*, c'est-à-dire *audacis in timidos*. Ovide, dans le dixieme livre des Métamorphoses, fait dire par Vénus à Adonis :

fortisque fugacibus esto,
Inquit: in audaces non est audacia tuta.

L'art du poëte est de faire parler à ses personnages le langage qui leur convient. La mere des Amours et le dieu des Bergers doivent s'exprimer autrement que ne le feroient Ajax et Ulysse lui-même.

(235) Saint-Ange ajoute ici au texte d'Ovide, ces quatre vers :

Jamais on ne le vit, adorateur volage,
Courir en cent pays promener son hommage :
Cet heureux coin du monde est pour lui l'univers,
Et ce ruisseau voisin, la barriere des mers.

(236) Némésis (Voy. *Rhamnusie*, liv. III, note 45). Cette déesse, vengeresse des crimes, punissoit sur-tout

ceux dont l'orgueil étoient la source (Voy. *Pline*, liv. II, ch. 45).

(237) Iphis. Plusieurs personnages de l'antiquité ont porté ce nom : Iphis, roi d'Argos; Iphis, un des Argonautes; Iphis, pere d'Étéocle, un des chefs tués devant Thebes. Iphis, femme d'une grande beauté dont Achille fit présent à Patrocle, après la prise de Scyros; Iphis, fille de Thestius; Iphis, fille de Lygdus et de Téléthuse, que la déesse Isis ou Latone changea en garçon, et qui épousa la belle Ianthe (Voy. *Metam.* liv. IX). On ne trouve dans les mythographes, sur la fable d'Iphis et Anaxarete, que les détails donnés par Ovide. « Ces sortes de métamorphoses, dit Banier, sont des jeux d'esprit, semblables à celui d'un poëte moderne qui a changé les larmes de Philis en astres. »

L'Idylle de Théocrite, intitulée l'Amant malheureux, a beaucoup de ressemblance avec la fable d'Iphis et d'Anaxarete. C'est de cette Idylle que La Fontaine a tiré le sujet de *Daphnis et Alcimadure*.

(238) Ovide avoit déja exprimé, à-peu-près dans les mêmes termes, ce délire de l'amour, dans le septieme livre des Métamorphoses :

Concipit interea validos Ææetias ignes,
Et luctata diu, postquam ratione furorem
Vincere non poterat.

(239) Ovide explique ici les moyens dont on se servoit alors, et qu'il avoit employés lui-même pour se faire aimer. *Solebant enim*, dit un des commentateurs des Mé-

tamorphoses, *amatores per nutrices, ancillas, famulos sollicitare amicas suas; tabellis, prece supplici et obsequio ambire; postes noctu corollis et sertis ornare; cantu delinire; querelis implorare; in limine pernoctare; lacrymas, vinum, aquam ad januæ cardines effundere*, etc. (Voy. *Plaute, Curculio*, acte 1, sc. 1. *Horace*, liv. I, od. 25 et liv. III; od. 10. *Perse*, sat. 5, etc.)

(240) Les amants malheureux suspendoient aux portes de leurs maîtresses les couronnes qui avoient orné leurs têtes. Ovide dit dans le second livre de l'Art d'aimer :

Postibus et duræ supplex blandire puellæ,
Et capiti demptos in fore pone rosas;

et dans son poëme *de Remedio Amoris* :

Et tegat ornatas multa corona fores.

(141) *Plus sourde que les flots, que les rochers*, etc. Cette comparaison se trouve souvent dans les poëtes : Horace dit : *Scopulis surdior Icari* (liv. III, od. 7). *Non saxa nudis surdiora navitis* (Épod. 17). Ovide dit dans l'Héroïde d'Hermione à Oreste :

Surdior ille freto clamantem nomen Orestæ,

dans la sixieme Élégie du liv. I, *Amorum* :

. . . . . o foribus surdior ipse tuis.

Lorsque les deux étoiles des Chevreaux sont près de leur coucher héliaque, les mers sont souvent agitées par les vents et par la tempête.

(142) Pline (liv. XXXIV, ch. 14) vante les forges de

la Norique, contrée de la Germanie vers l'Autriche et la Baviere, et d'où les Romains tiroient le fer de la meilleure trempe. Tacite parle aussi des Noriciens.

(143) Les pierres passent pour avoir plus de dureté avant d'avoir été extraites de la carriere.

(144) Poean, surnom d'Apollon, chant en l'honneur de ce dieu, cri de joie chez les Anciens. Ovide commence le second livre de son Art d'aimer, par ce vers :

Dicite, Io Pæan ! et Io, bis dicite, Pæan !

(145) C'est-à-dire ma vie et mon amour. Cette pensée délicate n'a été rendue par aucun des nombreux traducteurs des Métamorphoses. *Banier* dit : « Le même instant me privera de la lumiere du soleil et de celle de vos beaux yeux. » *Fontanelle* : « Mon amour ne finit pas avant ma vie, je ne le perdrai qu'avec le jour. « *Malfilâtre*, ou celui qui s'est caché sous son nom : « Le même instant qui me privera du plaisir de vous voir sera celui qui m'ôtera la lumiere du soleil. « *Saint-Ange* :

Mais à ma derniere heure, épris de ta beauté,
Crois qu'avant mon amour, je perdrai la clarté.

Ainsi le *Geminâque simul mihi luce carendum* n'avoit pas encore été traduit.

(146) Suivant la doctrine d'Epicure, les Dieux ne s'occupoient pas des actions des mortels.

(147) Salamine, ville de Chypre, fondée par Teucer,

fils de Télamon, et qu'il ne faut pas confondre avec l'isle de Salamine, dans le golfe Saronique, entre le Péloponnese et l'Attique. C'est à la hauteur de cette isle que Thémistocle mit en fuite la flotte de Xercès.

(148) Du Ryer et l'abbé de Bellegarde ont mal-à-propos traduit *Veneris prospicientis* par *Vénus vengeresse*. Le mot *prospicientis* fait allusion à Anaxarete, qui fut punie de son insensibilité au moment même où elle *regardoit* la pompe funebre d'Iphis. Le temple que Phedre avoit fait élever dans le lieu où elle alloit voir Hippolyte conduisant un char dans les plaines de Trézene, fut appelé, par la même raison, le temple de *Vénus spéculatrice*.

(149) Amulius, fils de Procus ou Procas Sylvius, roi d'Albe, dépouilla du trône Numitor, son frere aîné, s'empara de sa personne, fit mourir son fils Lausus, et plaça sa fille Rhea Sylvia parmi les Vestales, pour qu'elle n'eût point d'enfants. Mais, malgré ces précautions de l'usurpateur, la vestale *Rhea Sylvia* fut rendue mere par le dieu Mars des deux jumeaux Remus et Romulus, qui, étant devenus grands, vengerent Numitor, en chassant Amulius du trône, et en y rétablissant leur aïeul (*Tite-Live*, liv. I, ch. 3; *Denys d'Halicarnasse*, liv. I; Ovide, *Fast.*, liv. IV; *Cornélius-Népos*; *Justin*, liv. XLIII).

(250) Romulus, fondateur et premier roi de Rome. (Voy. *Tite-Live*, *Florus*, *Justin*, *Eutrope*, *Denys d'Halicarnasse*, *Plutarque*, *vie de Romulus*. *Ovide*, *Fast.* liv. II

et IV. *Virgile*, *Énéide*; *Horace*; *Juvénal*, sat. 8. *Saint Augustin*, *de Civitate Dei*, liv. II et III. *Lactance*, liv. I et II, etc.) La Motte Houdard fit représenter le 8 janvier 1722, une tragédie de *Romulus*, qui eut beaucoup de succès, mais qui n'est point restée au théâtre.

(151) Palès, déesse des pâturages et des bergeries; son culte dans le *Latium* précéda l'ère romaine, puisqu'on célébroit sa fête le jour même de la fondation de Rome. Properce le dit formellement (liv. IV. *Éleg.* 4). Servius prétend que Palès est la même que Vesta. Varron en fait un dieu et non une déesse. On appeloit *Palilies* ou *Parilies* les fêtes qu'on célébroit chez les Romains en l'honneur de Palès, le onzieme des Kalendes de mai (le 21 avril). Ce jour-là, le peuple se purifioit avec des parfums, mêlés de sang de cheval, de cendres d'un veau qu'on faisoit brûler, dès qu'on l'avoit tiré du ventre de sa mere, et de tiges de feves. Les bergers purifioient aussi leurs bergeries et leurs troupeaux, en faisant brûler du soufre, de la *sabine*, de l'olivier, du pin, du laurier, et du romarin. On offroit à la déesse du *lait frais*, du vin cuit et du millet. Aux sacrifices succédoit un festin où toute la famille se réunissoit. Le soir on allumoit des feux de paille ou de foin autour desquels on dansoit au son des flûtes, des cymbales et des tambours. Cette fête étoit confondue avec celle de la fondation de Rome (Voy. *Vell. Paterculus*, liv. I, ch. 8; *Ovide*, Fast. liv. IV. *Virgile*, *Tibulle*, *Properce*, *Servius*, etc.)

(152) Tarpéia, vestale, fille de Tarpéius, gardien du

mont Saturnien, livra cette forteresse de Rome à Tatius, général des Sabins, à condition que ces derniers lui donneroient ce qu'ils portoient à leur bras gauche : elle entendoit parler de leurs bracelets d'or. Tatius, pour ne pas manquer à sa promesse, et pour punir en même temps cette femme de sa trahison, détacha son bracelet et son bouclier, les lança à la tête de Tarpéia, et ordonna à ses soldats d'imiter son exemple. En un instant Tarpéia se vit accablée et disparut sous le poids de l'or et des boucliers. Elle fut enterrée sur cette montagne où Tarquin l'Ancien fit depuis élever le Capitole. Une roche voisine du tombeau de Tarpéia fut appelée *Tarpéienne*, et c'est du haut de cette roche que les Romains précipitoient les criminels. Quelques auteurs cités par Denys d'Halicarnasse, prétendent que Tarpéia, en demandant aux Sabins ce qu'ils portoient à leur bras gauche, n'avoit eu que le dessein patriotique de les désarmer (Voy. *Tite-Live*, liv. I, ch. 11; *Ovide*, Fast., liv. I; *Plutarque, vie de Romulus; Cornélius-Népos*, *Properce*, liv. IV, *Élég*. 4).

(153) Ovide dit encore ailleurs :

> neque licet irrita cuiquam
> Facta Dei fecisse Deo.

(154) Dans le premier livre des *Fastes*, Janus s'attribue les honneurs du prodige qu'Ovide fait opérer ici par les nymphes d'une fontaine voisine du temple de Janus. On peut comparer le poëte à lui-même dans cette double description.

(155) Tatius (*Titus*), roi de Cures, dans le pays des Sabins, fit la guerre à Rome naissante pour venger l'injure de l'enlévement des Sabines. Les conditions de la paix furent que les Sabines resteroient en possession de leurs nouveaux époux; que Tatius partageroit le trône de Romulus; que Rome conserveroit le nom de son fondateur; mais que les Romains prendroient celui de *Quirites*, formé de Cures, ville des Sabins. Ces conditions furent remplies, et Tatius régnoit, depuis cinq ans, dans une parfaite union avec son collégue, lorsqu'il fut assassiné à Lanuvium par les Laurentins (Voy. *Tite-Live*, liv. I, ch. 10; *Florus*, liv. I, ch. 1; *Plutarque, vie de Romulus. Ovide*, Fast. liv. III, etc.)

(156) Ovide a, comme Virgile, pris quelques vers au vieux poëte Ennius; il lui a dérobé celui-ci :

Unus erit, quem tu tolles in cærula cœli.

Ce même vers est encore reproduit en entier dans les *Fastes*.

(157) Plusieurs manuscrits portent *terruit urbem*. C'est ainsi qu'Horace dit dans le livre I de ses odes :

. . . . rubente
Dexterâ sacras jaculatus arces
Terruit urbem.

(158) Quirinus, nom que les Romains donnerent à Romulus après qu'ils en eurent fait un dieu. Ce mot signifie *Dieu de la ville*, comme celui de *Quirites*, qu'on donnoit aux Romains assemblés, signifioit *habitants*,

citoyens. On appeloit *Quirinalia*, la fête romaine instituée par Numa, et célébrée le 13 avant les Calendes de mars (17 février) en l'honneur de *Quirinus.* On l'appeloit la fête des Fous, parceque ceux qui avoient oublié ou négligé de solenniser les fornacales, expioient leur faute ou leur folie, en sacrifiant à *Quirinus.* Ce dieu avoit un grand pontife appelé de son nom *Flamen Quirinalis.* Il y avoit à Rome une porte et une colline nommée *Quirinale.* C'est sur cette colline qu'étoit le temple de Romulus. Quirinus étoit aussi le surnom donné par les Romains à Jupiter, à Mars, et à Janus, dont le temple étoit ouvert pendant la guerre. Junon étoit aussi appelée *Quiris* ou *Quirita* (Voy. *Ovide*, Fast. liv. II; *Festus*, *Varron*, *Tite-Live*, *Plutarque*, *Macrobe*, *Aurélius-Victor*, *Lactance*, etc.)

Les sentiments sont partagés (dit Denys d'Halicarnasse, liv. III) sur les circonstances de la mort de Romulus. Ceux qui ont mêlé les fables avec l'histoire disent que ce prince haranguant les troupes romaines dans son camp, le ciel tout-à-coup changea de face, qu'une nuit obscure succéda à un temps serein, et qu'au milieu d'une horrible tempête il disparut : ce qui fit croire que Mars son pere l'avoit enlevé au ciel. D'autres, qui approchent plus de la vérité de l'histoire, conviennent qu'il fut tué par les sénateurs, pour avoir, sans leur participation, renvoyé les ôtages des Véiens. Ils mirent son corps en pieces, et chacun en prit un morceau sous sa robe, pour l'enterrer en secret et dérober par là au peuple la connoissance de leur crime. Cette mort (selon Tite-Live, liv. II) jeta la consternation dans Rome, et le peuple commençoit à soupçonner les séna-

teurs, lorsque Proculus-Julius s'avança au milieu de la multitude, et parla en ces termes : « Romains, le fon-« dateur de cette ville, Romulus, dès le point du jour « est descendu du ciel, et s'est présenté devant moi : « dans l'étonnement et le respect que m'a causé sa pré-« sence, j'ai prié qu'il me fût permis de le contempler à « loisir : « Allez, m'a-t-il répondu, annoncer aux Ro-« mains que la volonté des Dieux est que Rome soit la « première ville du Monde ; qu'ils s'abstiennent de dis-« sentions ; qu'ils s'appliquent à se distinguer dans le « métier de la guerre ; qu'ils sachent de plus, et qu'ils « en instruisent la postérité, que rien ne sera capable de « résister à leurs armes. A ces mots il s'est élevé et a dis-paru dans les airs. » Ce discours suffit pour calmer un peuple crédule et grossier ; et le sénat fit un dieu de celui qu'il n'avoit plus voulu pour maître.

(159) Hersilie, une des Sabines enlevées par les Romains, et que Romulus choisit pour femme. D'autres disent qu'il la donna pour compagne à un jeune homme du Latium, nommé *Hostus*, qui en eut un fils appelé Hostus Hostilius. Après sa mort, Hersilie fut honorée dans le temple de Quirinus sous le nom de déesse *Ora*, *Orta* ou *Horta*, parcequ'elle étoit censée, dit Plutarque dans ses Problêmes, exhorter les jeunes gens à la vertu. C'étoit l'usage, chez les Grecs et chez les Romains, de donner un nouveau nom à ceux qu'on plaçoit, après leur mort, parmi les immortels. Ainsi le nom de Leucothée fut donnée à Ino, celui de Palémon à Mélicerte, celui de Merica à Circé, celui de Quirinus à Romulus, etc. On vouloit sans doute faire oublier par là que les per-

sonnages mis au rang des dieux avoient été sur la terre de simples mortels (Voy. *Tite-Live*, liv. I, ch. 11; *Macrobe*, *Saturn.*, liv. 1, ch. 8; *Silius Italicus*, liv. XIII).

(160) O Romole, Romole, dico
Qualem te patria Dîs genuerunt.
Tu produxisti nos endo luminis oras,
O pater, ô genitor, ô sanguen, Dîs oriunde.
(Ennius, *Ann.* l. II.)

(161) Teque Quirine pater venerans, Oramque Quirini.
(Ennius, *ibid.* l. I.)

FIN DES NOTES DU LIVRE XIV.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LES MÉTAMORPHOSES

D'OVIDE.

LIVRE XV.

ARGUMENT.

NUMA succede à Romulus. Boules noires changées en boules blanches. Origine de Crotone. Pythagore expose sa doctrine contre l'usage des viandes, sur la Métempsycose, et sur le changement perpétuel de forme dans toutes choses: ses prédictions sur la grandeur de Rome. La nymphe Égérie, pleurant la mort de Numa, est changée en fontaine. Hippolyte ressuscité sous le nom de Virbius. Tagès. Pique de Romulus changée en arbre. Histoire de Cippus. Esculape, changé en serpent, arrive à Rome. Jules-César est mis au rang des Dieux. Panégyrique d'Auguste. Épilogue.

CEPENDANT on cherche un mortel digne du poids de l'Empire, et qui puisse succéder au grand Romulus. Messagere du vrai, la voix publique appelle au trône le pieux Numa (1). Ce n'étoit pas assez pour lui d'avoir étudié les mœurs et les usages des Sabins (2); son vaste génie embrasse des objets

P. OVIDII

NASONIS

METAMORPHOSEON

LIBER XV.

ARGUMENTUM.

Numa succedit Romulo. Nigri calculi in albos commutati. De originibus Crotonis. Pythagoras de interdictione carnium, de Metempsycosi, de perpetuis rerum transformationibus disputans. Magna de Româ vaticinia. Decessum Numam deflens Egeria in fontem liquescit. Hippolytus sub Virbii nomine redivivus. Tages. Hasta Romuli in arborem virescit. Cippi cornuti historia. Æsculapius, in serpentem versus, Romam deducitur. Julius Cæsar in Deos refertur. Augusti præconium. Epilogus.

Quæritur interea, quis tantæ pondera molis
Sustineat, tantoque queat succedere regi.
Destinat imperio clarum prænuntia veri
Fama Numam. Non ille satis cognosce Sabinæ

plus élevés, et veut connoître la nature des choses. Entraîné par cette ardeur de savoir, il s'éloigne de Cures (3), sa patrie, et visite la ville célebre (4) où Croton (5) reçut le grand Alcide. Il demande quel fut le Grec qui vint élever ces remparts sur les rivages de l'Ausonie; et un vieillard, né dans cette contrée, instruit de ses fastes antiques, lui répond en ces mots:

« On raconte que le fils de Jupiter et d'Alcmene, riche des dépouilles de l'Ibérie, et des troupeaux enlevés à Géryon (6), arriva, après une heureuse navigation, des bords de l'Océan au promontoire de Lacinie (7); que, laissant ses bœufs errer dans de gras pâturages, il entra sous le toit hospitalier de Croton; qu'il s'y reposa de ses longs travaux, et qu'en partant, il dit à son hôte: « Ici s'élevera une « ville qu'habiteront tes descendants; » et l'événement justifia cette prédiction.

« Il y avoit, dans l'Argolide, un Grec nommé Myscele (8): il étoit fils d'Alémon; et, de son temps, aucun mortel ne fut plus agréable aux Dieux. Une nuit, tandis qu'il reposoit dans un sommeil profond, Hercule lui apparoît, et dit: « Hâte-« toi, quitte ta patrie, va, et cherche les rives de « l'Ésare (9) aux ondes sablonneuses. » Il ajoute à l'ordre la menace; et le châtiment suivroit le re-

Gentis habet ritus : animo majora capaci
Concipit: et quæ sit rerum natura requirit.
Hujus amor curæ, patria Curibusque relictis,
Fecit, ut Herculei penetraret ad hospitis urbem.
Graïa quis Italicis auctor posuisset in oris
Mœnia quærenti, sic è senioribus unus
Rettulit indigenis, veteris non inscius ævi.

Dives ab Oceano bubus Jove natus Iberis
Littora felici tenuisse Lacinia cursu
Fertur: et, armento teneras errante per herbas,
Ipse domum magni, nec inhospita tecta, Crotonis
Intrasse; et requie longum relevasse laborem;
Atque ita discedens, Ævo, dixisse, nepotum
Hîc locus urbis erit; promissaque vera fuerunt.

Nam fuit Argolico generatus Alemone quidam
Myscelos, illius Dîs acceptissimus ævi.
Hunc super incumbens pressum gravitate soporis,
Claviger alloquitur: Patrias, age, desere sedes·
I, pete diversi lapidosas Æsaris undas.

fus d'obéir. En même temps disparoissent le sommeil et le Dieu.

« Le fils d'Alémon se leve. Ce qu'il vient de voir et d'entendre occupe sa pensée. Des sentiments contraires l'agitent. Un Dieu ordonne son départ, et la loi le défend. La mort est la peine réservée à celui qui veut changer de patrie (10).

« Le Soleil venoit de cacher dans l'Océan son front radieux, et la Nuit, au-dessus de ses voiles sombres, élevoit sa tête étoilée (11). Le même Dieu se montre à Myscele; il répete le même ordre, les mêmes menaces, et en ajoute de plus terribles encore. Myscele tremble, et se prépare à porter ses Pénates dans un pays nouveau. Le bruit de ce départ se répand bientôt dans la ville. Myscele est accusé de mépriser les lois de son pays. Le crime est prouvé, les témoins sont inutiles. Pâle et tremblant, il leve les yeux et les mains vers le Ciel : « O toi, s'écrie-t-il, que tes douze tra-
« vaux (12) ont fait asseoir parmi les Immortels,
« viens à mon secours; car, si je suis coupable, toi
« seul as fait mon crime. »

« C'étoit, chez les Grecs, une coutume antique d'employer, dans les jugements criminels, de pe-

Et, nisi paruerit, multa ac metuenda minatur.
Postea discedunt pariter somnusque, Deusque.

Surgit Alemonides; tacitâque recentia mente
Visa refert: pugnatque diu sententia secum.
Numen abire jubet: prohibent discedere leges:
Pœnaque mors posita est patriam mutare volenti.

Candidus Oceano nitidum caput abdiderat Sol,
Et caput extulerat densissima sidereum Nox:
Visus adesse idem Deus est, eademque monere;
Et, nisi paruerit, plura et graviora minari.
Pertimuit: patriumque simul transferre parabat
In sedes penetrale novas. Fit murmur in urbe:
Spretarumque agitur legum reus. Utque peracta est
Caussa prior, crimenque patet sine teste probatum,
Squallidus ad Superos tollens reus ora, manusque:
O cui jus Cœli bis sex fecêre labores,
Fer, precor, inquit, opem: nam tu mihi criminis auctor.

Mos erat antiquus, niveis atrisque lapillis,

tits cailloux noirs et blancs, ceux-ci pour absoudre, ceux-là pour condamner. C'est ainsi que fut jugé Myscele. Des cailloux noirs furent seuls jetés dans l'urne impitoyable. Mais, quand elle fut renversée pour compter les suffrages, toutes les pierres noires étoient devenues blanches (13). Par ce prodige, Hercule rendit la sentence favorable, et le fils d'Alémon fut renvoyé absous. Après avoir rendu graces au fils de Jupiter, il s'embarque, et vogue, par des vents favorables, sur la mer d'Ionie. Il laisse derriere lui Tarente (14), bâtie par les Lacédémoniens, et Sybaris (15), et le Néethe (16), qui arrose les champs de Salente (17), et le golfe de Thurium (18), et Témese (19), et les campagnes de la Japygie (20). Après avoir côtoyé presque toutes les terres de l'Italie qui regardent les mers, il trouve enfin les bouches de l'Ésare, où le Destin l'appelle. Non loin du rivage, un tombeau couvroit les pieux ossements de Croton. C'est là que Myscele éleve les murs de la ville qu'Hercule lui a commandé de bâtir, et qui a pris le nom du sage enseveli sur ces bords. C'est ainsi qu'une tradition certaine explique l'origine de Crotone, fondée par les Grecs, sur les confins de l'Italie.

« Numa vit, dans cette ville, un homme (21) de l'isle de Samos, qui, fuyant sa patrie et ses maîtres, s'étoit volontairement exilé par haine de la tyran-



B. Duvivier del. Manceau sculp.

C'est là que Myscèle élève les murs de la ville qu'Hercule lui a commandé de bâtir.



His damnare reos, illis absolvere culpa.
Nunc quoque sic lata est sententia tristis: et omni
Calculus immitem demittitur ater in urnam.
Quæ simul effudit numerandos versa lapillos,
Omnibus è nigro color est mutatus in album:
Candidaque Herculeo sententia munere facta
Solvit Alemoniden. Grates agit ille parenti
Amphitryoniadæ: ventisque faventibus æquor
Navigat Ionium: Lacædemoniumque Tarentum
Præterit, et Sybarin, Salentinumque Neæthum,
Thurinosque sinus, Temesenque, et Iapygis arva.
Vixque pererratis quæ spectant littora terris,
Invenit Æsarei fatalia fluminis ora:
Nec procul hinc tumulum, sub quo sacrata Crotonis
Ossa tegebat humus: jussâque ibi mœnia terrâ
Condidit: et nomen tumulati traxit in urbem.
Talia constabat certâ primordia famâ
Esse loci, positæque Italis in finibus urbis.

Vir fuit hîc ortu Samius: sed fugerat una
Et Samon et Dominos; odioque tyrannidis exsul

nie. Quelqu'éloigné qu'il fût des régions célestes, il s'élevoit, par la méditation, jusqu'aux astres, et voyoit, des yeux de l'esprit, ce que la nature refuse aux regards des humains. Arrivé, par la pensée et par de savantes veilles, à la connoissance de toutes choses, il les faisoit connoître aux hommes réunis pour l'entendre; et, tandis qu'en l'admirant, ils écoutoient en silence (22), le sage expliquoit l'origine du Monde et les principes des êtres; ce qu'étoit la nature, ce qu'étoit la Divinité; de quelle maniere se formoient et la neige et la foudre (23); si c'étoit Jupiter ou le choc des vents dans la nue qui produisoit le tonnerre; ce qui faisoit trembler la terre; par quelle loi les astres se mouvoient, et tous les mysteres cachés aux mortels (24). Le premier, il défendit de servir sur les tables des animaux égorgés, et il exposa le premier, en ces termes, une doctrine plus admirée que suivie (25):

« Cessez, Mortels, de souiller vos corps de ces aliments coupables. Vous avez les moissons des champs; vous avez des fruits qui font courber sous leur poids les arbres des vergers (26). Pour vous le raisin se gonfle et mûrit dans la vigne; il est des légumes d'un goût exquis; il en est d'autres que le feu rend plus tendres et plus savoureux. Ni le lait, ni le miel que parfume le thym, ne



Duvivier del. N. Courbe sc.

Le Sage expliquait l'origine du Monde et les principes des êtres.

Sponte erat: isque, licet cœli regione remotus,
Mente Deos adiit: et, quæ natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.
Cumque animo, et vigili perspexerat omnia curâ,
In medium discenda dabat: cætumque silentum,
Dictaque mirantum, magni primordia Mundi,
Et rerum caussas, et quid natura, docebat;
Quid Deus; unde nives; quæ fulminis esset origo;
Jupiter, an venti, discussâ nube, tonarent;
Quid quateret terras; quâ sidera lege mearent;
Et quodcumque latet. Primusque animalia mensis
Arcuit imponi: primus quoque talibus ora
Docta quidem solvit, sed non et credita, verbis:

Parcite, Mortales, dapibus temerare nefandis
Corpora. Sunt fruges: sunt deducentia ramos
Pondere poma suo, tumidæque in vitibus uvæ:
Sunt herbæ dulces: sunt, quæ mitescere flammâ,
Mollirique queant. Nec vobis lacteus humor
Eripitur, nec mella thymi redolentia florem.

vous sont défendus (27). La terre prodigue vous offre ses plus doux trésors, et vous fournit des aliments exempts de sang et de carnage (28).

« Il n'appartient qu'aux animaux de se nourrir de chair : encore tous n'en font-ils point usage. Le cheval, la brebis, et le bœuf, vivent de l'herbe des prairies. Mais ceux qui sont d'un naturel farouche et sanguinaire, les tigres d'Arménie, les lions prompts à la colere, les ours, et les loups, aiment les aliments sanglants. Ah! c'est un grand crime de confondre des entrailles dans des entrailles, d'engraisser un corps d'un autre corps, et de ne conserver la vie d'un être que par la mort d'un autre!

« Quoi! parmi tant de biens que la meilleure des meres, la Terre, produit pour vos besoins, vous n'aimez qu'à porter vos dents cruelles sur des animaux égorgés, qu'à mordre des blessures (29), et qu'à imiter les barbares Cyclopes! Ne pouvez-vous faire cesser, que par la destruction des êtres, les jeûnes d'un estomac vorace et déréglé!

« Dans cet âge antique, que nous avons appelé l'Age d'Or, l'homme vivoit content du fruit des arbres, des plantes champêtres; et jamais il ne

Prodiga divitias alimentaque mitia tellus
Suggerit: atque epulas sine cæde et sanguine præbet.

Carne feræ sedant jejunia: nec tamen omnes.
Quippe equus, et pecudes, armentaque gramine vivunt.
At quibus ingenium est immansuetumque, ferumque,
Armeniæ tigres, iracundique leones,
Cumque lupis ursi, dapibus cum sanguine gaudent.
Heu quantum scelus est, in viscera viscera condi!
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus!
Alteriusque animantem animantis vivere leto!

Scilicet in tantis opibus, quas optima matrum
Terra parit, nil te nisi tristia mandere sævo
Vulnera dente juvat, ritusque referre Cyclopum?
Nec, nisi perdideris alium, placare voracis,
Et male morati poteris jejunia ventris!

At vetus illa ætas, cui fecimus Aurea nomen,
Fœtibus arboreis, et, quas humus educat, herbis,

souilla sa bouche de sang. Alors l'oiseau balançoit, sans danger, ses ailes dans les airs. Le lievre erroit, sans frayeur, dans les campagnes. La crédulité du poisson ne l'attachoit point à l'hameçon funeste (30). Aucun être n'employoit, aucun ne craignoit ni les piéges, ni la fraude: tout étoit en paix (31). Mais celui, quel qu'il soit, qui, le premier, abandonnant l'innocente frugalité de cet âge, plongea des chairs dans son avide sein, ouvrit le chemin du crime (32). C'est, je veux le croire, par le carnage des bêtes féroces que le fer commença à être ensanglanté. Mais c'étoit assez de leur donner la mort. Il est permis, je l'avoue, d'ôter la vie aux animaux qui menacent la nôtre: on pouvoit les tuer, mais il ne falloit pas s'en nourrir. On alla plus loin encore. On croit que le pourceau mérita d'être la premiere victime immolée, parcequ'il détruisoit les semences et ruinoit l'espoir de l'année (33). Le bouc fut sacrifié sur l'autel de Bacchus, parcequ'il avoit offensé la vigne. Ces deux animaux trouverent ainsi la peine de leur faute.

« Mais quelle peine méritiez-vous, innocentes brebis, troupeaux paisibles, dont les mamelles pendantes se gonflent, pour l'homme, d'un nec-

Fortunata fuit, nec polluit ora cruore.
Tunc et aves tutas movere per aëra pennas;
Et lepus impavidus mediis erravit in agris;
Nec sua credulitas piscem suspenderat hamo
Cuncta sine insidiis, nullamque timentia fraudem,
Plenaque pacis erant. Postquam non utilis auctor
Victibus invidit (quisquis fuit ille virorum)
Corporeasque dapes avidam demersit in alvum;
Fecit iter sceleri: primâque è cæde ferarum
Incaluisse putem maculatum sanguine ferrum:
Idque satis fuerat: nostrumque petentia letum
Corpora missa neci, salvâ pietate, fatemur;
Sed quàm danda neci, tam non epulanda fuerunt.
Longius inde nefas abiit: et prima putatur
Hostia sus meruisse mori; quia semina pando
Eruerit rostro, spemque interceperit anni.
Vite, caper, morsâ, Bacchi mactandus ad aras
Ducitur ultoris: nocuit sua culpa duobus.

Quid meruistis oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar?

tar délicieux ; dont la molle toison lui fournit ses vêtements; et dont la vie est, plus que la mort, utile à ses besoins! Quel mal a fait le bœuf, animal sans fraude et sans artifice, simple, incapable de nuire, et né pour les plus durs travaux (34)? Ah! ce fut un ingrat, indigne des dons de Cérès, celui qui, le premier, détela du joug fumant l'animal agricole pour l'égorger ; qui frappa de la hache son col usé par de rudes travaux, en retournant si souvent la terre, et faisant produire aux champs tant de riches moissons! Mais ce n'étoit pas assez de commettre un si grand crime: l'homme a voulu y associer les Dieux; et il ose croire que le sang des génisses est agréable aux Immortels (35).

« Une victime sans tache, remarquable par sa beauté, car sa beauté lui devient funeste, est parée de bandelettes et conduite à l'autel! Là, elle entend des prieres qu'elle ne comprend pas. Elle voit placer sur son front, au milieu de ses cornes dorées, les fruits de la Terre, qu'elle a cultivés (36). Le couteau, qu'elle a déja peut-être aperçu dans l'eau limpide préparée pour le sacrifice (37), la frappe : aussitôt on arrache de son sein les entrailles vivantes, et on les interroge pour y trouver les secrets des Dieux (38).

Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis: vitâque magis, quam morte juvatis.
Quid meruêre boves, animal sine fraude dolisque
Innocuum, simplex, natum tolerare labores?
Immemor est demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit curvi demto modo pondere aratri,
Ruricolam mactare suum: qui trita labore
Illa, quibus toties durum renovaverat arvum,
Tot dederat messes, percussit colla securi.
Nec satis est, quod tale nefas committitur: ipsos
Inscripsêre Deos sceleri: numenque supernum
Cæde laboriferi credunt gaudere juvenci.

Victima labe carens, et præstantissima formâ
(Nam placuisse nocet), vittis præsignis et auro,
Sistitur ante aras; auditque ignara precantem:
Imponique suæ videt inter cornua fronti,
Quas coluit, fruges: percussaque sanguine cultros
Inficit in liquidâ prævisos forsitan undâ.
Protinus ereptas viventi pectore fibras
Inspiciunt: mentesque Dêum scrutantur in illis.

« D'où vient à l'homme cette faim si grande des aliments défendus ! O mortels, je vous en conjure, renoncez à ces festins barbares. Écoutez et retenez mes avertissements : lorsque vous mangez la chair de vos bœufs égorgés, sachez et souvenez-vous que vous mangez vos cultivateurs.

« Et puisqu'un Dieu m'ouvre la bouche, je suivrai les mouvements qu'il m'inspire ; je découvrirai les secrets qu'Apollon a cachés dans mon sein ; je dévoilerai ceux du Ciel même, et les oracles dont il m'a rempli. Je vais chanter de grandes choses, trop long-temps ignorées, et que l'esprit de nos peres n'a pu pénétrer. Je vais monter parmi les astres, quitter la terre, séjour de l'Erreur, marcher sur les nuées, m'asseoir sur les vastes épaules d'Atlas ; et, de là, regardant les Mortels errants sans que la raison les guide, et livrés à des terreurs frivoles, les rassurer contre la crainte de la mort, et dérouler devant eux les lois immuables de leurs destinées (39).

« Foibles Mortels que glace l'effroi du trépas, pourquoi craindre le Styx (40) et l'empire des ombres, fables inventées par les poëtes, vaines expiations d'un Monde imaginaire (41) ! soit que le corps périsse consumé dans les feux du bûcher, soit que le temps le détruise, ne croyez pas qu'il

Unde fames homini vetitorum tanta ciborum?
Audetis vesci, genus ô mortale? quod, oro,
Ne facite: et monitis animos advertere nostris.
Cumque boum dabitis cæsorum membra palato,
Mandere vos vestros scite et sentite colonos.

Et quoniam Deus ora movet; sequar ora moventem
Rite Deum; Delphosque meos, ipsumque recludam
Æthera, et augustæ reserabo oracula mentis.
Magna, nec ingeniis investigata priorum,
Quæque diu latuêre, canam. Juvat ire per alta
Astra: juvat, terris et inerti sede relictis,
Nube vehi; validique humeris insistere Atlantis:
Palantesque animos passim, ac rationis egentes
Despectare procul, trepidosque, obitumque timentes
Sic exhortari; seriemque evolvere fati.

O genus attonitum gelidæ formidine mortis!
Quid Styga, quid tenebras, quid nomina vana timetis,
Materiem vatum, falsique piacula Mundi?
Corpora sive rogus flammâ, seu tabe vetustas

souffre quand il n'est plus. Les ames ne meurent point: sorties de leurs premieres demeures, elles passent et vivent dans de nouvelles habitations. Moi-même, je m'en souviens, pendant la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthoüs; le plus jeune des Atrides me perça le cœur de sa forte lance: j'ai reconnu naguere, au temple de Junon, dans la ville d'Argos (42), le bouclier dont alors mon bras étoit armé (43).

« Tout change, rien ne meurt. L'ame erre d'un corps à un autre, quel qu'il soit: elle passe de l'animal à l'homme, de l'homme à l'animal, et ne périt jamais (44). Comme la cire fragile reçoit des formes variées, et change de figure sans changer de substance (45) : ainsi j'enseigne que l'ame est toujours la même, mais qu'elle émigre en des corps différents. Dans vos appétits déréglés, craignez donc de devenir impies. Je le déclare, au nom des Dieux, prenez garde, par le meurtre détestable des animaux, de chasser de leur nouvel asile les ames de vos parents: que votre sang ne se nourrisse point de votre sang (46).

Abstulerit, mala posse pati non ulla putetis.
Morte carent animæ : semperque, priore relictâ
Sede, novis domibus habitant vivuntque receptæ.
Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram : cui pectore quondam
Sedit in adverso gravis hasta minoris Atridæ.
Cognovi clypeum lævæ gestamina nostræ
Nuper Abantêis templo Junonis in Argis.

Omnia mutantur : nihil interit ; errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc, et quos libet occupat artus
Spiritus : èque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster : nec tempore deperit ullo.
Utque novis fragilis signatur cera figuris,
Nec manet ut fuerat, nec formas servat easdem ;
Sed tamen ipsa eadem est : animam sic semper eandem
Esse, sed in varias doceo migrare figuras.
Ergo, ne pietas sit victa cupidine ventris ;
Parcite (vaticinor) cognatas cæde nefandâ
Exturbare animas : nec sanguine sanguis alatur.

« Et puisque, porté sur une vaste mer, j'ai livré aux vents toutes mes voiles, je dirai : Rien n'est stable dans l'Univers : tout varie, tout n'offre qu'une image passagere (47). Le Temps lui-même roule comme un fleuve dans sa course éternelle. Le fleuve rapide et l'heure légere ne peuvent s'arrêter. Mais, comme le flot presse le flot, chassant celui qui le précede, et chassé par celui qui le suit, ainsi les moments s'écoulent, se succedent, et sont toujours nouveaux (48). L'instant qui vient de commencer, n'est plus; celui qui n'étoit pas encore, arrive : tous passent, et se renouvellent sans cesse.

« Voyez la nuit qui s'avance, tendre vers le jour, et les ombres s'effacer dans la lumiere. Lorsque tout repose encore dans la nature, l'azur du Ciel n'est pas celui dont le Ciel se colore au moment où l'Étoile du matin paroît sur son char d'albâtre. Cet azur prend une autre nuance, quand l'Aurore, qui précede le jour, seme de roses la carriere qu'elle va livrer au Soleil. Le Soleil (49) lui-même paroît, environné de pourpre, quand, le matin, il s'éleve de la Terre inférieure, et quand, le soir, il y redescend. Mais, au milieu de sa course, sa lumiere est plus éclatante, parceque, dans les hautes ré-

Et quoniam magno feror æquore, plenaque ventis
Vela dedi; nihil est toto quod perstet in orbe.
Cuncta fluunt: omnisque vagans formatur imago.
Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen. Neque enim consistere flumen,
Nec levis hora potest: sed ut unda impellitur undâ,
Urgeturque prior venienti, urgetque priorem,
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur;
Et nova sunt semper: nam quod fuit ante, relictum est;
Fitque, quod haud fuerat: momentaque cuncta novantur.

Cernis et emersas in lucem tendere noctes:
Et jubar hoc nitidum nigræ succedere nocti.
Nec color est idem Cœlo, cùm lassa quiete
Cuncta jacent mediâ; cùmque albo Lucifer exit
Clarus equo: rursumque alius, cùm prævia luci
Tradendum Phœbo Palantias inficit orbem.
Ipse Dei clypeus, terrâ cùm tollitur imâ,
Mane rubet: terrâque, rubet, cùm conditur imâ:
Candidus in summo est: melior natura quod illic
Ætheris est, terræque procul contagia vitat.

gions, l'air, plus pur, est dégagé des vapeurs de la Terre. L'Astre de la nuit offre aussi des aspects différents. Dans sa croissance, il est plus petit, et, dans son décours, il est plus grand la veille que le lendemain:

« Voyez l'Année, se partageant en quatre saisons, imiter ainsi, dans son cours, les âges de la vie. Au commencement du Printemps, elle a la foiblesse de l'enfant à la mamelle. Alors le grain, herbe tendre et fragile, croît et charme l'espoir du laboureur. Tout fleurit, la campagne riante est émaillée de mille couleurs; mais les plantes n'ont encore aucune énergie. Devenue plus robuste, l'Année passe du Printemps à l'Été, semblable au jeune homme dans toute sa vigueur. Aucun âge n'est plus fort, plus fécond, plus ardent. L'Automne succede: il n'a plus la ferveur de l'âge précédent; c'est celui du calme et de la maturité: il tient le milieu entre la jeunesse et la vieillesse, et déja sa tête commence à blanchir. Enfin le vieil Hiver arrive d'un pas tremblant, dépouillé de ses cheveux, ou n'en ayant plus que de blancs (50).

« C'est ainsi que nos corps changent sans cesse: ce que nous étions hier, ce qu'aujourd'hui nous

Nec par aut eadem nocturnæ forma Dianæ
Esse potest unquam: semperque hodierna sequente,
Si crescit, minor est; major, si contrahit orbem.

Quid? non in species succedere quatuor annum
Aspicis ætatis peragentem imitamina nostræ?
Nam tener, et lactens, puerique simillimus ævo,
Vere novo est. Tunc herba virens, et roboris expers
Turget, et insolida est; et spe delectat agrestem.
Omnia tum florent; florumque coloribus almus
Ridet ager: neque adhuc virtus in frondibus ulla est.
Transit in Æstatem, post Ver, robustior Annus:
Fitque valens juvenis. Neque enim robustior ætas
Ulla, nec uberior: nec, quæ magis æstuet, ulla est.
Excipit Autumnus, posito fervore juventæ,
Maturus, mitisque inter juvenemque senemque,
Temperie medius, sparsis per tempora canis.
Inde senilis Hyems tremulo venit horrida passu;
Aut spoliata suos, aut, quos habet, alba capillos.

Nostra quoque ipsorum semper, requieque sine ullâ,

sommes, demain nous ne le serons plus. Il fut un temps où, simple germe, espoir incertain de l'homme encore à naître (51), nous habitâmes dans le sein d'une mere. La Nature sòigna son ouvrage: elle ne voulut pas que notre corps restât toujours resserré dans les flancs qui l'enfermoient, et sa main puissante nous ouvrit les portes de la vie. L'enfant à peine a vu le jour, il est sans force, et ne peut se mouvoir. Bientôt, semblable au quadrupede, il marche sur ses pieds et sur ses mains (52). Peu-à-peu, tremblant, et mal affermi sur ses jambes, il cherche un appui qui le soutienne (53); il est debout; il devient fort et léger; sa jeunesse s'envole, il traverse l'âge moyen de la vie, et, par une pente rapide, est emporté au couchant de ses jours. La vieillesse dissout la force de l'âge précédent. Milon, chargé d'années, pleure en voyant pendre et languir, sans vigueur, ces bras naguere nerveux et puissants, semblables aux bras d'Hercule (54). Elle pleure aussi, la fille de Tyndare, en apercevant, dans la glace fidele, les rides de son visage; et elle se demande comment elle a pu être deux fois enlevée (55).

« Temps, qui dévores ce qui existe; et toi, Vieillesse envieuse, vous détruisez tout; et ce que la

Corpora vertuntur: nec quod fuimusve, sumusve,
Cras erimus. Fuit illa dies, quâ semina tantùm,
Spesque hominum primæ, maternâ habitavimus alvo.
Artifices Natura manus admovit, et angi
Corpora visceribus distentæ condita matris
Noluit; èque domo vacuas emisit in auras.
Editus in lucem jacuit sine viribus infans:
Mox quadrupes, rituque tulit sua membra ferarum;
Paulatimque tremens, et nondum poplite firmo
Constitit, adjutis aliquo conamine nervis.
Inde valens, veloxque fuit: spatiumque juventæ
Transit: et, emeritis medii quoque temporis annis,
Labitur occiduæ per iter declive senectæ.
Subruit hæc ævi demoliturque prioris
Robora: fletque Milon senior, cùm spectat inanes
Illos, qui fuerant, solidorum mole tororum,
Herculeis similes, fluidos pendere lacertos.
Flet quoque, ut in speculo rugas aspexit aniles,
Tyndaris: et secum, cur sit bis rapta, requirit.

Tempus edax rerum, tuque invidiosa vetustas,

lime de l'âge a sourdement usé, vous le consumez par une lente mort.

« Ce que nous appelons éléments n'a pas plus de stabilité; écoutez : j'enseignerai les changements qu'ils éprouvent (56).

« Le monde éternel (57) contient quatre corps élémentaires : deux, la terre et l'eau, sont pesants, et descendent entraînés par leur propre poids. Les deux autres, privés de toute gravité, l'air, et le feu, plus pur que l'air, s'élevent sans résistance. Quoique distants et séparés, ces corps sont le principe de toutes choses. Eux-mêmes se changent l'un en l'autre : la terre se dissout en eau, l'eau se résout en vapeur légere, et l'air, devenu plus subtil, brille parmi les feux éthérés. Par une révolution constante et contraire, tous ces corps reviennent dans leur premier état : en se condensant, le feu se change en air, l'air en eau, l'eau en argile (58). Aucun corps ne conserve sa forme primitive. La Nature, qui renouvelle sans cesse les choses, ne fait que substituer des formes à d'au-

Omnia destruitis: vitiataque dentibus ævi,
Paulatim lentâ consumitis omnia morte.

Hæc quoque non perstant, quæ nos elementa vocamus.
Quasque vices peragant (animos adhibete), docebo.

Quatuor æternus genitalia corpora Mundus
Continet. Ex illis duo sunt onerosa, suoque
Pondere in inferius, tellus atque unda feruntur:
Et totidem gravitate carent; nulloque premente,
Alta petunt, aër, atque aëre purior ignis.
Quæ quanquam spatio distant, tamen omnia fiunt
Ex ipsis; et in ipsa cadunt: resolutaque tellus
In liquidas rorescit aquas: tenuatus in auras
Aëraque humor abit: demto quoque pondere, rursus
In superos aër tenuissimus emicat ignes.
Inde retro redeunt: idemque retexitur ordo.
Ignis enim densum spissatus in aëra transit;
Hic in aquas: tellus glomeratâ cogitur undâ.
Nec species sua cuique manet: rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat natura figuras.

tres formes. Croyez-moi, rien ne périt dans ce vaste Univers, mais tout varie et change de figure (59). Ce qu'on appelle naître, c'est commencer d'être autre chose que ce qu'on étoit auparavant; et ce qu'on appelle mourir, n'est que cesser d'être ce qu'on étoit; et quoiqu'il y ait changement perpétuel de formes et de lieu, la matiere existe toujours.

« Je ne pense pas que rien puisse durer sous la même apparence. C'est ainsi qu'après le siecle d'Or est venu le siecle de Fer. C'est ainsi que divers pays ont changé de fortune. J'ai vu ce qui fut jadis un terrain solide, être maintenant une mer. J'ai vu des terres sorties du sein des ondes (60), et des conques marines loin des bords d'Amphitrite: une vieille ancre a été trouvée sur de hautes montagnes. Des torrents rapides ont creusé des vallons dans les plaines. Les inondations ont fait descendre des collines au sein des eaux. Des marais sont devenus des champs sablonneux, et des terres arides sont aujourd'hui des marécages. La Nature ouvre ici de nouvelles sources (61); elle en tarit d'autres ailleurs. Les secousses de la terre ébranlée ont fait naître des fleuves, et en ont desséché plusieurs (62). Ainsi le Lycus (63), englouti dans la terre, se remontre plus loin, et semble sortir d'une source nouvelle. Ainsi l'Érasin (64) se perd

Nec perit in tanto quicquam (mihi credite) Mundo;
Sed variat, faciemque novat: nascique vocatur,
Incipere esse aliud, quàm quod fuit ante; morique,
Desinere illud idem: cùm sint huc forsitan illa,
Hæc translata illuc; summâ tamen omnia constant.

Nil equidem durare diu sub imagine eâdem
Crediderim: sic ad ferrum venistis ab auro
Secula: sic toties versa es, Fortuna locorum.
Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus,
Esse fretum. Vidi factas ex æquore terras:
Et procul à pelago conchæ jacuêre marinæ:
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit: et eluvie mons est deductus in æquor:
Eque paludosa siccis humus aret arenis:
Quæque sitim tulerant, stagnata paludibus hument.
Hîc fontes Natura novos emisit, at illic
Clausit: et antiquis tam multa tremoribus orbis
Flumina prosiliunt; aut excæcata residunt.
Sic ubi terreno Lycus est epotus hiatu;

dans un gouffre profond, et, après avoir conduit paisiblement ses flots souterrains, reparoît plus vaste dans les plaines d'Argos. Ainsi l'on raconte que le fleuve Mysus (65), ennuyé de sa source et de ses premiers rivages, va, sous le nom de Caïque (66), couler dans des pays lointains. Tantôt l'Amasene (67) roule, en Sicile, son onde sablonneuse; tantôt son lit est desséché, et sa source paroît tarie. Jadis on buvoit les eaux de l'Anigre (68): elles sont devenues pernicieuses, si toute croyance n'est point ravie aux poëtes, depuis qu'atteints par les fleches d'Hercule, les Centaures entrerent dans ce fleuve pour laver leurs blessures. Les ondes de l'Hypanis (69), qui descend des montagnes de la Scythie, d'abord douces et pures, se chargent, dans leur cours, de sel et d'amertume.

« Antisse (70), Pharos (71), et Tyr (72), bâtie par les Phéniciens, ont eu pour ceinture les mers: aucune de ces villes n'est une isle aujourd'hui. Les anciens habitants de Leucade (73) ont vu joint au continent leur territoire qu'entourent les flots. Zancle étoit, dit-on, réunie à l'Italie, avant que l'Océan, séparant ces deux terres, n'eût entraîné la Sicile au milieu de ses ondes. Si vous cherchez

Existit procul hinc, alioque renascitur ore.
Sic modò combibitur, tecto modò gurgite lapsus
Redditur Argolicis ingens Erasinus in arvis.
Et Mysum capitisque sui, ripæque prioris
Pœnituisse ferunt, aliâ nunc ire, Caïcum.
Nec non Sicanias volvens Amasenus arenas
Nunc fluit; interdum suppressis fontibus aret.
Ante bibebatur; nunc quas contingere nolis
Fundit Anigros aquas : postquam (nisi vatibus omnis
Eripienda fides) illic lavêre bimembres
Vulnera, clavigeri quæ fecerat Herculis arcus.
Quid? non et Scythicis Hypanis de montibus ortus.
Qui fuerat dulcis, salibus vitiatur amaris?

Fluctibus ambitæ fuerant Antissa Pharosque,
Et Phœnissa Tyros : quarum nunc insula nulla est.
Leucada continuam veteres habuêre coloni :
Nunc freta circuëunt. Zancle quoque juncta fuisse
Dicitur Italiæ : donec confinia pontus
Abstulit; et mediâ tellurem reppulit undâ.
Si quæras Helicen et Burin, Achaïdas urbes,

Hélice (74) et Buris (75), villes de l'Achaïe, vous les trouverez sous les eaux. Le nautonier montre encore leurs murs inclinés et leurs débris submergés.

« Près de Trézene (76), où régna Pitthée, s'éleve une colline où aucun arbre n'offre son ombrage: c'étoit jadis une campagne fertile, unie dans sa surface. Par un prodige dont le récit même est horrible, les vents furieux, enfermés dans des cavernes obscures, cherchant à respirer, luttant en vain pour s'ouvrir le chemin de l'air et de la liberté, et ne trouvant dans leur prison aucun passage à leur haleine, enflerent et distendirent cette terre, comme le souffle de la bouche enfle une vessie ou une peau de bouc. Cette enflure resta dans la campagne; elle a la forme d'une haute colline, et s'est durcie avec le temps.

« Je pourrois ajouter ici beaucoup d'autres exemples qui vous sont connus, ou dont vous avez entendu parler: je n'en citerai qu'un petit nombre. L'eau ne reçoit-elle et ne donne-t-elle pas des formes différentes? Ton onde, ô fontaine d'Ammon (77), froide au milieu du jour, est brûlante au lever et au coucher du soleil. On dit que, dans une fontaine du pays des Athamanes (78), le bois s'enflamme s'il y est plongé lors-

Invenies sub aquis: et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

Est prope Pitthêan tumulus Træzena, sine ullis
Arduus arboribus, quondam planissima campi
Area, nunc tumulus: nam (res horrenda relatu)
Vis fera ventorum, cæcis inclusa cavernis,
Exspirare aliquâ cupiens, luctataque frustrà
Liberiore frui cœlo, cùm carcere rima
Nulla foret toto, nec pervia flatibus esset;
Extentam tumescit humum: seu spiritus oris
Tendere vesicam solet, aut derepta bicorni
Terga capro. Tumor ille loco permansit; et alti
Collis habet speciem: longoque induruit ævo.

Plurima cùm subeant, audita aut cognita vobis,
Pauca super referam. Quid? non et lympha figuras
Datque capitque novas? medio tua, corniger Ammon,
Unda die gelida est, ortuque obituque calescit.
Admotis Athamanis aquis accendere lignum
Narratur, minimos cùm Luna recessit in orbes.

qu'en son déclin la Lune resserre son croissant. Les Ciconiens (79) ont un fleuve dont l'eau pétrifie les entrailles de celui qui la boit, et change en rocher tout ce qu'elle touche. Le Crathis (80), et le Sybaris (81), qui arrose ces campagnes, donnent aux cheveux la couleur de l'ambre et de l'or.

« Mais, par un prodige plus étonnant, s'il est des eaux qui changent les corps, il en est aussi qui changent les esprits.

« Qui n'a pas entendu parler de l'onde obscene de Salmacis (82), et de ce lac d'Éthiopie (83) dont les eaux rendent furieux celui qui en a bu, ou le plonge dans un vaste sommeil? Quiconque se désaltere à la fontaine de Clitorre (84) déteste le vin, et n'aime que l'onde pure: soit qu'il y ait dans cette fontaine une vertu contraire à Bacchus; soit, comme le racontent les indigenes, que le fils d'Amithaon (85), après avoir, par ses enchantements et par ses herbes, arraché aux Furies les Prétides (86) étonnées, ait jeté dans la source ces médicaments si puissants sur la raison, et que l'eau en ait reçu le pouvoir d'inspirer cette horreur pour le vin. Les ondes du fleuve Lynceste (87) produisent un effet contraire. Celui qui en a trop bu chancelle comme un homme enivré du jus de la treille.

Flumen habent Cicones, quod potum saxea reddit
Viscera: quod tactis inducit marmora rebus.
Crathis, et huic Sybaris, nostris conterminus arvis,
Electro similes faciunt auroque capillos.

Quodque magis mirum, sunt qui non corpora tantum,
Verum animos etiam valeant mutare, liquores.

Cui non audita est obscænæ Salmacis undæ?
Æthiopesque lacus? quos si quis faucibus hausit,
Aut furit, aut mirum patitur gravitate soporem.
Clitorio quicumque sitim de fonte levârit,
Vina fugit, gaudetque meris abstemius undis.
Seu vis est in aquâ, calido contraria vino:
Sive, quod indigenæ memorant, Amithaone natus,
Prætidas attonitas postquam per carmen et herbas
Eripuit Furiis, purgamina mentis in illas
Misit aquas: odiumque meri permansit in undis.
Huic fluit effectu dispar Lyncestius amnis:
Quem quicunque parùm moderato gutture traxit,
Haud aliter titubat, quàm si mera vina bibisset.

« Il est, dans l'Arcadie, un lac aux eaux douteuses ou suspectes : les Anciens l'ont appelé Phénon (88); craignez l'usage de ces eaux: elles sont nuisibles pendant la nuit, et sans danger pendant le jour. Ainsi les lacs et les fleuves ont des propriétés différentes et des effets divers. Il fut un temps où l'isle d'Ortygie (89) flottoit sur les ondes; maintenant elle est assise au sein des mers. Le navire Argo craignit les Symplégades (90) errantes, et les flots qu'elles soulevoient en s'entre-choquant. Aujourd'hui l'une et l'autre sont stables, immobiles, et résistent aux vents.

« L'Etna (91), brûlant dans ses fournaises de soufre, ne vomira pas toujours des feux, et n'en a pas toujours vomi. Car, si la terre est un animal, elle vit; elle a, en divers lieux, des bouches nombreuses pour sa brûlante haleine; et toutes les fois qu'elle est ébranlée par quelques secousses, elle peut fermer, dans une contrée, ses canaux souterrains, et en ouvrir d'autres ailleurs. Si les vents légers, comprimés dans des antres profonds, lancent des rochers dont le choc étincelant enflamme des matieres qui recelent les principes du feu, ces vents peuvent abandonner leurs cavernes, qui alors se refroidiront. Et si les feux souterrains

Est locus Arcadiæ (Pheneon dixêre priores)
Ambiguis suspectus aquis : quas nocte timeto :
Nocte nocent potæ : sine noxâ luce bibuntur.
Sic alias aliasque lacus et flumina vires
Concipiunt. Tempusque fuit, quo navit in undis,
Nunc sedet, Ortygie. Timuit concursibus Argo
Undarum sparsas Symplegadas elisarum ;
Quæ, nunc immotæ perstant, ventisque resistunt.

Nec, quæ sulfureis ardet fornacibus, Ætne
Ignea semper erit : neque enim fuit ignea semper.
Nam sive est animal tellus, et vivit, habetque
Spiramenta, locis flammam exhalantia multis ;
Spirandi mutare vias, quotiesque movetur,
Has finire potest, illas aperire cavernas :
Sive leves imis venti cohibentur in antris ;
Saxaque cum saxis, et habentem semina flammæ
Materiem jactant, ea concipit ictibus ignem ;
Antra relinquentur sedatis frigida ventis :
Sive bitumineæ rapiunt incendia vires,
Luteave exiguis arescunt sulfura fumis ;

s'allument d'eux-mêmes dans le soufre et dans le bitume, un jour cette source doit tarir; la terre épuisée cessera de fournir ces aliments : consumés par les siecles, ils manqueront à la voracité du gouffre, qui, ne pouvant s'en passer, verra ses feux éteints.

« On dit qu'à Pallene (92), dans les pays hyperborées (93), il existe des hommes dont les corps, neuf fois plongés dans le marais Tritonien, se couvrent de plumes légeres. Je ne puis croire à ce prodige, ni à ce qu'on raconte de ces femmes de Scythie, qui, versées aussi dans l'art des enchantements, peuvent, en se teignant du suc de certaines herbes, se changer en oiseaux. Si l'on doit croire aux choses merveilleuses, c'est du moins à celles qui sont prouvées.

« Ne voyez-vous pas les corps qui sont tombés en dissolution, par le temps ou par la chaleur, se convertir en insectes? Si un taureau assommé est enterré par vous dans une fosse, l'expérience a prouvé ce fait, il sortira de ses entrailles en dissolution des abeilles amies des fleurs (94). Elles aimeront les champs comme celui qui les fit naître. Elles seront laborieuses, et l'espérance conduira leur travail. Le coursier belliqueux qu'on enfouit dans la terre, engendre des frelons (95). Otez au

Nempe ubi terra cibos alimentaque pinguia flammæ
Non dabit, absumtis per longum viribus ævum,
Naturæque suum nutrimen deerit edaci;
Non feret illa famem: desertaque deseret ignes.

Esse viros fama est in Hyperboreâ Pallene,
Qui soleant levibus velari corpora plumis;
Cùm Tritoniacam novies subiêre paludem.
Haud equidem credo: sparsæ quoque membra veneno,
Exercere artes Scythides memorantur easdem:
Si qua fides rebus tamen est addenda probatis.

Nonne vides, quæcunque morâ fluidove calore
Corpora tabuerint, in parva animalia verti?
I quoque, delectos mactatos obrue tauros;
Cognita res usu: de putri viscere passim
Florilegæ nascuntur apes: quæ more parentûm
Rura colunt, operique favent; in spemque laborant.
Pressus humo bellator equus crabronis origo est.
Concava littoreo si demas brachia cancro,
Cætera supponas terræ; de parte sepultâ

cancre, ami de l'onde, ses serres recourbées, couvrez de terre le reste de son corps : vous verrez s'en élancer un scorpion qui vous menacera de sa queue à double dard. La chenille agreste, comme l'ont remarqué les laboureurs, roule ses fils blancs sur une feuille, et, s'enfermant dans le tissu qu'elle file, quitte sa forme et devient papillon (96).

« Dans le limon des marais, une semence féconde engendre la grenouille : d'abord, c'est un corps informe et sans pieds ; bientôt la nature lui donne des cuisses, dont elle se sert pour nager, et, afin qu'elle puisse s'élancer sur le rivage et dans l'onde, ses parties postérieures sont plus hautes que celles de devant. L'ours qui vient de naître n'est qu'une masse de chair ébauchée, à peine vivante (97). Sa mere, en le léchant, façonne ses membres, et lui fait prendre une forme pareille à la sienne. N'avez-vous pas vu la mouche ouvriere du miel, d'abord fœtus informe enfermé dans la cire exagone, recevoir plus tard ses pieds déliés, et plus tard ses ailes légeres ?

« Qui croiroit que l'oiseau de Junon, dont la queue porte l'image des astres (98) ; que l'oiseau qui tient les foudres de Jupiter, que les colombes de la Déesse de Cythere, et tout le peuple ailé,

Scorpius exibit: caudâque minabitur uncâ.
Quæque solent canis frondes intexere filis
Agrestes tineæ (res observata colonis),
Ferali mutant cum papilione figuram.

Semina limus habet virides generantia ranas:
Et generat truncas pedibus: mox apta natando
Crura dat; utque eadem sint longis saltibus apta,
Posterior partes superat mensura priores.
Nec catulus partu, quem reddidit ursa recenti,
Sed malè viva caro est: lambendo mater in artus
Fingit: et in formam, quantam capit ipsa, reducit.
Nonne vides, quos cera tegit sexangula, fœtus
Melliferarum apium sine membris corpora nasci,
Et serosque pedes, serasque assumere pennas?

Junonis volucrem, quæ caudâ sidera portat,
Armigerumque Jovis, Cythereïadasque columbas,

puissent éclore et sortir du sein d'un œuf, s'il n'avoit vu ce phénomene?

« Il est des hommes qui croient que lorsque l'épine dorsale a pourri dans la tombe, la moëlle humaine se change en serpent (99).

« Tous ces prodiges ont cependant un principe qui les produit: mais il est sur la terre un oiseau unique qui s'engendre et se renouvelle lui-même: les Assyriens l'appellent Phénix (100). Il ne se nourrit ni d'herbes, ni de fruits: il vit des larmes de l'encens et des sucs de l'amome (101). Quand il a vu cinq siecles marquer le terme de sa vie, il construit, de ses ongles et de son bec, un nid sur les hautes branches d'un chêne ou sur la cime tremblante d'un palmier; il le remplit de légeres tiges de cannelle, de nard (102), de myrrhe (103), et de cinnamome, se couche sur ce bûcher odorant, et meurt dans les parfums. On raconte qu'un jeune Phénix renaît alors des cendres de son pere, et qu'un même nombre de siecles doit marquer son existence. Lorsque l'âge lui a donné des forces, et qu'il peut charger ses ailes, il dégage du poids du nid les rameaux de l'arbre, enleve ce pieux fardeau, l'emporte dans les airs, arrive dans la ville

Et genus omne avium, mediis è partibus ovi
Ni sciret fieri, fieri quis posse putaret?

Sunt qui, cum clauso putrefacta est spina sepulcro,
Mutari credant humanas angue medullas.

Hæc tamen ex aliis ducunt primordia rebus:
Una est, quæ reparet, seque ipsa reseminet, ales.
Assyrii Phœnica vocant: non fruge, neque herbis,
Sed thuris lacrymis, et succo vivit amomi.
Hæc ubi quinque suæ complevit sæcula vitæ,
Ilicis in ramis, tremulæve cacumine palmæ,
Unguibus et pando nidum sibi construit ore.
Quò simul ac casias, et nardi lenis aristas,
Quassaque cum fulvâ substravit cinnama myrrhâ;
Se super imponit: finitque in odoribus ævum.
Inde ferunt, totidem qui vivere debeat annos,
Corpore de patrio parvum Phœnica renasci.
Cùm dedit huic ætas vires, onerique ferendo est;
[Ponderibus nidi ramos levat arboris altæ:]
Fertque pius cunasque suas, patriumque sepulcrum

du Soleil (104), et, devant les portes sacrées du temple de ce Dieu, dépose le tombeau de son pere et son propre berceau.

« Si tous ces faits offrent des nouveautés merveilleuses, le pouvoir de changer de sexe doit paroître plus surprenant. Ne devons-nous pas admirer l'hyene (105), qui est femelle et mâle tour-à-tour; et le caméléon (106), nourri d'air et de vent, qui soudain prend la couleur de tous les objets qu'il touche? L'Inde soumise donna le lynx (107) au Dieu des vendanges; on rapporte que tout ce que rejette la vessie de cet animal se congele et se durcit en pierre: c'est ainsi que le corail (108), plante molle et flexible sous l'onde, se pétrifie aux premieres impressions de l'air.

« Le jour finiroit, et Phœbus auroit plongé ses coursiers haletants dans l'onde, avant que j'eusse raconté les divers changements de toutes choses (109). Les temps changent eux-mêmes. Nous voyons des nations s'élever, et d'autres tomber (110). Ainsi, la superbe Troie, si riche en hommes et en trésors, qui put répandre tant de sang dans un siége de dix années, humble main-

Perque leves auras Hyperionis urbe potitus,
Ante fores sacras Hyperionis æde reponit.

Si tamen est aliquid miræ novitatis in istis;
Alternare vices, et quæ modò fœmina tergo
Passa marem est, nunc esse marem miremur hyænam.
Id quoque, quod ventis animal nutritur et aurâ,
Protinus assimulat tactu quoscunque colores.
Victa racemifero lyncas dedit India Baccho:
E quibus (ut memorant) quidquid vesica remisit,
Vertitur in lapides; et congelat aëre tacto.
Sic et curalium, quo primùm contigit auras
Tempore, durescit: mollis fuit herba sub undis.

Deseret ante dies; et in alto Phœbus anhelos
Æquore tinget equos, quàm consequar omnia dictis
In species translata novas. Sic tempora verti
Cernimus, atque illas assumere robora gentes;
Concidere has. Sic magna fuit censuque virisque,
Perque decem potuit tantum dare sanguinis annos,
Nunc humilis veteres tantummodo Troja ruinas,

tenant, n'offre plus que d'antiques ruines, et ne montre, pour toutes richesses, que les tombeaux de ses habitants. Sparte (111) a été célebre, Mycenes florissante; la ville de Cécrops et les murs bâtis par Amphion (112) ont eu leur puissance et leur éclat. Aujourd'hui, Sparte est un sol misérable; Mycenes et ses hautes tours n'existent plus. Que reste-t-il de Thebes, où régna Œdipe (113)? une fable. Que reste-t-il d'Athenes (114), où régna Pandion (115)? le nom qu'elle a porté!

« Déja la Renommée annonce que, sur les bords du Tibre, qui descend de l'Apennin, Rome, bâtie par les Troyens, pose les fondements immenses d'un grand empire. Cette ville aura ses révolutions en s'agrandissant, et sera un jour la maîtresse du Monde (116). Ainsi l'ont dit les poëtes et l'ont annoncé les oracles. Si je m'en souviens, lorsqu'Énée déploroit ses destins douteux dans les derniers temps de Troie, Hélénus, fils de Priam, lui adressa ce discours:

« Fils d'une Déesse, si mon art de prédire les « choses futures t'est assez connu, tu vivras, et « Troie ne tombera pas tout entiere. La flamme et « le fer t'ouvriront un chemin. Tu emporteras les « restes de Pergame, et tu trouveras des bords « étrangers plus amis des Troyens et de toi que ta

Et pro divitiis tumulos ostendit avorum.
[Clara fuit Sparte: magnæ viguere Mycenæ:
Nec non Cecropiæ; nec non Amphionis arces.
Vile solum Sparte est: altæ cecidêre Mycenæ.
Œdipodioniæ quid sunt, nisi fabula, Thebæ?
Quid Pandioniæ restant, nisi nomen, Athenæ?]

Nunc quoque Dardaniam fama est consurgere Romam:
Apenninigenæ quæ proxima Tibridis undis,
Mole sub ingenti rerum fundamina ponit.
Hæc igitur formam crescendo mutat; et olim
Immensi caput Orbis erit. Sic dicere vates,
Faticinasque ferunt sortes: quantumque recordor,
Priamides Helenus flenti, dubioque salutis,
Dixerat Æneæ, cùm res Trojana labaret:

Nate Deâ, si nota satis præsagia nostræ
Mentis habes; non tota cadet, te sospite, Troja.
Flamma tibi ferrumque dabunt iter: ibis; et unà
Pergama rapta feres: donec Trojæque, tibique

« propre patrie. Je lis dans le livre des Destins « qu'aux enfants de la Phrygie est promise une « ville qui s'élevera au-dessus de toutes celles qui « ont été, qui sont encore, ou qui seront dans la « suite des temps. Pendant plusieurs siecles, elle « devra sa puissance à ses illustres citoyens (117); « mais un descendant d'Iule (118) la rendra maî- « tresse de l'univers. Quand la Terre aura possédé « ce héros, les Dieux en jouiront à leur tour : le « Ciel l'attend après sa mort. »

« Telles furent, je me les rappelle, les prédictions faites par Hélénus à Énée, qui porta ses Pénates avec lui. Je me réjouis de voir renaître, dans Rome, mon ancienne patrie. Ainsi la victoire des Grecs aura fait la grandeur des Troyens (119).

« Mais, pour ne pas m'écarter plus long-temps du but où je tends dans ma course, le Ciel et tout ce qu'il embrasse, la Terre et tout ce qu'elle renferme, sont soumis à d'éternels changements (120). Nous-mêmes, portion passagere du Monde, nous subissons les mêmes lois, puisque nous sommes non seulement des corps, mais aussi des ames légeres qui peuvent avoir pour demeure le sein de l'hôte farouche des forêts ou celui du paisible animal qui paît dans le bocage. Conservons donc, au

Externum patrio contingat amicius arvum.
Urbem et jam cerno Phrygios debere nepotes;
Quanta nec est, nec erit, nec visa prioribus annis.
Hanc alii proceres per sæcula longa potentem,
Sed dominam rerum de sanguine natus Iüli
Efficiet: quo, cùm tellus erit usa, fruentur
Ætheriæ sedes: Cœlumque erit exitus illi.

Hæc Helenum cecinisse Penatigero Æneæ,
Mente memor refero: cognataque mœnia lætor
Crescere; et utiliter Phrygibus vicisse Pelasgos.

Ne tamen oblitis ad metam tendere longè
Exspatiemur equis; Cœlum, et quodcumque sub illo est,
Immutat formas, tellusque, et quidquid in illâ est.
Nos quoque pars Mundi (quoniam non corpora solùm,
Verùm etiam volucres animæ sumus, inque ferinas
Possumus ire domos, pecudumque in pectora condi),
Corpora, quæ possint animas habuisse parentûm,
Aut fratrum, aut aliquo junctorum fœdere nobis,

lieu de les détruire, ces corps, qui ont peut-être reçu l'ame d'un pere, d'un frere, d'un parent (121), d'un homme du moins; et n'allons pas renouveler le festin de Thyeste.

« Ne s'accoutume-t-il pas au crime, ne se prépare-t-il pas à répandre le sang humain, l'impie qui enfonce le couteau dans la gorge d'une génisse, et dont l'oreille reste insensible à ses mugissements; qui peut égorger un chevreau, et l'entendre vagir comme un enfant; qui peut se nourrir de l'oiseau que sa main a nourri? Qu'il y a peu loin de cette cruauté au meurtre, à l'homicide! et que facilement elle en ouvre le chemin!

« Ainsi, que le bœuf laboure, et ne puisse imputer sa mort qu'à la vieillesse. Que la brebis nous donne sa toison pour nous défendre des attaques du froid Borée. Que la chevre présente ses mamelles gonflées à la main qui les presse. Que la baguette, enduite de glu, cesse de trómper l'oiseau trop crédule. N'enfermez plus dans une enceinte le cerf timide, effrayé par les plumes présentées à ses regards (122). Ne cachez plus l'hameçon sous une amorce perfide. Détruisez les animaux nuisibles, mais contentez-vous de les détruire. N'allez pas vous en nourrir, et ne prenez que des aliments convenables à l'homme. »

Aut hominum certè, tuta esse et honesta sinamus :
Neve Thyestêis cumulemur viscera mensis.

Quàm malè consuescit ! quàm se parat ille cruori
Impius humano, vituli qui guttura cultro
Rumpit ; et immotas præbet mugitibus aures !
Aut qui vagitus similes puerilibus hædum
Edentem jugulare potest ; aut alite vesci,
Cui dedit ipse cibos ! Quantum est, quod desit in istis
Ad plenum facinus ! quò transitus inde paratur !

Bos aret ; aut mortem senioribus imputet annis ;
Horriferum contra Borean ovis arma ministret.
Ubera dent saturæ manibus pressanda capellæ.
Retia cum pedicis, laqueosque, artesque dolosas
Tollite : nec volucrem viscatâ fallite virgâ ;
Nec formidatis cervos eludite pinnis ;
Nec celate cibis uncos fallacibus hamos.
Perdite, si qua nocent : verum hæc quoque perdite tantùm.
Ora vacent epulis, alimentaque mitia carpant.

On rapporte qu'après avoir recueilli avec soin ces leçons, et d'autres encore, Numa retourna dans sa patrie. Appelé au trône des Latins, il prit les rênes de l'Empire. Inspiré par la Nymphe (123) dont il étoit l'heureux époux, éclairé par les conseils des Muses, il enseigna les rites sacrés, et fit aimer les arts de la paix à un peuple féroce et ami de la guerre.

Lorsque, courbé sous le poids d'un grand âge, il eut achevé son regne avec sa vie, les femmes du Latium, le peuple, et le Sénat, pleurerent sa mort. La Nymphe Égérie, s'éloignant de la ville de Rome, se retire dans la sombre forêt d'Aricie. Là, par ses gémissements et ses sanglots, elle trouble le culte de Diane, établi par Oreste (124). Combien de fois les Nymphes de la forêt et les Nymphes du lac chercherent, par de tendres soins, à consoler sa douleur! Combien de fois le fils de Thésée (125) lui dit : « Cessez, cessez vos pleurs. Votre destinée n'est pas la seule qui soit à plaindre. Jetez les yeux sur des malheurs pareils: le vôtre vous paroîtra moins difficile à supporter. Et plût aux Dieux que, par d'autres exemples que le mien, je pusse soulager vos ennuis! Mais mon exemple pourroit suffire.

« Vous avez sans doute entendu parler d'un



Cessez, cessez vos pleurs, votre destinée n'est pas la seule qui soit à plaindre, jettez vos yeux sur des malheurs pareils, le vôtre vous paraîtra moins difficile à supporter.



Talibus atque aliis instructo pectore dictis,
In patriam remeasse ferunt; ultroque petitum
Accepisse Numam populi Latialis habenas.
Conjuge qui felix Nymphâ, ducibusque Camœnis,
Sacrificos docuit ritus; gentemque, feroci
Assuetam bello, pacis traduxit ad artes.

Quem, postquam senior regnumque ævumque peregit,
Exstinctum Latiæque nurus, populusque, Patresque,
Deflevêre Numam : nam conjux, urbe relictâ,
Vallis Aricinæ densis latet abdita silvis :
Sacraque Orestêæ gemitu questuque Dianæ
Impedit. Ah quoties Nymphæ nemorisque lacûsque,
Ne faceret, monuêre; et consolantia verba
Dixêre! Ah quoties flenti Theseïus heros :
Siste modum, dixit : neque enim fortuna querenda
Sola tua est; similes aliorum respice casus :
Mitius ista feres. Utinamque exempla dolentem,
Non mea, te possent relevare! Sed et mea possunt.

Fando aliquem Hippolytum vestras (puto) contigit aures,

Hippolyte qui périt victime de la crédulité de son pere, et des artifices d'une marâtre impie. Vous allez être étonnée, vous m'en croirez à peine: je suis cet Hippolyte. Jadis la fille de Pasiphaé (126), qui voulut m'engager à souiller le lit de mon pere, feignit que j'avois tenté le crime conçu par elle (127); et, soit dans le dépit de ses feux méprisés, soit qu'elle craignît d'être accusée par moi, elle osa m'accuser elle-même. Mon pere m'exila d'Athenes, malgré mon innocence, et, par ses imprécations, appela sur ma tête la haine des Dieux.

« Debout sur mon char, je fuyois vers Trézene, où Pitthée (128) prit soin de mon enfance. Déja j'étois arrivé sur le rivage de Corinthe: soudain la mer se souleve, des flots immenses s'entassent, montent et s'inclinent courbés comme une montagne (129). L'horrible vague mugit, s'ouvre à son sommet, et, se brisant avec furie, chasse de ses flancs un taureau armé de cornes redoutables. Le monstre s'éleve, de la moitié du corps, sur l'onde jaillissante. Il rejette des flots élancés de sa gueule et de ses naseaux. Mes compagnons épouvantés ont fui; mon ame n'est point ébranlée: qu'avois-je à craindre de plus terrible que mon exil? Mes coursiers ardents tournent la tête vers la mer; leurs oreilles se dressent et leurs crins se hérissent.

Credulitate patris, sceleratæ fraude novercæ
Occubuisse neci: mirabere, vixque probabo:
Sed tamen ille ego sum. Me Pasiphaeïa quondam
Tentatum frustra, patrium temerasse cubile,
[Quod voluit, finxit voluisse: et crimine verso]
(Indiciine metu magis, offensâne repulsæ),
Arguit: immeritumque pater projecit ab urbe;
Hostilique caput prece detestatur euntis.

Pittheân profugo curru Træzena petebam;
Jamque Corinthiaci carpebam littora ponti:
Cùm mare surrexit; cumulusque immanis aquarum
In montis speciem curvari, et crescere, visus;
Et dare mugitus; summoque cacumine findi.
Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,
Pectoribusque tenus molles erectus in auras,
Naribus et patulo partem maris evomit ore.
Corda pavent comitum: mihi mens interrita mansit,
Exsiliis contenta suis; cùm colla feroces
Ad freta convertunt, arrectisque auribus, horrent
Quadrupedes; monstrique metu turbantur; et altis

L'aspect du monstre les trouble, les effraie ; ils précipitent le char à travers les rochers escarpés. Vainement ma main veut gouverner les rênes : ils ne craignent plus le mors, qu'ils blanchissent d'écume. Je penche en arriere mon corps, je tire et tends les guides; et mes efforts eussent dompté la fureur des coursiers, si, heurtée contre un arbre, vers le point où elle tourne rapidement sur son essieu, une roue ne se fût brisée en éclats (130). Je suis précipité du char : vous eussiez vu mes pieds embarrassés dans les rênes, mes entrailles vivantes traînées au loin, mes nerfs s'attacher aux ronces, mes membres épars emportés par les coursiers ou laissés sur la plage, mes os, en se brisant, rendre un son terrible, et mon ame fatiguée s'exhaler dans ces affreux tourments : il ne restoit de moi aucune partie qu'on eût pu reconnoître, et tout mon corps n'étoit qu'une blessure (131).

« Maintenant, ô Nymphe, pourrez-vous ou voudrez-vous comparer votre malheur au mien? J'ai vu les royaumes privés du jour, et j'ai lavé mes membres déchirés dans les ondes du Phlégéton. Mais la vie ne m'eût point été rendue sans l'art puissant du fils d'Apollon : je la dus à la vertu de ses plantes (132), en dépit de Pluton indigné. Alors, craignant que ma présence, qui manifeste un si grand bienfait, n'excite encore contre moi



Duvivier del. Villerey sc.

Je suis précipité du char : vous eussiez vu mes pieds embarrassés dans les rênes, &c.



Præcipitant currum scopulis. Ego ducere vanâ
Fræna manu, spumis albentibus oblita, luctor:
Et retrò lentas tendo resupinus habenas.
Nec vires tamen has rabies superasset equorum,
Ni rota, perpetuum quâ circumvertitur axem,
Stipitis occursu fracta ac disjecta fuisset.
Excutior curru: lorisque tenentibus artus
Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
Membra rapi partim, partim reprensa relinqui,
Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres
Exhalari animam; nullasque in corpore partes,
Noscere quas posses: unumque erat omnia vulnus.

Num potes, aut audes cladi componere nostræ,
Nympha, tuam? vidi quoque luce carentia regna:
Et lacerum fovi Phlegethontide corpus in undâ.
Nec, nisi Apollineæ valido medicamine prolis,
Reddita vita foret: quam postquàm fortibus herbis,
Atque ope Pæoniâ, Dite indignante, recepi;
Tum mihi, ne præsens augerem muneris hujus
Invidiam, densas objecit Cynthia nubes:

les fureurs de l'envie, Diane m'enveloppe d'un nuage épais; et, afin que je puisse être vu sans danger pour mes jours, elle augmente mon âge, altere et change tous mes traits. Elle hésite long-temps entre la Crete et Délos pour fixer mon séjour; mais enfin, renonçant à Délos, à la Crete, elle me transporte dans ces lieux, et m'ordonne de quitter un nom qui peut me rappeler le cruel souvenir de mes coursiers (133) : « Tu fus Hippo-« lyte, dit-elle ; sois Hippolyte encore sous le nom « de Virbius (134). » Depuis ce temps, j'habite cette forêt. Mis au rang des Dieux inférieurs, je vis caché sous la protection de la Déesse, et je sers ses autels. »

Cependant le deuil d'Égérie ne peut s'affoiblir dans le récit de malheurs étrangers. Couchée au pied d'une montagne, elle ne cesse de fondre en larmes, jusqu'à ce que, touchée de sa pieuse douleur, la sœur d'Apollon fait de son corps une fontaine, et change ses membres mortels en ondes éternelles.

Ce prodige émut les nymphes d'Aricie. Le fils de l'Amazone n'en fut pas moins surpris que ce laboureur tyrrhénien, lorsqu'il aperçut, dans son champ, une glebe, sans que le soc l'agitât, se

Utque forem tutus, possemque impune videri,
Addidit ætatem : nec cognoscenda reliquit
Ora mihi. Cretenque diu dubitavit habendam
Traderet, an Delon. Delo Cretaque relictis,
Hîc posuit : nomenque simul, quod possit equorum
Admonuisse, jubet deponere : Quique fuisti
Hippolytus, dixit, nunc idem Virbius esto.
Hoc nemus inde colo : de Dîsque minoribus unus,
Numine sub dominæ lateo : atque accenseor illi.

Non tamen Egeriæ luctus aliena levare
Damna valent : montisque jacens radicibus imis,
Liquitur in lacrymas : donec, pietate dolentis
Mota, soror Phœbi gelidum de corpore fontem
Fecit ; et æternas artus tenuavit in undas.

At nymphas tetigit nova res : et Amazone natus
Haud aliter stupuit, quàm cùm Tyrrhenus arator
Fatalem glebam mediis aspexit in arvis,
Sponte suâ primùm, nulloque agitante, moveri :

mouvoir d'elle-même, se dépouiller de sa forme, prendre celle d'un homme, et commencer la vie en ouvrant la bouche pour prédire l'avenir. Les indigenes l'appelerent Tagès (135) : il enseigna, le premier, aux Étruriens, l'art de connoître les choses futures (136).

Romulus ne fut pas moins étonné, quand il vit le javelot par lui lancé sur les collines du Palatin, s'attacher à la terre, s'affermir sur des racines nouvelles, et non sur le fer dont il étoit armé, se couvrir de feuillage, n'être déja plus un dard, mais un arbre à la tige flexible, donnant au peuple, qui admire ce prodige, une ombre inattendue (137).

Tel fut encore l'étonnement de Cippus (138), lorsque, dans l'onde du Tibre, il vit les cornes récentes dont son front étoit armé : il les vit, et d'abord, refusant sa foi à ce qu'il crut une image trompeuse, il porta souvent ses doigts à son front, toucha ce qu'il avoit vu, et cessa d'accuser ses yeux d'imposture. Il revenoit à Rome, vainqueur des ennemis ; il s'arrête, et, levant ses yeux et ses bras (139) vers le Ciel : « Dieux, s'écrie-t-il, quel « que soit l'événement qu'annonce ce prodige, s'il « est heureux, qu'il soit pour ma patrie et pour le « peuple romain ; s'il est funeste, qu'il soit pour

Sumere mox hominis, terræque amittere formam;
Oraque venturis aperire recentia fatis
Indigenæ dixêre Tagen: qui primus Etruscam
Edocuit gentem casus aperire futuros.

Utve Palatinis hærentem collibus olim,
Cùm subitò vidit frondescere Romulus hastam;
Quæ radice novâ, non ferro stabat adacto;
Et jam non telum, sed lenti viminis arbor,
Non exspectatas dabat admirantibus umbras.

Aut sua flumineâ cùm vidit Cipus in undâ
Cornua (vidit enim), falsamque in imagine credens
Esse fidem, digitis ad frontem sæpe relatis,
Quæ vidit, tetigit: nec jam sua lumina damnans
Restitit, ut victor domito remeabat ab hoste.
Ad Cœlumque oculos, et eodem brachia tollens:
Quicquid, ait, Superi, monstro portenditur isto,
Seu lætum est, patriæ lætum, populoque Quirini;
Sive minax, mihi sit. Viridique è cespite factas

moi seul. » Il dit, et sur des autels de gazon, l'encens fume pour apaiser les Dieux. Le héros fait, avec la patere, des libations de vin, immole deux brebis, et, dans leurs entrailles palpitantes, cherche l'explication du prodige. L'Aruspice étrurien, qui les interroge avec lui, entrevoit de grands évènements, d'abord obscurs et confus; mais, lorsqu'il détourne des fibres de la victime son regard perçant, qu'il porte sur le front de Cippus : « O « Roi, s'écrie-t-il, je te salue! Oui, Cippus, ces « lieux et les citadelles du Latium obéiront à tes « lois. Hâte-toi : marche vers ces murs dont les « portes s'ouvrent devant toi : ainsi les Destins l'or- « donnent. A peine entré dans Rome, tu seras roi, « et tu porteras long-temps un sceptre pacifique. »

Cippus étonné recule, et, d'un air sombre, détournant ses regards de Rome : « Puissent les Dieux, « s'écrie-t-il, chasser loin de moi de tels présages! « Je m'imposerai pour toujours un juste exil, avant « que le Capitole me reçoive comme roi d'un peu- « ple libre. »

Il dit, et soudain il convoque le peuple et le Sénat. Cependant, il cache le présage funeste sous le laurier de la paix qu'a donnée la victoire (140);

Placat odoratis herbosas ignibus aras;
Vinaque dat pateris: mactatarumque bidentûm,
Quid sibi significent, trepidantia consulit exta.
Quæ simul inspexit Tyrrhenæ gentis haruspex,
Magna quidem rerum molimina vidit in illis;
Non manifesta tamen. Cum verò sustulit acre
A pecudis fibris ad Cipi cornua lumen:
Rex, ait, ô salve: tibi enim, tibi, Cipe, tuisque
Hic locus et Latiæ parebunt cornibus arces.
Tu modo rumpe moram; portasque intrare patentes
Appropera: sic fata jubent: namque Urbe receptus
Rex eris; et sceptro tutus potiêre perenni.

Rettulit ille pedem; torvamque à mœnibus Urbis
Avertens faciem: Procul, ah procul omina, dixit,
Talia Dî pellant; multoque ego justiùs ævum
Exsul agam, quàm me videant Capitolia regem.

Dixit: et extemplò populumque, gravemque Senatum
Convocat. Ante tamen pacali cornua lauro

il monte sur un tertre que ses soldats robustes viennent d'élever, et, après avoir, selon l'usage antique, invoqué les Dieux :

« Romains, dit-il, ici même est un homme qui, « si vous ne le chassez de la ville, sera votre roi. « Cet homme, je vous le désignerai plutôt par un « signe que par son nom : des cornes s'élevent sur « sa tête. L'Augure vous avertit que, s'il entre « dans Rome, il y donnera ses lois. Il pouvoit y « paroître, les portes étoient ouvertes; je l'en ai « empêché; et cependant personne ne lui est atta-« ché de plus près que moi. Romains, défendez-« lui votre ville; et, si vous le jugez coupable, « chargez-le de fortes chaînes, ou mettez fin à vos « alarmes par la mort du tyran. »

Tel que les sifflements de l'Eurus dans une forêt de pins, ou tel que le bruit sourd des flots de la mer, entendu dans le lointain : tel est le murmure qui s'éleve dans l'assemblée du peuple romain. Mais, au milieu des confuses clameurs de la foule frémissante, une voix s'éleve et crie : « Quel « est cet homme ? » Tous se regardent les uns les autres, et cherchent des yeux l'homme que son front et l'oracle désignent.

Cippus, reprenant la parole : « Celui que vous

Velat; et aggeribus factis à milite forti
Insistit; priscosque Deos è more precatus:

En, ait, hîc unus, quem vos ni pellitis Urbe
Rex erit: is qui sit, signo, non nomine, dicam.
Cornua fronte gerit, quem vobis indicat augur,
Si Romam intrarit, famularia jura daturum.
Ille quidem potuit portas irrumpere apertas;
Sed nos obstitimus: quamvis conjunctior illo
Nemo mihi est. Vos Urbe virum prohibete, Quirites;
Vel, si dignus erit, gravibus vincite catenis:
Aut finite metum fatalis morte tyranni.

Qualia succinctis, ubi trux insibilat Eurus,
Murmura pinetis fiunt; aut qualia fluctus
Æquorei faciunt, si quis procul audiat illos;
Tale sonat populus. Sed per confusa frementis
Verba tamen vulgi vox eminet una: Quis ille?
Et spectant frontes: prædictaque cornua quærunt.

Rursus ad hos Cipus: Quem poscitis, inquit, habetis:

« cherchez, le voici ! » Et, ôtant sa couronne, malgré le peuple qui veut l'en empêcher (141), il découvre son front chargé du signe funeste.

Tous ont baissé les yeux, tous font entendre des gémissements ; et, qui le croiroit? le peuple regarde à regret ce front couvert de gloire ; et, ne pouvant souffrir qu'il reste plus long-temps sans honneur, il lui rend et replace lui-même le laurier qui le couvroit.

O Cippus, puisque vous ne pouviez plus entrer dans Rome, le sénat voulut honorer votre vertu, et vous décerna autant de terrain que pouvoit en enfermer un sillon tracé par la charrue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et fit graver, sur les portes d'airain de la ville votre image, pour perpétuer la mémoire de cet évènement (142).

Maintenant, inspirez-moi, divinités protectrices des poëtes, Muses, qui savez toutes choses, et que ne peuvent tromper les voiles de la vaste antiquité. Apprenez-moi de quelle contrée le fils de Coronis fut amené dans l'isle qu'embrasse le Tibre, et comment Rome le mit au nombre de ses Dieux.

Jadis une contagion cruelle avoit corrompu



Dunivier del. Mariage sc.

Celui que vous cherchez, le voici ! et, ôtant sa couronne, il découvre son front chargé d'une double corne !



Et demtâ capiti, populo prohibente, coronâ,
Exhibuit gemino præsignia tempora cornu.

Demisêre oculos omnes, gemitumque dedêre;
Atque illud meritis clarum (quis credere possit?)
Inviti videre caput: nec honore carere
Ulterius passi, festam imposuêre coronam.

At proceres, quoniam muros intrare vetaris,
Ruris honorati tantum tibi, Cipe, dedêre,
Quantum depresso subjectis bubus aratro
Complecti posses ad finem Solis ab ortu.
Cornuaque æratis, miram referentia formam,
Postibus insculpunt, longum mansura per ævum.

Pandite nunc, Musæ, præsentia numina vatum,
(Scitis enim, nec vos fallit spatiosa vetustas)
Unde Coroniden circumflua Tibridis alveo
Insula Romuleæ sacris adsciverit urbis.

Dira lues quondam Latias vitiaverat auras;

l'air du Latium ; ses habitants erroient comme des spectres languissants. Fatigués de funérailles, voyant tous les efforts humains inutiles, et tout l'art de la médecine impuissant, ils implorent le secours céleste, et envoient à Delphes, située au milieu du Monde (143), consulter l'oracle d'Apollon. On invoque une réponse favorable; on le prie de sauver les Latins, et de finir les malheurs de Rome. Alors, le temple et le carquois du Dieu et le laurier qui le couronne, tout tremble à-la-fois (144); et, du fond du trépied mouvant (145), sort une voix qui remplit les cœurs d'épouvante :

« Romains, dit-elle, ce que vous demandez ici, « vous pouviez et vous devez le demander ail-« leurs, plus près de vous (146). Dans le deuil qui « vous afflige, ce n'est point d'Apollon que vous « avez besoin, mais du fils d'Apollon (147). Allez « sous d'heureux auspices, et appelez mon fils « dans votre ville. »

Quand le sénat auguste a connu la réponse de l'oracle, il s'informe du lieu où l'on adore le jeune fils d'Apollon, et des ambassadeurs partent pour Épidaure (148). Dès que le vaisseau qui les porte a touché le rivage, ils se présentent devant le conseil des Grecs. Ils le prient de donner à Rome ce Dieu

Pallidaque exsangui squallebant corpora tabo.
Funeribus fessi postquàm mortalia cernunt
Tentamenta nihil, nihil artes posse medentûm;
Auxilium cœleste petunt: mediamque tenentes
Orbis humum Delphos adeunt oracula Phœbi:
Utque salutiferâ miseris succurrere rebus
Sorte velit, tantæque urbis mala finiat, orant.
Et locus, et laurus, et, quas habet illa, pharetræ,
Intremuêre simul: cortinaque reddidit imo
Hanc adyto vocem; pavefactaque pectora movit:

Quod petis hinc, propiore loco, Romane, petisses;
Et pete nunc propiore loco: nec Apolline vobis,
Qui minuat luctus, opus est; sed Apolline nato.
Ite bonis avibus: prolemque arcessite nostram.

Jussa Dei prudens postquàm accepêre senatus;
Quam colat, explorant, juvenis Phœbeïus urbem:
Quique petant ventis Epidauria littora, mittunt.
Quæ simul incurvâ missi tetigêre carinâ;
Concilium Grajosque patres adiêre: darentque

dont la présence, dans l'Ausonie, doit mettre un terme à tant de funérailles, et font connoître l'oracle infaillible qui l'a prononcé.

Les avis des Grecs sont partagés : les uns pensent qu'on ne peut refuser le secours que Rome demande; les autres, en plus grand nombre, conseillent de ne point priver Épidaure d'un si puissant appui, et de ne pas livrer le Dieu qui la protége.

Tandis qu'on délibere, le crépuscule succede aux derniers rayons du jour, et la nuit enveloppe la Terre de ses ombres (149). Le Dieu salutaire, ô Romain, qui viens le demander, t'apparoît au milieu de ton sommeil : tu le vois tel qu'il est dans son temple, tenant un bâton champêtre dans sa main gauche (150); de la droite, caressant sa longue barbe; et, d'une voix paisible, il t'adresse ces mots : « Cesse de craindre : j'irai. Je changerai les « traits sous lesquels on m'honore. Regarde ce ser- « pent dont les nœuds embrassent mon bâton : atta- « che sur lui tes regards, pour bien le reconnoî- « tre : je prendrai sa forme, mais je serai plus « grand, et tel qu'il convient aux corps célestes de « se montrer. » Soudain le Dieu disparoît avec la voix; avec la voix et le Dieu le sommeil a disparu, et le jour suit la fuite du sommeil.

Oravêre Deum; qui præsens funera gentis
Finiat Ausoniæ: certas ita dicere sortes.

Dissidet, et variat sententia: parsque negandum
Non putat auxilium; multi renuêre, suamque
Non emittere opem, nec numina tradere suadent.

Dum dubitant, seram pepulêre crepuscula lucem:
[Umbraque telluris tenebras induxerat orbi:]
Cùm Deus in somnis opifer consistere visus
Ante tuum, Romane, torum; sed qualis in æde
Esse solet: baculumque tenens agreste sinistrâ,
Cæsariem longæ dextrâ deducere barbæ;
Et placido tales emittere pectore voces:
Pone metus: veniam; simulacraque nostra relinquam.
Hunc modò serpentem, baculum qui nexibus ambit,
Perspice: et usque nota visu, ut cognoscere possis.
Vertar in hunc: sed major ero; tantusque videbor,
In quantum verti cœlestia corpora debent.
Extemplò cum voce Deus, cum voce Deoque
Somnus abit: somnique fugam lux alma secuta est.

L'Aurore avoit chassé les astres de la nuit ; incertains de ce qu'ils doivent résoudre, le peuple et ses chefs s'assemblent dans le riche temple d'Esculape ; ils prient le Dieu de faire connoître, par des signes célestes, le séjour qu'il veut habiter. A peine ils ont fini de prier, caché sous la forme d'un serpent, le Dieu leve sa tête émaillée d'or (151), et annonce sa présence par de longs sifflements. Il s'avance, et la statue, et l'autel, et les portes, et le marbre du parvis, et le faîte doré du temple, sont ébranlés. Il s'arrête au centre, se dresse et s'éleve de la moitié de son corps, et promene autour de lui des yeux étincelants. Le peuple frémit épouvanté. Le prêtre, dont des bandelettes de lin ceignent la tête, a reconnu la Divinité, et s'écrie : « C'est le Dieu, c'est le Dieu lui-même! Mortels, « ici présents, adorez et priez (152). Et toi, Divinité « bienfaisante, que ton aspect nous soit propice, et « protege les peuples qui réverent tes autels! »

Chacun adore, et répete les paroles du pontife. Les Romains invoquent Esculape, et le prient de la voix et du cœur. Favorable à leurs vœux, et, pour annoncer qu'ils sont exaucés, trois fois il agite les écailles de sa crete, et, trois fois vibrée, sa langue fait entendre trois sifflements. Alors, glissant sur les degrés du temple, il tourne en arriere sa tête, regarde les autels antiques qu'il va

Postea sidereos Aurora fugaverat ignes:
Incerti quid agant proceres ad templa petiti
Conveniunt operosa Dei: quaque ipse morari
Sede velit, signis cœlestibus indicet, orant.
Vix bene desierant; cùm cristis aureus altis
In serpente Deus prænuntia sibila misit:
Adventuque suo signumque, arasque, foresque,
Marmoreumque solum, fastigiaque aurea movit;
Pectoribusque tenus mediâ sublimis in æde
Constitit: atque oculos circumtulit igne micantes.
Territa turba pavet: cognovit numina castos
Evinctus vitta crines albente sacerdos:
Et Deus en, Deus en! linguisque animisque favete,
Quisquis ades, dixit. Sis, ô pulcerrime, visus
Utiliter: populosque juves tua sacra colentes.

Quisquis adest, jussum venerantur numen; et omnes
Verba sacerdotis referunt geminata: piumque
Æneadæ præstant et mente et voce favorem.
Annuit his: motisque Deus, rata pignora, cristis,
Ter repetita dedit vibratâ sibila linguâ.

abandonner, et salue sa demeure et son temple accoutumés. Son corps immense serpente et roule en cercles sur la terre jonchée de fleurs; il traverse la ville, et arrive aux remparts qui défendent le port; il s'arrête : ses regards sereins s'attachent sur la foule qui l'a suivi avec respect, et il monte, en rampant, sur le vaisseau latin. Le navire sent le poids de la Divinité: les Romains se réjouissent de le voir pressé par un Dieu; ils immolent un taureau sur le rivage, et levent l'ancre qui retient la nef couronnée de fleurs.

Un vent léger enfle les voiles. Le Dieu se redresse, repose sa tête sur la poupe, et regarde les ondes. Le vaisseau, sous la douce haleine des Zéphyrs, vogue sur la mer d'Ionie, et, au lever de la sixieme aurore, il fend les flots qui baignent l'Ausonie. Il dépasse Lacinie, célebre par le temple de Junon 153), et le golfe de Scylacée (154); s'éloigne de la Japygie, laisse à gauche, à force de rames, les rochers d'Amphisse (155), à droite, les monts de Céraune (156); côtoie Romechion (157), et Caulon (158), et Naricie (159); surmonte tous

Tum gradibus nitidis delabitur; oraque retro
Flectit : et antiquas abiturus respicit aras :
Assuetasque domos, habitataque templa salutat.
Inde per injectis adopertam floribus ingens
Serpit humum, flectitque sinus, mediamque per urbem
Tendit ab incurvo munitos aggere portus.
Restitit hîc : agmenque suum, turbæque sequentis
Officium placido visus dimittere vultu;
Corpus in Ausoniâ posuit rate : numinis illa
Sensit onus : pressâque Dei gravitate carinâ,
Æneadæ gaudent : cæsoque in littore tauro
Torta coronatæ solvunt retinacula puppis.

Impulerat levis aura ratem : Deus eminet altè;
Impositâque premens puppim cervice recurvam,
Cæruleas despectat aquas : modicisque per æquor
Ionium Zephyris sexto Pallantidos ortu,
Italiam tenuit; præterque Lacinia templo
Nobilitata Deæ, Scylacêaque littora fertur.
Linquit Iapygiam, lævisque Amphissia remis
Saxa fugit : dextrâ prærupta Ceraunia parte,

les dangers de ces mers difficiles; double le promontoire de Pélore; poursuit sa route devant les royaumes d'Éole, devant Témese (160), riche de ses métaux, devant Leucòsie (161), et Pæstum (162), au doux climat, que parfument les roses. Il cingle vers Caprée (163), et le promontoire de Minerve (164), et les collines de Surrente (165), si fertiles en vins généreux; et la ville d'Héraclée (166), et celle de Stabies (167), et celle de Parthénope (168), séjour des doux loisirs. Il laisse derriere lui le temple de la Sibylle de Cumes, Bayes (169) et ses fontaines brûlantes; Linterne (170), dont la campagne est couverte de lentisques (171); le Vulturne (172), qui roule tant de sable avec ses flots; Sinuesse (173), où l'on voit tant de blanches colombes; Minturne (174), et son air pesant; Cajette, où le pieux Énée enseve-lit sa nourrice; Formium (175), où régna le cruel Antiphate; Thraque (176), qu'un marais environne; et la terre de Circé, et le rivage resserré d'Antium (177).

Les Romains tournent leurs voiles vers ce rivage, car les flots de la mer étoient alors trop agités: le Dieu déroule les cercles de son corps, se replie en immenses volumes, s'étend, et entre dans le temple de son pere, élevé sur ces bords. Quand le calme est rétabli sur l'onde, le Dieu d'Épidaure

Romechiumque legit, Caulonaque, Naryciamque,
Evincitque fretum, Siculique angusta Pelori,
Hippotadæque domos regis, Themesesque metalla;
Leucosiamque petit, tepidique rosaria Pæsti.
Inde legit Capreas, promontoriumque Minervæ,
Et Surrentino generosos palmite colles,
Herculeamque urbem, Stabiasque, et in otia natam
Parthenopen, et ab hac Cumææ templa Sibyllæ.
Hinc calidi fontes, lentisciferumque tenentur
Linternum, multamque trahens sub gurgite arenam
Vulturnus, niveisque frequens Sinuessa columbis:
Minturnæque graves, et quam tumulavit alumnus,
Antiphatæque domus, Trachasque obsessa palude,
Et tellus Circæa, et spissi littoris Antium.

Huc ubi veliferam nautæ advertêre carinam;
(Asper enim jam pontus erat) Deus explicat orbes:
Perque sinus crebros et magna volumina labens,
Templa parentis init, flavum tangentia littus.

quitte les autels d'Apollon, et, après avoir joui de l'asile paternel, il sillonne le sable de sa bruyante écaille, rampe vers le navire, s'appuie sur le gouvernail, et repose sa tête sur la poupe jusqu'à ce qu'abordant Castrum (178), aux champs sacrés de Lavinie (179), il se montre à l'embouchure du Tibre (180).

C'est là que tout un peuple, que les hommes et les femmes, et les vierges qui gardent les feux de Vesta, accourent au-devant du Dieu, et le saluent de joyeuses clameurs. Tandis que le navire remonte rapidement les eaux du fleuve, des autels sont dressés sur les deux rives; par-tout l'encens brûle, des nuages de parfums s'élevent dans les airs qui retentissent, et la victime frappée échauffe (181) le couteau de son sang. Enfin le navire entre dans Rome, reine superbe du Monde. Le serpent s'éleve en rampant au haut du mât, promene autour de lui sa tête, et regarde quelle demeure il devra choisir.

Le Tibre, dans son cours, se divise en deux parties: il laisse au milieu de ses flots un espace de terre qu'environnent deux bras d'égale largeur, et

Æquore pacato, patrias Epidaurius aras
Linquit: et, hospitio juncti sibi numinis usus,
Littoream tractu squamæ crepitantis arenam
Sulcat: et, innixus moderamine navis, in altâ
Puppe caput posuit: donec Castrumque, sacrasque
Lavini sedes, Tiberinaque ad ostia venit.

Huc omnes populi passim, matrumque patrumque
Obvia turba ruit; quæque ignes, Troïca, servant,
Vesta, tuos: lætoque Deum clamore salutant.
Quâque per adversas navis cita ducitur undas,
Thura super ripas, aris ex ordine factis,
Parte ab utrâque sonant: et odorant aëra fumis;
Ictaque conjectos incalfacit hostia cultros.
Jamque, caput rerum, Romanam intraverat urbem:
Erigitur serpens; summoque acclinia malo
Colla movet: sedesque sibi circumspicit aptas.

Scinditur in geminas partes circumfluus amnis:
Insula nomen habet; laterumque à parte duorum
Porrigit æquales, mediâ tellure, lacertos.

forme une isle qui porte son nom (182). C'est là qu'en descendant du vaisseau latin le serpent se retire : il reprend sa figure céleste ; sa présence met fin au deuil du Latium, et il devient le Dieu conservateur de Rome.

Mais Esculape n'est, dans nos temples, qu'un Dieu venu de l'étranger : César, né dans Rome, est Dieu dans sa patrie (183). Sans égal dans la guerre comme dans la paix, ce n'est pas plus à ses travaux guerriers achevés dans la victoire, au sage gouvernement de l'État, au cours rapide de ses conquêtes, qu'aux vertus de son fils, qu'il doit d'avoir été changé en comete, et de briller parmi les astres : car, dans tout ce que César a fait, sa gloire la plus éclatante est d'être le pere d'Auguste (184).

Est-il, en effet, plus grand d'avoir domté les Bretons, que protegent les mers ; d'avoir conduit ses vaisseaux triomphants sur le Nil, qui voit croître le papyrus (185), et se divise en sept canaux ; d'avoir soumis au peuple romain le Numide (186) rebelle, Juba (187) l'Africain, et le Pont (188) encore tout plein du nom de Mithridate (189) ; d'avoir obtenu quelquefois et souvent mérité les honneurs du triomphe (190), que d'avoir eu pour fils ce grand homme, par qui, ô Dieux ! vous



Duvivier inv. N. Courbe sc.

Il reprend sa figure céleste; sa présence met fin au deuil du Latium, et il devient le Dieu conservateur de Rome.

Huc se de Latiâ pinu Phœbeïus anguis
Contulit: et finem, specie cœleste resumtâ,
Luctibus imposuit; venitque salutifer Urbi.

Hic tamen accessit delubris advena nostris:
Cæsar in Urbe suâ Deus est: quem Marte togâque
Præcipuum, non bella magis finita triumphis,
Resque domi gestæ, properataque gloria rerum,
In sidus vertêre novum, stellamque comantem,
Quàm sua progenies. Neque enim de Cæsaris actis
Ullum majus opus, quàm quod pater exstitit hujus.

Scilicet æquoreos plus est domuisse Britannos,
Perque papyriferi septemflua flumina Nili
Victrices egisse rates: Numidasque rebelles,
Cinyphiumque Jubam, Mithridatêisque tumentem
Nominibus Pontum, populo adjecisse Quirini;
Et multos meruisse, aliquos egisse, triumphos;
Quàm tantum genuisse virum, quo præside rerum

avez tout fait pour le Monde, en le soumettant à ses lois? Afin qu'Auguste ne sortît pas d'un sang mortel, il falloit faire un Dieu de César (191). Quand la mere d'Énée a vu se préparer l'apothéose du souverain Pontife (192); quand, en même temps, elle a vu les apprêts de sa mort cruelle, et les conjurés aiguisant leurs poignards, elle pâlit d'épouvante; et, s'adressant à tous les Dieux, qu'elle va trouver:

« Voyez, dit-elle, quels noirs complots sont « tramés contre moi! avec quelle fureur on atta- « que le dernier rejeton d'Iule (193) et de mon « sang! Serai-je donc la seule Déesse toujours li- « vrée à de justes alarmes! Blessée par la lance ca- « lydonienne du fils de Tydée, j'ai vu tomber, mal « défendus, les remparts de Troie. J'ai vu mon « fils, battu par les tempêtes, errer long-temps « sur les mers, descendre au séjour des ombres, « soutenir de grandes guerres contre Turnus, et, « s'il faut dire la vérité, de plus grandes guerres « contre Junon. Mais pourquoi rappeler aujour- « d'hui les antiques maux que les miens ont souf- « ferts! La crainte de ceux qu'on prépare encore « ne permet plus le souvenir de ceux qui sont pas- « sés. Vous voyez les glaives impies aiguisés contre

Humano generi, Superi cavistis abundè.
Ne foret hic igitur mortali semine cretus,
Ille Deus faciendus erat. Quod ut aurea vidit
Æneæ genitrix; vidit quoque triste parari
Pontifici lethum, et conjurata arma moveri,
Palluit: et cunctis, ut cuique erat obvia, Divis:

Aspice, dicebat, quantâ mihi mole parentur
Insidiæ! quantâque caput cum fraude petatur,
Quod de Dardanio solum mihi restat Iülo!
Solane semper ero justis exercita curis?
Quam modò Tydidæ Calydonia vulneret hasta,
Nunc malè defensæ confundant mœnia Trojæ?
Quæ videam natum longis erroribus actum,
Jactarique freto, sedesque intrare silentûm;
Bellaque cum Turno gerere; aut, si vera fatemur,
Cum Junone magis? Quid nunc antiqua recordor
Damna mei generis? Timor hic meminisse priorum
Non sinit. In me acui sceleratos cernitis enses.

« moi. Ah ! détournez-les, je vous en conjure : re-
« poussez le crime, et ne souffrez point que le feu
« sacré de Vesta (194) s'éteigne dans le sang de son
« pontife. »

C'est ainsi que Vénus, dans son deuil, remplit le Ciel de plaintes inutiles : mais les Dieux en sont émus ; et, ne pouvant changer les décrets immuables des trois antiques Sœurs, ils font connoître leur douleur par des signes certains.

On raconte qu'annonçant un grand crime, le cliquetis des armes fut entendu dans de noires nuées ; que le son terrible des trompettes et des clairons retentit dans les airs. Le Dieu du jour voila son visage, et ne sembloit donner à la terre alarmée qu'une pâle lumiere. On vit souvent, au-dessous des astres, des torches flamboyantes ; souvent des gouttes de sang tomberent mêlées avec la pluie. L'Étoile brillante du matin offrit, sur son front, la couleur livide du fer, et le char de la Lune parut ensanglanté. Le hibou (195), sombre oiseau du Styx, donna, en mille lieux, de sinistres présages ; en mille lieux, on vit pleurer l'ivoire (196). On dit que le silence des bois sacrés fut troublé par des chants lugubres et des voix menaçantes. Aucune victime ne paroissoit agréable aux Dieux. La fibre interrogée annonçoit de

Quos prohibete, precor; facinusque repellite: neve
Cæde sacerdotis flammas extinguite Vestæ.

Talia nequicquam toto Venus anxia Cœlo
Verba jacit, Superosque movet: qui rumpere quanquam
Ferrea non possunt veterum decreta Sororum,
Signa tamen luctûs dant haud incerta futuri.

Arma ferunt inter nigras crepitantia nubes,
Terribilesque tubas, auditaque cornua Cœlo
Præmonuisse nefas. Phœbi quoque tristis imago
Lurida sollicitis præbebat lumina terris.
Sæpe faces visæ mediis ardere sub astris;
Sæpe inter nimbos guttæ cecidêre cruentæ.
Cærulus et vultum ferrugine Lucifer atrâ
Sparsus erat: sparsi Lunares sanguine currus.
Tristia mille locis Stygius dedit omina bubo;
Mille locis lacrymavit ebur: cantusque feruntur
Auditi sanctis, et verba minacia, lucis.

grands tumultes prochains. On trouva même dans des flancs palpitants la partie supérieure du foie coupée (197). On ajoute qu'on entendit, au milieu des ténebres, des chiens hurlant dans le Forum, autour des maisons et des temples des Dieux (198). On y vit errer des mânes silencieux, et la ville ébranlée trembla sur ses fondements (199).

Mais les avis des Dieux ne peuvent ni prévenir la trahison, ni vaincre les Destins qui vont s'accomplir. Des glaives nus sont portés dans le Sénat, qui s'assemble au palais de Pompée; et, dans Rome, aucun autre lieu n'a paru préférable pour le meurtre de César.

Alors Vénus frappe son sein d'albâtre de ses deux mains. Elle veut envelopper César du nuage éthéré dans lequel elle enleva Pâris à la fureur de Ménélas, et déroba Énée au glaive de Diomede (200). Mais son pere lui parle en ces termes: « Ma fille, « prétends-tu seule surmonter le Destin insurmon- « table? Entre, tu le peux, dans le palais des trois « Sœurs (201) : tu y verras le sort des mortels « gravé sur des tables de fer et d'airain, immua- « bles, éternelles, qui bravent et le choc des Cieux « et mes foudres terribles, et ne craignent ni « ruine ni changement (202). Tu y trouveras,

Victima nulla litat: magnosque instare tumultus
Fibra monet; cæsumque caput reperitur in extis.
Inque Foro, circumque domos et templa Deorum
Nocturnos ululasse canes, umbrasque silentûm
Erravisse ferunt, motamque tremoribus Urbem.

Non tamen insidias venturaque vincere fata
Præmonitus potuêre Deûm: strictique feruntur
In templum gladii: neque enim locus ullus in Urbe
Ad facinus, diramque placet, nisi Curia, cædem.

Tum verò Cytherea manu percussit utrâque
Pectus: et æthereâ molitur condere nube
Quâ priùs infesto Paris est ereptus Atridæ:
Et Diomedêos Æneas fugerat enses.
Talibus hanc genitor: Sola insuperabile fatum,
Nata, movere paras? intres, licet, ipsa Sororum
Tecta trium: cernes illic, molimine vasto,
Ex ære, et solido rerum tabularia ferro:
Quæ neque concursum Cœli, neque fulminis iram,
Nec metuunt ullas, tuta atque æterna, ruinas.

« écrits sur le diamant, qui résiste aux siecles, les « destins de tes descendants. Moi-même, je les ai « lus, et recueillis dans ma mémoire : je vais te les « apprendre, afin que tu n'ignores plus l'avenir de « ta postérité.

« O ma fille, celui pour qui tu t'affliges a rem-« pli les temps qui lui furent donnés; César a « achevé les jours qu'il dut à la Terre : il faut que « César soit reçu parmi les Dieux du Ciel, et qu'il « ait dans le Monde des autels. Ce seront tes « soins, et ceux de son fils, qui, héritier de son « nom, portera seul, après lui, le poids de l'Em-« pire. Il vengera, dans les champs de Mars, la « mort de son pere (203), et aura pour lui son cou-« rage et les Dieux. Mutine (204) assiégée, et ne « pouvant plus se défendre, lui devra son salut. « Pharsale le verra (205); les champs de Philip-« pes (206) seront encore teints du sang des Ro-« mains. Il triomphera d'un grand nom (207) dans « les mers de Sicile. Une reine d'Égypte (208), fiere « d'être la femme d'un général romain (209), tom-« bera dans son fol orgueil, et aura menacé en « vain d'asservir à Canope (210) notre Capi-« tole (211).

« Qu'est-il besoin de dénombrer les nations



Duviviez del. Villerey sc.

César a achevé les jours qu'il dut à la Terre.



Invenies illic incisa adamante perenni
Fata tui generis. Legi ipse; animoque notavi:
Et referam: ne sis etiamnum ignara futuri.

Hic sua complevit (pro quo, Cytherêa, laboras)
Tempora, perfectis, quos terræ debuit, annis.
Ut Deus accedat Cœlo, templisque colatur,
Tu facies, natusque suus, qui nominis hæres,
Impositum feret Urbis onus: cæsique parentis
Nos in bella suos fortissimus ultor habebit.
Illius auspiciis obsessæ mœnia pacem
Victa petent Mutinæ: Pharsalia sentiet illum,
Æmathiâque iterum madefacti cæde Philippi:
Et magnum Siculis nomen superabitur undis:
Romanique ducis conjux Ægyptia, tedæ
Non bene fisa, cadet: frustraque erit illa minata,
Servitura suo Capitolia nostra Canopo.

Quid tibi barbariem, gentes ab utroque jacentes

« barbares qu'embrassent les deux Océans ? Tous « les peuples obéiront à ses lois, et la mer lui sera « soumise.

« Lorsqu'il aura donné la paix à la Terre, il ap-« pliquera ses soins aux lois civiles. Législateur « juste et sage, c'est par son exemple qu'il réglera « les mœurs. Étendant ensuite ses regards sur les « temps à venir, et sur sa postérité, il ordonnera « que le fils (212) de sa chaste épouse (213) porte « en même temps son nom et son Empire ; et, « lorsque ses années auront égalé ses actions (214), « enlevé aux demeures éthérées, il prendra place « auprès de ses aïeux.

« Va cependant recevoir l'ame de César, prête « à s'échapper dans le meurtre qui se prépare; « fais-en un astre tutélaire, et que le Dieu Jules « veille, du haut du Ciel, sur le Forum et sur le « Capitole. »

Jupiter se tait : Vénus (215), invisible à tous les yeux, descend et s'arrête au milieu du Sénat. Elle sépare du corps de César l'ame de ce grand homme (216), et, l'empêchant de s'évaporer dans les airs, l'emporte vers les astres. En s'élevant, la Déesse la voit s'embraser, se ceindre de feux éclatants, et la laisse échapper de son sein. Ce nouvel



Duvivier del. Villerey sc.

La Déesse la voit s'embrâser, se ceindre de feux éclatants, et la laisse échapper de son sein.

Oceano, numerem? quodcumque habitabile tellus
Sustinet, hujus erit: pontus quoque serviet illi.

Pace datâ terris, animum ad civilia vertet
Jura suum, legesque feret justissimus auctor;
Exemploque suo mores reget: inque futuri
Temporis ætatem, venturorumque nepotum,
Prospiciens, prolem sanctâ de conjuge natam
Ferre simul nomenque suum, curasque jubebit.
Nec, nisi cùm senior similes æquaverit annos,
Æthereas sedes cognataque sidera tanget.

Hanc animam interea, cæso de corpore raptam,
Fac jubar, ut semper Capitolia nostra, Forumque
Divus ab excelsâ prospectet Julius æde.

Vix ea fatus erat; mediâ cum sede Senatûs
Constitit alma Venus, nulli cernenda: suique
Cæsaris eripuit membris, nec in aëra solvi
Passa recentem animam, cœlestibus intulit astris.
Dumque tulit, lumen capere, atque ignescere, sensit;

astre s'envole au-dessus de la Lune, et brille en étoile, traînant, dans un long espace, une chevelure enflammée (217). C'est du Ciel que, voyant les hauts faits d'Auguste, César avoue qu'ils sont au-dessus des siens, et qu'il se réjouit d'être surpassé par lui.

Mais, quoiqu'Auguste défende qu'on préfere ses actions à celles de son pere, la Renommée libre, et qui ne reconnoît point de lois, leur donne, malgré lui, la préférence, et, sur ce point seul, s'obstine à lui être contraire. Ainsi le fier Atride est moins illustre qu'Agamemnon; ainsi Thésée l'emporte sur Égée; ainsi Achille s'éleve au-dessus de Pélée (218); et, pour citer des exemples dignes, par leur grandeur, de mon sujet, ainsi Saturne est inférieur à Jupiter. Jupiter commande dans le Ciel et regne sur les trois Mondes; la Terre est soumise à Auguste: tous deux sont souverains et peres de l'Univers (219).

Dieux, compagnons d'Énée, qui, avec lui, vous ouvrîtes un chemin à travers le fer et la flamme; Dieux indigetes; Quirinus, fondateur de l'Empire romain; Mars, pere de l'invincible Romulus; Vesta, consacrée parmi les Pénates de César; Apollon, qu'on voit, avec Vesta, au nombre de ses Dieux domestiques (220); et toi, Jupiter Tarpéien,

Emisitque sinu. Lunâ volat altiùs illa:
Flammiferumque trahens, spatioso limite, crinem
Stella micat; natique videns benefacta, fatetur
Esse suis majora; et vinci gaudet ab illo.

Hic sua præferri quamquam vetat acta paternis;
Libera fama tamen, nullisque obnoxia jussis,
Invitum præfert; unâque in parte repugnat.
Sic magni cedit titulis Agamemnonis Atrêus:
Ægea sic Theseus, sic Pelea vincit Achilles.
Denique, ut exemplis ipsos æquantibus utar:
Sic et Saturnus minor est Jove. Jupiter arces
Temperat æthereas, et Mundi regna triformis:
Terra sub Augusto. Pater est et rector uterque.

Dî, precor, Æneæ comites, quibus ensis et ignis
Cesserunt, Dîque Indigetes, genitorque, Quirine,
Urbis, et invicti genitor, Gradive, Quirini,
Vestaque Cæsareos inter sacrata Penates;
Et cum Cæsareâ tu, Phœbe Domestice, Vestâ,
Quique tenes altus Tarpeias, Jupiter, arces,

dont l'autel est dans le Capitole; et vous tous, Dieux immortels (221), qu'il est permis, et qu'il convient aux poëtes d'implorer: ah! retardez et reculez loin de notre âge le jour où, abandonnant le Monde qu'il gouverne, Auguste ira s'asseoir parmi les Dieux (222)! et qu'alors il reçoive et accueille les vœux des Mortels (223)!

Enfin, je l'ai achevé, cet ouvrage, que ne pourront détruire ni la colere de Jupiter, ni les flammes, ni le fer, ni la rouille des âges! Qu'il arrive quand il voudra ce jour suprême qui n'a de pouvoir que sur mon corps, et qui doit finir de mes ans la durée incertaine. Immortel dans la meilleure partie de moi-même (224), je m'éleverai au-dessus des astres, et mon nom durera éternellement. Je serai lu par-tout où les Romains porteront leurs lois et leur Empire; et, s'il est quelque chose de vrai dans les présages des poëtes (225), ma renommée traversera les siecles; et, par elle, je vivrai (226).

Quosque alios vati fas appellare piumque;
Tarda sit illa dies, et nostro serior ævo,
Quâ caput Augustum, quem temperat, orbe relicto,
Accedat Cœlo: faveatque precantibus absens.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cùm volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi:
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.
Quâque patet domitis Romana potentia terris,
Ore legar populi: perque omnia sæcula famâ
(Si quid habent veri vatum præsagia), vivam.

EXPLICATION DES FABLES

ET NOTES DU LIVRE XV.

(1) Numa Pompilius, second roi de Rome et son législateur, né dans la petite ville de Cures, au pays des Sabins, avoit épousé Tatia, fille de Tatius, collegue de Romulus. Il avoit déja perdu sa femme lorsque les Romains le choisirent, malgré sa résistance, pour les gouverner: il dut cet honneur à son mérite et à sa réputation. Plutarque a écrit sa vie; on peut consulter Tite-Live, Florus, Eutrope, Denys d'Halicarnasse, Valere-Maxime. Plusieurs auteurs ecclésiastiques, entre autres Lactance et saint Augustin (*de Civit. Dei*), font aussi connoître Numa. Cicéron, dans son traité *de Naturâ Deorum,* et dans ses Tusculanes; Macrobe, Pline, Solin; et, parmi les poëtes, Virgile, Ovide, Lucain, etc., ont loué le génie de Numa et la sagesse de ses lois. Il fit aimer l'ordre, la justice et la paix à un peuple guerrier et féroce. Il institua dans Rome le culte des dieux; il fonda huit colléges de prêtres, éleva des temples à Vesta, à Janus, à la Bonne-Foi; il réforma le calendrier; et par les lois et par la religion, agissant sur les passions et sur la conscience, il fit d'une réunion de brigands le premier peuple du monde. Après un regne de quarante-trois ans, il mourut l'an 82 de Rome (670 ans avant l'ere chrétienne). Il étoit âgé de 83 ans. Les nations voisines, qui l'avoient souvent pris pour arbitre, pleurerent sa mort comme

les Romains. Les enfants même prirent part au deuil public. Le temple de Janus, qu'on n'ouvroit que pendant la guerre, resta fermé pendant tout le regne de Numa. Comme il aimoit à méditer seul dans les bois sacrés, on le dit inspiré par une nymphe de la forêt d'Aricie. Peut-être, connoissant l'empire du merveilleux sur les peuples encore ignorants et grossiers, Numa lui-même voulut-il faire croire à ce commerce mystérieux avec des êtres surnaturels : c'est l'opinion de Valere-Maxime. Cet auteur prétend que, pour donner plus de consistance à ses lois, Numa fit entendre aux Romains qu'il avoit, la nuit, des entretiens secrets avec la nymphe Égérie. Saint Augustin croit que par cette nymphe, qui fut changée en fontaine, il faut entendre l'hydromantie, ou l'art de la divination par l'eau. Ovide a suivi l'opinion de quelques auteurs, qui font d'Égérie la femme de Numa.

Florian a choisi ce roi pacifique et législateur pour titre et pour sujet d'un ouvrage dans le genre de *Télémaque*.

(2) Les Sabins, anciens peuples d'Italie, tiroient leur nom de Sabinus ou Sabus, fils de Sancus ou Sanctus, qui, selon saint Augustin, fut leur premier roi, et qu'ils mirent au nombre de leurs dieux (1). Ce dieu fut adopté par les Romains sous le nom de *Dius Fidius*. (Voy. *Denys d'Halicarnasse*, *Festus*, *Varron*, *Lactance*,

---

(1) Sabini regem suum primum Sancum, seu, ut alii, Sanctum, retulerunt in Deos. (*De Civ. Dei*, l. XVIII, c. 19.)

Tertullien, *Justin*, *Ovide*, *Fastes*, liv. VI, *Properce*, *etc.*) Suivant Servius, Sabus étoit un Lacédémonien qui, jeté par la tempête sur les côtes d'Italie, s'y établit avec quelques autres Grecs. Les Sabins étoient compris au nombre des Aborigenes, c'est-à-dire, des peuples dont l'origine étoit inconnue. Les Osques, les Arunces, les Éques, les Marses, les Herniques, les Samnites, les Sabelles, les Lucaniens, les Brutiens, les Calabrois et les Campaniens, se disoient descendus des Sabins. A l'époque de la fondation de Rome, le pays occupé par les Sabins étoit borné au nord par l'Apennin et par l'Ombrie, au sud par le Latium, à l'ouest par la Tuscie, ou Étrurie, ou Toscane; à l'est par les Eques. Leurs principales villes étoient Réate, Numante et Cures. L'enlevement des Sabines, dans une fête donnée par Romulus, fut l'origine de la premiere guerre que soutinrent les Romains, et la paix qui suivit cette guerre, en réunissant les deux peuples, fut le principe de la grandeur de Rome. (Voy. *Tite-Live*, liv. I, c. 18; *Strabon*, liv. V; *Plutarque*, *Vie de Romulus*; *Florus*, *Eutrope*, *Velleius Paterculus*; *Ovide*, *Fastes*, liv. II, III et VI; *Virgile*, *etc.*)

(3) Cures, une des trois principales villes du pays des Sabins. On y adoroit le dieu *Curinus*, dont Tatius apporta le culte à Rome. Le mot *Curis* signifioit *lance*, et devint un surnom de Junon. Horace, qui prit le nom de *Curiace*, éleva, après sa victoire, un petit temple à Janus, et ce temple fut appelé *Ædes Jani Curiatii.* On donna le nom de *Curies* à chacune des dix parties des tribus romaines établies par Romulus. On appela *Cu-*

rion, le prêtre ou le chef de chaque Curie, qui étoit composée de cent hommes; ce chef étoit lui-même appelé *Curio Maximus*. Le nom de *Curionies* étoit donné aux sacrifices célébrés par les prêtres de chaque curie. C'est de *Cures* que vient le nom de *Quirinus*, donné à Romulus; celui de *Quirites*, donné au peuple romain, et celui de *Curule* (en latin *Curulis*), donné au siége d'ivoire, sur lequel les consuls, les édiles et les préteurs avoient droit de s'asseoir. La chaise Curule, sur les médailles, est le symbole de la magistrature. C'est ainsi que le nom de la ville où naquit Numa devint célebre chez les Romains. C'est aujourd'hui un village obscur dans la campagne de Rome; on l'appelle *Correse* ou *Curese*.

(4) Crotone, ville d'Italie dans la Grande-Grece, sur le golfe de Tarente, fut fondée par Myscele, chef des Achéens, vers la dix-septieme Olympiade, c'est-à-dire, d'après le calcul du pere Pétau, l'an 708 avant Jésus-Christ. Cette ville est célebre par la naissance de l'athlete Milon, par l'école qu'y établit Pythagore, et par la salubrité de son climat, qui donna lieu au proverbe *Crotone salubrius*, plus sain que Crotone. (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Ptolem.*, liv. III, c. 1; *Pline*, liv. II, c. 96; *Tite-Live*, liv. I, c. 18; *Justin*, liv. XX, c. 2; le *Scoliaste d'Aristophane*, *Suidas*, *Denys d'Halicarnasse*, *Jamblique*, *Vie de Pythagore*, *etc.*)

(5) Croton n'est connu que par la tradition qu'Ovide a suivie dans les Métamorphoses. Croton est aussi le

nom d'un héros qu'Hercule tua et honora lui-même après sa mort.

(6) Geryon (Voy. liv. IX, *note* 21.)

(7) Lacinie ou Lacinium, promontoire d'Italie dans la Grande-Grece, à six milles de Crotone; c'est aujourd'hui le *cap des Colonnes*, sur le golfe de Tarente, dans la Calabre ultérieure. Junon avoit un temple riche et célebre à Lacinie; il fut élévé par Hercule, lorsqu'il eut tué Lacinius, brigand redoutable, qui avoit voulu enlever les bœufs déja volés par le héros, et qui ravageoit les côtes de la Grande-Grece. Près du temple étoit un bois sacré, où on nourrissoit différents troupeaux consacrés à la Déesse. On prétend qu'à l'entrée de ce temple étoit un autel sur lequel la cendre restoit immobile, malgré la violence des vents. Tite-Live, Valere-Maxime et Arnobe, rapportent que le censeur Quintius-Fulvius-Flaccus, ayant enlevé le faîte de marbre du temple de Junon Lacinienne, pour le transporter sur celui de la Fortune, qu'il faisoit bâtir à Rome, fut puni de cette impiété par le trouble cruel et les agitations de son esprit, qui ne cesserent qu'avec sa vie. Les mêmes auteurs ajoutent que le sénat fit reporter le marbre à Lacinium. Cicéron raconte un autre prodige. Annibal ayant vu, dans le temple de Junon, une colonne d'or, et ne sachant si elle étoit d'or massif ou seulement couverte de feuilles d'or, la fit sonder, et ayant reconnu qu'elle étoit tout entiere de ce riche métal, il résolut de l'enlever; mais la Déesse lui apparut en songe, et l'avertit de s'abstenir de ce crime,

s'il ne vouloit perdre le bon œil qui lui restoit. Le général carthaginois, se rendant à cet avis, fit fondre l'or qu'on avoit tiré de la colonne en la sondant, et en forma une petite génisse, qui fut posée sur le chapiteau de la colonne; mais de tous les miracles de Junon Lacinienne, le plus remarquable étoit le suivant : Les Romains gravoient leurs noms sur le marbre du temple, et, à leur mort, cette gravure s'effaçoit d'elle-même. Ainsi le temple de Junon n'étoit pas celui de l'immortalité. Virgile dit dans l'Énéide : *Attollit se diva Lacinia contrà.* (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Pomponius Méla*, liv. II, c. 4; *Lactance*, liv. II, c. 7; *Lucain*, liv. II, etc.)

(8) Myscele ou Mycile, fondateur de Crotone, étoit né, suivant Strabon, à Rypes, ville de l'Achaïe. Le Scoliaste d'Aristophane rapporte qu'un oracle avoit ordonné aux Achéens d'aller établir une colonie et bâtir une ville au lieu où la pluie les surprendroit par un temps serein; que Myscele, arrivé dans la Grande-Grece, désespéroit de pouvoir obéir à l'oracle, lorsque, par un beau jour, il trouva sur le rivage une fille de joie qui se mit à pleurer; et que, prenant ces larmes pour la pluie dont l'oracle avoit voulu parler, il bâtit la ville ordonnée au lieu même où la fille s'étoit montrée à lui. Cette fable singuliere paroît avoir un fondement historique. On trouve souvent Hercule représenté sur les médailles de Crotone.

(9) Ésare, riviere de Calabre, qui traverse la ville de Crotone.

(10) C'étoit une loi barbare, car il peut arriver, dans

les troubles politiques qui affligent un pays, des positions et des circonstances qui réduisent un citoyen à dire avec Cicéron : *Nemo est in hâc perturbatione temporum, in hâc iniquitate rerum, quin ubivis, quin ibi ubi est, esse malit.*

(11) Candidus Oceano nitidum caput abdiderat Sol,
Et caput extulerat densissima sidereum Nox.

Dans ces deux vers, terminés par des monosyllabes, la cadence spondaïque, loin d'être un défaut, a un agrément singulier. C'est ainsi qu'on trouve dans Virgile : *Ruit Oceano nox; procumbit humi bos;* et cette chute imitative a beaucoup de force.

(12) Les douze grands travaux d'Hercule sont retracés dans ces douze vers, attribués par les uns à Ausonius Gallus, par les autres à Virgile, et qui ne sont vraisemblablement ni de Virgile ni de Gallus :

Prima Cleonæi tolerata ærumna Leonis.
Proxima Lernæa, ferro et face, contudit Hydram.
Mox Erymanthæum vis tertia perculit Aprum.
Æripedis quarto tulit aurea cornua cervi.
Stymphalidas pepulit volucres discrimine quinto.
Threiciam sexto spoliavit Amazona baltea.
Septima in Augææ stabulis impensa laboris.
Octava expulso numeratur adorea Tauro :
In Diomedis victoria nona quadrigis.
Geryone extincto decimam dat Iberia palmam.
Undecimum mala Hesperidum distracta triumphum.
Cerberus extremi suprema est meta laboris.

(13) C'est encore par le jeu des boules noires et blanches que, chez la plupart des peuples modernes, qui ont adopté le gouvernement représentatif et le jugement par jury, se forment les lois et se prononce la condamnation ou l'absolution des accusés. (Voy. sur cette ancienne coutume, *Ælien*, liv. XIII, ch. 38). Saint-Ange remarque, et il a raison, « qu'il est difficile de rendre avec noblesse et élégance cette métamorphose des boules noires en boules blanches. La traduction met dans la nécessité de surmonter les difficultés du style, que dans une composition originale on eût évitées dans le désespoir de les vaincre »; mais ce n'est pas dans Ovide que Saint-Ange a trouvé ce vers :

Et l'urne se remplit des couleurs de la mort.

(14) Tarente, Tarentum, ville située sur le golfe du même nom, sur la côte orientale du royaume de Naples, dans la province d'Otrante. On dit qu'elle fut bâtie par Taras, fils de Neptune ou d'Hercule, et considérablement augmentée par Phalante, qui y conduisit une colonie de Lacédémoniens. Le port de Tarente, dit Strabon, avoit plus de douze mille pas de circuit, et étoit environné de rochers fort élevés. Les Tarentins se gouvernerent d'abord par leurs propres lois. Cette république avoit trente mille fantassins, trois mille cavaliers, et un grand nombre de vaisseaux de guerre. Ses richesses et sa puissance alarmerent les Romains, qui la subjuguerent, et lui enleverent trente mille esclaves et la valeur de plus de huit millions d'or. La mollesse des Tarentins, passée en proverbe, avoit préparé leur ruine.

(Voy. *Plutarque*, Vie de Pyrrhus; *Tite-Live*, liv. XII et XIV; *Valere-Maxime*, liv. II, c. 2, etc.) Tarente a conservé son nom. Son port, jadis célebre, est aujourd'hui comblé. Cette ville compte encore dix-huit mille habitants, et est le siege d'un archevêché.

(15) SYBARIS, ville plus fameuse encore que Tarente par la mollesse de ses habitants, fut bâtie par des Achéens, après leur retour du siége de Troie, près de l'embouchure du fleuve dont elle reçut le nom. Si l'on en croit Diodore de Sicile et d'autres historiens, Sybaris devint si puissante, que, commandant à vingt-cinq villes et à quatre nations voisines, elle opposa une armée de trois cent mille hommes aux Crotoniates, qui, au nombre de cent mille, commandés par le fameux athlete Milon, les vainquirent et les taillerent en pieces. Les mêmes historiens ajoutent que cette ville fut détruite; que Milon l'ensevelit sous les eaux du Sybaris et du Crathis, qu'il attira par des saignées sur ses ruines. Quelque temps après, les Sybarites dispersés, aidés des Athéniens, bâtirent une nouvelle ville à quelque distance de l'ancienne, sous le nom de *Thurium*. Elle devint riche et puissante, fit alliance avec les Crotoniates, se gouverna long-temps en république, tomba enfin sous l'oppression des Lucaniens; et, pour s'en délivrer, elle se soumit aux Romains.

C'est à son amour pour les plaisirs et pour la mollesse que l'ancienne Sybaris dut sa chute et une honteuse célébrité. Ses habitants se glorifioient, au rapport d'Athénée, de n'avoir jamais vu le lever et le coucher du soleil. Pour que leur sommeil ne fût point interrompu, ils

avoient banni tous les arts qui s'exercent avec quelque bruit, et proscrit les coqs au chant matinal. Ils proposoient des prix et des priviléges exclusifs aux cuisiniers qui auroient inventé les meilleurs ragoûts. Ils avoient, pour leurs repas, des salles souterraines, afin de se garantir de la chaleur pendant l'été et du froid pendant l'hiver. Des couronnes d'or étoient décernées à ceux qui avoient donné les festins les plus somptueux et les plus délicats. Les pêcheurs, les tapissiers, les parfumeurs, les fleuristes, étoient exempts de tout impôt. Les femmes qu'on invitoit aux fêtes publiques en étoient averties, selon Plutarque, une année d'avance, afin d'avoir le temps de préparer la magnificence de leurs ajustements. Elien raconte qu'un Sybarite, nommé Smindyride, qui vivoit du temps de Cyrus, suivant Périzon, portoit si loin l'excès de sa mollesse, qu'un jour, qu'il avoit dormi couché sur des feuilles de roses, il se leva, en se plaignant que la dureté de son lit lui avoit donné des ampoules. Il n'est pas étonnant que le plus méprisable de tous les peuples n'ait produit aucun nom célebre qui ait traversé les siecles pour arriver jusqu'à nous. (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Pomponius-Méla*, liv. II, c. 4; *Diodore de Sicile*, liv. XII; *Athénée*, liv. XII, c. 3; *Plutarque*, *Élien*, *Suidas*, *etc.*)

(16) Neethe, ou Nerete, ou Verete, riviere nommée aujourd'hui *Vetrana*, et qui arrosoit le pays des Salentins, dans la Calabre. (Voy. *Pline*, liv. III, c. 11; *Strabon*, liv. VI; *Ptolémée*, liv. III, c. 1.)

(17) Salentins, peuples d'Italie, qui habitoient le pays

appelé aujourd'hui la terre d'Otrante. Festus dit qu'ils étoient originaires de Crete et d'Illyrie, et qu'ils furent appelés *Salentini*, *à Salo*, de la mer. Leurs principales villes étoient Brindes, Tarente et Hydruntum. (Voyez *Strabon*, liv. VI; *Pomponius-Méla*, liv. II, c. 4; *Varron*, *etc.*)

(18) THURIUM, ou THURIA, ou THYRION, ville bâtie par les Athéniens auprès des ruines de l'ancienne Sybaris. (Voy. *Sybaris*, note 15.) Ce fut Hérodote et non Thucydide, comme le disent la plupart des historiens, qui reçut la mission de conduire et d'établir cette colonie. De là vient, dit Plutarque, qu'il est surnommé *Thurien*, quoique né à Halicarnasse. (Voy. *Pline*, liv. XII, c. 4.) Il y avoit en Grece, dans la Messénie, une ville appelée aussi Thurium. (Voy. *Pausanias*, liv. IV, c. 31.)

(19) (Voyez *note* 160.)

(20) Japyx, fils de Dédale, s'établit dans la Calabre, et donna son nom à ce pays. (Voy. liv. XIV, *note* 97.)

(21) PYTHAGORE, fils de Mnésarque, graveur, naquit à Samos, près de cinq siecles avant celui d'Auguste. Il fut disciple de Phérécide, qu'il aima comme son pere. Après avoir voyagé dans l'Égypte et dans la Chaldée, et parcouru l'Asie-Mineure, il revint à Samos, riche de connoissances et de lumieres philosophiques, qui avoient été le but et qui furent le fruit de son voyage. Il trouva Samos sous le joug de Polycrate, et voulant vivre dans un pays libre, il se retira dans la Grande-Grece, où il

fonda la secte appelée italique. Il y professa le systême de la Métempsycose, dont il est regardé comme l'inventeur, mais qu'il avoit apporté d'Égypte, et qui est encore répandu à la Chine, dans les Indes et chez les Levantins. Pour être admis au nombre des disciples de Pythagore, il falloit s'y être préparé par une ou plusieurs années de silence. On accouroit de toutes parts pour l'entendre. Ses leçons ne se bornoient pas à la philosophie morale, il embrassoit aussi la science du gouvernement. Il étoit consulté par les magistrats des villes libres. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques de Crotone, de Métaponte, de Tarente. C'est à son école que se formerent Zaleucus, Carondas et d'autres législateurs. Ses disciples regardoient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions; et quand on leur en demandoit la raison, ils se contentoient de répondre: *Autos epha* (c'est lui qui l'a dit). C'est de là qu'est venu le proverbe: *Jurare in verba magistri.* Une foule de prodiges lui furent attribués pendant sa vie et après sa mort. On disoit qu'il avoit paru aux jeux Olympiques avec une cuisse d'or; qu'il se fit saluer du fleuve Nessus; qu'il se promena, le même jour et à la même heure, dans la ville de Crotone et dans celle de Métaponte; que, par la vertu de certaines paroles, il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, et chassa un bœuf qui gâtoit un champ de feves, plantes pour lesquelles il eut toujours une extrême vénération. On rapporte qu'il écrivoit avec du sang sur un miroir, et qu'opposant ensuite le miroir à la Lune, lorsqu'elle étoit dans son plein, il voyoit sur la face de cet astre ce qu'il avoit tracé sur la glace en caracteres sanglants.

C'est par une suite du systeme de Pythagore sur la transmigration des ames d'un corps dans un autre, que ce philosophe défendoit de manger la chair des animaux, et qu'il se bornoit à sacrifier aux dieux des animaux de pâte. Il prétendoit se souvenir des personnages dont son ame avoit habité les corps; mais, sur ce point, sa généalogie ne remontoit qu'à Éthalide, fils putatif de Mercure; il disoit avoir été 2° Euphorbe, un des principaux capitaines troyens, qui fut tué par Ménélas; 3° Hermotime; 4° un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus; et enfin Pythagore. Diogene Laërce dit, dans la vie de ce philosophe, qu'il avoit reçu de Mercure le don merveilleux de retenir, vivant ou mort, le souvenir de tout ce qui lui étoit arrivé. Quelques écrivains ont cru ou voulu faire croire que Pythagore n'avoit prêché la Métempsycose que dans un sens métaphorique; qu'ainsi, lorsqu'il disoit que l'ame passoit souvent du corps de l'homme dans celui d'un animal, il enseignoit que les passions dégradent l'homme, et le rendent semblable à la brute; mais la prétention qu'avoit le philosophe d'avoir été successivement Éthalide, Euphorbe, Hermotime et Pyrrhus, ne permet guere de douter qu'il ne fût convaincu de la vérité de son systeme.

Il cachoit souvent ses leçons sous des allégories : *Ne sacrifiez point*, disoit-il, *aux Dieux, les pieds nus*, c'est-à-dire ne vous présentez dans les temples qu'avec un air modeste, décent et recueilli. *Dans la tempête, adorez l'Écho*, c'est-à-dire, dans les troubles politiques, cherchez la solitude. *Ne vous accoutumez pas à couper du bois dans votre chemin*, c'est-à-dire ne vous rendez pas la vie pénible, en vous chargeant de trop de

soins. *Ne tuez jamais de coq*, c'est-à-dire soyez vigilant et actif. *Gardez-vous de porter au doigt de bague qui vous gêne*, c'est-à-dire ne vous liez ni par aucun vœu, ni par aucun serment. *N'attisez pas le feu avec une épée*, c'est-à-dire n'aigrissez pas un homme déja en colere.

Il avoit coutume de dire qu'il falloit ne faire la guerre qu'à cinq choses: aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles.

Il recommandoit à ses disciples de ne jamais manger de feves et de prêter toujours l'oreille aux concerts des spheres célestes.

Il admettoit dans le Monde une intelligence suprême, une force motrice, une matiere sans intelligence, sans force et sans mouvement. Il avoit découvert entre les parties du Monde des rapports et des proportions qu'il exprimoit par des nombres: « Parcequ'une planete est, « par exemple, dit l'abbé Pluquet, éloignée du soleil « plus ou moins qu'une autre un certain nombre de « fois, Pythagore conclut que c'étoit la connoissance de « ces nombres qui avoit dirigé l'intelligence suprême. » Ainsi le philosophe de Samos rapportoit tout aux nombres, et expliquoit tout par eux.

La physique de Pythagore étoit, comme celle des anciens, pleine d'erreurs. Il se trouve plusieurs faits vrais parmi ceux qu'Ovide fait raconter par le philosophe, mais la plupart ne sont fondés que sur le rapport des sens, ou sur de fausses relations, et quelques uns pourroient figurer, soit dans les fictions mythologiques, comme ces fontaines ou ces fleuves qui faisoient changer de sexe, ou métamorphosoient les hommes en

oiseaux; soit dans les *Mille et une nuits*, comme les abeilles qui naissent des entrailles d'un taureau, le phœnix qui renaît de ses cendres, les serpents sortis de la moelle de nos os, etc.

C'est par une licence permise aux poëtes qu'Ovide fait Pythagore contemporain de Numa. Cicéron nous apprend que le philosophe grec ne vint en Italie que sous le regne de Tarquin (1), et qu'il y professoit sa doctrine lorsque Brutus délivra Rome de ses tyrans (2). Ce mémorable évenement arriva, suivant Tite-Live, l'an 244 de Rome. Or, Numa étant mort l'an 82, après un regne de 43 ans, c'est par un anachronisme de deux siecles qu'Ovide fait de Numa un disciple de Pythagore. Le poëte vouloit, en exposant les dogmes de ce philosophe, trouver l'occasion de faire succéder aux Métamorphoses de la Fable celles de la physique, et de compléter ainsi son grand ouvrage. Mais quoique, rival de Lucrece, il ait souvent semé les fleurs de la poésie sur les détails arides des sciences philosophiques, le XVe livre des Métamorphoses est celui qui offre le plus de difficultés à vaincre au traducteur.

Arnobe rapporte (liv. I) que Pythagore, soupçonné d'avoir voulu établir sa domination dans Crotone, fut brûlé vif dans un temple de cette ville. D'autres le font mourir

---

(1) Pythagoras cùm, Superbo regnante, in Italiam venisset, tenuit Magnam illam Græciam cum honore et disciplinâ, tum etiam auctoritate: multaque sæcula postea sic viguit Pythagoreum nomen, ut nulli alii docti viderentur. (*Tusc.* lib. I.)

(2) Pythagoras qui fuit in Italiâ temporibus iisdem, quibus L. Brutus patriam liberavit, præclarus auctor nobilitatis suæ. (*Tusc.* lib. IV.)

à Métaponte, vers l'an 497 avant Jésus-Christ. D'autres prétendent qu'arrêté dans un champ de feves, il aima mieux se laisser tuer que de gâter ces plantes. Après sa mort, il fut honoré comme un dieu.

On attribue à Pythagore la démonstration du *Carré de l'Hypothénuse.*

Plusieurs anciens ont cru que Pythagore n'avoit rien écrit; mais ils se sont trompés, dit Laërce; car Héraclite le physicien faisoit mention de plusieurs de ses ouvrages. Cependant Cicéron (*de Naturâ Deor.* liv. 1) affirme qu'il n'étoit pas l'auteur de ceux qui portoient son nom du temps du même Laërce. Les *Vers dorés*, écrits en grec, et commentés par Hiéroclès, sont faussement attribués à Pythagore. Ils ont été imprimés à Padoue en 1474, in-4°; à Rome en 1475, in-4°; les éditions de Cambridge 1709, et de Londres 1742, in-8°, se joignent à la collection des auteurs *cum notis Variorum.* Les *Vers dorés* ont été traduits par André Dacier, qui les publia avec une vie de Pythagore, à Paris, 1706, 2 vol. in-12. M. Fabre d'Olivet a fait imprimer à Paris, en 1813, in-8°, les *Vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques françois.*

La vie de Pythagore a été écrite par Jamblique, Porphyre et Diogene Laërce. (Voy. aussi *Aulu-Gelle*, liv. IX, chap. II; *Hygin*, fab. 112; *Lucien*, dans son dialogue de *Gallus.*)

Fréret a inséré, dans le quatorzième volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, trois savantes dissertations sur le temps auquel Pythagore peut avoir vécu, et sur son histoire et sa philosophie. Henri Dod-

wel fit imprimer à Londres, en 1704, in-8°, une dissertation curieuse *De ætate Pythagoræ philosophi.*

(22) Aulu-Gelle, Apulée, Porphyre, Jamblique et Suidas rapportent que Pythagore imposoit la loi du silence pendant une, deux, trois, quatre ou cinq années à ceux qui desiroient d'être admis au nombre de ses disciples. Ils devoient d'ailleurs, dans tous les temps, suivant Apulée, s'abstenir des paroles indiscretes, et les tenir renfermées sous le sceau de leurs levres:

Se connoître soi-même est la premiere loi
Qu'imposoit Pythagore, et l'utile science
Qu'il falloit acheter par cinq ans de silence.
(La Harpe.)

(23) Stace imite Ovide dans ce vers:

Quis Deus, unde ignis, quæ ducat semita Solem.

(24) On peut consulter sur ce que Pythagore a écrit de Dieu, du Ciel, de la nature des choses, et de leurs changements, Porphyre, Jamblique, Diogene Laërce, Plutarque, Photius, etc.

(25) On croit qu'Ovide a emprunté le beau discours de Pythagore sur l'abstinence des viandes, des écrits d'Empédocle, qui avoit mis en vers la doctrine du sage de Samos. Il paroît, quoiqu'en dise Horace dans son Art poétique, qu'Empédocle, philosophe et poëte d'Agrigente, n'étoit pas un insensé, qu'il ne se précipita

point de sang-froid dans l'Etna pour s'acquérir une célébrité qu'il avoit déja obtenue par ses lumieres et par son génie, et qu'il fut, comme Pline, victime de sa curiosité savante. La doctrine de Pythagore sur l'abstinence de la chair des animaux est exposée dans Porphyre, liv. V; Jamblique, chap. 24; *Philostrate, vie d'Apollonius*, chap. 6; *Diogene Laërce*, liv. VIII; *Elien*, liv. IV, chap. 17; *Lucien* et *Photius*.

(26) Sunt deducentia ramos pondere poma suo.

Ovide avoit déja dit plus haut :

Sunt poma gravantia ramos.

et ailleurs :

Aspice curvatos pomorum pondere ramos.

(27) Delille a imité Ovide en parlant de la pitié que l'homme doit aux animaux domestiques :

Pour vous mûrit le bled, pour vous la seve errante
Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.
N'avez-vous point du miel le nectar parfumé?

Saint-Ange, qui a prétendu que je calquois ses tours, prétend que Delille *a* aussi *calqué les tours* de sa traduction. Voici les *tours* de Saint-Ange:

Pour vous la gerbe d'or se courbe sous ses grains :
Que de fruits les rameaux présentent à vos mains!
Pour vous d'un ambre pur la grappe se parfume.
Pour vous des sucs féconds se nourrit le légume.

C'est le *pour vous* que réclame Saint-Ange, comme n'étant pas, dit-il, donné par le latin *sunt:* c'étoit bien la peine de crier au plagiat!

(28) Elien expose la doctrine de Pythagore (liv. IV), et dit qu'en recommandant de s'abstenir de la chair, du cœur sur-tout des coqs blancs et des autres animaux, il défendoit aussi d'entrer dans les bains et dans les voies publiques. On peut concevoir le systeme de la transmigration des ames dans les coqs et dans les animaux, mais comment l'entendre pour les bains et pour les chemins? Plutarque cherche à expliquer ce qu'a voulu dire Pythagore.

(29) Il est peut-être impossible de rendre en françois l'énergie du latin : *Nil te nisi tristia mandere sævo vulnera dente juvat.*

(30) Suivant Athénée (liv. V, chap. 16), Pythagore recommandoit l'abstinence des poissons, parcequ'ils sont amis du silence; ou, suivant d'autres auteurs, parceque les poissons étoient honorés comme dieux par les Syriens, ce qu'il avoit sans doute appris de son maître Phérécyde, qui étoit né en Syrie. (Voy. *Jamblique*, *Apulée* et *Diogene Laërce*.)

(31) Le duc de Nivernois a traduit, en rimes croisées, le discours qu'Ovide met dans la bouche de Pythagore. Dans cette version, qui manque souvent d'élégance et de nerf, se trouvent quelques vers où le mérite de la

fidélité est réuni à celui de la concision. Nous citerons pour exemple ce vers :

Nul piége, nulle fraude, et tous vivoient en paix.

(32) Térence, dans la comédie intitulée *Heautontimorumenos*, dit : *quantam fenestram ad nequitiem patefeceris!*

(33) La Fontaine, dans la douzieme fable de son huitieme livre, suppose qu'on mene à la foire une chevre, un mouton et un porc. Le porc crioit de toutes ses forces :

Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire:
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. » — « Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit comme moi du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chevre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

(34) Ovide traite le même sujet dans le premier livre des Fastes :

Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,
Ulta suas merita cæde nocentis opes.
Nam sata vere novo teneris lactentia succis
Eruta setigeræ comperit ore suis.
Sus dederat pœnas: exemplo territus hujus
Palmite debueras abstinuisse caper.
Quem spectans aliquis dentes in vite prementem,
Talia non tacito verba dolore dedit.
Rode caper vitem: tamen hinc, cùm stabis ad aram,
In tua quod spargi cornua possit, erit.
Verba fides sequitur: noxæ tibi deditus hostis
Spargitur effuso cornua, Bacche, mero.
Culpa sui nocuit: nocuit quoque culpa capellæ.
Quid bos, quid placidæ commeruistis oves?

(35) Ainsi l'homme féroce et sanguinaire a voulu prêter sa cruauté aux dieux. Les juifs eux-mêmes, qui se croyoient le peuple élu du Tout-Puissant, regardoient les sacrifices des animaux comme l'hommage le plus agréable au Seigneur. Il paroît que David, prophete et roi de ce peuple stupide et grossier, voulut le détourner de ces sacrifices barbares ; il se fait dire par Dieu lui-même : *Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo?* (PSAUME XLIX, v. 13.) Le poète Rousseau a traduit ainsi ce passage :

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des génisses?
Mange-t-il la chair des taureaux?

(36) Les anciens posoient entre les cornes de la vic-

time des fruits, des gerbes, ou des gâteaux, et aspergeoient de farine, mêlée avec du sel, le front de l'animal qui alloit être immolé, le foyer de l'autel, et le couteau du sacrifice.

(37) Ovide dit aussi dans le premier livre des Fastes:

> An quia prævisos in aquâ timet hostia cultros?

(38) Racine fait dire à Clytemnestre dans son *Iphigénie* (acte IV, scene 4) :

> Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
> Portera sur ma fille une main criminelle,
> Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
> Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!

Le sacrifice des animaux devoit conduire à celui des hommes.

> Tantùm Relligio potuit suadere malorum!

(39) Ovide fait parler ici Pythagore en poëte; de grandes idées lui inspirent de grands mouvements. Lucrece n'a rien de plus sublime.

(40) On peut consulter, sur ce que les anciens ont écrit du Styx et des Enfers, Cicéron, dans les Tusculanes; Macrobe, *in Somnum Scipionis*, liv. I, chap. 10; Cœlius Rhodiginus, liv. X, chap. 12; Tertullien, *adversus Gentes*, chap. 11. (Voy. la note 39 du premier livre des Métamorphoses.)

(41) Les philosophes de l'antiquité ne croyoient guere à l'Enfer ni aux Champs-Elysées. Pythagore les détruit dans le langage que lui prête Ovide. Ce sont, dit-il, de vains noms, *nomina vana*. Cependant il étoit des pythagoriciens qui admettoient l'Enfer, et même le Purgatoire, où Virgile place les enfants, et à l'entrée duquel résidoient la Peur, la Chimere, la Discorde, les Gorgones, les Harpies, les Parques, le Sommeil et la Mort.

Si l'on veut connoître ce que les anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame, il faut lire le Phœdon et le Timée de Platon, Jamblique, Porphyre, Proclus, Apulée, Aristote, Philostrate, Plotin, Séneque, Épictete; et parmi les écrivains ecclésiastiques, Tertullien, *de Animâ*, chap. 54; saint Augustin, *de Civitate Dei*, liv. XII, chap. 26; Lactance, liv. III, chap. 8, et liv. VII, chap. 8 et 12; Eusebe, *Præparat. Evang.*, liv. I, chap. 4, Clément d'Alexandrie, etc.

(42) Pausanias, dans ses Corinthiaques, et Hygin, fab. 273, parlent du fameux bouclier d'Abas, roi d'Argos, qu'on voyoit dans le temple de Junon.

(43) Lactance a raison de s'écrier (liv. III, chap. 18): *O miram et singularem Pythagoræ memoriam!*

(44) Pythagore admet d'abord l'immortalité de l'ame; il enseigne ensuite que l'ame transmigre en divers corps, et qu'après une certaine révolution de temps, elle se retrouve dans l'état où elle avoit été jadis. Il veut qu'il n'y ait rien de nouveau dans le Monde, et croit que

tous les êtres animés ne font qu'une famille. (Voy. *Diogene Laërce, vie de Pythagore.*)

(45) Juvénal dit dans sa douzième satire:

Accipiunt fragili simulacra nitentia cerâ.

(46) *Nec sanguine sanguis alatur.* Le duc de Nivernois a bien traduit ce passage :

Et que de sang jamais le sang ne se nourrisse.

Les Druides croyoient aussi à la transmigration des ames. (Voy. *César, de Bello Gallico,* liv. VI; *Ammien-Marcellin,* liv. XV.) Mais la doctrine de Pythagore différoit de celle des Druides en ce que le philosophe grec croyoit à la transmigration de l'ame du corps de l'homme dans le corps de l'animal, et que les prêtres gaulois n'admettoient cette transmigration qu'entre les hommes: c'est du moins ce qu'on peut inférer de ces mots de César: *Sed ab aliis post mortem transire ad alios.*

(47) On trouve la même pensée dans Séneque: *Fluit tempus, et avidissimos sui deserit. Nec quod futurum est, verum est; nec quod fuit. In puncto fugientis temporis pendeo.*

(48) Nous citerons ces vers de la traduction du duc de Nivernois :

Voyez l'onde couler: telle est l'heure légere;

Un flot en pousse un autre, et lui-même il s'enfuit,
Également pressé par un flot qui le suit.

(49) *Ipse Dei clypeus*, etc. Cette comparaison du Soleil à un bouclier, rappelle celle que fait Virgile (*Énéid.* liv. III) de l'œil de Polypheme au bouclier argolique et au disque de la Lune :

Argolici clypei, aut Phœbeæ lampadis instar.

(50) Cette comparaison des âges et des saisons est rapporté dans la vie de Pythagore, par Diogene Laërce. Ovide a décrit plusieurs fois les saisons :

Vere prius flores, æstu numerabis aristas,
Poma per Autumnum, Frigoribusque nives.

et ailleurs :

Poma dat Autumnus, formosa est messibus Æstas :
Ver præbet flores, igne levatur Hiems.

(51) . . . . fuit illa dies, quâ semina tantùm,
Spesque hominum primæ, maternâ habitavimus alvo.

Ces vers rappellent le fameux sonnet de l'*Avorton* par le poëte Hénaut :

Toi, qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste Avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être.

(52) Ovide a voulu sans doute faire allusion à l'énigme

du Sphinx proposé à Œdipe : « Quel animal est quadrupede le matin, bipede à midi, et tripede le soir? » Œdipe répondit : « C'est l'homme, qui rampe sur ses « pieds et sur ses mains quand sa vie est encore à son « matin ; ses deux pieds le portent ensuite ; mais quand « il est vieux il a besoin d'un bâton, qui est pour lui « comme un troisieme pied. »

(53) Chez les Romains, lorsqu'un enfant commençoit à marcher, on appliquoit à ses jarrets une machine qui empêchoit, en le soutenant, ses jambes de se déformer.

(54) Milon, né à Crotone, et fils de Diotime, fut un des plus célebres athletes de son temps. Sa force étoit prodigieuse. On raconte qu'il porta sur ses épaules, de Crotone jusque dans le bois sacré de Jupiter à Olympie, la statue d'airain qu'éleverent au souverain des Dieux les Crotoniates ou les Olympiens. Un auteur rapporte qu'il parcourut l'espace d'un stade (1), portant un taureau de quatre ans sur ses épaules, qu'il le tua d'un coup de poing, et qu'il le mangea dans un jour. On dit qu'il mangeoit à chaque repas vingt livres de viande,

---

(1) Le stade avoit vingt-cinq pas géométriques, c'est-à-dire six cent vingt-cinq pieds. Le stade tiroit son nom de l'espace que les Grecs parcouroient entre deux bornes aux jeux de la course. On donnoit aussi ce nom à la carriere dans laquelle ils s'exerçoient à la lutte ou à d'autres jeux. (Voy. *Vitruve*, l. VI, c. 2; *Pline*, l. II, c. 23; *Aulu-Gelle*, l. I, c. 1.)

vingt livres de pain, et qu'il buvoit trois conges (1) de vin. On ajoute qu'il tenoit dans sa main, sans l'écraser ni la presser, une grenade que personne ne pouvoit lui arracher; qu'il mettoit le pied sur un palet arrosé d'huile et très glissant, et que l'homme le plus vigoureux ne pouvoit l'ébranler.

Milon remporta six fois le prix aux jeux Pythiques, et six fois aux jeux Olympiques, mais s'y étant présenté une septieme fois, il ne put vaincre Timasithée, son concitoyen.

Cicéron rapporte (*in Catone*) que Milon, dans sa vieillesse, voyant des athletes s'exercer à la lutte, dit en regardant ses bras et en pleurant: « Les voilà qui sont « morts: » *At hi quidem mortui sunt.* Gaillard, de l'académie françoise, a imité ainsi les vers d'Ovide sur Milon:

Où sont tes bras d'Hercule et tes puissantes armes,
Vieux Milon? Tu les vois, et tu verses des larmes.

Cet athlete, si robuste et si vorace, fut lui-même dévoré par les bêtes féroces. Ayant aperçu aux environs de Crotone un vieux chêne dont on avoit fendu le tronc avec des coins, Milon, trop confiant dans ses forces vieillies, voulut achever de le fendre avec ses mains. Mais dans cet essai imprudent, les coins tomberent, les deux parties de l'arbre se rejoignirent, ses mains se trouverent prises, et il ne put réussir à les dégager. La nuit suivante, il devint la pâture des loups. Le Milon du

(1) Chaque conge contenoit sept à huit litres.

Puget est une des plus belles compositions de la sculpture moderne. (Voy. *Strabon*, liv. VI; *Élien*, liv. II, chap. 24, *Pline*, liv. XXXVII, chap. 10; *Pausanias*, l. VI, chap. 14; *Valere-Maxime*, liv. IX, chap. 12; *Aulu-Gelle*, liv. XV, chap. 16; *Ovide*, *in Ibin*, etc.)

(55) Ovide parle ailleurs du double enlevement d'Hélene par Thésée et par Pâris:

Castori Amyclæo, et Amyclæo Polluci
  Reddita Mopsopia Tyndaris urbe soror.
Tyndaris Idæo trans æquora ab hospite rapta
  Argolicas pro se vertit in arma manus.

Le même poëte dit, au sujet du premier enlèvement d'Hélene par Thésée :

Quod rapuit, laudo : miror, quod reddidit umquam:
  Tam bona constanter præda tenenda fuit.

(56) Quasque vices peragant, animos adhibete, docebo.

Virgile dit dans le XI livre de l'Éneide :

. . . . et paucis, animos adhibete, docebo.

(57) Dans l'école d'Aristote, le Monde étoit regardé comme existant de toute éternité.

(58) Le duc de Nivernois a rendu ainsi cette conversion des éléments :

Tout rétrograde alors, et retourne à sa sphere.
Le feu, qui devient air, n'a plus sa pureté;

L'air, qui se change en eau, perd sa légèreté :
Et l'eau, qui se condense, est convertie en terre.

(59) « Il y a, dit Voltaire, des erreurs qui ne sont que pour le peuple; il y en a qui ne sont que pour les philosophes. Peut-être en est-ce une de ce genre que l'idée où sont tant de physiciens, qu'on voit par toute la terre des témoignages d'un bouleversement général. On a trouvé dans les montagnes de la Hesse une pierre qui paroissoit porter l'empreinte d'un turbot, et sur les Alpes un brochet pétrifié : on en conclut que la mer et les rivieres ont coulé tour-à-tour sur les montagnes... On dit qu'on a trouvé une ancre de vaisseau sur une montagne de la Suisse.... Les montagnes vers Calais et vers Douvres sont des rochers de craie : donc autrefois ces montagnes n'étoient pas séparées par les eaux. Le terrain vers Gibraltar et vers Tanger est à-peu-près de la même nature : donc l'Europe et l'Asie se touchoient, et il n'y avoit point de mer Méditerranée. Les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin, ont paru à plusieurs philosophes, des débris d'un Monde qui a changé plusieurs fois de forme. Cette opinion a été long-temps soutenue par toute l'école de Pythagore et par plusieurs autres : elles affirmoient que toute la terre habitable avoit été mer autrefois, et que la mer avoit long-temps été terre.

« On sait qu'Ovide ne fait que rapporter le sentiment des physiciens de l'Orient, quand il met dans la bouche de Pythagore ces vers latins dont voici le sens :

Le Temps, qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,

Change tout dans les cieux, sur la terre et dans l'air;
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité sauvage;
La mer change son lit, son flux, et son rivage;
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux;
Le Caucase est semé de débris des vaisseaux.
La main lente du Temps aplanit les montagnes.
Il creuse les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Éternel, le Souverain des temps,
Demeure inébranlable en ces grands changements.

« Voila qu'elle étoit l'opinion des Indiens et de Pythagore, et ce n'est pas lui faire tort que de la rapporter en vers. Cette opinion a été plus que jamais accréditée par l'inspection de ces lits de coquillages qu'on trouve amoncelés par couches dans la Calabre, en Touraine et ailleurs, etc. »

Mais Voltaire est loin d'adopter cette opinion, et en la combattant, il ne montre ni l'imagination du poëte, ni la science du physicien. Il veut que les poissons et les coquillages trouvés sur les Alpes y aient été apportés par des voyageurs ou des pélerins; que l'ancre trouvée sur une montagne de Suisse ait été prise dans un des petits ports du lac de Geneve, et qu'on s'en soit servi *pour arrêter les fardeaux à quelque fente de rocher*. C'est par des arguments de cette force que Voltaire combat Pythagore et Buffon. Il poursuit en ces termes :

« La mer, qui s'est retirée à quelques lieues de ses anciens rivages, a regagné peu-à-peu sur quelques autres terrains. De cette perte presque insensible, on s'est cru en droit de conclure qu'elle a long-temps couvert le reste du globe. Fréjus, Narbonne, Ferrare, etc., ne sont

plus des ports de mer; la moitié du petit pays de l'Ost-Frise a été submergée par l'Océan : donc autrefois les baleines ont nagé pendant des siecles sur le mont Taurus et sur les Alpes, et le fond de la mer a été peuplé d'hommes.... Les philosophes veulent de grands changements dans la scene du Monde, comme le peuple en veut aux spectacles. »

Le philosophe de Ferney n'admet point, avec l'ingénieux auteur de la *Théorie de la terre*, que les montagnes soient une suite de l'inondation universelle qui a bouleversé le Monde. « Du Cap de Bonne-Espérance naît une suite de rochers qui s'abaissent pour laisser passer le Niger et le Zaïr, et qui se relevent ensuite sous le nom de mont Atlas, tandis que le Nil coule d'une autre branche de ces montagnes. Un bras de mer étroit sépare l'Atlas du promontoire de Gibraltar, qui se rejoint à la Sierra Morena; celle-ci touche aux Pyrénées; les Pyrénées aux Cévennes; les Cévennes aux Alpes; les Alpes à l'Apennin, qui ne finit qu'au haut du royaume de Naples; vis-à-vis sont les montagnes de l'Épire et de la Thessalie. A peine avez-vous passé le détroit de Gallipoli, que vous trouverez le mont Taurus, dont les branches, sous le nom de Caucase, de l'Immaüs, etc., s'étendent aux extrémités du globe. C'est ainsi que la terre est couronnée en tous sens de ces réservoirs d'eau, d'où partent, sans exception, toutes les rivieres qui l'arrosent et qui la fécondent; et il n'y a aucun rivage à qui la mer fournisse un seul ruisseau d'eau salée....

« Le lit de l'Océan est creusé; plus ce vaste bassin s'éloigne des côtes, plus il est profond. Il n'y a pas un rocher en pleine mer, si vous en exceptez quelques isles.

Or, s'il avoit été un temps où l'Océan eût été sur ces montagnes, si les hommes et les animaux eussent vécu dans ce fond qui sert de base à la mer, eussent-ils pu subsister? De quelles montagnes alors auroient-ils reçu des rivieres? Il eût fallu un globe d'une nature toute différente.... Comment cet Océan se fût-il tenu sur les montagnes sans couler dans ce lit immense que la nature lui a creusé? Les philosophes qui font un Monde ne font guere qu'un Monde ridicule.... »

Le vice de ce raisonnement est que Voltaire prend le globe comme il est actuellement, et qu'il suppose qu'il a toujours été tel que nous le voyons, tandis que Buffon, après Pythagore, regarde l'état actuel du globe comme la suite et l'effet des cataclysmes qu'il a éprouvés. Le philosophe de Ferney n'admet pas qu'un tremblement de terre ayant englouti les montagnes qui joignoient l'Afrique et l'Europe, l'Océan se soit fait un passage et ait formé la Méditerranée qui finit à cinq cents lieues de là aux Palus-Méotides. Il ne croit pas que la mer Caspienne communique, par des canaux souterrains, avec la Méditerranée; et qu'un poisson avec un anneau au museau, jeté dans la premiere de ces mers, ait été repêché dans l'autre. Ses objections sont que la mer n'a point de fond vis-à-vis Gibraltar; que le Tanaïs, le Borysthene, le Danube, le Pô, le Rhône, etc., ne pouvant avoir d'embouchure dans l'Océan, ont dû *nécessairement* former un grand lac, et que ce lac est *la mer Méditerranée qui a été toujours à sa place;* que l'évaporation seule suffit à expliquer comment la mer Caspienne et la mer Méditerranée ne débordent pas, etc. Ces objections, qui ne sont pas toutes solides, et ces rai-

sonnements, qui ne sont pas tous concluants, ont pour but d'attaquer le déluge universel de la Genese. « L'écriture nous dit qu'il y a eu un déluge; mais il n'en est resté (ce semble) d'autre monument sur la terre, que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être justes. »

(60) Voyez, sur les isles sorties du sein des mers, sur les rivages que les mers ont abandonnés, et sur les terres qu'elles ont envahies, *Pline*, liv. II, ch. 85, 86, 87 et 88; *Séneque*, *Nat. Quæst.* ch. 26 et 29. Quelques anciens croyoient que toute l'Égypte avoit été mer.

(61) Pline parle aussi des sources nouvelles qui jaillissent, et des sources anciennes qu'on voit tarir.

(62) Ce que les anciens pensoient sur les causes des tremblements de terre se trouve exposé dans le ch. 2 de la Météorologie d'Aristote; dans le second liv. de Pline, ch. 79; le sixieme liv. de Lucrece; Séneque, liv. VI, ch. 4, 5, 6 et suivants.

(63) Lycus, fleuve de Phrygie, aujourd'hui *Lycho*. Pline (liv. II, ch. 103), Séneque (*Nat.*, *Quæst.*, liv. III, ch. 26), parlent du Lycus qui se perd dans un gouffre, et reparoît à une distance de cinq stades.

(64) Erasin, fleuve qui coule d'abord dans l'Arcadie, et qui sort du lac Stymphale, dont il porte le nom; il est

englouti dans la terre, et reparoît dans l'Argolide où il prenoit le nom d'Erasin : c'est aujourd'hui le *Rasino.* (Voy. Pline, liv. II, ch. 103.)

(65 et 66) MYSUS et CAÏQUE. (Voy. liv. II, note 62.) Le Mysus, fleuve de Mysie, après avoir été englouti dans la terre, reparoît sous le nom de Caïque. Ovide lui donne l'épithete de *Teuthranteus*, parce qu'il arrosoit la Teuthranie. Il porte aujourd'hui le nom de *Girmasti.* (Voy. *Strabon*, liv. XIII; *Pomponius-Méla*, liv. I, ch. 18; *Ptolémée*, liv. V, ch. 2; *Virgile*, Géorg. liv. IV.)

(67) AMASENE ou AMISENE, aujourd'hui le *Baudino* ou *Badino*, espece de torrent qui sort du mont Etna, et se perd dans les sables. Strabon nomme cette riviere *Amemane;* c'est son véritable nom. *Amasene* n'est celui d'aucun fleuve chez les anciens géographes; et c'est par une faute de copiste qu'on lit dans les Métamorphoses : *Amasene* ou *Amisene.*

(68) ANIGRE, fleuve de l'Élide dans le Péloponnese. Ses eaux sont insalubres. (Voy. *Pausanias*, liv. V, ch. 5 et 6.)

(69) HYPANIS, aujourd'hui le *Bog*, fleuve de Scythie, qui prend sa source au pied du Caucase, et se décharge dans le Borysthene, et de là dans le Pont-Euxin. Virgile dit, dans le IVe liv. des Géorgiques, et le IIe de l'Énéide, que l'Hypanis rouloit son onde avec fracas; ses eaux na-

turellement douces devenoient ameres à douze lieues de leur source. (Voy. *Strabon*, liv. VII ; *Pomponius-Méla*, liv. II, ch. I ; *Ptolémée*, l. III, ch. 5 ; *Hérodote*, liv. IV, ch. 17 et 18.)

(70) ANTSSIE, ville de l'isle de Lesbos.

(71) PHAROS ou PHARE. (Voy. liv. IX, *note* 88.)

(72) TYR. (Voy. liv. II, note 161.)

(73) LEUCADE ou LEUCATE, isle de la mer d'Ionie, aujourd'hui l'isle de Sainte-Maure, célebre par son promontoire appelé *Leucate*, d'un mot grec qui signifie blanc, à cause de la blancheur de ses rochers. Quelques auteurs font venir le nom de Leucade de *Leucaté*, jeune homme qu'aimoit Appollon, et qui s'élança du promontoire dans la mer pour échapper aux poursuites de ce Dieu. C'est de ce promontoire que se précipita Sapho, pour se délivrer du tourment d'aimer Phaon. Les amants malheureux, qui souvent imiterent Sapho, rendirent le *saut de Leucade* fameux. Appollon, qui avoit un temple sur ce promontoire, reçoit des poëtes le surnom de Leucadien. (Voy. *Strabon*, liv. VI, VII, IX et X. *Virgile*, *Ovide*, *Stace*, *Silius Italicus*, etc.)

(74) HÉLICE ou HÉLICÉ, ville du Péloponnese dans l'Achaïe. Neptune y avoit un temple célebre. La ville et le temple furent renversés par un tremblement de terre. (Voy. *Strabon*, liv. I et VIII ; *Ptolémée*, liv. III, ch. 16 ;

Homere, Iliade, liv. II et VIII; *Orose*, liv. III, ch. 3; *Diodore de Sicile*, liv. XXV)

(75) Buris, ville célebre de l'Achaïe, située sur une montagne voisine de la mer. Pausanias dit qu'elle avoit pris son nom d'une fille d'Ion et d'Hélicé, nommée Bura. Elle étoit peu éloignée du fleuve Buraïque. Hercule rendoit des oracles dans une grotte au bas de la montagne. Cérès, Bacchus, Isis et Lucine avoient des temples dans la ville. (Voy. *Strabon*, liv. I, et VIII; *Pausanias*, liv. VII, ch. 25; *Pline*, liv. II, ch. 92; *Ammien-Marcellin*, liv. XVII; *Séneque*, *Natur. Quæst.*)

(76) Trézene. (Voy. liv. VI, note 54.)

(77) Ammon ou Hammon. (Voy. liv. IV, note 98.) Lieu celebre par la fontaine et sur-tout par le temple qui portoient ce nom.

Lucrece parle de la fontaine, liv. IV (1), ainsi qu'Hérodote, liv IV; Quinte-Curce, liv. III (2); Pline, liv. II, ch. 103 (3). (Voy. aussi *Arrien*, liv. II; *Pausanias*, liv.

---

(1) Esse apud Hammonis templum fons luce diurnâ
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur.

(2) Est etiam aliud Hammonis nemus: in medio habet fontem, aquam Solis vocant; sub lucis ortum tepida manat: medio die, cum vehementissimus est calor, frigida eadem fluit: inclinato in vesperam calescit: mediâ nocte fervida exæstuat, quoque propius nox vergit ad lucem, multum ex nocturno calore decescit, donec sub ipsum diei ortum assueto tempore languescat.

(3) Jovis Hammonis fons interdiu frigidus, noctibus fervet. Quod ad Hammonis fontem pertinet, collegit frater meus M. Antonius.

III et IV; *Plutarque*, *in Iside; Strabon*, liv. I, XI et XVII; *Hygin*, *Fab.* 133 et 275. *Justin*, liv. I et XI.)

(78) ATHAMANES, ancien peuple d'Épire, dans l'Étolie, connu plus d'un siecle avant le siege de Troie, puisque pendant la guerre des Centaures et des Lapithes, les Perrhebes, chassés de la Thessalie, se retirerent dans l'Athamanie. Cette contrée conservoit encore son nom sous Philippe, roi de Macédoine. *Pline* (liv. II, ch. 103), et *Solin* (ch. 12), parlent de la merveilleuse fontaine des Athamanes, qu'on croit être celle de Dodone. (Voy. liv. VII, note 74.) Plusieurs traducteurs des Métamorphoses ont pris le peuple Athamane pour cette fontaine même. (Voy. *Strabon*, liv. VII; *Pomponius-Mela*, liv. II, ch. 3; *Quinte-Curce*, liv. IV; *Séneque*, *Natur. Quæst.*, chap. 20; *Lucrece*, liv. VI (1).

(79) CICONIENS, peuples de Thrace, qui habitoient les bords de l'Hebre et ceux de la mer Égée. Ils envoyerent du secours à Priam pendant le siege de Troie. Ce furent des femmes ciconiennes qui mirent en pieces le poëte Orphée. (Voy. *Pomponius-Mela*, liv. II, ch. 2; *Homere*, *Iliad*, liv. II; *Virgile*, *Georg.* liv. IV; *Ovide*, *Mét.* liv. VII.)

(80) CRATHIS, aujourd'hui *Cratte*, riviere voisine de Crotonne, dans la Grande-Grece. (Voy. *Strab.*, liv. VI.) Euripide parle, dans les Troyennes, de la singulière propriété attribuée aux eaux du Crathis et du Sybaris.

---

(1) Frigidus est etiam fons supra quem sita sæpe
Stupa jacit flammas, concepto protinus igni; etc.

(81) Sybaris, riviere peu éloignée du Crathis, appelée maintenant le *Cochile*. Selon Strabon (liv. VI), les eaux du Sybaris faisoient éternuer avec violence les chevaux; et les eaux du Crathis énervoient les hommes, rendoient leur teint plus blanc, et faisoient tomber leurs cheveux. Mais, selon Pline (liv. III, ch. 2, et liv. XXXI, ch. 2), les eaux du Sybaris, par une vertu contraire, rendoient les hommes plus robustes, noircissoient leur teint, et faisoient crêper leurs cheveux.

(82) Salmacis. (Voy. liv. IV, note 61.)

(83) Ethiopie. (Voy. liv. I, note 126.)

(84) Clitorre, source qui, selon Pausanias, coule près de Clitorre, ville peu éloignée du golfe de Corinthe. On lit, dans Vitruve (liv. VIII), une épigramme grecque sur la fontaine de Clitorre. (Voy. *Pline*, liv. XXXII, ch. 2.)

(85) Mélampe, fameux devin et habile médecin, fils d'Amithaon, et frere de Bias, roi d'Argos. Il vivoit à la campagne, près de Pylos, ville de Messénie, lorsque ses esclaves tuerent deux gros serpens qui élevoient leurs petits au pied d'un chêne, planté devant sa maison. Mélampe leur dressa un petit bûcher sur lequel il les brûla, et prit lui-même soin des petits serpents qu'il nourrissoit avec du lait. Apollodore, qui raconte cette histoire, ajoute que Mélampe, s'étant un jour endormi sur le gazon, auprès du chêne, les petits serpents vinrent

le caresser et lécher ses oreilles; qu'il s'éveilla, et fut tout surpris d'entendre la langue des oiseaux qui voltigeoient sur l'arbre et dans les environs. Il devint bientôt habile dans l'art de connoître et de prédire l'avenir. Apollon le perfectionna dans cet art, et lui apprit aussi la médecine. Bientôt la réputation de Mélampe s'étendit dans les pays voisins. Les trois filles de Prétus, roi des Argiens, nommées Lysippe, Iphinoé et Iphianasse, pour avoir négligé, selon les uns, le culte de Bacchus, ou, selon les autres, pour avoir outragé Junon, en osant comparer leur beauté à celle de la déesse, étoient devenues furieuses, et couroient les champs en poussant de grands cris pour éviter d'être mises à la charrue; car leur manie consistoit à croire qu'elles étoient des génisses. Mélampe fut appelé pour les guérir en sa double qualité de sorcier et de médecin. Mais ayant demandé, pour prix de cette grande cure, le tiers du royaume d'Argos, Prétus trouva cette condition trop dure, et le roi n'auroit point fait place au pere, si la maladie des Prétides ne fût devenue contagieuse parmi les Argiennes. Alors Prétus consentit à donner le prix exigé. Mélampe fit prendre aux Prétides de l'ellébore, qu'on appela depuis *Mélampodium*. Elles revinrent à leur bon sens, et Mélampe épousa celle qui étoit la plus jolie. Quelques années après, la même maladie gagna encore les Argiennes; elles couroient les champs. Mélampe, appelé par Anaxagore, qui régnoit à cette époque dans l'Argolide, rendit toutes ces femmes à leurs maris, et le roi reconnoissant lui céda encore une partie de ses États. Le docteur prit le sceptre, et ses descendants régnerent pendant six générations. Hérodote s'est trompé en disant que Mélampe

avoit fait connoître aux Grecs le nom de Bacchus et les mysteres de ce Dieu. Le culte de Dionysus où Bacchus avoit été apporté en Grece par Cadmus et d'autres Phéniciens antérieurs à Mélampe. (Voy. *Homere*, Odyssée, liv. XV; *Apollodore*, liv. I et II; *Hérodote*, liv. II et IX; *Pausanias*, *Virgile*, *Properce*, *Lactance*, etc.)

(86) Prétides. Elles étoient au nombre de trois, selon les uns, et de quatre, selon les autres. Leurs noms étoient *Lysippe*, *Iphinoé*, *Iphianasse*, *Euryalé*. Virgile dit dans sa sixieme églogue :

Prætides implerunt falsis mugitibus agros.

(87) Lynceste, riviere de Macédoine. Pline dit (liv. III, ch. 103): *Lyncestis aqua, in Macedoniâ vini modo temulentos facit.*

(88) Phénon, ou Phoenon, ou Pheneon. Aucun lac d'Arcadie ne porte ce nom. Pausanias, *in Arcadicis*, l'appelle *Styga*. (Voy. *Pline*, liv. IV, ch. 6.)

(89) Ortygie, mot grec qui signifie *Caille*, et par lequel les anciens désignoient l'isle de Délos, soit parceque Jupiter changea Latone en caille pour la dérober aux poursuites de Junon; soit parcequ'on voyoit dans cette isle un grand nombre de cailles. (Voy. liv. V, note 55, et liv. III, note 63.) Il est parlé de l'isle d'Ortygie dans l'Odyssée; dans l'Énéide, liv. III; dans la quatrieme des odes Pythiques de Pindare; dans la Médée et l'Hercule furieux de Séneque.

(90) Symplégades. Les anciens donnoient ce nom à deux rochers situés à l'entrée du Pont-Euxin, au-delà du Bosphore ; ils les appeloient aussi *Cyanées*. L'un est en Asie, l'autre en Europe: séparés par un espace d'environ 2500 pas, à une certaine distance ils paroissent se toucher. Leur nom vient du grec *Symplégas*, qui veut dire assemblage, jonction. Cette jonction apparente a sans doute fait dire aux poëtes que ces deux rochers étoient flottants, et qu'ils s'approchoient l'un de l'autre pour briser les vaisseaux. Les Symplégades devoient s'entrechoquer jusqu'à ce qu'un pilote fût assez adroit pour faire passer son navire entre ces deux rochers sans faire naufrage. Les Argonautes, protégés par Junon, exécuterent ce terrible passage; et, depuis cette époque, les Symplégades resterent immobiles. Homere a transporté aux rochers de Scylla et de Charybde ce qu'on avoit dit avant lui des rochers Symplégades. (Voy. *Strabon*, liv. I et III; *Pomponius-Mela*, liv. II, ch. 7; *Hérodote*, liv. VII; *Homere*, *Odyssée*, liv. XII; *Apollonius de Rhodes*, liv. II; *Apollodore*, liv. I, ch. 29, etc.)

(91) Etna. (Voy. liv. II, note 40.) On peut consulter sur l'Etna *Strabon*, liv. VI; *Séneque*, *Épist.* 79 ; *Pline*, liv. III, ch. 8 ; *Solin*, ch. 2 ; *Aristote de Mundo*, *Lucrece*, *Virgile*, *Claudien*, etc. *Strabon*, et d'autres anciens auteurs, assignent trois causes des éruptions de l'Etna : 1° *ab animali spiritu;* 2° *à ventis inclusis ;* 3° *à bitumine et sulfure.*

(92) Pallène, montagne et ville de la Macédoine, dans

une péninsule, près du golfe de Therma. Les poëtes ont fait de cette montagne la patrie d'un Dieu marin (Protée), et le champ de bataille choisi par les géans pour attaquer les Dieux. (Voy. *Diodore de Sicile*, liv. IV ; *Virgile*, Georg., liv. IV ; *Séneque*, *Hercul. Fur.; Stace*, *Sylv.*, 2, liv. IV.) Hérodote croit que, par ces hommes qui se couvroient de plumes, il faut entendre le pays qui se couvroit de neige. Pline dit (liv. II, ch. 12) : *Mox Riphæi montes assiduo nivis casu, pinnarum similitudine, Pterophoros appellata regio.*

(93) Hyperborées. On appeloit ainsi les régions du Nord situées au-delà du lieu où naît *Borée*, vent du Septentrion. Les anciens ne s'accordent ni sur le lieu qu'habitoient les peuples hyperborées, ni sur les mœurs de ces peuples dont ils parlent diversement. (Voy. *Strabon*, liv. I et VII ; *Pomponius-Mela*, liv. I, ch. 2, et liv. III, ch. 5 ; *Ptolémée*, liv. V, ch. 9 ; *Solin*, ch. 31 ; *Pline*, liv. IV, ch. 12, et liv. VI, ch. 17 ; *Diodore de Sicile*, liv. II ; *Valerius-Flaccus*, liv. III ; *Appollonius*, liv. II ; *Virgile*, *Georg.*, liv. III et IV, etc.)

(94) L'expérience a prouvé la fausseté de ce phénomene. Virgile expose en beaux vers cette fable dans l'épisode d'Aristée (Georg., liv. IV). Pline en parle comme d'une opinion reçue chez les Anciens : *Apes in totum amissas reparari aiunt ventribus bubulis recentibus cum fimo obrutis* (Liv. II, ch. 20). Ovide répete dans le premier livre des Fastes cette singuliere origine des abeilles ; il fait ainsi parler Protée, s'adressant à Aristée :

Obrue mactati corpus tellure juvenci,
 Quod petis à nobis obrutus ille dabit.
Jussa facit pastor: fervent examina putri
 De bove: mille animas una necata dedit.

(95) Servius, sur le premier livre de l'Énéide, s'exprime en ces termes : *Proprie tamen apes vocantur ortæ de bobus, fuci de equis, crabrones de mulis, vespæ de asinis.* Ainsi les anciens faisoient naître, les abeilles des bœufs, les bourdons des chevaux, les frelons des mulets, et les guêpes des ânes.

(96) Ovide donne au papillon l'épithete de *feralis*, parcequ'il sort de son enveloppe comme d'un tombeau. Pline dit (liv. II, ch. 32) : *Inde vermiculus parvus, et triduo eruca, rupto deinde cortice volat papilio.*

(97) Voyez *Elien*, liv. II, ch. 19, et liv. VI, ch. 3; *Pline*, liv. VII, ch. 36. Le naturaliste Daléchamps dément cette opinion des anciens dans ses *Notes sur l'histoire naturelle de Pline*, publiées en 1587, in-fol.

(98) La Fontaine décrit ainsi le superbe plumage de l'oiseau de Junon :

Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi, que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,
 Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
 La boutique d'un lapidaire?
 Est-il quelque oiseau sous les cieux
 Plus que toi capable de plaire?

(99) *Anguem ex medullâ hominis spinæ gigni, accepimus à multis* (*Pline*, liv. X, ch. 66). Il est inutile de dire que c'est une des nombreuses erreurs de la physique des anciens.

(100) PHÉNIX. Les anciens donnoient à cet oiseau, que les modernes regardent comme fabuleux, la grosseur de l'aigle : il étoit consacré au soleil, et unique de son espece. Pline décrit ainsi le Phénix : *Aquilæ narratur magnitudine, auri fulgore circa colla lucens, cætera purpureus, cæruleam roseis caudam distinguentibus, caputque plumeo apice honestante. Soli sacram, vivere annos* 660; *casia thurisque surculis nidum construere et super emori; ex ossibus et medullis ejus nasci vermiculum, inde fieri pullum, etc.; justa priori reddere, totum nidum deferre prope Panchaïam, in Solis urbem, et in arâ ibi deponere* (liv. X; ch. 2). Cependant Pline a quelque doute sur l'existence du Phénix : *Phænicen jactant Indi avem unicam, nescio an fabulosè.* (*Ibid.*) Xiphilin rapporte que le Phénix fut vu en Égypte, l'année de la mort de Tibere, et qu'il présagea la mort du second maître du Monde. On trouve dans Ovide et dans Lactance tout ce que les anciens ont pensé du Phénix. On peut aussi consulter *Tertullien*, *de Resurrectione*, ch. 23; le trente-septieme discours de *saint Grégoire de Nazianze*, le sixieme livre des Annales de *Tacite;* la Vie d'Appollonius, par *Philostrate*, liv. III; *Pomponius-Mela*, liv. III, ch. 8; *Solin*, ch. 46; *Séneque, epist.* 42; *Lucain*, liv. VI; *César*, etc.

Nous citerons ces vers d'Ausone sur le long âge de quelques animaux :

Hos (*Homines*) novies superat vivendo garrula Cornix,
Et quater egreditur cornicis sæcula Cervus;
Alipedem cervum ter vincit Corvus, et illum
Multiplicat novies Phœnix reparabilis ales.

(101) Amome, *Amomum*, arbrisseau odoriférant dont on composoit des parfums. On trouve dans le dixieme livre de la Pharsale, ce vers :

Advectumque recens vicinæ messis amomum.

(102) Nard, *Nardus*, Arbrisseau odoriférant. Quelques naturalistes appellent la lavande *Nardus celtica*, ou *Gallica*, ou *Italica*. Lucrece dit :

Et nardi florem, nectar qui naribus halat.

(103) Myrrhe, Cinamome, Canelle. Arbrisseaux odoriférants.

Myrrhe (Voy. liv. III, note 57, et liv. X, note 54).

Cinnamome ou Cinname. Arbrisseau odoriférant assez semblable à la canelle.

Canelle, arbre qui croît dans l'île de Ceylan, et dont l'écorce est employée comme aromate:

(104) Suivant Pline (liv. V, ch. 9), cette ville du Soleil étoit dans l'Arabie, près du golfe de Panchaïe (Voy. liv. X, note 52).

(105) Les Anciens croyoient que l'hyène changeoit de sexe tous les ans. *Hyenis utramque esse naturam annis*

alternis credit vulgus; Aristoteles negat. (*Pline*, liv. VIII, ch. 30).

(106) Caméléon, espece de lézard, qu'on trouve souvent dans la Basse-Egypte. On lit dans Pline que Démocrite avoit composé un livre entier des propriétés fabuleuses attribuées, par les Anciens, au Caméléon. La langue de cet animal, arrachée pendant sa vie, passoit pour assurer, à celui qui la portoit, le gain de ses procès. L'œil droit arraché à un caméléon vivant, et mis dans du lait de chevre, ôtoit les taies. Sa langue, liée sur une femme enceinte, la faisoit accoucher heureusement. Sa mâchoire donnoit du courage à celui qui la portoit habituellement; sa queue arrêtoit les rivieres; sa tête et son gosier brûlés avec du bois de chêne, ou son foie grillé sur une tuile rouge, faisoient tonner et pleuvoir, etc.

Il est faux que le caméléon ne vive que d'air; il prend avec sa langue des moucherons et de petits insectes, dont il se nourrit. Sa peau, qui est lisse, réfléchit facilement les couleurs des corps qui sont autour de lui. (Voy. *Pline*, liv. VIII, ch. 33; *Tertullien*, *de Pallio; Pierrius*, liv. 27; *Plutarque*, *Alciat*, etc.)

(107) Lynx (Voy. liv. V, note 71). Quelques auteurs le prennent pour le loup-cervier. Il y a une pierre, appelée pierre de Lynx, et que les Anciens croyoient être une congellation de l'urine de cet animal.

(108) Corail, en latin *coralium*, *curalium*, *caralium*, ou *corallum*. Ovide avoit déja dit dans le quatrieme livre:

. . . . quodque
Vimen in æquore erat, fiat super æquora saxum.

(Voy. liv. IV, note 101).

(109) Ainsi Virgile dit, au premier livre de l'Énéide:

Si vacet annales nostrorum audire laborum,
Ante diem clauso componet vesper Olympo.

(110) Voltaire a imité ce passage dans le dixieme chant de la Henriade :

Ce sont eux (*les anges*) dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du Nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans.
Tout empire est tombé; tout peuple eut ses tyrans.

Sulpitius, dans une lettre à Cicéron, présente la pensée d'Ovide, *gentes concidere has*, sous une grande image: *Prostrata jacent urbium cadavera ;* et Roucher l'a rendue énergiquement dans ce vers :

Ici gît au tombeau le cadavre de Tyr.

(111) Ce vers *Clara fuit Sparte*, etc., et les quatre suivants, passent pour avoir été intercallés par quelque copiste ; il suffit, pour le prouver, de remarquer qu'Athènes étoit la ville la plus florissante dans les temps de Pythagore; celle qu'au siecle d'Auguste alloient visiter Ovide, Virgile, et qui méritoit encore alors d'être appelée par Diodore de Sicile, contemporain des deux poëtes, l'*École commune du genre humain*. Comment

Ovide auroit-il pu dire, qu'Athènes n'existoit plus, et qu'il n'en restoit que le nom?

Quid Pandioniæ restant nisi nomen Athenæ?

(Voy. *Vossius*, *Institution. Oratoriar.* liv. V.)

(112) AMPHION (Voy. liv. VI, note 35). Séneque le tragique parle ainsi des murs de Thebes, élevés par Amphion.

Cujusque muros natus Amphion Jove
Struxit canoro saxa modulatu trahens.

(113) Lucain, liv. XIX, dit:

Ædipodionias infelix fabula Thebas.

(114) ATHENES (Voy. liv. II, note 155).

(115) PANDION (Voy. liv. VI, note 58).

(116) Ovide, dans le cinquieme livre des Fastes, compare Rome naissante à Rome dans le siecle d'Auguste.

Hic, ubi nunc Roma est, Orbis caput, arbor, et herba,
Et paucæ pecudes, et casa rara fuit.

(117) Rome avoit brillé pendant sept cents ans sous ses rois, ses consuls et ses autres magistrats.

(118) Octave Auguste étoit fils adoptif de César; et César prétendoit descendre, par sa mere, d'Ascagne, ou Jule, fils d'Énée.

(119) Ovide, comme Virgile, a quelquefois dérobé

Ennius. Ce vieux poëte avoit dit dans le premier livre de ses Annales : *In Roma Troja revixti;* et dans le quatrieme livre :

> Queï nec Dardaniis campis potuere perire :
> Nec quom capta capei, nec quom combusta cremari.

Ovide, Virgile, Horace, Lucain et Silius Italicus, ont répété cette image qui flattoit l'orgueil du peuple romain.

On lit dans le septieme livre de l'Énéide :

> . . . num Sigeis occumbere campis,
> Num capti potuere capi? num incensa cremavit
> Troja viros?

Dans le neuvieme livre de la Pharsale :

> . . . . . . grata vice mœnia reddent
> Ausonidæ Phrygibus Romanaque Pergama surgent.

Horace a dit : *Trojæ renascens fortuna* (*Carm.* liv. III, Od. 3), et Silius Italicus (liv. 4) : *Gens recidiva Phrygum.*

(120) Le duc de Nivernois a ainsi traduit ce passage :

> Mais réglons notre course, et revenons au terme.
> Le Ciel et les objets qu'il couvre et qu'il renferme,
> La Terre et les objets que la Terre produit,
> Tout change : c'est la loi que tout l'Univers suit.

(121) « Quant à ce cousinage-là d'entre nous et les bêtes, dit Montaigne, Pythagore, considérant qu'un même maître nous a logés en ce palais pour son service, et qu'elles sont de la famille, a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles. De moi, je n'ai

jamais pu voir sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, qui est sans défense, et de qui nous ne recevons aucune offense; et comme il advient que le cerf se sentant hors d'haleine et de force, et n'ayant plus autre remede, se rejette et rend à nous-mêmes, qui le poursuivons, *imploranti similis;* ce m'a toujours été un spectacle d'horreur et de pitié.... »

(122) Ovide fait ici allusion à une chasse en usage chez les anciens, et qui consistoit à attacher des plumes de différentes couleurs à un bâton auquel on faisoit faire la roue sur le passage des cerfs, ce qui les effrayoit et les faisoit entrer dans les toiles qu'on avoit tendues. Virgile (1), Séneque (2) et Lucain, liv. IV, font allusion à cette chasse. On se sert encore de ce stratageme pour épouvanter les lievres, qui, n'osant passer à travers ces plumes, reviennent aux chasseurs. Ce passage d'Ovide n'a pas été entendu de plusieurs commentateurs et traducteurs qui ont pris le mot *pinnis*, ou *pennis*, pour des flêches.

(123) Égérie, nymphe de la forêt d'Aricie, où la Diane Taurique, enlevée par Oreste, avoit un temple. Ovide suppose qu'Égérie avoit épousé Numa (Voy. *Nu-*

---

(1) Hos non immissis canibus, non cassibus illis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ.
(*Georg.* l. IV.)

(2) Picta rubenti linea pinnâ
Vano ludat terrore feras.
(*Hippol.*)

ma, *note* I, du quinzieme livre). Quelques auteurs ont confondu la nymphe Égérie avec la déesse Égérie, qui présidoit, à Rome, aux accouchements, et dont le nom vient d'*egerere*, délivrer. Mais d'autres auteurs, en plus grand nombre, prétendent que cette *Égérie* n'est qu'un surnom de *Junon-Lucine*. (Voy. *Festus, de Verb. signif.*; *Virgile*, *Énéid.*, liv. VI; *Tite-Live*, *Denys d'Halicarnasse*; *Plutarque*, etc.)

(124) Pausanias raconte l'enlevement de la statue de Diane dans la Chersonnese Taurique, par Oreste, qui la transporta dans la forêt d'Aricie (Voy. aussi *Lactance*, liv. I, chap. 21; *Lilio Gyraldi, Syntag.* 12). Les sacrifices humains sur les autels de la déesse furent abolis; mais un usage barbare fut établi ou conservé : il falloit tuer le prêtre de Diane, pour être admis à le remplacer. Ovide parle de cette coutume homicide dans le troisieme livre des Fastes :

Regna tenent fortesque manu, pedibusque fugaces,
Et perit exemplo post modo quisque suo.

Le poëte emploie les mots *regna tenent*, parceque, chez les Romains, le grand-prêtre d'un temple étoit appelé le Roi des sacrifices.

(125) Hippolyte, fils de Thésée, roi d'Athenes, et d'Antiope ou Hippolyte, une des Amazones. Il étoit encore au berceau lorsqu'il perdit sa mère. Thésée épousa Phedre, fille de Minos, roi de Crete, et Hippolyte fut envoyé à Trézene auprès du sage Pithée, son bisaïeul, qui prit soin de son enfance. Le projet de Thésée étoit

d'abandonner à Hippolyte la couronne de Pithée, et de laisser la sienne aux enfants qu'il auroit de Phedre. Hippolyte touchoit à peine à sa vingtieme année, qu'habile dans tous les exercices du corps, et ayant profité des leçons de sagesse de son instituteur, il passoit déja pour un prince accompli. Il aimoit avec ardeur la chasse, dédaignoit tous les autres plaisirs, et se montroit ennemi de l'amour et des voluptés.

Phedre le vit aux fêtes d'Éleusis, et ne put s'empêcher de l'aimer. En vain elle voulut combattre cette passion naissante. De retour à Athenes, elle fit élever à Vénus, pour se la rendre favorable, un temple sur le mont Glaucopium, vis-à-vis de la ville de Trézene; elle s'y rendoit tous les jours pour voir de loin les lieux qu'habitoit Hippolyte. Ce temple fut appelé temple de Vénus spéculatrice (*Templum Veneris prospicientis*), ou simplement *Hippolytium*.

Thésée, ayant trempé ses mains dans le sang des Pallantides, ses parents, se condamna, suivant la loi, à l'exil d'une année, et se retira avec Phedre à Trézene. La reine revit Hippolyte, et sa présence irrita les feux dont elle brûloit. Thésée, s'étant absenté de Trézene, Phedre, ne put plus se contraindre, et laissa éclater ses transports devant le fils de l'Amazone, qui rejeta cet amour adultere avec horreur. Mais, avant de parler, Phedre avoit obtenu d'Hippolyte le serment de se taire; il garda le silence. Thésée revint à Trézene, et sa coupable épouse, soit dans le ressentiment de ses feux méprisés, soit dans la crainte que le fils du héros ne trahît son serment, l'accusa la première. Thésée, sans vouloir entendre Hippolyte, le chassa de Trézene et le dévoua

à la vengeance de Neptune qui avoit promis d'exaucer le premier vœu qu'il formeroit. On connoît, par l'admirable récit de Racine, imité d'Ovide, les détails de la mort d'Hippolyte. Phedre avoua son crime, et se pendit de désespoir. Les Trézéniens éleverent un temple à Hippolyte, et lui rendirent les honneurs divins. Les prêtres de ce temple publierent, dans la suite, qu'il étoit ressuscité, et qu'il avoit pris ou reçu le nom de *Virbius*, pour signifier qu'il étoit devenu homme une seconde fois. (Voy. *Pausanias*, liv. I, chap. 22, et liv. II, chap. 32, *Diodore de Sicile*, liv. IV; *Euripide* et son Scoliaste; *Séneque*, *in Hippol.*; *Ovide*, *Héroïd*, ep. 4; *Fast.*, livre V, etc.)

Euripide et Séneque ont composé une tragédie sous le titre d'*Hippolyte*. Avant la Phedre de Racine et celle de Pradon, cinq tragédies, sous le même titre d'*Hippolyte*, avoient paru dans l'enfance du théâtre françois. La premiere, avec des chœurs, par Robert Garnier, représentée en 1568, et imprimée en 1573; la seconde, par de la Pineliere, en 1635; la troisieme, intitulée *Hippolyte* ou *le Garçon insensible*, par Gilbert, représentée à l'hôtel de Bourgogne en 1646; la quatrieme, par Segrais, donnée dans sa jeunesse, en 1652. C'étoit une tragédie-ballet qui ne fut pas mise en musique; la cinquieme, par un nommé Bidard: elle fut représentée à Lille en 1675. On a de l'abbé Pélegrin une tragédie lyrique sous le titre d'*Hippolyte et Aricie*. Elle fut donnée à l'Académie royale de Musique en 1733, et remise avec des changements en 1742. C'est le premier opéra de Rameau.

(126) Phedre, fille de Minos II, roi de Crete, et de Pasiphaé, fille du Soleil, eut de Thésée deux fils, Acamas et Démophoon qui se signalerent au siege de Troie. Les anciens ont fait de Phedre une victime de la fatalité. Euripide lui fait dire : « dès que je sentis les premiers traits de l'amour, je n'eus d'autre soin que de lutter avec fermeté contre cette flamme involontaire. Je me fis un devoir de me vaincre et d'être chaste en dépit de Vénus. Mes efforts contre cette puissante divinité devenant inutiles, je prends le parti de recourir à la mort. Je ne crains pas qu'on blâme une résolution si héroïque. Périsse à jamais l'épouse infidele qui, passant les bornes de la pudeur, osa la premiere souiller le lit de son époux ! Oui je déteste celles qui, plus chastes en paroles qu'en effets, couvrent d'un voile de vertu leurs égarements cachés. De quel front, ô Vénus, osent-elles lever les yeux sur leurs époux ? ne craignent-elles point que les ténebres mêmes, complices de leurs horreurs, ne les exposent au grand jour; que les voûtes et les murs ne prennent la parole pour les accuser ? Voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne sera pas dit que j'aie déshonoré mon époux, et que j'aie couvert de confusion mes tristes enfants. Le Temps, armé d'un miroir inévitable, décele tôt ou tard les méchants; et c'est pour n'en pas grossir le nombre que je meurs aujourd'hui. »

Phedre est arrêtée, dans ce funeste dessein, par sa nourrice qui lui arrache le secret de son amour, et lui dit : « Je l'avouerai, madame, (traduction du P. Brumoy) l'aveu de vos malheurs m'a d'abord fait frémir d'effroi; mais je reconnois à présent la vanité de mes scrupules.

car, comme vous savez, souvent les secondes pensées corrigent les premieres. Cet amour dont vous vous plaignez, qu'a-t-il après tout de si nouveau et de si singulier? C'est l'effet du courroux de Vénus. Vous aimez, chose bien étrange! Cela ne vous est-il pas commun avec le reste des humains? Quoi! faut-il qu'un frivole amour vous conduise au tombeau? Malheureux ceux qui aiment ou qui aimeront désormais, si la mort doit être le prix de leurs feux! La colere de Vénus est un torrent impétueux à qui rien ne résiste. Lui cede-t-on? elle est moins vive; mais quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air pensez-vous qu'elle le traite? Impérieuse déesse, elle pénetre sous les eaux et dans les airs. Hé! n'est-elle pas la source de toutes choses? C'est elle qui inspire et qui entretient l'amour dont tous les hommes sont les fruits. Interrogez ceux qui lisent les écrits des anciens et des poëtes, ils vous diront que Jupiter brûla pour Sémélé; ils vous diront que l'Aurore, mere de la lumiere, ne dédaigna pas d'enlever aux cieux Céphale son amant. L'Aurore et Sémélé habitent toutefois parmi les Dieux, qui ne cherchent point à les éviter. C'est qu'ils cedent sans doute à leur destinée; et vous, foible mortelle, vous ne céderiez pas à la vôtre! Ah! il faudroit que vous fussiez née supérieure aux divinités, pour ne pas suivre les mêmes lois. Combien de sages parmi les époux, voyant l'opprobre de leur lit, font semblant de n'en rien voir? Combien de peres dissimulent les jeunes amours de leurs enfants! c'est que la sagesse humaine ne consiste qu'à sauver les dehors; c'est qu'une sévérité outrée n'est point du ressort de notre condition mortelle. Il n'est

rien de pur ni de parfait ici-bas; les édifices des plus habiles maîtres péchent toujours par quelque endroit. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriez-vous éviter le naufrage? Mortelle et sujette aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuse d'avoir plus de vertu que de foiblesse? Ainsi, chere princesse, quittez un funeste dessein, et cessez d'outrager les Dieux! Hé! n'est-ce pas les outrager en effet que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le sont? Osez aimer, madame, tel est l'ordre de Vénus. Ne songez qu'à guérir la plaie de votre cœur, quoi qu'il en doive coûter. Il est des enchantements et des paroles propres à calmer les fureurs amoureuses. Il est plus d'un remede à l'amour. Mon zele saura trouver les plus prompts. »

Phedre rejette d'abord ces conseils perfides et funestes; mais flattant une passion violente, la nourrice réussit enfin à lui faire prendre un libre essor. Phedre consent à ce que cette femme aille trouver Hippolyte pour le rendre favorable à des feux qu'elle n'ose elle-même déclarer. Hippolyte rejette avec horreur la proposition de la nourrice, et en témoigne son indignation à la reine elle-même : « J'ai mérité cet affront, s'écrie Phedre. O terre! ô lumiere du jour! où fuir? où cacher ma honte? Comment ensevelir un mystere détestable qui a éclaté! »

Puis s'adressant à la nourrice : « O monstre! ô peste dangereuse d'une trop crédule amitié! qu'as-tu fait? Daigne, Jupiter, l'écraser de tes foudres! Ne te l'avois-je pas prédit, malheureuse? Ne t'avois-je pas ordonné de cacher dans un silence éternel ce qui m'attire en ce jour

un si sanglant affront? tu as parlé, hélas! et je meurs perdue d'honneur! Tu me forces de recourir, malgré moi, à un lâche artifice; car enfin, n'espérons pas qu'Hippolyte irrité garde le silence. Il découvrira mon crime à son pere; il le déclarera à Pithée. Que de bruits injurieux à ma vertu il va semer par toute la terre! Va, puisses-tu périr, et périsse quiconque, disposé comme toi à servir le penchant de ses souverains, les entraîne au crime malgré eux! En mourant aujourd'hui, j'assouvis la rage de l'impitoyable Vénus. J'expirerai sous les traits de l'amour; mais cette mort même me vengera, et mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il se promet. L'ingrat, devenu coupable à son tour, apprendra à réprimer la fierté de sa farouche vertu. »

La reine se retire ensuite et se pend dans son appartement. Thésée trouve dans la main de sa femme une lettre qui lui est adressée, et dans laquelle Hippolyte est accusé par sa marâtre d'avoir voulu souiller le lit de son pere. Thésée, sans autre examen, s'écrie: « Neptune, tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux, n'en accomplis qu'un, et perds aujourd'hui mon coupable fils. C'est au soin de hâter ma vengeance que je connoîtrai la sincérité de tes promesses. »

Cette vengeance est bientôt accomplie, et Diane détrompe trop tard un pere infortuné. Tel est le caractere de Phedre dans l'*Hippolyte* d'Euripide. Racine a cherché à le rendre moins odieux, en mettant sur le compte de la nourrice le dessein d'accuser Hippolyte; et Phedre, elle-même, s'écrie:

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence!

Cependant elle finit par consentir indirectement à cette lâche accusation, lorsqu'elle dit :

> Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi ;
> Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

Pausanias dit qu'on voyoit à Trézene le tombeau de Phedre près du temple qu'elle avoit consacré à Vénus. Du temps de cet historien, qui voyageoit dans la Grece, sous le regne des Antonins, on montroit, près du tombeau de Phedre, un myrte dont les feuilles étoient toutes criblées, et l'on assuroit que ce myrte avoit été ainsi percé à jour, avec une aiguille à cheveux, par l'amante d'Hippolyte, qui cherchoit à tromper ses ennuis.

Dans le Lesché (1) de Delphes, qui étoit orné de peintures exécutées par le fameux Polygone en l'honneur d'Apollon, on voyoit Ariane assise sur un rocher, et regardant Phedre, sa sœur, qui, élevée de terre, et suspendue à une corde, sembloit se balancer dans les airs : c'est ainsi, ajoute Pausanias, que le peintre a voulu couvrir le genre de mort dont on dit que la malheureuse Phedre finit ses jours. (Voy. *Pausanias*, liv. I, ch. 11; liv. II, ch. 32, et liv. X, ch. 29; *Diod. de Sic.*, liv. IV; *Hygin*, *fab.* 47 et 243; *Plutarque, vie de Thésée; Euripide* et *Séneque*; *Ovide*, *Héroïd.*, ep. IV, etc.)

Racine et Pradon firent jouer en même temps, au commencement de l'année 1677, une tragédie de *Phé-*

---

(1) Il paroît, d'après le dix-huitieme livre de l'Odyssée, que les villes les plus considérables de la Grece avoient chacune leur *Lesché:* c'étoit un lieu couvert où l'on se réunissoit pour converser.

dre: celle de Racine fut représentée à l'hôtel de Bourgogne, le 1er janvier; celle de Pradon parut, deux jours après, sur le théâtre de la rue Mazarine. Une cabale puissante fit chanceler un moment le triomphe de Racine, et, en le retardant, ne fit que le rendre plus éclatant. On regrette et l'on s'étonne de trouver madame de Sévigné sous les drapeaux de Pradon. Il est triste, pour la réputation de madame Deshoulieres, qu'une de ses meilleures pieces de vers soit ce fameux sonnet, qui fut d'abord attribué au duc de Nevers:

Dans un fauteuil doré, Phedre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime.
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse; elle s'en punit bien:
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par des coursiers ingrats;
Et Phedre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

(127) Plusieurs commentateurs pensent que ce vers: *Quod voluit finxit voluisse*, etc., a été intercalé dans le quinzieme livre par quelque copiste ignorant.

(128) Pithée étoit fils de Pélops et d'Hippodamie, et aïeul maternel de Thésée, par sa fille Éthra, femme d'Égée, roi d'Athenes. Si l'on en croit Euripide et Plutarque, Pithée fut l'homme de son temps le plus savant et le plus sage. Fondateur et roi de Trézene, ce prince y professoit publiquement les lettres, et ses leçons attiroient beaucoup d'étrangers dans ses États. «Moi-même, ajoute Pausanias, j'ai lu un livre écrit par Pithée, qui me fut donné par un homme d'Épidaure.» Le même Pausanias avoit vu, à Trézene, sur le tombeau de ce prince, trois sieges de marbre blanc, sur lesquels, assisté de deux hommes integres, il rendoit la justice à ses sujets. Euripide, en appelant Hippolyte, *le disciple du divin Pithée*, fait connoître la haute opinion que la Grece avoit de la sagesse de ce roi. (Voy. Pausanias, liv. I, ch. 22, et liv. II, ch. 30 et 31; *Strabon*, liv. VIII; *Euripide*, dans son *Hippolyte* et sa *Médée*; *Plutarque*, dans la *vie de Thésée* etc.)

(129) Racine a imité le récit d'Ovide, et Saint-Ange s'est emparé, dans sa traduction, des vers de Racine; il en est qu'il change un peu; tels sont ceux-ci:

Tout-à-coup sur le dos de l'humide campagne
De flots amoncelés s'éleve une montagne ....
En efforts impuissants long-temps je me consume....
Dans les rênes alors je tombe embarrassé.

Mais il reproduit en entier les vers suivants:

L'onde approche, se brise, et vomit à mes yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

« Que pouvois-je faire de mieux, dit M. de Saint-Ange, que de prendre ces vers? » Ce qu'il pouvoit faire de mieux, c'étoit de traduire; car on ne trouve, dans le récit d'Ovide, ni *le dos de l'humide campagne*, ni *l'onde* qui *s'approche*, ni même les *flots d'écume :* le poëte latin ne couvre pas non plus le taureau *d'écailles jaunissantes*..

(130) M. de Saint-Ange fait entrer dans la partie du récit qu'il n'emprunte point de Racine, ce vers :

Si la roue en roulant, contre un arbre heurtée,

Et dit dans ses notes : « Toutes ces *rr* roulant l'une sur l'autre, ces *hh* aspirées, produisent une harmonie dure, qui exprime, par des sons imitatifs, le choc et le brisement de la roue. » L'harmonie est *dure*, en effet, mais est-elle imitative?

(131) *Totum est pro vulnere corpus*, dit Lucain, dans le neuvieme livre de la Pharsale. Je n'ai rien emprunté de l'admirable récit de Racine; mais je me suis appliqué à rendre, le plus fidelement qu'il m'a été possible, le texte d'Ovide, afin que, comparant les deux récits, ceux qui ne connoissent point la langue du poëte romain, puissent plus facilement saisir les détails que l'auteur de Phedre a si heureusement imités, et ceux que son goût si pur et le génie de notre langue lui ont fait abandonner.

(132) *Ope Pœonia*, par l'art de Pœon. Les poëtes em-

ploient l'adjectif *pœonius* pour *medicinalis*. Virgile, dans le septieme livre de l'Énéide, dit également qu'Hippolyte fut ressuscité par les plantes pœoniennes :

Namque ferunt fama Hippolytum, postquam arte novercæ
Occiderit, patriasque explêrit sanguine pœnas
Turbatis distractus equis, ad sidera rursus
Ætheria, et superas cœli venisse sub auras,
Pœoniis revocatum herbis, et amore Dianæ.

On sait que Pœon fut, suivant Homere, un tres grand médecin; qu'il guérit Pluton d'une blessure qu'Hercule lui avoit faite; qu'il guérit aussi Vénus et le dieu Mars qui avoient été blessés au siege de Troie, en combattant contre les Grecs. (*Iliad*, liv. V.)

(133) Virgile dit, comme Ovide, que l'on écartoit les chevaux du temple de Diane Aricienne, parcequ'ils avoient fait périr Hippolyte. (Enéide, liv. VII.)

Undè etiam Triviæ templo, lucisque sacratis
Cornipedes arcentur equi, qui littore currum,
Et juvenem monstris pavidi effudêre marinis.

Quant aux dangers que couroit Hippolyte, s'il étoit reconnu, et que Diane détourna en altérant ses traits, il faut se souvenir que, d'après Virgile, Jupiter foudroya Esculape pour avoir ressuscité le fils de Thésée. (*Énéid.* liv. VII.)

Tum pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ, talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas.

(134) VIRBIUS, mot composé de *vir* et de *bis*, et signifiant deux fois homme. Hippolyte, sous le nom de Virbius, fut, dit-on, attaché à Diane, comme le furent Adonis à Vénus, Éricthon à Minerve, Atys à la mere des Dieux. Quelques auteurs rapportent que Virbius épousa la nymphe Aricie, et qu'il en eut un fils nommé, comme lui, Virbius, qui fut un des guerriers de l'armée de Turnus.

(135) TAGÈS, que Festus dit être fils du dieu Génie, et petit-fils de Jupiter, passoit, dans l'ancienne Rome, pour avoir le premier appris, étant encore enfant, la science des Aruspices aux douze peuples d'Étrurie. Cicéron, dans le second livre de son traité *de Divinatione*, (ch. 23) rapporte, à-peu-près comme le fait Ovide, le prodige de la naissance de Tagès. Il le prend, dit-il, dans les anciens livres étrusques, *in libris Etruscorum.* Un homme, labourant son champ, près de la ville de Tarquinium, aperçoit une motte de terre qui s'agite et devient un enfant qui lui parle. Le laboureur, à la vue de cette métamorphose, jette un grand cri : les laboureurs du voisinage accourent, et bientôt toute l'Étrurie s'assemble pour être témoin de cette merveille. Alors Tagès, qui, sous les traits d'un enfant, réunissoit la prudence et la gravité de l'âge mûr, se met à parler sur l'art des Aruspices, et on a soin de recueillir les préceptes qu'il avoit débités. « Nous avons reçu des Toscans, ajoute l'orateur romain, cet art, dont voilà la singuliere origine ; mais est-il un homme assez insensé pour croire qu'il soit l'ouvrage d'un Dieu? et serois-je moi-même plus raisonnable, si je m'arrêtois à combattre ceux qui veulent croire à

ce prodige? Et à ce sujet, Cicéron cite ce mot célebre de Caton : *Mirari se aiebat quod non rideret haruspex, haruspicem cùm vidisset.* Marcellin (liv. XVII et XXI), Servius et le scoliaste de Stace prétendent que Tagès écrivit un traité sur le culte des Dieux infernaux. Il appartenoit de composer un tel ouvrage à l'inventeur de l'art de la Divination. (Voy. *Lucain*, liv. I; *Arnobe*, liv. II; *Gyraldi*, *Syntagm.*, liv. I; *Crinitus*, liv. X, ch. 7.)

(136) Cicéron nous apprend, dans le premier livre *de Divinatione*, que les Romains choisissoient leurs Aruspices parmi les Toscans ou Étruriens. Juvénal se moque, dans sa troisieme satire, de l'art de prédire l'avenir par l'inspection des entrailles d'une victime :

. . . . ranarum viscera nunquam
Inspexi.

(137) Plutarque, dans sa vie de Romulus, dit que la république romaine fut florissante tant que cet arbre subsista, et qu'il commença à se flétrir pendant les pre mieres guerres civiles qui furent, en effet, l'origine de la décadence de Rome. Jules César ayant fait construire un édifice dans le voisinage de cet arbre, les ouvriers en offenserent quelques racines en creusant la terre, et il mourut; mais suivant cette tradition, cet arbre, qu'on croit être le cornier aux branches flexibles, *lenti viminis*, auroit vécu pres de 700 ans. Il en est sans doute de cet arbre merveilleux comme du figuier pres duquel on célébroit, à Rome, les Nones Caprotines (1), et qui, se-

(1) Caprotines vient de *Caprificus*, qui signifie figuier.

lon Tite-Live, subsista pendant plusieurs siecles ; et comme du laurier de Virgile, qui, depuis sa mort, ombrage son tombeau.

(138) Cippus (*Marcus Genutius*). On ne connoît de ce héros citoyen que ce qu'en disent Valere-Maxime (liv. V, ch. 6), et l'auteur des Métamorphoses. Une si haute vertu ne seroit-elle que dans les fables? Pline, si justement accusé d'ajouter foi aux choses les plus incroyables, croit que les cornes de Cippus ne sont pas moins fabuleuses que les cornes d'Actéon (*Cornua quadrupedum generi tantum data: Actæonem enim, et Cippum etiam in Latinâ historiâ, fabulosos reor.* liv. II, ch. 73). Si la fable donne des cornes à Bacchus, la Genese en donne aussi à Moïse. Mais les commentateurs des Livres saints entendent par les cornes du législateur des rayons qui brilloient sur sa tête. Quelques chronologistes placent l'aventure et le dévouement de Cippus à l'an de Rome 525, ou 237 ans avant Jésus-Christ. Héinsius, qui a commenté Ovide, avoit, dans son cabinet, des deniers d'argent avec cette inscription : M. CIPI. M. F.

(139) On lit dans la plupart des anciens manuscrits et dans plusieurs éditions :

Ad cœlumque oculos, et eodem cornua tollens.

Mais six à sept autres manuscrits portent :

Ad cœlumque manus, et eodem brachia tollens

Cette derniere version doit être préférée.

(140) On trouve dans le douzieme livre de la Thébaïde de Stace, ce vers :

Paciferâ lauro crinem vittisque decorus
Accubat.

Pline parle en ces termes du laurier, emblême de la paix : *Ipsa paciferæ, ut quam prætendi etiam inter armatos hostes, quietis sit indicium* (liv. XV, ch. 30).

(141) Ces mots *prohibente populo* ont paru suspects à Burman. Il soupçonne que des copistes ignorants les ont mis au lieu de *populo probante*, ou *nullo prohibente.* Comment, dans son effervescence républicaine, le peuple romain auroit-il voulu empêcher Cippus de détacher sa couronne? Mais les manuscrits ne varient point, et il a fallu conserver la leçon que condamne Burman.

(142) Valere-Maxime, Festus et Varron, rapportent que la tête cornue de Cippus fut en effet gravée sur les portes d'airain de la ville de Rome. Cette tête fut appelée par les Romains *Raudusculana*, parceque anciennement le bronze se nommoit *Rauda æra.*

(143) Delphes (Voy. liv. I, note 84).

(144) On trouve la même image dans le troisieme livre de l'Énéide. Lorsqu'Énée consulte, à Délos, l'oracle d'Apollon :

Tremere omnia visa repentè,
Liminaque, laurusque Dei, totusque moveri
Mons circùm, et mugire aditis cortina reclusis.

(145) TRÉPIED, siege ou vase, ou table à trois pieds. Les uns servoient pour s'asseoir, les autres pour les sacrifices. Homere et Athénée distinguent ceux qui étoient employés dans les temples, et ceux qu'on plaçoit dans les maisons des particuliers : les Latins les désignoient indifféremment par les noms de *Lebetes* et *Tripodes.* On donnoit le nom de *Cortina* au trépied de Delphes, sur lequel s'asseyoit la Pythie pour recevoir l'esprit d'Apollon. Ce trépied, entouré de la peau du serpent Python, étoit percé et placé sur un trou qui aboutissoit à un lieu souterrain, d'où les prêtres pouvoient l'agiter et transmettre à la Pythie les oracles qu'elle devoit prononcer. Dans l'antiquité fabuleuse, ce trépied mouvant passoit pour être l'ouvrage des Cyclopes.

(146) Cependant le trajet de Rome à Delphes, par le détroit de Corinthe, est plus court que le même trajet de Rome à Épidaure, dans le Péloponnèse.

(147) ESCULAPE, en grec *Asclepios*, dieu de la médecine, étoit fils d'Apollon, dieu des beaux-arts, et de Coronis, fille de Phlégyas, roi de Béotie. Suivant l'opinion la plus suivie, il naquit et fut élevé à Épidaure. Apollon, qui avoit placé auprès de Coronis un corbeau, pour veiller sur sa conduite pendant sa grossesse, ayant appris de cet oiseau qu'elle s'étoit laissée séduire par Ischys, fils d'Élatus, la tua d'une de ses fleches, arracha l'enfant de son sein, et le porta au centaure Chiron, qui prit soin de l'élever et de l'instruire dans l'art de la médecine. Quelques auteurs disent que Coronis fut tuée par Diane, et que tandis qu'on la plaçoit sur le bûcher,

Mercure lui ouvrit le sein, et sauva des flammes l'enfant qu'elle portoit. Suivant une autre version rapportée par Pausanias et par Apollodore, le roi Phlégyas voyageoit avec sa fille dans le Péloponnese, lorsqu'elle y accoucha secretement, pres d'Épidaure, d'un fils qu'elle avoit eu d'Apollon, et qu'elle exposa sur une montagne. Cet enfant, ainsi abandonné, fut nourri par une des chevres d'Aresthanas, qui paissoient dans un bois voisin, et gardé par le chien du troupeau. Le chevrier s'étant aperçu qu'il lui manquoit une chevre avec son chien, se mit à les chercher, trouva l'enfant, et voulut l'emporter; mais comme il s'approchoit pour le prendre, il le vit resplendissant de lumiere, et crut qu'il y avoit là quelque chose de divin: en quoi, ajoute Pausanias, il ne se trompoit pas; et, saisi de crainte, il s'en retourna. Bientôt se répandit le bruit qu'il étoit né un enfant merveilleux, qui guérissoit les malades et ressuscitoit les morts.

Esculape, élevé par le centaure, devint si habile dans la connoissance des simples, et dans la composition des médicaments, qu'il passa pour l'inventeur, et ensuite pour le dieu de la médecine. Aucune espece de maladie ne résistoit à son art. Minerve lui avoit donné du sang de la Gorgone, et il s'en servit pour ressusciter Capanée, fils d'Hipponoüs; Lycurgue, roi de Némée; Ériphyle, femme d'Amphiaraüs; Hippolyte, fils de Thésée; Tyndare, roi de Sparte, et Glaucus, fils de Minos, roi de Crete. Pluton, indigné de voir ainsi diminuer les sujets du noir empire, et craignant qu'il ne devînt désert, cita Esculape au tribunal de Jupiter, et le maître des Dieux, craignant à son tour que les hommes ne devinssent trop puissants, s'ils pouvoient échapper à la mort, foudroya

le trop habile médecin. Mais Apollon, irrité de la mort de son fils, tendit son arc redoutable, et tua les Cyclopes qui avoient forgé les foudres de Jupiter.

Esculape avoit suivi Jason dans l'expédition de Colchos. Il épousa Épione, et en eut Machaon et Podalire, médecins célebres dans les temps héroïques, et quatre filles, dont la plus connue est *Hygie* ou *Hygiée*, déesse de la Santé. Suivant Pausanias, les descendants d'Esculape régnerent dans une partie de la Messénie.

Si l'on en croit Pindare, Esculape traitoit certaines maladies par des chansons agréables et voluptueuses, ou, suivant quelques interpretes, par de doux enchantements.

Contemporain d'Hercule, Esculape reçut, comme lui, les honneurs de l'apothéose. Son culte s'établit d'abord à Épidaure; il passa successivement de cette ville à Pergame, à Athenes, à Smyrne, chez les Cyrénéens, et dans l'isle de Crète; on lui immoloit des chevres. Pausanias a décrit son temple qu'il avoit vu à Épidaure. (Voy. liv. III des Métamorphoses, note 30)

Le coq et la tortue, et principalement le serpent, étoient consacrés à Esculape, comme symboles de la vigilance et de la prudence, vertus si nécessaires aux médecins. Les anciens croyoient aussi que le serpent avoit la vue perçante. Lucien dit qu'on mettoit les statues d'Esculape dans les bains, sans doute pour indiquer qu'ils étoient utiles à la santé.

Esculape n'est pas un dieu fort ancien. Hésiode n'en parle point dans sa Théogonie, et Homere n'en fait qu'un héros. On croit qu'il vivoit peu de temps avant la guerre de Troie. Apollodore, dans l'extrait de sa Chro-

nique, rapporté par saint Clément d'Alexandrie, fixe l'époque de son apothéose et de l'établissement de son culte, à l'an 53 avant la prise de Troie.

Ce qu'Ovide raconte de l'établissement du culte d'Esculape en Italie, est fondé sur l'histoire romaine (Voy. Tite-Live). Une peste cruelle ravageant la ville de Rome, sous le consulat de Junius Brutus et de Quintus Fabius, on consulta les livres sacrés, et on y trouva que la présence du Dieu de la médecine à Rome pourroit seule arrêter le fléau. Des ambassadeurs furent envoyés à Épidaure; ils demanderent le Dieu, et les prêtres leur donnerent une couleuvre qu'ils dirent être le Dieu lui-même. Quand le vaisseau qui la portoit fut arrivé devant l'isle du Tibre, la couleuvre sortit et se cacha sous des roseaux. Les Romains crurent qu'Esculape avoit choisi cette île pour demeure, et on y bâtit un temple. (Voy. *Tite-Live*, dec. X, liv. I, et dec. IX, liv. III; *Aurelius Victor*, ch. 22; *Valere Maxime*, liv. I, ch. 8.)

Dans son traité de la Nature des Dieux (liv. III, ch. 22), Cicéron compte trois Esculapes; le premier, qui passe pour avoir inventé la sonde et la maniere de panser les plaies, étoit fils d'Apollon et Dieu de l'Arcadie; le second, frere du second Mercure, et qui, tué d'un coup de foudre, fut enterré à Cynosure; le troisieme, qui trouva l'usage des purgations et l'art d'arracher les dents, étoit fils d'Arsippe et d'Arsinoé. On trouve, dans le fragment de Sanchoniaton, conservé par Philon, un quatrieme Esculape, appelé *Esmunus*, plus ancien que les autres, puisqu'il étoit fils de Sydeck ou Sadick le juste, et d'une des Titanides, et frere des Cabires. Eusebe parle d'un cinquieme Esculape (*Asclepius*), surnommé *Tosor-*

thos, Égyptien ; enfin Morsham en compte un sixieme, roi de Memphis, frere de Mercure Ier, qui vivoit deux cents ans avant le déluge. Mais le savant Fréret pense qu'Esculape n'est point originaire d'Égypte. De tous ces Esculapes les Grecs n'en firent qu'un, en attribuant à celui d'Épidaure ce qui avoit rendu les autres célebres.

Esculape avoit plusieurs surnoms : on l'appeloit *Philolaüs*, c'est-à-dire *salutaire aux hommes*; *Archagetas*, qui signifie *auteur des origines*; *Deminete*, *Cotyleus*, *Gortynien*, des temples qu'il avoit à Deminete, près de l'Alphée, sur le mont Scaurus; sur les bords de l'Eurotas, non loin d'Amyclès, et à Gortyne, dans l'île de Crete.

Esculape est représenté, dans quelques monumens, accompagné d'un coq, symbole de la vigilance. Sur une médaille, frappée à Pergame, il est placé à côté de la Fortune, ce qui signifie sans doute que la Fortune doit avoir pour compagne la santé. On lit dans le commentaire de Servius sur le onzieme livre de l'Énéide, qu'Esculape étoit représenté dans les planispheres grecs, sous la figure de la constellation appelée le Serpentaire.

Les Anciens font porter à Esculape tantôt un diademe, tantôt une couronne de laurier, tantôt le boisseau de Sérapis. La barbe, le bâton et le serpent, sont ses attributs ordinaires. Sur une médaille de Licinius Valerianus, il présente d'une main une patere à un serpent qui est devant lui, tandis que son autre main s'appuie sur une massue. (Voy. *Pausanias*, liv. II, III et VII; *Apollodore*, liv. III, ch. 19; *Diodore de Sicile*, liv. IV; *Hygin*, *Lactance*, *Tertullien*, *Clément d'Alexandrie*, *Antonius Libéralis*; *Tzetzès*, *Homere*, *Pindare*, *Apollonius*, *Virgile*, *Lucien*, *Platon* dans le *Phœdon*; *Tite Live*, *Florus*,

Pline, *Orose*, *Valere Maxime*; *Albricus*, *de Deorum imagine*, etc.)

(148) Épidaure (Voy. liv. III, note 30).

(149) Umbraque telluris tenebras induxerat orbi.

Ce vers a paru supposé à Heinsius, qui n'y reconnoît ni le style, ni l'élégance d'Ovide.

(150) Phornute, *de Naturâ Deorum; Macrobe*, dans ses *Saturnales*; *Pierius*, dans ses *Hieroglyphes*, liv. XVI; et *Noël le Comte*, dans sa *Mythologie*, recherchent pourquoi le bâton et le serpent sont les insignes du dieu de la médecine. *Pierius* examine aussi pourquoi ce dieu caresse sa barbe. L'œil vigilant attribué par les physiciens au serpent fit présider, dans l'antiquité, ce reptile à la garde des trésors.

(151) Ces mots *cum cristis aureus altis in serpente Deus*, signifient que la tête du serpent étoit couverte d'écailles. Plusieurs traducteurs ont cru que *Deus aureus* vouloit dire qu'on adoroit ce Dieu sous un simulacre d'or.

(152) *Et Deus en*, *Deus en*. Ainsi, dans Virgile, la sibylle dit: *Deus ecce Deus*. Cette expression *linguis animisque favete*, se retrouve plusieurs fois dans Ovide. Juvénal dit:

Ite igitur pueri; linguis animisque favete.

(153) Virgile et Tite Live parlent du temple de Junon

Lacinienne (Voy. la *note* 7 de ce livre). Tous les autres lieux cités par Ovide sont situés sur les côtes de la Campanie et de la Calabre.

(154) SCYLACÉE, ville et golfe du pays des Bruttiens, aujourd'hui golfe de Squillace. Strabon (liv. VI) croit que la ville fut fondée par une colonie d'Athéniens, sous la conduite de Mnesthée. *Scylaceum* veut dire semé de rochers. Virgile, dans le troisieme livre de l'Énéide, appelle le golfe de Scylacée, *navifragum Scylaceum.* Plusieurs traducteurs des Métamorphoses, entre autres Fontanelle, ont cru qu'il s'agissoit, en cet endroit d'Ovide, *des bords de Scylla.* (Voy. *Pomponius Mela*, liv. II, ch. 4; *Pline*, liv. III, ch. 10.)

(155) AMPHISSE, bâtie sur les côtes de Calabre par les Locriens, qui avoient deux villes du même nom, l'une dans la Phocide Locrienne, l'autre près de Delphes. Ces trois villes tiroient leur nom d'Amphissa, fille de Macarée et petite-fille d'Éole.

(156) CÉRAUNE. On lit dans divers manuscrits *Celennia*, *Cylennia*, *Celeunia*, *Celamnia*, etc. Vossius croit qu'il faut lire *Cocintia*, et qu'Ovide a voulu désigner le promontoire de ce nom, appelé aujourd'hui *Stilo*, et qui s'éleve sur le golfe de Squillace.

(157) ROMECHION. Dans plusieurs manuscrits on lit *Plemirium*, *Plenirium*, *Ramethion*, *Lametium*, etc. Ces différentes leçons des copistes viennent de ce que les lieux désignés ici par Ovide sont inconnus aux géogra-

phes même. Turnebe a voulu expliquer ce qu'il falloit entendre par *Romechion* (*Adversariorum*, liv. I, ch. 26), mais son explication est peu satisfaisante.

(158) CAULON. Chaudon, dans son Dictionnaire de la géographie ancienne, croit que c'est l'ancien nom d'une petite ville de la Calabre, appelée aujourd'hui *Castel-Vetere.*

(159) NARYCIE, ville bâtie par les Locriens sur les côtes de la Calabre. « On ne connoît pas trop, dit Banier, ces deux dernieres côtes (Colon et Narycie): ce qui a fait croire que ces vers étoient altérés. »

(160) TÉMESE, ville du pays des Bruttiens, célebre par les mines de cuivre qui étoient sur son territoire.

Et quis te totis Temese dedit hausta metallis. (STATIUS.)

(Voy. *Strabon*, liv. VI; *Pomponius Mela*, liv. II, ch. 4)

(161) LEUCOSIE. Plusieurs manuscrits portent *Leuconiamque*, *Leucoriamque*, *Leucorumque*, *Leucoricamque*, *Leuconamque*, *Leuthoriamque*, *Leucothoemque*, *Leutesiamque.* Quelques commentateurs croient qu'il faut lire *Leucasiamque;* c'est le nom que Strabon (liv. II), Denis d'Halicarnasse (liv. I) et Pline (liv. III, ch. 6) donnent à une petite isle située près de Pœstum.

(162) POESTUM OU POSSIDONIA, dont le nom moderne est *Pesti* ou *Pesto*, ville de la Lucanie, célebre encore aujourd'hui par ses antiquités : elles attirent les voya-

geurs et les artistes vers les ruines de trois temples qui avoient été élevés, par les Sybarites, à peu près 500 ans avant Jésus-Christ (1).

(163) Caprée, aujourd'hui *Capri*, isle de la mer de Tyrrhene, célebre par le séjour d'Auguste, et comme ayant été le théâtre des débauches de Tibere. Les Anglois qui s'en étoient emparés, en furent chassés par les François en 1809.

(164) *Promontoire de Minerve*, aujourd'hui *Capo-Campanella*. Le temple de Minerve qu'on voyoit sur ce promontoire, qui s'éleve entre les golfes de Naples et de Salerne, avoit, disoit-on, été bâti par Ulysse.

(165) Surrente, aujourd'hui *Sorrento*, ville de Campanie, voisine du golfe de Naples, et dont les environs étoient fertiles en vins excellents. C'est la patrie du Tasse (Voy. *Strabon*, *Pomponius Mela*, *Pline*, *Tacite*, *Horace* et *Martial*).

(166) Héraclée ou Herculanum, ville d'Hercule, bâtie sur le bord de la mer, près du Vésuve, et plus célebre depuis qu'elle n'existe plus que lorsqu'elle étoit peuplée de ses habitants. Elle fut engloutie sous les

---

(1) Les Ruines de Pœstum ont été gravées à Londres en 1754 et 1767, in-fol., avec une description rédigée par M. Major. Cét ouvrage a été traduit en françois, *Londres*, 1760, in-fol.; et par Dumont, *Paris*, 1769, gr. in-4°, fig.

cendres et sous la lave du volcan l'an 79 de Jésus-Christ. Pline l'ancien périt en voulant observer de trop près ce terrible phénomene. Le château royal et la ville de Portici ont été bâtis sur les ruines d'Herculanum. De riches collections de bronzes et de marbres, de peintures à fresque, de médailles, d'inscriptions, d'anneaux, d'ustensile, ont été formées des dépouilles de la ville souterraine. Aucun de ces monuments n'est postérieur à l'an 82 de l'ère vulgaire. Ils composent un riche musée qui a été transporté de Portici à Naples. Une académie dite d'Herculanum, formée pour diriger les fouilles, et pour décrire les monuments, a publié cette description en 9 vol. *in-fol. maximo*, avec un grand nombre de planches (1).

(167) Stabies, ville de la Campanie, qui fut détruite dans les guerres civiles de Sylla, et qui n'est plus qu'un village appelé *Castel a mare di Stabia*, à l'embouchure du Sarno.

(168) *Et in otia natam Parthenopen;* Horace appelle aussi cette ville *otiosam*, dans la cinquieme de ses Épodes:

Et otiosa credidit Neapolis.

(169) Baïes, ancienne ville de la Campanie, vers Misene; elle fut, dit-on, bâtie par un des compagnons

---

(1) Imprimés à Naples, de 1757 à 1790.

d'Ulysse, nommé Baïus. Il y avoit à Baïes des bains délicieux, un temple de Diane et un temple de Mercure. Marius, Pompée et Jules-César avoient fait bâtir des maisons de plaisance dans les environs. Ovide, dans le premier livre de son Art d'aimer; Properce, dans ses Élégies; Horace, dans ses Odes et dans ses Épîtres; Juvénal, dans ses Satires; Cicéron et Séneque, dans leurs lettres; Tacite, dans ses Annales, parlent de cette ville dont il ne reste plus que des ruines.

(170) LINTERNE, ville de la Campanie, célebre par l'exil et le tombeau du grand Scipion.

(171) LENTISQUE, arbrisseau toujours vert. Ses feuilles ont de petites veines rouges, qui donnent, par incision, un vernis naturel. Son fruit croit en grappes, et l'on fait de l'huile de la graine. L'odeur que répand le lentisque est forte et incommode.

(172) VULTURNE, aujourd'hui *Voltorno*, riviere de la Campanie, qui prend sa source dans l'Apennin, passe à Capoue, et se jette dans la mer de Naples. On lit dans Tite-Live que Capoue porta d'abord le nom de *Vul turne*, et que les Apuliens nommerent aussi *Vulturne* un vent impétueux qui descendoit du mont *Vultur:* c'étoit *l'Euronotos* des Grecs. Varron nous apprend que *Vulturnus* étoit aussi le nom d'un dieu du Tibre.

(173) SINUESSE, ville de Campanie, sur la côte et à l'extrémité du Latium. Elle porta d'abord, dit Tite-Live le nom de Sinope que les Grecs lui avoient donné, et fut

ensuite appelée *Sinuesse* par les Romains. Elle reçut l'un et l'autre nom, suivant Strabon, parcequ'elle étoit située sur le golfe appelé *Sinus Setinus*. Cette ville avoit des bains chauds, presque aussi fréquentés que ceux de Baïes. Pline dit que les eaux de Sinuesse avoient l'heureuse propriété de guérir les hommes de la folie et de rendre les femmes fécondes.

C'est par une plaisante erreur des anciens copistes, que la plupart des manuscrits portent *niveisque frequens Sinuessa colubris*. On retrouve cette erreur dans beaucoup d'éditions, principalement dans celle dite *Variorum*, et plusieurs traducteurs l'ont conservée. Mais, dans aucun auteur, il n'est question de ce grand nombre de *serpents blancs* qu'on voyoit à Sinuesse. Il est plus que vraisemblable que les copistes ont fait de *columbis*, *colubris*. Burman a rétabli ainsi le texte, en mettant au lieu de *niveis colubris*, *niveis columbis*, sur l'autorité de Pline qui parle des pigeons de la Campanie (liv. X, ch. 37). Heinsius adopte la correction de Burman. Cependant Barrett, un des derniers traducteurs des Métamorphoses, fait de Sinuesse *une fourmiliere de couleuvres*. Malfilâtre, ou celui qui a pris son nom, en mutilant et défigurant le poëme d'Ovide, et Saint-Ange en supprimant aussi beaucoup de détails, ont pris le parti de ne parler ni des colombes, ni des serpents, ni même de Sinuesse.

(174) Minturnes, (aujourd'hui Trajetto,) ville d'Italie, dans le Latium, entre Sinuesse et Formies, sur le fleuve Liris (aujourd'hui le *Garigliano*). Les Romains s'emparerent de Minturnes vers l'an 312 avant l'ère

chrétienne. Cette ville est sur-tout connue par les malheurs de Marius. Ce Romain, après six consulats et à l'âge de 70 ans, forcé de se plonger jusqu'au menton dans la bourbe du marais de Marica, pour échapper à la poursuite des satellites de Sylla, en fut arraché et conduit, la corde au cou, dans la prison de Minturnes. Un Gaulois, chargé d'apporter sa tête à Sylla, entre dans le cachot. A l'aspect du vieillard, son nom, sa gloire, son regard, le troublent, il frémit, jette son épée et s'enfuit. Alors les habitants de Minturnes donnent à Marius de l'argent, des habits, un vaisseau, et ce grand homme se retire en Afrique, dans une chaumiere, sur les ruines de Carthage.

(175) FORMIES (*Formiæ*), ville de Campanie, où régna Antiphate, roi des Lestrygons.

(176) TRAQUE ou ANXUR (aujourd'hui *Terracine*), ancienne ville presque ruinée dans la campagne de Rome, à l'extrémité des marais Pontins. Entre cette ville et Fondi se trouvent les plus beaux restes de la voie Appienne. Pline (liv. III, ch. 5) dit qu'Anxur est un nom volsque: *Terracina oppidum linguâ Volscorum Anxur dictum.* Festus et Tite-Live disent aussi que Terracine porta d'abord le nom d'Anxur. On lit dans Ennius : *Volsculus perdidit Anxur.* Virgile parle d'Anxur dans le dixieme livre de l'Énéide. Cette ville étoit bâtie sur des rochers d'une couleur éclatante. Horace dit (*Satire* V, liv. I):

Impositum saxis latè candentibus Anxur.

Jupiter avoit dans cette ville un temple célebre qui est aujourd'hui l'église cathédrale de Terracine.

(177) Antium, ville et promontoire, avec un port célebre dans l'antiquité, dont on voit encore quelques restes, qu'on appelle *Antio rovinato*. Suétone dit que Néron envoya une colonie de vieux prétoriens à Antium. Par la faute des copistes qui ont écrit *Ancon*, *Alcon*, *Anchon*, *Antium et Anxur*, plusieurs interpretes et traducteurs des Métamorphoses ont confondu Anxur et Antium.

(178) Castrum, ville du Latium, située entre Lavinium et Ostie, près de l'embouchure du Tibre.

(179) Lavinium, capitale du Latium, bâtie par Énée, qui lui donna le nom de sa femme. Le seul temple qu'eût Vénus dans le pays latin étoit à Lavinium, qui s'appelle aujourd'hui *Pratica*, et n'est plus qu'un misérable bourg.

(180) Ostie ou Hostia, ville ainsi nommée parcequ'elle étoit située à la bouche du Tibre. Elle fut bâtie par Ancus Martius. Les attérissements l'ont éloignée de la mer. On n'y voit plus que des ruines, une église, et quelques cabanes de pêcheurs.

(181) Tous les traducteurs font *rougir* le couteau du sang des victimes. Aucun n'a osé traduire le mot *incalfacit* qu'emploie le poëte, et qui présente une image plus forte.

(182) Cette isle, suivant une ancienne tradition, fut formée par une partie de la terre du champ des Tarquins, que le peuple en fureur jeta dans le Tibre.

On lit dans Claudien :

Est in Romuleo procumbens insula Tibri,
Qua medius geminas interfluit alveus urbes.

Plutarque examine, dans ses Problêmes, pourquoi Esculape choisit l'isle du Tibre pour y fixer son séjour.

(183) Valere Maxime dit aussi : *Deos aliquos accepimus, Cæsares dedimus.*

(184) Ovide n'est pas ici plus répréhensible qu'Horace et Virgile, qui ont beaucoup trop loué Auguste, et fait son apothéose avant sa mort. Sans doute Auguste n'étoit plus Octave, mais il avoit été Octave. Rome avoit été inondée par lui du sang de ses citoyens. Il avoit livré aux fureurs d'Antoine la tête de Cicéron, en échange d'autres victimes. La clémence politique de l'empereur ne pouvoit faire oublier les proscriptions du triumvir.

Ovide n'éleve Auguste au-dessus de Jules César que parceque l'un vivoit et que l'autre n'étoit plus. César, après avoir dompté les Bretons et les Gaulois ; après avoir porté ses armes triomphantes en Égypte, en Numidie, dans le royaume de Mithridate ; après quarante batailles gagnées, n'auroit donc rien fait d'assez grand, s'il n'eût adopté un ambitieux, qui se fit le bourreau de sa patrie pour devenir le maître du Monde !

(185) Papyrus, arbrisseau d'Égypte dont on faisoit autrefois des voiles de navire, des cordages, et des habits. Son écorce servoit pour écrire; et c'est du nom de cet arbre qu'est venu celui de *papier*. Melchior Guilandini a fait une savante dissertation sur le papyrus; elle a été commentée par Joseph Scaliger.

(186) Numides ou *Nomades*, peuples d'une contrée d'Afrique, qui furent ainsi appelés du verbe grec *neimen*, qui signifie *paître*, *mener paître*, parceque, dans les premiers temps, ils étoient errants et vagabonds, et qu'ils conduisoient des troupeaux, leur seule richesse, tantôt dans un pays et tantôt dans un autre. Virgile dit, dans le troisieme livre des Géorgiques:

. . . . omnia secum
Armentarius Afer agit, tectumque, laremque.

Les Numides occupoient cette partie de l'Afrique située entre le mont Atlas, la Libye, et la Mauritanie, c'est-à-dire ce qui formoit les États de Massinissa, de Syphax, de Jugurtha, d'Hiempsal, de Juba, et qui compose aujourd'hui le royaume d'Alger. Juba ayant pris le parti de Pompée, fut vaincu par César, et la Numidie devint une province romaine. (Voy. *Strabon*, *Pomponius-Méla*, *Salluste*, *etc.*)

(187) Juba, fils d'Hiempsal, roi de Numidie et de Mauritanie. Ovide lui donne l'épithete de *Cyniphius*, du nom d'un fleuve d'Afrique. Après avoir étendu les bornes de ses États, Juba fit alliance avec les Romains, et, les voyant divisés dans la guerre civile, il prit contre

César le parti de Pompée. Vaincu à la bataille de Thaspus, et ne voulant point survivre à son malheur, il engagea un de ses esclaves à lui donner la mort, l'an 46 avant l'ere chrétienne. (Voy. *César, de Bell. civ.*, l. II; *Hirtius Pansa, de Bello Afric.; Velleius Paterculus, Florus, Appien, Plutarque, Suétone, etc.*) Juba laissa un fils âgé de six ans, qui fut livré au vainqueur, élevé à Rome, et qui devint un des princes les plus éclairés de son temps. Il composa, sur le trône de son pere, qui lui fut rendu par Auguste, plusieurs ouvrages historiques et critiques, dont il ne reste que des fragments. On croit qu'il reçut, après sa mort, les honneurs divins. (Voy. *Dion Cassius, Suidas, Athénée, Pausanias.*)

(188) Pont, *Pontos*, ou *Pontus*, royaume de l'Asie-Mineure, sur les côtes du Pont-Euxin, d'où il tire son nom. Le premier roi du Pont fut Artabase, un des généraux de Darius Hystaspe, vers l'an 486 avant l'ere chrétienne. Le Pont devint province romaine sous Jules César, et fut divisé en trois parties : le Pont de Cappadoce, dont les principales villes étoient Trébisonde et Chérissonde; le Pont de Galatie, où se trouvoit la ville d'Amasie; et le Pont de Polémon, qui portoit le nom de sa capitale. Le Pont étoit fertile en plantes venéneuses : *Nascuntur plurima Ponto.* (Voy. *Strabon*, l. XII; *Pomponius-Méla*, l. I et II; *Ptolémée*, l. V, c. 6, *etc.*)

(189) Mithridate, surnommé d'abord *Eupator*, et ensuite *le Grand*, fut, après Annibal, l'ennemi le plus terrible de Rome, et lui fit la guerre pendant quarante ans. Les victoires de Sylla et de Lucullus l'affoiblirent

sans l'abattre. Pompée le pressa si vivement, que, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des Romains, il se donna la mort. Son fils, Pharnace, ayant repris les armes, César accourut d'Alexandrie, le vainquit dans une bataille, et réduisit son royaume en province romaine. L'histoire de Mithridate se trouve dans *Diodore de Sicile*, *Dion Cassius*, *Justin*, *Florus*, *Plutarque* (*vies de Sylla*, *de Lucullus*, *et de Pompée*), *Valere Maxime*, *Pline*, etc.

(190) Velleius Paterculus (l. II) parle ainsi des cinq triomphes décernés à Jules César : *Cæsar omnium victor, regressus in urbem, quod humanam excedat fidem, omnibus, qui contra se arma tulerant, ignovit, magnificentissimisque galdiatorii muneris, naumachiæ, et equitum peditumque simul elephantorum certaminis spectaculis, epulique per multos dies dati celebratione, replevit eam. Quinque egit triumphos : Gallici apparatus, ex citro ; Pontici, ex acantho ; Alexandrini, testudine ; Africi, ebore ; Hispaniensis, argento rasili constitit.*

(191) S'il est quelque chose de plus étonnant que la ridicule prostitution de la louange faite par le poëte, c'est sans doute la vanité de l'empereur, qui la souffroit. Cependant Auguste ne fut pas toujours dupe, comme Alexandre, de ces basses adulations : il se laissa élever des temples et des autels ; mais il répondit un jour aux ambassadeurs de Tarragone, qui lui annonçoient la grande nouvelle qu'un palmier étoit né sur l'autel qui lui étoit consacré : « Je vois bien que vous n'y brûlez pas d'encens. »

(192) Jules César étoit grand-pontife de Vesta : c'étoit la premiere dignité du sacerdoce chez les Romains. Auguste et ses successeurs s'en emparerent. C'est en sa qualité de grand-pontife que César réforma le calendrier, et régla l'année sur les révolutions solaires. Cicéron dit, à ce sujet, que le Ciel changeoit à la volonté de César. On voit que les poëtes n'avoient pas seuls le privilege de la flatterie.

(193) Julius à magno demissum nomen Iulo. (VIRG.)

Jules César étoit le dernier rejeton de la famille Julienne.

(194) VESTA, en grec *Estia;* mot grec qui signifie *foyer*. Vesta est souvent confondue par les poëtes avec *Rhée* ou *Ops*, avec *Cérès*, *Cybelle*, *Proserpine*, *Hécate* et *Tellus;* noms sous lesquels plusieurs peuples ont adoré la Terre. Quand Vesta est prise pour la Mere des Dieux ou la Terre, on l'a fait mere de Rhée et de Saturne; on la suppose, au contraire, fille de Saturne et de Rhée, quand on la prend pour la Déesse du feu. C'est sous cette derniere qualité qu'elle étoit honorée chez les Romains. Son culte fut porté dans le Latium par Énée; Romulus l'introduisit à Rome, et Numa lui éleva un temple, où l'on gardoit le *Palladium*, auquel on croyoit attachée la durée de l'Empire romain. Ce temple étoit desservi par les Vestales. Leur principale fonction étoit d'entretenir le feu consacré à Vesta; elles veilloient tour-à-tour, et celle qui le laissoit éteindre étoit sévèrement châtiée. L'extinction de ce feu étoit regardée comme

un présage funeste; et il n'étoit permis de le rallumer qu'aux rayons du soleil. Ovide, dans le sixieme livre des Fastes, dit que le temple de Vesta étoit rond, parceque la Terre, honorée sous le nom de cette Déesse, a la forme sphérique. Il ajoute que, de l'usage qu'avoient les Anciens de placer la statue de Vesta, ou un autel qui lui étoit dédié, à l'entrée ou au-devant de leurs maisons, est venu le mot de *vestibule*.

Le nombre des Vestales n'excéda jamais celui de six. Leur naissance devoit être sans tache et leur corps sans défaut. Il falloit qu'elles fussent vierges: on avoit soin de les prendre au-dessous de l'âge de dix ans. Une fois consacrées à Vesta, elles étoient obligées de rester trente ans au service de la Déesse. Le noviciat duroit dix ans. Les Vestales qui, pendant la durée de leur sacerdoce, violoient la loi de chasteté qui leur étoit imposée, étoient enterrées toutes vives. Plusieurs subirent cet affreux supplice, entre autres Oppia, l'an de Rome 270, et Minutia, sous le consulat de Sextus Ælius Pætus. Les Vestales qui laissoient éteindre le feu sacré étoient battues de verges, châtiment des esclaves. Le grand-pontife P. Licinius l'infligea lui-même à une Vestale. Une autre, nommée Émilie, ayant eu le malheur de laisser éteindre le feu, le ralluma en présence de ses compagnes, en jetant son voile sur la cendre, après avoir fait une priere fervente à la Déesse. On rendoit les plus grands honneurs aux Vestales. Les licteurs portoient les faisceaux devant elles comme devant les consuls. Elles jouissoient du privilége unique de sauver la vie aux criminels condamnés à mort qui se rencontroient par hasard dans les lieux où elles passoient. Il

leur suffisoit d'affirmer que cette rencontre n'avoit pas été concertée : dans tous les cas, elles étoient dispensées du serment. Elles avoient au théâtre une place si distinguée, que, sous Tibere, le Sénat crut faire sa cour à ce prince, en ordonnant que la mere de l'empereur pourroit s'asseoir au théâtre parmi les Vestales. (Voy. *Apollodore*, *Diodore de Sicile*, *Tacite*, *Plutarque*, *Valere Maxime*, *Tite-Live*, *Cicéron*, *de naturâ Deorum*, *Festus*, *Properce*, *Lucain*, *etc.*) L'abbé Nadal a composé une *Histoire des Vestales*, ouvrage curieux, imprimé en 1725, in-12, et qu'on trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome IX.

(195) Ovide donne au hibou l'épithete de Stygien, parceque cet oiseau, triste amant des ténebres, étoit regardé dans l'antiquité comme sinistre et de mauvais augure. (Voy. liv. V, note 63.)

(196) C'est-à-dire les statues des Dieux, faites souvent en ivoire. Virgile dit aussi :

> Et mæstum illacrymat templis ebur.

(197) *Cæsumque caput reperitur in extis.* Lorsque la partie supérieure du foie se trouvoit coupée par le couteau sacré, cela étoit d'un très mauvais augure. C'est ce que nous apprennent Tite-Live, l. IX, ch. 37 ; Pline, l. XXVI ; et Séneque, dans la tragédie d'OEdipe. Banier releve la singuliere erreur d'un traducteur des Métamorphoses, qui avoit fait trouver dans les entrailles d'une victime *une tête coupée.* Cependant, Saint-Ange,

sous prétexte que, dans une traduction en vers, on doit préférer le sens le plus poétique, traduit ainsi ces mots, *Cæsumque caput reperitur in extis:*

Le prêtre, en observant la fibre palpitante,
Crut voir avec horreur une tête sanglante.

(198) Virgile va plus loin encore, il dit qu'on entendit parler les troupeaux : *Pecudesque locutæ.*

(199) Suétone et Plutarque rapportent aussi les prodiges qui annoncerent la mort de César. Virgile en a composé l'épisode du premier livre des Géorgiques. Si l'on compare cette belle description à celle que fait Ovide, en trouvant le vainqueur, on admirera son rival.

(200) (Voyez l'*Iliade*, l. III et V.)

(201) *Parcæ quippe decreta Jovis excipiunt, utpote librariæ Superûm archivique custodes.* (MARCIAN. CAPELLA., l. I.)

(202) Voltaire a heureusement imité Ovide dans le septieme chant de la Henriade :

Le palais des Destins devant lui se présente . . . .
Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là, sur la Terre, il verse à pleines mains,
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

La main de l'Éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels et nos foibles plaisirs.

(203) Suétone, plus vrai que le poëte, dit: *Bellorum et initium causa,* PRÆTEXTUS *saltem, avunculi necem ulcisci.*

(204) MUTINE, aujourd'hui *Modene*, ville d'Italie, à neuf lieues de Bologne; patrie de Castel-Vetro, du Tassoni, et de Fallope, devint une colonie romaine l'an 183 avant l'ere vulgaire. (Voy. *Strabon*, l. V; *Pomponius Méla*, l. IV, c. 19; *Ptolémée*, l. III, c. 1; *Tite-Live*, l. XXI; *Lucain*, l. I, etc.)

On lit dans Florus et dans Suétone qu'Octave, envoyé par le Sénat, fit lever le siege qu'Antoine avoit mis devant Mutine.

(205) PHARSALE (aujourd'hui *Farsa*), ville de la Thessalie, sur le fleuve Énipée, célebre par la victoire que César remporta sur Pompée dans la plaine voisine de cette ville, et dont Lucain a fait le sujet de son poëme. (Voy. *Strabon*, l. VIII et IX.)

(206) PHILIPPES, en latin *Philippi*, ville de Macédoine, près du fleuve Strymon. Elle reçut son nom de Philippe, pere d'Alexandre dit le Grand. Cette ville étoit une colonie romaine. Ce fut l'an 41 avant l'ere chrétienne que les derniers défenseurs de la liberté romaine, Brutus et Cassius, furent vaincus dans les plaines voisines de Philippes, par Octave et Marc-Antoine. Virgile semble mettre la bataille de Pharsale dans les mêmes plaines que celle de Philippes, quoique ces deux villes fussent

séparées par un espace de plus de cinquante lieues. On lit dans le premier livre des Géorgiques :

> Ergo inter sese paribus concurrere telis
> Romanas acies iterùm videre Philippi ;
> Nec fuit indignum Superis bis sanguine nostro
> Æmathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

Quelques commentateurs de Virgile ne voient point dans ce rapprochement de Pharsale et de Philippes, qui se trouvent ainsi placés l'un et l'autre en Macédoine, une erreur du poëte, mais une figure appelée *métathese* , et qui consiste à rapporter dans les vers ci-dessus l'adverbe *iterùm* au verbe *concurrere*, et non au verbe *videre*.

Ovide et Virgile ont rapproché les deux victoires de Pharsale et de Philippes, sans doute parceque leur effet fut le même : elles déciderent de la liberté de Rome et de l'empire du Monde.

(207) Ce fut Sextus Pompée, fils du grand Pompée, que vainquit Octave dans les mers de Sicile : *Sextus Pompeius filius Cn. Pompeii Magni, cum diu piraticam exercuisset, tandem navali pugnâ ab Octavio victus Mitylenas aufugit.* (*Appien, de Bell. civ.* l. V.)

(208) Antoine avoit réuni contre Octave les forces de l'Orient. Il fut mis en fuite, avec Cléopâtre, à la bataille d'Actium. Horace a composé sur cette victoire l'ode qui commence par ces vers :

> Nunc est bibendum nunc pede LIBERO
> Pulsanda tellus . . . .

Il insulte, comme Ovide, à la folie de Cléopâtre :

. . . . dum Capitolio
Regina dementis ruinas,
Funus et imperio parabat.

(209) Le fils du grand Racine a inséré dans son poëme intitulé *la Religion*, les vers suivants sur la bataille d'Actium :

Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit, l'insensée! avec elle tout fuit;
Et son indigne amant honteusement la suit.

(Voy. sur la bataille d'Actium *Florus*, l. IV; *Velleius Paterculus*, l. II; *Appien*, l. V; *Zonarè*, l. II; *Dion Cassius*, l. X; *Suétone*, *Xiphilin*, *etc.*)

(210) Canope, ville d'Égypte, située sur les bords de la mer, et voisine d'Alexandrie. Elle reçut son nom de *Canope*, pilote de Ménélas, qui mourut sur cette côte. Les Anciens s'accordent à représenter les habitants de Canope comme un peuple lâche et dissolu. Le sage, dit Séneque, ne choisira pas Canope pour le lieu de sa retraite. La bouche du Nil qui étoit voisine de cette ville prit le nom de *Canopique*. Eschyle parle de Canope dans son *Prométhée*. (Voy. *Strabon*, l. XVII; *Pomponius Méla*, l. I et II; *Pline*, *Quintilien*, *Virgile*, *Stace*, *Silius Italicus*.)

(211) Arnobe paroît être de tous les anciens écrivains celui qui a donné les détails les plus précis sur l'origine du Capitole. Cicéron appeloit ce célebre édifice la Forteresse de toutes les nations, *Arx omnium nationum*.

C'est au Capitole, dans le temple de Jupiter, que les consuls, le premier jour qu'ils entroient en charge, et les généraux, avant de partir pour l'armée, alloient faire des sacrifices et des vœux. C'est au Capitole que les vainqueurs étoient conduits en triomphe. Presque tous les historiens et la plupart des poëtes latins parlent du Capitole. Virgile, dans le sixieme livre de l'Énéide, annonce ainsi le triomphe de L. Memmius :

> Ille triumphatâ, Capitolia ad alta, Corintho,
> Victor aget currum, cæsis insignis Achivis.

Ryckius a composé un savant traité *de Capitolio Romano*, imprimé en 1617, in-4°, et en 1669, in-12. On a imprimé à Rome, 1750-1783, en 4 vol. in-fol., le *Museum Capitolinum*, ou Description des bustes, statues, et autres monuments rassemblés au Capitole, par ordre des papes Clément XII et Benoît XIV.

(212) Tibere étoit fils de Tibere-Claude-Néron. Il dut aux artifices de Livie, sa mere, devenue femme d'Auguste, d'être adopté par ce dernier.

(213) Livie Drusille, fille de Livius Drusus Calidianus, épousa Tibere-Claude-Néron, et en eut deux enfants, Tibere, qui succéda à Auguste, et Drusus, surnommé Germanicus. Auguste enleva Livie à son mari lorsqu'elle étoit grosse de Tibere, et l'épousa, avec le consentement des prêtres, au mépris des lois romaines et de l'équité. Livie gouverna bientôt celui qui gouvernoit le Monde. Auguste adopta Tibere et proscrivit ses propres enfants. Livie fut accusée d'avoir hâté la mort

d'Auguste, pour que l'Empire n'échappât point à Tibere.

(214) *Similes æquaverit annos.* Quelques traducteurs ont cru qu'Ovide avoit voulu dire, *lorsqu'il aura égalé les années de son pere;* ce qui ne peut être le sens d'Ovide, puisque Jules César n'atteignit pas cette vieillesse que le poëte souhaite à Auguste. Burman croit qu'Ovide avoit dit: *Pylios æquaverit annos.* Mais aucun manuscrit ne contient cette leçon.

Peu de poëtes latins sont exempts de semblables flatteries. Martial souhaitoit à Domitien les années de Nestor:

Cæsaris alma dies . . . . . .
Longa, precor, Pylioque veni numerosior ævo. (l. IV.)
  Terrarum domino, deoque rerum
  Promisit Pyliam quater senectam. (l. VIII.)

(215) *Alma Venus.* Lucrece, dans le premier livre de son poëme, donne à Vénus la même épithete:

Æneadum genitrix, hominum, divûmque voluptas,
Alma Venus.

On retrouve aussi *Alma Venus* dans le premier et dans le second livre de l'Énéide.

(216) César fut assassiné de vingt-trois coups de poignard dans le palais de Pompée, où s'assembloit le Sénat. Les sénateurs conjurés étoient, suivant Suétone, au nombre de plus de soixante, et ils avoient à leur tête Brutus et Cassius.

(217) Après le meurtre de César, Auguste fit célébrer, en son honneur, des jeux qui durerent sept jours. A cette époque parut une nouvelle comete, *stella crinita* (voy. *Pline*, l. II, c. 25; *Julius Obsequens de Prodigiis*), et l'on répandit que c'étoit l'ame de César que Vénus avoit placée parmi les astres. Auguste lui éleva un temple, nomma les prêtres de son culte, et fit faire une statue qui portoit une étoile sur le front. Elle fut placée dans le temple de Vénus, suivant Zonare et Dion Cassius (l. XLV). Le nouveau Dieu étoit représenté tenant un gouvernail à la main, comme s'il étoit le maître et le modérateur de l'Univers. Les courtisans applaudirent, mais quelques vieux Romains traiterent Auguste de *faiseur de poupées*. Manilius dit que le Ciel se peuploit sous le regne d'Auguste :

Jam facit ipse Deos, mittitque ad sidera numen
Majus, et Augusto crescit sub principe Cœlum.

Le peuple avoit voulu enterrer César au Capitole, et le placer parmi les Dieux, mais les prêtres s'y opposerent, et le corps fut brûlé dans le *Forum*. Amatius consacra un autel à César; les consuls le renverserent. Cependant une colonne, de près de vingt pieds de haut, fut élevée avec cette inscription: Au Pere de la Patrie, *Parenti Patriæ;* et ce fut là que, pendant quelque temps, on termina des procès par des serments qui se faisoient au nom de César : « Mais enfin, dit Cicéron dans sa pre« miere Philippique, cette exécrable colonne tomba sous « les coups de Dolabella, qui expia la place publique, et « parvint à en chasser les impies qui s'y rassembloient. »

Cependant, selon Suétone, César n'en fut pas moins

compté au nombre des Dieux, d'après un décret que l'adresse et la crainte arracherent au Sénat : « Si j'y avois « été ce jour-là, continue Cicéron, rien n'auroit été ca- « pable de m'y faire souscrire, et jamais je n'aurois con- « senti à ce que l'on mêlât des supplications aux funé- « railles, à ce qu'un mort fût placé parmi les immor- « tels. »

(218) Juvénal dit dans sa quatorzieme satire :

. . . . vinceris ut Ajax
Præteriit Telamonem, ut Pelea vicit Achilles.

(219) Ovide dit ailleurs :

Jure igitur genitorque Deûm, rectorque vocatur :
Jure capax Mundus nil Jove majus habet.
Tu quoque cùm patriæ rector dicare, paterque :
Utere more Dei nomen habentis idem.

On connoît ce distique fameux de Virgile :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

(220) Auguste avoit consacré un temple à Vesta et un autre à Apollon dans l'enceinte de son palais, où il avoit aussi réuni la bibliotheque Palatine.

(221) On trouve une semblable invocation à la fin du premier livre des Géorgiques :

Dî patrii Indigetes, et Romule, Vestaque mater! etc.

Pline le jeune adresse aux Dieux de semblables prieres dans le Panégyrique de Trajan.

(222) Dans le second livre des Tristes, Ovide, proscrit, disoit :

Optavi peteres cœlestia sidera tardè,
Parsque fui turbæ parva precantis idem.

(223) Les peuples, dans leur idolâtrie, plus politique que superstitieuse, allerent plus loin que Virgile et Ovide dans leurs vœux pour qu'Auguste s'assît, après sa mort, parmi les Immortels. Auguste, à peine âgé de vingt-huit ans, avoit des autels dans l'Italie; et l'an de Rome 835, lorsqu'il eut soumis la Sicile et la Grece, l'Asie, la Syrie et les Parthes, on lui érigea un temple sur le frontispice duquel on lisoit : *Fortunæ reduci.* A la même époque, et pour consacrer son retour à Rome, on institua les fêtes Augustales, qui étoient célébrées le 4 des Ides d'octobre.

(224) Ovide se promet aussi l'immortalité dans ses autres ouvrages :

Cùmque ego præponam multos mihi, non minor illis
Dicor, et in toto plurimus orbe legor.
Si quid habent igitur vatum præsagia veri,
Protinus ut moriar, non ero Terra tuus.

Et ailleurs il dit encore :

Dùmque suis victrix septem de collibus orbem
Prospiciet domitum Martia Roma, legar.

(225) On avoit prédit à Ovide, dans son enfance, que son nom seroit un jour célebre dans l'Univers.

(226) Horace, en se promettant l'immortalité, s'est exprimé comme Ovide. L'épilogue des Métamorphoses et la derniere ode du livre III, ont beaucoup de ressemblance. Le lyrique romain s'écrie dans son enthousiasme :

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius,
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
Non omnis moriar : multaque pars mei
Vitabit Libitinam : usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacitâ virgine pontifex.
Dicar, quà violens obstrepit Aufidus,
Et quà pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens,
Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam
Quæsitam meritis, et mihi Delphicâ
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

Horace termine aussi le second livre de ses Odes par se prédire lui-même une gloire éternelle :

Non usitata, nec tenui ferar
Penna biformis per liquidum æthera
Vates : neque in terris morabor
Longius, invidiâque major, etc. . . . .
Me Colchus, et, qui dissimulat metum

Marsæ cohortis, Dacus, et ultimi
Noscent Geloni: me peritus
Discet Iber Rhodanique potor.

Les poëtes anciens pouvoient ainsi parler d'eux-mêmes et de leurs ouvrages, sans se rendre ridicules. Les philosophes et les orateurs avoient le même privilége, et Cicéron, dans le jugement qu'il porte de ses écrits, ne le cede ni à Horace ni à Ovide, pour la magnificence de l'éloge et la force de l'expression. Les auteurs modernes n'ont pas moins d'amour-propre, mais ils sont obligés de se montrer plus modestes. C'est ce qu'a négligé ou dédaigné de faire M. de Saint-Ange. Il n'a pas craint d'ajouter à sa traduction en vers, d'ailleurs très estimable, une espece d'épilogue en prose, qu'il termine en ces termes: « Si j'avois le droit de dire, comme Despréaux: « Les critiques que je crains le plus sont « celles que je me fais moi-même », je pourrois me flatter d'avoir élevé une pyramide d'Égypte dans le domaine de la poésie françoise, et mettre au bas pour inscription: *Exegi monumentum.* Si l'envie ne me pardonne pas de trouver dans cette illusion la récompense de mon travail, elle ne peut nier du moins que *la traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide ne soit regardée, par les vrais juges des talents, comme un des plus beaux, et sans contredit, comme le plus vaste monument de notre langue poétique.* »

Mais une traduction peut-elle être un *monument?* Peut-elle être sur-tout un *monument durable?* Thomas Corneille avoit effacé ses prédécesseurs dans sa version poétique des Métamorphoses; M. de Saint-Ange

a surpassé Thomas Corneille : mais ne sera-t-il pas lui-même surpassé un jour? Banier avoit fait oublier du Ryer, Marolles, Martignac, et Bellegarde, qui avant lui avoient traduit en prose le poëme d'Ovide. Mais les dernieres versions de Fontanelle et de Barrett ont été trouvées préférables à celle de Banier. Si ma nouvelle traduction a pu mériter quelque estime après tant d'autres, j'ai reçu la récompense de mon travail, et j'attendrai, sans honte, un vainqueur.

FIN DES NOTES DU XVe ET DERNIER LIVRE.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES.

TABLE
GÉNÉRALE ET RAISONNÉE
DES MATIERES
CONTENUES DANS LE POEME DES MÉTAMORPHOSES ET DANS LES NOTES. (1)

A.

(1) Le chiffre romain indique les livres des Métamorphoses; le chiffre arabe, le numéro des notes.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

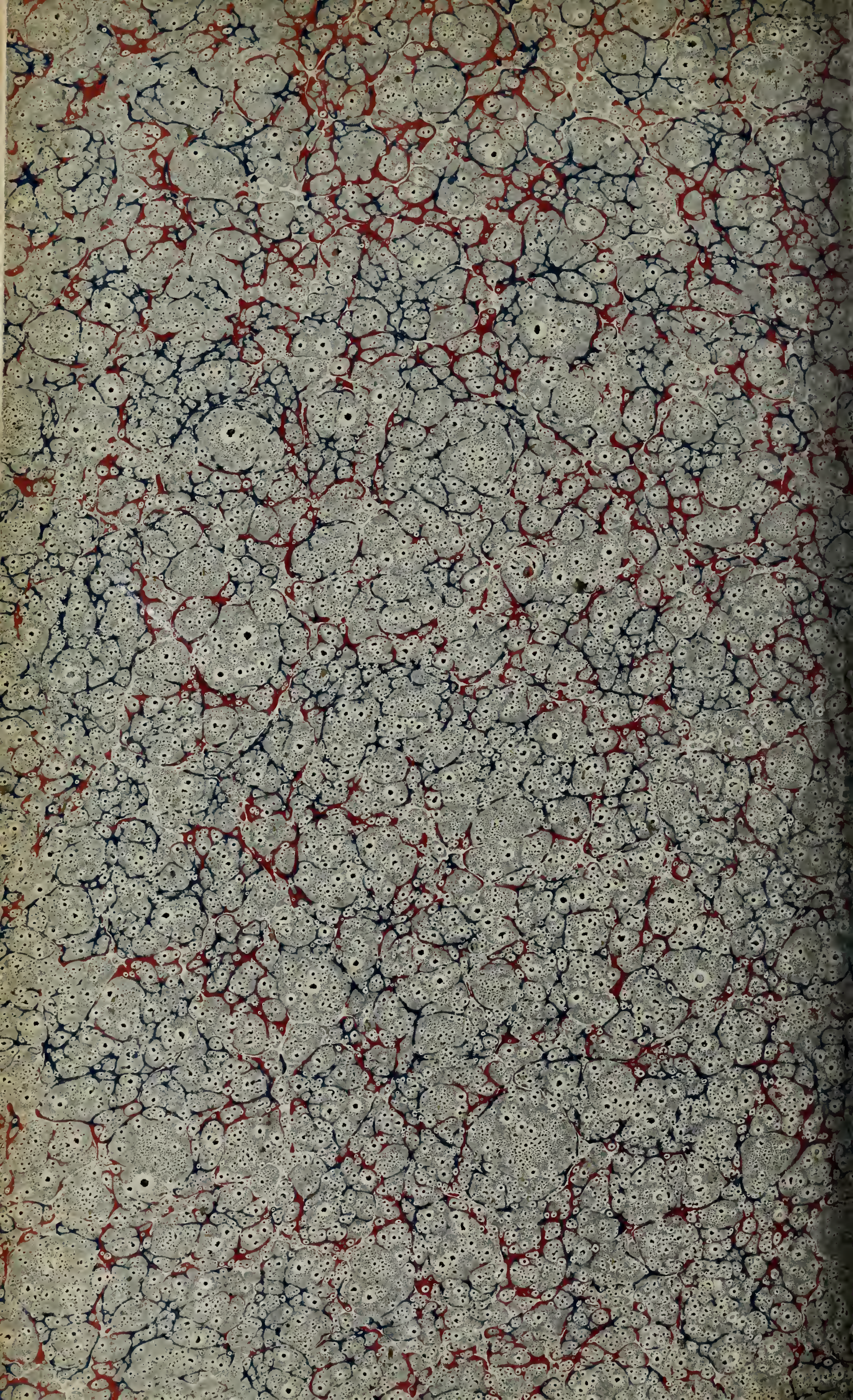
U.

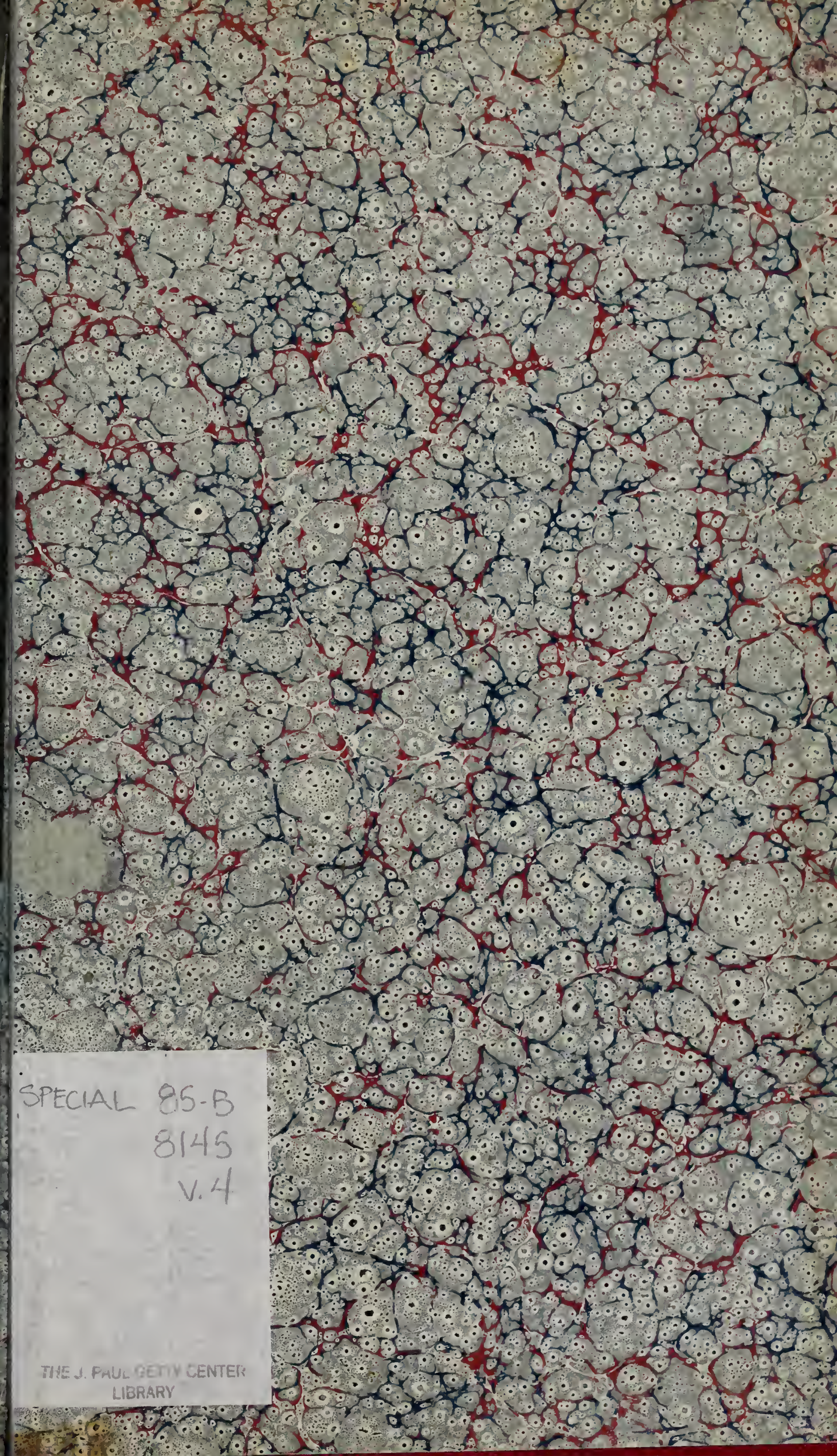
V.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE.




SPECIAL 85-B
8145
V.4
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

